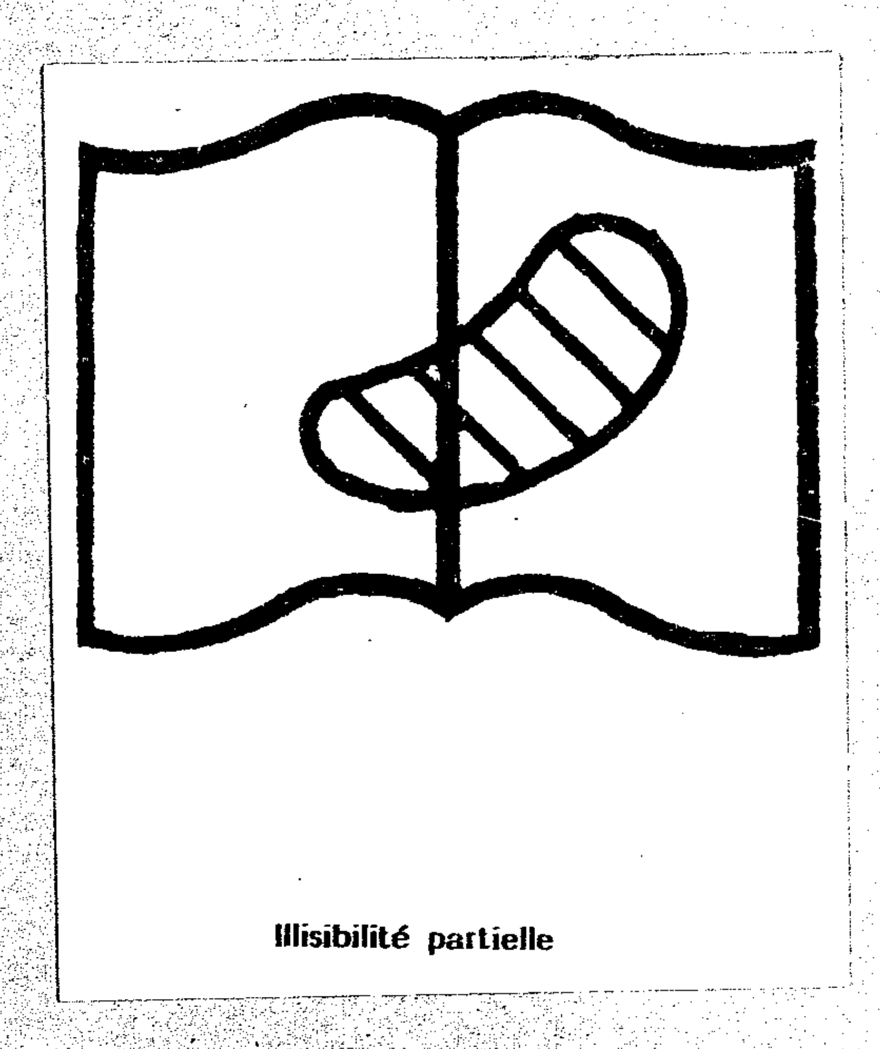
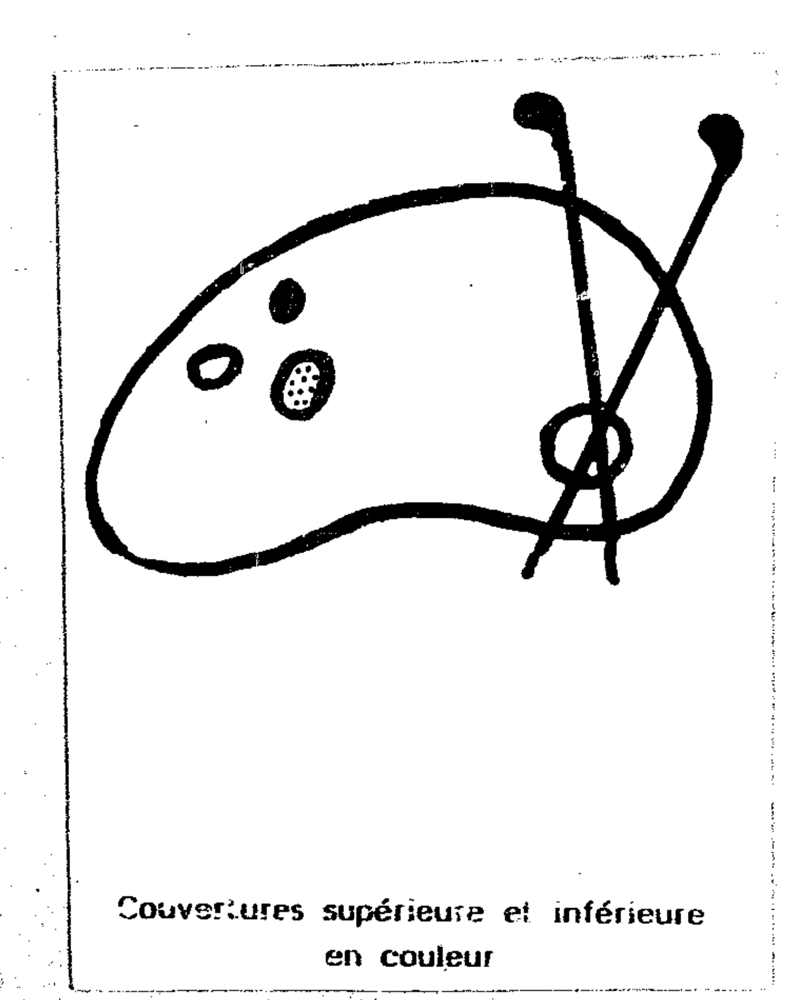


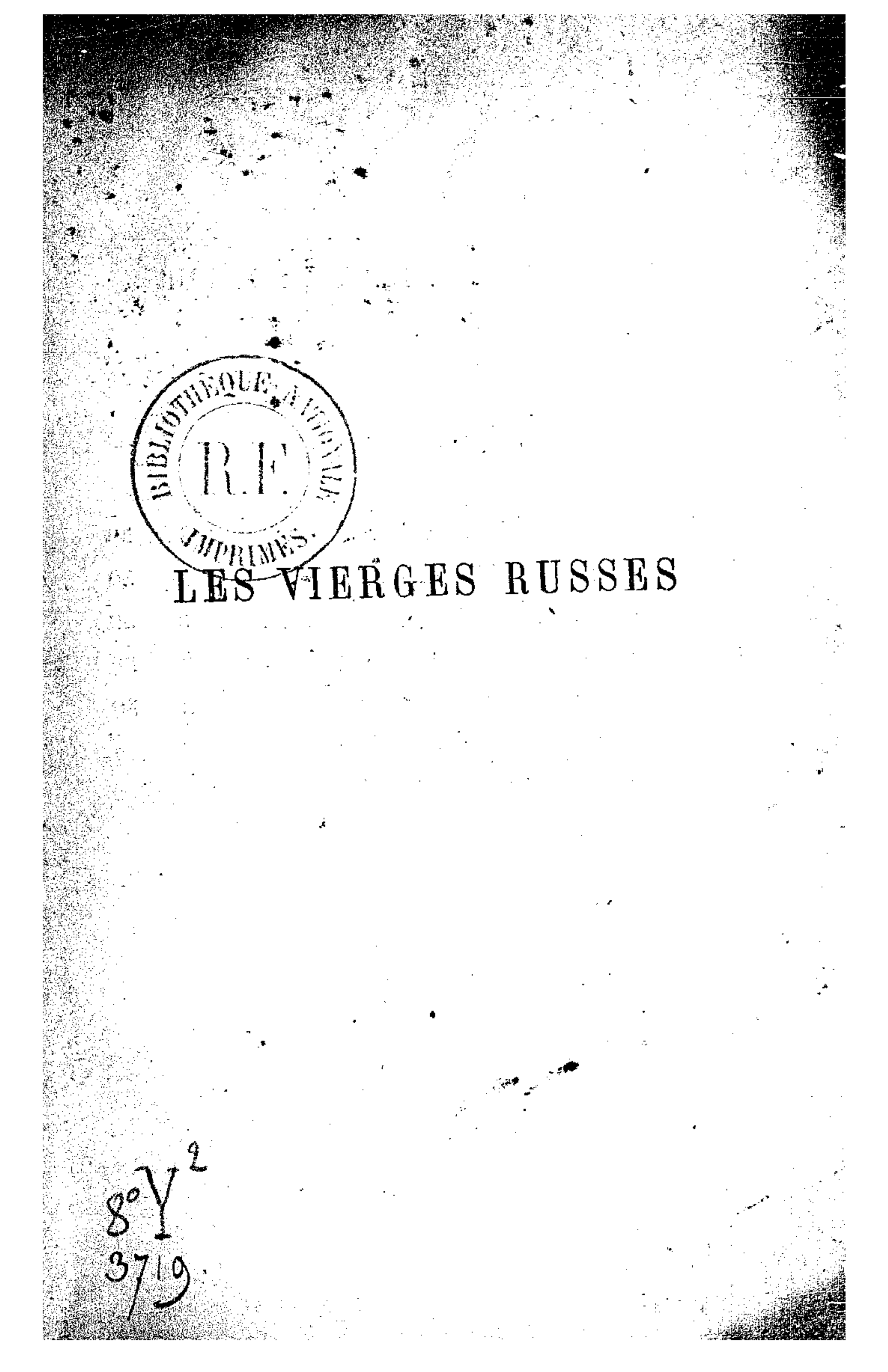

# Les vierges russes / par M.-L. Gagneur


BnF Gallica


Illisibilité partielle




COUVERTURES SUPERIEURE ET INFERIEURE D'IMPRIMEUR.




# LES VIERGES RUSSES

LIBRAIRIE DE E. DENTU, EDITEUR

---

DU MÊME AUTEUR :

| | | |
|---|---|---|
| *Chair à canon*, 3e édition. 1 vol. . . . . . . . . | 3 fr. | 50 |
| *La Croisade noire*, 8e édition, 1 vol. . . . . . . | 3 | 50 |
| *Les Droits du mari*, 2e édition, 1 vol. . . . . . | 3 | 50 |
| *Les Forçats du mariage*, 3e édition, 1 vol. . . . | 3 | 50 |
| *Les Crimes de l'amour*, 2e édition, 1 vol. . . . . | 3 | 50 |
| *Le Calvaire des femmes*, 4e édition, 2 vol. . . . | 7 | » |

LES

# VIERGES RUSSES



PAR

M. L. GAGNEUR





PARIS

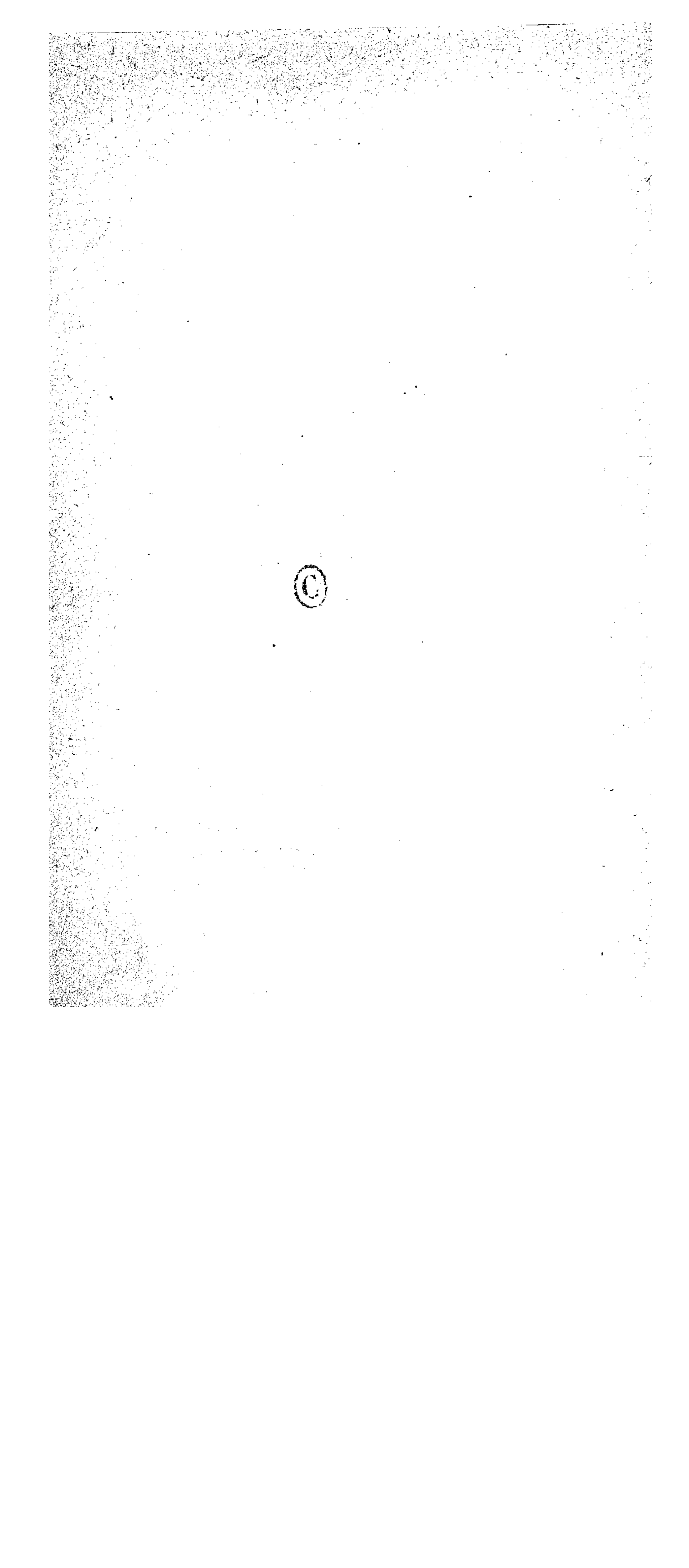
E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

—

1880



# PRÉFACE

Depuis quelques années, la Russie attire les regards de l'Europe. A tout instant, la presse retentit de faits étranges, qui révèlent une profonde perturbation dans la situation intérieure de ce pays. Cette situation, des plus complexes et des plus graves, offre un sujet d'étude curieux et passionnant. Il se produit dans l'empire de l'absolutisme une fermentation politique et sociale qui intéresse l'Europe et même le monde entier. L'agitation révolutionnaire y est encore souterraine; mais le feu couve dans les entrailles du colosse, et menace d'éclater en un redoutable incendie.

Cette situation, d'ailleurs, offre de grandes analogies, des analogies nécessaires avec celle de la France, il y a juste un siècle : même gouvernement autocratique, arbitraire, mêmes abus, mêmes privilèges exorbitants pour une classe restreinte, même écrasement des masses populaires, mêmes aspirations généreuses d'une partie de la noblesse, mêmes impa-

tiences, mêmes revendications de la jeunesse instruite et indépendante, mêmes souffrances et mêmes révoltes sourdes des classes laborieuses.

Voilà plus de cinquante ans que le germe démocratique est implanté dans le pays du césarisme et du knout.

C'est en vain que Nicolas crut l'étouffer, en 1825, par une répression terrible à l'égard des décembristes; c'est en vain que la Bastille russe, la forteresse de Petropavlosk, laissa retomber ses mystérieuses et redoutables portes sur les hommes courageux qui osèrent attaquer le despote; c'est en vain que les neiges de la Sibérie ensevelirent des milliers d'êtres pensants, qui n'avaient commis d'autre crime que d'espérer un avenir moins oppressif; c'est en vain que, pendant trente ans, l'autocrate barricada ses frontières contre l'envahissement des idées françaises, cette révolution, son cauchemar, faisait lentement, souterrainement, mais sûrement, son chemin.

Après lui, Alexandre II, comprenant peut-être le péril de cette répression à outrance, et trouvant « honteux de régner par la peur sur un peuple d'esclaves, » signa l'ukase de l'émancipation des serfs, et décréta quelques réformes, inspirées par des sentiments libéraux.

Mais l'acte de l'émancipation qui affranchissait

les paysans en les accablant d'impôts et de redevances, aggrava leur misère, en même temps qu'il ruinait et mécontentait la noblesse.

Le Zemstvo et le Vollost, sorte de représentation provinciale, de *self-government* local, ne sauraient tenir lieu de la représentation nationale si ardemment réclamée par toute la partie intelligente de la nation.

Quant aux réformes judiciaires et administratives, elles sont plus illusoires encore. Il y a des lois; mais avec quelle facilité on les transgresse! « Dieu est si haut, et le czar est si loin! » dit le paysan russe habitué à voir régner l'injustice. La vénalité des magistrats et des fonctionnaires s'y pratique ouvertement et impunément à tous les degrés de l'échelle, cette échelle d'iniquités que Hertzen appelle « la pyramide du mal; » et « Sa Majesté l'abus » continue à gouverner le saint empire russe.

Ce ne sont donc pas de stériles palliatifs qu'exige une telle situation, mais une transformation radicale dans la législation et tous les rouages administratifs.

Cette transformation, Alexandre la désire peut-être; mais il y a là un engrenage formidable que la faible volonté du czar, si omnipotente soit-elle, est impuissante à briser. Et d'ailleurs, toute concession sérieusement libérale n'avancerait-elle pas la révolu-

tion redoutée? Au reste, que sont toutes les mesures de prudence, les répressions même devant la force d'une idée, d'un principe qui repose sur la raison et la justice? Toutes les grandes évolutions de l'humanité ne se sont-elles pas accomplies, leur jour venu, envers et contre toutes les persécutions?

Aujourd'hui, l'avènement de l'idée démocratique est nécessaire, fatal même.

Aujourd'hui que l'autonomie de l'individu et le sentiment de la liberté s'affirment de plus en plus, aujourd'hui que les nations comprennent leur droit absolu de se gouverner elles-mêmes, les gouvernements autocratiques, qui ne reposent que sur la force des baïonnettes, sont devenus un anachronisme, une anomalie outrageante pour l'humanité.

Avant peu, cette société européenne vermoulue, avec ses traditions que repoussent la raison et la science, ses hiérarchies de pure convention et son droit prétendu divin, qui n'a jamais été que le droit brutal de la force, sera transformée par l'idée nouvelle.

Ce vaste mouvement comprend tous les affranchissements : politique, religieux et économique. Tout le vieux monde est ébranlé dans ses bases; les trônes chancellent, les religions croulent, les privilèges disparaissent. En Europe, en Amérique,

en Asie même, partout la société est à la fois dans un état d'agonie et d'enfantement.

Prêtres, rois, seigneurs féodaux ou industriels, tous les représentants du passé tentent de suprêmes efforts pour ressaisir la domination qui leur échappe.

Afin de conserver son prestige et sa force au militarisme, aujourd'hui leur seul soutien, empereurs et rois lancent les unes contre les autres des armées monstrueuses, telles que l'antiquité même n'avait osé en rêver. Mais à quoi ont servi ces épouvantables massacres ?

La campagne de France n'a-t-elle pas abouti, en France, à la proclamation de la République, en Allemagne, à la formation d'un parti révolutionnaire très compact, et qui grandit de jour en jour ?

La campagne de Turquie, entreprise par le czar principalement pour affermir le pouvoir impérial, c'est-à-dire pour combattre l'agitation socialiste, n'a-t-elle pas abouti à un résultat tout opposé : redoubler l'ardeur et le zèle des apôtres du socialisme et de la révolution ?

Que veulent au juste ces socialistes, ces révolutionnaires, ces nihilistes, comme on les appelle ?

Ils sont réellement nihilistes, en ce sens qu'ils veulent faire table rase de l'ordre de choses existant. Pour le moment, fédéralistes, collectivistes, autori-

taires, anarchistes, se réunissent dans une même pensée, un même espoir, un même but : renverser ce qui est. Quant à la reconstitution sociale, leur devise : *Zemlia y volia !* terre et liberté, résume leurs aspirations.

La Russie, d'ailleurs, par ses anciennes institutions populaires, par son organisation communale surtout, semble devoir se prêter mieux que tout autre peuple à une transformation économique.

Qu'est-ce donc que cette commune de la grande Russie?

Le *mir*, on appelle ainsi la commune russe, est une sorte de société coopérative agricole. Les terres sont possédées en commun et divisées par parts égales entre tous les membres du mir. Le nombre des membres augmentant ou diminuant, on procède à une nouvelle répartition. Tous sont solidaires pour le paiement des impôts, l'achat des machines, les frais d'administration. Le mir est géré par un maire (*startchina*) et des adjoints (*starostas*), nommés à l'élection.

Cette organisation rencontre une grande hostilité de la part des propriétaires, qui y voient la condamnation de la propriété individuelle; mais le paysan russe, qui n'est aucunement possédé, comme en France, par le désir de la propriété exclusive, tient à son mir.

Le mir remonte à la plus haute antiquité ; et, pendant toute la durée de son histoire, le peuple russe a combattu pour conserver vis-à-vis de l'État l'indépendance de sa commune.

Lors de l'invasion des Mongols, qui fondèrent une monarchie asiatique sur le sol des fédérations et des républiques autonomes, un grand nombre de paysans émigrèrent, s'enfuirent dans les steppes et dans la Sibérie, s'établirent, sous forme de colonies libres, au fond des forêts vierges ou dans des vallées inaccessibles. Ils protestèrent ainsi contre le despotisme mongol ; et l'idéal populaire vaincu, mais non écrasé, resta vivace au cœur des Cosaques.

La commune russe a donc survécu malgré tout, mais isolée, corrompue par l'influence administrative et bureaucratique. Elle a pourtant conservé intact son principe : la solidarité ; et le peuple le défend avec tant d'énergie, que l'État hésite à le combattre ouvertement.

Pour les socialistes russes, la commune agricole est un germe précieux, un embryon fécond, duquel sortira la société de leurs rêves, c'est-à-dire la fédération des libres groupes de producteurs.

Le mir n'est pas d'ailleurs la seule application instinctive qu'on rencontre en Russie du principe coopératif. On voit encore se former, sous le nom

d'*artels*, des associations temporaires, des groupes de travailleurs nomades, agricoles et industriels, pour l'exploitation d'une culture, d'une industrie. L'exploitation terminée, les produits sont répartis si équitablement entre les coopérateurs, que jamais aucun tribunal n'a retenti de leurs différends.

C'est appuyés sur ce principe, cher au paysan russe, que les socialistes travaillent au renversement du gouvernement autocratique.

Cependant le mujick (1) superstitieux ne souhaite pas de renverser le czar, qu'on lui a toujours présenté comme la source de toutes les bénédictions. Mais, au premier signal de révolte, il se lèvera contre la noblesse et les gens du fisc : tel est l'espoir des révolutionnaires.

Comment se fait leur propagande ? Quels sont leurs moyens d'action ? Sont-ils organisés ? Ont-ils des sociétés secrètes, des lieux de réunion ?

L'affaire de Notre-Dame de Kasan est jusqu'à présent leur seule importante manifestation publique. Leur activité, leur ardent apostolat n'ont pu encore s'exercer que dans un travail lent, secret, souterrain, au milieu du peuple.

De temps à autre cependant, semblable à un coup

(1) Paysan.

de foudre, un fait éclatant : un assassinat mystérieux, des proclamations audacieuses, des procès monstres, des évasions qui tiennent du prodige, des dévouements et des abnégations tels, qu'il faut remonter aux premiers âges du christianisme pour en trouver de semblables, viennent frapper d'étonnement, de stupeur notre vieux monde égoïste et sceptique.

La Russie, placée entre la civilisation occidentale et la barbarie asiatique, participe à la fois de ces deux états sociaux. Un despote teinté de libéralisme, un régime de satrape servi par une bureaucratie allemande rapace et détestée, un peuple ignorant et superstitieux, indolent comme tous les peuples orientaux, mais d'un esprit très délié, d'un sens très juste ; une noblesse qui affecte des sentiments généreux, une classe très lettrée, presque française par l'éducation et les idées ; une jeunesse radicale, tels sont les éléments hétérogènes de la Russie actuelle, et qui, tôt ou tard, amèneront inévitablement un cataclysme.

De là, le caractère violent que prend la lutte ; de là, cette émancipation tragique des consciences ; de là, les contradictions au moins apparentes entre les faits et les doctrines.

« Le Russe émancipé, a dit Hertzen, est l'homme le plus sceptique de la terre ; » et cependant le nihi-

lisme, doctrine de négation, lui inspire des dévouements sublimes.

Quels sont donc ces hommes et ces femmes intrépides qui, pour propager leurs idées, bravent l'inexorable police russe et les plus terribles condamnations avec un étrange et sombre héroïsme? Quel puissant mobile les pousse à abandonner leur position dans le monde, leur famille opulente, pour embrasser le plus dangereux, le plus pénible des apostolats?

C'est ainsi qu'on les voit revêtir l'humble livrée du travail, apprendre une profession manuelle, pénétrer dans la fabrique et dans l'*isba* (1), travailler côte à côte avec l'ouvrier et le paysan, surmonter la fatigue et les répugnances de leur dur labeur, afin de détruire leurs défiances et les instruire de leurs droits.

Des personnages du plus haut rang, des princesses mêmes, se consacrent à cette éducation du peuple, et cela simplement, sans ostentation, sans emphase, avec cette ardeur froide, cet enthousiasme concentré qui est l'un des traits distinctifs du caractère russe.

Dans les dix procès socialistes qui se sont déroulés depuis quelques années, on les a vus, ces fanatiques soldats de l'idée, imitant en cela les premiers martyrs

(1) Chaumière russe.

du christianisme, au lieu de faiblir devant le danger, confesser hautement leur foi et leurs espérances.

Que sont donc ces doctrines? Promettent-elles du moins à leurs adeptes les honneurs, la fortune en ce monde ou le bonheur dans une autre existence? — Non, ils ne sont animés par aucun espoir égoïste : ce sont des humanitaires plus entiers même dans leur abnégation que les premiers chrétiens, qui, eux, croyaient à une récompense céleste. Ils n'ont d'autre but que l'affranchissement de la nation, d'autre désir que la réalisation de la justice.

Sont-ils nombreux?

« Aujourd'hui, écrivait Véra Zassoulitch, il n'est pas une bourgade de l'empire russe, si petite et si reculée soit-elle, où l'on ne rencontre des socialistes plus ou moins éclairés, plus ou moins conscients. »

Au reste, le roman que nous allons publier répond à toutes ces questions. C'est une peinture aussi exacte que possible d'un mouvement qui plus tard aura sa place dans l'histoire philosophique et sociale du dix-neuvième siècle.

M.-L. GAGNEUR.

# LES VIERGES RUSSES

## I

### UNE FÊTE AU PALAIS D'HIVER

La chute de Plewna avait mis fin à la campagne de Turquie. Le tzar, victorieux, était rentré à Pétersbourg.

Vers la fin de décembre 1877, il y eut réception officielle et grand bal au palais d'Hiver. On célébrait, par une fête somptueuse, le retour du vainqueur.

La décoration intérieure du palais était féerique. Notre luxe occidental, avec sa sobre élégance, ne peut donner une idée du faste russe qui rappelle les magnificences de l'Orient.

L'imposante enfilade des salles du palais éclairées *à giorno*, la splendide salle Saint-Georges, aux proportions gigantesques, tout en marbre et en stuc blancs, présentaient un aspect magique.

Des cordons de feu couraient sur les corniches. Des centaines de lustres énormes descendaient des hauts plafonds, et jetaient leur scintillement au milieu d'une vapeur phosphorescente.

C'était comme un embrasement.

Dans l'immense galerie de Pompée, se mouvait un flot

vivant, bigarré, éblouissant. On eût dit un ruissellement d'ors, de pierreries, de visages radieux, d'étincelants sourires, de cheveux blonds et d'épaules neigeuses.

Les brillants uniformes de la garde, les plastrons d'or, les épaulettes étoilées de diamants, les crachats, les brochettes, les croix, les plaques d'émaux, formaient sur les poitrines mille foyers de lumière. Nulle part comme en Russie les décorations ne sont si nombreuses ni si riches; nulle part les habits de gala ne sont si éclatants, si variés, si chargés d'or et de broderies.

Les costumes asiatiques donnaient à cette fête une couleur originale : c'étaient un prince circassien, un chef des Lesghiens, un officier mongol, un prince mingrélien ou mahométan, qui étalaient leurs somptueux vêtements orientaux, d'une coupe si caractéristique, d'un coloris si chaud.

Les toilettes des femmes étaient également riches, mais d'une élégance toute moderne. La distinction, la grâce légère des modes parisiennes, avaient peine à lutter contre le massif éclat des costumes militaires ou nationaux. Cependant, ces robes de gaze et de dentelle étaient rattachées par des grappes de perles ou des nœuds de diamants, des ferrets de saphirs ou de rubis dignes de figurer dans des écrins royaux. D'ailleurs, la beauté des femmes russes, leurs formes opulentes, leurs épaules et leurs poitrines nues valaient tous les plastrons d'or!

Et quelle variété de types!

La Circassienne, au nez aquilin, au teint brun, aux lèvres pourpres, coudoyait une Finnoise mignonne, blanche et rose, aux prunelles de turquoise, aux cheveux d'or pâle. La Grecque d'Odessa, avec ses grands yeux noirs, son profil droit, dansait en face d'une princesse kalmouke dont les yeux un peu bridés et remontant vers les tempes rappelaient les beautés chinoises.

Tout ce qui compose ce qu'on appelle à Pétersbourg *la société* se trouvait ce soir-là réuni au palais d'Hiver; et cette société présentait les éléments les plus hétéro-

gènes : à côté des anciens boyards, on voyait des représentants de tous les pays conquis : Allemands, Polonais, Tartares, Caucasiens, Finlandais. Et aujourd'hui que les boyards sont plus ou moins ruinés, que la création des chemins de fer ouvre un vaste champ d'activité, de profits et d'intrigues, il commence à se former en Russie une sorte d'aristocratie financière à laquelle *la société* ouvre ses portes.

Quelques grands financiers se mêlaient donc à la cohue officielle.

Dans les salles de bal, on essayait de danser ; mais, en réalité, on piétinait sur place.

Entre deux colonnes de la galerie de Pompée un jeune diplomate français, qui portait les insignes d'officier de la Légion d'honneur et le ruban rose et noir de Saint-Wladimir, regardait s'écouler la houle étincelante, quand soudain il fit un mouvement de surprise très accusé, et, perçant le flot, alla frapper sur l'épaule d'un jeune homme vêtu seulement du correct habit noir, sans décoration ni ruban d'aucune sorte.

— Comment, Chabert ! toi, ici ! Par quel hasard ?

— Enfin, te voilà, mon cher de Prieu ! J'avais quelque espoir de te rencontrer. Je suis allé dans l'après-midi à l'ambassade de France pour te serrer la main ; tu venais de sortir.

— Et depuis quand es-tu à Pétersbourg ?

— Depuis deux jours.

— Tu voyages pour ton agrément ?

— Non, pour affaires. L'agrément, autant que j'en puis juger, ce n'est pas en Russie qu'on vient le chercher : villes mornes, ciel gris, pays de voleurs et de loups.

— En effet, il faut quelque temps pour s'acclimater. Et quelles si graves affaires t'ont fait quitter la France ?

— Depuis que nous nous sommes vus, mon cher Horace, que d'événements, que d'orages dans ma vie !

— Comment ! toi, d'humeur si gaie ! Il y a eu des tragédies dans ton existence ?

— C'est un vrai miracle si tu me vois vivant ; car j'ai été bel et bien faire un tour dans l'autre monde.

— Ah ! bah !

— Oui, pendant que ta vie s'écoulait ici paisible comme l'eau de la Néva, la mienne, fougueuse comme un torrent, se brisait contre les récifs de la passion.

— De la passion, toi, le sceptique que j'ai connu ! Tu me jettes d'étonnement en étonnement.

— Mon cher, il ne faut jurer de rien. En deux mots, voici ma dramatique histoire.

Mais en ce moment il se produisit un mouvement dans la salle : la foule s'écartait.

— Regarde, dit le comte Horace de Prieu, voici l'empereur.

En effet, c'était Alexandre, suivi de la famille impériale et des grands dignitaires de sa maison.

Le tzar portait un costume militaire qui faisait valoir sa haute taille. Son attitude était imposante. Ses traits, d'une régularité de camée antique, avaient une expression à la fois majestueuse et douce. Cependant, il recevait les manifestations enthousiastes de sa cour et de sa noblesse avec cet air triste qui lui est habituel, comme si le souvenir des victimes de sa gloire et de son despotisme l'opprimait.

— Il paraît vraiment bon, cet homme, fit Chabert.

— Et il l'est aussi ; sa bonté même frise la faiblesse.

— Mais il me semble soucieux.

— Il y a de quoi.

— Comment ! victorieux, adoré de sa noblesse, de son peuple !

— Euh ! euh ! son peuple est fort misérable, et la misère est mauvaise conseillère. Quant à sa noblesse, il n'est pas certain qu'elle lui ait pardonné l'émancipation des serfs et ses projets libéraux.

— Je croyais, au contraire, la noblesse très libérale.

— Oui, en apparence, à l'étranger, en France surtout. Les Russes ont un besoin d'approbation tel, qu'ils sacrifient volontiers la vérité à la vanité d'être applaudis. En réalité, la noblesse redoute des réformes qui pourraient porter atteinte à ses privilèges.

— Privilèges au moins aussi exorbitants, ajouta Raymond Chabert, que ceux de la noblesse française avant 89.

— Le tzar, tout empereur qu'il soit, reprit Horace, est assez intelligent pour comprendre son époque ; il voudrait éviter le 93 qui le menace.

— Le menace-t-il sérieusement ?

— L'esprit révolutionnaire fait en Russie des progrès réels. Sont-ils aussi effrayants que quelques-uns le prétendent? Je ne pourrais le dire. Cependant les affiches de ce matin prouvent une audace, une résolution...

— Quelles affiches?

— De grandes affiches rouges, émanant d'un prétendu comité révolutionnaire, sommant l'empereur, en termes fort irrespectueux, de donner une constitution à la Russie et d'abolir la police secrète. Ces affiches, paraît-il, ont porté un coup cruel au cœur du tzar, en même temps qu'elles ont froissé le sentiment public.

— Il est probable que c'est là précisément ce qu'ont voulu produire les révolutionnaires : réveiller la conscience publique et celle du tzar.

— Est-ce que, par hasard, dit Horace, depuis ta résurrection, tu serais devenu démocrate, révolutionnaire, socialiste? Voyons, continue ton histoire, qui m'intéresse vivement.

— Elle est, au fond, des plus banales. J'ai aimé follement une femme... J'en suis tellement guéri, que je n'ai pas la force d'en dire du mal. Les vices de ces malheureuses sont bien plutôt le résultat de nos mœurs que de leur volonté. Elles sont ce qu'elles peuvent être dans ce milieu fangeux qu'on décore du nom de société.

— Décidément, tu tournes au philosophe grincheux.

— Mon cher, il n'y a rien de tel que la mort pour trans-

former un homme, dit Chabert en riant. Quand on revient sur terre, on voit les choses de plus haut. Je l'aimais véritablement, je voulus la sortir de la fange ; je croyais avoir réussi, je songeais même à l'épouser, quand j'appris qu'elle me trompait. Ma folie a été de vouloir lutter, de chercher à la ressaisir. De là, tous mes malheurs. Je me suis ruiné pour elle, et cet héritage qui m'était tombé sur la tête comme une tuile...

— Tu as une façon de traiter les héritages...

— Oui, car ce maudit héritage m'a fait perdre deux des plus belles années de ma jeunesse, m'a dévoyé, détourné du travail, a brisé ma carrière. Sans cet héritage, cette femme néfaste eût-elle jamais jeté un regard sur moi ? Mais il a été rapidement croqué. Quand je me suis vu à peu près ruiné, je suis allé à Monte-Carlo perdre les derniers mille francs qui me restaient ; après quoi, j'ai avalé un flacon de laudanum.

— Tu t'es suicidé ?

— J'étais désespéré, car, malgré tous ses torts, je l'aimais cette femme, ou plutôt je croyais l'aimer, quand ma vanité seule souffrait et s'acharnait. Bref, un médecin russe qui habitait le même hôtel que moi à Nice, me rendit à la vie, alors que les autres médecins de la ville étaient venus simplement constater le décès. Voilà pourquoi je te dis que j'ai été réellement mort, et que tu vois devant tes yeux un ressuscité.

— Et c'est ce médecin russe...

Horace s'interrompit de nouveau et poussa le coude de son ami :

— Tiens, lui dit-il à demi-voix, le véritable empereur, le voilà.

Il lui désignait un vieillard à la figure fine, expressive, à la démarche compassée, un peu solennelle, un homme, dans son ensemble, d'une haute distinction, le chancelier de l'empire.

— C'est là Gortschakoff ?

— Oui, un homme d'Etat monté sur des échasses. En

France, nous dirions que c'est un poseur; ici, on l'écoute comme un oracle ; il parle lentement, majestueusement, et donne de hautes raisons pour tout ce qu'il fait ou conseille. Le prestige de Gortschakoff vient de ce qu'on ne peut le discuter. L'empereur voudrait des réformes; mais Gortschakoff n'en veut pas, et l'empereur subit son influence, son autorité, qui s'imposent. La puissance de cet homme, ce sont ses grandes manières et ses grandes phrases; sa force, c'est la patience. Tout son talent consiste à saisir l'occasion dès qu'elle se présente. S'il est conservateur, ce n'est pas qu'il soit ignorant ou aveugle. Il voit clairement les courants populaires, mais il s'efforce de les détourner de leur but. Peu d'hommes se sont donné autant de peine pour entraver les progrès d'une nation. Cependant il passe pour libéral. Au reste, il est vieux.

— Et le progrès marche.

— Et, malgré la terrible police secrète, un comité révolutionnaire tient des séances à Pétersbourg, affiche des proclamations, prononce des sentences, et, bien plus, exécute ses arrêts. A tout instant se commettent de mystérieux assassinats : c'est un gendarme tué de plusieurs coups de revolver; c'est un fils de famille percé de coups de poignard. On m'a affirmé qu'il est tombé ce matin dans la voiture de l'empereur une large enveloppe rouge, sans qu'on ait pu découvrir si ce pli tombait du ciel ou d'une fenêtre.

— Ces socialistes sont donc nombreux?

— Les uns le croient, les autres prétendent le contraire. D'après un employé de la troisième section, auquel j'en parlais l'autre jour, ils seraient inquiétants, s'ils étaient mieux organisés. Il paraît cependant qu'ils reçoivent le mot d'ordre de l'Etranger, où se trouvent beaucoup de réfugiés. A propos, ce médecin russe qui t'a sauvé la vie, ne serait-ce pas quelque socialiste proscrit?

— Je ne sais pas, dit Raymond avec réserve. En tout cas, il m'a procuré de hauts appuis, qui, je l'espère, me permettront de réparer promptement mes désastres financiers.

— En effet, il faut que ces protecteurs soient bien puissants : depuis deux jours seulement à Pétersbourg, et déjà reçu au palais d'Hiver!

— C'est un prince, ou plutôt une princesse.

— Jeune?

— Jeune et belle.

— Ah! ah! si ton cœur allait ressusciter aussi!

Horace n'attendit pas la réponse de son ami.

— Tiens, fit-il, voici précisément le terrible chef de la troisième section de la chancellerie impériale, qu'on appelle aussi le général des gendarmes. Il est en conversation animée avec Trépoff, le chef de la ville, à la fois grand maître de police de Pétersbourg et de l'empire.

Le jeune diplomate désignait à son ami un personnage en uniforme bleu clair, couvert de rubans, de croix et de brochettes.

— C'est, dit-il, le général Mezentzoff. Tous les uniformes bleu clair que tu vois ici appartiennent à cette aimable administration. C'est la couleur de l'uniforme qui l'a fait appeler la police bleue. Une couleur innocente et bénigne qui couvre une redoutable institution.

— Ainsi, en Russie, fit observer Chabert, la police secrète se promène en grand uniforme?

— Et tient le haut du pavé. Le chef de la troisième section est un des fonctionnaires les plus importants et les plus considérés de l'empire. Le prince Orloff, puis le comte Schouvaloff, ont été, pendant longtemps, les premiers dignitaires de l'Etat et les meilleurs amis de l'empereur.

— L'espionnage est en grand honneur ici comme en Allemagne, cela se conçoit : sans la police, les despotes n'auraient pas une heure de sécurité.

— Plus bas, fit Horace, car il y a partout des espions. C'est surtout à la Russie que doit s'appliquer le dicton : Les murs ont des oreilles; et depuis les affiches incendiaires de ce matin, affirmant que la conspiration s'étend

jusqu'au palais du tzar, le nombre des agents secrets doit être triplé. Tiens, voici, là, tout près, un personnage chamarré, à figure germanique, qui ne m'inspire qu'une médiocre confiance. Ici, il faut être prudent ; au moindre soupçon, on vous arrête, on vous emprisonne, et souvent, sans autre forme de procès, on vous expédie à Tobolsk ou à Yrkousk.

— Ravissant pays ! s'écria Raymond. Heureusement, je ne viens pas en Russie pour m'occuper de politique, mais pour refaire rapidement ma fortune.

— De quelle façon?

— Je suis ingénieur, et j'espère obtenir pour une société qui me commandite une concession de chemin de fer dans la Russie méridionale.

La cohue semblait augmenter. Il se fit soudain, au milieu du brouhaha, comme un silence suivi d'une rumeur admirative. C'était la princesse Wanda Kryloff, célèbre à Pétersbourg pour sa beauté. Elle s'avançait au bras de son père et cherchait à se frayer un passage.

Sa mise presque sévère, sculpturale par sa simplicité, faisait ressortir son étrange et merveilleuse beauté, sa taille svelte, sa poitrine cintrée, ses épaules d'une ligne élégante et ses bras marmoréens.

Wanda possédait au plus haut degré les irrésistibles séductions de la femme slave, de ce type plein de contrastes, d'originalité et de souplesse, qui tour à tour subjugue par l'idéalité, la virilité des femmes du Nord, et par des indolences de sultane ; par un esprit vif, alerte, tout français, et des langueurs asiatiques, une grâce pénétrante, des mouvements dont la lenteur fascine ; qui étonne par ses spontanéités, et qui parfois épouvante par sa dissimulation, ses ardeurs contenues, ses énergies voilées. « Homme par le cerveau, femme par le cœur, ange et démon, » dit Balzac.

Wanda avait la démarche noble, un peu fière, un profil droit, très pur : on eût dit une Diane. Mais, dès qu'elle valsait, on surprenait en elle le voluptueux abandon de la

bayadère ou de la houri. Son visage expressif trahissait une riche gamme de sentiments et de passions.

Les narines étaient roses, transparentes et mobiles; le trait de ses sourcils noirs était fin et hardi; son teint pâle rehaussait le vif incarnat des lèvres; les cheveux bruns, relevés à la grecque et frisés sur le front, étaient coupés par un bandeau d'or mat. Mais comment peindre la magie de son regard? Sa prunelle grise, striée de jaune, ombragée de longs cils noirs, jetait des feux voilés d'ombres. Ce regard avait parfois l'acuité d'un dard, un magnétisme qui électrisait.

En passant à côté de Chabert, elle lui adressa un sourire d'intelligence.

— C'est pour toi ce sourire? demanda Horace stupéfait.

— Oui, c'est ma protectrice.

— Comment! affreux sournois! c'est là ta princesse? Une vraie princesse de contes de fées!

— La princesse Wanda Kryloff, répondit Raymond.

— Je la connais. Il suffit de l'avoir vue une fois pour ne plus l'oublier. Et, cela va sans dire, tu en es déjà amoureux. Ainsi, c'est à elle que t'a adressé ton médecin russe?

— Oui.

— Tu as de la chance, tu iras loin. Et le prince, son père, comment t'a-t-il reçu?

— Fort bien.

— Oh! tous les Russes sont charmants pour les étrangers. Le prince Kryloff est un gentleman accompli, il a beaucoup voyagé; il possède au plus haut point dans la tenue et les manières la correction anglaise et l'affabilité française; mais une fois rentré dans ses terres, c'est, paraît-il, un tyranneau féroce. Autrefois, on le disait riche à cent mille paysans; car on évaluait alors la richesse par têtes d'hommes. C'était, et c'est encore un véritable petit autocrate. On raconte de lui des traits de barbarie asiatique; la légende prétend qu'il a fait périr sa femme dans d'af-

freux supplices, qu'il l'a murée avec son amant: histoire mystérieuse qu'on raconte tout bas. Selon une autre version, il l'aurait fait impliquer dans l'insurrection polonaise de 1862, et elle serait morte en Sibérie ; car la princesse était Polonaise et fort belle, dit-on, ce qui explique la beauté de la princesse Wanda. On dit que le prince est fou de sa fille, qui ne lui rendrait qu'une médiocre affection. D'aucuns affirment que cette jeune princesse, fort intelligente et d'un esprit généreux, serait quelque peu républicaine, socialiste, nihiliste. Oh! nihiliste amateur et dans l'acception la plus acceptable du mot, car je ne lui fais pas l'outrage de la confondre avec ce ramassis de déclassés, de braillards et d'ivrognes qui s'intitulent nihilistes, révolutionnaires, anarchistes.

— C'est en effet un esprit très supérieur, une grande âme. Elle est aussi bonne que belle, dit chaleureusement Raymond.

— Si, à première vue, tu t'enflammes ainsi...

— Mais je la connais depuis six mois.

— Comment! tu m'as dit tout à l'heure que tu n'étais à Pétersbourg que depuis deux jours ?

— A Pétersbourg, mais en Russie depuis six mois. J'ai étudié dans la Russie méridionale le tracé du chemin de fer en question, et je viens ici solliciter du gouvernement la concession dont je te parlais tout à l'heure.

— Depuis six mois ! Et tu me laisses bavarder et t'apprendre un tas de choses que probablement tu sais mieux que moi.

— Je n'étais pas fâché d'avoir sur le pays que je vais probablement habiter quelques années l'appréciation d'un homme qui hante les coulisses du gouvernement.

— Et c'est ta belle princesse qui s'est chargée d'obtenir pour toi cette concession?

— Je compte beaucoup sur l'appui du prince ; car ce chemin de fer, qui va desservir ses propriétés, leur donnera une plus-value considérable. Depuis l'émancipation, le prince s'est fait industriel : il a créé sur ses terres des

fabriques, dont il écoule avec peine les produits, à cause de la difficulté des communications. Vienne un débouché commode, il pourra décupler sa production et réparer ainsi les brèches qu'ont faites à sa fortune ses tâtonnements industriels et ses innovations agricoles. En ma qualité d'ingénieur, j'ai pu lui rendre déjà quelques services; car ces grands seigneurs qui s'imaginent de se transformer tout à coup en industriels, sont, en matière d'industrie, d'une candeur enfantine et ruineuse.

— Serait-il ruiné?

— Non, il est encore fort riche.

— Tu le connais beaucoup?

— Sans doute. Il m'a accueilli avec des démonstrations presque démocratiques! Quant à sa fille, elle a bien voulu me témoigner quelque intérêt...

— Mais alors, tu dois savoir si elle est réellement dans le mouvement révolutionnaire?

Raymond éluda la question.

— Regarde-la, dit-il; est-ce une révolutionnaire, une conspiratrice qui valse avec cet entrain?

En effet, Wanda était emportée dans une valse fougueuse. Elle semblait tout entière au plaisir de la danse.

— Avec qui danse-t-elle donc? demanda Raymond.

— Jaloux! fit en riant Horace. Avec un jeune aide de camp de l'empereur, le comte Vérénine. Il semble, ma foi! fort épris de sa belle cousine.

Pendant la dernière partie de leur conversation, les deux amis ne s'aperçurent point que le personnage énigmatique, à figure allemande, qu'ils avaient remarqué quelques instants auparavant, s'était peu à peu rapproché d'eux, et tout en attachant sur la princesse des regards admiratifs, écoutait avidement leur conversation.

Le jeune homme avec lequel dansait Wanda était grand, mince et pâle, très blond et très décoré, d'une distinction parfaite. Malgré l'animation de la valse, ni l'un ni l'autre n'étaient à la danse.

Wanda questionnait à demi-voix par des interrogations brèves son danseur, qui, lui, semblait entièrement sous le charme fascinateur de sa danseuse.

— L'empereur a-t-il lu l'adresse du comité? demandait Wanda.

— Plusieurs fois.

— Quelles impressions avez-vous surprises sur sa physionomie?

— Il a paru préoccupé et même fort agité.

— Fort agité?

— Oui. Tantôt il se promenait d'un pas fiévreux, tantôt s'asseyait et paraissait plongé dans une profonde méditation; puis il soupirait, murmurait des paroles qui n'arrivaient pas jusqu'à moi.

— D'où le voyiez-vous?

— Du salon voisin de son cabinet dont j'avais écarté la portière. Une fois il m'a semblé entendre...

— Quoi? interrogea vivement Wanda. Dites, parlez, Alexis.

Alexis rougit.

Il eut un instant d'hésitation dont triompha un regard de Wanda.

— Vous m'assurez, dit-il, que mes indiscrétions n'attireront aucun désagrément à l'empereur?

— Quel tiède néophyte vous faites, mon cher Alexis! Si notre grande cause n'avait que des champions comme vous!..... Que sont les individus en face d'une idée, d'un peuple?

— Le tzar, répondit Alexis, est plus qu'un individu. De sa vie dépend tout un ordre social.

— Un désordre social, voulez-vous dire. C'est ce désordre seul que nous voulons détruire. Ce n'est pas contre la vie de l'empereur que nous conspirons, ajouta-t-elle à voix beaucoup plus basse, c'est surtout contre la police secrète. Que votre conscience se rassure donc. Voyons, que croyez-vous avoir entendu?

— Ces mots : « J'ai voulu et je n'ai pas pu. » Et, un

instant après, se levant avec majesté, il reprit : « Je suis le tzar et je le montrerai ! » Il m'appela, me donna l'ordre de mander Trépoff, puis Gortschakoff ; mais, me rappelant aussitôt, il me dit d'attendre encore. Et je le vis retomber avec accablement sur son siège.

La valse étant terminée, le comte Vérénine reconduisit sa belle cousine auprès du prince Kryloff.

— Mon père, dit Wanda, cette valse m'a tout étourdie, je me sens un peu souffrante, je voudrais me retirer.

— Comment ! nous arrivons à peine, se récria le prince. Je n'ai pu encore saluer l'empereur. Sais-tu que tu viens de faire une conquête très flatteuse ?

— Ah ! fit Wanda avec indifférence.

— Ce jeune homme, là-bas.

— Cet automate de Nuremberg couvert de ferblanterie ? C'est un Allemand ?

— Oui.

— Je déteste les Allemands.

— C'est le prince de Stackelberg. Une fortune royale. Son père, tout-puissant auprès de Mezentzoff, a obtenu pour lui une mission importante dans les gouvernements du Sud et dans l'Ukraine.

— Une mission ?

— Oui. La Russie méridionale et l'Ukraine particulièrement sont infestées de propagandistes révolutionnaires. C'est sur ma demande instante qu'on a décidé de faire une enquête et de sévir rigoureusement. Mezentzoff vient de me présenter ce jeune homme comme étant chargé de cette enquête, et muni de pouvoirs discrétionnaires.

— Ah ! c'est différent, dit Wanda, dont le regard sembla se replier. Présente-le-moi, je serai enchantée de faire sa connaissance.

— Je lui ai promis de le seconder de tout mon pouvoir dans son enquête, en ce qui concerne du moins notre gouvernement ; car il faut anéantir cette vermine qui menace la sécurité de l'empire.

— Et la nôtre.

— Je t'en prie, ma chérie, fais-lui bon accueil.

— Sans doute, sans doute, répondit Wanda, qui ne put réprimer un sourire. Il suffit, d'ailleurs, que tu le désires, pour que je sois charmante avec lui.

— Mais tâche de te modérer un peu dans ton libéralisme; tu émets parfois des théories...

— Bah! on sait bien ce que valent les fanfaronnades de libéralisme de la noblesse russe. Je ne serais point étonnée que votre Stackelberg se donnât aussi pour libéral. Et cependant, vous verrez avec quelle conscience il remplira sa mission.

Cet admirateur de Wanda, ce jeune prince allemand, était précisément le personnage dont s'étaient défiés les deux Français.

Le prince Kryloff fit un signe au jeune homme, qui s'empressa de s'avancer.

— Je te présente, ma chère Wanda, le prince Vassili Antonovitch (1) de Stackelberg.

Wanda l'accueillit avec une grâce un peu hautaine; mais elle arrêta un instant sur lui son magique regard, et l'Allemand parut absolument subjugué.

— Mon père vient de me dire que vous vous disposiez à faire un voyage dans l'Ukraine. Nous y serons au printemps. Pouvons-nous espérer que vous viendrez nous rendre visite?

Stackelberg salua très bas et exprima sa reconnaissance en termes un peu confus, car les paroles, la voix, comme les regards de la princesse, l'avaient profondément troublé.

— Princessse, dit-il, daignerez-vous mettre le comble à votre grâce en m'accordant la première valse? Je vous ai vue valser tout à l'heure, et, depuis ce moment,

(1) En Russie, au lieu de placer avant le nom les mots : monsieur ou madame, on fait suivre le nom de baptême du prénom du père, avec la terminaison *ovitch* pour les hommes et *ovna* pour les femmes.

je n'ai qu'un désir, celui d'obtenir la faveur que j'implore.

Ce compliment cherché trahissait l'embarras de Vassili (1).

— Avec plaisir. Je raffole de la valse, répondit Wanda, affectant un ton léger, afin de dissimuler les sentiments qui se heurtaient en elle : la répulsion que cet Allemand lui inspirait, et la joie de tenir sous le charme un agent supérieur de la haute police.

La conversation devint bientôt familière.

— Alors, demanda Wanda, vous êtes attaché à la troisième section de la chancellerie impériale?

— Entendons-nous : simplement comme délégué rapporteur. Ces fonctions me plaisent beaucoup; elles me donnent une autorité considérable et me conduiront, je l'espère, à un poste important. Quoique d'origine allemande, je suis Russe par le cœur. Voilà deux générations que ma famille est établie en Russie et occupe d'importantes fonctions à la cour.

— Et vous-même, depuis combien de temps êtes-vous attaché à la chancellerie impériale?

— Depuis trois ans.

— Alors du sérail vous connaissez un peu les détours, dit Wanda, en français. Que pense-t-on à la troisième section des affiches de ce prétendu comité révolutionnaire?

— On en rit. Il n'y a pas de comité révolutionnaire à Pétersbourg; autrement, la police, qui a des agents partout, en serait certainement instruite.

— Cependant, reprit Wanda, avec une dissimulation admirablement jouée, c'est là une audace qui veut une répression, et sans doute le chef de la police prendra ses mesures pour que de semblables faits ne se renouvellent point.

— Dès demain, on va faire un certain nombre d'arres-

(1) Basile.

tations qui répandront dans le clan socialiste une terreur salutaire.

— Malheureusement, repartit Wanda, rien ne les intimide, ces affreux révolutionnaires. Appliquée à une meilleure cause, leur intrépidité s'appellerait de l'héroïsme.

— A mon sens, tous ces gens-là sont des fous dangereux qu'il faut condamner aux travaux forcés de la Sibérie, pour apaiser leur ardeur délirante.

— Bravo! s'écria Wanda avec une pointe d'ironie. Ah! quelle belle mission vous a confiée le gouvernement, et comme vous devez être fier d'une pareille distinction!

— Très fier, et j'espère m'en rendre digne.

— Et... quand partez-vous?

— Dans quelques jours.

La valse, que Wanda avait souvent interrompue sous prétexte de causer plus à l'aise, était terminée.

Le prince la reconduisait à sa place, quand soudain elle tressaillit. Ses yeux venaient de rencontrer un regard brillant d'un feu sombre, obstinément fixé sur elle.

Allant droit à celui qui la regardait ainsi :

— Où donc est Nadège? lui demanda-t-elle.

— Elle n'est pas venue, elle est un peu souffrante, répondit ce nouvel interlocuteur d'une voix émue.

— Vous lui direz que si je ne vais pas la voir, mon cœur et ma pensée sont tout à elle.

— Je ne lui annoncerai pas votre visite?

— Si! j'irai demain, peut-être.

Elle passa.

— Vous connaissez donc ce fou de Litzanoff? demanda Stackelberg.

— Je suis l'intime amie de sa femme.

— Il est marié?

— Sans doute. Pourquoi cet étonnement?

— C'est qu'il s'affiche beaucoup en ce moment avec une femme du monde interlope.

— Ah! fit Wanda, qui tressaillit de nouveau et qui redevint aussitôt impénétrable.

— Partons, partons vite, dit-elle à son père en l'abordant.

— Tu es cependant superbe ce soir, objecta le prince. Ton visage animé a un éclat...

— Précisément, j'ai la migraine.

— Tu es la reine du bal, laisse-moi jouir encore un instant de tes triomphes.

— De grâce, rentrons, insista-t-elle.

Ils se dirigèrent alors vers la sortie.

Raymond Chabert se trouvait sur leur passage.

Le prince lui tendit gracieusement la main :

— Venez me prendre demain à midi, lui dit-il. Nous irons ensemble chez le ministre, que je viens d'entretenir de votre affaire, et qui est on ne peut mieux disposé.

Raymond s'inclina et adressa à la princesse un regard interrogateur.

Wanda frappa deux coups dans sa main avec son éventail.

Et comme son père l'entraînait, Raymond put, à la faveur de la foule, lui glisser tout bas ces mots :

— A deux heures, au Cercle?

Elle fit de la tête un imperceptible signe d'affirmation.

## II

### VIE DOUBLE

Le prince Kryloff aimait sa fille avec la passion exclusive, égoïste des pères qui n'ont plus que cette joie : se voir revivre dans leurs enfants. Il l'aimait aussi pour les satisfactions de vanité que lui donnaient sa beauté, sa grâce accomplie, sa grande intelligence et les admirations enthousiastes qu'elle faisait naître partout où elle paraissait.

Il se montra donc vivement inquiet de cette indisposition. Wanda le rassura.

— Ce n'est rien, lui répondit-elle ; quelques heures de bon sommeil, il n'y paraîtra plus.

Aussitôt rentrée, elle courut dans son appartement.

— Vite, vite, Katia, dit-elle à sa femme de chambre, dépêchons-nous. Avec quelle impatience on doit m'attendre !

Elle arracha plutôt qu'elle n'enleva ses bracelets, son bandeau d'or, les agrafes de son corsage. Elle jetait tous ses joyaux pêle-mêle sur un guéridon avec une vivacité fiévreuse.

— Comme vous êtes belle ce soir, chère princesse ! s'écria Katia.

— Encore ! Ah çà, tu ne te corrigeras donc jamais ? Puisque je te tutoie, je veux que tu me tutoies aussi et que tu m'appelles, non pas : princesse, mais simplement Wanda. Est-ce compris une fois pour toutes, vilaine aristocrate ?

— Si l'on nous entendait ! objecta Katia. Une femme de chambre tutoyer sa maîtresse !

— Qui donc peut nous entendre à cette heure ? Il y a des instants, vois-tu, où je suis tentée de mettre en doute la sincérité de tes convictions.

— Il est vrai que l'élève a dépassé le professeur.

— Pas tant que cela, va ! Il y a encore souvent en moi des révoltes de princesse contre le rôle que j'ai accepté. Je ne suis pas encore aussi « simplifiée (1) » que tu pourrais le croire ; mais j'y arriverai, je le veux.

Elle appuya énergiquement sur ce dernier mot.

— Tu es, ma chère Wanda, d'une logique qui me confond.

— Ah çà ! voulons-nous, oui ou non, l'égalité, l'effacement des rangs, de tous les privilèges de la naissance et de la fortune ?

— Sans doute.

(1) Ce terme employé par un écrivain russe et maintenant vulgarisé signifie : qui abandonne la vie bourgeoise ou aristocratique pour la vie du peuple.

— Eh bien! alors, commençons tout de suite. Non seulement, je ne me regarde aucunement comme au-dessus de toi, mais je me considère comme ton inférieure sous le rapport du dévouement. N'as-tu pas renoncé à ton indépendance pour venir m'instruire, m'éclairer, m'enseigner la doctrine nouvelle?

Katia, qui déroulait alors la magnifique chevelure de la princesse, prit cette charmante tête à deux mains et, dans un élan d'affectueuse exaltation, imprima un baiser sur le front de son amie.

— Assez de compliments, hein! dit-elle. Tant qu'il reste à travailler pour la cause, ne perdons pas notre temps en vaines paroles.

— Tu as raison, dépêchons-nous. Mon costume est prêt?

— Oui.

— Il faut relever complètement mes cheveux, afin qu'on ne puisse reconnaître en moi une femme.

Ainsi que l'indique ce court dialogue entre la princesse et sa prétendue femme de chambre, ces deux jeunes filles étaient deux ferventes adeptes des doctrines nouvelles.

Katia Lawinska était la fille d'un Polonais rallié au gouvernement russe. Son père, en raison de sa soumission, avait obtenu un poste important en Pologne, et exerçait sur ses compatriotes d'odieuses vexations.

Katia, révoltée de la conduite de son père, humiliée de la fortune qu'elle devait à ce qu'elle appelait une trahison, avait quitté la maison paternelle, s'était d'abord rendue comme étudiante à Zurich, puis était revenue à Pétersbourg pour y faire ses études de médecine, et se créer ainsi des moyens d'existence.

A Zurich comme à Pétersbourg, elle s'était trouvée en relations avec un groupe d'étudiants et d'étudiantes socialistes. Leur doctrine, qui ne reconnaît que les sciences exactes ou démontrées par l'expérimentation, qui repousse tous les préjugés sociaux, dont tous les principes

reposent sur la liberté et la justice absolues, qui, par conséquent, a pour but l'affranchissement de tous les opprimés, enflamma sa jeune intelligence.

Elle avait connu à Zurich un célèbre docteur russe, Michel Fédéroff, qui lui avait confié une mission mystérieuse pour Pétersbourg.

Là, une sommité du parti révolutionnaire, un Polonais, Padlewski, l'avait présentée à Wanda Kryloff. Manquant de ressources pour continuer ses études médicales, elle s'était adressée à la princesse, bien connue pour ses libéralités envers les compatriotes de sa mère.

Wanda avait écouté avec intérêt l'histoire de Katia Lawinska, s'était passionnée pour la courageuse fille.

Obéissant sans doute à de secrètes instructions, Katia avait demandé à entrer au service de la princesse, et, tout en remplissant les modestes fonctions de femme de chambre, avait entrepris l'éducation socialiste de sa maîtresse.

Elle avait réussi au delà de son espoir; car elle avait rencontré chez la jeune princesse un terrain exceptionnellement préparé.

Elevée dans l'Ukraine, avec le steppe pour horizon, Wanda était réfléchie et rêveuse. Gâtée par son père, qui obéissait à tous ses caprices, elle ne connaissait aucun obstacle à ses volontés. Si sa nature indépendante se révoltait contre toute entrave, son esprit de justice s'insurgeait également contre la tyrannie dont les faibles et les pauvres étaient victimes. Que de fois elle avait imploré son père implacable, pour empêcher le renvoi immérité d'un serviteur ou un châtiment injuste! Puis il était resté dans ses souvenirs d'enfance de lugubres tableaux : des hommes battus comme des chiens pour des peccadilles, des femmes fouettées sans merci jusqu'à rendre l'âme ; des villages entiers saccagés pour de justes révoltes contre le barbare seigneur. Dans ses rêves elle revoyait encore ces scènes de désolation, les groupes de vieillards, de femmes et d'enfants qui

fuyaient en pleurant et en maudissant l'auteur de leurs infortunes.

Puis elle se rappelait le triste et beau visage de sa mère dont elle connaissait vaguement la douloureuse histoire. Polonaise de cœur, elle avait horreur du despotisme russe. Elle confondait la cause de la Pologne avec celle de l'humanité.

Abandonnée à elle-même, elle avait beaucoup lu, la littérature française surtout. Elle y avait trouvé ce grand souffle de l'esprit moderne, cette sève puissante qui féconde l'art, la science, la liberté. Son ardente imagination s'était éprise de ces idées généreuses. Les nobles et énergiques caractères de la Révolution française excitaient surtout son enthousiasme. Elle aimait ces héros jusqu'à l'idolâtrie, elle eût voulu, elle aussi, se dévouer à ces doctrines jusqu'au martyre.

Regardant autour d'elle ces paysans courbés vers la terre, traités en bêtes de somme, qui croupissaient dans toutes les fanges, d'une ignorance, d'une passivité désespérantes, elle pensait que ce serait œuvre belle et grande que de relever ces fronts humiliés, que de jeter une lueur dans ces intelligences voilées, et de faire des hommes de ces ilotes.

Elle parvint, malgré les résistances de son père, à fonder des écoles qu'elle dirigeait, des cours qu'elle présidait.

Quand elle rencontra Katia Lawinska, son esprit était donc préparé à recevoir la doctrine nouvelle; car elle était révolutionnaire d'instinct, et son âme, passionnée pour la justice et les grandes choses, trouvait dans ces théories un noble et vaste aliment. Un peu romanesque comme les Polonaises, et violente comme les Cosaques, elle se plaisait à cette vie de conspiration, de correspondances secrètes, de sorties nocturnes, de résolutions extrêmes.

Intrépide, enthousiaste, comme la plupart des femmes slaves, elle aimait le danger, l'héroïsme l'attirait, les dévouements sublimes l'électrisaient.

C'était, d'ailleurs, pour le parti, une recrue importante, par la position qu'elle occupait, par l'influence que pouvait lui donner sa beauté, par sa fortune, qu'elle mettait libéralement au service de ses idées.

Dès ce moment, une transformation parut s'opérer en elle.

Jusqu'alors elle avait affiché hautement ses opinions libérales ; et l'on était fort surpris d'entendre, dans le salon du prince Kryloff, des théories aussi subversives. On en riait, comme de tout ce qui vient d'une jolie femme. Le prince lui-même n'y attachait aucune importance, et s'amusait volontiers de cette exaltation juvénile.

Mais, dès qu'elle fut initiée, Wanda devint prudente, dissimulée même. Elle apprit à sonder l'âme d'autrui sans livrer la sienne.

— Je crois, s'écria Katia, quand Wanda eut achevé son travestissement, que tu es plus belle encore sous ce costume masculin qu'en toilette de bal. Regarde, si tu n'es pas adorable !

— Je n'ai pas le temps, fit Wanda.

Coiffée d'un bonnet d'astrakan, qui renfermait son abondante chevelure, elle avait revêtu une touloupe (1) de peau de mouton relevée par des piqûres de soie ; car, dans les pays froids, les fourrures se portent le poil en dedans. Une ceinture circassienne tramée d'or serrait à la taille sa touloupe. A son côté, brillait le manche ciselé d'un poignard. Ses jambes étaient enfermées dans des bottes de feutre.

Sa taille élancée faisait ressortir l'élégance de ce costume national.

Katia s'était enveloppée d'une longue pelisse et avait posé sur sa tête un bonnet fourré.

— Me voilà prête, fit Wanda. Tu es sûre que Fœdor est à l'angle du quai ?

(1) Espèce de cafetan que portent les Russes, en peau de mouton l'hiver, en drap léger l'été.

— Depuis plus d'une heure.

— Eh bien! je te dépose au ercle; et moi, je vais où l'on m'attend.

Katia, son initiatrice, ignorait même qui attendait Wanda.

— Tu sais que tu ne peux m'accompagner, dit la princesse. Crois bien que je souffre de ne pouvoir te tout confier.

— Et je ne te le demande pas, répondit Katia. Le secret absolu est nécessaire au succès de notre grande œuvre.

Elles sortirent de l'hôtel par un escalier dérobé qui conduisait aux communs, et s'échappèrent par une porte de derrière ouvrant sur une rue sombre.

Elles gagnèrent le quai, et, à l'angle du pont du palais, trouvèrent le traîneau monté par Fœdor.

Leste, Wanda sauta la première dans le léger et gracieux véhicule et saisit les rênes. Katia monta à côté d'elle.

Sur un ordre de la princesse, Fœdor se hissa par derrière; et le cheval, un petit steppeur fougueux, s'élança, brûlant le pavé avec une rapidité vertigineuse.

Il faisait une belle nuit d'hiver, une de ces nuits polaires où la lune resplendit claire et glaciale, où les étoiles ont une scintillation intense, où la neige cristallisée brille, semblable à du marbre pilé. Le froid était vif et coupant comme l'acier; mais l'ardeur intérieure qui animait Wanda la rendait insensible à cette température hyperboréenne.

Elle ne daigna même pas jeter un regard au tableau grandiose, babylonien que présentait Pétersbourg sous les rayons bleus de cette lune d'hiver.

En face d'elle, dans Vassili-Ostrow, se détachaient la Bourse, les vastes bâtiments de la Douane et de l'Université. Plus au fond, dans l'île de Pétersbourg, se dessinaient les lignes sombres de la forteresse, au-dessus de laquelle jaillissait la flèche hardie de l'église Pierre-et-Paul.

En deçà du fleuve, on apercevait un coin du palais d'Hiver, la colonne Alexandrine surmontée d'un ange, l'immense palais de l'Amirauté avec sa mince aiguille, et la gigantesque silhouette de Saint-Isaac, avec ses quatre clochetons, sa tiare de colonnes et sa coupole d'or. Et sur tous ces édifices, des filets de neige, semblables à des rehauts blancs, qui en découpaient l'architecture.

Le large fleuve présentait l'aspect d'une blanche vallée. Çà et là, des bateaux hivernaient enchâssés dans la glace.

Wanda, au lieu de remonter jusqu'au pont Nicolas, lança son traîneau sur la Néva, si profondément gelée en hiver, qu'on la traverse sans danger.

Le traîneau criait sur la neige durcie comme le diamant qui raie le cristal.

Renversée en arrière, Wanda tenait les guides dans ses petites mains nerveuses; car son trotteur avait plutôt besoin d'être retenu que poussé. Il courait sur le fleuve, ses fers mordant la glace, avec la même sécurité fière que s'il eût foulé la route la mieux battue. La fumée sortait à longs jets de ses naseaux. Tout son corps était enveloppé d'une buée, et sa queue, poudrée de givre, étincelait.

— No! no! disait de temps à autre Wanda à demi-voix pour soutenir et, à la fois, contenir sa course.

Puis elle s'engagea dans Vassili-Ostrow, à travers un dédale de rues.

Elle s'arrêta devant une maison haute et spacieuse, comme la spéculation en construit maintenant à Pétersbourg. Katia sauta à terre.

— A tout à l'heure, lui dit-elle en français. Je serai là vers deux heures, deux heures et demie au plus tard.

— No! no! fit la princesse.

Et le trotteur repartit avec la rapidité du vent.

Au bout de cinq minutes, Wanda arrêta de nouveau le traîneau; et jetant les rênes à Fœdor, elle mit pied à terre.

— Attends-moi là! ordonna-t-elle au domestique.

Elle s'avança alors dans une ruelle déserte. Vers le milieu de la rue, elle aperçut dans le retrait d'une porte une forme humaine enveloppée, jusqu'aux yeux, d'une vaste fourrure. Elle ne put réprimer un mouvement d'inquiétude. Mais en ce moment même elle atteignait une maison qu'elle parut reconnaître.

Un homme qui semblait être un dvornik (1) s'approcha d'elle.

Il dit :

— Russie.

Elle répondit :

— Liberté.

Alors, il poussa une porte qui s'ouvrit. Le conducteur de Wanda la fit entrer dans une salle basse, où, à la faveur d'une lanterne sourde, elle put distinguer ses traits.

— Ah! c'est vous, Korolef! dit-elle au prétendu dvornik. Tout à l'heure, en entrant, il m'a semblé entrevoir dans la pénombre d'une porte voisine un homme qui épiait.

— La maison aura été signalée, répondit Korolef avec calme. Mais peu importe, on aura beau la cerner; ils ne trouveront rien.

— J'ai confiance en votre prudence, dit Wanda. Marchez devant, je vous suis.

Ils traversèrent plusieurs salles spacieuses et fort peu meublées. Leurs pas résonnaient dans la solitude silencieuse. Évidemment, cette maison était inhabitée.

— Rien de la police? demanda Wanda.

— Non.

— On fera des arrestations, défiez-vous.

Ils étaient arrivés dans un long couloir.

— Où me conduisez-vous? questionna encore Wanda.

— Auprès du comité révolutionnaire.

(1) Portier. En Russie, les portiers veillent en dehors des maisons.

Ils s'arrêtèrent en face d'une porte qui ouvrait dans une sorte d'office ou de cave où se trouvaient quelques tonneaux et un bahut. Korolef détourna le bahut, pressa un ressort. Une porte très habilement dissimulée dans la muraille s'ouvrit ; un escalier dérobé se présenta devant eux.

Korolef s'y engagea le premier, Wanda le suivit. Ils descendirent cet escalier fort étroit et très raide. Arrivés au bas, ils se trouvèrent dans un souterrain bas et humide ; et Wanda entendit des coups réguliers comme le battement d'une machine.

— Qu'est-ce donc que ce bruit ? demanda-t-elle.

— Vous allez le voir, répondit Korolef.

## III

### LE CONCILIABULE DES CINQ

Dans une salle souterraine, sans décorations ni tentures, autour d'une table encombrée de papiers, de brochures, de lettres, cinq personnages discouraient avec simplicité sur de grandes choses.

Ces cinq personnages étaient des sommités du parti socialiste, cinq chefs spontanément reconnus d'une vaste société de propagande qui n'était point, à proprement parler, une société secrète ; car on a reconnu depuis longtemps en Russie les dangers des sociétés secrètes. Les adeptes n'étaient engagés par aucun serment ; mais ils savaient qu'on tuait les traîtres. Un certain nombre étaient riches et appartenaient à la noblesse.

Ils étaient alors environ cinq cents, hommes et femmes. Les femmes, en effet, jouent un grand rôle dans le mouvement socialiste russe. Elles se montrent même plus ardentes, plus intrépides que les hommes, poussant la logique de l'idée jusqu'à ses dernières conséquences.

On s'étonne de cette participation de l'élément féminin à la lutte sociale en Russie. C'est qu'il y a dans le socialisme russe, malgré son radicalisme athée, un profond sentiment de justice sociale et de fraternité, accessible surtout aux âmes jeunes et tendres qui se révoltent contre tant de misères, de corruptions, d'iniquités. Et puis les femmes, étant moins mêlées que les hommes à la vie publique, elles ont pu échapper au servilisme dégradant qui règne partout en Russie, à tous les degrés de l'échelle, servilisme qui atrophie de bonne heure, chez les Russes, toute indépendance et toute dignité.

Ces apôtres font abnégation de leurs personnes, de leurs affections, de leur fortune, de leur vie même. Ils ne s'engagent point à l'obéissance passive; car les socialistes russes n'admettent aucune entrave à la liberté individuelle; la plupart, anarchistes, repoussent toute espèce de commandement. Mais ils obéissent spontanément à la direction imprimée par le comité. Tous leurs actes, toutes leurs pensées convergent vers un but unique : l'affranchissement du peuple russe et la transformation de l'état social. Et ils se dévouent absolument à l'œuvre commune, sans emphase, sans discours, sans exaltation extérieure.

Mais l'exaltation est au dedans, intense; elle brûle leur poitrine, elle bouillonne dans leur cœur, elle se traduit par une activité incessante, un dévouement sans bornes, un héroïsme, comme les périodes de transformations sociales peuvent seules en enfanter. Telles ont été la naissance du christianisme, la Réforme et la Révolution française : les grandes injustices engendrent les grands justiciers, les souffrances excessives font naître les vengeurs, les crimes du despotisme soulèvent les colères populaires.

Aujourd'hui, la Russie, à demi barbare, à demi civilisée, réunit les vices de ces deux états sociaux.

« La Russie mensonge, dit Hertzen, la Russie choléra commence par l'empereur et continue de soldat à soldat,

de greffier à greffier, jusqu'au plus petit adjoint d'un commissaire de police, dans le district le plus éloigné de l'empire. C'est ainsi qu'elle se déroule et qu'elle gagne à chaque degré, comme dans les Bolgi de Dante, une nouvelle puissance de mal, une plus grande intensité de dépravation et de tyrannie; pyramide vivante de crimes, d'abus, de concussions, de bâtons de police, d'administrateurs allemands, sans cœur et toujours affamés, de juges ignorants et toujours ivres, d'aristocrates toujours laquais; le tout soudé par la complicité, par le partage du butin et appuyé enfin sur six cent mille baïonnettes. »

Le camp opposé à la Russie officielle se formait hier encore d'une poignée d'hommes qui la dévoilaient, la combattaient, la minaient. Aujourd'hui, ils sont une légion.

Lutteurs héroïques, ils se voient torturés, traînés aux casemates, déportés en Sibérie, condamnés aux travaux des mines, c'est-à-dire à la mort. Ils acceptent le martyre, ils continuent cette lutte sombre et inégale, sans savoir comment elle se dénouera, afin d'assurer, dans un avenir peut-être encore lointain, l'émancipation du peuple russe, le triomphe des idées démocratiques et sociales.

Ces cinq personnages composaient le fameux comité révolutionnaire qui, plus d'une fois déjà, avait par ses arrêts, jeté la terreur dans le camp officiel.

Avaient-ils des aspects farouches, des regards sanguinaires, étaient-ils revêtus d'insignes effrayants?

Ce qu'on lisait sur leur visage, c'était la fermeté calme, la noblesse des sentiments.

C'étaient d'ailleurs des personnalités remarquables et qui représentaient dans l'administration, l'université, le clergé, l'armée et le journalisme, de hautes influences.

André Padlewsky était un descendant d'une noble famille de Pologne. Dans l'insurrection de 62, il avait vu tuer à ses côtés son père et ses frères. Il avait au cœur une haine profonde pour les assassins de sa patrie. Il

occupait cependant un poste important dans le gouvernement russe; mais il n'avait paru se rallier que pour mieux pénétrer dans la place et assurer sa vengeance. Il avait l'ardeur, la fougue, l'intrépidité romanesque qui caractérisent les enfants de la Pologne. C'est lui qui avait eu l'idée de cette société et qui en avait réuni les premiers éléments. Il avait à la cour de hauts appuis qui le mettaient à l'abri des soupçons.

Arcade Poloutkine, un savant docteur, était professeur de l'Université. Il appartenait par plus d'un côté à l'école philosophique nouvelle. L'étude de la nature physique et morale de l'homme l'avait conduit à cette déduction : que l'ordre social, qui est basé sur la compression, est un ordre faux, engendrant fatalement toutes les corruptions, toutes les déviations, toutes les misères; que l'ordre social normal doit être en harmonie avec la nature humaine, et assurer à chaque individu le complet développement de ses forces et de ses facultés.

Tel est le sujet d'un ouvrage important, intitulé : *Les lois nouvelles*. Un autre livre, ayant pour titre : *Table rase*, sape à coups de hache, avec une logique inflexible, les nombreuses erreurs philosophiques de notre prétendu siècle de lumière.

Sophron Komoff était un journaliste acerbe, mais d'une vigueur peu commune. C'était lui qui rédigeait la *Gazette secrète*.

Kostia Narkileff occupait dans l'Église orthodoxe une situation élevée. Il connaissait donc tous les vices du clergé noir et du clergé blanc, tous deux également détestés pour leur avidité, leur odieuse exploitation de la superstition et de l'ignorance populaire. Kostia Narkileff jouissait personnellement d'une influence et d'une fortune qu'il consacrait entièrement à l'œuvre régénératrice.

Un cinquième et grave personnage semblait être le président de la réunion, autant par son âge que par l'autorité de sa parole. C'était Woldemar Siline. Il avait soixante-quinze ans. C'était un vieux lutteur. A vingt-deux

ans, il avait pris part à l'insurrection de 1825; il avait passé trente ans en Sibérie. A l'avènement d'Alexandre, grâce à l'amnistie, il avait pu rentrer à Pétersbourg; mais, depuis ces vingt années, il n'avait cessé de conspirer. Prince et parent des Romanoff, c'était, disait-il, pour effacer en lui cette tache originelle qu'il était entré dans le mouvement révolutionnaire.

Il y avait autour de cette table deux places vides : l'une était celle de Michel Fédéroff, qui à Genève publiait un journal de propagande; l'autre, celle d un officier supérieur de l'armée, alors en Turquie.

Sophron Komoff achevait la lecture d'un article qui devait paraître le lendemain dans la *Gazette révolutionnaire* :

— « La guerre est terminée. Combien a-t-elle coûté? Question naïve. Qu'importe à notre *petit père* (1), le tzar, tous les millions dépensés, tous les hommes tués? Ne l'ont-ils pas été pour sa gloire? Les roubles qu'on ramasse pour lui de cabane en cabane jusqu'aux frontières de la Chine viendront remplir de nouveau son impérial trésor; et sur les trois millions d'êtres humains qui naissent chaque année dans ses domaines, il pourra toujours prélever assez de beaux hommes pour monter la garde devant son palais, assez de chair à canon pour la faire mitrailler dans ses batailles.

« Toutefois, le tzar n'ose pas encore mettre la main sur son butin de guerre. C'est que d'autres loups l'entourent et le regardent d'un œil jaloux; et le grand chancelier d'Allemagne, qui, en ce moment, est le plus haut personnage de la terre, n'a pas encore fait entendre sa grosse voix.

« Dès qu'il aura parlé, cinquante, cent millions d'hommes, adorateurs du succès, seront de son avis, formeront une opinion publique à laquelle Bismark au besoin pour-

(1) En Russie, on appelle généralement le tzar : « père, » ou même « petit père, » qui est dans le langage russe une appellation flatteuse.

rait joindre cinq cent mille fusils et dix mille canons. Ce sont là des raisons péremptoires que le gouvernement de Pétersbourg saura comprendre à demi-mot.

« Certes, nous ne savons pas ce que préparent dans leur conseil ceux qui s'arrogent le droit de disposer du sort des peuples. Néanmoins, la marche générale de l'histoire contemporaine nous permet de prévoir que les petits États seront entraînés dans le cercle d'attraction des grandes puissances. La force prime le droit.

« Et nous, socialistes lutteurs, que sommes-nous, en face de ces grands États, de ces énormes machines de guerre et de destruction?

« Nous sommes la pensée libre, nous sommes la conscience, nous sommes la science et la justice, nous sommes l'idée moderne, le progrès nécessaire que rien ne peut entraver, qui marche, qui avance sans cesse; nous sommes le flot qui bientôt rompra toutes les digues.

« Tremblez, despotes! tremblez, tueurs d'hommes! Triomphateurs d'aujourd'hui, vous serez les vaincus de demain! »

L'article ayant été chaleureusement approuvé, le journaliste souleva une portière et s'engagea dans un sombre couloir.

Au fond de ce couloir, on entendait le bruit régulier d'une presse en fonction. C'était là le bruit qui avait étonné Wanda.

## IV

### LA CORRESPONDANCE SECRÈTE (1)

Narkileff, chargé de dépouiller la correspondance, fit à haute voix la lecture des lettres les plus importantes. La plupart de ces lettres étaient chiffrées et leur étaient

(1) Toutes ces correspondances sont authentiques.

parvenues, soit par des courriers spéciaux, soit par voies indirectes, — car on se défiait de la poste.

Il en avait fait deux paquets : la correspondance étrangère et la correspondance de Russie.

— J'ai lu tout cela, dit-il. Je vais vous résumer les missives importantes.

VIENNE

« Arrestation d'un certain nombre de socialistes polonais et petits-russiens, pour avoir répandu, parmi les Rhutènes de la Hongrie, des livres et des brochures prohibés. »

ATHÈNES

« Fondation d'un journal socialiste : *Le Démocrate*, dont les rédacteurs viennent d'être condamnés à la prison. »

BERLIN

« Le parti socialiste allemand fait chaque jour des progrès qui agitent les nerfs de Bismark et troublent son sommeil. N'ayant pu parvenir à diriger ce mouvement et à en corrompre les chefs, il a trouvé un homme de paille qui s'est mis à la tête d'un congrès ouvrier. Les ouvriers y adhèrent, mais en rient en dessous. »

ANGLETERRE

« Situation industrielle de plus en plus tendue, de plus en plus sinistre.

« Réduction de la production et du prix de la main-d'œuvre. De là une misère horrible et une série de grèves, dans les districts agricoles aussi bien que dans les districts houillers.

« Partout le malaise, l'agitation, les protestations ouvrières.

« A Londres, grève des maçons. »

BELGIQUE

« Les conflits entre patrons et ouvriers se multiplient. Émeute grave à Seraing. Plusieurs tués et blessés. »

ITALIE

« Troubles à Ferrare et à Pallanbrouse. Misère épouvantable qui seconde la propagande socialiste.

« Ils nous tendent la main à travers l'espace et nous crient : Courage ! »

— Nous n'y faillirons pas, dit le prince Siline. Cette importante correspondance étrangère doit figurer dans notre prochain numéro.

— Tous les peuples, ajouta Narkileff, sont dans le douloureux enfantement de leur émancipation. Voici maintenant notre correspondance intérieure :

GOUVERNEMENT DE SAMARA

« Mascha Soubotine, condamnée pour crime de propagande, vient d'expirer, à l'âge de vingt-deux ans, dans une petite ville où on l'avait internée, loin de ses amis, épuisée et sans ressources. D'autres sont encore mourants. »

— Il faut, sans retard, leur expédier des secours, fit le docteur Poloutkine.

— La difficulté, objecta Padlewsky, est de leur faire parvenir ces secours, sans qu'on se doute d'où ils viennent.

— Il faut alors envoyer un exprès, dit le prince.

— Le martyre de Mascha (1), loin d'effrayer ou de décourager ses deux sœurs, augmente au contraire leur zèle pour la propagande socialiste. Belles, riches, instruites, elles ont renoncé au monde, à la richesse, au ma-

(1) Historique.

riage, aux joies de la famille, pour se vouer entièrement à l'apostolat.

— Nous devrons, dit Sophron, publier une biographie de ces trois héroïnes ainsi que celles de Sophia Bardine, d'Olga et de Véra Lioubatowitch et d'Alexandra Kahrjewskaïa.

— Voici maintenant, reprit Narkileff, une nouvelle importante :

ROSTOFF SUR LE DON

« Le traître Akime Niconoff a été tué par les nôtres, qui l'ont frappé de neuf coups de revolver et ont placé sur sa poitrine cette inscription : *tué pour avoir dénoncé les socialistes russes.* » La lettre ajoute : « Nous sommes traqués comme des bêtes fauves; on nous arrête, on nous étouffe dans les prisons. Pour tirer de nous les noms de nos complices, on nous soumet à d'épouvantables tortures; et, pendant que nous encourons les plus odieux supplices pour la cause du peuple, il se trouve des hommes sans honneur et sans conscience qui, par terreur ou par rapacité, nous trahissent, nous livrent entre les mains de nos ennemis implacables. Nous avons donc conscience d'avoir fait un acte de haute justice en frappant ce traître. Nous allons désormais nous défendre contre ces Judas. »

VOLHYNIE

« La princesse Tizianoff nous écrit qu'elle est décidée à conclure un mariage fictif qui la mettrait en possession de la fortune de sa mère, ainsi que l'a fait d'ailleurs Katerine Kambredelidzé. »

— Nous ne pouvons qu'approuver un pareil projet, ajouta Narkileff.

GOUVERNEMENT DE KHERSON

— Voici maintenant une lettre d'Odessa, continua Narkileff :

« D'après l'exemple des nôtres, le gouvernement, voulant gagner la confiance des paysans et des ouvriers, envoie parmi eux des agents déguisés, afin de surveiller nos agissements. Mais, dans une fabrique de tissus, ils ont été honteusement démasqués. Comme on menaçait de leur faire un mauvais parti, ils ont disparu. On les a reconnus à leurs discours d'abord, ensuite à la maladresse avec laquelle ils travaillaient. »

— En effet, dit Siline, ils ne sont pas soutenus comme nous par une grande pensée et une foi ardente. Comment de vils gendarmes pourraient-ils s'astreindre, si bien payés fussent-ils, à apprendre un métier, à travailler quatorze heures par jour, à vivre de la misérable vie des ouvriers? Nous n'avons pas à redouter ce genre d'espionnage; ils en seront bientôt las.

Narkileff reprit :

KIEFF

« Nos amis de Kieff sont parvenus à former un groupe très ardent; mais, traqués par la police, un certain nombre viennent de passer en Volhynie. »

MOSCOU

« Nouvelles excellentes. Tout marche à souhait. Le nouveau journal socialiste est assuré d'un tirage de vingt mille exemplaires. Il y a maintenant deux groupes de propagandistes infatigables qui commencent à rayonner dans le gouvernement de Vladimir, et même jusque dans celui de Perm. »

EKATERINOSLAV

« Trois jeunes filles de bonne noblesse ont abandonné leur famille, et se sont *simplifiées*. Elles sont arrivées à Ekaterinoslav, habillées en ouvrières de fabrique. Comme elles ne savent rien du métier de tisseuse, elles ont ac-

cepté les travaux les plus infimes avec un admirable courage.

« Elles ne sont là que depuis quelques mois, et déjà un mouvement se produit dans la fabrique en faveur de nos idées. Le soir, elles s'introduisent dans les isbas, et prêchent aux paysans la parole nouvelle. On se doute bien de leur origine ; mais aujourd'hui les paysans sont moins défiants qu'au début. »

NIDJI-NOVGOROD

« Ida Petireff demande à faire partie de notre société. Mais c'est une fille de mauvaise vie, une intrigante qui exploite l'amour qu'a conçu pour elle le juif Isaac. Elle nous propose de faire signer à ce vieillard un testament qui nous léguerait cent mille roubles. »

— Ecrivez immédiatement que nous refusons, s'écria Siline. Notre cause est trop pure et trop belle pour accepter de semblables auxiliaires.

RIAZAN

« On nous demande cinquante mille exemplaires de la brochure : *Les Quatre frères;* deux mille de : *Pourquoi la terre n'est-elle pas à nous?* cinq mille de : *Les Réfractaires*, de Sokoloff ; enfin, mille exemplaires de notre journal (1) *Zemlia y volia.* »

— Korolef expédiera cela dès demain.

GRODNO

— Ah ! une mauvaise nouvelle ! continua Narkileff. Les ballots de brochures que nous envoyait de Genève Michel Fédéroff ont été saisis à la frontière. Soubarieff est arrêté.

— Mon cher Komoff, dit Siline, vous écrirez immédiatement à Fédéroff d'expédier de nouveaux ballots, en

(1) Terre et liberté.

prenant mieux ses mesures. Au lieu d'expédier les ballots par la frontière de Prusse, il faut qu'il nous les adresse, comme le font nos amis de Londres, à Gontonewski-Ostrow, où un de nos amis dévoués, employé de la douane, se charge de nous les faire parvenir.

TVER

— Voici maintenant une lettre de Sartoff. Il doit partir pour la Sibérie dans deux jours, sous un déguisement de marchand juif. Il demande nos dépêches. Le paquet est-il prêt?

— Oui, dit Sophron.

— Demain Korolef le lui portera, ainsi que soixante mille roubles, avec une liste de répartition, selon la position, l'âge, l'état de santé de nos amis.

— D'ailleurs, ajouta Narkileff, nos dernières dépêches de Sibérie sont bonnes. Nous avons là nos plus sûrs alliés. Tous les Polonais et socialistes déportés forment un parti redoutable. En s'alliant avec les indigènes, naturellement révoltés contre la domination russe, il y aura en Sibérie, le moment venu, un soulèvement en masse.

GENÈVE

« Fédéroff nous écrit que notre imprimerie de Carouge a peine à fournir à toutes les demandes de brochures qui lui sont faites de Moscou, de Kieff et d'Odessa, et que, pour éviter des frais d'envoi considérables et le danger de saisie à la frontière, il serait urgent de multiplier en Russie les imprimeries clandestines.

— Il a raison, dit Siline.

— Justement, reprit Komoff, on nous écrit de Kharkoff qu'on a trouvé le moyen d'en établir une dans la maison même d'un haut personnage.

— Fédéroff ajoute ceci :

« Surtout, de la prudence; ne compromettez rien par trop d'impatience et de hâte; suivez le conseil de Bakou-

nine. C'est par la conviction, l'infiltration dans les masses, que la révolution pourra porter des fruits durables. Je travaille à l'élaboration d'un programme nettement défini et d'un plan d'organisation, sans lequel nous n'atteindrons jamais notre but. Quoique le prétendent un certain nombre de nos amis, jamais on ne gagnera les masses sans programme arrêté, jamais on ne fera la révolution sans une concentration de commandement, quitte à briser cette concentration quand nous aurons réussi. »

— C'est aussi mon avis, approuva Siline.

Komoff reprit sa lecture :

« De plus, il faut vouloir le possible; se contenter d'abord d'une certaine somme de liberté; et, grâce à cette liberté, nous atteindrons notre but final. »

— C'est juste, ajouta Siline. Nous n'arriverons à conquérir définitivement le peuple qu'en l'instruisant. Je me rappelle qu'en 1825, le soldat était si ignorant que, pour arriver à lui faire crier : « Vive la Constitution! » nous lui avions fait croire que c'était la femme de Constantin. Qu'attendre d'un peuple plongé dans une semblable ignorance?

## V

### LA VIERGE RÉVOLUTIONNAIRE

Le prince Siline tira sa montre.

— Une heure! Wanda Kryloff doit arriver dans un instant. C'est un grand caractère. A mon avis, et c'est aussi celui de Padlewsky, nous devons l'admettre dans le comité, en raison des services qu'elle peut rendre à la cause.

— Une jeune fille de vingt ans, objecta Narkileff, belle comme la princesse, peut aimer d'un moment à l'autre; et qui nous répond de sa discrétion vis-à-vis de celui

qu'elle aimera? N'est-ce pas exposer un peu légèrement les secrets du comité?

— On voit bien, s'écria Padlewsky, que vous ne connaissez pas Wanda Kryloff! Non seulement elle est belle comme une héroïne de roman, mais elle en a toutes les perfections morales. Il n'est pas d'esprit plus élevé, d'âme plus noble que la sienne. Elle sera d'ailleurs liée à nous par un secret de famille.

— Ah! repartit Poloutkine, vous raisonnez, mon cher Padlewsky, avec votre exaltation ordinaire. Les femmes sont des êtres faibles, versatiles, et en matière de sentiment...

— Comment! docteur, s'écria Padlewsky indigné, c'est là le jugement que vous portez sur les femmes? Sous prétexte, sans doute, que leurs chairs sont plus molles que celles de l'homme, vous pensez qu'il en est de même de leur nature morale? Si leurs muscles sont moins vigoureux, leurs nerfs sont plus résistants, capables d'efforts plus continus. Oui, je prétends que la femme, soutenue par une exaltation cérébrale, est plus forte que l'homme le plus robuste. Elle accomplira des actes de courage devant lesquels nous faiblirions.

— Est-ce à nous d'ailleurs, reprit Siline, qui les voyons à l'œuvre chaque jour, de douter de leur persévérance et de leur énergie? Elles se montrent nos égales en dévouement, en intrépidité, et nous devons les traiter comme telles.

— J'ai présenté Wanda Kryloff. Je réponds d'elle sur ma tête, dit Padlewsky.

Au même instant, Sophron rentrait et introduisait Wanda, qu'il venait de rencontrer dans le souterrain.

Elle tendit la main au prince et à Padlewsky.

— Mais, s'écria-t-elle, je connais aussi ces messieurs; je me rappelle les avoir vus au cercle. Ce sont nos amis Narkileff, Komoff et Poloutkine.

Puis elle jeta un regard circulaire sur la pièce dans laquelle elle venait d'entrer.

— Vous le voyez, dit Padlewsky en riant, vous êtes ici dans l'antre du diable. C'est ici que se trament les plus noirs complots, que se confectionnent les articles les plus incendiaires de la presse souterraine (1). Vous vous attendiez, n'est-ce pas? à une mise en scène effrayante, à des tentures rouges et noires, tout au moins à des chausse-trapes avec vue sur l'enfer. Eh bien! non, voilà tout simplement la salle du comité révolutionnaire, et je vous présente les cinq grands conspirateurs qui prétendent bouleverser un empire de cent millions d'hommes.

— En effet, dit Wanda un peu remise de sa surprise, cela ressemble peu à l'idée que je me formais de cet effroyable comité.

— Vous avez entendu parler, reprit Siline, de l'initiation un peu théâtrale de la franc-maçonnerie. Nous pensons, nous, que les circonstances sont trop graves pour nous amuser à de semblables puérilités. A quoi bon des épreuves? Nous n'admettons parmi nous que des personnes incorruptibles dont le caractère nous soit absolument connu. Les traîtres, nous les tuons. C'est ainsi que vient de périr Nikonoff. Si terribles que paraissent de semblables arrêts, ils sont nécessaires pour empêcher les délations, sauvegarder notre sécurité personnelle, et surtout assurer la réussite de nos projets. Vous sentez-vous, Wanda Kryloff, la force nécessaire pour garder nos secrets?

En parlant ainsi, le prince attachait fixement son regard sur celui de la jeune fille. Il ne put y surprendre ni agitation, ni effroi; il y découvrit, au contraire, une inflexible résolution.

Elle répondit simplement :

— J'ai la force, la volonté et la foi : la force de garder un secret, la volonté d'agir, la foi au succès. A cette cause juste, je suis prête à sacrifier ma position, ma fortune et ma vie.

(1) On appelle, à Pétersbourg, presse souterraine tous les journaux révolutionnaires qui se publient secrètement.

— Il nous importe de savoir, demanda le prince à Wanda, quels sont les mobiles qui vous ont jetée dans le mouvement socialiste.

— Le sentiment de justice, répondit Wanda, la pitié pour les victimes et les opprimés, la haine des bourreaux et des oppresseurs. Comme mobile personnel, de sombres souvenirs qui ont plané sur toute ma jeunesse.

— Je vais encore vous adresser une question, reprit Siline, qui peut-être vous semblera indiscrète; mais vous comprendrez facilement l'importance que nous devons y attacher : Aimez-vous et pensez-vous au mariage?

— Je ne pense pas au mariage, dit-elle, et, quels que soient les entraînements de mon cœur, ma volonté saura les dominer. Je comprends que les apôtres se doivent tout entiers à leur apostolat. Je ne consentirais à me marier qu'avec un homme qui partagerait mes idées et serait résolu au même dévouement, aux mêmes sacrifices.

— Il faudrait plus encore, c'est-à-dire renoncer au mariage, qui est incompatible avec la haute et vaste mission que nous voulons accomplir. Vous engagez-vous à rester dans le célibat jusqu'au triomphe de la révolution?

— Oui, jusqu'à l'affranchissement du peuple russe.

— Vous êtes prête à le jurer? dit Siline, qui, en sa qualité d'ancien conspirateur, avait conservé le préjugé du serment, aujourd'hui repoussé par les socialistes russes, comme contraire au respect qu'ils professent pour la liberté de chacun.

— Je le jure, répondit la jeune fille, qui immola son cœur comme elle avait tout à l'heure immolé sa vie, avec la même résolution calme, avec la même abnégation sublime.

— Alors, Wanda Kryloff, comme nous avons entière confiance en vous, je vous propose, au nom des cinq membres du comité ici présents, et de deux absents qui ratifient à l'avance ce que nous aurons fait, de vous admettre dans notre comité, où l'élément féminin n'est

pas encore représenté, et de prendre part à nos délibérations intimes.

— Cependant, permettez-moi à mon tour une question, dit Wanda. Etes-vous sûrs, en m'admettant ainsi dans vos délibérations, de n'avoir pas pris un peu trop en considération mon rang et ma fortune? Ainsi Katia Lawinska est une femme hors ligne qui a déjà donné à la cause de nombreuses preuves de son dévouement. Elle est instruite, intelligente, c'est un caractère héroïque; et cependant vous n'avez pas songé à elle.

— Ces réflexions vous honorent, repartit Woldemar Siline, et montrent l'élévation de vos sentiments. Mais, dans la période de lutte que nous traversons, nous devons considérer, outre le mérite personnel, l'importance du concours que nos adhérents apportent à la cause révolutionnaire. Si nous admettions dans le comité Katia Lawinska, il faudrait en admettre un grand nombre d'autres, toutes héroïques. Or, pour que notre secret soit sûrement gardé, nous sommes obligés de restreindre le comité. Tous les membres de la société sont absolument dévoués à l'œuvre; beaucoup sont riches et occupent de hautes positions; mais nous n'admettons dans le comité que ceux qui peuvent rendre des services exceptionnels.

— A côté de vous tous, je me sens bien faible et bien petite.

— Vous avez le pouvoir irrésistible de la beauté. Vous pouvez gagner à nos idées des hommes dont nous avons absolument besoin pour la réussite de nos projets.

— Je ne sais, dit Wanda, si mon caractère se pliera aisément au rôle que vous m'assignez. Cependant, ce soir même, j'ai essayé.

Elle leur raconta alors sa conversation avec Alexis Vérénine, et la connaissance qu'elle avait faite du prince Stackelberg.

— Mais c'est là, s'écrièrent les conspirateurs, un résultat fort important. Si vous pouviez amener à nous ce jeune prince attaché à la troisième section...

— Faire un révolutionnaire de cet Allemand systématique, s'écria Wanda, cela me paraît fort difficile; mais avant d'accepter le rôle que vous m'assignez, permettez-moi encore de vous soumettre un plan que nous avions formé, Katia et moi, un plan que nous caressons depuis quelques mois déjà et qui n'attendait que votre approbation. C'est vous, Padlewsky, qui m'avez envoyé Katia. Elle a quitté la maison paternelle plutôt que d'assister au spectacle que lui donnait son père, devenu le bourreau de ses compatriotes. Eh bien! moi, dans la maison de mon père, j'assiste à un spectacle analogue. Autrefois, il faisait fouetter ses serfs; aujourd'hui, il exténue ses ouvriers, exploite leur travail et leur misère. Malgré l'affection qu'il me porte, je n'ai aucun empire sur lui. Au contact d'une société corrompue, il a perdu toutes les notions de justice et d'équité. Il se croit de bonne foi d'une race supérieure à ces hommes, qu'il traite en bêtes de somme. Je n'ai pas le courage de le condamner, parce qu'il est mon père; mais ses principes autoritaires me révoltent à chaque instant. Assister plus longtemps à ce spectacle est au-dessus de mes forces. J'avais donc projeté de me « simplifier, » comme l'a fait Katia, et d'embrasser l'apostolat. Comme tant d'autres jeunes apôtres, nous voudrions pénétrer dans les fabriques et dans les chaumières; nous avons résolu d'apprendre un métier, et nous sommes impatientes de nous mettre à l'œuvre. Dans la Russie méridionale, il existe de nombreuses associations agricoles et industrielles. Nous voudrions nous engager comme simples ouvrières dans ces artels, afin de prêcher à nos associés l'évangile nouveau.

En parlant ainsi avec simplicité, mais avec l'enthousiasme intérieur d'une conviction forte, Wanda était superbe. Son regard inspiré, sa voix vibrante et sympathique fascinaient ses cinq auditeurs.

— Vous serez la libératrice de la Russie, s'écria Sophron Komoff.

— Sans doute, repartit Siline, un tel rôle est noble et

grand; mais je crois que votre mission peut être plus utile, plus profitable à la cause. Nous avons, pour les classes ouvrières, des propagandistes intrépides. En ce moment, ceux qu'il faut attirer à nous, ce sont les membres de la haute société pétersbourgeoise. C'est parmi la noblesse même, dont nous voulons abolir les privilèges, qu'il importe de recruter des adeptes. Il nous faut des intelligences au cœur de la place, voilà pourquoi je vous désignais ce rôle.

— Je l'accepterai, répondit Wanda, malgré ma répulsion pour ce rôle de coquette, qui entraîne toujours de la duplicité.

— Les opprimés sont obligés de recourir à la ruse. La ruse est une arme de guerre, et la guerre est déclarée.

Wanda se rendit.

— Ainsi, reprit Narkileff, d'après le rapport que vous a fait le comte Vérénine, l'empereur ne tiendra aucun compte de notre déclaration de guerre?

— C'est son avis.

— Nous nous y attendions, dit Sophron Komoff.

— Alors, ajouta Poloutkine, il faudra, dans notre prochain numéro, reproduire notre adresse au tzar, et commenter en termes énergiques la faiblesse de ce monarque qui, depuis vingt ans, promet des réformes sans les donner jamais.

En ce moment, Korolef entra, apportant des épreuves.

— Voulez-vous reconduire la princesse? dit Siline.

— J'ai acquis la certitude, répondit Korolef, que la maison du quai est épiée. Nous allons donc sortir de l'autre côté.

Il était deux heures du matin.

---

## VI

### LE CERCLE

Wanda sortit du souterrain par une voie tout opposée à celle qu'elle avait suivie pour y entrer. Korolef la reconduisit jusqu'à son traîneau.

Fœdor, impassible, immobile, malgré l'intensité du froid, attendait, parlant doucement au steppeur pour maîtriser ses impatiences.

En moins de cinq minutes, ils se trouvèrent en face de la haute maison où Katia était entrée une heure auparavant.

— Va m'attendre sur le quai, dit-elle à Fœdor.

Fœdor repartit aussitôt.

Elle s'approcha du dvornik, car, en Russie, les dvorniks veillent au dehors et non dans le fond d'une loge.

— Voulez-vous m'ouvrir?

— Qui demandez-vous?

— Alexandre Lazareff, lithographe.

Le dvornik, engourdi par le froid et le vodka (1), se secoua et ouvrit.

Wanda passa sous la haute porte cochère, monta trois étages et sonna à une porte.

Un guichet dissimulé dans la boiserie s'abaissa et un œil explora le palier et l'escalier.

Wanda se nomma.

Aussitôt les verrous grincèrent et la porte s'ouvrit.

La princesse pénétra alors dans une petite antichambre dont l'aménagement rappelait celui d'un bureau ou d'une caisse, et où se trouvait un second guichet.

— C'est Wanda Kryloff, dit-on de l'intérieur, et aussitôt on introduisit Wanda dans la salle des réunions.

(1) Eau-de-vie de grain.

Cette pièce était assez spacieuse, éclairée par des lampes suspendues au plafond. Les tables de travail avaient été transformées en tables à thé, sur lesquelles se trouvaient des samovars (1) et des verres, car en Russie on prend généralement le thé dans des verres. Sur ces tables étaient jetés des livres, des journaux, des brochures.

Une cinquantaine de personnes étaient réunies dans cette salle, qui prenant du thé, qui lisant des journaux, qui écrivant ou causant.

On causait surtout, chacun de son côté, car la réunion, ce jour-là, n'avait rien de général. C'était une de ces réunions intimes et journalières qui se tiennent, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, afin de dépister la police, et où on lit les lettres des amis, les feuilles prohibées, où l'on commente les actes du gouvernement. Quand un membre du cercle a une communication importante à faire, il réclame un instant de silence, et toute l'assistance l'écoute avec recueillement.

C'était un de ces cercles qui pullulent maintenant à Pétersbourg et dans toutes les villes de l'empire ; car depuis une année le mouvement socialiste russe semble être entré dans la période aiguë.

Voilà cinquante ans que le mouvement a commence et que la classe intelligente et éclairée lutte contre le césarisme.

Après la mort de Nicolas, la lutte s'accentua. L'acte de l'émancipation fut plutôt une résultante de l'opinion de la nation qu'une manifestation spontanée de la volonté impériale. Alors le peuple russe, qui est un peuple jeune, fit un bond prodigieux. Son but, ce n'étaient point les réformes mesurées, insignifiantes, que projetait le débonnaire Alexandre : c'était une vraie et profonde régénération sociale. Vouloir faire de cette Russie asservie, ployée sous le joug religieux et gouvernemental, une nation libre, dénote chez les révolutionnaires russes une

(1) Bouilloires à thé.

étrange audace, une force très puissante, qui ne ressemble en rien à l'opportunisme des nations occidentales. Pour réaliser de grandes choses, il faut en vouloir de plus grandes encore. Le mouvement russe présente donc un aspect colossal, non seulement par le nombre de ses partisans et les monstrueux abus qu'il prétend réformer, mais encore par son grandiose radicalisme et par l'héroïsme de ses apôtres.

« Le trait distinctif de ce mouvement, dit Hertzen, c'est une émancipation tragique de la conscience, une négation implacable. »

Doué d'une grande sagacité, d'une logique absolue, le Russe s'affranchit brusquement, complètement, de la religion et des préjugés de ses pères. De là ce nom de nihilistes, sous lequel on se plaît à désigner tous ces esprits indépendants ; mais, en réalité, il n'existe pas en Russie de nihilistes proprement dits. Ce sont des philosophes politiques, libres penseurs ou humanitaires, qui poursuivent un généreux idéal : l'affranchissement et le bonheur du peuple russe.

Ils ont été si opprimés, si malheureux depuis si longtemps, qu'ils ne peuvent se contenter aujourd'hui d'une demi-liberté. Aussi, jamais la Russie ne sera-t-elle juste-milieu, car il y a chez les Russes comme une fougue barbare qui les emporte aux extrêmes. Le feu qui les soutient ne peut être éteint ni dans le sang ni dans les glaces de la Sibérie, ni dans les profondeurs des mines et des cachots. Il y a pour la pensée un degré de maturité, où elle ne se laisse plus garrotter par les liens de la censure et par des considérations de prudence. La propagande alors devient une passion.

L'agitation grandit donc de jour en jour. Les cercles socialistes, déjà bien nombreux dans les dernières années, se sont encore multipliés. Ils embrassent maintenant presque toutes les classes intelligentes de la population urbaine.

Et cependant la troisième section de la chancellerie de

l'empereur a pour mission spéciale de représenter l'œil impérial qui voit tout, l'oreille impériale qui entend tout. Comment, avec les moyens aussi énergiques qu'arbitraires dont elle dispose, n'a-t-elle pu encore fermer tous ces cercles, découvrir tous ces propagandistes, emprisonner tous ces conspirateurs? C'est qu'il lui faudrait des agents dans chaque maison, dans chaque famille, attendu que maintenant il n'est pas de maison ni de famille qui ne recèlent des révolutionnaires.

Lorsque Wanda entra, elle trouva, assis à une table près de la porte, Katia et Raymond, qui l'attendaient.

Raymond était très pâle; mais quand il la vit, une vive rougeur colora son visage.

— Ah! enfin! s'écria-t-il en l'abordant.

— Quoi donc? fit-elle étonnée.

— Voilà une demi-heure que nous sommes dans l'angoisse.

— Et pourquoi?

— Sortir ainsi seule au milieu de la nuit!

— Eh bien?

— Si l'on vous attaquait!

— Homme pusillanime et de peu de foi, dit Wanda, railleuse. En bravant la police russe, ne bravons-nous pas un danger bien plus terrible que celui d'une attaque nocturne?

— Votre intrépidité m'épouvante.

— Vous oubliez, monsieur le Français, que les femmes russes qui veulent la révolution n'ont rien de commun avec vos petites maîtresses parisiennes.

— La Russie ne sera sauvée que par nous, ajouta Katia; et il faut que nous soyons à la hauteur de notre mission.

— Vous avez raison, dit Raymond; mais alors votre vie n'en est que plus précieuse, et c'est pourquoi j'implore la permission de la protéger.

— Trop Français, trop galant, fit Wanda en souriant. Nous corrigerons cela.

Mais en même temps elle adressait à Raymond un regard plein d'une reconnaissance émue.

Sous ce regard, Raymond se sentait perdre contenance. Heureusement, on venait de s'apercevoir de l'arrivée de la princesse, et l'on commençait à l'entourer.

Les assistants semblaient appartenir à toutes les classes de la société. C'étaient des jeunes gens pour la plupart. Les uns portaient l'habit bourgeois, un grand nombre, les vêtements râpés, négligés, de l'étudiant, d'autres, la livrée du travail. Les femmes étaient nombreuses. Riches ou pauvres, étudiantes ou nobles, elles étaient vêtues avec une extrême simplicité. Tous ces visages étaient intelligents et résolus.

Un étranger eût été surpris de la fraternité sans emphase comme sans trivialité qui régnait entre tous les membres du cercle. L'ouvrier y était dans la plus parfaite égalité avec le prince; car dans cette réunion se trouvaient deux princes, un certain nombre de tschinnovniks (1), et trois membres du clergé blanc (2). Aucune morgue, une grande simplicité sans affectation.

On discourait ce soir-là avec animation de l'événement du jour: le général Trépoff, chef de la police, en passant l'inspection de la prison préventive, avait remarqué un prisonnier qui restait devant lui la tête couverte. Injonction sévère d'avoir à se découvrir. Refus formel du prisonnier.

Trépoff, furieux, avait ordonné que le récalcitrant recevrait cent coups de verges.

Cent coups de verges pour une infraction à la politesse !

Le condamné s'appelait Bogoluboff. Il avait signé des articles qui dénonçaient les turpitudes des grands, les cruautés de la police secrète, qui réclamaient l'abolition de tous les abus, la suppression des hauts fonctionnaires,

(1) Qui a un tschinn, un grade.
(2) En Russie, le clergé blanc correspond à notre clergé séculier, et le clergé noir à notre clergé régulier.

des gros traitements et des somptueux uniformes. Mais ce n'était point là ce qui avait motivé ce traitement infamant, atroce; dans ce pays de servilisme, ce qui surtout avait exaspéré Trépoff, c'était que Bogoluboff avait refusé de s'incliner devant le chef de la police.

Bogoluboff avait osé résister à Trépoff. C'était un héros, on devait le venger. Mais quel châtiment méritait ce fonctionnaire qui avait soumis à une pareille humiliation un écrivain d'une haute valeur morale et intellectuelle ?

L'indignation débordait. Tout le monde parlait à la fois ; le cri dominant était : vengeance !

Seule, une femme ne parlait pas. Accoudée sur une table, elle regardait, elle écoutait et souriait d'un sourire amer et triste.

Ses yeux étaient sans éclat, ils semblaient regarder en dedans. Dans son visage, insignifiant au premier abord, un examen plus attentif faisait découvrir une singulière expression de force, de résolution, ou plutôt d'obstination dans l'idée. Elle avait la main large, courte, énergique.

Sa mise révélait une complète indifférence en matière de toilette.

Katia Lawinska, l'apercevant, alla s'asseoir à côté d'elle.

— Comment ! c'est vous, Véra Zassoulitch ? Il y a bien longtemps que nous ne vous avons vue.

— J'ai beaucoup travaillé. Je viens de passer mes examens de médecine.

— Et maintenant ?

— Je travaille pour la cause.

— A votre avis, que mérite ce Trépoff ?

— La mort.

— Mais la difficulté est de trouver un homme qui veuille se charger de l'exécution.

— A défaut d'un homme, une femme peut faire la besogne.

— La feriez-vous ?

— Si personne ne la fait.

Toutes ces réponses étaient articulées d'une voix brève et ferme.

Cependant, Wanda avait remis de la part de Korolef à Alexandre Lazareff les épreuves de la gazette secrète.

On réclama le silence, qui s'établit aussitôt. La correspondance excita au plus haut point l'intérêt de l'assemblée. L'exécution du traître Niconoff surtout causa une vive émotion.

— Il est temps, en effet, dit Lazareff, d'entrer dans le domaine de l'action. Voilà assez longtemps que nous nous cachons. Alors qu'on n'est pas sûr de briser la léthargie à coups de tocsin, il ne suffit plus de chuchoter la vérité à l'oreille. Dans le procès des 193, l'intrépide Myschkine et ses coaccusés ne viennent-ils pas de nous donner un grand exemple! Ils savaient quelle terrible condamnation les attendait, et cependant ils n'ont pas hésité à proclamer hautement leurs convictions. Ils ont été superbes d'audace et de courage. Tous, nous sommes las de cet esclavage, de ce régime infernal qui, depuis trop longtemps, nous accable de prostration morale et de mortelle atonie. De l'audace et toujours de l'audace! telle doit être aujourd'hui notre devise. Nous devons frapper nos ennemis de stupeur, soit par des actes inattendus, foudroyants, comme l'exécution de Niconoff, soit par des manifestations de doctrines, comme l'a fait Myschkine. Donc, le moment est venu de nous déclarer, de nous faire connaître, nous et la cause que nous défendons. Trépoff, en condamnant aux verges Bogoluboff, nous a outragés tous. Le sang peut seul laver un semblable affront.

Véra Zassoulitch se leva et, surmontant sa timidité naturelle, prit la parole :

— Mais là, dit-elle, n'est pas le seul crime de Trépoff. N'est-ce pas aussi par ses ordres qu'on nous pourchasse, qu'on nous emprisonne?

— Je l'ai vu à Varsovie, ajouta Katia, alors qu'il était grand maître de police de cette ville; il persécutait, traquait les patriotes, comme aujourd'hui les socialistes.

— Laisserons-nous impunis de pareils attentats? reprit Véra.

— Non, non! s'écrièrent tous les assistants.

— Eh bien! proposa Lazareff, d'un air sombre et résolu, que les hommes ici présents tirent au sort, et celui que le sort désignera nous vengera de ce grand criminel.

— Je demande à compter parmi les hommes, dit Véra Zassoulitch en s'avançant.

Cependant d'autres motions se produisirent: il fallait réfléchir, s'entendre avec d'autres cercles, prendre leur avis.

On se sépara donc sans avoir rien résolu.

## VII

### LE PRINCE KRYLOFF

Quand Wanda et Katia rentrèrent à l'hôtel, il était quatre heures du matin.

A leur grande surprise, au lieu du silence et de l'obscurité qu'elles s'attendaient à rencontrer, elles aperçurent de la lumière et de l'agitation partout. Qu'était-il arrivé?

— Ah! Siatelstwo (1), que les saints me protègent! s'écria le dvornik, le prince est comme fou. Il a appris que Votre Excellence était sortie. Il nous a tous battus; il veut tous nous chasser pour vous avoir laissée sortir sans le prévenir.

Les jeunes filles se regardèrent.

(1) Excellence, ou plus littéralement votre éclat, votre scintillement. Se dit en parlant aux puissants personnages, hommes ou femmes.

— Que faire ? Comment se présenter en ce moment devant lui ?

— Le prince est levé ? demanda Wanda.

— Je crois bien ! Il demande toutes les minutes si Votre Excellence n'est pas rentrée.

— Où est-il ?

— Dans le boudoir de la princesse.

— Attends-moi, chère Katia ; je préfère affronter seule sa colère.

Elle monta résolument l'escalier de marbre qui conduisait à son appartement.

En entendant du bruit, le prince avait ouvert la porte.

Il était pâle, ses traits étaient contractés par une colère folle.

— D'où viens-tu ? dit-il d'une voix suffoquée.

— Si vous le permettez, mon père, je ne vous le dirai que demain ; car, en ce moment, vous n'êtes pas en état de m'entendre.

— Parle tout de suite, je le veux.

— Pour vous répondre, il faut que j'en obtienne l'autorisation. C'est un secret qui ne me concerne pas seule.

— Une autorisation pour me répondre ? Un secret pour moi, ton père ?

Il haletait.

Wanda connaissait ces terribles colères ; mais elle ne tremblait pas.

— Parleras-tu ? Je le veux ! et tu sais bien qu'on ne me résiste pas.

Wanda se taisait toujours.

Le prince s'avança, menaçant; puis, tout à coup, domptant sa fureur, il adoucit sa voix.

— Tu sais, ma fille, que je t'aime plus que tout au monde. Je t'en prie, ne m'irrite pas ; j'aurais peur, dans un accès de folie, de m'oublier jusqu'à... Dis-moi, mon enfant, d'où viens-tu ?

— Je ne puis mentir à mon père, répondit Wanda, et je ne puis non plus dévoiler un secret que j'ai promis de garder. Je vous en conjure, ne me questionnez pas.

— Tu as un amant, malheureuse ! s'écria le prince.

Il frappa du poing sur un guéridon, qui vola en éclats.

— Si tu ne me réponds à l'instant, je te briserai comme cette table.

— Attendez jusqu'à demain, je vous en prie : je suis fatiguée, permettez-moi d'aller me reposer.

— C'est cela ! le temps d'inventer une fable pour me tromper ! Je veux savoir et je saurai, quand je devrais t'enfermer jusqu'à ce que tu parles.

Devant cette menace, la fierté de Wanda se révolta.

— Faites ce que bon vous semblera. Je ne parlerai pas.

Impassible, elle s'adossa à la muraille et se croisa les bras.

Alors, le prince, ivre de fureur, s'avança vers elle et la souffleta.

— Tiens ! fille de chienne, tu me rappelles ta mère. Et s'il t'arrive encore de sortir pendant la nuit, je te mettrai sous les verrous.

— Comme ma mère, dit Wanda en attachant sur son père un regard plein de révolte et de tempête.

En entendant ces paroles, dominé par ce regard, le prince hésita un moment, et soudain, comme si quelque terrible souvenir l'eût terrassé, il dit d'une voix caverneuse, épouvantée :

— Comme ta mère.

Devant l'attitude hautaine et méprisante de sa fille, il baissa la tête et s'éloigna.

Wanda resta un instant comme clouée à la muraille par l'outrage qu'elle venait de recevoir.

Elle n'osait sonder son cœur; car en ce moment cet homme, qu'elle était obligée d'appeler son père, ne lui inspirait que de l'aversion. Cet homme, c'était comme

la personnification du régime odieux qui pesait sur son pays. Sans doute, il était le résultat du milieu dans lequel il était né, dans lequel il avait vécu; mais elle le confondait avec ce régime haïssable.

Dès qu'elle eut repris possession d'elle-même, elle appela Katia et se jeta dans ses bras.

— Je n'ai plus que toi, ma chère Katia. Mon père vient de briser dans mon cœur les dernières fibres qui m'attachaient à lui. Cet homme qui a torturé ma mère, qui a abusé de son rang et de sa fortune pour commettre tous les crimes et toutes les exactions, pour opprimer les pauvres et les faibles, vient de me frapper au visage comme la dernière des créatures. Ah! si je pouvais fuir, partir avec toi!

— Eh bien! partons, dit Katia.

— Je ne le puis pas. Cette nuit même, j'ai pris l'engagement de rester ici. Va te reposer; quant à moi, je souffre tant, que je ne pourrais dormir.

— Pourquoi souffres-tu?

— Sans doute, je jugeais mon père et je le blâmais; mais c'était mon père, il m'aimait. C'était un lien qui m'attachait, me retenait à lui, parfois même m'attendrissait. Ce lien vient d'être violemment rompu; il y a eu déchirement: voilà pourquoi je souffre. Mais demain, je serai forte.

Katia, voyant que son amie s'efforçait en sa présence de retenir ses larmes, se retira.

## VIII

### LA LETTRE ROUGE

L'empereur était rentré dans ses appartements vers une heure du matin, à peu près en même temps que Wanda, de son côté, quittait le bal.

Alexis Vérénine, en sa qualité d'aide de camp, était de faction dans l'antichambre du tzar.

L'empereur congédia tout le monde et voulut rester seul.

Une grande enveloppe rouge était posée sur sa table.

Il s'assit dans un fauteuil, posa la main sur cette lettre et parut plongé dans une méditation profonde.

Il y avait de l'amertume et de la lassitude dans cette belle tête intelligente, où rayonne habituellement la bonté, dans son regard triste et dans son corps fléchi avec accablement. Par un effort de volonté, il se redressa, prit l'enveloppe rouge, en tira une lettre et lut, ou plutôt relut cette singulière et menaçante épître :

« Au tzar,

« Le comité révolutionnaire de Pétersbourg.

« Tu crois à ta gloire, à l'adoration servile de tes sujets, à la durée de ton pouvoir, à l'avenir de ta dynastie.

« La vérité, la voici :

« Ta gloire est faite du sang de ton peuple ; ton faste, de ses sueurs et de sa misère ; ton pouvoir, de son ignorance ; mais ton pouvoir touche à sa fin, et ta dynastie ne régnera jamais.

« Tu te crois magnanime pour avoir donné aux paysans la liberté. Mais leur as-tu donné du pain ?

« Ton peuple, écrasé par le double impôt de la sueur et du sang, est las de souffrir, las de travailler pour le collecteur d'impôts, las de l'impudence et de la corruption de ta noblesse, las de ta magistrature vénale et de ta bureaucratie rapace, las de ton clergé, qui le rançonne de toutes façons, las de ces prétendues victoires, massacres inutiles qui lui coûtent ses fils les plus jeunes et les plus beaux.

« Oui, ton peuple est las de ta faiblesse envers tes courtisans, las surtout de ton infâme police secrète, qui arrête, juge et condamne à huis clos les hommes les plus éclairés et les plus généreux de ton empire.

« De la fenêtre de ton palais, tu pourrais entendre les

gémissements de ces héros dont les chaînes sont rivées à la muraille humide que baignent les eaux glacées de la Néva (1).

« Aujourd'hui les vengeurs se lèvent, la conspiration est partout. Elle est parmi ta noblesse comme parmi ton peuple, qui enfin a conscience de ses droits; dans l'armée comme dans le clergé, et jusque dans ton palais, parmi tes plus intimes serviteurs.

« L'orage gronde, la foudre souterraine mugit, elle éclatera bientôt en un immense cataclysme qui emportera ton trône, ta dynastie, ton administration et ta noblesse.

« Mais il est un moyen de conjurer l'effroyable catastrophe. Fais toi-même la révolution. Donne la terre aux paysans; à ton peuple, une constitution, et supprime ta police secrète; demande enfin à la nation si elle te reconnaît pour son père. Tu épargneras ainsi à ta patrie les horreurs de la guerre civile.

« Secoue donc ta torpeur, éloigne tes plats courtisans, agis enfin selon l'impulsion de ton cœur et de la justice.

« Si tu fais cette grande chose, tu auras droit à la reconnaissance du peuple russe, et la postérité te rangera parmi les bienfaiteurs de l'humanité. »

Alexandre retomba dans sa pénible rêverie. On entendait au loin la musique du bal, le bruit des voitures emportant les courtisans qui, le souverain parti, n'avaient plus d'intérêt à rester.

Il se leva, alla jusqu'à la croisée, jeta un regard sur la Néva, et, de l'autre côté du fleuve, il entrevit, à travers la nuit pâle, la silhouette sombre de la massive forteresse.

Et par la pensée, il vit tous ces héros, les chaînes aux pieds, hâves, grelottants, accroupis dans les cachots humides, et qui le maudissaient.

Il revint à son fauteuil et reprit son attitude accablée près de la table, où la lettre rouge était ouverte.

(1) La forteresse de Pétropovlovski est située à peu près en face du palais d'Hiver, de l'autre côté du fleuve.

C'était le sentiment de son impuissance qui l'attristait et l'abattait ainsi.

Et cependant ce monarque règne sur le plus vaste empire du monde. Cent millions de sujets sont courbés sous sa domination.

Le swod ou code russe définit ainsi le tzar : un autocrate dont le pouvoir est sans limite.

Il peut puiser à pleines mains et sans compter dans les coffres de l'Etat.

La Russie est à lui, il peut donner la terre à qui bon lui semble. Il peut pardonner, dégrader, exalter ; il peut d'un mot ruiner ou enrichir. Que veut-il donc, et que ne peut-il pas, cet homme qui est la plus complète personnification du gouvernement autocratique ?

Il voudrait restreindre son pouvoir, donner une constitution à son peuple, élargir les mailles du réseau administratif qui enveloppe le pays et le paralyse, et il ne le peut pas.

La noblesse est coalisée contre lui pour défendre ses privilèges.

Il lutta cependant, mais faiblit découragé. Tout ce qu'il avait d'énergie semble s'être épuisé dans le grand acte de l'émancipation qui faillit lui coûter son trône ; car l'opposition de la noblesse, que cet acte ruinait, fut ardente.

Ce despote, entre les mains duquel le hasard de la naissance a placé la toute-puissance, est un homme libéral, sans doute, mais faible.

Ce n'est plus lui qui gouverne, ce sont ses ministres et ses courtisans.

De temps à autre, quand le bruit d'une injustice parvient jusqu'à ses oreilles, il veut la réparer. Il donne des ordres ; mais on ne lui obéit pas toujours.

— Ce comité révolutionnaire existe-t-il réellement ? se demandait le tzar. Ce sont peut-être des fous... Cependant, ils disent vrai : Je suis menacé d'un 93 ! 93 dont je serais le Louis XVI. Comme moi, Louis XVI aimait sin-

cèrement son peuple ; mais comme moi il était impuissant à briser les volontés de son entourage, d'une cour aveugle et entêtée.

Cependant je pourrais faire ce qu'ils demandent, et prévenir la catastrophe. Quelques-uns résisteront; mais d'autres me seconderont. Si je voulais...

Puis, relevant la tête :

— Je veux ! dit-il à haute voix, et j'assurerai ainsi plus sûrement que par des conquêtes l'avenir de ma dynastie. Oui, je ferai la révolution malgré Gortschakoff, Schouwaloff, Adlerberg. Mais quoi ! Je briserais tous ces bons serviteurs qui m'aiment, qui ont consacré leur existence à mon service, à ma gloire..... Après tout, que sont ces quelques individus, devant une idée aussi grande, devant le bonheur, la prospérité, le relèvement d'une nation ? J'ai fait l'émancipation parce que je ne voulais pas régner sur un peuple d'esclaves; je ferai la révolution parce que je ne veux pas régner sur un peuple d'ignorants et de faméliques. Je le veux, je le ferai, dût-il m'en coûter mon trône. Mon trône !

Il fit un geste de dégoût et de fatigue.

— Mais ils disent qu'il y a des conspirateurs jusque dans ma noblesse, jusque dans mon palais.

Il sonna.

Vérénine entra.

— Si je questionnais ce jeune homme, qui m'est tout dévoué, pensa l'empereur.

— Mon cher Alexis, dit-il, cette lettre m'apprend qu'il y a, parmi les gens de ma maison, des conspirateurs qui en veulent à mon gouvernement, et peut-être à ma personne.

Le jeune aide de camp devint livide.

Alexandre était si loin de le soupçonner qu'il ne s'aperçut pas de cette pâleur subite.

— Auriez-vous observé quelques indices ? reprit Alexandre. Vous aurait-on fait quelque proposition ?

— Non, sire, répondit Vérénine, mais d'une voix si

brisée, si sourde, que l'empereur arrêta sur lui son regard.

— Vous êtes bien pâle. Souffrez-vous, mon ami ?

— Aucunement : mais ce que Votre Majesté vient de m'apprendre....

— Je reconnais bien là, mon cher enfant, votre dévouement, votre attachement. Vous ne soupçonnez personne ? Voyons, cherchez un peu.

— Personne ; car il n'en est pas que vous n'ayez comblé de vos bontés.

— C'est vrai, fit l'empereur en souriant tristement. Mais l'ingratitude, mon cher Alexis, c'est l'indépendance du cœur ; et aujourd'hui que l'indépendance est à la mode....

— Vous supposeriez....

— Je ne crois, hélas ! qu'au dévouement basé sur la crainte ou sur l'espérance de nouveaux bienfaits. Tu reconnaîtras comme moi, en acquérant de l'expérience, que l'humanité n'est pas belle.

— Ce n'est pas l'humanité qui est laide, c'est la société.

— Mais tu parles vraiment comme un nihiliste. La société, les socialistes, on n'entend plus que ces mots-là. Connais-tu des nihilistes ?

Vérénine se troubla.

— Votre Majesté me soupçonnerait ? balbutia-t-il.

L'empereur soupira.

— Non, Vérénine, je ne te soupçonne pas. Ton père m'était tout dévoué. J'ai fait sa fortune. Tu es l'ami de mes fils, et ton intérêt est de me rester fidèle.

Alexandre demeura pensif quelques instants, puis relevant la tête :

— Je t'ai vu danser tout à l'heure avec une bien belle personne. C'est la princesse Kryloff, je crois ?

— Oui, sire.

— Elle a de fort beaux yeux... Il me semble avoir entendu dire qu'elle donnait un peu dans la démence du jour.

Alexis se sentait pâlir et trembler. Il comprit que son trouble pouvait non seulement le perdre, mais perdre Wanda. Devant l'imminence du danger, il parvint à dominer son émotion. Sa voix se raffermit.

— Elle, nihiliste ? C'est une trop belle âme, un cœur trop généreux pour adopter une doctrine aussi desséchante.

— Quel enthousiasme ! fit l'empereur en souriant.

— C'est ma cousine, sire, de plus, mon amie d'enfance, et...

— Et tu en es amoureux, cela va de soi. Mais pourquoi ne l'épouserais-tu pas ? Ta noblesse vaut la sienne, vos fortunes...

— Le prince Kryloff est fort riche, et elle est fille unique.

— N'est-ce que cela ? Tu sais que je n'abandonne jamais mes amis dans le chagrin. J'ai toujours eu pour toi, en souvenir de ton père, une tendresse paternelle. Ne l'oublie pas, mon enfant.

— Ah ! sire, tant de bontés ! Mais il faudrait qu'elle m'aimât.

— Et pourquoi ne t'aimerait-elle pas ?

— Son caractère est une énigme ; c'est une nature insaisissable.

— En aime-t-elle un autre ?

— Je ne le pense pas.

— Eh bien, alors, veux-tu me charger de la négociation ?

— Comment ! sire, vous daigneriez ?... Cependant je préférerais auparavant connaître les sentiments de Wanda.

— Bah ! tu es joli garçon, et, si tu n'as pas de rival, elle t'aimera, j'en suis certain. Puisque tu m'as pris pour confident, je te donne ma parole de tzar que tu épouseras Wanda Kryloff.

— Croyez, sire, que ma reconnaissance est sans bornes. Seulement, si j'osais, je prierais Votre Majesté de ne faire aucune tentative avant que j'aie moi-même parlé à

Wanda, car elle ne se laisserait imposer un mari par personne. Elle résisterait à son père, au monde entier.

— Même au tzar ?

— Je le crains.

— Sa mère n'était-elle pas Polonaise ?

— Oui, sire.

— Alors je comprends. Eh bien ! tu me diras ce que je puis faire pour toi, et je le ferai... Retourne dans la salle de bal, et, si Trépoff et Mezentzoff y sont encore, amène-les-moi.

Il lui fit un signe de la main pour le congédier.

Alexis Vérénine sortit tout ému, bouleversé.

Pourquoi l'empereur demandait-il le grand maître de la police et le chef des gendarmes? Se doutait-il ? Avait-il deviné son secret, celui de Wanda ?

Ses jambes se dérobaient sous lui. Il marchait comme un homme ivre.

— Ainsi, ils disent vrai ! pensa l'empereur. Dans mon palais, autour de moi, ceux mêmes que j'ai comblés de faveurs, conspirent. Jusqu'à cet enfant que j'aimais comme mon fils, et qui me trahit. Le livrer à la police, l'envoyer en Sibérie ? Non, c'est inutile. C'est la princesse Kryloff qui lui a tourné la tête avec ses beaux yeux. Or, la princesse n'est pas bien dangereuse. Un peu romanesque, exaltée, comme le sont les jeunes filles ; et puis il faudrait donc arrêter tout le monde, et sur quelles preuves ? Ce mouvement est fatal, il passionne les jeunes gens surtout. On s'ennuie tant dans ce pays de ténèbres et de neige! La vie russe est si monotone ! Ils conspirent aussi par conviction sans doute. A leur place, peut-être, je conspirerais aussi... par ennui et par dégoût de la vie... Oui, je veux conspirer avec mon peuple contre mon gouvernement qui m'opprime.

En ce moment, Trépoff entra, introduit par Vérénine.

— Votre Majesté m'a fait demander ? dit Trépoff.

— Oui, général, répondit l'empereur d'un ton sévère. Il paraît qu'on conspire toujours, qu'un comité révolu-

tionnaire fonctionne dans Pétersbourg même, et une adresse comme celle-ci tombe dans ma voiture en plein jour, sans qu'on sache qui l'a jetée.

L'empereur tendait la lettre rouge au chef de la police.

Trépoff prit d'une main tremblante l'adresse du comité révolutionnaire. A mesure qu'il lisait, il ne pouvait réprimer des mouvements d'impatience, des haussements d'épaules, des interjections ironiques.

Quand il eut fini :

— Eh bien ! demanda l'empereur, que pensez-vous de cela?

— Ce sont des fous, dit Trépoff, ou ce sont des gens qui ont fait le pari d'effrayer Votre Majesté. Le procès actuel, qu'a-t-il révélé, sinon que cent quatre-vingt-treize maniaques parcouraient la Russie en semant des brochures révolutionnaires ? Sur cent quatre-vingt-treize prévenus, on n'en a trouvé que vingt de sérieusement coupables. C'est en vain que depuis quatre ans nous cherchons les traces d'un complot ; le complot n'existe pas. Sauf une poignée d'hommes dangereux, qui actuellement sont sous les verrous, ces prétendus nihilistes qui font tant de bruit sont réellement fort peu redoutables. Ce sont des esprits bornés, fanatisés, des paresseux, des déclassés sans valeur intellectuelle et sans influence.

Loin d'être convaincu, l'empereur frappa vivement sur la table.

— Général, dit-il, vos agents ne sont que des maladroits. Vous-même me paraissez être dans une sécurité qui frise l'aveuglement. Moi, je crois, non pas peut-être à un complot ayant immédiatement en vue une action déterminée, mais à une immense conspiration de la nation contre mon gouvernement. Ces socialistes que vous méprisez tant, il y en a parmi la noblesse, à la cour, et jusque dans mon palais. J'en suis sûr.

— Dans votre palais ? s'écria Trépoff confondu.

— Et vous n'en savez rien! reprit Alexandre. Et ce-

pendant vous êtes là, vous et Mezentzoff, pour veiller à la sécurité de ma personne.

— Je découvrirai, je frapperai les coupables.

— Non, ce ne sont pas là mes intentions. Cherchez s'il y a réellement une conspiration, apportez-m'en toutes les preuves, dénoncez-moi les coupables, mais à moi seul. Ce dernier procès a produit, j'en suis certain, l'effet le plus déplorable, et puis vos agents se sont trompés déjà si souvent! Ils pourraient sévir contre des innocents; je ne le veux pas. Je ne veux pas qu'on arrête, surtout quelqu'un de mon entourage, sans ma permission expresse, vous m'entendez!

— J'obéirai, dit Trépoff en s'inclinant.

Hélas! l'empereur oubliait une fois encore qu'il n'était pas le maître.

## IX

### LA RÉBELLION

Le palais du prince Kryloff est situé sur la Néva, dans le plus beau quartier de Pétersbourg, non loin du jardin de l'Amirauté. Ce palais, l'un des plus anciens et des plus somptueux de la ville, présente sa façade en enfoncement entre deux ailes et rappelle, ainsi que la plupart des palais russes, l'ancien style français, un peu italianisé. L'ensemble en est majestueux. Les refends et les bossages du rez-de-chaussée, les pilastres corinthiens, les fenêtres à frontons, de hauts reliefs en pierre se détachant sur un fond crépi rosé, produisent un bel effet décoratif.

Une des ailes du palais est occupée par un jardin d'hiver. A travers le vitrage on voit s'élancer, sous un toit couvert de neige, les palmiers, les magnolias, les bananiers, et s'épanouir toutes les plantes des tropiques.

L'intérieur présente également un aspect magnifique. On y trouve, comme dans toutes les maisons du high-life russe, toutes les recherches, tous les luxes de la civilisa-

tion anglaise et française. Le caractère local se trahit cependant, ici, par une madone byzantine, et un peu plus loin par un saint Pierre, le saint patronymique du prince. Ces deux icones (1), revêtus de carapaces d'orfèvrerie avec des nimbes d'or, font souvenir qu'on est dans la sainte Russie.

Le boudoir de Wanda était décoré avec beaucoup d'originalité. C'était plutôt un cabinet de travail que le sanctuaire d'une jolie femme, d'une jeune fille surtout.

Le tapis de Smyrne était en partie caché par une immense peau d'ours blanc. Sur le sofa, recouvert d'un riche brocart d'or à fond blanc, était négligemment jetée une magnifique fourrure de renard bleu, sertie d'une crépine de soie rouge. Çà et là, entre des poufs de satin et des fauteuils capitonnés, de petits oursons noirs, servant de tabourets, donnaient à l'ameublement une couleur polaire. Les portières venaient de Karamanie; les tentures, achetées à la foire de Nijni-Novgorod, étaient en étoffe chinoise, d'une splendeur de coloris, d'une richesse de dessin merveilleuses. Des panoplies, composées des armes les plus bizarres et les plus riches, et des tableaux de l'école italienne, ornaient les murs.

Le luxe d'hiver en Russie, ce sont les fourrures et les fleurs, les fleurs surtout. Il semble que par cette profusion de verdure, on cherche à se consoler de l'implacable blancheur de l'hiver. Le cabinet de Wanda ressemblait à une serre. Dans l'embrasure des croisées s'étalaient des bananiers aux larges feuilles; des lierres d'Irlande grimpaient aux volutes dorées des corniches; des orchidées retombaient d'une lampe à fleurs en porcelaine du Japon. Dans les encoignures s'élançaient des magnolias et des camélias fleuris; des cornets de verre de Bohême contenaient des fleurs exotiques, et çà et là des bronzes d'art, de fins émaux cloisonnés étaient disposés avec goût. Ce fouillis de verdure, de fleurs, d'objets d'art, de

(1) Images saintes.

riches étoffes, qu'éclairait une lumière adoucie par des vitraux de couleur, causait au premier abord une impression étrange.

Au milieu de toutes ces raretés, Wanda, vêtue d'une robe de drap blanc garnie de velours rubis, sa taille fine et souple emprisonnée dans une ceinture d'or enrichie de turquoises, était étendue sur un sofa et songeait.

— Sais-tu, Katia, qui j'attends aujourd'hui ?

— Non, chère amie.

— Mes trois amoureux.

— Tu n'en aimes aucun, j'espère ?

— Aucun, répondit-elle avec quelque réticence dans la voix.

— Tu hésites.

— Non, aucun.

Elle soupira.

— Tu me fais peur, dit Katia. L'amour est une passion absorbante et funeste. S'il pousse quelquefois aux actions héroïques, le plus souvent, hélas! il éteint en nous les sentiments généreux.

— On l'a dit depuis longtemps, repartit Wanda, l'amour c'est l'égoïsme à deux.

— Et quand le plus grand nombre souffre, a-t-on le droit d'être heureux ?

— C'est vrai, ce serait un crime de penser à son bonheur personnel, quand nos frères expient dans les cachots ou dans les mines leur dévouement à l'humanité.

— Et pourtant tu pourrais avoir la vie si belle, si brillante, si joyeuse!

— Ah! le monde n'est pas aussi divertissant que tu parais le croire. Le bal d'hier était certainement ce que j'ai vu de plus éblouissant, de plus somptueux. L'élite de la société russe se trouvait réunie au palais d'Hiver. J'ai eu tous les succès de vanité qu'une femme puisse ambitionner; eh bien! Katia, je trouve tout ce monde officiel vaniteux, vide, et surtout affreusement ennuyeux. Et ces cohues où l'on ne peut ni parler, ni marcher, ni

danser, sont les plus stupides divertissements que je connaisse.

— Oh ! cela, je le comprends.

— Je n'ai commencé à vivre de la vraie vie du cœur et de l'intelligence que lorsque je suis rentrée ici, que je t'ai serrée dans mes bras ; que lorsque j'ai retrouvé nos amis, auxquels je suis liée par une idée commune, une grande et noble idée. On regarde les socialistes comme des fous. Il n'y a qu'eux de sensés, au contraire ; il n'y a qu'eux qui vivent en Russie ; tous les autres habitants du saint-empire ne sont que des momies.

— C'est bien vrai ! Si l'on pouvait savoir quel puissant intérêt on trouve à cette existence pleine de mouvement, d'émotions, tout le monde voudrait conspirer avec nous.

En cet instant, un laquais portant le correct habit noir vint demander à Wanda, de la part du prince, si elle voulait descendre pour le déjeuner.

— Vous direz au prince, répondit-elle, que je suis un peu souffrante, que je ne déjeunerai pas ce matin.

— Tu es souffrante ? s'écria Katia.

— Non ! Seulement je ne veux pas me trouver aujourd'hui en face de mon père ; je sens que je lui pardonnerais, je suis si faible avec ceux qui m'aiment ; mais il va venir tout à l'heure ; car il ne peut supporter que je le boude.

— Tu as tort, chère Wanda, d'être faible, même vis-à-vis de ton père. Un père n'a droit à notre amour et à notre respect que s'il se conduit noblement. Alors même que mon père m'eût aimée, jamais je ne lui eusse pardonné ses exactions envers nos malheureux compatriotes.

— Sans doute ! tu es beaucoup plus logique et plus ferme que moi. Je tâcherai de suivre ton conseil.

Le prince interrompit la conversation des jeunes filles. Il entra comme un ouragan.

Katia se retira aussitôt.

— Tu es malade, Wanda? s'écria-t-il. En effet, tu es bien pâle.

Wanda ne répondit pas.

— Wanda.....

— Mon père.

— C'est moi qui suis cause... Quand je te vois malade, mon orgueil se fond, il n'y a plus en moi que mon cœur qui t'aime. Réponds-moi donc, as-tu de la fièvre?

— Je ne sais pas.

— Regarde-moi avec des yeux moins sévères.

Wanda abaissa ses paupières, et son visage resta fier et impassible.

— J'ai eu un mouvement de vivacité, d'emportement; tu sais que dans ces moments-là je ne puis me dominer; je ne vois que du feu; la colère imprime à mes membres, à tout mon être, des impulsions dont je ne suis pas responsable.

— Il est des paroles qu'on ne peut oublier.

— Tout ce que j'ai pu dire, je le rétracte. Eh bien! es-tu contente? Me suis-je assez humilié devant toi? Allons, que tout soit oublié. Je te pardonne, pardonne-moi. Embrassons-nous, et que ce dissentiment disparaisse. Mais tu restes froide, insensible! Embrasse-moi, te dis-je.

— Je ne le puis pas.

— Pourquoi?

— Parce que vous connaissez assez mon caractère pour me savoir incapable d'une vilaine action. Me soupçonner comme vous l'avez fait est une injure plus grave que de me frapper.

— Voyons, Wanda, mets-toi à ma place. Ne m'avais-tu pas dit que tu étais souffrante, que tu voulais dormir? Inquiet, je me relève, je pénètre dans ta chambre. Personne. J'appelle Katia. Personne. Et tu ne rentres qu'à quatre heures du matin, avec un costume d'homme, et tu refuses de me dire d'où tu viens!

— Pourquoi me l'avez-vous demandé? Puisque j'avais

usé d'un subterfuge pour être libre, c'est que je ne pouvais vous dire où j'allais.

— Mais un père a, ce me semble, quelque droit sur son enfant. Il y allait de ta réputation, de notre honneur.

— J'étais déguisée, et vous savez bien que je ne suis pas femme à compromettre notre honneur, puisque vous voulez bien assimiler votre honneur au mien, quoique, selon moi, chaque individu ne soit responsable que de ses actes.

— Bah! qu'est-ce que ce raisonnement-là? Encore tes stupides doctrines!

— Si c'est ainsi que vous espérez reconquérir ma tendresse.....

— Allons, enfant gâtée, petite révoltée, terminons cette mauvaise querelle.

— Non, répondit résolument Wanda.

— Comment, non? Tu veux me tenir rigueur?

— Oui.

Le prince fut pris d'un fou rire, où il y avait plus de colère que de gaieté.

— Nous allons rester brouillés?

— Positivement.

— Est-ce que par hasard tu veux que ton vieux père se roule à tes pieds comme un amoureux?

— Aucunement.

— Mais alors que veux-tu? Parle : que je sache du moins quelles sont tes conditions à la signature de la paix.

— Je ne suis plus une enfant, comme vous semblez le croire. Dans huit jours, j'aurai vingt et un ans.

— C'est juste.

— Je serai majeure.

— Eh bien?

— Je veux être libre.

— Comment, libre?

— Libre de faire ce que bon me semblera. Autrement, je me verrais obligée de quitter votre maison.

Le prince regarda sa fille d'un air atterré, avec des yeux hagards, et la parole lui manqua, tant cette détermination, exprimée avec une fermeté qui semblait inébranlable, le bouleversait. Mais il se remit bientôt, et s'efforçant de prendre un ton plaisant :

— Quitter cette maison ! dit-il, mais où donc irais-tu?

— Que cela ne vous inquiète point, mon gîte est déjà trouvé.

— Ton gîte est trouvé ? Tu as donc pensé sérieusement à me quitter?

— Je n'ai pensé qu'à cela toute la nuit.

Le prince se leva, marcha à grands pas dans le boudoir pour dominer le bouillonnement que venait de faire monter en lui cette déclaration. Les sentiments les plus opposés envahissaient son cerveau comme une tempête : la colère, l'amour paternel, l'indignation, la crainte de voir sa fille exécuter cette menace. Il connaissait le caractère résolu de Wanda; il redoutait un éclat.

Il se rassit, approcha son siège du sofa où Wanda était étendue.

— Voyons, mon galoubchik (1) chéri.

Il lui prit la main, et sentit cette main absolument glacée entre les siennes.

— Moi non plus, reprit-il, je n'ai pu dormir de la nuit, je suis fiévreux, malade. Embrasse-moi pour me tranquilliser, me calmer; nous raisonnerons ensuite.

— Vous ne voudriez pas, mon père, d'un baiser où le cœur ne serait pas.

— Je veux ton cœur et ton baiser. Faut-il que je me mette à tes pieds?

— Il est inutile de vous avilir. Consentez simplement à ce que je vous ai demandé.

— Ta liberté?

— Oui.

— Absolue?

(1) Colombe, appellation fréquente en Russie.

— Absolue.

— Comment l'entends-tu?

— Aller où bon me semblera, sortir quand je le voudrai, recevoir ici toutes les personnes qu'il me plaira, sans avoir à demander votre consentement.

Le prince hésitait.

— Ah çà! dit-il, c'est une déclaration de guerre?

— Non, de principes. Ma dignité de fille honnête se refuse à accepter un contrôle quelconque de mes actes.

— Mais tu me promets d'être prudente, de ne pas te compromettre?

— Promettre une semblable chose serait me reconnaître capable d'abuser de ma liberté.

— Eh bien, soit! Mauvaise tête. Seulement, je désire que tu te fasses toujours accompagner par ta vieille gouvernante.

— Non, par Katia.

— Pourquoi Katia?

— Parce que ma vieille gouvernante m'ennuie.

— Mais Katia, une femme de chambre!

— Une femme de chambre fort instruite, je vous l'ai dit, et dont je veux faire mon secrétaire.

— Ton secrétaire? Tu vas donc prendre une direction de ministère?

— A peu près. Je veux m'occuper de choses sérieuses, je veux organiser une maison d'éducation et de refuge pour les enfants pauvres.

— Bah!

— Je trouve la vie si insignifiante, si monotone

— Pourquoi ne pas songer à te marier?

— Pour se marier, il faut trouver un homme qui plaise absolument, ce que je n'ai pas encore rencontré.

— Mais si je te présentais un bon parti: haute noblesse, grand titre, fortune princière, belle prestance?

— Tout cela ne signifierait absolument rien, s'il ne me plaisait pas, si surtout il ne possédait pas les qualités morales que je veux trouver dans mon mari.

— Quelles sont ces qualités ?

— A quoi bon vous le dire ? Vous ne me comprendriez pas.

— J'essaierai.

— Vous êtes donc bien pressé de vous débarrasser de moi ?

— Non, mais tu es en âge de penser au mariage ; il me tarde d'avoir des petits-enfants.

— Des héritiers de votre grande fortune ?

— Sans doute.

Wanda sourit.

— Pourquoi ce sourire ironique ?

— Parce que je crois que vous avez tort de vous préoccuper de votre héritage. Avant que vous n'ayez des héritiers, vos terres peut-être ne vous appartiendront plus.

— Comment cela ! fit le prince avec un soubresaut.

— La révolution vous aura peut-être dépossédé.

— La révolution sociale? Tu y crois donc, toi?

— J'y crois comme au soleil qui nous éclaire.

— Tu t'occupes donc toujours de ces billevesées?

— J'observe, je constate ce qui est, voilà tout. La révolution est dans l'air, l'agitation souterraine est immense, l'atmosphère est chargée d'électricité, et d'un moment à l'autre le cataclysme peut éclater.

— Tu vois tout cela avec ton imagination romanesque. J'en parlais hier au soir à Trépoff, qui a haussé les épaules. Les socialistes ne font tant de bruit que pour masquer la faiblesse de leur nombre et de leurs moyens d'action.

— Alors, si vous les croyez inoffensifs, pourquoi les pourchasser, comme vous le faites, dans vos fabriques?

— Parce que ce sont des criminels, des gens capables de tout, qui n'ont ni foi ni loi, qui sapent le principe d'autorité, sans lequel il n'y a pas de société possible; parce que leurs doctrines sont dangereuses, non seulement pour le gouvernement et pour l'ordre établi, mais pour la sécurité de la famille, de la propriété.

— Vous oubliez la religion, fit Wanda en riant. Ce

vieux cliché peut se traduire par ces simples mots : la conservation de mes intérêts et de mes privilèges. Quoi qu'il en soit, nous pourrions fort bien, d'ici à quelques années, être réduits, vous et moi, à travailler pour vivre; et, pour ma part, je me propose d'apprendre un métier, afin de gagner ma vie et la vôtre, le cas échéant.

— Si jamais ta prédiction se réalisait, ma chère Wanda, tu n'aurais pas besoin de te préoccuper de mon sort. Plutôt que d'assister à un semblable spectacle, je préférerais me faire sauter la cervelle. Mais, bah! laissons de côté ces lugubres pronostics et disons comme ce roi de France : Après nous, le déluge! Il s'agit aujourd'hui d'une chose bien autrement importante, sur laquelle j'ai à te consulter.

— Quelle est cette affaire importante? demanda Wanda avec indifférence.

— J'ai à te consulter, répondit le prince, sur la fête que j'entends donner pour célébrer ton anniversaire. Je veux que cette fête soit royale; je veux qu'on en parle à Pétersbourg; je veux que ma belle Wanda ait un véritable triomphe.

— Vous êtes bien bon, mon père; mais, vous le savez, je n'aime pas l'ostentation. Si vous désirez vraiment vous réconcilier avec moi, vous renoncerez à cette fête et me donnerez simplement pour mes pauvres la somme que vous destinez à cette inutile représentation.

— Combien te faut-il pour tes pauvres?

— Ce que coûtera la fête.

— Eh bien! je donnerai la fête, et, de plus, tu auras la somme équivalente. Es-tu contente?

— Non. Je voudrais tout.

— Comment?

— L'argent de deux fêtes.

— Eh bien! soit! je double la somme; mais je tiens toujours à ma fête : j'ai mon idée.

— Une présentation peut-être? Depuis si longtemps vous me présentez des partis que je refuse...

— Celui-là est sérieux.

— Le prince Stackelberg, je parie. En effet, il est fort bien; mais il faudrait que je le connusse.

— Tu le connaîtras. C'est un homme véritablement distingué, d'une intelligence hors ligne, jointe à de l'entregent et du savoir-faire, et qui ira loin.

En ce moment, un valet de pied entra et remit une carte au prince.

— Chabert! s'écria le prince. En effet, il est midi. Consens-tu à le recevoir?

— Certainement, dit Wanda, qui fit un mouvement pour aller à sa rencontre.

— Afin de t'apaiser tout à fait, je te promets de faire tout ce qui dépendra de moi pour ton protégé.

Chabert entra.

## X

### LA PROPAGANDE DE BOUDOIR

Le prince reçut l'ingénieur français avec ses grandes manières de parfait gentleman.

Le Eusse a de remarquables facultés d'assimilation : ce qui le rend apte à parler avec une grande facilité toutes les langues sans accent, comme à prendre les goûts, les coutumes, les habitudes des pays qu'il habite, et même jusqu'au genre d'esprit des personnes qu'il fréquente.

Le prince Kryloff, qui avait souvent habité Paris, était, quand il le voulait, un vrai Parisien. En outre, il possédait, comme tous ses compatriotes, une forte protubérance d'approbativité qui lui inspirait un vif désir de plaire.

Il alla à la rencontre de Chabert, et, avec une grâce parfaite, lui souhaita la bienvenue.

Wanda lui tendit négligemment sa petite main pâle sortant d'une large manchette de velours rubis.

— Permettez-moi, dit le prince, de déjeuner en hâte

et de passer un vêtement. Dans vingt minutes, je suis à vous. Le ministre est prévenu de notre visite. C'est une grosse affaire à enlever ; mais j'ai bon espoir.

Il sortit.

En se trouvant tout à coup seul en face de Wanda, Raymond, qui depuis son arrivée à Pétersbourg n'avait fait que l'entrevoir, éprouva une émotion vive qui idéalisait son visage.

Sans être beau, Raymond Chabert avait une tête intelligente et sympathique. Ses yeux, d'un bleu sombre, à la fois profonds et lumineux, enfoncés sous l'orbite, trahissaient des affections intenses. Son front vaste, aux lignes pures, révélait une nature élevée, une grande âme. Selon Lavater, toutes les sublimités du dévouement se devinaient dans les délicats linéaments de la bouche fine et du menton un peu pointu.

Il n'avait rien du caractère frivole qu'on reproche aux Français ; mais il en avait toutes les passions nobles : la bravoure poussée jusqu'à la témérité, l'honneur et les sentiments chevaleresques, et, par-dessus tout, un sauvage amour de la liberté et de la justice.

Il avait donc avec Wanda plus d'un point de ressemblance ; aussi la jeune nihiliste lui avait-elle accordé toute sa confiance et une amitié presque tendre.

— Depuis deux mois que nous ne nous sommes vus, dit la princesse, que nous n'avons pu causer, que de choses à nous raconter ! n'est-ce pas ?

— Laissez-moi me remettre... Le bonheur de vous revoir... J'en éprouve comme un éblouissement.

Wanda le regardait avec un sourire attendri.

— Hier, au bal, vous étiez si entourée, si belle, je n'ai pas pu, je n'ai pas osé vous approcher ni vous parler ; et cette nuit, au cercle, je n'ai pu vous dire que quelques mots malheureux qui m'ont attiré votre ironie.

— Eh bien ! vite, donnez-moi des nouvelles de l'Ukraine. Que fait-on là-bas ? Nos amis sont-ils toujours pleins d'ardeur ? Avez-vous passé par Kieff ?

— Oui.

— Qui avez-vous vu?

— Le groupe des étudiants.

— La fermentation et le mécontentement sont-ils toujours aussi grands parmi la jeunesse des écoles?

— Ils augmentent de jour en jour. La défense qui leur est faite de se réunir les exaspère. Quant aux ouvriers de fabriques, ils sont aussi très ardents.

— Et le paysan ?

— Indolent, insouciant comme toujours. Il boit davantage pour s'engourdir, oublier sa misère.

— Pauvre paysan! dit Wanda, si intelligent, si simple de mœurs, si résigné !

— Il se montre toujours très fermé ; il écoute cependant nos émissaires, il reçoit la semence.

— Elle germera, n'en doutez pas. Sous une apparence d'indifférence, le mujick est très fin, il comprend parfaitement ses intérêts ; seulement, il est craintif, comme tous les opprimés. Mais laissez venir l'heure du soulèvement, et vous verrez qu'il ne sera pas le dernier à revendiquer ses droits.

— Maintenant, parlons de vous, dit Raymond. Vous me semblez bien pâle, êtes-vous souffrante?

— Un peu de fatigue, de contrariété. Ce n'est rien.

— Que ces deux mois m'ont semblé longs! reprit Chabert. Si vous saviez comme mon cœur et mon esprit avaient soif de vous entendre! Si vous saviez comme nos bonnes causeries dans le parc ou sur le bord du Dniéper m'ont manqué!

— Mon cher Raymond, repartit Wanda en riant, décidément vous êtes trop galant pour un conspirateur.

— Est-ce donc être galant que de vous dire combien je me suis trouvé désolé, malheureux, après votre départ, et quel vide votre absence a soudain creusé dans ma vie?

— Pardon, mon ami, mais, si je vous laisse continuer, vous allez certainement aboutir à une déclaration, et vous savez que, d'après nos conventions, c'est défendu.

— Une déclaration, moi, à vous, le ver à l'étoile? Ce n'est pas de l'amour que j'ai pour vous, c'est de l'adoration. Oh! une adoration respectueuse! Le soleil peut-il empêcher qu'on se chauffe à ses rayons?

— C'est du style oriental! Bravo! Continuez! Vous savez cependant que, comme réformatrices, nous prohibons absolument la galanterie et toutes ces hyperboles de sentiment.

— Je le sais; mais que voulez-vous? Mon cœur déborde, et je ne trouve aucune expression pour vous dire quelles traces lumineuses et magiques votre souvenir a laissées dans mon cerveau. C'est comme une obsession. Ce n'est pas seulement votre beauté, le charme de votre parole, le son vibrant et profond de votre voix, qui frappent au cœur, c'est votre grande âme, votre bonté, votre générosité qui m'accablent de respect et d'admiration.

— Ouf! c'est tout, n'est-ce pas? Maintenant, parlons raison.

— Ma raison, je l'ai perdue. Quand je pense que vous avez daigné m'accorder un peu d'intérêt, à moi, pauvre écervelé; quand je me rappelle avec quelle affectueuse bienveillance vous avez daigné écouter le récit de toutes mes folies, et comme d'un mot, d'un regard, vous avez su faire renaître l'espoir dans mon âme désenchantée, je ne puis contenir l'élan de ma reconnaissance. Pouvez-vous m'en vouloir, si je cherche à l'exprimer? Je voudrais vous le prouver, non par de vaines paroles, mais par des actes héroïques; et si ma vie était jamais pour vous de quelque utilité...

— Oh! oh! prenez garde, je pourrais très bien la prendre, votre vie.

— Vous l'acceptez donc?

— Je ne dis pas tout de suite; mais il se peut qu'à un moment donné je vous la demande, quoique, si je me souviens bien, vous l'ayez déjà donnée à un autre.

— Comment?

— Ah ! vous oubliez ainsi vos engagements ! Si Michel Fédéroff venait aussi la réclamer !

— Il m'a demandé de mettre ma vie au service d'une grande idée. J'ai consenti ; mais je n'ai pas pris d'engagement.

— La distinction est délicate. Néanmoins, comme le but que poursuit le docteur Fédéroff est le même que le mien, nous pourrons nous entendre.

— Ainsi, vous acceptez ma vie ? Wanda, ma sœur, mon amie, je suis ivre de joie ! Merci, oh ! merci !

— A propos du docteur, reprit Wanda, vous n'avez rien reçu de Genève ?

— Si, en effet, un volumineux paquet.

— Et que contient-il ?

— Je ne sais pas.

— Comment, c'est là l'intérêt que vous prenez à la cause ?

— Ce paquet ne m'est pas destiné.

— A qui alors ?

— A vous.

— Et vous ne me le dites pas ?

— C'est que j'ai ordre de ne vous le remettre que le jour où vous atteindrez votre majorité, c'est-à-dire dans huit jours.

— C'est Michel Fédéroff qui vous écrit cela ?

— Oui.

— Et vous en donne-t-il la raison ?

— Non.

— Alors, comme je suis très curieuse, donnez-moi le paquet tout de suite.

— Je suis votre esclave, Wanda Pétrowna, je vous obéirai. Cependant je vous ferai observer que le docteur Fédéroff insiste pour que je ne vous remette le paquet qu'à la date du 13 janvier.

— Ce sont sans doute des brochures politiques ? fit la princesse vivement intriguée.

— Je ne le pense pas. C'est plutôt un manuscrit.

— Un manuscrit ? Et cela a la forme d'un paquet?

— Plutôt d'une lettre volumineuse.

— Et vous dit-il pourquoi ce paquet ne m'a pas été adressé directement?

— De crainte sans doute qu'il ne tombât entre les mains du prince.

— C'est probable. Quelle que soit ma curiosité, je veux donner une preuve de virilité : j'attendrai le 13 janvier.

— Me voilà prêt, dit le prince qui rentrait, le traîneau est attelé. Partons.

Raymond salua Wanda à la manière des Orientaux, en mettant la main sur son cœur, et sortit avec le prince.

— Quelle nature loyale, quel cœur généreux ! pensa Wanda. S'il m'était permis d'aimer, peut-être...

Elle resta plongée dans une profonde rêverie.

Mais, tout à coup, elle se leva, passa les mains sur son front, comme pour en chasser une pensée importune.

— Non, non, se dit-elle, je ne veux pas. Les apôtres ne doivent pas aimer. Je l'ai juré... et cependant... celui-là peut-être aurait pu me faire oublier... l'autre.

En ce moment, un valet de pied entra et remit une carte à Wanda.

— Faites entrer, dit-elle.

C'était le comte Vérénine.

— Quoi ! s'écria-t-elle. Ce visage décomposé ! Qu'est-il donc arrivé ?

— Ah ! chère Wanda, quelle nuit j'ai passée ! Et comme il faut que je vous aime pour jouer le rôle que vous m'avez assigné ! Espionner l'empereur qui est si bon, qui a comblé ma famille de bienfaits, qui me traite comme son fils ! Et quel mauvais conspirateur je suis ! J'ai failli me trahir, vous trahir ; je ne sais pas mentir, mentir à l'empereur surtout, qui semble lire jusqu'au fond des cœurs.

Wanda ne répondait rien ; son regard exprimait tout à la fois l'inquiétude et la sévérité, la compassion et une nuance de dédain pour la faiblesse de son cousin.

— Ne me regardez pas ainsi, Wanda, je vous en supplie.

— Vous êtes un enfant, Alexis, dit Wanda d'une voix grave. Vous êtes reconnaissant envers l'empereur, de la fortune dont il a favorisé votre père ; mais toute faveur impériale est une iniquité. Cette fortune qu'il prodigue avec tant de munificence, n'est-ce pas la fortune du peuple ? Enfin, les sentiments étroits de la personnalité doivent s'effacer quand il s'agit de la grande cause de l'humanité, du triomphe de la justice absolue. N'est-ce pas là ce que je vous ai enseigné ? Ne sont-ce pas les doctrines que vous avez acceptées, et auxquelles vous m'avez juré de vous dévouer entièrement ?

— C'est vrai.

— Eh bien ! alors ?

— Ma raison juge comme vous ; mais mon cœur se révolte contre l'ingratitude.

— Si vous pensiez qu'à côté de quelques bienfaits accordés à des favoris, l'empereur maintient un gouvernement qui accable le peuple d'impôts, qui fait traquer les socialistes comme des bêtes fauves, les fait fouetter de verges...

— C'est à son insu, vous le savez bien, interrompit Vérénine.

— C'est possible ; mais il est responsable, puisqu'il a le pouvoir absolu.

— Au fond, je vous assure qu'il est très libéral.

— Alors, pourquoi n'agit-il pas selon ses convictions ?

— C'est sa bonté qui le rend faible.

— Quand on a la toute-puissance, il n'est pas permis d'être faible. Quand on a la main trop débile pour tenir un sceptre, on le dépose.

— Je crois qu'il va prendre une grande résolution.

— Il y a si longtemps qu'on l'annonce, cette grande résolution ! S'il avait été plus ferme dans son libéralisme, il eût pu dominer l'opposition des boyards, briser leur

pouvoir, abolir leurs privilèges, transformer la Russie. Tout son libéralisme a consisté à n'accorder au peuple que fort peu, en lui promettant beaucoup. Il est telle situation et telles circonstances où la faiblesse entraîne des conséquences terribles. Prenez garde, Alexis, de vous rendre, vous aussi, coupable de faiblesse!

— Parlez, Wanda. Je ferai tout ce que vous ordonnerez.

— Eh bien! dites-moi ce qui s'est passé cette nuit; ne me cachez rien.

Le jeune aide de camp raconta mot pour mot son entretien avec le tzar.

— Et c'est là tout ce qui a motivé votre grande émotion! exclama Wanda.

— Mais si l'empereur me parle de nouveau de ce mariage, de ses généreuses dispositions à notre égard? demanda Vérénine, le regard suppliant, la voix altérée, les lèvres tremblantes d'émotion.

— Vous lui direz qu'on n'achète pas l'amour de Wanda Kryloff, et que celui qui sera digne de son cœur, n'eût-il pas un kopeck (1), elle le choisira de préférence à tous les grands de la terre.

— Et... sans doute, je ne suis pas digne de vous, je le comprends. Vous n'avez pour moi que de l'indifférence.

— Mon bon et brave Alexis, non, je n'ai pas pour toi que de l'indifférence; j'ai pour toi, au contraire, cher cousin, une vive et sincère affection. Si je te gronde, c'est que je voudrais faire de toi un héros.

— Vous ferez de moi ce que vous voudrez, Wanda; sinon un héros, du moins un esclave.

— Non pas un esclave, mais un homme plus indépendant, et mon attachement fraternel s'en augmentera, s'il est possible.

— Fraternel! fit en soupirant le jeune homme.

— La fraternité est une mâle affection qui fortifie

(1) Quatre centimes, cent kopecks font un rouble.

l'âme, tandis que l'amour l'amollit. Or, vous savez quelle œuvre j'ai dévoué ma vie.

— Mais cette œuvre sera longue encore peut-être?

— C'est possible, surtout avec des serviteurs aussi tièdes que vous.

— Et vous me promettez que plus tard...

— Je ne promets rien.

Toutefois, ces mots désespérants, elle les accompagna d'un regard et d'un sourire affectueux qui achevèrent de troubler le tendre Alexis.

— Voyez donc, dit-elle tout à coup, il me semble entendre du bruit. Serait-ce mon père qui rentre déjà ?

Vérénine, brusquement arraché à sa contemplation, s'approcha de la croisée.

— Non, ce n'est pas le prince, c'est... Mais attendez donc, je l'ai vu au bal cette nuit; vous lui avez parlé : c'est... c'est le prince de Stackelberg.

— Vous êtes sûr? fit Wanda, qui se leva pour regarder à la fenêtre. C'est bien lui.

— Allez-vous le recevoir? demanda Vérénine.

— Sans doute. Je l'attendais.

Vérénine soupira, prit la main de sa belle cousine, y déposa un baiser recueilli. En sortant, il rencontra dans l'escalier le jeune Allemand.

Le prince Vassili Antonovitch Stackelberg descendait de ces Allemands implantés par Pierre I^er^ dans toutes les administrations de l'empire. Grâce à cette ténacité rapace, cette patiente faculté d'infiltration propre au caractère germanique, les Allemands ont fini par se faufiler dans tous les emplois administratifs. Ils sont studieux, travailleurs, minutieux, ponctuels. Ce sont des hommes d'affaires, des hommes de chiffres. Les Slaves, au contraire, sont insouciants ; il y a en eux quelque chose d'indompté, d'insoumis, d'insaisissable, d'instable, qui les rend impropres à un travail régulier, réclamant de l'application et de la rectitude. Ce sont ces lacunes du caractère slave qui ont fait la fortune des Allemands en Russie.

Quelques-uns se sont élevés, par des services rendus, au premier rang : telle était la famille de Vassili von Stackelberg.

Il disait sa famille d'origine princière, et bien que les Allemands-Russes ne portent que des titres de comtes et de barons, il avait obtenu la ratification de son titre de prince.

Ce jeune homme, de trente ans environ, avait le type de sa race. Sa tête carrée était plantée sur des épaules anguleuses; de longues jambes disgracieuses lui donnaient une démarche lourde et sans noblesse. Son visage impénétrable, au teint bilieux, ressemblait à un masque; il avait des cheveux jaunes, des yeux bleu clair, secs et perspicaces.

Ses hanches de femme, ses mains longues aux doigts flasques, indiquaient, malgré sa raideur apparente, une nature souple qui ne recule devant aucun moyen pour atteindre son but.

Cependant, grâce à sa haute taille, au prestige du nom et de la fortune, il passait pour un bel homme; et, grâce à cet air hautain, gourmé, à ces manières compassées et correctes qui imposent aux sots, pour un futur homme d'État.

En entrant dans le boudoir de Wanda, il salua avec une élégance étudiée.

— Pardonnez-moi, princesse, dit Stackelberg, si j'ai commis l'indiscrétion de me faire annoncer chez vous en l'absence du prince; mais j'avais un renseignement important à vous demander avant d'accepter la mission dont l'empereur veut bien m'honorer.

— Ah! oui, cette enquête sur le mouvement socialiste dans la Russie méridionale?

— Principalement dans les gouvernements de Kieff et d'Odessa, d'Ekaterinoslav, de Kherson et de Kharkoff. C'est là une haute preuve de confiance, dont je suis fier et que je tiens à justifier. Aussi ne veux-je pas l'accepter sans connaître un peu la situation morale des pays sur lesquels portera mon rapport.

— Si je vous comprends bien, repartit Wanda, vous voudriez être certain à l'avance de rencontrer là un sujet digne de votre haute capacité.

Il s'inclina avec un sourire vaniteusement modeste.

— C'est-à-dire que je voudrais être sûr de ne pas faire un voyage inutile. Puisqu'on me confie une mission...

— Il faut au moins, interrompit Wanda en riant, que vous y trouviez matière d'un rapport qui vous fasse honneur.

— Je crois deviner dans vos paroles une pointe d'ironie.

— Je cherche à vous comprendre, voilà tout, répliqua Wanda avec une feinte candeur.

Vassili reprit :

— J'ai beaucoup entendu parler de vous, princesse, comme d'une femme hors ligne. Non seulement votre esprit est remarquablement cultivé ; mais on vous reconnaît une intelligence rare, une grande élévation morale, un beau et énergique caractère.

— J'ai quelques amis qui s'exagèrent mes mérites ; et puis la fortune de mon père, mon titre de princesse aident beaucoup à la réputation qu'on veut bien me faire.

— La preuve que vous avez une réelle valeur, c'est que vous avez aussi des ennemis, des détracteurs.

— Voilà qui est moins fade.

— J'aurais donc plus de chances de vous plaire si je vous adressais quelques critiques ? De bonne foi, j'en cherche et je ne trouve pas.

— Ici, le vil flatteur reparaît.

— Vous me semblez un peu altière.

— En effet.

— Mais à mes yeux l'orgueil est plutôt une qualité qu'un défaut. L'orgueil donne la dignité. J'aime les femmes orgueilleuses, j'aime les difficultés en amour, et...

— Il me semble que nous nous éloignons un peu de notre sujet, interrompit Wanda en souriant.

— Est-il possible, quand on parle à une femme aussi belle que vous, de ne pas perdre un peu le fil de son discours ?

— Puisque vous me parlez de vos préférences, permettez-moi de vous dire aussi les miennes. Je n'aime pas cette habitude que les Russes ont prise aux Français, de n'adresser aux femmes que galanteries et flatteries, comme s'ils les jugeaient incapables de traiter d'autres sujets.

— Eh bien, soit! revenons au socialisme, et vous verrez que, loin de vous regarder comme une de ces poupées uniquement occupées de frivolités, j'attends de vous, au contraire, des renseignements sérieux sur la haute et importante question qui m'amène ici. On vous dit un peu socialiste. Il va sans dire que je n'en crois rien.

— En effet, quand on est princesse et qu'on jouit de toutes les prérogatives sociales, on trouve assez naturellement que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

— On prétend cependant que ce mouvement comprend beaucoup de jeunes gens, hommes et femmes, appartenant à la noblesse.

— On le dit, en effet ; mais, à mon avis, ce ne peuvent être que des nobles plus ou moins ruinés ou mal vus à la cour.

— Il y en a d'autres. Ces Slaves sont si légers et si enthousiastes !

— Et vous, prince, vous n'êtes pas enthousiaste?

— L'enthousiasme est une démence, et Dieu merci ! je jouis de toute ma raison.

— Cependant l'enthousiasme a du bon. On ne fait rien de beau et de grand sans enthousiasme.

— Je vous déclare que je suis un homme essentiellement positif et pratique. Toutefois, vous me faites comprendre en ce moment que l'enthousiasme est un puissant mobile, qu'il est inhérent à certain sentiment...

— J'attends toujours vos questions sur la situation morale des provinces méridionales, interrompit Wanda, en battant à petits coups de ses doigts roses le guéridon qui était à côté d'elle.

— Je vous obéis. Les avis sont très partagés sur la question du socialisme. Les uns disent qu'il fait chaque jour des progrès effrayants; les autres nient absolument ces progrès, et prétendent que le nombre des socialistes actifs est fort restreint, que ce prétendu parti ne se compose que de quelques fous tapageurs qui font beaucoup de bruit pour tromper sur leur nombre. A votre avis, ce parti est-il oui ou non dangereux pour l'ordre social? Vous me rendrez un grand service en me donnant votre appréciation, au moins en ce qui concerne vos domaines, et, si c'est possible, l'appréciation du prince.

— Oh! mon père, dit Wanda en riant, voit des socialistes partout. Je ne m'étonnerais pas qu'avant de se coucher il ne regardât sous son lit avec la terreur d'y découvrir un socialiste. Chez lui, c'est de la manie. On ne peut même prononcer le mot sans qu'il n'entre en fureur. C'est, je crois, d'après ses rapports terrifiants que le ministre a résolu cette enquête.

— Et vous? C'est votre opinion que je veux.

— Eh bien! la voici. Il y a des socialistes, ils existent; mais si vous en découvrez à Odessa vingt, en cherchant bien; à Kieff, trente; et dans toute la Russie méridionale, une centaine, je crois que ce sera à peu près tout.

— Cent propagandistes actifs, c'est possible; mais les convertis, les néophytes, sont nombreux, paraît-il.

— Quels moyens, s'il y en a, prendrez-vous pour les découvrir? Le paysan russe, sous son abrutissement apparent, est très fin, très rusé, très défiant. Il est difficile de lire dans le fond de sa pensée.

— Alors, vous m'engagez à refuser cette mission?

— Mais non! Cela peut, au contraire, vous donner beaucoup de gloire. Toutes ces enquêtes, tous ces rapports administratifs, ne servent absolument à rien; mais ils

posent ceux qui les font. Après cela, les socialistes sont peut-être beaucoup plus nombreux que je ne le pense, et votre enquête, grâce à votre perspicacité, ne sera peut-être pas inutile.

Pendant qu'elle parlait, Stackelberg observait attentivement Wanda, dont le détachement lui parut sincère. Cependant, il crut devoir pousser plus loin ses investigations.

— Et voudriez-vous alors me seconder dans mes recherches ?

— Oh! très volontiers. Si je puis vous être utile, et rendre ainsi service à mon pays, je me ferai un véritable devoir de vous aider à découvrir s'ils existent, ces affreux complots qui menacent la tranquillité de l'empire. Je plains assurément tous ces déclassés, tous ces malheureux, tous ces fous, et, s'ils ne sont pas fous, ces criminels qui prêchent la révolte et l'anarchie; mais je connais le respect qu'on doit aux lois de son pays, et je ne demande qu'à devenir votre collaboratrice dans la noble mission que vous allez accepter. Car vous l'accepterez, n'est-ce pas? Si, par hasard, il n'y avait pas de socialistes, nous en découvririons, au besoin même, nous en inventerions. J'ai ouï dire que la plupart des enquêtes se faisaient ainsi.

Maintenant, Vassili écoutait et regardait Wanda avec une certaine inquiétude. Raillait-elle, parlait-elle sérieusement? Les vibrations de sa voix lui semblaient mordantes et ironiques. Jouait-elle un rôle? Se doutait-elle du véritable objet de sa visite?

Si elle était socialiste, comme on l'avait chargé de le découvrir, elle devait être sur ses gardes. D'un autre côté, cette aisance qu'elle apportait dans ses réponses, le ton plaisant qu'elle leur donnait parfois le faisaient hésiter. Non, une véritable socialiste ne parlerait pas ainsi, en face d'un futur agent de la troisième section.

Il employa une nouvelle tactique.

— Je ne suis pas aussi hostile aux idées sociales que

vous pourriez le croire. Je suis libéral, très libéral, autant et peut-être plus que vous-même.

— Et qui vous dit que je le sois? fit Wanda, qui joua l'étonnement.

— La rumeur publique.

— Le public s'occupe donc beaucoup de moi?

— Comment ne pas s'occuper de vous, quand on vous a vue?

— Encore un mauvais point, monsieur l'enquêteur. Si vous continuez à me flatter ainsi, je ne serai pas votre collaboratrice.

— Oui, je suis profondément libéral, reprit Vassili; et même la confiance que vous m'inspirez est si grande, que je vous dirai toute la vérité. Je n'accepterai cette mission qu'avec l'arrière-pensée que je pourrai, non pas trahir la confiance de l'empereur, en ne dévoilant pas toutes les menées révolutionnaires, mais servir le parti vraiment libéral, en exagérant, dans mon enquête, l'importance de ce mouvement.

— Ah! cela retombe un peu dans ma manière de voir sur les enquêtes. Mais voyons comment vous entendriez servir ainsi le parti vraiment libéral.

— Avez-vous entendu parler, reprit Stackelberg, de la fameuse lettre rouge tombée hier matin dans la voiture de l'empereur?

— Une lettre rouge?

— Dont tout le monde parle aujourd'hui.

— Non, en vérité, répondit Wanda avec un air de parfaite candeur. Et que dit cette lettre?

— Je ne sais au juste; mais il paraît qu'elle a vivement impressionné l'empereur. Il aurait eu, ce matin même, un entretien fort orageux avec Gortschakoff, qui aurait menacé de donner sa démission, laquelle démission aurait été presque acceptée.

Tout en parlant, Stackelberg observait attentivement la princesse. Mais Wanda devinait son jeu et se tenait sur ses gardes.

— Ce sont là, en effet, d'importantes nouvelles, dit-elle avec une feinte indifférence.

— Or, cette rupture avec l'homme le plus puissant de l'empire viendrait de ce que l'empereur, effrayé des menaces contenues dans la lettre rouge, se déciderait enfin à donner une constitution à la Russie et voudrait marcher franchement dans la voie des réformes. Eh bien! suivez donc mon raisonnement: en continuant à effrayer l'empereur, nous obtiendrons plus qu'en le rassurant.

— Ainsi, Vassili Antonovitch, vous êtes pour la constitution ?

— Sans doute. Et vous, que désirez-vous ?

— Décidément vous tenez à me croire libérale...

— Je le suppose : car il est impossible d'être intelligent, de réfléchir, de penser, sans être libéral.

— Eh !... l'avis de Gortschakoff a du bon.

— Quel est cet avis ?

— Qu'il souffle sur l'Europe un vent démocratique qui, un jour ou l'autre, emportera notre cour et nos privilèges; mais que nous, boyards, dont le sort est fort enviable et fort envié, nous ne devons pas aider le mauvais vent à venir jusqu'à nous ; que nous devons, au contraire, nous en garder le plus longtemps possible; et, lorsqu'il nous atteindra, tâcher qu'il nous fasse le moins de mal possible.

— Ah! je ne vous reconnais pas là, princesse. Vous qui semblez avoir un si noble caractère, raisonner avec cet égoïsme!

— Ce n'est pas de l'égoïsme, c'est du bon sens.

— Moi, je pense qu'il n'y a qu'un moyen de nous préserver de l'ouragan, c'est de diriger la foudre. La constitution, que je souhaite ardemment, ferait l'effet d'un paratonnerre.

— Vous avez peut-être raison. Cela pourrait retarder de quelques années la révolution sociale.

— Vous croyez donc à la révolution sociale ?

— C'est un mot fort à la mode; et je l'emploie sans y attacher plus d'importance qu'il ne mérite.

— Elle ne se laissera pas prendre, pensait Vassili. Et cependant un secret pressentiment me dit qu'elle est socialiste et qu'elle se moque de moi.

Il résolut de frapper un grand coup, afin de la surprendre.

Brusquement il lui dit :

— Je connais assez intimement un affilié à la société de la Délivrance.

A ces mots, Wanda ne put dominer un très léger frémissement. Ses paupières battirent deux fois, comme si un coup imprévu venait de la frapper.

— Je la tiens, pensa Vassili.

— J'ai, en effet, entendu parler de l'existence de cette société, dit Wanda du ton le plus naturel. Eh bien ! quelle en est la composition, et quel but poursuit-elle ?

— Un grand nombre de ses membres appartiennent à a noblesse. Le but qu'elle poursuit, c'est le renversement du gouvernement et la destruction de l'ordre social.

— Les sociétés secrètes m'intéressent toujours, dit Wanda en penchant légèrement le buste en avant, comme pour témoigner du vif intérêt qu'elle prenait aux révélations du jeune Allemand. Etant très curieuse, tout ce qui est secret m'attire.

— Ce n'est pas à proprement parler, paraît-il, une société secrète, mais une société de propagande.

— Et les femmes y sont-elles admises ?

— Dans le nouveau socialisme, les femmes sont reconnues les égales des hommes.

— Seriez-vous affilié ?

— Moi, affilié ? Vous n'y songez pas. Leur programme n'est pas tout à fait le mien. Je ne suis pas aussi radical. Mais, en suivant dans mon enquête le plan dont je vous ai parlé, je croirai être tout à la fois utile aux socialistes et à l'empereur.

— C'est ce que les Français appellent, dit en riant Wanda, ménager la chèvre et le chou.

— Vous me croyez ambitieux ?

— Peut-être.

— Vous vous trompez, ma passion dominante, c'est...

— Voyons, un peu de hardiesse.

— Je n'ose. Vous avez un regard qui traverse le cœur; je vous en prie, chassez-moi; car, si je restais un quart d'heure de plus en votre présence, je perdrais complètement la raison. Pour ma tranquillité, j'aurais mieux fait, je crois, de me priver des lumières d'une aussi dangereuse collaboratrice.

— D'autant plus, répliqua Wanda en souriant, que votre parti était pris à l'avance sur la manière de conduire votre enquête.

Vassili se mordit les lèvres.

— Je crois avoir deviné, reprit-elle, le vrai but de votre visite.

— Auriez-vous deviné que, fasciné hier par votre beauté, j'avais hâte de vous exprimer mon admiration ?

— Ce n'est pas cela. Vous sortez, n'est-il pas vrai, des bureaux de la troisième section ? Or, la rumeur publique m'ayant désignée comme socialiste, vous me l'avez dit vous-même, on vous y aura parlé de moi, et vous avez eu la curiosité de connaître mon opinion.

Stackelberg rougit jusqu'aux oreilles.

— Ah ! princesse, me soupçonneriez-vous, par hasard, de jouer vis-à-vis de vous le rôle d'un juge d'instruction ou d'un agent provocateur ?

Il se leva tout d'une pièce, et, affectant un air solenne et offensé, il fit un pas vers la porte.

— Puisque cette supposition vous blesse, reprit Wanda, pardonnez-la-moi, et quittons-nous bons amis.

Elle lui tendit la main ; mais Vassili hésitait à la prendre.

Wanda craignit d'avoir commis une imprudence en voulant montrer trop de perspicacité. Il fallait racheter

cette faute, et gagner, sinon pour elle-même, du moins pour son parti, les bonnes grâces de ce tortueux personnage.

— Ce n'était qu'une plaisanterie, dit-elle avec un sourire captivant. Vous ne me gardez pas rancune, n'est-ce pas ?

— Comment vous garder rancune ? repartit le prince un peu troublé par ce sourire.

— Décidément, quand partez-vous ?

— Et vous-même ?

— Pas avant avril.

— Moi, dit Vassili, je compte partir le mois prochain ; mais, selon toute probabilité, l'enquête sera longue, car elle comprendra non seulement la Russie méridionale, mais la Russie occidentale. Je commencerai par la Podolie, la Volhynie, les provinces de Grodno, de Minsk et de Mohilew ; puis, je parcourrai la Bessarabie, les provinces de Kherson et d'Ekaterinoslav, la Crimée, et je terminerai par la Petite-Russie et particulièrement par le gouvernement de Kieff, où j'aurai le plaisir de vous voir, puisque vous y serez alors.

— Nous espérons même, ajouta Wanda, que vous ferez de notre résidence votre quartier principal.

Vassili s'inclina galamment.

— Comment, répondit-il, refuser une invitation faite avec tant de grâce, quand on irait au bout du monde avec l'espoir de retrouver ces deux beaux yeux !

Wanda posa coquettement un doigt sur ses lèvres.

— Chut ! ou nous nous brouillons.

Le prince baisa la main qu'elle lui tendait et sortit.

Il avait à peine abaissé la portière, que Wanda, faisant un geste de profond dégoût :

— Quel mielleux et visqueux personnage ! dit-elle. Ce baiser m'a produit l'effet d'une morsure de vipère.

Elle en effaça la trace avec son autre main.

Ouvrant la porte :

— Katia ! Katia ! appela-t-elle.

Katia vint aussitôt.

— Ah! ta vue me repose de celle que je viens de subir.

Elle lui raconta en détail son entretien avec Stackelberg.

— S'il ne s'était agi de sauver nos amis de l'Ukraine et peut-être nos écoles, je n'aurais jamais eu le courage de lui tendre la main.

Elle raconta ensuite à Katia son entretien avec Vérénine.

— Décidément, ajouta-t-elle, l'adresse du comité révolutionnaire a produit un certain effet sur l'esprit de l'empereur, qui semble se réveiller.

— Le peuple, dit Katia, se réveillera avant lui.

## XI

### PASSION

En cet instant, le valet de pied entra, et tendit à Wanda, sur un plateau d'or, une lettre armoriée.

En reconnaissant le chiffre et l'écriture, Wanda l'ouvrit vivement, et voici ce qu'elle lut :

« Chère Wanda de mon cœur,

« Tu m'oublies, tu m'abandonnes ; et cependant ta pauvre Nadège est la plus malheureuse des femmes. Si tu ne te hâtes de venir à mon secours, je sens que je vais mourir. Mon mari me trompe. Depuis longtemps, tu le sais, je m'en doutais ; mais, aujourd'hui, j'en ai la preuve. C'est horrible ! Je suis au lit, avec une fièvre ardente. Mon malheur est sans remède, je ne vois d'issue que dans la mort.

« Ah! je suis lâche, je me fais honte à moi-même. Cet infidèle que je devrais haïr, je l'aime encore. Que dis-je? jamais je ne l'ai aimé avec autant de passion. La jalousie

me dévore. A l'idée qu'une autre a son amour, ses pensées, ses caresses, je me sens devenir folle.

« Je l'adore, je l'adore, cet homme qui ne m'aime plus. Lui, ne me hait pas encore; mais je l'ennuie, car je ne puis lui cacher ma jalousie. Elle éclate malgré moi en reproches, en supplications, en sanglots. Et, devant ma douleur, il hausse les épaules ou il bâille.

« Si tu tardes à venir, c'en est fait de moi... Par instant, il me prend comme des vertiges, j'ai envie de le tuer, de tuer ma rivale, j'ai envie surtout d'en finir avec une existence devenue trop lourde pour mon cœur à jamais brisé. Je ne compte plus que sur toi, sur ton âme héroïque pour me rendre le courage de vivre.

« Ton amie à jamais désolée,

« NADÈGE LITZANOFF. »

En lisant ces lignes navrantes, le visage de Wanda pâlissait, se décomposait.

— Nadège! ma pauvre Nadège! murmura-t-elle; si elle savait!... Malheureux Stepane!... Hier encore, quel regard il attachait sur moi!... quel feu sombre dans ce regard et quelle tristesse!

A ce souvenir, Wanda tressaillit; elle posa une main sur son cœur, tandis que l'autre étreignait le dossier d'un fauteuil.

— Qu'as-tu donc? demanda Katia.

— Rien, dit-elle, faisant un effort pour dominer son trouble. Apprête-toi, ordonne qu'on attelle mon coupé : nous allons chez Nadège! Pauvre chère âme!

## XII

### LA TROISIÈME SECTION DE LA CHANCELLERIE IMPÉRIALE

Tandis que Wanda se rendait chez son amie, Vassili Stackelberg s'acheminait vers la mystérieuse maison de

la rue de Liteïnaïa, pour rendre compte, au chef de la troisième section, de la démarche dont il avait, en effet, été chargé.

Sous ce nom innocent de troisième section de la chancellerie particulière de Sa Majesté, il existe en Russie, à côté et même au-dessus des ministres, une police secrète ayant pour but de réglementer, de systématiser la surveillance de tous les habitants suspects de l'empire.

La police secrète, créée par Jean le Terrible, est subordonnée à une chancellerie secrète, remplissant les fonctions de tribunal inquisitorial pour connaître des crimes et délits politiques.

La vénérable institution a toujours répondu de la manière la plus étendue à cette destination. Sous Pierre le Grand, comme sous ses successeurs, elle a toujours fonctionné impitoyablement. Paul Ier l'abolit; mais l'empereur Nicolas la rétablit en 1825, et en fit la plus haute autorité administrative de l'empire aux cent millions de sujets.

Pétersbourg est rempli d'agents de la troisième section. « Méfie-toi de tout le monde, disait Hertzen à son fils, qui se rendait sur les bords de la Néva, du cocher qui conduit ta voiture, du laquais qui te sert; ne te fie à personne, pas même à l'ami auquel tu es recommandé. Attends-toi à trouver dans chaque société un mouchard et peut-être deux. »

Il y a donc en Russie les gendarmes ou agents ostensibles de la police et les agents occultes, dont le nombre est illimité. Et cela, non pas seulement à Pétersbourg, mais dans tous les districts de l'empire.

Cette formidable organisation s'étend sur toute la Russie, qu'elle terrifie, qu'elle opprime, qu'elle étouffe. La police secrète arrête, emprisonne à son gré; elle a des forteresses plus redoutables que la Bastille; elle a comme moyens de torture : le fouet, l'isolement, le secret, les souffrances de la faim, de la soif; comme châtiments: les noirs cachots où l'on est enterré vivant, les mines de

mercure où les plus robustes ne vivent que cinq ans, les neiges de la Sibérie où l'on meurt lentement de froid, de misère, de désespoir.

Il n'est pas besoin de preuves pour qu'elle arrête et châtie : il suffit de la simple dénonciation d'un officier bleu ou d'un agent secret. On raconte sur la police secrète de terrifiantes anecdotes. Il n'est pas un Russe qui ne frémisse en parlant de cette redoutable institution.

En Russie, les agents de la police secrète, loin d'être en déshonneur, sont au contraire au premier rang. On ne confie ces postes qu'à des hommes que leur position, leur fortune, leur influence placent au-dessus des autres fonctionnaires, car ils doivent être incorruptibles et tenir tête souvent aux personnalités les plus puissantes.

Le chef de la troisième section, qui est en même temps aide de camp général de l'empereur, est le fonctionnaire le plus élevé de l'empire, le premier homme de confiance du tzar. Bien qu'il n'ait pas le titre de ministre, il assiste au conseil des ministres, et prononce souvent le mot décisif.

Orloff sous Nicolas, Schouvaloff sous Alexandre, ont été de grands hommes d'Etat chargés des missions les plus délicates et les plus importantes.

Mais outre la troisième section de la chancellerie impériale, il y a encore en Russie deux autres polices secrètes, dont les attributions se confondent un peu avec celles de la troisième section : c'est celle de la préfecture de police administrée alors par Trépoff et celle du ministère de l'intérieur, dont une division est spécialement appliquée à la surveillance politique des sujets du tzar. Entre ces trois administrations existent de nombreuses rivalités et une véritable émulation. C'est à qui découvrira, arrêtera, emprisonnera le plus grand nombre de suspects.

A quelle prudence, à quel mystère les révolutionnaires ne sont-ils pas tenus pour échapper aux innombrables argus répandus sur toute la surface de l'empire!

Le général Trépoff était rentré chez lui fort ému des sévères reproches de l'empereur, et surtout de cette lettre rouge sur laquelle sa police ne lui avait présenté aucun rapport. Il ne put dormir de la nuit, et dès sept heures du matin il se rendit chez Mezentzoff, le général des gendarmes, auquel il communiqua les reproches et les ordres de l'empereur. Le général des gendarmes, furieux, se rendit immédiatement aux bureaux de la troisième section, fit retomber sa colère sur ses colonels, les colonels sur les capitaines, et ainsi de suite jusqu'aux malheureux garçons de bureaux qui n'en pouvaient mais.

Comment personne n'avait-il su d'où partait l'adresse du comité révolutionnaire? Comment cet audacieux criminel n'était-il pas encore arrêté?

— Ah! çà! avait dit le chef de la troisième section à ses agents, vous êtes donc tous amoureux, ou aveugles, ou ivres, ou malades? Il n'y a donc plus à Pétersbourg un employé fidèle et zélé? Il faudra donc que ce soit moi qui veille sur la sécurité de l'empereur et qui fasse le métier d'agent de police? Je veux, entendez-vous, qu'avant ce soir l'auteur ou les auteurs de cette lettre insolente soient arrêtés.

— Mais, avait timidement objecté un colonel, cette lettre pourrait bien n'être que l'œuvre d'un fou.

— Peu importe, il faut découvrir ce fou. Il est fort possible aussi qu'il y ait complot. Il règne dans Pétersbourg une sourde agitation. Doublez, s'il le faut, le nombre des agents. La lettre dit que la conspiration est partout, soyez partout. Que toutes les personnes suspectes dans la *société* comme parmi le peuple soient plus étroitement surveillées.

Puis il se fit apporter la liste des personnes suspectes parmi la *société*.

Il posait le doigt sur le nom de la princesse Wanda Kryloff, quand Stackelberg lui fit passer sa carte.

—Vous venez à propos, lui dit Mezentzoff. Ne vous ai-je

pas vu hier au soir danser avec la princesse Wanda Kryloff?

— Oui, répondit Stackelberg.

— Eh bien! cette personne nous est suspecte. Sa beauté, son rang, pourraient en faire un agent révolutionnaire très dangereux.

— Très dangereuse, cette ravissante personne? Pour le cœur, oui; mais non pour le gouvernement.

— Mon cher prince, vous ignorez donc ce qui se passe actuellement à Pétersbourg?

En quelques mots, il lui peignit les progrès du socialisme, non seulement dans le peuple, mais parmi la noblesse et surtout parmi la jeunesse.

— Puisque vous devez être chargé d'une enquête dans la Petite-Russie, il importe que vous connaissiez d'abord les opinions de la princesse. Le prince, sans doute, est très conservateur; mais ne voit-on pas chaque jour les enfants renier les convictions de leur père? Vous êtes, je crois, en relation avec le prince?

— Je lui ai été présenté hier pour la première fois, objecta Vassili.

— Cela suffit.

— Alors, que dois-je faire?

— Chercher à savoir si cette jeune fille est socialiste, appartient à quelque cercle révolutionnaire ou à quelque société secrète. Je me fie à votre perspicacité, mon cher futur diplomate.

C'est deux heures après cette conversation que le prince Stackelberg revenait tête basse à la troisième section.

— Eh bien? fit le général.

— Je n'ai rien pu savoir. C'est une divine personne, spirituelle, fière, mordante, coquette, charmante en un mot.

— Mais enfin quel est votre sentiment?

— A surveiller, repartit Stackelberg.

Le général écrivit immédiatement en face du nom de Wanda : « à surveiller. »

— Non pas, non pas, insista vivement Stackelberg. N'écrivez pas ce mot-là. Si elle appartient au parti socialiste, je veux avoir la gloire de le découvrir. Elle m'a très gracieusement offert l'hospitalité au printemps prochain, en Ukraine. J'aurai le temps de l'étudier.

— Mais si vous en tombiez amoureux?

— Amoureux, moi ! Jamais, général, l'amour ne me fera oublier mon devoir et le service de l'empereur.

Néanmoins, le général maintint la mention « à surveiller, » et, après le départ de l'Allemand, donna des ordres en conséquence.

Tandis que Mezentzoff envoyait Stackelberg en mission secrète chez la princesse Kryloff, Trépoff, de son côté, lançait un espion à la piste de Wanda.

## XIII

### UNE RECRUE

Quand Wanda entra chez son amie, elle la trouva tout éplorée sur une chaise longue, enveloppée de fourrures, car elle grelottait la fièvre.

— Chère Nadège ! ta lettre m'a navrée. Quoi ? Qu'est-il donc arrivé ?

Nadège se jeta dans ses bras.

— Ma vie est finie, dit-elle d'une voix éteinte.

— Un pareil désespoir parce qu'un homme t'a trompée ! Mais ils trompent tous, ne le sais-tu pas?

— Cet homme est mon mari, et il m'avait juré de m'aimer toujours. Ah ! c'en est fait de moi !

— Mais, chère âme, ignores-tu donc que le Code russe est assez élastique en ce qui concerne le mariage ? Tu peux demander le divorce, et recouvrer ta liberté.

— Crois-tu que ce soit si facile ?

— Tout est facile en Russie, avec de l'argent.

Nadège soupira profondément.

— Ah ! ma chère Wanda, mon malheur est sans remède. Ne te l'ai-je pas écrit? je l'aime encore.

— Un homme qui te trompe, qui ne t'aime plus

— Je suis faible, lâche, tout ce que tu voudras; mais je l'aime.

Et la jeune femme éclata en sanglots.

Wanda laissa passer cette explosion de douleur. Elle regardait d'un œil attendri cette mignonne et suave créature atteinte, à vingt ans à peine, d'un immense désespoir.

Nadège Litzanoff avait le vrai type russe. Ses cheveux, d'un blond d'or pâle, encadraient un front pur, blanc comme l'ivoire. Et, quand elle relevait ses longues paupières humides, on voyait briller de sombres éclairs dans ses grands yeux d'un bleu profond.

Ses joues, ordinairement si roses, étaient pâles et marbrées de taches rouges. Sa bouche gracieuse, faite pour le sourire, était contractée par l'amertume et la souffrance.

Son désespoir était si complet, qu'elle en avait oublié toute coquetterie. Mais sa taille ployée dans sa robe de cachemire bleu pâle avait une grâce naturelle et touchante.

— Il y a si longtemps que je ne t'ai vue! reprit-elle. Ta présence me fait du bien, car tu es forte, toi.

— Et toi, tu n'es qu'une enfant gâtée. Pour toi, la vie a toujours été comme un nid de satin capitonné de feuilles de roses, et la première épine te blesse mortellement. Si tu regardais autour de toi ou plutôt au-dessous de toi, quelles douleurs plus réelles, plus poignantes, ne découvrirais-tu pas!

— Il n'est pas, Wanda, de douleur comparable à la mienne. Tu veux parler sans doute de la pauvreté, des privations; mais, avec son amour, je souffrirais tout sans me plaindre, le froid, la faim...

— Et les fatigues du travail?

— Oui, je travaillerais de mes mains, si je pouvais espérer reconquérir son amour.

— Comme on voit bien que tu ne connais rien de la dure vie du peuple !

— Et comme on voit bien, ma chère Wanda, que tu n'as jamais aimé ! dit Nadège.

— Qu'en sais-tu ?

— Tu aurais aimé, toi ?

— C'est au moins dans les choses vraisemblables. J'ai vingt et un ans, et crois-tu qu'on atteigne cet âge sans avoir senti battre son cœur ?

— Et tu ne m'en as rien dit, à moi que tu appelles ta meilleure amie ?

— Je ne devais pas te le dire. C'était un amour impossible.

— Impossible ! fit Nadège. Serait-ce un des fils de l'empereur ?

— Non, chère, ne cherche pas, tu ne trouverais pas.

— Comment, toi, l'austère philosophe, tu as été éprouvée par une grande passion ?

— Oui, et je t'assure qu'il m'a fallu une certaine force de volonté pour refouler cet amour qui s'est imposé à moi soudainement, violemment. Enfin ne parlons pas de moi, mais de toi, ma chérie.

— Alors, il ne t'aimait pas ?

— Je crois que si. Mais c'était, je te le répète, un amour impossible. Parlons d'autre chose, je t'en supplie.

— Et cependant tu es parvenue à te guérir ?

— A me distraire, du moins.

— Ah ! si je pouvais, moi aussi, trouver une distraction, soupira Nadège, je sens que je serais sauvée ; mais il n'y en a pas. Je pense à lui sans cesse ; c'est une obsession ; la jalousie me dévore ; j'ai de douloureuses insomnies ; mon sommeil est troublé par d'affreux cauchemars. Par instant, il me semble que la raison m'échappe.

— Depuis combien de temps souffres-tu donc ainsi ? demanda Wanda.

— Depuis plusieurs mois.

— Et tu ne me confiais pas ton chagrin?

— Non, je n'avais que des soupçons. Mais maintenant j'ai acquis une certitude.

— Comment? Dis-moi tout; rien ne soulage comme de verser sa douleur dans un cœur vraiment ami.

— Ah! mon bonheur a été de courte durée, reprit Nadège. Je crois même que l'ingrat ne m'a jamais réellement aimée. Tandis que moi, je me donnais sans réserve, je sentais toujours entre nous comme une barrière ; et je me disais : Si c'est un souvenir, je saurai l'effacer à force de tendresse ; si c'est un peu de froideur de cœur, je saurai faire fondre cette glace à force de passion. Ah ! de la passion, par instant, il en avait aussi. Il m'embrassait avec frénésie, me serrait sur son cœur avec transport, et c'étaient des mots si brûlants, si tendres ! Et puis tout à coup, après ces explosions, il tombait dans une complète indifférence; ses yeux étaient froids, sans regard. Quand je lui parlais, il ne m'entendait pas. Il me semblait alors qu'il y avait une femme entre nous, une femme qu'il ne pouvait oublier. Au bout de trois mois, il fit de fréquentes absences, il jouait à son cercle, me disait-il. Il restait fort tard, et, sous prétexte de respecter mon repos, il voulut avoir un appartement dans le pavillon nord de l'hôtel. Cette séparation me fendit l'âme; je la supportai, non sans me plaindre.

— Tu as eu tort. La femme ne doit jamais oublier sa dignité jusqu'à se plaindre qu'on ne l'aime plus.

— Toi, sans doute, tu le pourrais, tu es taillée dans le granit ; mais moi...

— Dans la cire molle.

— Je ne le pouvais pas, reprit Nadège; je laissai voir mes larmes, je fis des scènes. Oh ! plutôt des supplications et des plaintes que des reproches amers. Pourtant, je me soumis. Et peu à peu la séparation se fit si complète, que je restai trois semaines sans le voir. C'était l'abandon. Plusieurs fois j'allai chez toi, sans te trouver, et j'avais assez d'orgueil pour n'oser confier à

personne les dédains de mon mari. Cependant je voulais savoir ; mais à qui m'adresser ? J'allai souvent au théâtre, dans une loge grillée. Il y a trois jours, on donnait au théâtre Michel une représentation extraordinaire. La Patti et Nicolini chantaient. Toute la *société* devait s'y trouver. S'il aimait une personne de la *société*, il serait là, je n'en pouvais douter. S'il aimait une actrice, comme j'en avais quelques soupçons, il serait là également. Et palpitante, j'attendis, scrutant du regard toutes les loges, épiant tous les visages. Enfin, au second acte, il parut à côté d'une femme assez belle... Tiens, elle te ressemblait un peu, mais en laid.

— Ah ! fit Wanda, dont la narine mobile se souleva.

— Oui, elle avait tes yeux, moins beaux cependant.

— Et as-tu pu savoir qui était cette femme ?

— Oui, je me confiai à mon père, qui s'adressa à la police ; et je finis par savoir que c'est une aventurière polonaise, assez belle, mais inconnue encore dans le monde galant. Stepane l'avait rencontrée par hasard, et s'en était épris. Il lui avait donné un hôtel somptueux, des voitures, des chevaux superbes. Enfin, depuis trois semaines, il ne la quittait pas, il recevait chez cette femme, il y donnait des fêtes, on y jouait un jeu d'enfer. Quelle que soit son immense fortune, il ne faudrait pas longtemps de cette vie-là pour le ruiner complètement.

— Eh bien ! qu'as-tu fait ?

— Je lui ai écrit une lettre si touchante, qu'il est accouru, s'est jeté à mes pieds, a baisé mes genoux, en pleurant. Mais alors, lui ai-je demandé, si tu te repens sincèrement, pourquoi ne pas revenir à moi ? — Si je le pouvais... a-t-il dit. — Vous aimez donc sérieusement cette créature ? m'écriai-je. — Non, je la déteste ! me répliqua-t-il. — Alors que signifie votre conduite ? (Il passa la main sur son front avec désespoir.) — Ne me demande pas d'explications, me supplia-t-il. C'est une démence ; je souffre autant que toi. — Mais, du moins, que ne gardez-vous quelque décorum et ne semblez-vous habiter

encore votre hôtel? — Tu as raison, me dit-il, car il s'en faut beaucoup que je l'aime autant que toi. Laisse-moi ma liberté, et je te promets de ne plus quitter l'hôtel. — Je le lui promis, et voilà où nous en sommes. Il n'est pas encore sorti de chez lui aujourd'hui. Que fait-il? Je n'ose pas m'en informer. Je n'ose pas franchir le seuil de son pavillon. Vois si mon malheur est assez complet.

Wanda, pendant ce récit, s'était levée, était allée jusqu'à la croisée comme pour dominer ou dissimuler un trouble intérieur; mais elle entendit les sanglots de Nadège, et elle vint s'asseoir sur l'ottomane, à côté d'elle. Attirant sur son épaule la tête de son amie, elle la berça comme on berce un enfant dont on veut apaiser les pleurs.

— Ecoute, chère Nadège, dit Wanda, moi aussi j'ai aimé, j'ai souffert, et, cependant, je suis guérie et heureuse. Veux-tu sérieusement te guérir de ce fol amour pour un homme qui ne t'aime pas?

— Je ne sais si je le voudrais. Cet amour tient tellement à mes entrailles, qu'il fait partie de moi-même; et je ne puis comprendre la vie sans lui.

— Alors, tu aimes ta souffrance?

— Non! oh! non! Mais il n'y a que lui, que son retour sincère qui puisse me rendre le bonheur.

— Détrompe-toi. Une distraction absorbante...

— Un autre amour? interrompit violemment Nadège. Tous les autres hommes me font horreur.

— Oui, un autre amour; mais ce n'est pas l'amour d'un homme que je te propose, c'est un amour noble... élevé...

— L'amour de Dieu? Je ne crois plus à rien.

— Autrefois, répliqua Wanda, aux âmes désolées on montrait le ciel, on les poussait dans les cloîtres; mais, dans notre siècle de raison et de scepticisme, l'amour de Dieu, tel que l'entendent nos sacristains et nos popes, n'est plus le suprême consolateur. C'est l'amour de l'humanité, c'est ce grand, ce saint amour-là qui m'a guérie de l'autre.

— Oui, je le sais, tu m'as parlé déjà de ces doctrines nouvelles. Toi, tu es une intelligence, un philosophe, et moi je ne suis qu'un cœur tendre et aimant.

— On arrive aussi bien à ces doctrines par le cœur que par l'intelligence. C'est le cœur bien plus que l'intelligence qui se révolte contre les injustices sociales, contre les souffrances des déshérités. As-tu pensé quelquefois qu'il y a des mères qui n'ont pas de pain à donner à leurs enfants, des pères malades ou sans travail qui ne peuvent nourrir leur famille? As-tu pensé que des hommes innocents passent toute leur vie dans des cachots sombres et glacés; que des hommes de cœur expient leur dévouement à la cause de l'humanité par les travaux dans les mines ou par un lointain et douloureux exil? Est-il permis, dis-moi, de chercher un bonheur égoïste, quand le plus grand nombre souffrent? Si le bonheur est aussi rare, c'est que la solidarité est une loi sociale et une loi nécessaire.

— Oui, tu as raison. C'est vrai ce que tu dis. Si je pouvais soulager toutes ces souffrances, j'oublierais peut-être les miennes.

— Aujourd'hui, reprit Wanda, il ne s'agit plus de discourir platoniquement sur les misères humaines. Il faut agir.

— Est-ce que tu conspires avec ces horribles socialistes?

— Ces horribles socialistes, comme tu les appelles, veulent abolir toutes les injustices, toutes les monstruosités sociales.

— Ainsi, tu serais socialiste?

— Appelle cela comme tu voudras, je veux la destruction de tout ce qui est mal, je veux une société où règnent la liberté et l'égalité et une plus équitable répartition du travail et de la richesse. Ainsi, ton plus grand mal, chère indolente, c'est l'oisiveté. Si ton esprit était un peu plus occupé, ton affection serait moins exclusive et ta douleur moins poignante. Encore une fois, veux-tu sérieusement te distraire?

— Oh ! oui, je m'abandonne à toi, je veux essayer. Fais de moi ce qu'il te plaira.

— Je puis compter sur ton entière discrétion ?

— Tu peux parler comme à une morte, déjà couchée dans le tombeau.

— Eh bien ! oui, chère Nadège, je fais partie d'une vaste conspiration qui bientôt embrassera toute la Russie.

— Contre l'empereur ? s'écria Nadège épouvantée.

— Rassure-toi, c'est moins contre l'empereur que contre son gouvernement. Nous voulons abolir toutes les iniquités.

— Alors, vous aurez fort à faire dans la sainte Russie, dit Nadège en souriant.

— Tu vois, tu souris déjà.

— J'essaie.

Et en même temps elle essuyait une larme qui scintillait encore au bout de ses longs cils.

— Veux-tu que ce soir je vienne te prendre pour te conduire à mon cercle ?

— Tu as un cercle ?

— Oui, les femmes s'y réunissent avec les hommes. Dans la société que nous voulons fonder, l'égalité la plus absolue régnera entre les hommes et les femmes. Même liberté de développement, et, à mérite égal, même salaire.

— Tu voudrais me faire travailler ?

— Rassure-toi : le travail que nous te demanderons ne ternira pas la blancheur de tes mains. Eh bien ! est-ce entendu ? Viendrai-je te chercher ce soir ?

— C'est entendu.

— Ou plutôt, reprit Wanda, si je t'emmenais tout de suite, afin de ne pas te laisser seule avec ton chagrin ?

— Non, oh ! non, dit Nadège. Comme il n'est pas sorti, peut-être va-t-il venir, je veux attendre.

— Tu as tort de l'attendre, viens ; crois-moi.

— Je ne le puis pas.

— Faible et chère créature, fit Wanda en l'embrassant. Il me vient une idée : je veux voir ton mari, lui parler, tâcher de le faire rentrer en lui-même.

— Oh ! oui, c'est cela ! Il a pour toi tant d'admiration, qu'il t'écoutera peut-être.

Wanda embrassa de nouveau son amie, dit à Katia, qui était restée dans l'antichambre, d'aller l'attendre dans le coupé, et elle se dirigea vers le pavillon occupé par le comte Litzanoff.

## XIV

### LE NOUVEAU CHEMIN DE DAMAS

Le comte Stepane Danilovitch Litzanoff était encore très jeune, d'une beauté étrange.

Fils d'une Géorgienne, que son père, le général Litzanoff, avait épousée pendant la guerre du Daghestan, il réunissait en lui le type géorgien et le type slave. Dans son visage, d'une pâleur ambrée, ses yeux verts à reflets noirs avaient, quand ils se fixaient, une grande puissance de séduction. Le nez était droit, correct, avec des narines finement découpées, qui se soulevaient à la moindre émotion. Des cheveux blonds crêpus encadraient un front large et fier.

Il portait la tête haute ; sa taille était élégante et souple. Il présentait un rare mélange de force et de faiblesse. Il y avait en lui de la femme et du Cosaque.

C'était une riche organisation, primesautière, un peu sauvage même, que la civilisation avait policée à la surface sans la vicier entièrement.

Ce qui le rendait séduisant, ce n'était pas seulement sa beauté physique, c'était son esprit brillant, caustique, sans aigreur ; c'étaient ses élans spontanés vers le bien et le beau ; c'était surtout sa bonté envers les faibles, sa générosité sans ostentation.

S'il était léger, frivole, ennuyé, c'est qu'il n'avait rencontré encore ni un sujet d'étude qui le passionnât, ni un essor élevé de ses facultés. Intriguer à la cour? Il n'avait pour les courtisans que du mépris. Se vouer à une étude scientifique? Bah! disait-il, laissons cela aux professeurs. A quoi bon étudier des sciences encore si incertaines! Et d'ailleurs, est-il sage de passer la moitié d'une vie, déjà si courte, à apprendre ce qu'on passera l'autre moitié à oublier?

Profondément sceptique comme on l'est en Russie, son esprit avait fait table rase de tous les préjugés sociaux. Jusqu'à présent, disait-il, je n'ai rien trouvé de plus raisonnable que de satisfaire tous mes caprices, toutes mes passions.

Gâté par son père qui l'adorait, à vingt-cinq ans, lorsqu'il avait épousé Nadège, il était blasé sur tous les plaisirs de la vie, comme la plupart des Russes qui sont les hommes les plus blasés de l'Europe.

A Paris, où il avait passé près d'un an, il avait acquis, par ses prodigalités et ses excentricités, une réputation de viveur élégant, aussi bien que parmi la jeunesse dorée, dépravée et distinguée de Pétersbourg.

Malgré tous ses succès, toutes les orgies dont il avait été le héros, il avouait ne s'être jamais complètement amusé. Ces plaisirs, qui ne laissent après eux que fatigue et dégoût, lui semblaient vides, fastidieux. Il y a, disait-il, dans mon âme, un gouffre que rien ne peut combler.

Quand Wanda se fit annoncer, il était couché à terre sur une immense peau d'ours. Cet ours, il l'avait tué lui-même avec un rare courage, dans les forêts vierges de la Finlande. Son veston blanc, brodé d'or, doublé d'astrakan, s'ouvrait sur une chemise de soie cerise clair nouée par une cordelière. Le col rabattu très bas découvrait entièrement les attaches fines et puissantes de son cou, blanc comme celui d'une femme. Son pantalon était retenu à la taille par une ceinture circassienne finement ouvragée.

Il lisait, et semblait complètement absorbé par sa lecture.

Quand il entendit le nom de Wanda, il tressaillit, se dressa en sursaut. Son visage se colora vivement pendant quelques secondes, puis devint très pâle.

Wanda, pâle aussi, s'avança.

— Puis-je entrer? demanda-t-elle d'une voix grave qui sembla remuer profondément Litzanoff.

Au premier instant, il ne put répondre.

— Comment! Wanda Pétrowna, dit-il enfin, vous me faites tant d'honneur !

Wanda, s'apercevant de son trouble, restait près de la porte.

— Je vous dérange?

— Non, oh non!

Ce fut tout ce qu'ils dirent. La voix leur manquait, leurs regards ne voyaient pas.

Wanda, la première, recouvra quelque sang-froid.

— Vous lisiez? dit-elle.

— Oui, un livre qui me passionne, répondit Litzanoff.

— Toujours passionné ?

— Toujours fou. Mais j'oublie que vous êtes debout.

Il lui avança un siège sans oser s'approcher d'elle.

Wanda s'assit.

Lui-même alla s'asseoir assez loin d'elle, sur un divan turc.

— Est-il indiscret, reprit Wanda, de vous demander quel livre vous lisiez avec cette ardeur ?

— Ah ! vous allez me croire tout à fait insensé.

— A cet égard, cher comte, dit Wanda en riant, mon opinion ne variera pas beaucoup.

— C'est vrai, ma réputation est faite. Eh bien! c'est un ouvrage socialiste. Il y a quelque temps déjà, un de mes amis, que je soupçonne fort d'être affilié à quelque société secrète, le brave André Padlewski, m'apporta ce livre, en me recommandant instamment de le lire. Je ne songeai pas même à l'ouvrir ; mais ce matin, ennuyé et

désœuvré comme toujours, il me tomba sous la main. Je l'ai lu tout d'une haleine ; j'en suis au second volume, que je dévore également. Et ma foi ! me voilà bien près de devenir socialiste, ne serait-ce que pour me désennuyer.

— Vous, socialiste?...

— Oui, un mauvais sujet de plus dans la bande.

— Comme vous traitez ces pauvres socialistes ?

— Mais comme tout le monde les traite.

— Qui, tout le monde ?

— On dirait que vous les défendez.

— Sans doute, repartit Wanda, le parti socialiste attire à lui naturellement tous les malheureux, les déclassés, les déshérités. Jésus n'attirait-il pas aussi la plèbe ? On ne peut nier que dans toutes les réformes sociales l'intérêt personnel ne joue un rôle puissant ; mais j'ai entendu dire que ce parti compte aussi des personnes riches, désintéressées, des natures d'apôtres qui se dévouent uniquement à l'idée, à l'intérêt collectif.

— C'est ce que mon livre appelle des unitéistes. Ce qui me passionne surtout, dans ce livre, c'est l'analyse de l'homme et de la société, c'est la critique de cette civilisation dont nous sommes si fiers, et qui n'est en réalité qu'un cloaque d'infamies.

— Bravo ! Ce serait aussi votre avis ?

— Parfaitement. Hier au soir, j'étais vraiment honteux de moi-même. Nadège vous a tout raconté, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien ! ne me jugez pas trop sévèrement, Wanda Pétrowna, dit Stepane d'une voix grave en comprimant un soupir.

Wanda se tut.

Litzanoff continua :

— Mes torts sont grands. Mais cet ouvrage vient de m'apprendre que, s'il y a tant de natures dévoyées comme la mienne, il faut en faire remonter la cause à une société organisée au rebours du sens commun.

— Fort bien, approuva Wanda.

— Ce qui m'a séduit surtout, reprit Litzanoff, c'est la critique de la société russe, qui cumule tous les vices et toutes les turpitudes des nations barbares et civilisées.

— En effet nous sommes un joli peuple.

— C'est à rougir d'être Russe. Partout le vol, l'injustice, la ruse, le mensonge, conséquences forcées du despotisme asiatique qui nous régit. L'édifice social est à refaire par la base.

— Je suis de cet avis.

— Et le peuple meurt de faim ; et l'on ose dire que le peuple est mauvais, que ses instincts sont pervers, lui qui est le plus fort, lui qui n'aurait qu'à vouloir pour nous imposer sa souveraineté ; car ils sont cent millions contre un ! Mais non, il se résigne ; toute sa vie il pioche, il gémit, il nous donne sa sueur et son sang ; et nous, en retour, que lui donnons-nous ? Des coups de bâton. Il supporte cela depuis des siècles, il le supportera peut-être longtemps encore, ce peuple bon, ce peuple mouton, ce peuple bête.

Litzanoff était superbe en parlant ainsi. Il y avait du cheval indompté dans sa narine soulevée, frémissante, et dans son regard puissant et fier.

Wanda le regardait avec une stupéfaction admirative.

— Vous êtes bien près de devenir socialiste, dit-elle.

— Dès à présent, je le suis. Il faut renverser tout cet édifice vermoulu et en reconstituer un autre sur des bases nouvelles, logiques, équitables. Depuis qu'on nous rebat les oreilles de cette nauséabonde et creuse philanthropie et de cet étroit libéralisme qui n'apportent jamais à un mal radical que d'insuffisants palliatifs, il est temps que les esprits judicieux, énergiques, résolus, prennent la pioche et la sape pour démolir cette société caduque.

— Il faut surtout, dit Wanda, empêcher cette monstrueuse féodalité industrielle, aussi inique, aussi abusive que la féodalité seigneuriale, de s'établir en Russie. Ce

que nous voulons, c'est donner l'instrument de travail à l'ouvrier.

— Comment, s'écria Litzanoff stupéfait, vous êtes donc socialiste ?

— Oui, mon ami.

— Seriez-vous affiliée à une société secrète ?

— Il n'y a pas de société secrète ; mais je suis au plus épais de la conspiration.

— Il y a une conspiration, s'écria Stepane, et je n'en suis pas ! Wanda, voulez-vous m'enrôler, m'accepter comme le plus ardent de vos disciples, comme le plus intrépide de vos apôtres? Dites, le voulez-vous?

— Et s'il le fallait, vous seriez prêt à sacrifier votre vie ? à braver l'exil ?

— Tout, tout. Il me semble que je vais à une existence nouvelle. Ma vie si vide, si ennuyée, aura désormais un but. Ah ! si vous saviez quel service vous me rendez !

— Et, je l'espère bien, à Nadège aussi. Vous me promettez, n'est-ce pas, de l'aimer comme elle le mérite?

— Oui, comme une faible et charmante enfant.

— Elle vous aime tant ! et vous n'êtes pas bon pour elle.

— Wanda Pétrowna, dites-moi ce que pensent les socialistes de l'amour et du mariage.

— Votre livre ne vous le dit-il pas?

— Voici ce que dit mon livre : que toutes les affections vraies sont légitimes, que toutes les unions qui ne reposent pas sur la sincérité la plus absolue sont dégradantes. Il me dit encore que notre morale de convention n'aboutit qu'à faire régner le mensonge, la corruption et l'incohérence dans la plupart des relations sociales.

— Mais alors, si vous ne l'aimiez pas, pourquoi l'avoir épousée ?

Litzanoff baissa la tête avec accablement.

— Vous avez sans doute entendu parler, dit-il, de ma jeunesse orageuse et folle. Jusqu'à mon mariage, coûte

que coûte, j'ai possédé toutes les femmes qui m'ont inspiré, je ne dirai pas de l'amour, mais seulement un caprice. La première fois que je vis Nadège, par attrait de contraste sans doute, sa candeur, sa grâce encore enfantine, sa bonté, son regard si doux et si tendre m'allèrent au cœur. Ne pouvant songer à la séduire, je résolus de l'épouser. J'étais las d'ailleurs de mon existence tourmentée, stupide. Je voulais essayer d'une vie plus calme, d'un amour sain, honnête. J'espérais de cet amour comme une sorte de régénération. J'avais besoin de repos, je crus le trouver dans mon mariage avec Nadège.

— Et...

— Et le jour même de mon mariage, une femme m'apparut qui résumait en elle toutes les perfections. Chez elle, la beauté physique était le reflet d'une haute intelligence et d'un grand cœur... Son regard, je ne l'oublierai jamais... jamais. Il me poursuit, me dévore, me ronge. C'est une démence, je n'y puis rien. J'ai voulu aimer Nadège; mais ce regard sans cesse se plaçait entre elle et moi. J'ai voulu en aimer d'autres qui ne m'inspirèrent qu'un profond dégoût. J'ai découvert une femme qui lui ressemblait; mais au fond de ce regard de même nuance, de même forme, il n'y avait rien. Pendant huit jours j'ai cru me faire illusion ; maintenant, cette femme vulgaire me répugne. J'ai voulu aussi m'étourdir par le jeu, les courses folles, la chasse dans les forêts vierges ; cette peau d'ours a failli me coûter la vie. La vie ! Vous me demandez si je la donnerais pour une grande œuvre, je la donnerais pour rien.

Il cacha sa tête dans ses mains.

Wanda ne parlait pas, car elle craignait que sa voix ne trahît son émotion.

Il releva la tête, ses yeux rencontrèrent ceux de Wanda.

Ce regard fut comme un choc électrique.

Wanda abaissa ses paupières. Stepane poussa un soupir semblable à un gémissement rauque.

— Wanda ! cria-t-il.

Mais Wanda avait repris son sang-froid.

— Stepane Danilovitch ! dit-elle d'un air triste et superbe.

— Pardon, pardon, supplia-t-il en se jetant à genoux.

Des larmes brillaient dans ses yeux.

Wanda, dominée, terrassée par ce véhément amour, retomba sur son fauteuil.

Stepane étendit vers elle ses bras suppliants.

Irrésistiblement attirée, Wanda se penchait vers lui, quand soudain, réagissant contre sa faiblesse, elle se redressa avec dignité.

— Impossible ! murmura-t-elle.

— Oh ! pourquoi ?

— L'équité et la bonté, voilà la seule, la vraie morale. Adieu !

Elle fit un mouvement pour sortir.

D'un bond, Litzanoff s'élança vers la porte et lui barra le passage.

Ce mouvement réveilla toutes les fiertés de Wanda.

— Que prétendez-vous? dit-elle.

— Rien. Je supplie.

— Laissez-moi passer.

— Il faut que je vous parle ou que je meure.

— Laissez-moi passer, insista Wanda qui sentait de nouveau l'émotion l'envahir.

— Si vous sortez sans m'avoir entendu, dit Stepane en saisissant un poignard, vous ne serez pas au bas de l'escalier que je serai mort. C'est vous qui m'aurez tué.

Il y avait tant de résolution dans son accent et dans son geste que Wanda eut peur.

— Eh bien ! qu'avez-vous à me dire ? Que me voulez-vous ?

— Un mot de vous, un seul ; dites-moi que... que vous m'aimez !

— Non, répondit sévèrement Wanda.

— C'est bien non?

— C'est bien non.

— Et vous me défendez aussi de vous aimer?

— Oui.

— Absolument?

— Absolument.

— C'est tout ce que je voulais savoir.

Il s'écarta de la porte pour laisser passer la jeune fille.

Son visage présentait une telle altération que Wanda s'arrêta.

— Qu'allez-vous faire?

— Que vous importe!

— Stepane, mon frère...

Il se tut.

— Je ne sortirai pas, si vous ne me dites toute votre pensée.

— Je vais me tuer, parbleu! Préférez-vous que je devienne fou? Voilà deux ans que je lutte, je ne puis plus lutter.

— Votre femme, Stepane! Cette pauvre Nadège!

— Elle souffrira; mais c'est un enfant qu'on pourra distraire, tandis que moi...

— Vous renoncez donc au socialisme?

— Hélas! le premier mouvement d'enthousiasme passé, je sens que je retomberais bientôt dans mon désespoir. Si j'étais soutenu par un grand amour, je ferais peut-être de grandes choses.

— Eh bien! pour l'amour de moi, Stepane, servez l'humanité.

Elle lui tendit la main.

— Ce qui est possible entre nous, continua-t-elle, c'est une affection noble et pure; cette affection, je vous la donne, et je désire la vôtre. Promettez-la-moi.

— Si je vous la promets! s'écria Stepane avec un geste extatique. Alors, dites, que faut-il que je fasse?

— Pour le moment, retournez auprès de Nadège qui vous attend avec anxiété. Je viens de la gagner égale-

ment à notre cause. Je reviendrai à six heures vous demander à dîner, et nous partirons ensemble. Je vous présenterai à mon cercle.

— Comme cela, sans autre initiation?

— Les cercles ne sont pas des sociétés secrètes. Il suffit qu'on soit sûr de vous; et comme je réponds tout au moins de votre discrétion et de votre loyauté, vous serez accueilli avec empressement.

Stepane reconduisit la princesse jusqu'à sa voiture.

Nadège depuis sa croisée les regardait.

Wanda lui fit un signe de tête, et dit au comte :

— Nadège vous attend. Allez lui annoncer que je reviens tout à l'heure.

— Je vous obéirai aveuglément, répondit Stepane avec un soupir.

## XV

### LA CHASSE AUX SOCIALISTES

— Tu es surveillée, dit Katia à son amie, quand celle-ci fut assise dans le coupé.

— Comment cela?

— Voilà deux fois que j'aperçois le même individu passer devant l'hôtel. Et, tiens! le voici dans ce léger traîneau, se disposant à nous suivre.

— Tu crois?

— Cela est certain.

Wanda se pencha à la portière et vit en effet le traîneau les suivre à quelque distance.

— Mais il n'a pas mes trotteurs, dit-elle.

Et, abaissant une glace :

— Vite, cocher; lancez les chevaux. Prenez par la Mestchanskaïa, la Perspective-Newsky, puis les quais. — Nous allons lui faire faire du chemin à ce monsieur-là.

Les chevaux partirent avec une vélocité vertigineuse.

Il était trois heures; les réverbères commençaient à s'allumer, car, en janvier, il fait nuit à trois heures à Pétersbourg.

En moins de cinq minutes, ils eurent complètement distancé et perdu de vue le traîneau de louage qui s'était élancé sur leurs traces.

Mais quelle ne fut pas la stupéfaction de Wanda et de Katia, quand elles aperçurent ce même traîneau qui stationnait à l'angle du quai Anglais!

Evidemment cet homme était un espion qui connaissait la demeure de la princesse Kryloff.

Wanda trouva son père qui l'attendait dans son boudoir.

— D'où viens-tu donc? lui demanda-t-il d'un ton brusque.

— Mais je viens de profiter de ma liberté, répondit Wanda avec une fermeté un peu hautaine.

— Qui t'a accompagnée?

— Katia.

— Qu'est-ce que cette fille? Une socialiste peut-être.

— Cette fille, comme vous l'appelez, mérite toute ma confiance. Depuis ce matin, j'en ai fait mon secrétaire, ou, si vous le préférez, ma dame de compagnie. Au surplus, mon père, vous semblez avoir oublié déjà nos conventions.

— Cela ne peut durer ainsi! s'écria le prince, avec une colère qu'il cherchait encore à dominer, mais qui éclatait malgré lui. Mon affection pour toi me fait un devoir de veiller sur tes démarches, de te questionner sur tes actes.

— Assurément, je pourrais vous dire, répondit Wanda, que je sors de chez Nadège Litzanoff. Mais si une autre fois il ne me plaisait pas de vous instruire d'où je viens, vos questions m'obligeraient à mentir. Ne vaut-il pas mieux, pour votre dignité comme pour la mienne, vous abstenir de me questionner?

Le prince fit plusieurs fois le tour du boudoir à pas fiévreux.

— Tiens, lui dit-il tout à coup, en jetant sur un guéridon une liasse de billets de banque, voici les vingt-cinq mille roubles que je t'ai promis. Mais où passera cet argent, puis-je du moins le savoir?

— S'il faut que je rende compte de mes dépenses, je préfère que vous gardiez vos roubles.

Wanda regardait son père; elle vit les veines de son front se gonfler, indice, chez lui, d'une tempête intérieure. Mais elle était résolue : elle ne céderait pas.

Le prince, devinant ses dispositions à son attitude, reprit avec plus de douceur :

— Nous avons vu le ministre, Chabert et moi; l'affaire est en bonne voie, je ferai agir d'autres influences. Du moins, de ce côté-là, es-tu contente de moi, et m'accorderas-tu une petite récompense?

— Laquelle?

— De passer ta soirée avec moi.

— Oh! cela, c'est impossible.

— Pourquoi?

— Je ne dîne pas ici.

— Eh bien! s'écria le prince, perdant toute retenue, je te déclare que jamais, entends-tu, jamais, je ne pourrai m'habituer à te laisser sortir seule ainsi à toute heure du soir et même de la nuit.

Wanda attendit intrépide ce nouvel orage.

— Sais-tu ce qu'on dit, reprit le prince, ce que je viens d'apprendre d'un ami intime de Trépoff? C'est que tu es socialiste, nihiliste, que tu conspires avec toute cette crapule. Et le mystère dont tu t'environnes donne à ce propos une apparence de vérité. Ah! si je savais...

— Eh bien!

— Que chez moi, dans ma maison, que ma fille, en un mot, conspire contre l'empereur, contre la société; si je savais que tu eusses seulement la moindre connivence avec ces bandits, ces voleurs, ces assassins, je... je te renierais pour ma fille, je te dénoncerais, je te livrerais. Oui, oui, car il faut faire des exemples terribles; autre-

ment cette peste finirait par gagner toute la Russie, toutes les classes, et la société irait aux abîmes.

Wanda comprit le danger. Si on la découvrait, on en découvrirait d'autres; il fallait payer d'audace, rassurer son père à tout prix, lui ôter pour l'avenir tout soupçon. Le mensonge, qu'elle haïssait pourtant, devenait pour elle un devoir. En guerre, la ruse n'est-elle pas admise? Or, la guerre maintenant était ouverte, puisqu'on l'espionnait et la dénonçait.

— Ainsi, s'écria-t-elle en riant, voilà donc la véritable cause de ton courroux? La police est-elle à ce point aux abois, que, ne sachant où trouver des coupables, elle s'attaque aux jeunes filles de la noblesse? Mais en quelle circonstance ai-je pu donner prise à une accusation aussi saugrenue? Ah! c'est cela, je me souviens. Hier soir, au bal, j'ai parlé socialisme. Avec qui donc?... Avec Vérénine. Je riais, je plaisantais, je disais que si le socialisme pouvait nous délivrer de ces cohues officielles, où l'on se croit obligé d'aller se faire écraser, il rendrait un bien grand service à la société. Et à ce propos, il me parla d'une adresse qu'aurait reçue l'empereur, d'un prétendu comité révolutionnaire. Je me rappelle qu'un monsieur auquel j'avais refusé une valse, nous regardait alors du coin de l'œil. C'est lui, je le gagerais, l'espion, le dénonciateur. Mais, rassure-toi, père, je ne suis point socialiste, encore moins révolutionnaire. Quand il y a crime, ne cherche-t-on pas d'abord quel est celui qui a pu avoir intérêt à le commettre? Or, quel bénéfice pourrais-je recueillir d'un bouleversement social? Pour être socialiste, il faudrait que j'eusse perdu la raison, et tu m'accorderas que je ne suis pas tout à fait folle.

Kryloff connaissait le caractère hautain de sa fille, son indépendance de pensée, son horreur du mensonge. Cette déclaration le rassura et le calma.

— C'est aussi, dit-il, ce que j'ai répondu. Mais alors, pourquoi ce mystère dans ta conduite? Tranquillise-moi tout à fait et dis-moi où tu vas dîner.

— Puisqu'il le faut pour me disculper entièrement à tes yeux de cette sotte accusation, je vais dîner chez les Litzanoff.

— Mais tu en sors.

— Oui, je viens de réconcilier Nadège avec son mari ; nous dînons ensemble, et pour sceller la réconciliation nous irons passer la soirée au théâtre.

— Et cet argent, à quoi le destines-tu? Si je pouvais supposer qu'il dût passer entre les mains des conspirateurs...

— Je ne puis que te répéter ce que je t'ai dit ce matin, vilain curieux; mais à la condition expresse que tu ne me questionneras plus. Je veux fonder un atelier, un refuge pour les jeunes orphelins, et cela précisément par haine des socialistes. Nous n'avons peut-être qu'une chance d'échapper à la révolution sociale, nous, la noblesse, les riches, les oisifs, les heureux, c'est de nous occuper du sort des classes souffrantes et de chercher à l'améliorer.

— Et pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt?

— Parce que je me souvenais de l'opposition que tu as faite à la fondation de mes écoles dans l'Ukraine.

— C'est qu'en effet, je ne suis pas de ton avis. Plus on instruit le peuple, plus on améliore son sort, plus on développe en lui la haine et la convoitise. C'est une race d'esclaves, de paresseux, une race vile, qu'on ne peut conduire qu'avec le knout. Vois ce qu'a produit l'émancipation. Le résultat de cette belle équipée, c'est la ruine de la noblesse, la ruine de l'agriculture, la misère générale.

— Je ne pense pas comme toi. Permets donc que j'agisse selon ma conviction.

— Je t'ai déjà passé tes écoles, je te passerai encore cette fantaisie d'ateliers. Il y a aujourd'hui une rage de libéralisme; c'est la mode, et je sais que les femmes sont esclaves de la mode. Cependant ne me ruine pas avec toutes ces folies-là, car c'est de l'argent fort mal placé.

— Folies, soit! laisse-moi mes folies; j'ai bien le temps de perdre mes illusions.

— Cependant, c'est ainsi que tu donnes prise aux accusations de socialisme...

— Il me sera toujours si facile de me disculper! Voyons, vilain père, ne renouvelle plus ces scènes qui nous font tant de mal à tous les deux.

— Enfant gâtée, soupira le prince, tu sais que je cède toujours. J'aurais bien voulu ce soir m'occuper avec toi de nos invitations, et ajouter quelques noms à notre liste habituelle, celui du prince Stackelberg, par exemple.

— Eh bien! demain matin. J'accepte ton bal, puisque tu acceptes mon atelier.

— Je le veux très brillant, dit le prince.

— Tâche alors d'inviter des officiers, des généraux. J'ai remarqué, hier, de quel bel effet étaient, dans un bal, les costumes militaires et les décorations.

Wanda pensait qu'il serait utile au parti de faire quelques recrues dans l'armée.

— Quel goût te prend donc tout à coup pour les militaires? s'écria le prince. Toi, qui as toujours professé tant d'éloignement pour la guerre et pour ceux qui la font! Mais tu as raison, j'y penserai.

— Adieu, je me sauve, dit Wanda; car il faut que je m'habille un peu.

Elle se retira dans sa chambre. Là, elle se laissa tomber dans un fauteuil avec accablement. Ce n'était pas la lutte soutenue avec son père qui la brisait ainsi, c'était le souvenir de son entrevue avec Stepane Litzanoff.

— Qu'a-t-il donc cet homme pour m'émouvoir ainsi? se disait-elle. A l'impression troublante que me causait sa présence, je m'étais toujours doutée qu'il m'aimait. Oui, c'est cela, c'est une influence que mes nerfs subissent. Mais ce n'est pas, je ne veux pas que ce soit de l'amour. Oh! non, je ne le veux pas.

Elle renversa sa tête sur le dossier de son fauteuil; son beau profil, pâle et triste, encadré dans sa chevelure

brune, se découpait avec la netteté d'un marbre sur la pénombre.

Malgré elle, elle pensait à Stepane.

La première fois qu'elle avait rencontré le comte Litzanoff, le jour de son mariage avec Nadège, elle avait été frappée de sa beauté singulière, de son esprit original et indépendant.

Elle s'était sentie vivement attirée vers cette nature à la fois exubérante et raffinée, élégante et un peu sauvage.

Chaque fois qu'elle avait vu Litzanoff, cette impression s'était reproduite plus intense. Mais elle avait compris le danger et avait espacé, puis cessé complètement ses visites à Nadège. Et si elle s'était jetée avec tant d'ardeur dans le mouvement révolutionnaire, c'était en partie pour échapper à l'obsession d'un attrait aussi violent que soudain et involontaire.

Toutefois ce penchant était resté assez puissant pour la détourner de tout autre. Raymond Chabert l'avait intéressée ; elle éprouvait même pour lui une sorte de tendresse, qu'elle avait prise un instant pour de l'amour. Mais cette affection n'avait rien de comparable au trouble profond que lui causait un seul regard de Litzanoff. Et cependant, son esprit, son cœur même se reposaient avec plus de sécurité sur Raymond que sur Stepane.

Elle cherchait à analyser ces deux sentiments si dissemblables, si opposés qu'ils ne s'excluaient pas l'un l'autre. Toutefois elle était encore si bouleversée de son entrevue avec Stepane, qu'elle ne pouvait discerner avec une entière lucidité ce qui se passait en elle. L'amour du Litzanoff s'imposait par la puissance magnétique du désir; mais il lui causait en même temps comme une sorte de malaise et d'effroi, ou plutôt de remords. Raymond ne la foudroyait pas; mais il lui inspirait une confiance sans bornes; et son admiration à la fois passionnée et timide, son absolu dévouement lui fondaient le cœur.

— Au surplus, dit-elle en se levant avec énergie, que m'importent ces deux sentiments, puisque je me dois tout entière à la cause que j'ai embrassée?

Elle appela Katia, demanda des lumières.

— Vite, Katia, habille-toi d'une de mes robes, car désormais tu passes à l'état de dame de compagnie.

Mais Katia, sans se soucier de sa subite élévation :

— Décidément, dit-elle fort émue, nous sommes surveillées de très près; je viens de voir, à la lueur des lanternes, le traîneau de tout à l'heure. J'ai envoyé Fœdor en observation; et il me dit avoir parfaitement reconnu Popoff, que le prince a congédié le mois passé.

— Il en est sûr?

— Oui. Et cette découverte m'effraie, car ce Popoff est un fieffé coquin, capable de tout. Il a peut-être révélé à la police nos sorties nocturnes.

Wanda réfléchissait.

— En effet, fit-elle, c'est une guerre déclarée.

Elle raconta alors à Katia ce que venait de lui dire son père, et l'accusation qui pesait sur elle.

— La police a l'œil sur nous, ajouta-t-elle; mais nous trouverons un moyen de la dépister. Comme nous allons chez les Litzanoff, qu'on ne peut suspecter de socialisme, nous nous laisserons suivre. Puis, vers neuf heures, nous affublerons deux femmes de chambre de nos chapeaux et de nos pelisses; et elles remonteront à notre place dans le coupé, qui les reconduira ici. Et nous, avec les Litzanoff, nous nous rendrons chez Padlewsky, où l'on se réunit ce soir.

— Fort bien. Nous échapperons cette fois; mais demain, après-demain, tous les jours, comment communiquer avec nos amis? Ce sera un danger permanent, non seulement pour nous, mais pour nos amis, pour le succès de notre propagande.

Wanda resta un instant songeuse, puis tout à coup :

— *Eureka!* s'écria-t-elle.

— Quoi donc?

— Il faut prendre le taureau par les cornes, j'irai avec mon père voir le général Trépoff.

— Et que lui diras-tu?

— Je me plaindrai d'être soupçonnée par un gouvernement que mon père a toujours si loyalement soutenu; je me plaindrai surtout d'être espionnée. Enfin, je l'inviterai à notre bal, et...

Elle rit aux éclats.

— Achève.

— Et je le séduirai. N'est-ce pas que l'idée est originale?

— Ravissante. Mais prends garde, il ne faut pas jouer avec le feu.

Katia Lawinska avait une physionomie énergique; la tête était large, les pommettes saillantes et colorées; le front, peu élevé, était encadré de cheveux bruns. Le regard de ses petits yeux, gris-bleu, enfoncés sous leurs orbites et ombragés de cils et de sourcils noirs, semblait venir de loin. Ordinairement très doux, ce regard prenait parfois, sous l'influence de l'indignation ou de l'enthousiasme, un éclat intense, presque violent.

Son attitude dépourvue de toute coquetterie, sa taille sans flexibilité révélaient un caractère ferme et tout d'une pièce. Cependant, avec quelque recherche de toilette, elle eût pu passer pour jolie.

Revêtue d'une robe de Wanda, elle parut comme transformée.

— Tu vois bien que tu n'es pas laide, lui dit Wanda; mais tu t'enlaidis à plaisir avec ton affreux costume de nihiliste.

— Si je m'habille ainsi, c'est par réaction contre la vanité féminine. Ce qui perd les femmes, c'est l'esthétique, c'est leur amour immodéré pour le chiffon, la toilette. Pourvu que leur corps soit paré, elles ne s'inquiètent pas d'orner leur esprit et d'embellir leur âme.

— Cependant, répliqua Wanda, à mon avis, Padlewsky a raison. L'attrait du luxe est dans la nature humaine, et

surtout dans la nature féminine. Nous n'arriverons jamais à le supprimer. C'est d'ailleurs un élément de sociabilité dont il faut tenir compte.

— Plus tard, je ne dis pas, répondit Katia ; mais aujourd'hui que le peuple est couvert de haillons, le luxe de quelques-uns est un outrage à sa misère.

Elles partirent.

L'isvostchick (1) était toujours sur son traîneau en observation devant l'hôtel. Il se lança immédiatement à la suite du coupé qui, au lieu de la course folle de l'après-midi, prit une allure paisible.

Wanda trouva Nadège consolée, radieuse.

— Il n'y a que toi pour faire de pareils miracles, s'écria la jeune femme en sautant au cou de son amie.

Wanda tendit la main à Stepane, et sentit qu'il tremblait.

— Décidément, dit Nadège, Stepane et moi, nous sommes devenus depuis tantôt d'enragés socialistes. Nous sommes décidés à te suivre partout, même en Sibérie. N'est-ce pas, Stepane ?

— Jusqu'au bout du monde, répondit-il. Et s'il y avait un enfer, j'ajouterais : jusqu'en enfer.

— Eh bien ! chers amis, je vais tout de suite vous mettre à l'épreuve. J'ai amené avec moi ma femme de chambre que je regarde comme mon amie ; car, en notre qualité de démocrates, nous n'admettons ni castes, ni rang, ni domesticité. Elle est comme moi dévouée à l'œuvre, je la traite en égale, et je désire que vous l'engagiez à dîner à votre table.

— En effet, repartit Nadège en riant, c'est une épreuve inattendue. Admettre à ma table une femme de chambre, si dévouée soit-elle au socialisme, j'avoue que je ne suis pas encore arrivée à cette hauteur démocratique. Si tu le désires, elle ne mangera pas avec les autres domestiques, je la ferai servir à part.

(1) Cocher de voiture de louage.

— Cependant, si tu allais en Sibérie, pourrais-tu choisir ta société ?

— Nous n'y sommes pas encore. Mais toi, Stepane, qu'en penses-tu ?

— Je pense que si Wanda, qui a plus de quartiers de noblesse que nous, ne croit pas déroger en dînant avec cette personne, nous aurions tort de nous montrer plus difficiles qu'elle-même.

Wanda récompensa d'un regard affectueux cette condescendance qui devait coûter au comte, l'un des hommes les plus aristocrates de Russie.

— Eh bien ! mes amis, ce n'était qu'une épreuve. Je vais faire tomber toutes vos répugnances.

Elle leur raconta en quelques mots l'histoire de Katia, et, ouvrant la porte, elle l'appela.

— Viens, chère amie, voici deux nouveaux socialistes qui veulent te connaître.

A la vue de cette jeune fille distinguée, qui se présentait en femme du monde, avec une aisance de bonne compagnie, Nadège lui tendit la main ; et Stepane s'inclina devant elle.

Le dîner fut très gai.

A huit heures, on envoya deux femmes de chambre de Nadège remplacer dans le coupé Wanda et Katia, et les quatre amis montèrent dans un modeste fiacre pour se rendre chez Padlewsky.

— N'est-ce pas, c'est amusant de conspirer ? dit Wanda.

— Avec vous, surtout, chère princesse, répondit Stepane.

— A l'amende ! s'écria Katia. Les mots, prince et princesse, comte et comtesse sont absolument prohibés du vocabulaire socialiste.

Ils descendirent de fiacre à l'entrée de la Nouvelle-Perspective. Mais quelle ne fut point leur stupeur en apercevant derrière eux le traîneau qu'ils avaient cru lancer à la suite des deux femmes de chambre ! Comment le madré coquin avait-il éventé le stratagème ?

— Elles auront parlé avant de monter en voiture, dit Katia, et comme Popoff connaît parfaitement la voix de Wanda et la mienne, il ne se sera pas laissé prendre à la ruse.

— Il faut nous en débarrasser à tout prix, conseilla Litzanoff; car il nous suivrait jusque chez Padlewsky. En guerre, on tue les espions.

Il tira un petit poignard.

— Comme cela, en pleine rue, à neuf heures du soir ! se récria Wanda. Et les hommes de police qui veillent, et tout le monde qui passe !

— Je le frapperai sans qu'il ait le temps de faire un mouvement.

— Non, ce serait une témérité dangereuse, dit Wanda.

— Moins dangereuse que de le laisser nous suivre, opina Katia. C'est, d'ailleurs, un scélérat capable de tous les crimes.

— Tuer un homme, répandre le sang! exclama Nadège avec effroi.

— Il faut simplement l'acheter, reprit Wanda. Avez-vous sur vous assez d'argent ?

— J'ai quelques billets de banque.

Il s'avança auprès de l'isvostchick.

— Popoff ! appela-t-il.

Celui-ci, qui ne s'attendait pas à être découvert, tressauta sur son siège.

— Descends, j'ai à te parler.

Popoff mit pied à terre.

— Combien te donne-t-on pour nous suivre? demanda Litzanoff.

— Mais...

— Pas de mais. Réponds.

— Je vous certifie, Excellence...

— Je te connais, tu es un drôle. Si tu ne réponds pas tout de suite, je te fais arrêter, car tu as volé le prince Kryloff. Combien te faut-il pour mentir à ceux qui t'emploient ?

— Cinquante roubles argent.

— Tiens, en voilà cent, et tâche que je ne te retrouve pas sur ma route, car ce ne sont pas des roubles que je te donnerais, mauvais garnement.

Popoff remonta prestement sur son siège et fouetta son cheval qui partit à toute vitesse du côté de la Néva.

Alors les quatre amis s'engagèrent dans une ruelle fort étroite aboutissant à une rue un peu plus large où, comme dans toutes les rues de Pétersbourg, les plus belles maisons coudoient d'ignobles cabarets.

Ils sonnèrent au numéro 11, montèrent deux étages et frappèrent à une porte qui s'ouvrit aussitôt.

## XVI

### DESCENTE DE POLICE

On les introduisit dans une antichambre assez spacieuse, où un certain nombre de pelisses étaient déjà suspendues.

Ils demandèrent Padlewsky.

— C'est ici, répondit l'introducteur.

Ils entrèrent alors dans un salon où une dizaine de personnes jouaient aux cartes.

André Padlewsky vint à leur rencontre.

Il serra la main de Wanda.

— Je vous amène deux fervents néophytes, lui dit la princesse.

En reconnaissant Litzanoff et Nadège, Padlewsky fit un haut-le-corps.

— Quoi! s'écria-t-il, ce mauvais sujet, cet affreux sceptique arrive enfin à la vérité?

— Voilà notre lumière, notre phare! répondit Litzanoff en désignant Wanda.

— Ils sont déjà là une cinquantaine, reprit Padlewsky. Mais nous serons bien ce soir une centaine, car on va discuter une importante question.

— Et où donc sont vos amis? demanda Litzanoff. Ce salon avec ces tables de jeu, ces bougies avec ces abat-jour n'indiquent guère une réunion politique.

— En effet, ce salon calme et honnête, c'est pour déjouer les surprises de la police. Ce n'est pas dans cette maison que se tient la réunion, mais à côté. Vous êtes entrés au numéro 11, qui a deux issues; on entre également au numéro 15, qui a aussi deux sorties; mais la réunion est au numéro 13. Ces trois maisons nous appartiennent. Les dvornicks, que nous abreuvons largement les jours d'assemblée, ne se doutent de rien. De plus, à chacune des sorties, nous avons des amis qui font le guet. Voyez-vous ces quatre sonnettes, elles correspondent aux quatre sorties. A la moindre alerte, un coup de sonnette nous avertirait d'où vient le danger, et nous ferions sortir nos amis par les issues libres. Ces quatre sonnettes sont confiées à des hommes dont je suis aussi sûr que de moi-même. Chaque fois, ils changent de costumes. Ce soir, ils sont déguisés en déciatskys (1), une autre fois en isvostchicks; et ils se tiennent à la porte en droschky ou en traîneau, comme s'ils attendaient quelqu'un.

— Tout cela est fort bien combiné, dit Litzanoff; mais comment sur cent personnes que vous réunissez, pouvez-vous supposer qu'il ne s'en trouve aucune pour vous dénoncer?

— Nous ne nous réunissons ici que pour les assemblées de district, c'est-à-dire très rarement. Les personnes que nous recevons sont absolument sûres. Leur position, leur fortune ou leurs antécédents les mettent à l'abri de toute tentative de corruption de la part de la police. Nous les connaissons, nous en répondons tout aussi sûrement que Wanda Kryloff répond de vous. Soyez donc sans inquiétude.

En ce moment, d'autres personnes entraient.

(1) Garde-ville par dix maisons.

Padlewsky poussa un ressort à côté du poêle. Un panneau s'ouvrit, pouvant donner passage à une personne.

Ils pénétrèrent alors dans la salle des réunions.

La salle des réunions pouvait contenir deux cents personnes au besoin; elle n'avait aucune fenêtre; elle était tendue d'une étoffe de laine capitonnée pour éteindre le son des voix. Le parquet était recouvert d'un épais tapis, pour amortir le bruit des pas. Du reste, rien de théâtral: des murs nus, de simples banquettes, et une estrade peu élevée pour l'orateur.

Quelle fut la stupéfaction de Nadège et de Litzanoff qui, parmi les assistants, en reconnurent un grand nombre appartenant à « la société, » et à des familles connues pour leur dévouement à l'empereur! Il s'y trouvait quelques notables propriétaires des environs, venus tout exprès pour assister à cette réunion. On y remarquait aussi des Polonais qu'on croyait ralliés, de riches Finlandais, un prince du Daghestan, des banquiers juifs et des Raskolniks (1).

A ces personnages plus ou moins officiels, plus ou moins titrés, se joignaient des condamnés politiques libérés ou évadés de la prison.

Woldemar Siline monta le premier à la tribune. Il exposa la situation actuelle de la Russie, lut les correspondances les plus importantes, montra quelle impulsion une guerre inique, entreprise pour enrayer le mouvement révolutionnaire, avait, au contraire, imprimée à la propagande socialiste.

Le docteur Poloutkine succéda à Siline et, avec une logique serrée, une éloquence sobre, mais vigoureuse, il exposa les conséquences désastreuses de la guerre de Turquie.

Il termina ainsi :

— Nous sommes le peuple le plus malheureux de la terre. En nous insurgeant contre l'ordre actuel, nous

(1) Anciens croyants, secte dissidente.

sommes certains de résumer en nous la conscience publique. Nobles et bourgeois, ouvriers et paysans, tous, nous sommes las de cette odieuse tyrannie. Le tzar a sacrifié trois cent mille existences pour supprimer en Bulgarie un régime beaucoup plus humain, beaucoup moins despotique que notre régime mongol. Nous venons de verser notre sang, de dépenser des milliards pour affranchir les Bulgares de l'oppression des pachas; mais n'avons-nous pas, nous aussi, nos pachas et nos rajahs? Nous avons envoyé nos soldats en Turquie pour y porter le bonheur et la liberté. Qu'est-ce que le bonheur lithuanien? Qu'est-ce que la liberté moscovite? Avant de délivrer les autres, tâchons de nous délivrer nous-mêmes.

Jamais paysan russe a-t-il possédé une maison et une terre, comme le Bulgare de Roustchouk? Notre mujik a-t-il jamais disposé d'approvisionnements de grains semblables à ceux que récolte l'habitant de la fertile vallée de Sophia et d'Andrinople? La Turquie a-t-elle des Klein-Michel, des Mourawieff, des Trépoff?

Notre fléau, c'est le césarisme, qui a amolli nos os, qui en a sucé la moelle, le césarisme qui a fait de nous un peuple dégénéré. Pour conquérir notre place parmi les nations civilisées, il faut détruire de fond en comble cet édifice gouvernemental, notre honte.

On prête au tzar toutes les généreuses intentions; mais l'enfer en est pavé. Dans un appel suprême qui lui est parvenu, nous avons tenté de réveiller la conscience impériale, si tant est qu'un empereur puisse avoir une conscience. Quelles libertés nous a-t-il données, ce magnanime empereur? Il a recousu quelques pièces neuves à un vieil habit, voilà tout.

On nous dit qu'aujourd'hui il y a des lois en Russie; mais ces lois, les gouverneurs de province les modifient ou les transgressent impunément selon leur bon plaisir.

Il y a en Russie des juges et même des jurés; mais la police continue de faire ce qui lui plaît. Les verges ont été supprimées; mais on fouette toujours dans cette

sainte et abominable Russie. Elles étaient reléguées sous un hangar ; cependant notre frère Bogolubof vient d'être outrageusement flagellé. Il a crié, non sous la douleur, mais sous l'insulte. Cette insulte, nous la ressentons tous, c'est nous qui sommes flagellés dans la personne de Bogolubof. »

En France, on eût applaudi ce discours. En Angleterre on l'eût accueilli par des hurrahs frénétiques. Là, aucun applaudissement, aucune manifestation bruyante, et cependant tous approuvaient ces paroles. La Russie a l'enthousiasme calme : c'est le pays des passions abstraites, des fureurs froides, des ivresses dogmatiques.

Si les Russes ont un jour leur révolution, ils n'auront pas ce ton déclamatoire de nos conventionnels. Ce n'est pas par entraînement qu'ils agissent et qu'ils parlent, mais par une conviction raisonnée, par une logique inflexible, une implacable justice.

Narkileff à son tour se leva et demanda d'un ton ferme et simple :

— Hier, dans une première réunion moins nombreuse que celle-ci, on a discuté, sans rien décider, quelle vengeance on devait tirer de Trépoff. Je viens donc vous demander aujourd'hui quel châtiment il mérite.

— La peine du talion ! crièrent un certain nombre.

— Non, la mort !

— Que ceux qui le condamnent à mort se lèvent ! reprit Narkileff.

La moitié environ des assistants se levèrent.

— Le châtiment des verges serait d'une exécution trop difficile, fit observer Komoff.

— Avec les moyens dont nous disposons, rien pour nous n'est impossible, dit Padlewsky.

— Les verges, opina Woldemar Siline, ne sont pas un châtiment suffisant pour tous les crimes que vient de révéler le procès des 193. Quatre cent cinquante prévenus, arrêtés arbitrairement, réduits à cent quatre-vingt-treize, c'est-à-dire deux cent cinquante-sept prisonniers

disparus, morts de froid, de faim, ou expédiés sans jugement en Sibérie! Croyez-vous que ce soit trop d'une vie d'homme pour expier toutes ces cruautés?

— Oui, oui, la mort, la mort!

Tel était maintenant le cri dominant.

— Quel genre de mort?

Ici les avis furent très partagés.

— Le traître Akime Niconoff est mort par le poignard, dit Sophron, et l'on n'a pu trouver ceux qui l'ont frappé.

— Ecoutez, reprit Padlewsky, je ne suis pas d'avis de tuer Trépoff.

De vives réclamations couvrirent sa voix.

— Il faut que justice se fasse.

— Attendons, continua-t-il, le jour de la grande justice, de la grande colère du peuple.

— Il faudrait attendre trop longtemps, peut-être, s'écria un assistant.

— Réfléchissez, mes amis, que ce serait un assassinat.

— Dites une exécution juste.

— A quoi servira cette exécution partielle? Si vous entrez dans la voie des exécutions, ce n'est pas seulement Trépoff qu'il faudrait frapper, mais tous les magistrats, tous les officiers bleus, autrement dit, tous les représentants de la tyrannie, de l'arbitraire, tous ceux qui pratiquent effrontément et impunément l'injustice dans le saint-empire du tzar. Et pourquoi pas alors le tzar lui-même et la famille impériale? Non, non, ne répondons pas par des crimes aux crimes que l'on commet envers nous. Montrons que nous avons une morale et une justice supérieures à celles qu'ils pratiquent.

Il fut violemment interrompu :

— Pas de niaise générosité! ils ont fait assez de martyrs; nous voulons enfin les venger et nous défendre.

Padlewsky laissa passer le tumulte.

— Vous oubliez, reprit-il, qu'une exécution comme celle-là peut devenir très dangereuse pour le parti, lui

attirer de terribles représailles, entraver notre propagande, amener une recrudescence de mesures répressives, un redoublement de rigueurs envers les détenus ou les exilés.

— Tant mieux, s'écria Poloutkine, cela comblera la mesure. Plus ils emprisonneront, plus ils flagelleront, et plus aussi ils soulèveront l'indignation publique. Le peuple russe est un grand endormi dont la main inerte pend à son côté. Il s'agit de secouer sa torpeur, de le tirer de sa mortelle léthargie, d'armer ce bras que paralysent son long esclavage et son respect imbécile pour ses tyrans. Un coup d'éclat audacieux sera, j'en ai l'espoir, le signal attendu vainement depuis plus de vingt ans par tous les hommes qui croient à la Révolution et qui la veulent.

Ces paroles énergiques soulevèrent dans la salle une tempête.

— Oui.

— Non.

— La mort !

— Par le poignard.

— Par le revolver.

— Par embuscade.

— Publiquement.

— Audacieusement.

— En plein jour.

— Oui, toute la publicité désirable.

— Un magnifique procès.

— Un Myschkine.

— Qui sera-t-il ?

— Voulez-vous que ce soit moi? fit Litzanoff à l'oreille de Wanda.

— Non! oh! non! s'écria Nadège avec épouvante, en se serrant contre son mari.

— Quelle courageuse conspiratrice! dit en riant Litzanoff.

La séance était interrompue. Tous les assistants s'é-

taient levés, formaient des groupes et causaient avec animation.

Katia parlait avec Véra Zassoulitch, qui était restée isolée sur un banc et qui écoutait, comme la veille, tout ce brouhaha, avec son sourire triste, un sourire d'enfant, et son regard replié.

— Si ce soir encore on ne résout rien, j'agirai, dit-elle simplement.

Elle quitta sa place et s'approcha d'un groupe qui discutait vivement. Mais elle ne se mêla pas à la discussion.

— Quelle est donc cette jeune fille ? demanda Litzanoff à Katia.

— C'est une héroïne, une martyre. Voici son histoire ; elle est épouvantable.

A peine venait-elle de terminer son éducation dans un pensionnat de Moscou, qu'elle rencontra Netchaïeff qui l'initia aux doctrines révolutionnaires.

Pour avoir rencontré Netchaïeff, écouté ses leçons, elle fut envoyée sans condamnation aux casemates de la forteresse. En vain demanda-t-elle les motifs de son arrestation, afin de pouvoir prouver son innocence ; ses gardiens restaient sourds et muets. Elle avait une mère qu'elle adorait; il lui fut interdit de la voir, de lui écrire, d'en recevoir aucune nouvelle. Elle apprit enfin que sa mère était emprisonnée comme elle ; sa sœur également jetée en prison avec un tout petit enfant qu'elle nourrissait. Or, l'enfant mourut en prison de privations ; et le mari de cette pauvre mère fut condamné à vingt ans de travaux dans les mines. Le cœur sensible de Véra saignait plus encore des souffrances de ceux qu'elle aimait que des siennes propres.

Et cependant quelle triste vie lui était faite ! On lui refusait même toute occupation : c'était la torture du secret, de l'oisiveté, de l'ennui.

Pendant ces deux années, m'a-t-elle dit, ses yeux ne virent que des geôliers et des agents de police ; ses oreilles n'entendirent que le bruit des verrous, le cliquetis du

fusil, le pas cadencé de la sentinelle et les sonneries monotones de l'horloge de la forteresse, annonçant aux prisonniers des heures vides, aussi pesantes que des siècles. Enfin quand cette pauvre fille sortit de son cachot, alors qu'elle croyait être rendue à la liberté, la police la ressaisit et l'envoya dans un gouvernement lointain, où elle fut internée, placée sous une surveillance incessante, relancée de ville en ville, de bourgade en bourgade, poursuivie partout de regards obliques, de soupçons outrageants pour un crime qu'elle n'avait pas commis. Comprenez-vous toutes les indignations, toutes les révoltes qui ont dû s'accumuler dans cette âme de vingt ans? Comprenez-vous quelle doit être son irritation, sa haine contre la police et les gens de police ?

On discutait toujours, mais rien n'était décidé, quand, soudain, un homme, le visage pâle, décomposé, celui qui avait ouvert la porte à Wanda et à ses amis, entra dans la salle, s'avança précipitamment vers Padlewsky et lui dit quelques mots à voix basse.

— Mes amis, s'écria le Polonais, la police est à la porte du numéro 11.

Il se fit soudain un silence plein d'angoisse. Tous les visages blêmirent; car tous les assistants se virent instantanément sur la route de Tobolsk.

Siline monta à la tribune.

— Pas de folle panique, dit-il : du sang-froid. Il y a trois autres issues : en nous divisant en trois groupes, nous pouvons effectuer notre retraite en toute sécurité. Depuis cinquante ans que je conspire, c'est au moins la vingtième fois que la police découvre le lieu de nos réunions. Soyons donc calmes, pas de lâcheté surtout. Rappelons-nous que nous avons fait à la grande cause du peuple le sacrifice de nos vies.

Nadège, toute tremblante, était prête à s'évanouir.

Sur le visage de Wanda comme sur celui de Katia et de Litzanoff, on n'eût pu surprendre ni hésitation ni crainte.

— Vous êtes aussi brave qu'un vieux conspirateur, dit Wanda à Stepane.

— Je vous jure que de ma vie je ne me suis autant amusé. Ce sont là de vraies, de nobles émotions. Ce matin, je voulais me tuer ; je suis heureux d'avoir attendu, ajouta-t-il à l'oreille de Wanda.

Elle leva sur lui son beau regard profond et doux.

— Un suicide stérile ! Vous voyez que, parmi nous, les occasions ne manquent pas de sacrifier sa vie.

Padlewsky s'était rendu dans le salon d'entrée du n° 11 pour fermer les portes, les assujettir avec de lourdes ferrures, afin d'avoir le temps, pendant que la police les forcerait, d'assurer la retraite des assistants.

Mais il revint bientôt et dit avec calme :

— La situation est grave, plus grave que je ne le pensais tout à l'heure : les quatre issues sont gardées par la police.

Il ne s'éleva pas un murmure, pas un cri d'effarement. Seulement, il semblait qu'on entendît battre les cœurs dans les poitrines.

Padlewsky reprit, toujours impassible :

— Il est évident que nous avons été vendus. Il y a un traître parmi nous.

Tous s'entre-regardèrent.

— Quel est-il ? Peu importe ! le lâche sera puni par l'inutilité même de sa délation. Si j'ai paru un instant inquiet, c'était une épreuve. Pardonnez-la-moi ; vous êtes tous des héros. Dans l'installation de cette salle, la délation a été prévue. Il y a une cinquième issue, connue de moi seul. Les quatre portes sont fortement barricadées ; la police, pour les faire sauter, mettra bien une demi-heure. Nous avons donc le temps d'opérer notre sortie avec calme. Du silence surtout.

Alors André Padlewsky tira un cordon dissimulé dans un repli de la tenture. La tenture s'écarta ; il ouvrit une porte et tous les assistants, un par un, s'engagèrent dans un escalier tournant fort étroit. Ainsi qu'un capitaine de

vaisseau naufragé reste le dernier sur le pont, ainsi Padlewsky ne consentit à descendre qu'après avoir opéré le sauvetage de tous les assistants. Il rétablit la tenture, referma sur lui la porte secrète. En ce moment on entendait des coups de hache ébranler les portes.

## XVII

### LE GRAND MAITRE DE POLICE DE PÉTERSBOURG

Le lendemain matin, Wanda se réveilla fraîche, reposée. Il ne semblait pas que le plus léger trouble l'eût jamais effleurée. Ce front, sous lequel on devinait parfois des orages, était calme, pur, candide même.

Aussitôt qu'elle fut habillée, elle passa dans l'appartement de son père.

— Mon père, lui dit-elle, j'ai réfléchi cette nuit aux accusations qu'on porte contre moi. En effet, toutes fausses qu'elles soient, elles pourraient avoir pour toi comme pour moi des conséquences fâcheuses; et je crois qu'il importe de donner immédiatement à la police les preuves de mon innocence. Cette précaution me semble d'autant plus nécessaire qu'hier, en allant avec Katia chez les Litzanoff, nous avons été suivis, par qui? par ce scélérat de Popoff, que tu croyais en prison. Comment est-il libre? Pourquoi nous suivait-il? Evidemment, il devait être payé pour cela. Et qui le paie, si ce n'est la police?

— Ce gredin de Popoff serait en liberté! s'écria le prince. Je réclamerai contre une pareille indignité. Quelles preuves comptes-tu donner de ton innocence?

— Je veux aller avec toi voir le chef de la police, et provoquer une franche explication. Crois-tu qu'en me voyant, il puisse conserver des doutes? Ai-je rien de commun avec les jeunes nihilistes à l'air rogue, qui se vêtissent de sarraux de laine brune, se font couper les

cheveux et portent des lunettes? Ne suis-je pas une femme du monde, une femme élégante?

— C'est une idée, dit le prince. Nous en parlerons en déjeunant. D'autant plus que Trépoff est un galant homme, peut-être même un homme galant, charmant, distingué, voire aussi quelque peu libéral.

— Qui fait fouetter les condamnés politiques, ajouta Wanda avec une nuance d'ironie.

— Il a raison. Ces socialistes sont d'une insolence, d'une audace! Un grand maître de police insulté par un Bogolubof, un fou, une canaille, un...

— Un homme, mon père, interrompit Wanda. Le général devait du moins respecter en lui la dignité humaine.

— Allons donc! ces hommes-là ont-ils une dignité! Ils sont mille fois plus coupables que les voleurs et même que les assassins. Un assassin n'est dangereux que pour quelques individus, un socialiste est dangereux pour la société tout entière.

— En vérité, mon père, tu t'exagères, je crois, l'importance du parti socialiste. Selon moi, on fait beaucoup de bruit pour rien. Pour quelques centaines d'individus qui ont des théories plus ou moins excentriques, la société, à t'en croire, marcherait aux abîmes.

— Tu as peut-être raison. Mais le préfet de police a raison, lui aussi, d'entretenir le respect de l'autorité; car c'est l'autorité que veulent supprimer ces anarchistes, l'autorité sans laquelle l'ordre social ne peut exister, sans laquelle nous retomberions dans un effroyable chaos. Cela ne t'effraierait pas de venir voir le chef de la police?

— Non, car je suis forte de mon innocence.

— Mais s'il y a réellement des dénonciations contre toi? Encore maintenant, tu viens de soutenir Bogolubof et de condamner Trépoff. Un semblable jugement énoncé devant d'autres personnes suffirait pour te rendre suspecte.

— Précisément, je veux expliquer au général que j'ai une certaine indépendance d'esprit, ce qui a pu donner à croire que je n'aimais pas beaucoup ce gouvernement de satrapes.

— Encore ! En vérité, tu me fais trembler. Tu sais bien qu'en Russie il ne faut pas plaisanter de la sorte.

— Je dirai cela d'un ton plaisant qui me fera pardonner.

— Tu ne connais pas, malheureuse enfant, toutes les surprises de la police. J'ai entendu dire par un de mes amis, qui peut-être parlait à bon escient, qu'en certain endroit mystérieux les verges étaient mises en mouvement par un mécanisme d'invention anglaise, dont l'usage était réservé à des occasions spéciales. Ainsi tel suspect cité devant le chef de la 3e section, après quelques moments d'entretien, sentait tout à coup une trappe s'abaisser, et se trouvait suspendu à mi-corps dans un sous-sol. Alors des mains le déshabillaient, et des verges invisibles exécutaient rapidement la besogne commandée. Puis la trappe se relevait, le suspect était reconduit à sa voiture avec la plus grande courtoisie, et il retournait chez lui, emportant les traces durables de sa visite au général, avec la consolation toutefois que ses bourreaux n'avaient pas vu son visage, et qu'il n'aurait point à rougir devant eux. On assure même que certaine dame de « la société » aurait été ainsi flagellée.

— Eh bien ! n'est-il pas odieux que de semblables actes puissent se commettre impunément ? Sans être socialiste, comment veux-tu qu'une conscience honnête ne se révolte pas devant de tels procédés?

— Et tu es fort capable de dire tout cela au maître de police ?

— Je te promets de veiller sur mes paroles.

— Mais s'il te questionne pour t'éprouver, dans quel sens répondras-tu ?

— Je répondrai légèrement, en femme mondaine et frivole.

— Soit. Mais prends bien garde.

Deux heures après cet entretien, le coupé du prince Kryloff s'arrêtait dans la grande rue de la mer, devant l'hôtel où Trépoff recevait les pétitionnaires.

Trépoff, alors grand maître de police de Pétersbourg, portait le titre de chef de la ville. Ce n'était point un monstre. Loin de passer pour un tyran cruel et atrabilaire, il était considéré par tout le monde comme un homme aimable, d'excellentes manières, d'un commerce agréable, d'un esprit cultivé, aimant les arts, la littérature et le théâtre.

Depuis longtemps il était l'un des favoris du tzar, qui le vit la première fois à Varsovie, où il était grand maître de police.

Alexandre, alors de passage dans cette ville, le rencontra un jour dans un droschky traîné par deux superbes chevaux noirs. Trépoff se tenait debout, la tête haute, les mains appuyées sur une tringle de fer. L'empereur le fit venir et lui demanda pourquoi il se promenait ainsi.

— Sire, répondit-il, c'est pour tout voir.

Ce mot plut à l'empereur, qui lui donna dès lors sa confiance.

Mais ce n'était pas seulement le tzar, c'était le public qui regardait Trépoff comme l'un des meilleurs grands maîtres de police qu'ait eus Pétersbourg; ce qui n'était pas toutefois absolument louangeur. On lui accordait une certaine indépendance, une certaine impartialité. Les grands voleurs le redoutaient autant que les petits. Les quartiers pauvres étaient l'objet de sa sollicitude aussi bien que les quartiers élégants. Les habitants de Pétersbourg l'appelaient « le père Trépoff », ce qui est, en Russie, une appellation flatteuse.

Comment donc s'était-il laissé emporter jusqu'à donner cet ordre inqualifiable qui lui avait fait perdre en un instant sa popularité?

Comment s'expliquer cette violence de la part d'un

homme aussi maître de lui ? Sans doute il avait ses nerfs, et c'est une terrible chose que les nerfs russes.

En montant l'escalier qui conduit aux appartements du chef de la ville, Wanda sentait son cœur battre avec violence. Elle craignait maintenant de ne pouvoir se dominer en présence de cet homme qui, à ses yeux, résumait, assumait tous les crimes de la police.

Depuis trois jours, la colère de Trépoff, loin de se calmer par l'exécution de Bogolubof, s'était encore accrue par les reproches que lui avait adressés l'empereur.

Depuis trois jours, il avait mis tous ses agents sur les dents, et rien ! rien ! Il n'avait pas trouvé trace de conspiration. L'inutile échauffourée de sa police pendant la nuit même avait achevé de l'exaspérer. On avait violé des domiciles particuliers, et cela sans résultat.

Donc, il avait encore ses nerfs.

Il savait que les socialistes voulaient venger l'insulte infligée à Bogolubof ; et cependant, si un socialiste se fût soudain présenté devant lui, les verges ne lui eussent pas paru un châtiment suffisant pour toutes les insomnies que lui causaient ces conspirations souterraines.

Quand on annonça le prince et la princesse Kryloff, il était occupé à écrire ; il bondit sur son siège.

— Ah ! enfin, pensa-t-il, je vais apprendre quelque chose. Une femme, une jeune fille, je saurai la faire parler.

Dominant sa mauvaise humeur, il se leva pour recevoir ses deux visiteurs. Son affabilité, sa haute distinction n'excluaient pas cependant la sévérité du regard et de l'attitude.

Il leur désigna des sièges.

— Général, lui dit le prince, c'est ma fille qui a voulu venir vous voir, afin de se plaindre à vous des bruits que votre police fait courir sur son compte, et de l'espionnage dont elle est l'objet de la part de vos agents.

— En effet, repartit Trépoff, voilà plusieurs rapports où je vois figurer le nom de la princesse, et...

Jusqu'alors Wanda avait conservé son voile ; elle le fit tomber.

Le général resta interdit devant cette merveilleuse apparition.

Wanda portait un coquet chapeau de velours grenat à plumes blanches avec des agrafes de perles fines. Les petites boucles nuageuses qui retombaient sur son front donnaient à ses yeux comme à toute sa physionomie un lumineux éclat. Son regard, devenu noir par la dilatation de la pupille, lançait par saccades de magnétiques éclairs.

— Je viens me dénoncer moi-même, dit-elle en souriant avec un air de défi plein de coquetterie, et me livrer à vos foudres, à vos rigueurs les plus inhumaines. Oui, je suis socialiste.

— Comment ! s'écria le prince qui crut que sa fille devenait folle.

Le grand maître de police, qui ne pouvait supposer qu'on se jouât de lui, écoutait, étonné.

— Je suis socialiste, reprit Wanda, entre une valse et une polka, entre une visite à ma couturière et une commande à ma modiste, entre un roman d'Octave Feuillet et une saynète de François Coppée.

Elle savait que Trépoff lisait particulièrement la littérature française.

— Oui, je conspire, continua-t-elle sur le même ton enjoué, contre le pavage fantastique de Pétersbourg, que la spirituelle critique de Dumas n'a pu encore transformer ; contre son macadam qui rappelle le cloaque, et contre ses toits verts, le désespoir des artistes français. Je conspire contre tout ce qui est laid, contre tout ce qui m'offusque les yeux et me blesse les pieds, contre tout ce qui choque le goût, le bon sens et le sentiment de justice que la nature a mis en moi. Quant à mes griefs contre la société, ils ne sont pas encore bien graves ; car je n'ai pas beaucoup à me plaindre de la part qu'elle m'a faite.

— En effet... dit le général, confondu de ce début dont

la frivolité ne rappelait en rien le ton tragique, ferme, résolu des socialistes convaincus.

— Mais si l'on continue à m'accuser, reprit-elle, à m'espionner, à me persécuter en un mot, je pourrais bien finir par me prendre au sérieux et devenir réellement socialiste, nihiliste, révolutionnaire, anarchiste, toutes choses effroyables auxquelles je n'entends goutte, mais que j'apprendrai, ne fût-ce que pour savoir ce dont on m'accuse, et jusqu'où peuvent s'égarer les policiers aux abois.

A ces derniers mots, Trépoff sentit le rouge lui monter au visage.

— Cependant, dit-il, hier au soir, à huit heures, vous avez été vue avec le comte et la comtesse Litzanoff?...

— Et ma dame de compagnie, interrompit Wanda, sans se laisser déconcerter.

— Dans un quartier que l'aristocratie n'a pas l'habitude de fréquenter, à cette heure-là surtout, et non loin d'une maison qui m'est signalée comme suspecte.

— Nous allions incognito avec le comte et la comtesse dans un petit théâtre, de fort mauvais ton, c'est vrai, mais avec l'unique projet de nous amuser, et sans la moindre intention d'hostilité contre le gouvernement.

— Comment avez-vous pu vous résoudre à pénétrer dans un pareil lieu ?

— Ce pauvre fou de Litzanoff est si blasé sur les plaisirs du grand monde, qu'il a voulu nous conduire à cet affreux petit théâtre, où nous avons passé en effet une très joyeuse soirée. Voilà la terrible conspiratrice que vous avez devant les yeux.

— Alors, objecta le général, pourquoi donner cent roubles à Popoff ?

— Pour comprendre cela, repartit Wanda avec une grande présence d'esprit, il faut connaître le comte Litzanoff. L'acharnement de cet homme à nous suivre lui agaçait les nerfs. Il tenait à son incognito, et comme il

n'avait pas sur lui d'autre valeur, il lui jeta un billet de cent roubles.

Trépoff avait écouté tout ce récit d'un air de doute. Si ce n'était pas vrai, c'était du moins vraisemblable; et comment dire à cette belle princesse : Vous mentez !

— Vous avez beaucoup d'esprit, dit-il, seulement...

Wanda l'interrompit aussitôt.

— Savez-vous, général, pourquoi les Russes conspirent, si tant est qu'ils conspirent ? C'est qu'ils s'ennuient. En Russie, le ciel est gris, la vie est grise, la tristesse prend les Russes au berceau. Quand ils ne demandent pas de distraction au vodky, ils en demandent à l'ivresse politique, qu'ils poussent jusqu'au tragique. Au lieu de construire des prisons, construisez des théâtres populaires; les Russes raffolent de théâtre : amusez-les, en un mot. Pensez-y, et vous verrez que j'ai peut-être raison.

— Ce sont là de fines plaisanteries ; et, ce qui me rassure un peu, princesse, au sujet de votre socialisme, c'est précisément votre esprit, votre parfaite distinction. Vous me semblez avoir trop d'intelligence, trop d'élégance native, pour trouver quelque intérêt ou quelque plaisir à vous mêler à tous ces songe-creux, à tous ces démocrates malpropres.

— Et, d'ailleurs, comment pouvez-vous un instant supposer que Litzanoff, ce roi de la mode, ce grand viveur, devienne jamais nihiliste ! Et sa charmante et vaporeuse femme, vous ne l'assimilez pas, je suppose, à ces viragos du dernier procès socialiste, et dont les journaux nous ont tracé de si abominables portraits? Pauvre Nadège ! conspiratrice ! Mais elle s'évanouirait à la seule pensée d'une semblable accusation. Général, je tiens essentiellement à vous présenter ces dangereux socialistes. Comme mon père, à l'occasion de mon anniversaire, donne un grand bal le 13 janvier, vous nous feriez un grand honneur de daigner y assister. Là, du moins, vous pourrez étudier de près tous ces noirs conspirateurs.

En parlant ainsi, Wanda avait su donner à sa physio-

nomie une expression à la fois fine et légère, naïve et coquette.

Le grand maître de police, subjugué par la charmeuse, accepta l'invitation.

Sa colère était passée; il eut pour le prince un mot aimable, qui flatta ses vanités paternelles.

## XVIII

### LE RENONCEMENT

Litzanoff, en rentrant à son hôtel, après la soirée passée au cercle Padlewsky, reconduisit Nadège chez elle et se retira dans son pavillon. Il s'enveloppa d'une fourrure et s'étendit sur son divan.

Il essaya vainement de dormir, il n'éprouvait aucun besoin de sommeil.

Vers minuit, il se leva tout à fait, prit l'un des volumes que lui avait prêtés Padlewsky, et continua attentivement sa lecture.

De temps à autre il l'interrompait, se promenait pendant quelques instants dans sa chambre, puis retombait dans une méditation pleine de tempêtes.

Son œil s'allumait, sa poitrine se soulevait, son visage exprimait une sauvage passion. Puis tout à coup, son regard s'attendrissait, ses bras semblaient vouloir envelopper une forme invisible, il murmurait des paroles inintelligibles d'une voix pleine d'émotion, de douceur, de larmes.

Pour chasser ces préoccupations douloureuses par leur intensité, il reprenait son livre.

Epuisé par ces luttes, il s'assoupit un instant; mais soudain il se dressa sur ses pieds, alla résolument à sa panoplie, en décrocha une arme, l'appuya contre sa poitrine et la laissa retomber aussitôt.

— Elle ne veut pas, dit-il.

Quand le jour parut, il sembla avoir pris un parti; et il s'endormit d'un sommeil assez calme. Il ne s'éveilla qu'à midi.

Nadège, inquiète, vint s'enquérir s'il n'était pas souffrant.

— Aucunement, répondit-il, en l'embrassant avec tendresse. J'ai passé la nuit à lire, voilà tout. Et toi, chère amie, es-tu remise des émotions de ta soirée?

— Je n'ai pu dormir non plus, repartit Nadège. Mais ce n'était pas à la soirée que je pensais, c'était à toi.

— A moi, toujours?

— Oui, toujours, fit la jeune femme, avec une moue charmante. Et tu ne pourrais m'en dire autant, affreux ingrat

— C'est vrai, je suis ingrat. Et cependant, je t'aime bien sincèrement, je t'assure.

— Stepane, dit Nadège avec une gravité, une fermeté qui n'étaient pas dans son caractère, je désire que tu me parles en toute sincérité.

— Sur quel sujet, chère amie? demanda Litzanoff en étouffant un soupir. Il croyait voir poindre une nouvelle scène.

— Tu aimes Wanda.

Stepane eut un haut-le-corps involontaire.

— Est-ce que tu es folle?

— Alors, jure-moi que tu ne l'aimes pas.

— Tu es une enfant.

— Je ne suis pas une enfant, Stepane; mais une femme qui aime éperdument, qui aime avec désespoir un homme dont elle n'est pas aimée. Je ne suis pas dupe de notre réconciliation.

Stepane était de ceux qui pensent qu'on peut mentir à une femme quand il s'agit de la rassurer; ou peut-être ne vit-il qu'une chose : en avouant qu'il aimait Wanda, il s'enlevait le bonheur de la voir, comme il l'avait vue la veille.

— Tu te trompes absolument, chère Nadège. J'admire Wanda comme on admire un beau marbre, charmant, divin, mais insensible. Wanda ne pourra jamais aimer qu'un héros; et je ne suis point un heros. Depuis longtemps tu me reproches d'aimer une autre femme. Ta perspicacité est en défaut. Ta rivale, c'est la débauche, c'est l'orgie qui a usé mon cœur, émoussé mes sens; c'est l'ennui, un immense ennui qui envahit toutes mes facultés et les ferme à une calme affection. Et cependant cette affection, j'en suis certain, serait pour moi le parfait bonheur, si j'étais capable de l'éprouver. Ah! chère amie, j'apprécie, crois-le, toutes tes belles et bonnes qualités; ton amour me touche, et je m'en sens indigne. Je voudrais t'aimer comme tu le mérites, t'adorer à genoux, passer ma vie à tes pieds.

— Mais alors, pourquoi ne m'aimes-tu pas ainsi? s'écria Nadège qui se jeta en sanglotant dans les bras de son mari.

— Pauvre cher cœur! c'est que je ne le puis pas.

Nadège se laissa tomber inerte sur le divan.

— Nadège, ma femme chérie, tes reproches me tuent. De grâce, épargne-les-moi.

Tout à coup, les yeux de la jeune femme rencontrèrent le poignard qu'avait jeté à terre Litzanoff, au milieu de son délire amoureux.

— Cette arme, qu'est-ce que cette arme? s'écria-t-elle tout à coup en lui montrant le poignard. Tu as voulu te tuer, Stepane, mon mari, mon amour!

Et elle l'étreignit follement.

— Tu voulais mourir, pourquoi? pourquoi? Parce qu'elle... cette femme, je ne sais qui... oui, c'est une femme qui te désespère ainsi.

— Non, non, je te le jure. J'ai voulu mourir, c'est vrai, mais c'est de ne pouvoir t'aimer comme tu le mérites, repartit Stepane, dont la bonté s'émut du chagrin qu'il venait de causer.

Et il serra tendrement sa femme dans ses bras.

— Répète-moi, jure-moi que tu n'aimes personne.

— Personne, mon amour, répondit Stepane.

— Merci, oh ! merci. Eh bien ! sais-tu ce que je venais te proposer tout à l'heure ? sais-tu ce que j'avais résolu ? dit-elle en souriant.

— Non.

— Je venais t'offrir de te rendre la liberté.

— Comment ?

— En demandant le divorce.

Stepane se dressa haletant, fit deux ou trois fois le tour de son cabinet d'un air sombre.

— Oh ! pardon, pardon, s'écria Nadège, qui crut avoir blessé son mari. J'en serais morte, sois sûr que j'en serais morte. Mais je voulais avant tout ton bonheur; je t'aime assez pour me sacrifier à toi.

Or, voici la pensée qui troublait si profondément Litzanoff. Il venait d'entrevoir la liberté, cette liberté que depuis deux ans il regrettait si amèrement. Entre le bonheur de la reconquérir et la douleur de Nadège, il hésitait. Accepter, c'était une cruauté. Les derniers mots de Nadège achevèrent de l'attendrir.

— Que tu es bonne ! dit-il.

Et il avait des larmes dans les yeux.

Nadège se crut aimée, sinon avec passion, du moins avec tendresse.

— Quel est ce livre ? demanda-t-elle.

— C'est le livre qui m'a converti au socialisme.

— Es-tu donc sérieusement converti et convaincu ?

— Très sérieusement, répondit Litzanoff, qui espérait trouver dans le socialisme une distraction, une délivrance peut-être, tellement convaincu que je veux y vouer ma vie...

— Alors, moi aussi, reprit-elle. Je dis comme Ruth à Noémi : Ton dieu sera mon dieu; ta croyance sera la mienne ; et avec toi j'irais au bout du monde.

Stepane resta quatre jours enfermé chez lui. Il ne sortit que pour aller demander à Padlewsky de nouveaux livres

socialistes, qu'il dévora : Bakounine, Tchernytchewsky, Lassalle, Marx. Puis, après les socialistes russes et allemands, il étudia avec la même persévérance Auguste Comte, Charles Fourier, Proudhon, sinon dans leurs œuvres originales, du moins dans les livres de leurs disciples.

L'idée de justice, qui jusqu'alors n'avait existé en lui qu'à l'état rudimentaire, tout enveloppée de nos conventions sociales, éclata lumineuse dans son esprit.

Au premier instant, ce fut comme un éblouissement.

Quand le Russe arrive à porter le scalpel dans les préjugés, il le fait avec une audace, une logique que n'ont pas les peuples de l'Occident.

Soudain, autour de lui tout le vieux monde croula, et il en contempla les débris sans étonnement, sans regrets, comme une chose naturelle, fatale et juste.

Il entrevit des choses auxquelles auparavant il n'avait jamais songé. Les révolutions politiquès et religieuses, qu'avaient-elles produit? Sans doute, elles avaient dépouillé le trône et l'autel de leur antique prestige; mais avaient-elles réalisé l'égalité et la liberté? Elles avaient allumé des désirs, sans offrir aucun moyen de les réaliser.

Parlementarisme, protestantisme ne lui semblèrent alors qu'ajournement, salut provisoire, endiguement. Avec les socialistes russes, il s'aperçut que ni les réminiscences du droit romain, ni une piètre légalité, ni une maigre philosophie déiste, ni un stérile rationalisme religieux ne pouvaient ajourner plus longtemps l'accomplissement des véritables destinées sociales.

Le peuple slave, encore si jeune, dont le sang n'est pas encore atrophié par les vices de la civilisation occidentale, dont le courage n'est pas encore épuisé par des révolutions illusoires, lui sembla plus propre que tout autre à tenter cette régénération du vieux monde.

Oui, il contribuerait à ce vaste mouvement, il apporterait sa pierre à ce colossal édifice; et, devant de si

hautes pensées, de si grands projets, ses souffrances égoïstes s'apaisèrent un moment.

Toutefois, ce n'est pas en un jour qu'on peut dépouiller le vieil homme. L'être instinctif devait avoir encore plus d'une prise avec l'être philosophique qui commençait à naître.

Après quatre jours de solitude presque absolue, pendant lesquels il se montra bon et tendre pour Nadège, il sembla prendre tout à coup une grande résolution.

Il manda son intendant. Cet intendant, Dmitri Kischleff, était un type, encore assez commun en Russie, de l'ancien serf, qui regarde l'émancipation comme non avenue et reste absolument dévoué et attaché à ses maîtres.

Dmitri était instruit, possédait quelque bien; mais il avait voulu rester dans la maison où, de simple majordome, il était monté au grade d'intendant. Il avait en lui tous les instincts du bon mujick, baisant la main qui l'enchaîne et qui le frappe.

Cette fortune, que Stepane gaspillait avec tant d'insouciance, il la gérait comme son bien propre. Ce palais, où il était né, il le regardait comme lui appartenant. Il s'enorgueillissait du faste princier de ses maîtres comme d'un luxe personnel. En un mot, il s'était identifié à leur vie.

Stepane, cet être si beau, si séduisant, lui semblait d'une race tellement supérieure à la sienne que pour lui c'était comme une sorte de demi-dieu. Il lui vouait une affection fétichiste.

Selon qu'il le voyait ou soucieux ou joyeux, il soupirait ou se frottait les mains. Quand il le croyait heureux, il regrettait moins ses gaspillages. Afin de refréner un peu ses dépenses, il le trompait souvent, et lui refusait de l'argent, alors même qu'il en avait dans ses coffres.

— Mon cher Dmitri, lui dit Stepane, voilà bien longtemps que je ne me suis occupé de mes affaires. Plusieurs fois, tu m'as donné de sages avertissements pour modérer mes folles dépenses. J'ai donc lieu de croire que ma fortune

est quelque peu entamée. Veuille, je te prie, me dresser un état exact de ce qui me reste, en établissant à part la dot de la comtesse. Je désire cet état dans le plus bref délai, demain, ce soir même, si cela est possible.

— Mes comptes étant en ordre parfait, avant deux heures, je puis apporter à Votre Excellence ce qu'elle me demande, répondit Dmitri.

— Va, je t'attends avec impatience, reprit Stepane. Il me faudrait immédiatement cent mille roubles.

— Cent mille roubles ! s'écria l'intendant, d'un air effaré.

— Oui, aujourd'hui même.

Dmitri hocha la tête.

— Ce sera difficile. Il ne m'en reste en caisse que vingt mille au plus. Votre Excellence oublie tout ce qu'il a fallu payer le mois passé pour l'hôtel, les chevaux, les toilettes de...

— C'est vrai, j'oubliais.

— Ce matin encore, j'ai reçu une note de cinq mille roubles du carrossier ; hier, une de dix mille du tapissier.

— C'est bon, c'est bon, paie ces notes, paie toutes celles qui porteront une date antérieure à ce jour ; mais dès ce moment, tu cesses d'être le banquier de cette dame.

Dmitri ne put réprimer un mouvement de joie.

— Oui, mon fidèle Dmitri, je renonce à cette folie ; mais il m'en vient une autre mille fois plus ruineuse que toutes celles qui t'ont fait gémir.

— Il serait vrai? exclama Dmitri avec une figure atterrée.

— Seulement, si je me ruine complètement, ce qui est probable, j'assurerai ton avenir. Sois donc sans inquiétude, mon brave.

— Ah ! s'il en est temps encore, je supplie Votre Excellence de réfléchir. La pauvreté, pour quiconque a vécu, comme vous, dans la grande richesse, est chose si épouvantable !

— Pas plus épouvantable que celle du mujick dont la vie entière s'écoule dans les privations sans une heure de joie, d'insouciance.

— Excellence, est-ce bien sérieux ce que vous dites là ?

— Absolument sérieux. Tu me connais, mon cher Dmitri, je n'ai jamais résisté à mes fantaisies. Celle-là est de toutes la plus impérieuse; mais elle est plus noble, et me donnera des jouissances élevées et pures, telles que je n'en ai jamais connu. Réunis donc toutes mes ressources, et apporte-moi les cent mille roubles que je te demande.

Le fidèle serviteur se retira abattu, bouleversé par cette nouvelle folie de son maître.

Il avait les cent mille roubles ; mais il ne les lui remit pas immédiatement, de peur qu'ils ne fussent trop vite dépensés. A midi, il lui apporta l'état de ses biens, et comme il se mettait à en lire l'énumération :

— Tu sais, Dmitri, que j'ai horreur des détails, interrompit-il. Les totaux tout de suite.

— Eh bien ! Votre Excellence...

— Tu m'ennuies avec « ton Excellence. » Appelle-moi simplement Stepane Danilovitch.

Dmitri regarda le comte avec stupéfaction.

— Jamais, dit-il, je n'oublierai le respect que je dois à Votre Excellence.

— Mais ne me dois-tu pas l'obéissance avant tout? repartit Stepane en souriant.

L'embarras du brave intendant fut extrême.

— Eh, tiens ! tu m'as élevé presque. Je veux que tu m'appelles Stepane tout court, comme je t'appelle Dmitri.

— Serait-il devenu fou? pensa Dmitri avec un regard d'épouvante.

Stepane ne put s'empêcher de rire.

— Oui, mon cher Dmitri, je suis un homme ni plus ni moins que toi ; et si j'avais le droit de te commander, — mais ce droit, je ne me le reconnais même pas, — je

t'ordonnerais de m'appeler Stepane. Appelle-moi donc comme tu voudras. Je te préviens seulement que plus tu supprimeras d'« Excellence », plus tu me feras plaisir.

— Ah! je remercie Votre Excellence de me laisser libre, car je n'aurais pu oublier mes devoirs envers Votre Excellence, et quand Votre Excellence serait revenue à d'autres idées, peut-être m'aurait-elle puni de lui avoir manqué de respect.

— C'est cela! donne-t'en à cœur joie. Et les cent mille roubles, me les apportes-tu?

— Si Votre Excellence pouvait se contenter de cinquante mille?

— Non.

— Soixante mille?

— Non.

— Peut-être trouverais-je quatre-vingt mille.

— En vérité, je crois que tu me marchandes.

— Quelquefois, insinua le fidèle intendant, ce qu'on vous fait cent mille roubles on vous le laisse pour quatre-vingt mille, et si Votre Excellence voulait me charger de la négociation...

— Impossible. C'est un cadeau que je veux faire.

— Un cadeau! gémit l'intendant, quand nous avons ici tant de peine à joindre les deux bouts.

— Tu sais que je n'ai jamais aimé les lésineries. Pour parler ton langage, noblesse oblige.

Au bout de dix minutes, Dmitri apportait, avec une mine désolée, les cent mille roubles demandés.

— Ce sont mes économies, dit-il.

— Comment! tes économies?

— Eh, oui! Quand je vois Votre Excellence jeter l'argent par les fenêtres, je tâche de rattraper cela.

— Bon et honnête Dmitri, donne-moi la main.

Mais Dmitri, au lieu d'obéir, recula, en jetant à son maître un regard stupéfait où perçait une nuance de mépris.

Néanmoins, il tomba aux genoux de Stepane, prit la main que son maître lui tendait, et la porta à ses lèvres.

— Comme il sera difficile, soupira Stepane, de soustraire le peuple russe à ses habitudes de servilité, et de ui inculquer des sentiments d'égalité et de liberté ! Suis-je bien certain moi-même d'avoir perdu tous mes préjugés de caste ?

Il lui restait en propriétés foncières trois millions de roubles. Il en avait dissipé à peu près autant.

Il mit dans sa poche cet état de fortune, ainsi que les cent mille roubles, demanda son coupé et sortit.

## XIX

### JALOUSIE

Un quart d'heure après, Stepane se faisait annoncer chez Wanda.

Raymond était auprès d'elle. Il était venu lui apporter le paquet reçu de Genève, car c'était la veille de sa majorité.

Litzanoff entrait assez calme. Pendant ces quelques jours de méditation, sa passion s'était épurée. Mais, à la vue de Raymond dont les yeux extatiques, dont la voix émue révélaient un amoureux, un rival, il ressentit une souffrance aiguë. La jalousie raviva en lui la flamme qui depuis deux ans le dévorait.

Il pouvait à peine parler, d'une voix sourde, étranglée. Ses narines frémissaient, sa lèvre supérieure se relevait par instant avec une expression léonine.

Raymond, de son côté, observait Litzanoff avec autant de surprise que d'inquiétude.

— Quel est, pensait-il, cet homme étrange qui aime la princesse et ose ainsi le laisser voir ? L'aime-t-elle ?

Ce soupçon, qui l'envahit, lui déchira le cœur, non d'une égoïste jalousie, mais d'un désespoir profond.

Quel titre, en effet, avait-il pour prétendre à l'amour de Wanda, ou seulement pour oser l'aimer ?

Il sentait qu'il devait se lever, laisser la place au nouveau venu ; et il restait comme cloué là par une force supérieure, un impérieux besoin de lutte. Il voulait partir, et il ne le pouvait pas.

Cependant, il comprenait le ridicule de cette situation, et, faisant un effort :

— Vous n'avez aucun ordre à me donner, Wanda Petrowna? demanda-t-il d'une voix troublée.

— Non, merci, dit-elle en lui tendant la main et en l'enveloppant d'un regard attendri.

Elle devinait ce qui se passait en lui ; elle voulait, par ce regard, le consoler, atténuer la douleur qu'il semblait éprouver.

Mais Litzanoff surprit ce regard.

Il poussa un soupir semblable à un gémissement.

Raymond sortit.

Quand Stepane et Wanda se trouvèrent seuls, ils se sentirent envahis de nouveau par cette émotion qui paralyse le cerveau, qui contracte le cœur, qui étreint les nerfs.

Les amours longtemps contenus ont de ces angoisses terribles.

Ils n'osaient se regarder, ils n'osaient parler. Il leur semblait qu'à la première parole, au premier regard, leur amour allait éclater comme un incendie et les jeter dans les bras l'un de l'autre.

Wanda, la vaillante fille qui ne tremblait jamais, avait peur devant cet homme qui l'aimait. Elle voulut rompre ce silence plein de dangers.

— Eh bien? dit-elle, en affectant une parfaite liberté d'esprit, qu'êtes-vous devenu tous ces jours-ci ? Je vous attendais un peu. Padlewsky m'a dit que vous dévoriez des ouvrages socialistes.

Mais Stepane n'entendit même pas la question de la princesse.

— Quel est ce monsieur ? demanda-t-il brusquement.

— Qui cela ?

— Ce Français ?

— C'est un ingénieur.

— Il me semble l'avoir déjà vu.

— Ce n'est guère probable ; il n'est en Russie que depuis six mois ; et à Pétersbourg, depuis quelques jours seulement.

— Vous le connaissez beaucoup?

— Certainement. Il étudiait un tracé de chemin de fer dans l'Ukraine. Comme ce tracé traverse nos propriétés, nous avons fait naturellement la connaissance de ce jeune ingénieur, qui d'ailleurs partage nos idées, je vous le dis confidentiellement.

Litzanoff posa la main sur le paquet cacheté, laissé par Raymond. Il regardait attentivement Wanda qui ne fit aucun mouvement.

— Sont-ce des brochures socialistes ? demanda-t-il.

— Je ne le crois pas.

— C'est le tracé du chemin de fer, sans doute. J'ai aussi, vous le savez, des propriétés dans l'Ukraine ; et si son tracé pouvait approcher de mon domaine...

— Vous vous occupez donc de vos affaires, à présent ?

— Beaucoup.

— Votre conversion est alors complète ?

— Je l'espère. Serait-il indiscret de demander communication du tracé?

— Ce n'est pas un tracé, c'est une lettre.

Stepane devint blême.

— Mon ami, mon frère, qu'avez-vous ? s'écria Wanda.

— Rien. Je suis ridicule, je le sais. Tenez, voilà cent mille roubles pour votre propagande et..., je compte léguer à l'œuvre toute ma fortune. Adieu.

— Stepane ! Stepane ! vous ne sortirez pas.

— Pourquoi ? dit-il en la regardant en face pour la première fois.

— Parce que vous êtes fou, et qu'on ne laisse pas les fous en liberté.

— Je suis calme, au contraire, très calme, ne le voyez-vous pas?

— Je vois, Stepane, tout ce qui se passe en vous.

— Eh bien! que se passe-t-il?

— Pourquoi me le faire dire, puisque vous-même ne l'osez pas?

— Osez pour moi, Wanda.

— Questionnez-moi, je vous répondrai.

— Cet homme vous aime, dit Stepane d'une voix sourde, j'en suis sûr. De plus, il est jaloux; lui en avez-vous donné le droit?

— Pas plus qu'à vous, mon ami, qui cependant le prenez, ce droit, répondit Wanda en riant.

— Ne riez pas, vous me faites mal. C'est vrai, je n'ai pas le droit d'être jaloux. Pardonnez-moi, Wanda. Je vous aime éperdument, je vous aime au point d'être inepte, ridicule, injuste, sauvage; oui, sauvage. J'ai failli, tout à l'heure, sauter à la gorge de ce Français, qui vous regarde avec des yeux troublés, et que vous traitez avec tant de douceur et de bonté.

— Rappelez-vous, Stepane, nos conventions. Je vous ai offert une fraternelle affection que vous avez acceptée. Restons-en, je vous en prie, à ces termes-là. Autrement, il me serait impossible de continuer de vous voir.

Ces paroles, loin de calmer Stepane, soulevèrent en lui une nouvelle tempête.

— Et lui, est-il marié?

— Non.

— Vous pouvez donc l'aimer, et vous l'aimez peut-être.

— J'ai pour lui comme pour vous une profonde amitié.

— Pour lui comme pour moi! Je ne veux pas d'une affection que vous accordez à un autre.

— Pourquoi?

— Vous me demandez pourquoi! Parce que l'amour, entendez bien, c'est de l'amour que j'ai pour vous, l'amour est exclusif. Et cet amour est le plus violent, le plus absolu, le plus jaloux que j'aie jamais éprouvé. Je veux bien tâcher de vous aimer comme vous le souhaitez ; mais il ne faut pas réveiller la passion subjuguée, endormie par un effort de ma volonté. Wanda, je vous aime de tous les amours, comme un idéal, comme une divinité et comme une femme. Si je consens à oublier la femme pour ne voir en vous que l'idéal et la divinité, de grâce, ne m'en faites jamais souvenir. Dites-moi donc toute la vérité; car si cet homme vous aime, et si vous l'aimez, je m'éloignerai pour toujours.

Wanda ne répondit pas.

— Ah ! je comprends ce silence, s'écria Stepane avec désespoir.

— Je ne l'aime pas comme vous, dit Wanda d'une voix basse, émue, qui résonna dans le cœur de Litzanoff, et le secoua de la tête aux pieds.

Il jaillit de ses yeux un tel flot de lumière, de telles étincelles, que Wanda baissa les siens.

— Oh ! regarde-moi, supplia Stepane en se jetant à ses genoux.

Il voulut l'entourer de ses bras. Mais elle se dégagea vivement, et toute pâle, frémissante :

— N'approchez pas, dit-elle, ou je vous quitte et vous ne me reverrez jamais.

— Wanda, tu m'aimes, je le devine, je le sens ; tu es attirée vers moi, comme je le suis vers toi. Pourquoi nous torturer, pourquoi résister à cet entraînement, qui est moral, puisqu'il est dans les lois de la nature; qui est beau, parce que nous sommes jeunes tous deux et que nous nous aimons? Quelle loi te défend de m'aimer? Est-ce Dieu, auquel tu ne crois pas? Est-ce le code russe, que tu travailles à anéantir ? Sont-ce les conventions sociales, que tu veux détruire? Tu le vois bien, il n'y a aucune barrière entre nous.

— Il y a l'amitié que je ne veux pas trahir, répondit Wanda; il y a ma dignité, ma conscience. Vous oubliez Nadège.

— Qui le lui dira ?

— Il y a la loyauté, je ne pourrais mentir; il y a aussi la bonté, je ne pourrais voir des larmes que j'aurais causées.

— Eh bien! tout cela n'existe plus. Ce matin même Nadège est venue me proposer le divorce, car elle a deviné que je vous aimais.

Une vive émotion se peignit sur le visage de Wanda.

— Quoi! vous lui auriez laissé voir cet amour insensé? et elle consentirait à une séparation ?

— Oui.

— Elle a pu vous le proposer; mais c'était une épreuve. Elle se doutait et voulait savoir. Une séparation! La pauvre enfant, elle en mourrait.

— Ne faudra-t-il pas toujours en arriver là? Croyez-vous que je pourrai feindre longtemps un amour que je n'éprouve pas?

— Non! non! fit énergiquement Wanda. Vous ne sacrifierez pas Nadège à cette passion coupable, je ne le veux pas. Jamais, d'ailleurs, je ne vous épouserai. J'ai juré de renoncer à l'amour, au mariage.

— Vous?

— Oui.

— Quand? Pourquoi ?

— Je ne puis le dire.

— Cela n'est pas.

— Cela est!

— Vous avez juré, dites-vous? à ce Français, sans doute?

— Non, devant le comité révolutionnaire.

— Et quelle est la raison de ce serment?

— La raison, c'est que l'apostolat veut des hommes et des femmes libres de tous liens de famille; la raison, c'est que chez les apôtres la passion humanitaire doit

absorber toutes les autres; enfin, il y a là une question de secret. Celui qui aime peut-il cacher un secret à la personne aimée?

Wanda alors lui développa sans emphase, comme une chose naturelle et juste, les motifs de son abnégation, le grandiose idéal pour lequel elle renonçait à toutes les joies, à tous les luxes et à ses affections mêmes.

Litzanoff, qui, en dehors de ses fougueuses passions, avait une réelle noblesse de caractère, se sentait écrasé par cette grandeur, par la simplicité avec laquelle Wanda parlait de son sacrifice. Bien qu'il ne fût pas superstitieux, il lui semblait en cet instant que cette jeune fille avait réellement une mission sociale à remplir. Il était subjugué, anéanti. Il se trouvait petit, vil même, d'oser parler à cette femme héroïque de ses souffrances personnelles. Le respect étouffait le désir. Il était dompté aussi par l'expression de pureté rayonnante qu'avai prise alors la physionomie de Wanda.

— Pardonnez-moi, s'écria-t-il. Je le reconnais, je ne suis à côté de vous qu'un être abject, indigne de baiser la trace de vos pas. Ne me repoussez pas, je vous en supplie. Je comprends que vous ne puissiez vous abaisser jusqu'à moi; mais daignez m'élever jusqu'à vous. J'y arriverai, non pas d'un bond, car le vieil homme résiste. Regardez ce que je suis, d'où je viens. Ma jeunesse, je l'ai passée dans toutes les fanges. Mon cœur a été de bonne heure corrompu, blasé; je le croyais même inaccessible à tout sentiment élevé. Mon esprit, qu'une éducation incomplète n'avait pas entièrement développé, qui n'avait jamais pensé, jamais réfléchi, adoptait aveuglément la routine, les idées toutes faites, les connaissances fausses.

— Votre éducation incomplète, mon cher Stepane, n'est pas un mal. Vous aurez moins à oublier pour faire dans votre esprit table rase. On reproche aux socialistes de détourner la jeunesse des cours universitaires. N'ont-ils pas raison? Qu'apprend-on dans les écoles? Le respect

de l'autorité officielle, de la science officielle, de l'histoire officielle. On y enseigne, en un mot, tout ce que les doctrines nouvelles s'appliquent à saper.

— Eh bien ! refaites mon entendement par la base. Je n'ai plus qu'un désir, m'identifier à votre esprit, puisque c'est la seule chose que vous me permettiez.

— Oui, Stepane, c'est la seule. Fussions-nous libres tous les deux, ce serait encore la seule à laquelle je voudrais consentir.

Le visage de Stepane se contracta douloureusement.

— Oui, continua Wanda, parce que les passions les plus véhémentes sont celles qui durent le moins; parce que, ainsi que vous l'avouez vous-même, votre cœur est blasé, et que ce grand amour n'est peut-être que le résultat des obstacles qui nous séparent. Ainsi, quand vous me proposiez, tout à l'heure, de sacrifier à quelques moments de félicité égoïste ma conscience, mon repos, le bonheur de Nadège...

— Ah ! Wanda, interrompit violemment Stepane, un instant de cette félicité, c'est l'infini. Vous venez, par ce mot, de réveiller ma démence. Ecoutez, tout ce que je vous demande, tout ce que j'implore à genoux, c'est un baiser, un seul, et ma vie entière vous est acquise; ou, si vous le préférez, je disparaîtrai à jamais. Wanda, sentir vos lèvres sur mon front et mourir ensuite ! De grâce !... C'est comme un ensorcellement; il me semble que ce baiser brisera le sortilège, et qu'ensuite je rentrerai en possession de ma raison; oh ! ne me refusez pas.

Il était à genoux, s'approchant lentement.

Wanda, épuisée par cette lutte si longue, ne s'éloignait pas. Fascinée par cet intense désir, déjà elle s'inclinait. Cependant, elle murmurait d'une lèvre frémissante :

— Je ne veux pas, je ne veux pas.

— Tu ne veux pas, mais je veux, moi !

Litzanoff l'enlaça soudain d'un bras de fer.

A ce contact, Wanda tressaillit, se redressa.

— Non ! non ! cria-t-elle.

— Je veux, je veux, disait sourdement Litzanoff. Un baiser, rien qu'un baiser !

Il effleura ses lèvres.

Wanda saisit un petit poignard qu'elle portait toujours à sa ceinture, et d'un mouvement rapide elle en frappa Litzanoff à l'épaule.

Cette douleur, il ne la sentit même pas. Il étreignit les lèvres de la jeune fille d'un baiser violent.

— Je vous hais, s'écria-t-elle.

Elle se leva, courroucée, l'œil en feu, superbe.

— Vous êtes infâme ! adieu.

Litzanoff n'entendit rien, il était évanoui.

Son sang coulait.

Wanda sonna. Katia vint aussitôt.

— Secours cet homme, ma chère Katia.

— Le comte Litzanoff ? Qu'est-il donc arrivé ?

— Ce n'est rien ; le sang lui montait à la tête, je l'ai piqué très légèrement, sois tranquille. S'il me demande tout à l'heure, tu lui répondras que je ne veux pas le revoir.

Elle revint sur ses pas :

— Tiens, tu lui rendras cette liasse de billets de banque. Il les donnait à l'œuvre ; mais je ne veux rien accepter de lui.

Stepane reprenait ses sens. Il entendit ces dernières paroles.

— Si vous ne les acceptez pas, je les jetterai au feu, dit-il.

Wanda s'éloigna sans jeter un regard à Stepane qui l'implorait.

Quand elle fut seule, son œil brillant de colère s'adoucit.

— Pauvre enfant gâté, murmura-t-elle, s'il savait comme je l'aime !

Elle poussa un profond soupir.

— C'est un sacrifice, ajouta-t-elle; mais je l'accomplirai.

Soudain elle entendit un grand cri de Katia.

Elle prêta l'oreille.

Aussitôt la porte s'ouvrit. Katia parut pâle d'effroi.

— Viens, viens vite, dit-elle suffoquée.

— Quoi ? qu'arrive-t-il?

Wanda se précipita dans le petit salon. Elle aperçut Litzanoff étendu à terre, le visage contracté, livide.

Il venait de se frapper au cœur avec le petit poignard que Wanda avait jeté à terre.

— Stepane ! cria Wanda en s'élançant vers lui.

Stepane ouvrit les yeux.

— Pardonnez-moi, Wanda, articula-t-il d'une voix éteinte; je ne pouvais vivre avec votre colère.

Un sourire, semblable à un rictus, se stéréotypa sur ses lèvres.

— Appelle Packline, dit-elle à Katia.

Katia sortit en courant.

Wanda s'agenouilla, arracha le poignard, comprima la blessure avec son mouchoir.

— Stepane ! Stepane ! répétait-elle avec désespoir, ne meurs pas, je t'aime. Je ne veux pas que tu meures, je ne le veux pas.

Elle couvrait de baisers son front pâle.

Il souriait toujours.

— Ne souris pas ainsi, tu me fais peur.

— Je voudrais croire à l'âme immortelle, murmura Stepane, afin d'être uni à toi dans l'éternité.

En cet instant, Packline, le médecin attaché à la maison du prince Kryloff, entra. Il ausculta le cœur, sonda la blessure et déclara qu'elle était sans gravité immédiate. La lame avait glissé entre les côtes, le cœur n'était pas atteint.

Il arrêta le sang, pansa la blessure.

— Vous en avez pour trois jours, si vous ne commettez aucune imprudence, dit-il.

Il s'agissait maintenant de transporter le blessé chez lui. Pour dissimuler ses vêtements souillés, on l'enveloppa d'une vaste fourrure.

— Quand vous verrai-je ? supplia Litzanoff à voix basse.

— Demain, répondit Wanda, je tâcherai de m'échapper un moment ; mais si c'est impossible, après-demain.

Stepane ferma les yeux.

— Vous me pardonnez ? dit-il plus bas.

— Oui.

Elle lui tendit la main.

Il y déposa un baiser respectueux et recueilli.

## XX

### LA LETTRE DE GENÈVE

Quand Stepane fut parti, Wanda se laissa tomber sans forces sur le divan. Elle resta quelques instants inerte, la tête renversée sur les coussins, dans l'attitude de l'abattement et du désespoir. De temps à autre, un sanglot comprimé soulevait sa poitrine.

Katia la regardait avec inquiétude ; mais elle n'osait la questionner, car elle devinait la souffrance de son amie.

Cependant elle s'approcha du divan, et prit la main de Wanda.

— Courage, ma sœur ! dit-elle d'une voix pénétrante. Tu oublies cette lettre qui vient de Genève, de nos amis sans doute, les pauvres exilés !

Wanda surmonta son accablement.

— Donne, fit-elle.

Elle brisa les cachets de l'enveloppe ; mais dès les premiers mots, elle poussa un cri, serra la lettre sur son cœur, et, brisée par tant d'émotions successives, s'évanouit.

La volumineuse enveloppe contenait, comme l'avait supposé Raymond, un manuscrit. Il était accompagné d'une lettre ainsi conçue :

« Ma fille bien-aimée,

« Car c'est ta mère qui t'écrit, ta mère que tu as crue morte, ta mère qui depuis le jour où de terribles événements l'ont séparée de son enfant adorée, n'a cessé un instant de penser à elle.

« J'ai beaucoup souffert, horriblement souffert dans tout mon être, et ma plus grande souffrance a été de rester dix-sept ans sans communiquer avec toi, ma Wanda chérie.

« Grâce à nos amis, j'avais souvent, bien souvent de tes nouvelles. J'ai suivi ton développement presque pas à pas. Je connais toutes tes perfections, dont je suis fière; je sais que ta beauté physique n'est que le reflet de la beauté de ton âme.

« C'est nous qui t'avons envoyé la bonne et dévouée Catherine Lawinska. Elle ignore que je suis ta mère; mais elle écrivait fréquemment à mon ami, Michel Fédéroff, et toutes ses lettres étaient pleines de toi. Comme je les dévorais, ces lettres, qui m'apprenaient que tu étais devenue, toi aussi, une révoltée, ennemie de tous les oppresseurs, amie dévouée de toutes les victimes!

« Je puis donc m'ouvrir à toi maintenant, te raconter ma douloureuse histoire, qui du reste est celle de la Russie, il y a vingt ans. Je suis certaine que ton cœur me comprendra, me plaindra, m'excusera.

« Si je ne t'ai pas fait connaître plus tôt mon existence, c'est que je voulais auparavant être sûre de tes sentiments. Je craignais une indiscrétion. Notre persécuteur aurait pu nous atteindre jusque dans notre retraite; la police de Pétersbourg est si redoutable! Le gouvernement fédéral n'a-t-il pas livré notre ami, l'infortuné Net-

chaïeff? Or, Michel Fédéroff est au moins aussi dangereux pour le gouvernement du tzar que Netchaïeff.

« Ah! ma Wanda, si tu pouvais lire dans mon cœur! Il déborde de tendresse et de joie. Te retrouver enfin après une séparation aussi longue! Avec quelle effusion je te serre longuement sur mon cœur et couvre ta belle tête de mes maternelles caresses!

« Ta mère,

« ALEXANDRA KRYLOFF. »

Wanda lut cette lettre avec des attendrissements, des transports, des étonnements indéfinissables.

Elle se jeta en pleurant dans les bras de son amie qui partageait sa joie et son délire.

— C'est bien elle que j'ai vue chez Michel Fédéroff, disait Katia; c'est cette adorable femme dont je t'ai si souvent parlé, et qui a des yeux profonds et lumineux comme les tiens.

— Elle est encore belle?

— Elle te ressemble; mais les chagrins ont communiqué à sa beauté une noblesse triste, un peu sévère.

Cependant Wanda s'approcha du guéridon, et commença la lecture du manuscrit.

Voici la traduction textuelle de ce récit :

« J'avais seize ans lorsque je rencontrai en Italie le prince Kryloff. C'était un parfait gentilhomme, un grand seigneur dans toute l'acception du mot, élégant, séduisant même. Il m'aimait avec passion. Il se montrait donc à moi bon, doux et généreux. Il avait en outre le prestige de son nom et de sa grande fortune; en un mot, il possédait tout ce qui peut éblouir et charmer une jeune fille. Je crus l'aimer, et ce fut avec bonheur que je consentis à l'épouser.

La première année de mon mariage fut heureuse.

Le prince avait comme médecin spécialement attaché

à sa maison, un vieillard, Nicolas Markewitch, qui lui était entièrement dévoué.

Or, un jour Markewitch dit au prince :

— Je suis vieux, ma santé est chancelante. Il faudra bientôt me trouver un successeur. Parmi vos serfs, j'ai remarqué, depuis plusieurs années déjà, un jeune homme d'une intelligence remarquable. J'ai quelque peu dirigé son instruction. Le pope lui a enseigné ce qu'il sait de latin. Il a dix-huit ans. Quelques années d'étude dans une université suffiraient pour en faire un excellent docteur.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda le prince.

— Michel Fédéroff.

Le prince fronça le sourcil.

— Serait-ce le fils de ce mauvais Fédéroff qui a soulevé contre moi les paysans du district de Barkeloff ?

— Hélas ! oui, Excellence, répondit Markewitch. Mais le fils est-il responsable des fautes de son père ? Michel a le caractère loyal, le cœur excellent ; et il me semblerait malheureux de laisser s'étioler cette intelligence, au lieu de l'employer utilement à votre service.

— Markewitch a raison, m'écriai-je, car j'étais présente à cet entretien. Je vous en supplie, Pierre, faites venir ce jeune homme, interrogez-le, et, d'après ses réponses, vous jugerez ce qu'il sera bon de faire pour lui.

Le prince se rendit à mon désir.

Michel avait de beaux yeux expressifs, limpides, une physionomie à la fois vive et sérieuse. Il y avait dans son visage une droiture et comme une puissance qui imposaient.

Le prince m'objecta qu'aucune université russe n'admettrait un serf.

Je répondis victorieusement à cette objection en proposant de l'envoyer faire ses études à l'étranger.

En conséquence, il fut décidé qu'il irait à l'université de Prague.

A Prague, il se distingua bientôt parmi tous les élèves de l'Ecole de médecine.

Ses condisciples adressèrent alors au prince une supplique dans laquelle ils le montraient comme destiné à devenir l'une des gloires de l'art médical. Ils terminaient en demandant son affranchissement.

A cette supplique, Michel joignit la sienne.

Il désirait aller à Paris, où il espérait acquérir promptement une situation qui lui permettrait de vivre et de continuer des recherches scientifiques qui le passionnaient. Il suppliait également le prince de lui accorder sa liberté.

En lisant ces deux lettres, Kryloff entra dans une violente colère.

Et comme je l'interrogeai, il me jeta ces lettres.

— Vois, dit-il avec emportement, jusqu'où ton protégé pousse l'outrecuidance et l'ingratitude ! Ah ! le sang ne ment pas ; c'est bien le fils d'un révolté. Il me paie de mes bienfaits en me demandant de l'affranchir. Ainsi, j'aurais dépensé pour l'instruire plus de trois mille roubles. Et maintenant, il faut lui donner la liberté. En vérité, il se moque de moi.

J'essayai vainement de fléchir le prince.

— Je vendrai un de mes bijoux, lui dis-je. Le moindre de mes joyaux paiera les dépenses que vous avez faites pour développer une belle intelligence, ce qui est, Pierre, bien autrement précieux et utile qu'un collier ou une bague.

Il ne voulut rien entendre, s'emporta contre moi, m'accusant de donner dans la folie du jour, dans un libéralisme qui devait conduire la Russie à la révolution.

Ceci se passait en 1857. Alexandre venait de succéder à Nicolas. On parlait de ses dispositions libérales, et surtout de son projet d'émanciper les serfs.

Je hasardai encore de représenter au prince que bientôt, sans doute, il perdrait tout pouvoir sur ce jeune homme, qu'il serait donc beaucoup plus sage de faire

tout de suite de bon gré ce sacrifice dont Michel Fédéroff lui serait du moins reconnaissant.

Mon insistance acheva de l'exaspérer.

— Je me moque bien en vérité de la reconnaissance de ce misérable.

Mais je vis le pope dans l'après-midi. Le pope revint à la charge, et intercéda pour que le prince consentît du moins à l'envoyer un an à Paris.

— Allons, fit tout à coup Kryloff, puisque vous vous mettez aussi de la partie, je cède; car je dirai, comme le comte de Berg : personne ne peut résister à un prêtre et à une Polonaise.

Il fut ainsi décidé que Michel irait passer une année à Paris.

Pendant cette année, j'espérais arriver à fléchir le prince et à obtenir la libération de Michel.

J'eus enfin l'espoir d'être mère. Le prince désirait un fils.

— Promets-moi, lui dis-je un soir, que si je te donne un fils, tu affranchiras le jeune docteur.

— Quel singulier intérêt tu prends à ce garçon-là, me dit-il en riant! Eh bien ! oui, je te le promets.

Ma grossesse fut très pénible, et l'on redoutait un accouchement difficile. Il coïnciderait à peu près avec l'époque des vacances. J'insinuai au vieux Markewitch qu'il serait peut-être prudent de faire venir, pour ce moment redouté, le savant docteur de Paris.

— En effet, dit Markewitch. Ce sera aussi une grande joie pour ses parents. Sa mère, que je suis allé visiter l'autre jour, est gravement malade; elle demandait comme faveur suprême d'embrasser son fils avant de mourir.

Un jour, je pris comme but de promenade l'isba (1) de la pauvre femme.

Jeune, insoucieuse, fêtée, recevant nombreuse société, c'était la première fois que je pénétrais dans une

(1) Chaumière russe.

hutte de paysan. Je fus épouvantée de la misère de nos serfs. Quoi ! c'était là le sort de ces malheureux qui nous faisaient vivre ! C'était de leur misère, de leurs privations, qu'était fait notre luxe impudent ! Tous mes sentiments de justice et de pitié se révoltèrent contre une telle inégalité dans la destinée des créatures humaines.

Je trouvai le père Fédéroff sur le seuil de sa porte. Il m'accueillit d'un air sombre et farouche. S'il vivait encore, c'était grâce à une force exceptionnelle, car il avait reçu cent coups de knout, et il est rare, tu le sais, qu'on y survive. Et pourquoi ce supplice ? Pour s'être mis à la tête d'une réclamation contre les exactions éhontées d'un intendant.

Cependant, comme je lui apportais des nouvelles de son fils, il se dérida.

— Seriez-vous content, lui demandai-je, de revoir bientôt votre Michel ? N'êtes-vous pas fier de son savoir?

— Ah ! Excellence, répondit-il amèrement, un esclave en sait toujours assez. Plus il est instruit, plus la servitude lui est lourde.

Je compris qu'il avait raison ; et je lui donnai l'espoir que son fils serait bientôt libre.

Je trouvai la malade gisant sur le poêle (1), enveloppée dans de misérables guenilles.

— Voici la princesse, lui dit Fédéroff.

La princesse dans sa chaumière ! Elle crut rêver.

La Vierge Marie en personne serait venue la visiter qu'elle eût paru moins surprise ; car elle avait entendu parler sans doute de visions célestes ; mais une princesse descendre jusqu'à visiter son esclave, cela dépassait toute vraisemblance !

Je la questionnai avec un vif intérêt sur ses souffrances ; je lui parlai de son enfant. A ce moment, ses pleurs coulèrent abondamment.

(1) Les paysans russes dorment en hiver sur une plate-forme qui se trouve au-dessus du poêle.

— Je ne le reverrai pas, disait-elle.

— Si, pauvre femme, tu le reverras et tu te guériras. C'est moi qui le veux, qui te l'ordonne. Je t'enverrai Markewitch et tout ce qu'il faut pour te soigner, afin que tu puisses recevoir debout ton bien-aimé fils.

Je pensais en moi-même que, si le prince refusait de faire venir Michel, je lui adresserais en secret la somme nécessaire au voyage.

J'avais apporté dans cette misérable hutte un rayon d'espérance.

Quand je quittai ces malheureux, leurs visages étaient moins tristes, moins sombres; et j'emportai de ma visite une satisfaction intérieure que je n'avais jamais connue.

Si je te raconte aussi longuement cette bonne action en apparence insignifiante, ma Wanda, c'est qu'elle est dans ma vie une date mémorable. Ce fut le point de départ d'une révolution morale et intellectuelle.

Sans doute, dans ma jeunesse, j'avais fréquemment entendu parler des exactions des Russes, de leur cruauté envers les Polonais; là, du moins, la passion politique pouvait sembler une excuse; c'était bien toujours l'oppression du fort sur le faible, mais de peuple à peuple. Ici, c'était un abus de la force bien autrement odieux et inique.

Pour la première fois, je réfléchissais à la situation sociale de la Russie; je me demandais de quel droit quelques-uns possèdent la terre, jouissent de tous ses produits, sans rendre à la société le moindre travail, tandis que ceux qui travaillent, non seulement ne possèdent rien, mais n'ont pas même du pain toujours pour réparer leurs forces!

On commençait à parler sourdement des doctrines socialistes.

J'envoyai chercher à Kieff tous les ouvrages qui se vendaient secrètement. Ces ouvrages ouvrirent à mon esprit de vastes et nouveaux horizons.

Comme je me dis très souffrante, très effrayée surtout

de n'avoir auprès de moi que le vieux Markewitch, dans la crise qui se préparait, le prince consentit à faire venir Michel.

Il y avait trois ans que nous ne l'avions vu, car au lieu d'aller cette année-là passer l'hiver à Paris, nous avions fait une saison à Rome.

Le jeune docteur était maintenant un homme. Bien plus, il avait acquis tous les dehors d'un homme distingué. Ses succès scientifiques lui avaient fait perdre la timidité du serf en présence de ses maîtres.

J'étais seule au salon quand il demanda à se présenter. Je le reçus comme on reçoit un égal. Je lui désignai un siège, qu'il accepta sans embarras.

Nous causions ainsi : moi, tout heureuse du bonheur que sa présence allait causer à sa pauvre mère ; lui, m'exprimant sa reconnaissance en termes chaleureux, mais qui n'avaient rien de servile.

Le prince rentra, revenant de la chasse. Il regardait Michel d'un air interrogateur et courtois. Il le prenait évidemment pour quelque noble des environs.

— Eh bien ! lui dis-je en riant, tu ne reconnais pas le docteur?

— Quel docteur ? fit-il étonné.

— Michel Fédéroff.

Jamais je n'oublierai le regard dur, hautain, cruel, que ton père jeta sur le pauvre Michel. Ce regard semblait vouloir l'enfoncer en terre.

Michel comprit et attendit avec une ferme attitude l'orage qui allait éclater.

— Quoi ! s'écria le prince, ce « monsieur » — il dit ce mot en français avec un dédain écrasant — ce « monsieur » que je trouve installé dans mon salon, vêtu comme moi, c'est le fils de mon serf?

— C'est moi, mon ami, qui l'ai fait asseoir pour me tâter le pouls, et je le questionnais sur ses études.

— Qui vous a permis, reprit le prince avec la même dureté, d'endosser ce costume? Allez revêtir la livrée

des serfs. Alors, seulement, je vous permettrai de vous présenter devant moi et devant la princesse.

— Mais, mon ami, me récriai-je encore, tu oublies qu'il est reçu docteur, que l'année prochaine il sera peut-être professeur, qu'il est traité par tout le monde comme un égal.

— Eh! que m'importe! c'est mon serf. Et j'entends qu'il se conduise envers moi avec toute la déférence qu'un serf doit à son seigneur.

Et, en parlant ainsi, il marchait à grands pas, renversant les chaises, gesticulant avec violence. Ses yeux injectés semblaient sortir de leurs orbites.

Tout à coup, il s'arrêta devant moi, et, d'un ton furieux :

— Qu'est-ce que ces livres socialistes que j'ai trouvés ce matin dans votre chambre? demanda-t-il.

— Ce sont des livres qu'on m'a prêtés, répondis-je en balbutiant.

— Qui, on? Lui, ce fameux docteur? Il est mêlé au mouvement socialiste. Je le parie bien. Vous avez voulu l'envoyer à Paris, et il en revient gangrené par les idées révolutionnaires. C'est lui qui a dû vous envoyer ces livres.

— Je vous assure, Pierre, que ce n'est pas lui.

— Qui, alors? Nommez-le.

Devant cette colère soudaine, inattendue, je perdis la tête.

— Des livres pareils, chez moi! reprit-il. Nos serfs ne sont pas assez indisciplinés peut-être. Le père de ce Michel est déjà un révolté qui souffle sans cesse l'insubordination autour de lui. Je ne le souffrirai pas, je suis le maître, je resterai le maître, entendez-vous?

Il parla longtemps encore, hors de lui, cassant, brisant tout ce qui se trouvait sous sa main ou lui barrait le passage; car il allait comme un fou à travers le salon.

Tu dois connaître ses emportements. Je l'avais vu

souvent en colère ; mais c'était la première fois que sa colère se dirigeait contre moi.

J'éprouvai comme un grand bouleversement intérieur, et je m'évanouis.

Je fus tirée de mon évanouissement par une douleur intense qui secouait tout mon être.

C'étaient les premières douleurs de l'enfantement.

Je n'étais pas à terme. L'émotion causée par la colère du prince hâtait la crise.

Markewitch était auprès de moi fort inquiet, fort perplexe.

— Il faut faire venir Michel, dit-il.

— Y aurait-il danger ? questionna le prince avec angoisse.

Pour toute réponse, Markewitch hocha la tête.

Le prince envoya chercher Michel qui tarda à venir.

— Comment ! s'écria-t-il en le voyant, la princesse est en danger, et vous n'accourez pas ?

— On ne m'avait pas dit, répondit Michel, que la princesse fût en danger. Il m'a fallu trouver des vêtements de serf, car je n'en avais pas.

Au milieu de mes douleurs, je le vis, en effet, revêtu de l'armiak de camelot grossier. Mais ce costume vulgaire faisait ressortir davantage sa distinction native, la noblesse de ses traits, l'intelligence de son regard.

— Eh bien! monsieur le docteur, dit le prince avec sarcasme, voilà le moment de prouver votre grand savoir. S'il arrive un malheur, vous en serez responsable, je vous en préviens.

Michel m'auscultait attentivement. Quand il releva la tête, je le vis d'une pâleur effrayante.

— Qu'y a-t-il? Mon enfant est mort? m'écriai-je.

— Non, non, rassurez-vous, répondit Michel. Mais nous sommes obligés pour le sauver de hâter la délivrance.

Hélas ! je mis au monde un enfant mort qu'il avait fallu m'arracher par lambeaux.

C'était un enfant du sexe masculin.

Ton père seul était cause de ce malheur par son injuste emportement. Il en imputa la faute à Michel, à Michel qui avait passé trois jours et trois nuits à mon chevet, qui, à force de soins, de science, m'avait sauvé la vie. Et sais-tu quel salaire le prince lui octroya? Sur une fausse accusation, il le fit condamner à un an de chaîne et de cachot.

En vain je pleurai, je suppliai, en vain, mourante, je me traînai à ses pieds. Il fut inflexible. Michel fut jeté en prison.

Nuit et jour, il me semblait le voir dans son noir cachot, sur son banc de bois. Un pareil supplice à cet homme si intelligent et si bon! Car la bonté se lisait dans sa physionomie, la bonté large des grands esprits, qui expliquent et qui pardonnent tout.

Et son accusateur était mon époux!

A partir de ce jour, je n'éprouvai plus pour le prince que de la répulsion.

Je l'avais vu souvent, bien souvent, abuser de sa toute-puissance sur ses serfs et infliger des châtiments qui n'étaient pas en rapport avec le délit. Mais faire condamner un innocent, qu'on sait innocent, un homme de cette valeur, de cette éducation, à un châtiment aussi injuste, voilà ce qui me révoltait jusqu'au délire!

Un jour, j'osai lui dire que c'était lui qui avait tué son fils, et qu'il châtiait un innocent. Il s'emporta avec une telle violence que je crus qu'il allait me tuer.

A partir de ce moment, ma vie fut un enfer. Je n'essaierai pas, mon enfant, de te raconter tout ce que je souffris. Ma santé s'altéra visiblement; et toujours j'avais devant les yeux l'infortuné Michel enchaîné dans son cachot.

Markewitch, sur ma prière, parvint à le voir.

Il avait été malade. Il allait mieux; mais sa chaîne commençait à entamer la cheville; il dit à Markewitch que, désormais, il souffrirait avec courage, puisque je daignais m'intéresser à lui.

Dès que je pus me lever, profitant d'une absence du prince, je me rendis à sa prison. Il me tardait de réparer cette injustice dont le souvenir pesait sur mon cœur comme un remords.

Depuis six semaines que je ne l'avais vu, il était méconnaissable. Sa maigreur était telle qu'on eût dit un spectre. Mais il me sembla plus beau. La souffrance, la dignité révoltée avaient imprimé à son visage un caractère auguste. Et en même temps son œil douloureux, un peu voilé, sa bouche triste me causaient un attendrissement profond.

Je lui tendis la main.

Il la prit dans ses mains glacées et la porta à ses lèvres.

— O Excellence! Comment vous rendrai-je jamais le bonheur que j'éprouve en ce moment!

— Michel! mon frère! lui dis-je avec des larmes, en me pardonnant d'avoir été la cause de cette odieuse condamnation.

— Vous pardonner, moi! se récria-t-il suffoqué par la surprise et l'émotion.

— Vous êtes socialiste, vous devez l'être, n'est-ce pas, Michel?

Il hésita un instant, comme s'il se défiait.

— Que craignez-vous, Michel? Je suis socialiste, moi aussi.

— Vous, vous, Excellence?

— Oui, moi.

Et je lui racontai ma visite à sa mère, mes lectures, la révolution qui s'était faite dans toutes mes croyances.

Quand j'eus tout dit, il s'écria, avec un indescriptible enthousiasme:

— Oh! la Russie est sauvée! Si nos idées s'imposent avec cette puissance sur les âmes justes des privilégiés, nous verrons bientôt la rénovation de notre pays barbare.

Il m'exprima son admiration et sa reconnaissance en termes que ma modestie m'empêche de rappeler ici.

J'avais deviné juste : Michel appartenait à la nouvelle école scientifique et philosophique qui commençait à se former en Russie. Il en était l'un des principaux adeptes. Il me mit au courant du mouvement qui se produisait alors à Pétersbourg. Ce mouvement avait déjà des journaux et des écrivains de talent, Hertzen et Tchernytchewsky, qui ralliaient une grande partie de la jeunesse des écoles.

J'étais complètement gagnée à ce socialisme scientifique qui puisait ses racines dans l'expérimentation et dans la négation de l'ordre actuel, basé sur le mensonge et l'injustice.

Dès ce moment, je parvins à alléger les souffrances de Michel. Je lui faisais passer par Markewitch, qui l'aimait comme son fils, du linge, une nourriture suffisante et surtout des journaux et des livres; car sa plus grande torture, c'était l'oisiveté à laquelle il se trouvait condamné. Enfin, lorsque le prince était absent, j'allais le voir. Ces visites mystérieuses étaient pour tous deux des instants de grand bonheur.

Il n'y avait alors d'autre sentiment entre nous que celui de l'amitié : chez moi, la compassion; chez lui, la reconnaissance. Mais nous étions heureux de parler de nos idées. Mon esprit avait pris un essor rapide; il s'était émancipé, développé, et dans mon entourage, personne ne pouvait me comprendre.

Ces études me passionnaient d'autant plus que chaque jour je voyais autour de moi d'horribles souffrances, d'atroces misères, de révoltantes injustices.

Le prince, comme tous les seigneurs que je fréquentais, se montrait sans pitié pour ses serfs, les condamnant au fouet pour la plus légère faute, les excédant de travail et fournissant avec parcimonie à leurs besoins; en un mot, faisant rendre au bétail humain tout ce qu'il pouvait rendre.

Cependant, un jour, le prince prit fantaisie d'aller visiter la prison du bourg. Pourquoi? Avait-il appris mes

visites, mes largesses aux prisonniers? car pour avoir le droit de secourir Michel, je les visitais et les secourais tous.

Il trouva que les prisons n'étaient plus que des lieux de délices. Qui donc avait osé se permettre d'introduire de pareils abus ? On me nomma.

Ce fut le sujet d'une nouvelle scène; mais je la fis tomber d'un mot:

— Voulez-vous tuer votre second enfant ?

J'étais grosse, en effet, pour la seconde fois. C'était toi, ma fille chérie, que je portais dans mes entrailles.

Le prince sembla alors s'adoucir à mon égard ; car ce tigre voulait être père.

Il céda enfin à mes supplications et fit rendre Michel à la liberté.

Dans une courte indisposition qui menaçait d'être grave, Michel le soigna avec beaucoup de dévouement et de sagacité. Il sut donc trouver grâce pour quelque temps.

Tu vins au monde heureusement. Ce n'était pas le fils que désirait ton père; mais tu promettais d'être belle, et il eut vite pris son parti de cette déconvenue.

J'eus enfin quelques mois de véritable bonheur. Le prince alla passer l'hiver à Paris. Je prétextai la santé de mon enfant pour rester en Russie. Il y consentit et partit seul.

Quels doux moments je trouvai dans l'intimité de Michel, de cet homme vraiment supérieur !

Il ne m'aimait pas. La distance lui semblait si grande qu'il ne pensait point à la franchir. Moi-même j'étais fort éloignée de penser à l'amour. Je partageais tout mon temps entre l'étude et toi, ma fille chérie, qui commençais à me sourire et que j'idolâtrais.

Ce fut aussi un moment de répit pour les pauvres serfs. J'obtins de l'intendant qu'il les ménagerait un peu plus.

Mais le prince revint et son premier soin fut de défaire ce que j'avais fait.

Il examina les comptes de l'intendant, lesquels se soldaient par un déficit dans les recettes et une augmentation notable dans les dépenses.

Plein d'ostentation, comme beaucoup de Russes, il avait jeté sur toutes les routes cet argent si dur à suer par ses paysans. Autant il était large, généreux vis-à-vis des maîtres d'hôtel ou de ses amis de passage, autant il se montrait avide et parcimonieux vis-à-vis du pauvre mujick.

Quand je parlais de faire des économies de toilette, il jetait les hauts cris, il me voulait les plus belles robes, les plus riches parures.

—Nous, qu'on traite de barbares, disait-il, nous devons étonner tous les autres peuples par notre luxe, notre goût raffiné, nos grandes allures, notre royale générosité.

Et c'était le pauvre travailleur qui devait, sans cesse courbé vers la terre, fournir à ces extravagantes prodigalités !

Toutes mes tentatives pour éveiller sa pitié étaient vaines. Il me traitait de socialiste et m'accusait de semer les idées révolutionnaires parmi ses paysans. Il soupçonnait toujours Michel de m'inculquer des théories destructives de l'ordre social.

Il nous épiait et surveillait mes lectures. Quand un ouvrage français lui tombait sous la main, il le jetait au feu ; car cet homme, qui n'aimait que la vie parisienne, qui prenait aux Français tous les raffinements de leur civilisation, exécrait leur littérature. Il avait en cela toutes les idées étroites de l'empereur Nicolas. Il était, comme lui, poursuivi par le cauchemar d'un 93.

— Oui, lui répondais-je, la Russie aura son 93 ; mais ce n'est pas la littérature française qui l'amènera, ce sont vos révoltantes exactions.

Il m'entendait souvent prononcer des mots, des locutions qui, selon lui, devaient être empruntés à une doctrine, à un système. Et il accusait toujours Michel de l'avoir importé chez lui.

Un jour il partit pour faire une visite dans le voisinage.

Au bout d'une heure, il revint sous je ne sais quel prétexte. Il me trouva avec Michel dans la bibliothèque, et nous surprit lisant un ouvrage de Bakounine.

Tu dois savoir que ses colères ressemblent à des crises épileptiques. Il prit une canne et frappa Michel avec la dernière violence. Il en avait le droit : Michel était son serf.

Comme je jetais des cris d'indignation, il s'approcha de moi pour me frapper aussi.

Alors le malheureux Michel, qui avait subi cet outrage sans résistance, s'élança entre lui et moi, et, avec un regard imposant, superbe :

— Non, Excellence, dût-il m'en coûter la vie, vous ne frapperez pas la princesse; car dans une heure vous regretteriez ce mouvement de colère.

Le prince, ivre de rage, se précipita sur mon défenseur. Je crus qu'il allait l'assommer.

Mais tout à coup il s'arrêta, sa face devint violette, il trébucha et s'abattit sur le parquet.

Il venait d'être atteint d'une congestion.

Le bon Michel, encore tout meurtri de ses coups, le releva et le soigna avec un admirable dévouement. Pendant deux jours et deux nuits il ne quitta point son chevet; et il le guérit.

Cet accident sauva la vie de Michel; mais son bourreau ne fut point attendri par les soins qu'il lui prodigua. Ces soins, ce dévouement lui étaient dus, à lui, le seigneur. En retour des coups et des injures, le serf lui devait respect et affection.

Ah! tu ne peux comprendre, mon enfant, ce qu'était cet odieux servage! Avec quelle touchante résignation ces pauvres moutons se laissaient tondre, se laissaient battre, et baisaient la main qui les exploitait, les frappait!

Michel assurément n'avait rien de servile; mais quand j'exaltais sa grandeur d'âme, il me répondait avec cette douceur qui est le lot de l'intelligence et de la force :

— Le prince est ce qu'il peut être : une monstruosité de l'individualisme, résultant des monstruosités sociales. Comme médecin, je ne dois voir en lui que l'être humain, le malade qui réclame mes secours.

Tant qu'il se ressentit de cette crise, le prince parut avoir oublié la scène terrible qui l'avait amenée. Il avait besoin du médecin.

Mais, quand il fut complètement rétabli, il se rappela le regard de Michel, ce regard qui l'avait terrassé. Alors il n'y eut sorte d'affronts dont Michel ne fût l'objet ; et, comme serf, ces affronts, ces persécutions, il devait les subir sans murmurer.

C'était devant moi surtout que le prince cherchait à l'humilier. Que de fois je vis le rouge de la honte couvrir ce noble visage !

— Ecoutez, Michel, lui dis-je un jour, je ne puis plus supporter de vous voir ainsi molester et persécuter. Voici une somme d'argent, partez, gagnez un pays étranger. Avec votre intelligence, votre talent, vous arriverez aisément à vous y créer une position.

A ces mots, je le vis pâlir.

— Mais mon pauvre père infirme, mais ma mère malade, ma jeune sœur Akoulina, que deviendront tous ces êtres qui me sont chers? Ne dois-je pas craindre que le prince ne fasse retomber sur eux sa colère? Mon père, qui est d'un caractère indépendant et fier, ne se révoltera-t-il pas? Et alors, vous savez le châtiment qui l'attendrait encore. Enfin, ajouta-t-il d'une voix profonde, m'éloigner de vous, qui m'avez montré tant de bonté, je ne le pourrais pas. D'ailleurs, la jeune princesse a besoin de mes soins. Il se produit parfois dans la santé des enfants des accidents graves qui demandent de prompts secours. Depuis qu'elle est au monde, vous avez bien voulu me confier cette santé si précieuse et si chère ; j'aime cette enfant plus que si elle était ma fille. Pardonnez-moi de m'exprimer avec cette familiarité; mais vous me l'avez permise. J'abuse peut-être...

— Non, non, mon bon Michel, m'écriai-je avec un affectueux élan, vous n'abusez pas. Je vous permets d'aimer ma fille comme la vôtre. Puisque vous avez le courage de supporter les traitements du prince, ne nous quittez pas, ne nous quittez jamais. D'ailleurs, que deviendrais-je sans vous? Et ma chère Wanda qui pourrait mourir si vous n'étiez pas là !

Je lui tendis la main.

Il mit un genou en terre pour la baiser.

Pour la première fois, je compris que Michel m'aimait; mais avec quel respect !

A partir de ce moment, nos cœurs s'identifièrent. Il s'établit entre nous une entente que les paroles eussent moins bien exprimée que notre silence. Un regard suffisait pour nous comprendre.

Mais cette affection était absolument pure. Jamais la moindre pensée coupable n'entra dans mon âme ni dans l'âme de Michel. Quoique pour nous la distance sociale n'existât point, cependant, à notre insu, le préjugé agissait sur nos sentiments.

C'était, d'ailleurs, auprès de ton berceau que nous nous rencontrions; et une pensée coupable peut-elle naître dans le cœur d'une mère auprès du berceau de son enfant!

Hélas! je ne tardai pas à reconnaître la vérité des prévisions de Michel.

Une nuit, nuit terrible, ta vieille gouvernante vint m'éveiller, et, d'un air égaré, me dit :

— Vite, vite, Excellence, la petite princesse suffoque, elle étouffe.

Je me levai en hâte, et j'envoyai chercher Michel.

Tu avais le croup. Puisses-tu, ma fille bien-aimée, ne jamais connaître les angoisses que j'éprouvai dans cette nuit horrible, dont le souvenir, après vingt ans, me fait encore frémir!

Il semblait à tout instant que tu allais expirer.

Ton père s'en prenait à Michel qui n'avait pas su pré-

venir l'effroyable maladie. Il jurait que, si tu mourais, cent coups de knout le vengeraient de l'impuissance de la médecine, de l'ignorance du médecin.

Un instant tu parus morte.

Par une intuition héroïque, Michel, désespéré, appliqua ses lèvres sur les tiennes, et, par une aspiration intense, au risque de s'inoculer la terrible maladie, il dégagea l'obstacle. On vit aussitôt tes beaux yeux se rouvrir, le sang circuler de nouveau sur tes joues violettes, tes lèvres remuer, et l'on entendit ce mot divin sortir de ta bouche : maman.

Tu étais sauvée. Ah ! oui, tu es un peu la fille de Michel ; car il t'a, lui aussi, donné la vie.

Quant à moi, folle, oui vraiment folle de joie, oubliant la présence de ton père, je sautai au cou de Michel, et je l'embrassai.

Hélas ! ce mouvement spontané fut la cause de tous nos malheurs.

Alors les bârines (1), comme les bârinas (2), embrassaient leurs serfs. Il n'en est aucun, si puissant fût-il, qui eût refusé d'embrasser son serf à Pâques. Mais moi, je traitais Michel en égal. Je ne l'avais jamais embrassé, dans la crainte de lui rappler sa condition. Il le sentait ainsi.

Jamais donc, dans ses rêves les plus ambitieux, il n'eût osé espérer un baiser de moi.

Ce baiser le foudroya. Bouleversé, pâle, il chancela et tomba défaillant sur un siège.

Et ton père était là. Il nous regarda tous deux, d'un regard que jamais je n'oublierai : le soupçon bas, la jalousie féroce, la vengeance, la haine, tous les mauvais sentiments étincelèrent dans ce regard.

— Ah ! voilà donc, s'écria-t-il, suffoquant de rage, le résultat de votre immonde socialisme ! Les serfs se pâment quand leurs bârinas les embrassent. Mais je

(1) Maître.
(2) Maîtresse.

mettrai bon ordre à ce dévergondage, je vous en réponds.

Michel expliqua que sa faiblesse venait des angoisses passées et du bonheur soudain que lui avait causé ta résurrection.

— Tu ne laissais mourir l'enfant, s'écria le monstre, que pour te faire des mérites auprès de la mère, en la sauvant. Crois-tu que je sois dupe? Je ne vois que trop votre jeu. Il y a longtemps que je m'aperçois de cet ignoble penchant, auquel, par respect pour moi-même, je ne voulais croire encore. Ma femme, la princesse Kryloff, aimer un serf! Ah! les nobles amours! Mais vous avez compté sans moi, mes galoubtchiks (1). Je vous apprendrai ce qu'il en coûte de tromper un Kryloff.

Voici ce que fit le prince : tant que tu réclamas ses soins, il laissa Michel auprès de toi. Seulement il nous lançait des regards obliques, qui nous glaçaient d'effroi.

Un matin, il entra dans ma chambre et me dit avec son odieux rire :

— Votre amoureux est arrêté.

Je me sentis pâlir.

— Vous voulez parler de Michel? Arrêté? pourquoi?

— Il m'a manqué de respect, il a levé la main sur moi.

— Lui? C'est impossible!

— Je le fais surtout châtier, parce qu'il ose vous aimer.

— Mais il ne m'aime pas comme vous l'entendez, je vous le jure, m'écriai-je, haletante d'effroi.

Le prince riait toujours de son mauvais rire.

— Et vous l'aimez aussi. Tenez, regardez-vous dans la glace; pâliriez-vous ainsi, si je vous annonçais que je fais donner le knout à un autre?

— Le knout! Vous faites donner le knout à Michel?

— Oui.

J'étais véritablement éperdue.

(1) Colombes, mot fort employé par les Russes dans le langage familier.

— Non! non! vous ne ferez pas cela. Cet homme qui vous a sauvé la vie, qui a sauvé la vie de notre enfant! Pierre, je vous en conjure; tenez, me voici à vos genoux, suppliante, humiliée; Pierre, soyez bon, soyez humain. Epargnez cet homme; je vous jure qu'aucun autre sentiment que la reconnaissance ne m'unit à lui.

— De la reconnaissance, pour un serf!

Il ricanait toujours.

Je ne l'entendais pas; je voyais seulement Michel outragé, torturé, supplicié.

— Tenez, dis-je encore, si vous avez des soupçons, de la jalousie, nous l'éloignerons. Mais, de grâce, épargnez votre sauveur, le sauveur de notre chère Wanda.

— Je n'y puis plus rien. Les juges l'ont condamné, sur ma déclaration, à recevoir cent coups de knout.

— C'est une condamnation à mort, m'écriai-je. Il est innocent, complètement innocent. Jamais il ne m'a dit un mot qui pût me faire supposer qu'il osât m'aimer.

— S'il ne vous aime pas, la manière dont vous plaidez sa cause me convainc suffisamment que vous l'aimez, vous. Et cela suffit pour que je me venge.

Je pus lire dans son regard, dans son maintien, une résolution inébranlable.

Alors je devins tout à fait folle; et au lieu de le supplier, je l'injuriai.

— Tigre! Barbare! Sauvage!

Je ne me souviens plus de ce que je lui dis ni de ce qu'il me répondit.

J'entendis seulement ces paroles épouvantables :

— Non, je ne lui ferai pas grâce; et je prétends même que vous assistiez à son supplice. Si vous refusez, il recevra deux cents coups.

Il n'y avait pas à lutter.

Les châtiments corporels sont maintenant abolis en Russie, quoique les verges et le fouet fonctionnent toujours; mais le souvenir n'en est point effacé. On comprend donc la tragique émancipation qui se prépare au sein

du peuple russe, de ce peuple qui, hier encore, était soumis au régime du knout.

Cette journée compte parmi les plus lugubres de ma misérable vie.

Au centre de la place du bourg de Barkeloff, l'instrument du supplice était dressé. C'était une espèce de chevalet plat, bas et incliné, sur lequel allait s'étendre le supplicié.

Quand notre voiture arriva sur la place, le bourreau et le condamné ne s'y trouvaient pas encore.

Un cercle s'était formé de quelques centaines de personnes, qui venaient assister au supplice, spectacle qu'on jugeait salutaire pour le peuple.

Une douzaine de Cosaques, la lance au poing, maintenaient le cercle des curieux à une certaine distance du chevalet.

J'étais semblable à une morte. Je me sentais si ébranlée, si faible, que je craignais à tout instant de m'évanouir.

— Pas de sensibleries ridicules, me dit le prince avec menace.

Je retins les larmes qui me montèrent aux yeux, à la vue du chevalet taché de sang, où mon pauvre Michel allait s'étendre. Car, mon mari l'avait voulu, je l'aimais désormais de toutes mes forces, de toute mon âme, ce martyr.

Notre voiture était à peine arrivée que la foule s'écarta et livra passage à un personnage, dont le seul aspect fit courir parmi les spectateurs comme un frémissement. C'était une sorte de mamelouk, d'hercule trapu, au front bas, aux pommettes saillantes, aux cheveux roux, aux narines épatées, aux prunelles fauves. Ses manches retroussées découvraient des bras velus, musculeux. Il tenait dans ses mains ignobles un assortiment de lanières (1), qu'il semblait choisir et disposer avec soin.

(1) Le knout est une longue lanière recuite dans une espèce

— Quel est cet homme? demandai-je avec des yeux hagards.

— C'est le bourreau, me répondit le prince impassible.

Le bourreau! ce mot retentit dans mon cœur comme un glas de mort.

Le cercle s'ouvrit bientôt une seconde fois. Michel parut entre deux gendarmes, accompagné de l'officier de police. Il marchait d'un pas résolu, le front haut; jamais il ne me sembla plus beau.

Que ne pouvais-je lui crier mon amour, courir à lui, le serrer dans mes bras, et, devant tous, protester contre cet humiliant supplice!

Mais la moindre démonstration m'était interdite, sous peine de voir doubler le châtiment.

Il m'aperçut cependant. Son front pâle se colora, son puissant regard m'envoya un adieu dans une sorte de projection électrique. Mes yeux aussi durent lui porter les élans de mon âme. Dans ce regard, nos cœurs se confondirent, s'étreignirent.

Cette union ayant pour autel l'instrument du supplice, pour prêtre, le bourreau, c'était l'union de deux révoltés qui juraient une haine implacable aux oppresseurs.

Le prince surprit ce regard, et me dit en français :

— Regardez-le bien, madame; car il y a tout lieu de croire que vous le voyez pour la dernière fois.

L'officier de police déroula un papier, et lut à très haute voix la sentence qui condamnait Michel Fédéroff à quatre-vingt-dix-neuf coups de knout (1) pour le fait d'injures et de sévices graves contre son seigneur.

Michel écouta cette sentence avec une noble impassibi-

d'essence, fortement enduite de limaille métallique, et se terminant par un petit crochet de fer. Cette préparation la rend très dure et très lourde. Les bords repliés forment une rainure. En s'abattant sur le dos nu du condamné, ces bords coupants s'incrustent dans les chairs. Au lieu d'enlever la lanière, l'exécuteur la tire à lui horizontalement, et au moyen du crochet détache et ramène de longues bandelettes de chair qui volent et se dispersent en tous sens.

(1) La loi russe voulait que le nombre de coups fût toujours impair.

lité. Il avait même sur les lèvres un sourire de pitié pour ses bourreaux.

Après avoir lu la condamnation, l'homme de police se retira; et le mamelouk trapu, qui avait achevé de préparer ses lanières, s'avança en criant d'une voix rauque, menaçante, ironique, qui me secoua d'horreur :

— A nous deux, maintenant, mon joli garçon! Nous verrons bien tout à l'heure, si tu riras.

Il s'approcha pour le déshabiller. Mais Michel, d'un geste, le repoussa, dégrafa lui-même et laissa tomber à ses pieds la peau de mouton jetée sur ses épaules.

Il n'était plus recouvert que d'une blouse de toile. Je le regardais avec des yeux agrandis par l'horreur.

— Ah! beau galoubtchik! reprit le bourreau de la même voix stridente. Tu m'épargnes de la besogne; mais je ne t'épargnerai pas, moi. D'abord, il faut que je te lie.

On voyait que, malgré lui, le bourreau se sentait intimidé par le calme digne, un peu hautain du condamné.

— Fais ton lâche métier, dit simplement Michel.

Et, tranquillement, il s'étendit, la poitrine contre le chevalet.

Le bourreau, tout en prodiguant à sa victime les plus infâmes railleries (1), lui garrottait les mains sous la planche, que le patient tenait ainsi embrassée. Ensuite il assujettit les pieds à l'extrémité en les liant fortement; et, avec un couteau, il fendit la blouse pour mettre le dos à nu.

Puis, s'étant reculé, il fit siffler en l'air sa redoutable lanière, et de toute sa force l'abattit sur le corps de Michel.

Je mordis mon mouchoir pour ne pas crier et j'enfonçai mes ongles dans le drap de la voiture.

Le knout s'incrusta dans le dos de Michel, fit jaillir le

(1) Généralement, avant l'exécution, le bourreau, comme les geôliers, s'amusaient à augmenter par de grossières plaisanteries les angoisses du condamné.

sang; et, en le tirant à lui, le bourreau ramena un long lambeau de chair.

J'entendis un cri sourd, douloureux, qui me déchira les entrailles.

L'officier de police qui surveillait, impassible, cette horrible exécution, cria :

— Un!

Le bourreau reprit son élan.

— Deux! fit l'officier.

Et j'entendis un second cri étouffé.

— Trois!

Je vis confusément voler en l'air une épaisse bandelette ensanglantée; et j'aperçus un ruisseau de sang inonder la blouse de mon ami.

Et puis je ne vis plus rien; mes forces étaient à bout. Je m'évanouis.

J'avais, moi aussi, mon bourreau. Il me fit respirer des sels, et me rappela à l'atroce réalité.

Michel venait de perdre connaissance sous le vingtième coup. Un instant on l'avait cru mort.

L'aide du bourreau introduisit entre ses lèvres contractées par la douleur un cordial qui le ranima; et l'exécution continua.

— Je vous en supplie, épargnez-moi la vue de ce spectacle, dis-je au prince. Vous voyez que je suis incapable de la supporter plus longtemps.

— Mais s'il ne vous sentait pas là, répondit le barbare avec une ironie cruelle, il serait déjà mort; car ce bourreau a une poigne d'enfer.

Je n'insistai pas. Je croyais d'ailleurs de mon devoir d'assister mon ami pendant cette effroyable agonie.

Cependant l'effort fut au-dessus de mes forces. Au cinquantième coup, je m'évanouis de nouveau. Le prince me renvoya; mais lui, resta jusqu'au bout.

Au quatre-vingt-dix-neuvième coup, le dos de Michel n'était plus qu'une épouvantable plaie. Cependant le martyr respirait encore.

Markewitch le reçut dans ses bras en pleurant et le ramena à la vie. »

Ici Wanda interrompit sa lecture.

Sa poitrine était haletante, ses yeux étincelaient d'horreur.

— Et c'est cet homme, ce barbare, qui est mon père! O ma mère, ô Michel, je vous vengerai, je le jure. Mais j'entends du bruit, un pas qui approche, c'est lui. Vite, Katia, cache ce manuscrit; il nous l'enlèverait, le lirait; et peut-être ma mère et Michel ne sont-ils pas entièrement à l'abri de ses coups.

Katia cachait le manuscrit, au moment même où le prince entrait comme une bombe.

— Quoi! s'écria-t-il, un homme s'est tué chez moi?

Wanda ne répondit pas. Elle regardait son père avec épouvante.

— Qu'est-il arrivé? Je veux le savoir, insista-t-il.

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas?

— Je ne sais plus, dit-elle en passant les mains sur son front.

Le prince crut que sa fille devenait folle.

— Et vous, Katia, me répondrez-vous?

Katia également se taisait.

Le prince les regardait tour à tour; et s'approchant vivement de Katia, il lui secoua le bras.

— Que signifie encore ce mystère? On n'entend plus parler que suicides, assassinats, morts subites; il y a là quelque nouvelle machination de ces infâmes socialistes.

— C'est votre férocité qui fait les socialistes, repartit Wanda. Ce qui a fécondé l'idée révolutionnaire, c'est le sang des martyrs, des premiers apôtres, le sang des Michel Fédéroff.

A ce nom, le prince recula de quelques pas. Il devint

livide. Il attachait sur sa fille un œil hagard, épouvanté.

— Ce nom... qui t'a dit...? balbutia-t-il.

— Je sais.

— Des socialistes, reprit le prince, qui pénètrent ici dans ma maison, qui veulent m'enlever le cœur de ma fille, comme ils m'ont pris le cœur de ma femme. Mais je les découvrirai, les démasquerai, les frapperai. Qui?... qui?...

— C'est bien malheureux, n'est-ce pas, que le knout soit aboli? dit Wanda.

— Vous me rendrez fou, s'écria le prince en prenant son front à deux mains.

Wanda le regardait d'un œil sombre, sévère, écrasant.

Pour se soustraire à ce regard qui le terrifiait, il sortit en fermant la porte avec fracas.

Aussitôt que ses pas se furent perdus dans les appartements du palais, Wanda reprit sa douloureuse lecture.

« Au bout de huit jours, quand je sus que Michel avait recouvré toute sa connaissance et pouvait lire une lettre, je lui écrivis par l'entremise de Markewitch, afin de le soutenir, de le réconforter, afin de lui rendre l'espoir et le courage. Pour effacer l'affront qu'il avait subi, je lui disais que désormais ma vie était liée à la sienne.

Le prince, devinant sans doute, à mon attitude, l'horreur qu'il m'inspirait, et voulant surtout me séparer de Michel, imagina de m'envoyer avec toi dans la province de Perm, où il possédait, au pied des monts Ourals, non loin de Krylowa, une vaste propriété et une résidence seigneuriale.

Le domaine de l'Ukraine est un paradis terrestre, en comparaison de la sauvage solitude où j'allais vivre. Tu la connais sans doute; mais peut-être ne connais-tu pas le travail des mines.

La propriété du prince contenait des mines d'argent et de mercure qu'il faisait exploiter par ses serfs.

On condamne généralement au travail des mines les

grands criminels, les assassins, aujourd'hui les socialistes, que l'on confond avec les assassins. Mais là, c'étaient d'honnêtes et doux paysans qui, de par la volonté du maître, s'enfouissaient vivants dans les profondeurs de la terre pour y chercher le précieux métal dont jamais il ne leur reviendrait la moindre parcelle. Et ce dur et sombre travail, ils l'accomplissaient en retour d'une parcimonieuse nourriture. S'y refusaient-ils, on les condamnait au fouet.

Depuis dix-sept ans, j'habite un pays de liberté, et je me demande si les quelques années que j'ai passées dans cette Russie maudite ne sont point un rêve. Mais non, c'est la réalité. Il y a dix-sept ans, ces choses-là se passaient encore dans l'empire des czars.

Et ce pauvre peuple, lui, le plus fort, ne se révoltait pas! Cent millions d'hommes acceptaient cet esclavage imposé par un million de leurs semblables (1). Je me demandais parfois si ces malheureux avaient en eux le sentiment de la justice; et si jamais le progrès des lumières aurait raison de cette ignorance, de cette passivité, de cet engourdissement intellectuel.

Je pensais qu'il fallait préparer une génération nouvelle, et que l'instruction seule pouvait amener la rénovation de la nation russe.

Je fondai quelques écoles. Mais ton père revint; et en apprenant l'ouverture de ces écoles, il recommença ses invectives contre mes idées socialistes. — A quoi bon instruire le peuple? Pour lui faire sentir plus douloureusement sa triste destinée, lui inspirer le dégoût du travail, l'insubordination vis-à-vis du seigneur et ces idées d'indépendance qui sont la plaie de l'époque.

Il ferma mes écoles. L'hiver approchait. Je désirais aller à Pétersbourg. Il s'y refusa, prétextant qu'à Pétersbourg je ne manquerais pas de me mettre en relations avec les libéraux.

(1) Il y a en Russie environ un million de nobles : 650,000 héréditaires, et 350,000 qui ne le sont pas.

Vers la fin d'octobre, tu tombas gravement malade. Le médecin de Perm et Markewitch t'avaient condamnée. Je prononçai le nom de Michel qui déjà t'avait sauvée. Le prince, affolé lui-même, consentit à le faire venir.

Quel bonheur de nous revoir! Mais ce bonheur était bien amoindri par les angoisses que me causait ta maladie.

Dès que tu allas mieux, car Michel te sauva la vie une seconde fois, ton père reprit ses injustes défiances, ses soupçons, ses colères au milieu desquelles, perdant tout sang-froid, il me frappait de la manière la plus outrageante.

Ces scènes continuelles m'humiliaient et me désespéraient à un tel point, que je résolus de prendre la fuite.

Michel d'ailleurs allait repartir pour l'Ukraine. Que deviendrais-je sans lui dans ce désert de neige!

Et puis, je ne voulais plus subir le supplice que m'infligeaient mes devoirs d'épouse envers un homme que je ne pouvais ni aimer, ni estimer; qui ne m'inspirait même que de l'aversion, de l'horreur.

Ce qui me décida, ce fut l'intention qu'il manifesta de passer l'hiver à Krylowa.

Je communiquai mon dessein à Michel, qui fut épouvanté de ma résolution.

Cependant, Michel céda à mes instances, et il fut convenu qu'il protégerait ma fuite.

Ta santé était revenue. Je pouvais t'emmener avec moi sans danger.

Je fis vendre en secret mes bijoux à Perm. Ils me procurèrent une somme plus que suffisante pour notre voyage et notre installation en pays étranger.

Une fois hors de Russie, Michel, grâce à son talent, suffirait à nous faire vivre. Je préférais, du reste, la pauvreté avec lui, à un luxe princier, obtenu par des exactions que réprouvait ma conscience. Nous profitâmes d'une courte absence du prince pour mettre notre projet à exécution. Nous partîmes avec de faux passeports, au milieu de la nuit du 13 novembre 1860.

On nous avait dit que le Volga n'était pas encore pris. Nous comptions le descendre en bateau jusqu'à la mer Caspienne.

Avec quelle ivresse recueillie et profonde je posai ma main dans celle de Michel ! Avec quelle reconnaissance émue il acceptait ma confiance et mon affection !

Je te serrais dans mes bras avec délire ; je pourrais du moins t'élever dans un pays libre, un pays où les barbaries dont j'avais été témoin étaient impossibles.

Nous allâmes sans encombre jusqu'à Kasan. Notre vozok (1), malgré les mauvaises routes, avançait avec une rapidité vertigineuse.

Grâce à notre padarojné (2), nous n'attendîmes jamais dans les relais de poste. Mais à Kasan, quel fut notre désappointement, je dirai même notre terreur : nous trouvâmes le Volga complètement gelé ! Nous résolûmes de changer d'itinéraire et de traverser la Russie pour gagner la frontière de Prusse.

Par les mauvais chemins, les mauvais temps, il nous fallut cinq jours pour atteindre la frontière.

Là, nous fûmes arrêtés.

Aussitôt après notre départ, le prince avait télégraphié à Pétersbourg ; et sur toute la ligne des frontières russes, notre signalement était donné.

On me sépara immédiatement de Michel, sans qu'on daignât me dire le sort qu'on lui réservait.

Quant à moi, on me reconduisit à Krylowa, escortée de plusieurs gendarmes, comme une prisonnière.

Je m'attendais à des scènes violentes, à des reproches, à des coups peut-être. Je fus donc fort étonnée et même effrayée de trouver le prince parfaitement calme.

Mais on lisait sur son visage une résolution féroce.

Il commanda à ta vieille gouvernante de t'emporter.

(1) Berline de voyage.
(2) Ordre des autorités russes aux maîtres de poste de donner des chevaux à celui qui en est porteur.

Puis, comme je me dirigeais vers mon appartement habituel :

— Non, pas là, dit-il. Suivez-moi.

Je le suivis.

Il me conduisit dans un pavillon qu'on n'habitait jamais.

Dans ce pavillon, une pièce était disposée pour me recevoir. Elle ne contenait que le strict nécessaire.

— Voilà désormais votre appartement, et vous n'en sortirez qu'avec ma permission, dit le prince d'un ton d'autorité qui n'admettait aucune protestation.

Je n'osais d'ailleurs ni parler, ni me plaindre, de peur de provoquer une tempête.

— Et... ma fille ? hasardai-je cependant. Ne pourrai-je du moins l'avoir auprès de moi ?

— Non. On vous l'apportera un instant dans la journée, voilà tout.

— Comment ! m'écriai-je, je vais donc être prisonnière ici, chez moi !

— Chez vous ? Dites : chez moi, madame.

— J'écrirai à ma famille.

— Ecrivez, si bon vous semble, répondit-il avec un sourire qui me fit frémir.

Je compris que, malgré tout ce que je pourrais écrire, j'étais liée à cet homme, et à tout jamais, sa propriété, son esclave.

Je contins mon désespoir ; et je parus me soumettre.

J'étais brisée moralement et physiquement. Quinze jours de voyage par une température de vingt degrés de froid, des émotions poignantes, une inquiétude mortelle au sujet de mon ami m'avaient anéantie. L'âme comme le corps ne peuvent supporter qu'une certaine somme de souffrance, passé laquelle l'insensibilité se produit. J'étais arrivée à cette extrême limite de la douleur. Je ne sentais plus qu'un immense besoin de repos, de chaleur et de calme.

J'entendis vaguement des bruits de chaînes, de ver-

rous, de serrures. Vaincue par le sommeil et la fatigue, je m'endormis.

Le lendemain, en m'éveillant, j'aperçus sur la table un déjeuner servi.

Je regardai autour de moi ; je me souvins alors des événements de la veille. Ce n'était pas un cauchemar, mais une atroce réalité.

Je sautai à bas de mon lit, je courus à la porte, je l'ébranlai vainement, elle était fermée.

Ainsi, c'était bien vrai, j'étais prisonnière, prisonnière de mon mari ! Je fus prise d'un véritable délire. Je secouai de nouveau cette porte fermée, j'ouvris la fenêtre. Elle donnait sur un fossé très profond ; je ne pouvais tenter de m'évader qu'au péril de ma vie.

Je pensai à m'y précipiter pour en finir avec une existence aussi misérable. Mais je songeai à toi, à Michel, encore plus à plaindre, et qui, à cause de moi, endurait certainement les plus affreux supplices. Je me rappelai l'horrible spectacle de Barkeloff. Je revoyais par le souvenir cette sanglante image, je croyais entendre ses cris déchirants.

J'attendrais de connaître son sort avant de décider du mien. Si j'apprenais sa mort, la mienne serait bientôt résolue.

Mon geôlier venait me voir quelquefois. Un jour, il me sembla disposé à la miséricorde. Il cherchait à excuser sa conduite à mon égard. Il me châtiait, disait-il, pour soumettre mon esprit rebelle, et aussi par jalousie ; parce qu'il m'aimait toujours, malgré toutes mes fautes.

Il voulut reprendre ses droits d'époux. Folle d'horreur, je me précipitai vers la fenêtre ; je l'ouvris :

— Si vous m'approchez, lui dis-je, je me jette par la fenêtre.

— A votre gré, répondit-il, je me retire ; mais vous saurez que votre Michel paiera votre désobéissance.

A ces mots, toute ma résistance se fondit, ma dignité fléchit, je me résignai.

Pendant six mois, je supportai ce martyre sans nom : subir l'amour d'un homme pour lequel je n'éprouvais que de l'exécration.

Quand il ne me menaçait pas de torturer Michel, il me menaçait de me séparer entièrement de toi, qui étais ma seule consolation. Tu semblais déjà comprendre mes souffrances. Lorsque je pleurais, tu me regardais avec tes grands yeux, déjà si profonds, et tu m'embrassais pour me consoler de ce chagrin que tu ne connaissais pas.

Chère enfant, cher amour, ton bon petit cœur se révélait déjà dans tes douces caresses pour la pauvre prisonnière.

C'était une véritable séquestration. Cette chose-là se pouvait en Russie. Aujourd'hui même, elle est encore possible. Pour quiconque peut payer la police et les juges, police et juges sont aveugles et muets. Aussi, dans ces provinces reculées, presque désertes, l'abus règne-t-il en souverain. « Le czar est si loin ! »

Depuis quelques jours, je remarquais un redoublement de précautions, de rigueurs même dans la surveillance qu'on exerçait autour de ma prison ; et je ne voyais plus mon bourreau.

J'en demandai l'explication. On m'apprit qu'il était parti précipitamment pour Pétersbourg, en recommandant la vigilance la plus stricte.

Je respirai. Ne plus le sentir là, près de moi, c'était déjà un soulagement.

Des idées d'évasion me vinrent à l'esprit. Peut-être qu'en corrompant mes gardiens par des promesses, car je n'avais pas autre chose à donner, réussirais-je à m'échapper de nouveau, et à gagner, non plus la frontière de Prusse, mais celle de l'Asie, qui était voisine ; puis, je descendrais par le pays des Kirghis jusqu'à la mer Caspienne. Mais pour cela, il fallait de l'argent. Comment m'en procurer ?

Il faisait une belle et rayonnante matinée d'avril. La

neige commençait à fondre. Avec le soleil, l'espoir me revenait au cœur.

Mes regards erraient sur le steppe verdoyant. Qui comprendra jamais comme moi, pauvre prisonnière, les charmes des steppes immenses ! Ma fenêtre était ouverte. L'air, chargé de senteurs printanières, entrait à flots dans ma prison avec les rayons du soleil. Le ciel resplendissait. De beaux nuages d'or en traversaient l'azur comme d'heureux voyageurs. Des cailles et des courlis passaient en bandes venant de l'Orient. J'entendais le bruit de leurs ailes et leurs cris joyeux. Du côté du sud, des cigognes, leurs grandes ailes déployées, arrivaient portées par la brise. A une plus grande distance, des aigles planaient, les yeux fixés sur le soleil. Tous ces êtres allaient où l'attrait les poussait. Ils accomplissaient leur destinée. Ils étaient libres surtout. Je me sentis empoignée par un désir intense de liberté.

Tout à coup, dans cette plaine ordinairement solitaire, je vis se dessiner une forme humaine. C'était un mujick; il approchait en se dissimulant derrière les monticules qui forment comme des vagues fixes sur le steppe.

Je le suivais des yeux avec un intérêt croissant. A mesure qu'il avançait, mon cœur battait plus fort. Pourquoi mon cœur battait-il ainsi ? Je n'en savais rien ; c'était comme un pressentiment. Cet homme, je ne le connaissais pas; mais je croyais deviner que c'était un libérateur.

Arrivé à une certaine distance, il s'arrêta, parut scruter du regard tous les alentours, et, n'apercevant personne, il me montra un papier.

En cet instant seulement, je reconnus Michel. Oh ! quel bond mon cœur fit dans ma poitrine !

D'où venait-il ? Comment avait-il pu s'évader ? Comment surtout savait-il que j'étais là ?

Mais quelle démarche téméraire ! Si on le surprenait me faisant des signes, quel danger ne courait-il pas !

Cependant, comme le prince était absent, j'avais un

peu moins de frayeur. Je lui répondis par signes également que je le comprenais ; et aussitôt je me mis à déchirer mes linges par bandelettes très minces, de façon à former un cordon assez long pour atteindre le bas du pavillon.

Ce cordon fut bientôt fait. Je le lançai par la fenêtre, après avoir attaché à l'extrémité un objet un peu pesant. Je me rappelle que c'était un jouet, que tu avais oublié la veille. Je pensai que ce serait une excuse, si on l'apercevait. Je pourrais dire que, croyant te voir de loin, je t'envoyais ce jouet.

Alors Michel, jetant autour de lui un regard anxieux, s'avança avec agilité et prudence à travers les massifs de sapins qui s'étendaient à droite du pavillon.

Il enroula la lettre autour du jouet. Je le remontai prestement.

Je tenais enfin une lettre de mon ami, dont depuis six mois je n'avais eu aucune nouvelle. Avec quelle émotion mon regard la dévora !

Il avait été condamné aux mines. Il faisait partie d'un convoi de condamnés ; mais, arrivé au delà de Kasan, il avait réussi à s'évader. Il se doutait qu'il me trouverait ici.

A Krylowa, il avait appris que le prince était absent, que j'étais prisonnière ; et il venait pour me délivrer. Il n'y avait pas un moment à perdre. Depuis cinq jours, il avait quitté le convoi. On devait être à sa recherche. Le prince, apprenant son évasion, s'empresserait d'accourir. Il fallait donc se hâter.

A six heures, c'est-à-dire à la nuit tombante, il grimperait sur un sapin, du haut duquel il me lancerait une corde à nœuds que j'attacherais solidement aux barreaux de ma fenêtre ; et à minuit précis, il serait au bas, monterait auprès de moi avec les instruments nécessaires pour desceller les barreaux.

Comme nous n'avions pas d'argent pour gagner la frontière occidentale, nous atteindrions l'Oural et descendrions vers le Sud par le pays des Kirghis.

C'était exactement le projet que j'avais conçu moi-même, mais que je ne pouvais réaliser, livrée à mes propres forces.

A minuit, je suspendis la corde, avec quelles angoisses !

Michel était à peine à mi-chemin que j'entendis un bruit sourd, comme une masse qui tombe sur la terre.

Ce bruit résonna jusqu'au fond de mes entrailles. Je tâtai, plus de corde. Je l'avais mal attachée, elle avait cédé.

Je ne saurais te peindre mes perplexités pendant cette horrible nuit. Que faire ? Je ne pouvais appeler, je ne pouvais le secourir ; et il était là, en bas, blessé, mourant peut-être.

Je prêtais l'oreille ; je n'entendais rien, rien que les palpitations de mon cœur, rien que les pas des karaoulnays (1) faisant leur ronde. Le moindre bruit, la moindre parole pouvaient leur donner l'éveil et perdre mon ami, s'il n'était pas mort.

Je passai toute la nuit à la fenêtre, retenant mon souffle, espérant surprendre un bruit, un soupir, un gémissement.

Rien ! Il était mort sans doute.

Les premières lueurs du jour me trouvèrent à la même place. Un épais brouillard enveloppait la terre ; mes yeux percèrent le brouillard : il n'y avait personne en bas.

Je pus le croire sauvé. En tout cas la sentinelle n'avait pas surpris le bruit de sa chute.

Dès que le brouillard se dissipa, ô joie ineffable ! j'aperçus Michel sur le sapin le plus rapproché du pavillon.

Je posai la main sur mon cœur pour lui faire comprendre ma joie présente et mes anxiétés passées. Il me montra la corde. Je compris. Je m'éloignai de la fenêtre. Il la lança dans ma chambre avec une merveilleuse adresse.

(1) Gardes de nuit à la campagne. A la ville, on les appelle dvornicks.

Au moment même, j'entendis la porte grincer. Je poussai du pied le paquet de cordes sous ma chaise longue. C'était l'homme de confiance du prince qui entrait.

Le traître, avec ses yeux fuyants, sa mine basse, porta directement son regard du côté de la chaise longue. Il aperçut sans doute les cordes ; mais il fit semblant de ne rien voir.

Il me demanda comme d'habitude ce que je désirais pour mon déjeuner.

J'étais si émue, que je pouvais à peine parler. Lui, avait l'air indifférent; mais je sentais qu'il voyait tout, qu'il devinait tout.

Il sortit.

Je m'élançai à la fenêtre pour faire des signes à Michel; Michel n'y était plus.

Que faire ? Il viendrait à minuit comme la veille, et certainement on l'épierait, on le surprendrait, on l'arrêterait; et alors quel sort l'attendrait !

J'étais comme folle. J'allais à la fenêtre, et ne voyant rien, je revenais sur ma chaise longue, haletante d'angoisse, ne trouvant aucun moyen de prévenir mon ami.

Voici à quoi je m'arrêtai : Je n'ouvrirais pas ma fenêtre, et j'entretiendrais toute la nuit de la lumière dans ma chambre. Il devinerait que nous étions surpris.

Il comprit en effet. Il ne s'approcha point ; mais vers minuit, je vis circuler des loutchines (1), j'entendis des coups de feu. On le traquait, on le tuait peut-être. Cependant, comme peu à peu le bruit se perdit dans le lointain, je dus croire qu'on ne l'avait pas atteint, qu'il avait su dépister ces chasseurs d'hommes.

Le surlendemain, le prince arrivait. Il monta immédiatement chez moi. Il alla droit à la chaise longue et la poussa brutalement du pied ; mais le paquet de cordes n'y était plus.

(1) Espèces de torches faites avec des branches de sapin enduites de résine.

— Où sont ces cordes ? demanda-t-il impérieusement.

Je vis bien qu'il était inutile de nier. J'ouvris une armoire, où je les avais cachées.

— Les voilà, lui dis-je.

— C'est bien. On ne m'avait pas trompé. Mais je te préviens que tu ne t'évaderas plus, ma colombe. Je t'aime trop, vois-tu. Je veux te garder pour moi seul.

Il sortit.

Quelques heures après, il revint accompagné du perfide intendant.

Qu'allait-on faire ?

Le prince ouvrit un petit cabinet de toilette attenant à ma chambre, et m'invita poliment à y entrer. La politesse et le calme du prince me glaçaient d'effroi.

On m'enferma à clef; et un instant après, j'entendis dans ma chambre des pas lourds, puis des coups de pioche, comme si l'on démolissait la muraille.

Je me perdais en conjectures. Cependant, comme ce travail se prolongeait, mon anxiété était grande ; non que j'eusse peur de la mort ; au contraire, dans mon infortune, je l'appelais de tous mes vœux. Mais j'avais l'appréhension de quelque nouvelle et terrible torture.

La tranquillité du prince, en trouvant le paquet de cordes, me faisait craindre un horrible réveil de sa férocité.

Comme il ne m'avait aucunement questionnée sur Michel, n'était-il pas à supposer que Michel était en son pouvoir ? Et la pensée me vint qu'il voulait nous enterrer vivants tous les deux.

Enfin ma porte s'ouvrit, et je pénétrai dans ma chambre. Ma chambre, autrefois éclairée et gaie, était transformée en cachot. On avait muré la fenêtre, et l'on avait pratiqué, tout en haut, deux petits vasistas de trente centimètres d'ouverture.

Je reculai épouvantée. Alors, le prince, ricanant, me dit :

— Impossible maintenant de faire des signaux à votre

ami, le forçat, et de le recevoir la nuit. Qu'en pensez-vous, ma tourterelle ? Je vous ai prévenue que j'étais jaloux. Vous voyez que je ne le suis pas à demi. Comme je vais m'absenter pendant deux ou trois mois, je désire qu'en mon absence, vous n'ayez aucune communication avec qui que ce soit. La porte sera donc murée comme la fenêtre.

— Et ma fille ! ma fille, m'écriai-je. Je veux ma fille. Elle est à moi, je la veux. Tuez-moi plutôt que de me séparer de mon enfant.

— Je l'emmène avec moi, dit-il.

A ces mots, je m'évanouis.

Quand je revins à moi, je me trouvai de nouveau dans le cabinet de toilette, sur ma chaise longue, et j'entendis le travail des maçons qui muraient la porte.

Je ne pensais plus. J'étais comme anéantie. Vivante, j'étais retranchée du nombre des vivants.

Le lendemain, quand j'entrai dans ma sombre prison, je vis que ma porte était en effet murée. Un guichet fort étroit avait été pratiqué dans la muraille pour me passer les choses nécessaires à l'existence.

Les premières journées furent horribles. Je n'avais plus le steppe pour laisser errer mes regards, et me consoler, par la vue de l'infini, des misères de cette courte existence.

Le jour m'avait été si parcimonieusement ménagé, que c'était à peine si je pouvais lire.

Et d'ailleurs, quels livres m'avait-on laissés ! Tous ceux qui auraient pu m'intéresser m'étaient absolument refusés, les ouvrages français surtout. Mais ma plus grande torture, c'était de ne plus te voir.

Si je ne me suicidai pas, c'est que j'étais trop faible d'esprit pour prendre une résolution, trop faible de corps surtout pour la mettre à exécution.

Je ne comptais pas les jours. A quoi bon, puisque je n'avais plus aucun espoir ! Ou Michel était de nouveau arrêté, ou il avait dû fuir pour se mettre en sûreté.

Je sus depuis que trois mois environ se passèrent, trois mois qui me parurent trois années. Tout à coup, pendant la nuit, je fus éveillée par des cris formidables, et par un grand vacarme dans la maison :

— *Pajare ! Pajare !* au feu ! au feu !

Je me dressai en sursaut. Le feu, c'était ou la délivrance ou la mort ; et la mort, c'était pour moi aussi une délivrance.

Cependant cette mort était effroyable. Je ne pouvais sortir, je ne pouvais me faire entendre. J'allais être brûlée vive.

J'entr'ouvris le guichet ; je vis un torrent de flammes. Et personne ne songeait à moi ! Je pris aussitôt mon parti. Je m'étendis sur mon lit, et j'attendis la mort.

Tout à coup, j'entendis une voix m'appeler, une voix bien connue.

— C'est moi, Siatelstwo, me disait Michel, n'ayez pas peur. Tout est disposé pour votre délivrance et votre fuite.

Au même instant, des pioches entamaient le mur. En cinq minutes, l'ouverture fut assez large pour me permettre de passer.

Michel me prit dans ses bras ; mais le passage était coupé par le feu qui, poussé par le vent du sud, avançait avec furie.

— Prenez-moi par le cou, me dit-il, et ne craignez rien.

— Mais je puis marcher. Voici un escalier, vite, descendons.

Il se précipita vers une fenêtre étroite, l'ouvrit, attacha une échelle de corde.

Au même instant, j'entendis la voix de l'intendant qui criait :

— Par ici ! par ici !

Mais Michel était déjà en dehors avec son fardeau. J'avais tant souffert, que j'étais d'une maigreur extrême. Le fardeau n'était donc pas bien lourd.

En moins de cinq minutes, nos pieds touchèrent la

terre. Alors Michel alla à un tas d'herbe, l'écarta, en tira une touloupe qu'il me jeta sur les épaules, m'enroula la tête d'un foulard et me prenant par la main :

— Courons ! courons ! Faites un effort, il le faut, il le faut pour votre salut et le mien.

Notre fuite était éclairée par les lueurs rouges de l'incendie.

Un cheval que Michel avait eu la précaution de faire sortir au moment où commençait l'incendie, nous attendait à la porte du parc.

Il le monta, me prit en croupe, et nous partîmes à toute vitesse.

Grâce à ces belles nuits russes, si limpides, nous pouvions suivre aisément la route que Michel s'était tracée.

Notre cheval était un pur-sang d'une vigueur et d'une rapidité d'allures prodigieuses.

Au grand jour, nous atteignîmes les premiers contreforts de l'Oural.

Là, nous laissâmes le cheval prendre quelque repos. Quant à nous, l'excitation, la fièvre que donne le danger, nous soutenait. Nous ne sentions ni faim ni fatigue.

Pendant cette halte, Michel me raconta ce qui s'était passé depuis sa première tentative pour me délivrer.

Il avait trouvé un refuge dans une cabane de pauvres mujicks, des âmes bonnes et charitables, comme on en rencontre surtout chez le peuple, qui comprend si bien le malheur et sait y compatir.

Il avait revêtu de grossiers vêtements de mineur, et tous les jours, avec eux, il avait travaillé aux mines.

Comment le prince, qui le faisait chercher dans toutes les directions, l'aurait-il soupçonné si près !

Pendant ces trois mois, il était venu plusieurs fois rôder autour du château et avait vu ma fenêtre murée. Il en avait conclu que j'étais toujours là.

Dès lors, il avait cherché un moyen d'arriver jusqu'à moi.

Tout en ruminant ses projets, il amassait quelque

argent qui serait nécessaire à mon évasion, une cinquantaine de roubles environ.

Pendant ces trois mois, Michel, ainsi que l'ont fait depuis tant d'autres apôtres du socialisme, avait profité de sa présence parmi eux pour les instruire, les éclairer sur leurs droits, réveiller en eux le sentiment de la justice. En même temps, il avait poursuivi son plan qui était de soulever les mineurs et de me délivrer avec leur concours.

L'intendant du prince était alors un homme cruel qui infligeait à ces malheureux des traitements barbares pour les plus légères peccadilles. Un jour donc, à la suite d'un châtiment immérité, ils s'étaient portés en masse vers le château et y avaient mis le feu.

Quand le cheval fut reposé, nous continuâmes notre route par des défilés que Michel étudiait depuis trois mois, afin d'éviter les douaniers, auxquels il eût fallu exhiber des passeports que nous n'avions pas.

En moins de deux jours, grâce à notre vaillante bête, nous fûmes à l'abri de toutes recherches. Nous posions enfin le pied hors de Russie.

Au moment de franchir la frontière, je me retournai vers ce pays maudit, et je contemplai avec l'ivresse de la délivrance cette terre de misère et d'angoisses, cet empire du mal, où le faible est à la merci du fort, où l'injustice règne sans partage, où depuis cinq années j'avais souffert toutes les humiliations, tous les supplices de l'âme.

Après cinq ans d'oppression et de tyrannie, je respirais enfin librement.

Cependant, nous n'étions pas, tant s'en faut, au terme de notre voyage. Comment allions-nous subvenir à nos besoins dans ce pays inconnu ? Quelles rencontres nous préparait le hasard au milieu de ce peuple, ou plutôt de ces hordes sauvages ?

Peu nous importait. Nous ne pensions qu'à la joie présente, et nous restâmes plusieurs heures sous l'empire d'une quiétude béate, d'une détente nerveuse, succédant

brusquement aux anxiétés intenses qui, depuis deux jours, nous oppressaient.

Je ne te dirai pas nos aventures au pays des Kirghis, où nous passâmes environ six mois.

Michel, grâce à sa médecine, eut bien vite acquis la somme nécessaire à notre passage en Europe. Nous descendîmes jusqu'à la mer Caspienne. Un bateau nous conduisit au port de Lissa, en Perse. Nous traversâmes le nord de la Perse et l'Arménie. A Trébizonde, nous nous embarquâmes sur un bateau à vapeur, qui, de la mer Noire, nous transporta à Marseille.

J'écrivis alors à mon père pour lui réclamer des secours qu'il ne pouvait, hélas ! me donner. Il était pauvre, souffrant, cacochyme. J'appris la nouvelle de sa mort, en même temps que celle d'une vieille tante, qui me faisait son héritière.

Je crus un instant que nous allions enfin avoir une existence assurée. Mais nous fûmes instruits que le prince, qui jusqu'alors m'avait crue morte, me faisait rechercher ainsi que Michel, nous accusant tous deux du crime d'incendie, et espérait obtenir notre extradition.

Nous fûmes donc obligés de nous cacher, de changer de nom.

En 1862, l'insurrection de Pologne éclata. Nous eûmes un moment d'espoir. De Zurich, où nous nous étions réfugiés, nous pouvions suivre le mouvement à la fois national et socialiste de Pologne.

Hélas ! encore une douloureuse déception. Tout rentra bientôt dans l'ordre. Mon malheureux pays fut plus que jamais écrasé. L'émancipation des serfs était restée stérile. Le peuple était plus misérable. On attribua à l'insurrection polonaise, et plus tard à l'attentat de Karakosoff, les hésitations de l'empereur, qui s'arrêta dans la voie des réformes.

Depuis dix-sept ans, je suis exilée, je suis séparée de toi. Mais ma pensée ne t'a pas quittée un instant. Grâce au bon et dévoué Padlewsky, grâce surtout à l'héroïque

Katerina Lawinska, maintenant du moins nous communions dans la même foi et la même espérance.

J'ai voulu te faire connaître toute ma vie, afin de me réhabiliter complètement dans ton esprit. Peut-être ton père m'a-t-il présentée à tes yeux comme une mère coupable et dénaturée. Peut-être m'accusais-tu de t'avoir abandonnée pour un motif puéril ou criminel.

Tu sais à présent toute la vérité; et j'espère que ton esprit ouvert à la justice m'absout entièrement, ma fille chérie.

Si j'ai attendu ta majorité pour te faire toutes ces révélations, c'est que maintenant tu as la libre disposition de toi-même, et tu peux revendiquer vis-à-vis de ton père l'héritage de notre parente. Cette fortune te donnera du moins l'indépendance matérielle, si utile à la femme qui a souci de sa dignité.

Quant à moi, je n'ai aucun besoin. Michel a une clientèle suffisante pour nous faire vivre tous les deux.

Si cette fortune t'est inutile, je désire que tu la remettes entre les mains du comité révolutionnaire. Ah! si la Suisse était moins loin, si ta présence n'était utile là-bas, je te demanderais, comme premier usage de ton indépendance, de venir embrasser ta mère, qui depuis dix-sept ans a soif des baisers de son enfant. Mais l'œuvre avant tout. En ce moment, il faut concentrer tous nos efforts, toutes nos forces, sans en distraire une parcelle, vers le but commun : l'affranchissement de ce pauvre peuple russe.

D'ailleurs Michel et moi, nous nourrissons un projet qui, s'il se réalise, nous permettra bientôt de te voir, et de t'embrasser.

Ta mère qui te serre longuement sur son cœur et te couvre de baisers.

ALEXANDRA. »

Wanda avait souvent, pendant ce sombre récit, inter-

rompu sa lecture pour essuyer les larmes qui lui obscurcissaient les yeux et lui gonflaient la poitrine.

— Pauvre mère ! murmura-t-elle, comme elle a souffert ! et je suis la fille de son bourreau.

Quand elle eut fini, elle se jeta dans les bras de Katia.

— Oh ! merci à toi, dit-elle, qui m'as ouvert les yeux, et qui me rends digne aujourd'hui de comprendre et d'aimer cette noble femme !

## XXI

### LE BAL

L'hospitalité russe est fastueuse, éblouissante. Les réceptions des familles nobles de Pétersbourg dépassent tout ce qu'on voit ailleurs, parce que nulle autre part l'aristocratie ne peut dépenser autant pour ses plaisirs.

Dans les autres pays, la noblesse a des obligations à remplir, des propriétés à entretenir, tandis que les boyards, qui dépensent fort peu pour l'entretien et l'amélioration de leurs domaines, en retirent tout ce qu'une culture extensive peut produire.

Ils ont de nombreux domestiques ; leurs caves sont remplies de nos meilleurs vins ; les femmes gaspillent en chiffons et en bijoux des revenus princiers.

Ce soir-là, pour célébrer l'anniversaire de Wanda, la réception du prince Kryloff était quasi-royale. Son palais, un des plus beaux de Pétersbourg, avait été décoré pour la circonstance par un artiste français. C'était partout une profusion de fleurs, de lumières et de glaces reflétant à l'infini les fleurs, les lumières et la longue enfilade des salons somptueux.

Wanda portait une robe mi-satin blanc, mi-crêpon de Chine, onduleuse et souple, garnie d'algues, et dans les cheveux des algues et des nénuphars blancs.

Très décolletée, avec une rivière d'émeraudes, elle ressemblait à une naïade. Ce feuillage vert sur ce blanc mat faisait ressortir l'étrange beauté de son teint pâle, et l'éclat de ses yeux verts noyés d'ombre.

La réunion était aussi brillante qu'une réception impériale; et elle n'avait pas ce cachet officiel qui entraîne toujours un peu de banalité.

Presque toute la « société » avait été conviée. Bien que l'armée fût toujours en Turquie, les uniformes étaient nombreux. Les officiers de la garde impériale, les aides de camp de l'empereur jetaient dans la fête l'éclat de leurs brillants uniformes rouges et de leurs décorations étincelantes.

Tous les adorateurs et soupirants de Wanda étaient là.

Elle leur adressa à tous un salut amical; mais soudain elle se retourna comme sollicitée par un regard obstiné. C'était Litzanoff, Litzanoff pâle, défait, se soutenant à peine. Ce regard lui entra dans le cœur. Elle alla à lui.

— Quoi! Vous ici? Quelle imprudence! Et votre blessure?

— Ce n'est rien.

— Cependant, vous avez la fièvre.

— Vous n'êtes pas venue comme vous me l'aviez promis; et je ne pouvais attendre plus longtemps de vous voir.

— Cette folie va retarder votre guérison.

— Qu'importe!

Pendant ce court colloque, Stackelberg les observait. Il lut dans les sombres regards de Litzanoff la passion qui le consumait, et dans ceux de Wanda, une pitié, une tendresse contenues.

Stackelberg aimait Wanda comme pouvait aimer cette nature basse. Il s'était juré de s'en faire aimer, et il rencontrait un rival. Une jalousie haineuse s'éveilla en lui.

Il était minuit. La fête était à son apogée. Une foule compacte circulait, se pressait dans les salons.

Le chef de la ville, le général Trépoff venait d'arriver.

Wanda le conduisit à son père. Elle était au bras du général, qui lui parlait avec amabilité.

— Eh bien! général, lui disait-elle gaiement, voyez-vous ici des figures suspectes, découvrez-vous quelques-uns de ces mauvais et dangereux socialistes?

En ce moment, ils arrivaient dans un petit salon où quelques invités se livraient à une conversation fort animée.

Parmi eux se trouvaient Padlewsky, Raymond Chabert, Alexis Vérénine, Horace de Prieu, Litzanoff, et Vassili Stackelberg.

Litzanoff parlait avec une animation fiévreuse.

— La société russe, disait-il, est gangrenée jusqu'à la moelle. Sous ses dehors brillants, séduisants, il n'y a que des qualités incertaines et fragiles. Sous ses manières délicates, ses goûts raffinés, on ne trouve au fond qu'un égoïsme féroce et des passions brutales, un besoin d'ostentation, de commandement qui engendre tout un système de servitude échelonnée. Et ce respect de la hiérarchie, ce culte de l'autorité entraînent fatalement l'avilissement du caractère national. Tour à tour oppresseurs ou opprimés, seigneurs ou plats valets, paons ou couleuvres, courbants ou courbés, voilà ce que nous sommes tous dans cette pieuse Russie. Vous, qui croyez tenir la tête de la civilisation, vous n'êtes, avec votre système d'oppression, qu'une société sans consistance comme sans grandeur. Vos vices fastueux couvrent votre décrépitude morale. Mais à côté de cette société qui tombe en décomposition s'élève une génération vigoureuse, jeune, alerte, tenace. C'est l'élément populaire qui bientôt absorbera l'élément aristocratique.

Puis, comme il vit en face de lui la figure terne de Stackelberg ébaucher un sourire faux et ironique, il reprit avec plus de force :

— Est-ce une société civilisée celle où l'on trouve encore des Trépoff assez peu soucieux de la dignité humaine pour faire fouetter des détenus politiques?

En cet instant même Trépoff apparaissait sur le seuil de la porte, sévère, presque terrible.

— Ce n'est pas Trépoff qui a châtié Bogolubof, dit le général, c'est le chef de la ville qui a fait respecter l'autorité dans sa personne.

Litzanoff ne connaissait point Trépoff. Il se retourna, vit cet officier au bras de Wanda. Une jalousie inconsciente le poussa malgré lui à répondre avec une nuance d'insolence :

— Il n'empêche qu'une nation où un M. Trépoff, quel que soit son rang, peut impunément oublier le respect dû à la loi et à l'humanité, n'est pas une nation civilisée.

— Taisez-vous, Stepane Danilowitch, s'écria Wanda.

Mais Litzanoff continua, en appuyant davantage sur le mot « Monsieur, » qui, en Russie, est un terme de mépris :

— Et pourquoi Bogolubof eût-il salué M. Trépoff? Apparemment pour remercier M. Trépoff de l'avoir fait enfermer.

— Stepane, vous parlez au général Trépoff lui-même, interrompit Wanda, devenue blême.

Litzanoff regarda Wanda. Elle, au bras de Trépoff, était-ce possible! Cependant, emporté par la fièvre, par l'amour-propre, par une sorte de bravade, il reprit, avec un peu moins d'âpreté dans l'accent :

— Eh bien! je demande au général Trépoff, s'il y a une loi en Russie qui ordonne d'ôter sa casquette devant tel ou tel personnage? Je soutiens que Bogolubof était dans son droit et que le chef de la ville n'était pas dans le sien. Mais la justice russe a deux poids et deux mesures; la justice russe n'atteint pas les puissants; elle ne châtie que les faibles. Et pourtant le czar se dit libéral.

Wanda, désespérant d'arrêter Litzanoff dans sa folie, voulut entraîner Trépoff.

— Je vous en prie, général, n'écoutez pas ce jeune fou.

Le chef de la police tremblait de colère; mais, en homme du monde, il domina son emportement.

— Du moins, en voilà un, dit-il à Wanda en s'efforçant de sourire.

— Lui, socialiste? Mais demain vous seriez surpris de l'entendre soutenir exactement le contraire de ce qu'il vient de dire. Ses paroles ne tirent pas à conséquence. Je vous assure, général, qu'il a une fêlure.

— A mon avis, tous les socialistes ont une fêlure. Mais ce sont des fous dangereux; et c'est pourquoi nous les enfermons, répliqua Trépoff avec dureté.

Wanda l'enveloppa de son beau regard suppliant.

— Vous ne ferez pas arrêter Litzanoff, général. Sa femme est mon amie intime, elle adore son mari, elle en mourrait. Et si la célébration de mon anniversaire devait causer le désespoir d'une famille, j'en éprouverais une peine très grande.

— Si j'ai été seul attaqué, répondit Trépoff, je pardonnerai; mais il m'a semblé l'entendre prononcer le nom de l'empereur, critiquer son gouvernement. Je saurai exactement ce qu'il a dit.

— Vous avez donc des espions chez moi? fit Wanda d'un air offensé, qu'elle oublia de dissimuler.

— Non. Vous avouerez cependant que ce ne serait pas sans quelque raison, repartit le chef de la ville avec un rire sec.

— Soit, reprit-elle. Il a été audacieux, téméraire, impoli même; mais, je vous le demande en grâce, à cause de moi, pardonnez-lui.

— Je vous le répète, si je le puis, je pardonnerai, dit Trépoff.

Le grand maître de police ne tarda pas à disparaître.

Wanda retourna dans le petit salon; mais il n'y avait plus aucun des personnages qui s'y trouvaient un quart d'heure auparavant.

Elle rencontra Vérénine.

— Savez-vous où est Litzanoff? lui demanda-t-elle tout émue.

— Je crois l'avoir vu se diriger vers le buffet, avec le prince de Stackelberg.

— Stackelberg ! s'écria Wanda avec effroi.

— Eh bien ! qu'y a-t-il là d'extraordinaire?

— Vous n'avez pas entendu ce qu'ils disaient?

— Leur conversation était fort animée, c'est tout ce que j'ai pu remarquer.

— De grâce, Alexis, cherchez Stepane. Dites-lui que je le demande tout de suite, que Nadège veut partir. Dites-lui tout ce que vous voudrez, mais séparez-le de Stackelberg.

Quelques instants après, elle rencontra Chabert. Il errait dans ce monde, qui lui était inconnu, comme dans un rêve. Parmi toutes ces femmes éblouissantes, son cœur en cherchait une qui l'empêchait de voir les autres. C'était Wanda.

Il n'osait l'aborder. L'inquiétude de Wanda, l'animation que lui causait le danger couru par Litzanoff, répandaient sur son visage un trouble, une émotion qui imprimaient à sa beauté, ordinairement calme, une expression agitée, tempétueuse, passionnée.

— Je suis contente de vous rencontrer seul, mon ami, dit-elle tout bas à Raymond. Venez me voir demain. J'ai une proposition grave à vous faire.

— A moi? Mais elle est acceptée d'avance.

— Oh ! oh! ne vous flattez pas. En votre qualité de Français, vous êtes, je le sais, très chevaleresque; mais vous devez être aussi imbu d'une foule de préjugés.

— Vous croyez que les Français ont plus de préjugés que les Russes?

— Oui. Entre les Russes et les Français voici la distinction : les Russes affectent d'avoir des préjugés, mais ils n'en ont pas; les Français affectent de n'en pas avoir, mais ils en ont.

— Je n'aurai que les préjugés que vous me permettrez d'avoir.

— Vous m'avez donné votre vie, n'est-ce pas?

— Oh! oui!

— Je ne vous demanderai pas de mourir pour moi; mais, ce qui est plus difficile, de vivre pour moi, comme je l'entendrai.

— Je le jure.

— Ne jurez pas avant de savoir.

— Vous excitez ma curiosité à un degré... De grâce, un mot seulement qui me mette sur la voie.

— Il s'agit de mariage.

— Me marier, moi? Avec qui?

— Vous le saurez demain. Adieu.

Elle le laissa pétrifié.

## XXII

### LA PROVOCATION

Stackelberg, depuis le court aparté qu'il avait surpris entre Wanda et Litzanoff, s'était attaché aux pas du comte. C'était lui, qui, à dessein, par la contradiction, l'avait lancé dans cette diatribe contre le gouvernement et le chef de la ville.

Puis, après que Wanda eut entraîné le général Trépoff hors du petit salon, il l'avait jeté, en le harcelant de mots piquants, sur un terrain plus brûlant encore, celui des doctrines politiques et sociales.

Litzanoff, enthousiaste comme tous les néophytes, avait fait une critique à fond de train contre les injustices, les mensonges, les préjugés des sociétés civilisées en général, et particulièrement contre les turpitudes de la société russe, de la société officielle surtout, ne ménageant

ni les grands dignitaires, ni l'empereur lui-même, dont il déplora les faiblesses.

Mais Stackelberg voulait en savoir davantage; il joua donc vis-à-vis de Stepane le rôle qu'il avait joué, quelques jours auparavant, à l'égard de la princesse.

Wanda était femme, et par conséquent plus fine, plus perspicace; elle avait flairé le piège; tandis que Litzanoff, insouciant du danger, ne chercha point à deviner les secrets desseins de l'Allemand.

Le fumoir était désert.

— Mon cher comte, dit Stackelberg, en lui tendant un régalia, je me suis amusé tout à l'heure à vous contredire; mais, au fond, je suis complètement de votre avis. Entre nous, je ne suis pas loin d'être, comme vous, socialiste.

— Qui vous dit que je sois socialiste? repartit Litzanoff, que ce mot tint en éveil.

— Mais, mon cher, les socialistes ne raisonnent pas autrement que vous. Table rase d'abord de tout ce qui est : gouvernement, administration, religion; en un mot, toute la vieille séquelle de la routine et des sociétés vermoulues. Je veux entrer comme vous dans le mouvement; car ces conservateurs m'ont absolument l'air de momies enveloppées dans les bandelettes des préjugés; mais ces bandelettes n'ont plus corps, touchez-les du doigt, elles tombent en poussière. Les Allemands, et je suis, comme mon nom l'indique, d'origine allemande, ont l'esprit moins vif, moins incisif, moins primesautier que les Russes; mais quand une fois ils ont compris une idée, et que cette idée a pénétré dans leur tête carrée, soyez sûr qu'on ne la déloge pas aisément. Je voudrais être initié et affilié à quelque société secrète; car ce mouvement révolutionnaire m'intéresse infiniment. Vous disiez tout à l'heure que le Russe était sceptique, avili, corrompu; mais savez-vous qu'une nation où l'on trouve encore des caractères trempés comme ceux qui se sont révélés dans le procès des nihilistes, comme celui de

Myschkine, par exemple, n'est point une nation avachie? On prétend que parmi ces nihilistes se trouvent des personnes du plus haut rang, qui abandonnent tout, famille et fortune, pour embrasser l'apostolat; et cela, sans foi religieuse, puisque qui dit nihilisme, dit négation absolue.

— Nous ne sommes point nihilistes, répondit étourdiment Litzanoff, mais socialistes, humanitaires, révolutionnaires. Nous voulons le renversement de tout ce qui est, parce que tout ce qui est est mal.

— Vous voulez une révolution à la fois politique et sociale?

— Oui, politique et sociale.

— Êtes-vous nombreux déjà? Le mouvement est-il un peu général?

A cette question, Litzanoff comprit qu'il avait peut-être commis une imprudence en se livrant autant. Il regarda attentivement la figure de son interlocuteur; et cette face plate, glabre et blafarde le fit frémir.

Il s'aperçut que depuis une heure il livrait son secret à Stackelberg, et se compromettait gravement. Tant que sa personnalité seule s'était trouvée engagée, il n'y avait pas pris garde; mais dès qu'il s'agit du parti, il devint circonspect.

— En vérité, dit-il, affectant de rire, je suis étrange. Hier, j'ai lu un livre qui m'est tombé sous la main, qu'un socialiste peut-être y avait placé à dessein, et, aujourd'hui, je parle comme un adepte actif de la révolution; mais il n'en est rien. Une idée me paraît juste, je l'accepte; une autre me paraît fausse, je la critique. La pensée que vous avez là de voir en moi un socialiste à tous crins est des plus réjouissantes. Vous ne connaissez donc pas ma vie, mes excentricités, à moins toutefois que vous ne considériez mon incarnation socialiste comme la suprême des extravagances? Je ne crois à rien, c'est vrai; je ne respecte pas grand'chose, par conséquent; mais cela n'implique nullement que je sois mêlé à un parti.

Ce parti, il faudrait le connaître; et où est-il, où perche-t-il, où se réunit-il? On parle beaucoup de nihilistes, de socialistes, de révolutionnaires; et moi, je n'en ai encore vu nulle part, si ce n'est quelquefois, en passant au Vassili-Ostrow, une espèce de gens bizarrement accoutrés, d'une raideur prétentieuse, et qui, m'a-t-on dit, sont des nihilistes; mais, à mon sens, ce ne sont pas ces quelques centaines d'excentriques qui jamais feront la révolution. Et vous-même, avez-vous entendu parler d'un parti sérieux? Si oui, je vous serais infiniment obligé de me le faire connaître; car je brûle, moi aussi, d'être initié.

Stackelberg se mordait les lèvres.

— Je suis allé trop vite, pensait-il, j'ai éveillé ses soupçons.

Il reprit :

— Cependant, le bruit court que la princesse Wanda...

— Est socialiste? Quelle bonne histoire! Savez-vous comment je me représente les femmes socialistes? Taillées comme avec une hache, cheveux rares, grisonnants, coupés courts, nez rouge, car elles doivent s'adonner fortement au vodki; enfin, on prétend qu'elles sont toutes sages-femmes et portent des lunettes. Voyez donc si c'est un portrait qui puisse approcher en quoi que ce soit du type idéal de Wanda Kryloff.

— Vous la connaissez beaucoup? demanda Stackelberg, qui sentit renaître ses soupçons jaloux.

— C'est l'amie intime de ma femme.

— Vous êtes donc marié?

— Depuis deux ans.

— Comment! marié? Vous qu'on voit partout avec...

— En effet, ma conduite conjugale laisse beaucoup à désirer. Comme dit certain fouriériste de ma connaissance, je suis titré en papillonne.

— La plupart des Russes sont d'incorrigibles flirters.

— Quoique j'aie une femme adorable, reprit Litzanoff d'un ton léger, la beauté de ma femme ne m'aveugle

pas sur la beauté des autres. J'aime toutes les jolies femmes.

— Même Wanda Kryloff? dit Stackelberg, qui arrêta fixement son regard sur les yeux de Stepane, afin de lire dans le fond de sa pensée.

A cette question qui lui fit battre le cœur, Litzanoff rougit.

— J'aime Wanda, comme on aime un idéal, une divinité; mais à mes yeux elle est trop parfaite. Cette perfection absolue doit devenir fastidieuse, en ce sens qu'elle fait trop sentir à l'adorateur son infériorité.

— Eh bien! je vous demande pardon, Stepane Danilowitch, vous êtes éperdument amoureux de cette belle personne.

— Moi! allons donc! un amour platonique? Ah! que vous me connaissez peu!

A ce moment-là, Wanda, qui depuis un quart d'heure les cherchait, parut sur le seuil du fumoir.

— Enfin, dit-elle, en réprimant un mouvement d'impatience et d'inquiétude, vous voilà, Stepane Danilowitch! Nadège vous cherche. Elle m'a chargée de vous dire...

— Dois-je m'en aller? demanda Stackelberg, blessé que Wanda ne fît aucune attention à lui.

— Non, non. Ne vous dérangez pas. Deux mots seulement, Stepane, de la part de votre femme.

Stepane jeta son régalia, et suivit Wanda dans la serre qui touchait au fumoir.

— Malheureux! lui dit-elle à demi-voix, que lui avez-vous dit?

— A qui?

— A cet Allemand.

Stepane se sentit envahir par une sueur froide.

— Je crois avoir laissé échapper que j'étais socialiste. En parlant des socialistes, j'ai dit : Nous.

— Comme si vous étiez affilié à une société, à un parti?

— Oui.

— Eh bien! Trépoff se doute. Stackelberg lui donnera une certitude. Il importe donc que vous vous cachiez, que vous quittiez Pétersbourg cette nuit même. Sinon, demain, dans la matinée, vous serez arrêté. La plupart des détenus politiques qui peuplent les prisons préventives sont loin de s'être compromis autant que vous l'avez fait ce soir.

— Qu'est-ce donc que ce Stackelberg?

— Un agent de la troisième section.

— Ah! je comprends maintenant.

— Ainsi, vous me promettez...

— De me cacher. Mais je resterai à Pétersbourg tant que vous y serez.

— Adieu, je vous quitte, fit Wanda; car il ne faut pas qu'il nous voie si longtemps ensemble.

Stepane voulut lui prendre la main, la porter à ses lèvres.

— Vous êtes toujours fou?

— Plus que jamais.

— J'exige que vous vous rendiez immédiatement chez un parent, un ami, où l'on ne puisse vous découvrir. Vous êtes fatigué, vous êtes livide; vous avez besoin de repos.

— J'obéirai. Mais votre main, de grâce.

Wanda lui tendit la main. Au moment où il y déposait un baiser:

— Il nous écoute, dit-elle vivement. J'ai entendu un bruit de feuilles, un craquement, là.

Elle désignait un arbuste qui masquait l'entrée.

Stepane lui adressa un signe de la main, un signe d'adieu et en même temps d'amour.

Il rentra dans le fumoir. Stackelberg, nonchalamment renversé sur le divan, continuait à fumer, dans l'attitude d'un homme qui n'a d'autre préoccupation que de regarder s'élever en spirales la fumée de son cigare.

Litzanoff traversa le fumoir sans daigner lui jeter un regard.

Il allait franchir le seuil, lorsque Stackelberg l'appela :

— Stepane Danilowith!

Mais Litzanoff, sans se retourner, sortit comme s'il n'avait pas entendu. Alors l'Allemand, les yeux brillants de colère, se leva et s'élança sur les pas de Litzanoff.

— Je vous ai adressé la parole, monsieur.

— Je vous ai bien entendu, répliqua Litzanoff.

— Et vous ne m'avez pas répondu.

— Non.

— Pour quel motif, je vous prie?

— Parce qu'il ne me plaisait pas de vous répondre.

— M'expliquerez-vous du moins ce changement subit d'attitude à mon égard?

— Mon caprice.

— En effet, monsieur, comme vous le disiez tout à l'heure...

Il montra son front.

— Je veux bien le dire; mais je ne veux pas que d'autres le répètent.

— Qui m'en empêchera?

— Moi.

— Ah! ah!

— Positivement, fit Litzanoff d'un ton de défi.

Stackelberg avait repris son impassibilité, son flegme d'Allemand; et regardant son fougueux adversaire d'un air où perçait une ironie féroce, il lui tendit sa carte.

— Demain à dix heures, dit-il, je vous enverrai mes témoins.

— Soit! repartit Litzanoff, qui lui tourna le dos.

— Ah! ah! bonne ruse de guerre, pensa en ricanant Stackelberg, qui avait surpris l'entretien de Wanda et de Stepane. Ce duel l'empêchera de sortir de chez lui. A huit heures, il sera coffré.

De son côté, Litzanoff, qui ne pouvait soupçonner tant de lâcheté, se disait : — C'est bon, j'ai jusqu'à demain soir pour me cacher. Il ne voudrait pas me faire arrêter avant de s'être battu.

Après avoir quitté Stepane, Wanda chercha Nadège.

— Chère amie, lui dit-elle, il faut absolument que ton mari disparaisse pendant quelque temps. Je crains qu'il ne se soit compromis. On pourrait l'arrêter.

— L'arrêter? s'écria Nadège épouvantée.

— Ce n'est qu'une crainte. Si d'ici à quelques jours, vous ne voyez apparaître aucun quartal (1), il pourra rentrer chez lui sans inconvénient.

— Le cacher, où?

— Cherche où il pourrait être en sûreté. Je vais en parler à Padlewsky, qui a des retraites mystérieuses dans tous les coins de Pétersbourg.

Elle se mit à la recherche de Padlewsky; mais elle ne put le trouver.

## XXIII

### L'ARRESTATION

Nadège, en rentrant avec son mari, le supplia en vain de ne pas coucher chez lui. Litzanoff taxait de chimériques les craintes de Wanda.

Nadège savait qu'à Pétersbourg une arrestation signifie souvent, disparition complète; et sa tendresse exagérait encore le danger.

Elle se jeta à ses genoux.

Litzanoff la releva.

— Je me cacherais, ne fût-ce que pour calmer tes frayeurs, lui dit-il; mais je ne puis absolument pas sortir de chez moi, avant demain, dix heures du matin.

— Pourquoi? demanda Nadège, au comble de l'anxiété.

— J'ai donné un rendez-vous.

— Que n'écris-tu pour le remettre?

— C'est impossible.

(1) Commissaire de police.

— Je t'en conjure, fais cela pour moi, et je te pardonnerai tous tes torts passés.

Litzanoff résista.

Nadège ne put dormir. Dès qu'elle fermait les yeux, elle voyait sa maison envahie par des hommes de police, son mari jeté dans un sombre cachot, des chaînes aux pieds, ou envoyé en Sibérie. Elle se réveillait en sursaut, couverte d'une sueur froide.

Dès sept heures elle se leva, courut au pavillon habité par Stepane et renouvela vainement ses supplications.

— Mais alors, insista-t-elle, j'exige que tu me dises quel est ce rendez-vous. Ce ne peut être qu'un rendez-vous de femme.

— Non, chère enfant, c'est une dette d'honneur... une dette de jeu, que j'ai promis de payer à dix heures précises.

Nadège se retira; mais elle était à peine rentrée dans son appartement qu'elle entendit un mouvement dans la cour de l'hôtel. Elle s'approcha de la fenêtre. L'épouvante se peignit sur ses traits, un tremblement la saisit et la secoua des pieds à la tête. Deux gendarmes gardaient la grille, et deux autres, précédés d'un quartal, se dirigeaient vers le pavillon habité par Stepane. Une voiture de louage stationnait à la porte.

Au même instant, la femme de chambre entra.

— On vient arrêter monsieur le comte, dit-elle. L'hôtel est cerné.

Nadège, éperdue, se rendit de nouveau auprès de son mari.

Folle de terreur, elle se précipita vers son lit :

— Vite, lève-toi. Les gendarmes...

Ce fut tout ce qu'elle put dire.

Le quartal et les deux gendarmes pénétraient dans la chambre de Litzanoff.

— Le comte Stepane Litzanoff? demanda le quartal.

— C'est moi, répondit Stepane en se soulevant.

— J'ai ordre de vous arrêter.

— De quoi suis-je accusé ?

— De conspirer contre le gouvernement.

— C'est une fausse délation. Je ne conspire pas.

— Je ne connais que les ordres que j'ai reçus. Vous vous expliquerez devant la justice.

— Et où avez-vous ordre de me conduire ?

— A la forteresse de Petropawlosk (1).

A ces mots Nadège s'évanouit.

La forteresse de Petropawlosk, c'est la Bastille de la Russie. On raconte les plus effroyables légendes sur les longs martyres, les disparitions mystérieuses dont cette prison a été le théâtre.

— Ne pourriez-vous du moins m'accorder jusqu'à onze heures, pour mettre ordre à mes affaires ? demanda Stepane. Je m'engage sur l'honneur à ne faire aucune tentative d'évasion.

— C'est impossible, répondit le commissaire. J'ai reçu des ordres stricts, auxquels je dois obéir.

Litzanoff se leva. La soirée de la veille, sa sortie trop hâtive, l'agitation de la nuit avaient envenimé sa blessure. Il éprouvait une vive douleur, sa tête était en feu, il grelottait la fièvre.

Il s'habilla néanmoins et suivit les gendarmes.

Au moment où il franchissait le seuil de l'hôtel, il entendit un grand cri. C'était Nadège qui, reprenant ses esprits et voyant la pièce vide, avait compris que son mari était parti.

La sombre forteresse de Petropawlosk plonge ses fondations granitiques dans les eaux de la Néva.

Elle est située à peu près en face du palais d'hiver, de l'autre côté du fleuve. Bâtie contre les Suédois, elle a servi à emprisonner les Russes. Si elle défend la ville, elle la menace encore davantage.

Comme la Bastille française, c'est surtout la pensée

(1) Des Saints Pierre et Paul.

qu'elle a tenue prisonnière. C'est aux soldats du progrès et de la liberté que sont destinés ses lugubres cachots.

Elle est épouvantable, l'histoire de cette forteresse ! Quels drames, quels sanglots, quels cris de rage elle a étouffés dans ses murs grisâtres et inexpugnables !

Un jour viendra, peu éloigné peut-être, où le peuple portera une cognée vengeresse dans ses flancs, fermés depuis plusieurs siècles ; et il sera épouvanté de la profondeur et de l'obscurité de ses cachots.

La Russie a des lois, des juges, un jury ; et cependant, il y a un tribunal inquisitorial qui lance, sans jugement, des lettres de cachet.

On conduisit Litzanoff chez le gouverneur de la forteresse, au lieu de le faire comparaître d'abord devant le chef de la 3e section, comme le prescrit le règlement de police à l'égard des suspects. Il avait peine à se soutenir, tant il était abattu par la fièvre. Pour combattre cette faiblesse physique, il dépensait une énergie surhumaine.

Le gouverneur regarda Litzanoff.

— Vous êtes malade ? lui demanda-t-il.

— J'ai deux blessures qui me font souffrir et me donnent une fièvre intense.

— Malheureusement, reprit le gouverneur, je n'ai de disponible que le no 9, qui est glacial ; mais dans deux ou trois jours on vous fera remonter.

Il donna des ordres.

Le porte-clefs, suivi des deux gendarmes, accompagna Litzanoff.

Il s'arrêta devant une porte et l'ouvrit.

— Suivez-moi, dit-il.

Ils descendirent dix marches, et trouvèrent d'abord un premier rang de cachots ; mais ils ne s'y arrêtèrent point.

Ils descendirent encore dix autres marches, et le geôlier s'engagea dans un sombre couloir qui serpente dans les fondations, au-dessous du niveau des eaux du fleuve,

Des lampes suspendues à la voûte l'éclairaient d'une lumière tremblotante et livide.

Des deux côtés du couloir, des portes massives à lourdes ferrures, hérissées de clous, ajoutaient encore à l'aspect sinistre de ce dédale. Tout au fond, en remontant, on apercevait une porte grillée qui disparaissait presque sous les verrous, les cadenas, les serrures et les barres de fer. Cette issue ouvrait sur la Néva. Combien de prisonniers sortis par cette porte sont sortis aussi de la vie.

Chacun de ces cachots a sa légende sinistre.

C'est au numéro 12 que la belle princesse Tarakanoff, qui portait ombrage à Catherine I, fut noyée par l'irruption de la Néva. Après la retraite des eaux, on retrouva son squelette rongé par les rats.

C'est au numéro 11 que l'héroïque décembriste Batenka a subi vingt-trois ans de tortures, plutôt que de dénoncer son bienfaiteur Speransky. Quand il en sortit, il ne pouvait plus parler ni supporter la lumière du jour.

C'est au n° 8 que Netchaïeff, dont la chaîne est rivée à la muraille, est devenu fou.

On raconte des histoires plus terribles encore. Il est, dit-on, des cachots ayant la forme d'un œuf, où le prisonnier ne peut ni se coucher, ni s'asseoir, ni se tenir debout ; où le pied, un seul, ne peut se poser que de biais, où le poids du corps pèse sur les articulations qu'il disloque. On appelle ces cachots, des sacs.

On prétend que, dans un autre, le captif, enchaîné par le milieu du corps, à cheval sur une poutre, voit incessamment rouler au-dessous de lui l'eau de la Néva. Sa réclusion est un continuel vertige.

Sans doute, Alexandre a aboli toutes ces tortures. Cependant Litzanoff connaissait ces légendes. Il savait surtout qu'une fois entré dans cette redoutable forteresse, on pouvait y rester oublié pendant des années, pendant la vie entière.

Le cachot, dans lequel on l'introduisit, était une étroite

prison de huit pieds de haut, aux murs humides et verdâtres, au carrelage vaseux et glacé.

Pour lit, pour sopha, et pour siége, un large banc de bois. Aucun autre meuble.

Ce lugubre réduit était éclairé par une étroite ouverture grillée, en forme d'entonnoir, qui ne laissait pénétrer qu'une lumière douteuse et morne.

Et incessamment, un sourd mugissement: c'étaient les eaux de la Néva qui battaient les murs.

Tout d'abord, Litzanoff ne vit rien, ne regarda rien. Abattu par la fièvre, il s'enveloppa de sa pelisse et s'étendit sur le banc. Pour toute faveur, il demanda de l'eau ; car, malgré le froid, il était dévoré d'une ardente soif.

Dans son délire, il entrevoyait tour à tour l'éblouissante image de Wanda, et la touchante figure de Nadège, tout ce qu'il aimait.

Mais peu à peu le délire se dissipa. L'horrible réalité lui apparut. Il regarda autour de lui, et vit pour la première fois les murs de son cachot.

Il se leva, oppressé par une indicible terreur. Entre ces quatre murs sombres, il étouffait. Il voulait de l'air, de la lumière ; il secoua les barreaux de sa fenêtre, et s'épuisa contre la lourde porte.

Lui qui jamais n'avait connu d'entraves à ses volontés, à ses désirs, il rencontrait, tout autour de lui, l'obstacle invincible, brutal : des murailles de granit, et une volonté supérieure, qu'il savait implacable.

Wanda ! ce souvenir lui revint, et avec ce souvenir, une véritable démence. Il ne pouvait la voir ; peut-être ne la reverrait-il jamais. Il pleurait et criait, enfonçait ses ongles dans sa poitrine. Par instant, il tournait sur lui-même comme un lion dans une cage, et après cette dépense de forces factices, après ces accès de désespoir, il retombait épuisé sur son banc.

Un gardien lui apporta un vase contenant du thé et sa ration de nourriture, c'est-à-dire un morceau de pain

noir et une écuelle de choux aigres à l'huile de chènevis (1).

Litzanoff questionna le gardien, demanda du papier, des livres, une plume pour écrire.

Le gardien ne fit aucune attention à ses paroles et n'y répondit point. Litzanoff eut envie de sauter à la gorge de cet homme.

Maintenant, il comprenait à peu près sa situation. Il était au secret, on lui imposait la torture du silence.

La nuit vint. En hiver, à Pétersbourg, il fait nuit à trois heures, et il ne fait jour qu'à neuf. C'était donc dix-huit heures de ténèbres pour les malheureux prisonniers.

Il était assis, immobile, quand tout à coup un corps velu effleura sa main, courut sur ses vêtements. Ce devait être un rat. Il eut un frissonnement d'horreur ; il pensa à la princesse Tarakanoff.

Cette première nuit fut affreuse. La fièvre inondait son corps d'une sueur glacée, et peuplait son cachot de hideux fantômes.

Par momemt, il lui semblait que sa tête éclatait, qu'il allait devenir fou. A ces vertiges, succédaient des ralentissements de la vie, lui faisant croire que l'heure de sa mort était venue.

Soudain, au milieu du silence de la nuit, il entendit dans la cellule voisine comme des hurlements.

Il prêta l'oreille. D'où partaient ces cris ? Bientôt, il ne put en douter ; ils venaient du cachot voisin. C'était un prisonnier qui criait ainsi.

A quelles tortures était-il donc soumis ? Mais ce n'étaient point des plaintes ! Parfois, on eût dit un rire convulsif ; et l'instant d'après, un chant rauque, incohérent, sauvage. Certainement il y avait là un homme en démence.

Oui, dans ces cachots, on devait perdre la raison. Stepane sentait en effet que, si ce supplice se prolongeait, sa

(1) Ce mets est la principale nourriture du peuple russe.

pensée se heurtant sans cesse contre l'impossible briserait l'enveloppe du cerveau. Perdre la raison ! ne valait-il pas mieux mourir !

En d'autres instants, il reprenait un peu d'espoir. Il avait des amis puissants. Son père, malgré son grand âge, avait encore quelque influence à la cour. Nadège recourrait à sa propre famille ; mais encore il n'y pouvait compter beaucoup. Les désordres de sa vie lui avaient aliéné tous ses proches. D'ailleurs, quand on est dans la disgrâce, les amis ne sont-ils pas oublieux, et surtout pusillanimes vis-à-vis d'un gouvernement qui, sur un simple soupçon, exile ou emprisonne ?

Quand le jour commença à poindre, Litzanoff devint un peu plus calme ; car la lumière fortifie l'esprit comme les nerfs. Il envisagea plus froidement sa situation, la jugea moins désespérée.

Il se rappela la promesse qu'il avait faite à Wanda, deux jours auparavant, de dévouer sa vie à l'idée sociale. Cette vie, le moment était peut-être venu de la donner, et il devait le faire sans hésitations, sans défaillances.

Sans doute, on allait venir l'interroger, on voudrait le faire parler ; il saurait se montrer inébranlable. Il pensa à tous les héros du procès qui actuellement se déroulait devant le jury de Pétersbourg, à tous ces apôtres prêts à souffrir le martyre plutôt que de renier leur foi. Et, se reportant à cinquante ans en arrière, il se rappela les réponses fermes des décembristes à la veille du supplice.

Il pensa à Ryleïf répondant à Nicolas qui pouvait encore faire grâce : « Sire, je savais que cette entreprise me perdrait, mais la semence que nous avons jetée germera, et plus tard portera ses fruits. »

A Bestuchef, qui fit cette mâle réponse, plus héroïque encore : « Je ne me repens de rien, je meurs satisfait et sûr d'être vengé. »

Ces souvenirs historiques, ces sublimes exemples élevèrent son esprit, affermirent son courage. Il voulut

d'ailleurs se rendre digne de la noble affection que Wanda lui avait promise.

Quand, vers dix heures, la porte de son cachot s'ouvrit, il était calme, presque résigné.

## XXIV

### L'INTERROGATOIRE

C'étaient deux gendarmes qui venaient le prendre pour le conduire devant le juge d'instruction. Mais, au lieu d'un simple juge d'instruction, il se trouva devant une sorte de tribunal composé de deux officiers bleus, d'un grave personnage sans insignes ni uniforme, du juge et du greffier.

Etait-ce là le terrible tribunal inquisitorial qui jugeait sommairement les suspects et les condamnait sans autre forme de procès, soit à la déportation en Sibérie, soit à l'une de ces séquestrations qui retranchent le condamné du nombre des vivants ?

Litzanoff comprit que son cas était grave, que son existence se trouvait en jeu.

Cependant, il ne pensa, en ce moment, qu'à Wanda. Se montrer digne d'elle et surtout détourner d'elle tout soupçon, se sacrifier, s'il le fallait, pour lui épargner même un léger ennui, telle fut son unique préoccupation.

— Comte Litzanoff, commença le juge d'instruction, vous êtes accusé d'avoir tenu hier, dans les salons du prince Kryloff, contre le czar et contre son gouvernement, des propos outrageants, qualifiés d'excitation au mépris et à la haine de l'empereur et des institutions impériales.

— Je n'ai point attaqué l'empereur. Je me suis borné à critiquer la Russie officielle. Mais qui ne reconnaît que la Russie est le pays des abus, et que les privilèges de la

noblesse sont exorbitants? J'ai blâmé Trépoff, qui a fait fouetter un condamné politique; mais, messieurs, en est-il un parmi vous qui approuve cette infraction à la loi?

— Nous ne sommes pas ici pour répondre à vos questions, dit l'un des officiers bleus, mais pour vous interroger.

— Vos propos, reprit le juge d'instruction, donnent clairement à entendre que vous êtes affilié à ces dangereux socialistes qui rêvent le renversement du gouvernement russe et le bouleversement de la société.

— Je ne suis affilié à aucun parti, répondit Litzanoff. La vérité stricte, la voici : Je venais de lire un ouvrage contenant une critique sociale qui m'avait vivement frappé; et, inspiré par ce livre, je me suis laissé entraîner devant une dizaine de personnes à une boutade inoffensive, mais qui, je le crains, me coûtera cher.

— Il ne s'agit pas seulement d'une boutade, dit le magistrat, mais d'une diatribe acerbe, violente, telle que s'en permettent à tout instant les nihilistes, telle qu'en débitent au Palais de Justice les 193 révolutionnaires que l'on juge en ce moment.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, n'ayant aucun rapport avec ces révolutionnaires.

— Comment vous êtes-vous procuré ces livres socialistes, qui tous sont prohibés? demanda le juge d'instruction.

— Je ne me les suis pas procurés.

— Qui vous les a donnés alors?

— Je ne sais pas.

— Comment, vous ne savez pas?

— Non! je les ai trouvés sur la table de mon cabinet, sans m'informer comment ils y avaient été apportés.

— Dans votre intérêt, reprit le procureur, je vous adjure de dire toute la vérité; et l'empereur, en raison de votre sincérité et de votre jeunesse, vous absoudra certainement.

— J'ai dit toute la vérité. Je suis innocent de tout complot contre l'empereur.

— Cependant, vous avez donné cent roubles à un agent de police pour l'empêcher de vous suivre.

Litzanoff répéta ce que Wanda avait dit à Trépoff.

— Depuis quand connaissez-vous la princesse Wanda Kryloff ? demanda le juge d'instruction.

A cette question brusque, Litzanoff ne put réprimer un tressaillement.

— Depuis mon mariage, répondit-il.

— Il y a eu interruption dans vos relations.

— En effet.

— Pour quel motif ?

— Je l'ignore. Caprice de femme, sans doute.

— Cependant, depuis une huitaine de jours, vous l'avez vue assez fréquemment. Combien de fois ?

Il répondit sans hésiter :

— Quatre fois.

— Veuillez dire dans quelles circonstances.

— Il s'agit de détails sur ma vie privée qu'il ne me plaît pas de révéler.

— Prenez garde. Votre silence est compromettant pour la princesse.

— C'est juste, fit Litzanoff.

Et il raconta sommairement sa liaison avec une aventurière polonaise, et sa réconciliation avec sa femme, par l'entremise de Wanda.

Le juge d'instruction s'égara assez longuement sur le compte de cette Polonaise ; puis, revenant à la princesse Kryloff :

— Que signifie, interrogea-t-il, ce coup de poignard que vous avez reçu dans le boudoir de la princesse ?

— C'est moi-même qui me suis frappé.

— Pourquoi ? pour quel motif ?

A cette question, Litzanoff, fatigué, énervé par cet interrogatoire, perdit son calme.

— Ne m'est-il donc pas permis de me faire des

égratignures sans en rendre compte au gouvernement ?

— La princesse Kryloff a-t-elle quelquefois parlé socialisme devant vous ?

— Jamais.

— Supposez-vous que ce soit elle qui aurait déposé ou fait déposer ces ouvrages sur votre table ?

— Aucunement. Je suis certain, au contraire, que ce n'est pas elle.

— Sur quoi basez-vous cette certitude ?

— Sur la nature des relations qui existent entre elle et ma femme, relations purement amicales et mondaines.

—Connaissez-vous les autres relations de la princesse ?

— La princesse, par son rang, est en relation avec toute la *Société* de Pétersbourg. Or, je ne sache pas qu'il s'y rencontre beaucoup de nihilistes.

— Cependant, vous avez dit hier : « nous, les socialistes. »

Le visage pâle de Litzanoff se colora.

Le juge d'instruction remarqua ce mouvement de physionomie, et attacha sur le prisonnier un regard scrutateur plus intense.

Ce regard exaspéra Litzanoff.

— Je ne me souviens pas d'avoir prononcé ces paroles, répondit-il d'un ton d'impatience.

— Vous les avez prononcées cette nuit, dans le fumoir du prince Kryloff, parlant au prince Stackelberg.

— Si ce monsieur vous a répété exactement notre conversation, vous devez savoir alors qu'il s'est déclaré beaucoup plus socialiste que moi. Qui vous dit que je ne jouais pas un rôle pour le faire parler et connaître ses opinions? A l'entendre, c'était lui qui brûlait d'être affilié au parti révolutionnaire.

— Le gouvernement sait que penser des opinions et du caractère du prince Stackelberg.

— Et moi aussi, repartit Litzanoff avec sarcasme.

A ces mots, le personnage qui ne portait aucun insigne intervint.

— Prenez garde, comte Litzanoff! dit-il. Par votre arrogance, vous aggravez votre situation, déjà fort grave. Nous sommes sur la piste d'une vaste conspiration. Vous pourriez trouver grâce, en nous aidant dans nos recherches; car, malgré vos dénégations, nous avons la certitude que vous pactisez avec les ennemis du gouvernement. Il nous importe donc au plus haut point de savoir quel a été votre initiateur. Si vous nous dévoilez son nom, nous vous relâcherons aussitôt.

Jusqu'alors, Litzanoff avait su se dominer. Mais depuis quelques instants, la fièvre bouillonnait en lui. Il fut soudain saisi d'une sorte de délire.

— Mes initiateurs, dit-il, vous voulez les connaître. Eh bien ! c'est vous. Oui, c'est vous ; car, dès à présent je suis socialiste. Je pense que vous n'avez pas le droit d'exercer sur un homme qui n'a commis aucun acte coupable, cette sorte d'inquisition, de lui appliquer la torture d'un semblable interrogatoire.

— Comte Litzanoff, reprit le grave personnage, je vous rappelle au respect que vous devez à la magistrature.

— Vous voulez savoir si je suis socialiste, je vous réponds : « Je suis socialiste, car je proteste contre vos lettres de cachet, votre tribunal inquisitorial, vos arrestations et vos jugements arbitraires. Ainsi qu'autrefois Bestucheff, je me plains que l'empereur puisse tout contre le peuple qui ne peut rien contre lui. Je me plains que vous ayez le droit de m'arrêter injustement et que, moi, je n'aie aucun recours contre cette mesure vexatoire. Maintenant, interrogez-moi si bon vous semble, je ne répondrai plus.

Néanmoins le juge d'instruction continua son interrogatoire ; mais Litzanoff s'obstina dans son mutisme.

— Vous aggravez votre situation, répétaient tour à tour le juge et les officiers bleus.

— Que m'importe ! disait Litzanoff, je ne tiens pas à la vie. Demain peut-être, je n'existerai plus.

On lui adressa encore inutilement plusieurs questions insidieuses sur la princesse Kryloff.

Alors, le greffier remit l'interrogatoire à l'inculpé pour qu'il en prît lecture et le signât. Litzanoff y jeta les yeux. Mais à mesure qu'il lisait, les veines de son front se gonflaient, et il poussait des exclamations indignées. Ses réponses, comme son silence, y étaient présentés de telle sorte, qu'il semblait reconnaître l'existence d'une conspiration, et avouer qu'il s'y trouvait mêlé.

— Je ne signerai pas cela, répondit-il, en rejetant le papier avec mépris. C'est un tissu de mensonges et d'infamies.

— Vous ne signerez pas ? dit le juge.

— Non.

— Vous y êtes résolu?

— Absolument.

— Alors nous, qui le signerons, nous aurons menti ?

— Si vous appelez mentir écrire le contraire de la vérité.

— Vous êtes bien véritablement un révolutionnaire, ajouta l'homme grave. Il ne nous faut pas d'autres preuves que votre attitude devant la justice.

— En effet, repartit Litzanoff hors de lui, je veux la révolution qui nous délivre de la justice russe. Je vois clairement votre but : coûte que coûte, il vous faut une conspiration et des conspirateurs, il vous faut surtout des victimes. Je vous tombe sous la main, vous m'immolez, soit ! Les socialistes me vengeront, je l'espère.

— Encore une fois, reprit l'un des officiers bleus, vous refusez de signer?

— Je refuse.

— Alors, nous attendrons, pour recommencer cet interrogatoire, que la solitude, le silence aient amené chez vous la réflexion et le repentir.

— C'est cela, répliqua Litzanoff, vous attendrez que la torture de l'isolement et des ténèbres ait produit son

effet dissolvant. Mais ma volonté triomphera des défaillances de mon corps.

Faisant signe aux gendarmes :

— Emmenez le prisonnier, dit l'un des officiers bleus.

Depuis près d'une heure, Litzanoff luttait contre la fièvre qui l'envahissait de plus en plus.

A bout de forces, il s'évanouit. On fut obligé de l'emporter.

Quand il revint à lui, il avait les fers aux pieds.

## XXV

### LES HAUTES RAISONS

L'empereur avait dit au grand maître de la police : Il existe une conspiration contre ma personne et contre mon gouvernement. Les conspirateurs ont accès dans mon palais ; ils se recrutent non seulement parmi le peuple et la classe moyenne, mais encore parmi la noblesse, l'administration, l'armée même. Il faut découvrir cette conspiration.

Depuis quinze jours, la troisième section aux abois cherchait sans rien trouver.

Litzanoff avait prononcé quelques paroles imprudentes, avait répondu avec insolence au général Trépoff ; il devait être socialiste et affilié à quelque société secrète. Ses antécédents, ses excentricités, son mépris du qu'en-dira-t-on, son courage, sa jeunesse, tout le désignait comme l'un de ces conspirateurs.

Il s'agissait de le faire parler. Ce ne pouvait être bien difficile. Ce jeune écervelé, connu par son indolence, sa vie efféminée, n'était point de la trempe d'un héros. C'est pourquoi, au lieu de l'envoyer d'abord à la troisième section et de le traiter avec les égards qu'on accorde aux détenus qui n'ont pas encore subi leur condamnation, on

l'avait enfermé dans l'un des plus sombres cachots de la forteresse, et l'on usait envers lui des mêmes rigueurs que pour les condamnés qui sont au secret.

Quelques jours de solitude et du régime de la prison le feraient réfléchir et le rendraient expansif.

Si le procès des 193 n'avait amené aucune révélation sur les agissements secrets des nihilistes, on saurait bien tirer de Litzanoff quelques aveux qui mettraient la police sur les traces du complot, si réellement, comme l'avait affirmé l'empereur, il y avait complot.

Trépoff avait bien, il est vrai, promis à Wanda qu'on n'arrêterait pas l'étourdi pour quelques paroles un peu vives.

Mais, depuis cette promesse, de nouveaux faits s'étaient produits. Stackelberg avait fait son rapport à la troisième section ; ce rapport contenait sa conversation avec Litzanoff. Cette conversation, présentée avec une adresse jésuitique, en avait, sinon tronqué le sens, du moins faussé et aggravé la portée.

Et d'ailleurs, que signifiait une promesse arrachée à la galanterie devant de hautes raisons d'Etat ?

Au surplus, ce n'était pas Trépoff, le maître de police, qui avait fait arrêter Litzanoff ; c'était Mezentzoff, le chef des gendarmes.

Cependant, aussitôt après l'arrestation de son mari, Nadège, revenue de l'étourdissement causé par le premier choc, comprit qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour le sauver, et se rendit chez Wanda.

Wanda était couchée, encore endormie.

Nadège se jeta dans ses bras en sanglotant.

— Wanda, sauve-le, sauve-le, s'écriait-elle dans son égarement. C'est Padlewsky et toi qui l'avez perdu. Ah ! ce maudit socialisme ! A quelle porte aller frapper pour le voir, le soigner, mon pauvre Stepane ? car il est malade, ils le tueront. Et s'ils allaient l'envoyer en Sibérie !

Ses sanglots redoublèrent.

Wanda ne répondit rien : l'œil fixe, elle réfléchissait.

— Par qui était signé l'ordre d'arrêt ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas; mais je crois qu'on en veut à sa vie. En sortant, j'ai rencontré dans l'escalier deux personnages qui venaient le trouver de la part du prince Stackelberg. Comme j'insistais pour connaître le motif de leur visite ils m'ont répondu que, le comte étant arrêté, ils pouvaient me le dire sans inconvénient : qu'il s'agissait d'une affaire d'honneur, d'un duel.

— Et à quelle heure précise les as-tu rencontrés?

— A neuf heures. C'est à cause de ce duel sans doute qu'il n'a pas voulu se cacher, comme tu nous l'avais recommandé. Il attendait les témoins de son adversaire.

— Je devine, je devine tout, dit Wanda. C'est cet infâme Stackelberg qui a machiné tout cela. Le lâche ! Je vengerai ton mari, je te le jure ; et nous le tirerons des griffes de la police, je te le promets.

— Oh oui ! agis tout de suite, s'écria Nadège. Pauvre Stepane ! En prison, lui, si impatient de toute contrainte. Parle : que faut-il faire?

— Aller d'abord trouver ton père pour lequel l'empereur a de l'amitié ; car il faut arriver jusqu'à l'empereur, lui seul maintenant peut ouvrir les portes de la forteresse. Nous ne recourrons aux moyens violents que lorsque nous aurons épuisé les moyens légaux.

— Mais, repartit Nadège, mon père est très pusillanime ; il hait les socialistes. Enfin, depuis deux ans, il voit mes larmes. Voudra-t-il faire une démarche pour obtenir la mise en liberté de celui qui les cause ?

— C'est égal, va le trouver. Devant ton désespoir, il se laissera peut-être fléchir. L'important, c'est de voir immédiatement l'empereur. De mon côté, je vais écrire à Vérénine de venir me trouver sur-le-champ. Comme en sa qualité d'aide de camp il a accès au palais à toute heure, par lui nous pourrons présenter une protestation contre cette mesure arbitraire.

Elle sauta à bas de son lit, écrivit quelques mots, envoya le billet à Vérénine ; puis elle s'habilla.

Sa douleur était grande. Elle se reprochait l'arrestation de Litzanoff, qu'elle savait malade, blessé, et que ces émotions, jointes au régime de la prison, pouvaient tuer. Elle, si maîtresse d'elle-même, était agitée, fiévreuse ; et sa prunelle extraordinairement dilatée rendait son œil profond tout à fait noir. On y lisait au moins autant de colère que de souffrance. Contre qui cette colère, dans cette âme si bonne? Contre le grand maître de la police, qui, croyait-elle, avait manqué à sa parole, et contre le visqueux Allemand, le prince Stackelberg.

Suivant le conseil de Wanda, Nadège se rendit aussitôt auprès de son père. Son père était le type du Russe idolâtre de l'autorité. Pour lui, le czar était un fétiche. Quand l'empereur avait parlé, c'était comme si Dieu lui-même avait fait entendre sa voix. Ce culte, il l'étendait non seulement à toute la famille impériale, mais encore à toutes les autorités de l'empire. Emprisonné, exilé, fouetté même, par ordre de l'empereur, il eût accepté le châtiment avec résignation, reconnaissance même ; et il en est ainsi de tous les pieux habitants de la sainte Russie : ils regardent le czar comme le véritable représentant de la divinité.

Quand Nadège lui eut conté l'arrestation de son mari, il leva les yeux au ciel et soupira :

— Que la volonté de Dieu et celle de l'empereur soient faites en toutes choses, mon enfant !

— Mais, s'écria Nadège au désespoir, il faut absolument le sauver, le tirer de sa prison. Il est malade, et peut-être est-il enfermé dans l'un des plus profonds et des plus humides cachots de la forteresse.

— Alors, rien ne peut l'en tirer que la volonté de l'empereur.

— C'est à lui précisément qu'il faudrait s'adresser ; et je viens vous supplier de le voir.

— Mais d'abord, de quoi accuse-t-on Litzanoff?

— D'être socialiste.

— Socialiste ! s'écria le père de Nadège avec un geste

d'horreur, socialiste! Il serait arrivé à ce degré de perversité et d'abjection?

— Mais, mon père, c'est une erreur de la police.

— Alors, on aura bientôt reconnu son innocence, et on le rendra à ton amour. Mais s'il est coupable, et s'il est puni, ce ne sera que justice.

— Il est innocent, je vous le jure. Une démarche de vous auprès de l'empereur abrégera son supplice.

— Son supplice? reprit le vieillard. C'est à tort qu'on accuse la police de rigueurs excessives envers les prisonniers. Ce sont les socialistes qui font passer le gouvernement du czar pour cruel, injuste, barbare. Comment d'ailleurs ton mari serait-il accusé d'être socialiste, s'il n'avait donné prise à cette accusation?

Nadège lui raconta en quelques mots ce qui s'était passé la veille chez le prince Kryloff.

Ce récit porta au comble l'indignation du vieillard.

— Il a prononcé de semblables paroles, il a osé blasphémer contre l'empereur, et tu dis qu'il n'est pas coupable! Ah! oui, en vérité, notre pauvre société est bien malade! Si ceux-là même qui ont intérêt à la défendre, la sapent par leurs propos, leurs satires, leurs critiques, leur effroyable scepticisme, qui donc la respectera? Nihil, nihil, rien, rien, voilà toute leur philosophie. Nihil, c'est-à-dire, pas de Dieu; nihil, c'est-à-dire aucune autorité; nihil, supprimons l'empereur; nihil, plus de gouvernement; nihil, pas de propriété; nihil, pas de famille; nihil, plus de religion; nihil, à bas la morale, la conscience, la dignité humaine. Rien pour diriger l'homme que les instincts de la brute. Préjugés sont tous les principes sur lesquels repose la société. Oui, oui, Stepane doit être nihiliste. Souvent je l'ai entendu émettre des opinions subversives, qui m'ont épouvanté. Et d'ailleurs toute sa conduite passée ne le prouve-t-elle pas? Qu'a-t-il respecté? Ne s'est-il pas roulé dans toutes les fanges, ne t'a-t-il pas torturée, toi, pauvre enfant si douce, qui l'adorais? Et aujourd'hui, tu oublies tout cela? Tu veux que je demande sa grâce. Jamais, jamais. Si on

l'envoie en Sibérie, eh bien! il sera mort civilement, et tu seras libre d'en épouser un autre, qui peut-être saura te rendre heureuse.

— Mon père, s'écria Nadège résolue, j'aime mon mari ; et je fais ici le serment que, s'il va en Sibérie, je l'y suivrai.

— Tu abandonnerais ton vieux père pour ce misérable ?

— C'est mon devoir. Je l'aimais quand il était riche, heureux ; maintenant qu'il est malheureux et menacé, je l'aime davantage. Je vous en supplie encore, mon père, intercédez pour lui auprès de l'empereur.

— Jamais je n'implorerai le czar en faveur d'un socialiste. Si ton mari est arrêté, c'est qu'il y a pour cela de hautes raisons contre lesquelles mon influence ne prévaudra point. On le jugera. Nous verrons alors s'il est innocent ou coupable. Après tout, quelques mois de réclusion lui feront moralement et physiquement le plus grand bien.

— Mais, si on ne le juge pas ! Vous savez bien que la police ne livre les prisonniers politiques aux tribunaux, que lorsqu'elle est sûre qu'ils condamneront? Les autres, on les expédie directement en Sibérie, quand on ne les laisse pas mourir dans leurs cachots.

— Ce sont des fables inventées par les nihilistes pour discréditer le gouvernement de l'empereur.

Nadège cita plusieurs personnes de la société disparues ainsi.

— C'est qu'il y avait sans doute de hautes raisons pour ne pas les juger, de hautes raisons d'État.

— Ces raisons, on les connaît.

—Taisez-vous, jeune folle ; et prenez garde, vous aussi, de parler légèrement de ceux qui nous gouvernent.

— Eh bien! s'écria Nadège exaspérée, si l'on ne me rend mon mari, je me ferai socialiste et je conspirerai, moi aussi, contre un gouvernement qui laisse commettre de semblables iniquités.

Le vieux Russe se leva, sévère, irrité.

— Et si vous faites cela, Nadège, je vous renierai pour mon enfant.

Nadège quitta son père, en proie à la plus violente douleur, aux plus poignantes appréhensions.

Elle rentra chez elle. On opérait une perquisition. Tous les meubles de Stepane avaient été forcés ; tous ses papiers et ses livres, saisis.

— Prenez, prenez tout, disait Nadège, fouillez partout, et vous verrez ainsi qu'il est innocent.

Elle ne savait pas que Padlewsky, la veille encore, avait envoyé à son mari un certain nombre d'ouvrages socialistes prohibés.

Le commissaire réprima un sourire ironique. Ce sourire fit trembler Nadège.

Elle se rendit de nouveau chez Wanda.

## XXVI

### LA PÉTITION

Vérénine était accouru sur la prière de sa belle cousine. Il était lui-même fort ému. Il s'était présenté le matin au palais, où il était de service, et d'après les ordres mêmes de l'empereur, il avait été remplacé.

C'était une disgrâce. Combien durerait-elle ? Le czar, sans doute, se défiait de lui, le soupçonnait d'être affilié aux nihilistes. Litzanoff étant arrêté, il devait s'attendre à l'être aussi.

— Pourquoi ne vous cachez-vous pas ? dit Wanda.

— Ce serait m'avouer coupable ; et d'ailleurs, fuir, le puis-je? ajouta-t-il avec un soupir, en jetant à Wanda un regard timide, plein d'angoisse et d'amour.

Wanda comprit tous les sentiments contenus dans ce regard. Elle en fut touchée. Elle en éprouvait même une

sorte de remords. Puisque Vérénine était en disgrâce, son concours ne pouvait plus être d'aucune utilité à la cause. Bien qu'il ne fût qu'incomplètement initié, cependant, par son manque de sang-froid, sa pusillanimité, il pouvait commettre de graves imprudences. Il était trop timide, trop impressionnable pour jouer un rôle et peut-être pour savoir garder un secret. Dans ces conditions, lui laisser le moindre espoir qu'elle pourrait l'aimer un jour, c'eût été une coquetterie non seulement inutile, mais coupable et cruelle.

Avec la brusque franchise qui lui était habituelle, quand les intérêts de la cause n'étaient pas en jeu :

— Mon cher Alexis, lui dit-elle, j'ai moi aussi une nouvelle, une grande nouvelle à vous apprendre; mais je ne sais comment débuter, tant je crains de vous faire de la peine.

— Vous partez, vous quittez Pétersbourg! s'écria Vérénine anxieux.

— Non, pas pour le moment.

— Ah! je respire, car si je devais ne plus vous voir...

— Vous m'aimez, je le sais, et c'est là précisément ce qui cause mon embarras.

— Wanda, vous allez vous marier, dit-il d'une voix brisée.

— Oui et non.

— Comment cela?

Vérénine ne respirait plus; il était livide.

Wanda en eut pitié.

— Oui, je me marie, sans me marier. Notre œuvre demande mon concours tout entier; elle ne me permet donc pas de songer aux affections égoïstes. A la veille peut-être d'une arrestation ou d'un voyage forcé de l'autre côté de l'Oural, je ne puis, je ne dois songer ni à l'amour, ni à la famille, ni au bonheur.

— Mais alors, de grâce, expliquez-vous, Wanda, vous me faites mourir.

— Mon mariage n'aura d'autre but, d'autre résultat

que de conquérir ma complète indépendance et d'entrer en possession de la fortune de ma mère, fortune qui est aujourd'hui entre les mains de mon père. Comprenez-vous?

— Mais alors, pourquoi ne me choisissez-vous pas?

— Parce que vous m'aimez.

— Et si je vous promettais de vous respecter comme une sœur?

— Non, Alexis, c'est impossible. Et puis, j'ai d'autres raisons : vous êtes noble, vous êtes riche, vous êtes Russe; et je ne veux rien de tout cela.

— Ah! je devine! s'écria Vérénine en baissant les yeux pour cacher les larmes qui les emplissaient. C'est ce M. Chabert que vous avez choisi. Mais il vous aime aussi, lui.

— Qu'en savez-vous?

— Je l'ai lu dans ses regards, je l'ai découvert aux inflexions de sa voix, et à cette émotion que votre présence cause à tous ceux qui vous aiment. Wanda! Wanda! je vous en conjure, réfléchissez avant de vous engager dans des liens pareils. Etes-vous sûre de lui, de son honneur, de sa loyauté, de son désintéressement?

— De son désintéressement! Pauvre Raymond! il ne connaît rien encore de mes projets.

— Oh! alors, implora Vérénine, écoutez mes dernières supplications. Laissez-moi vous rappeler, chère Wanda, les jours heureux de notre enfance. Vous souvenez-vous que j'étais déjà votre esclave soumis? Ai-je un seul instant manqué au respect que vous m'inspiriez, que vous m'imposiez? N'ai-je pas toujours refoulé en votre présence l'amour qui depuis si longtemps me consume?

— Avouez, cher Alexis, qu'il serait fort pénible pour moi de voir sans cesse à mes côtés un homme, ayant le titre de mari, consumé par l'amour, et qui pourrait à chaque instant me reprocher mon insensibilité, ma cruauté.

— Mais l'autre, savez-vous s'il ne sera pas tout aussi

amoureux, tout aussi passionné et plus emporté peut-être dans ses exigences? Oh! puisque ce n'est pas l'amour qui vous pousse à ce mariage, ayez confiance dans mon honneur et dans ma parole. Wanda, permettez-moi de devenir votre mari de nom. Du moins je vous verrais à toute heure, je serais quelque chose dans votre vie.

— Mon bon Vérénine, je vous crois, j'ai confiance en vous; mais je ne puis faire ce que vous demandez. Je vous en prie, je vous en supplie instamment, mon ami, parlons d'autres choses. Si je vous ai fait aujourd'hui cette confidence, c'était afin de ne pas entraver plus longtemps votre carrière. Je ne crois pas qu'il y ait en vous l'étoffe d'un conspirateur. Voulez-vous que je vous donne un conseil, non de socialiste, mais de sœur, de mère? Eh bien! mariez-vous avec une douce et honnête femme, et vivez paisiblement, si toutefois les événements qui vont bientôt se produire vous le permettent. Vous n'êtes ni romanesque, ni aventureux. S'il faut vous parler en toute franchise, avec votre impressionnabilité, votre timidité, vous seriez, je le crains, un embarras et peut-être un danger pour l'œuvre à laquelle je me dévoue tout entière.

— Ah! vous me punissez bien durement d'un moment de trouble et d'hésitation.

— On n'est que ce qu'on peut être, mon cher Vérénine. Il n'y a rien dans mes paroles qui puisse vous blesser.

— Je serais tout ce que vous voudriez que je fusse : je ne demanderais qu'à suivre la ligne que vous daigneriez me tracer.

En ce moment, Nadège entra. Elle raconta à son amie l'insuccès de sa démarche auprès de son père.

Elle était vraiment éperdue.

Wanda pensait en les regardant tous deux :

— Voilà vraiment deux natures sensibles, faibles et charmantes, bien faites pour se comprendre et s'aimer.

— Eh bien! alors, dit Wanda, puisque nous ne pouvons tirer Stepane de prison par les moyens ordinaires, nous emploierons les moyens extraordinaires.

— Tu crois pouvoir le sauver ? s'écria Nadège en se jetant au cou de son amie.

— Les murs de la forteresse sont bien épais, ses cachots bien profonds; mais des hommes qui ont fait le sacrifice de leur vie, de leur fortune, de leur bonheur, sont bien puissants au milieu d'une société d'égoïstes et de peureux. Il faut agir vite; car on pourrait le faire partir en Sibérie sans le juger.

— Sans le juger, sans me prévenir?

— Oui, car le gouvernement redouterait un procès qui passionnerait tout le monde. Il redouterait de trouver en Stepane un Myschkine. Sa position, sa fortune, sa beauté, sa jeunesse, sa résolution, car il ne se laissera pas intimider par ses juges, pourraient produire un mouvement d'opinion fatal au gouvernement et à la troisième section.

— Ah ! tu as raison. Oui, oui, agissons vite. Il est malade, d'ailleurs ; il faut se hâter de lui porter secours.

Wanda réfléchit un instant.

— Si nous obtenions seulement, dit-elle, qu'on le transportât dans un hôpital; là, nous pourrions corrompre le gardien, le médecin, les sentinelles. Il faut adresser immédiatement une supplique à l'empereur en ce sens. Voyons, Alexis, par qui pourrions-nous la lui faire remettre ?

— Je m'en charge. Je la porterai au grand-duc. Si l'empereur est bon et libéral, le grand-duc le dépasse encore en générosité, en libéralisme.

— Vous adorez le despotisme, Vérénine, dit sévèrement Wanda.

— Je condamne comme vous le système; mais je rends justice aux hommes.

— Les hommes ont le grand tort de représenter le système. S'ils sont réellement généreux et libéraux, comme vous le dites, que ne donnent-ils à la nation russe la Constitution qu'elle réclame, et qui serait un acheminement au but que nous poursuivons ?

Nadège saisit la plume ; mais elle tremblait si fort, qu'elle ne put écrire.

Wanda prit sa place, et de cette écriture large, ferme, rapide, qui révélait son noble et énergique caractère, elle traça ces mots :

« Sire,

« Une injustice vient d'être commise en votre nom par les agents de votre police secrète. Le prince Stepane Litzanoff, mon mari, a été arrêté ce matin comme suspect et enfermé dans la forteresse de Pétropawlosk. Quel est le motif de cette arrestation ? Quelques paroles de réprobation sur la conduite illégale du général Trépoff qui a fait fouetter de verges Bogolubof, un condamné politique.

« Les verges ayant été abolies par Votre Majesté, est-il donc interdit, sous votre règne libéral, de blâmer les fonctionnaires oublieux de la loi que leur mission est de faire respecter.

« Le comte Litzanoff, malade, en proie à une fièvre ardente, a été arraché de son lit pour être transféré dans quelque cachot humide et glacé. Cette arrestation équivaut donc à un arrêt de mort. Or, je viens demander à Votre Majesté si, pour quelques paroles imprudentes, mon mari a mérité la mort. Je fais appel à votre grande bonté, à votre haute justice, pour obtenir sinon son élargissement immédiat, du moins sa translation dans un hôpital, où il me soit permis de l'approcher, de le soigner, en tout cas de le voir, ne fût-ce qu'un instant.

« Je suis, de Votre Majesté, l'humble sujette.

« Nadège Litzanoff. »

Vérénine partit aussitôt, emportant la lettre.

— Et moi, dit Wanda, je vais aviser à d'autres moyens, si celui-là, comme j'en ai peur, ne réussit pas. Alexandre demandera des explications : on le trompera comme toujours; et l'arrestation sera maintenue.

— Où vas-tu? lui demanda Nadège.

— Je ne puis te le dire.

— Tu te défies de ma discrétion?

— Non de ta discrétion, chère amie, mais de ta faiblesse.

— De ma faiblesse, quand il s'agit de Stepane?

— Ou du moins, de ton peu de sang-froid : car il ne suffit pas de vouloir garder un secret, il faut le pouvoir.

— Alors tu ne veux plus de moi comme socialiste? Je t'assure cependant que jamais je ne me suis sentie mieux disposée à la révolte. Oh! vois-tu, s'ils ne me rendent pas mon Stepane, je mettrai le feu aux quatre coins de Pétersbourg.

— Je crois à ton indignation, ma chère Nadège, reprit Wanda; mais elle est encore trop peu raisonnée pour que nous puissions te confier nos secrets. Il faut auparavant avoir donné des preuves d'intelligence, de courage, de dévouement, de discrétion, de calme, et même de force physique. Et tu le comprendras; car une indiscrétion, tout involontaire qu'elle soit, peut compromettre, non seulement l'existence d'un grand nombre des nôtres, mais encore, ce qui est plus grave, le succès de notre entreprise. Avec tes yeux rougis par les larmes, ta figure pâle, bouleversée, avec toute ta frêle apparence, tu ne me sembles pas être précisément du bois dont on fait les héroïnes et les martyres.

— Tu ne me connais pas, Wanda. Je suis de la race slave : et, sous cette frêle apparence, comme tu dis, il y a des ressources nerveuses et une exaltation intérieure qui tiennent lieu de force physique. Si l'on ne me rend pas mon Stepane, tu verras bien ce dont je suis capable pour le venger.

Wanda pressa un timbre; Katia parut.

— Vite, Katia, mon chapeau, ma pelisse, je vais sortir seule. Tu resteras ici; et si Raymond Chabert vient tout à l'heure, tu lui diras de m'attendre ou de revenir demain.

Elle sortit avec Nadège, la déposa chez elle, et lui demanda la permission de garder sa voiture.

Elle se fit conduire chez Padlewsky.

Padlewsky habitait sur la rive droite de la Néva, du côté de Viborg, un petit hôtel fort modeste, presque champêtre. Son habitation était pleine de fleurs, d'oiseaux rares, d'animaux de toutes sortes.

Il semblait vivre là en philosophe, en sage. Et s'il habitait aussi loin du Pétersbourg vivant, c'était, disait-il, afin d'être moins dérangé dans ses travaux scientifiques.

Après les cinq heures passées chaque jour au ministère de l'intérieur, il était censé se retirer dans ce qu'il appelait son ermitage.

En réalité, cet ermitage aux airs honnêtes et naïfs, était un repaire de socialistes, un foyer de conspiration.

Tous ses domestiques, il en avait une dizaine, étaient des socialistes déguisés, plus ou moins suspects ou compromis, qu'il abritait sous sa livrée.

C'était bien en effet pour éloigner les visiteurs qu'il habitait aussi loin du centre, mais non pour un motif de travail, car il ne paraissait que très rarement à son hôtel de Viborg.

Si Wanda n'avait pas voulu que Nadège l'accompagnât, c'est qu'elle savait bien ne pas trouver Padlewsky chez lui, et qu'elle ne pouvait la conduire à l'un des domiciles secrets qu'on lui indiquerait sans doute.

Elle sonna. Ce fut le fidèle Koroleff qui vint ouvrir.

— Padlewsky ? demanda-t-elle.

— Est-ce pour affaire urgente ?

— Oui.

— Pour affaire du parti ?

— Oui.

— Allons, dit brièvement Koroleff.

Wanda remonta dans le coupé ; Koroleff se hissa à côté du cocher.

Le traîneau qui portait le coupé glissa comme une flèche sur le quai jusqu'à Vassili-Ostrow.

Là, Koroleff descendit et ouvrit la portière.

— Renvoyez votre voiture, dit-il en français, car nous allons où personne ne doit nous voir entrer.

Wanda renvoya aussitôt le coupé de Nadège.

Vassili-Ostrow, ou île Basile, est la plus grande et la plus importante des îles de la Néva. Elle est située dans le voisinage de la place Isaac, non loin du palais du Sénat et du quai Anglais, auquel elle est reliée par le pont de bois du Château et le pont de granit de Nicolas. Le quartier de la ville bâti sur cette île a joué un grand rôle dans l'histoire de Pétersbourg.

C'est non seulement un centre commercial important, il contient la Bourse, mais c'est surtout, nous l'avons dit, le quartier de l'Université et des écoles. Autrefois, Vassili-Ostrow s'appelait le quartier Allemand ; car alors le commerce et la science étaient concentrés dans des mains allemandes. Aujourd'hui encore, on entend aussi souvent parler allemand que russe dans ce populeux quartier.

L'île Basile a un aspect tout différent de celui du « Grand côté » de la ville, où fourmillent les uniformes, les toilettes élégantes et les brillants attelages.

Le long des quais de l'île, des bateliers et des nautoniers exercent leur industrie. Sur la place Rumjeanzoff et dans les ruelles avoisinantes, on rencontre surtout des gens qui portent des livres sous le bras.

Dans les rues, aucun de ces somptueux équipages qui pullulent dans le beau quartier; mais d'humbles fiacres ou des voitures de louage. Au lieu d'hôtels et de palais imposants, s'élèvent des édifices publics qui, malgré leurs colossales proportions, ont l'aspect sobre, austère.

Les maisons particulières sont modestes ; on n'y voit point de ces splendides magasins qui étalent leurs éblouissantes devantures dans la Perspective-Newsky, mais de simples boutiques où se vendent des objets de consommation journalière.

Wanda et son conducteur étaient descendus à quelques minutes du pont Nicolas.

Koroleff avisa aussitôt une boutique, en dehors de laquelle étaient suspendues de vieilles hardes.

— Entrons ici, dit-il; car vous ne pouvez pénétrer dans la taverne où je vous conduis, avec cette pelisse, qui vaut au moins mille roubles, et ce chapeau qui attire les regards.

Ils entrèrent. C'était, comme l'indiquait l'enseigne flottante, une boutique de vieux habits râpés, de vêtements féminins fripés et fanés.

— Serait-il possible de louer pour quelques heures une pelisse, un chapeau et des bottes de feutre? demanda Koroleff.

A la vue de cette cliente élégante, la marchande s'empressa avec force révérences.

— Voici une pelisse presque neuve, fit-elle en présentant un vêtement graisseux, dont l'intérieur était, du reste, en assez bon état.

— C'est bien, dit Koroleff, qui enleva la pelisse de Wanda. Nous laissons celle-ci en gage. Maintenant, ce waterproof et ce chapeau de paille noire? reprit-il en les exhumant d'un amas de vieilles hardes suspendues dans le magasin.

— C'est le waterproof et le chapeau d'une nihiliste qui vient d'être arrêtée, répondit la marchande. La propriétaire, de peur de se trouver compromise, s'est hâtée de vendre toute sa défroque.

— Mettez d'abord ce waterproof, dit Koroleff à Wanda, car il faudra ôter votre pelisse en entrant. Puis rabattez ce chapeau sur vos yeux, afin, ajouta-t-il en français, qu'on ne puisse voir votre visage.

Ils sortirent.

— Bonne chance, mes tourtereaux! leur souhaita la mégère, qui les prit pour deux amoureux en bonne fortune. Il faut bien que jeunesse se passe.

Alors Koroleff et Wanda s'engagèrent dans le quartier compris entre l'Académie des beaux-arts et l'Ecole des Cadets.

C'était la première fois que Wanda explorait ces parages, curieux par leur aspect et surtout par l'étrange population qui les fréquente.

C'est comme un monde fantastique, et l'on ne voit rien de semblable dans aucun autre pays.

A quelle classe appartiennent ces êtres singuliers? Un étranger ne saurait le découvrir.

Ils sont bizarrement vêtus ; ils n'ont rien de la mise débraillée, de l'allure gaie, vivante, de nos artistes et de nos étudiants. Ces jeunes hommes sont uniformément couverts de fourrures graisseuses et râpées. Ils ont des traits intelligents, expressifs, sympathiques même ; mais des regards froids et mornes. Ils se meuvent lentement, gravement. On n'entend dans les rues ni rires ni chansons. On devine là des hommes qui pensent et qui n'osent communiquer leurs pensées.

Ces jeunes femmes ont abdiqué toute coquetterie. Sous leurs affreux chapeaux de paille noire, on aperçoit cependant quelques frais et gracieux visages. Mais elles semblent prendre plaisir à se défigurer par des lunettes bleues. Comme les hommes, elles passent tristes et silencieuses.

Il y a quelque chose de navrant et de terrible dans le spectacle de cette jeunesse morose, sévère, menaçante même dans son attitude.

Là, plus que partout ailleurs, on sent l'effet du formidable système de compression qui pèse sur la nation russe.

Que d'amertume sur ces jeunes visages ! Que d'élans comprimés, de souffrances vives, héroïquement supportées ! Que de protestations sourdes on devine dans cette allure glaciale de la jeunesse !

Wanda les observait avec un intérêt croissant.

— Tous ceux-là sont à nous, n'est-ce pas, Koroleff ?

— Ce sont les étudiants et les étudiantes, ceux qu'on appelle à proprement parler les nihilistes.

— Où nous dirigeons-nous ? demanda Wanda.

— Nous allons à la taverne du juif Isaac, répondit Koroleff à voix basse.

— Padlewsky s'y trouve ?

— Oui. Il y a rendez-vous avec deux agents de la troisième section.

— De la troisième section ! s'écria Wanda stupéfaite.

— Certainement, dit Koroleff ; nous avons notre police dans la troisième section.

— Et vous êtes sûr de ces hommes qui appartiennent à la police secrète ?

— Absolument.

— Vous les payez fort cher ?

— Non. Ils sont socialistes.

— Oh ! oh ! n'est-il pas imprudent de se fier à de telles gens !

— Aucunement. Ils sont entrés à la troisième section, grâce à l'influence de Padlewsky. Ils nous tiennent au courant de ce que trament nos ennemis contre nous. Ils nous ont rendu déjà de grands services. Nous avons également chez Trépoff, comme au ministère de l'intérieur, une contre-police.

Ils étaient arrivés à l'entrée d'une rue fort étroite. Koroleff s'arrêta à l'angle de cette rue.

— C'est là, dit-il. La taverne a deux issues ; c'est pourquoi nous l'avons choisie. Isaac, d'ailleurs, nous est entièrement dévoué.

Les tavernes sont nombreuses en Russie ; dans Vassili-Ostrow surtout, on en rencontre à chaque pas. Ce sont des sortes de caves, de sous-sol, où des Grecs, des Juifs, des mujiks industrieux ont établi des cafés, des restaurants ou des boulangeries. Elles sont fréquentées par les étudiants et les étudiantes, les petits fonctionnaires, les employés de commerce.

— Faites attention, dit Koroleff à Wanda, prenez la rampe.

Wanda saisit une rampe en fer, et descendit un escalier de huit marches couvertes de neige durcie et glacée.

Ils se trouvèrent alors devant une porte vitrée qui,

voilée par la vapeur, laissait vaguement entrevoir l'intérieur de la salle.

Koroleff souleva le loquet ; et ils pénétrèrent d'abord dans une petite pièce, où étaient suspendues, dans la buée chaude, des pelisses d'aspect repoussant, longues comme des soutanes, miroitées de graisse, dont la fourrure manquait par places, d'une couleur effacée, indécise, indéfinissable, luisante et froide.

Un jeune mujik, à moitié endormi, s'empara de la pelisse de Wanda. Elle resta avec son chapeau de paille noir et son waterproof. Qui donc aurait pu reconnaître en elle la brillante princesse, dont la beauté et l'élégance faisaient l'admiration de la société pétersbourgeoise?

Ils traversèrent une longue salle triste, où s'étalait un luxe malpropre. Des lumières rougeâtres flottaient sur des tables recouvertes de nappes maculées. Ces tables étaient servies par des domestiques tartares en habits noirs, quelques princes (1) peut-être tombés dans le malheur; ils servaient avec une correction parfaite et des mouvements d'une lenteur pleine de dignité.

La salle était comble ; et cependant il régnait un profond silence. Pas une parole, pas un sourire. Tous ces consommateurs buvaient et mangeaient lentement, sans faire de bruit. On eût dit un festin de fantômes. On leur servait au choix le cach (2) ou le chtschi (3), et pour breuvage de l'eau de la limpide Néva.

En traversant cette salle, Wanda éprouva comme un frisson.

Quand ils eurent franchi la porte:

— Quels sont tous ces hommes et toutes ces femmes aux figures glaciales? demanda-t-elle à l'oreille de Koroleff.

(1) Les Tartares font d'excellents domestiques. On rencontre même parmi eux des princes ou des principicules, venus à Pétersbourg après la conquête pour réclamer, et que la misère a forcés de recourir aux emplois les plus modestes.

(2) Epaisse bouillie de gruau dont les Russes sont très friands.

(3) Sorte de soupe aux choux.

— Des philosophes, des savants, des caractères énergiques, presque tous des révolutionnaires, répondit Koroleff. Ils ne parlent pas : à quoi bon des paroles ? Il faut des actes. Et il est si dangereux de parler ! S'ils ne rient pas, c'est que tout est lugubre en Russie : le ciel, la vie et le gouvernement. Tous ces hommes et toutes ces femmes se recueillent et préparent le grand jour où l'on secouera toutes ces tristesses et toutes ces ténèbres.

Koroleff venait d'ouvrir une seconde porte. Il introduisit Wanda dans une petite pièce, sorte de cabinet particulier. Là se trouvait Padlewsky avec deux inconnus, tous trois affublés comme de vrais nihilistes.

Une chandelle (1) fumeuse éclairait une table où étaient posés des verres, l'éternel samovar et une bouteille de kvass (2).

— Vous savez la nouvelle ? dit Wanda en entrant. Le comte Litzanoff est arrêté.

— Oui, nous en parlions justement, répondit Padlewsky.

— Sa femme est comme folle. C'est pourquoi je viens vous trouver en hâte et vous avertir de ce que nous avons fait.

— J'ai des nouvelles du prisonnier, reprit Padlewsky ; nos amis de la troisième section m'en apportent.

Les deux personnages déguisés firent un mouvement que comprit Padlewsky.

— La princesse Wanda Kryloff, dit-il aussitôt. Ainsi, soyez sans inquiétude.

— Eh bien ! que savez-vous ? demanda Wanda. A-t-on l'intention de sévir sérieusement, ou veut-on simplement intimider le parti par l'éclat de cette arrestation et par un emprisonnement de quelques jours ?

— L'affaire est grave pour Litzanoff, repartit Padlewsky. L'empereur a dit aux chefs de la police : « Il y

(1) On brûle toujours en Russie des chandelles de suif qu'on mouche avec nos mouchettes du temps de Louis-Philippe.

(2) Sorte de boisson fermentée, très commune en Russie.

a un complot! » Il leur faut donc découvrir quand même un complot. Il est à craindre qu'on ne fasse payer Litzanoff pour ceux qu'ils ne découvriront pas.

— Mais alors... alors... s'écria Wanda avec une vivacité fiévreuse.

— Soyez tranquille, nous le ferons évader.

— Il est à la forteresse.

— Je le sais bien, car nous avons là aussi des intelligences. Malheureusement, on vient de lui faire subir un interrogatoire qui a beaucoup aggravé sa situation.

— Il se serait compromis? questionna Wanda.

— Il a été magnifique, audacieux autant que Mischkyne. Mézentzoff est à la fois furieux et satisfait. Satisfait d'avoir enfin sous sa griffe un socialiste qui se déclare hautement. Il est probable qu'on enverra le comte en Sibérie.

— Mais il est malade, fit observer Wanda. D'ici là le régime de la prison le tuera peut-être. D'après mes conseils, sa femme vient d'adresser à l'empereur une supplique pour réclamer son mari, ou tout au moins obtenir sa translation dans un hôpital.

Tous approuvèrent vivement.

— Si nous obtenons cela, dit Padlewsky, nous le délivrerons aisément. Qu'en penses-tu, Koroleff?

Koroleff, sans forfanterie, se borna à répondre affirmativement d'un signe de tête.

— Vous savez, reprit encore Wanda, qu'il a mis toute sa fortune au service de l'œuvre. Cette persécution, du reste, ne pourra avoir pour nous qu'un excellent résultat. Elle montrera notre accord, notre discrétion, notre force, et nous attachera Litzanoff et sa femme aussi.

— Elle est bien féminine pour une conspiratrice.

— L'amour conjugal en fera une héroïne.

— Peut-être.

— Y a-t-il quelque autre nouvelle importante? demanda Wanda.

— Oui. Il y a conflit entre les trois polices. Le ministre de l'intérieur blâme Trépoff de sa violence à l'égard de Bogolubof. Il y a surtout rivalité entre la police de la troisième section et celle du ministère de l'intérieur.

— La police russe, dit l'un des employés de la troisième section, n'a pas, comme la police française, des limiers de génie. Nos agents sont lourds, épais, ils manquent de cette rapidité de conception et de déduction qu'ont les agents français. On les berne à chaque instant; et ils ne s'en aperçoivent même pas. Dans toutes les administrations, du reste, règnent la même ineptie, le même relâchement. On sent que l'édifice est miné, usé, vermoulu. Aussi, un de ces beaux jours tombera-t-il en poussière.

— En pourriture, voulez-vous dire, ajouta Padlewsky.

— Mais alors, reprit Wanda, si nous avons quelqu'un des nôtres dans le personnel de la forteresse, on pourrait obtenir des nouvelles de Litzanoff, de sa santé surtout.

— J'en aurai demain. J'espère même pouvoir communiquer avec lui.

Le visage de Wanda rayonna.

— Oh! tachez de lui faire parvenir une parole d'encouragement. Qu'il sache que nous pensons à lui, que nous ne l'abandonnons pas. Il y a dix jours, dans un moment de découragement, il a voulu se suicider; je crains aussi qu'on ne profite d'un moment de faiblesse, de délire, pour lui arracher des aveux sur la réunion de l'autre soir.

— Jamais, s'écria Padlewsky, Litzanoff ne commettra une lâcheté. Il est fou, imprudent; mais c'est le plus noble caractère que je connaisse, le plus courageux surtout.

— Eh bien! quand pourrez-vous nous donner de ses nouvelles?

— Demain.

— Où vous verrai-je?

— Chez vous, si vous le permettez.

— Non, c'est dangereux. Mon père se défie, me surveille. Mais je dois aller demain avec Katia à la fabrique de tissage où travaille Matcha Mikouline. Je pourrais vous voir, ici, en passant.

— Vous savez que j'ai non loin de cette fabrique un pied-à-terre, d'où je corresponds avec les ouvriers. Je vous y attendrai vers deux heures.

— Quelle rue ? Quel numéro ?

— Ce quartier-là n'a ni rues, ni numéros. Vous me trouverez dans la maison adossée à l'église. L'église vous guidera. Vous demanderez Ivan Martyne.

Koroleff reconduisit Wanda chez la marchande de vieux habits où elle avait laissé son chapeau et sa pelisse ; puis, hélant un fiacre, l'y fit monter.

— Palais Kryloff ! cria-t-il à l'isvostchik, qui lança son véhicule à toute vitesse.

Wanda rentra donc en fiacre au palais Kryloff.

Son père, qui sortait au même instant, la vit descendre de cette voiture de triste apparence. Sa fille, se montrer dans un pareil équipage ! Elle oubliait donc toute retenue, tout respect humain, toute dignité personnelle !

Le sang lui monta aux yeux. Il craignit de se laisser aller encore à l'une de ces colères qui n'aboutissaient qu'à créer un abîme plus profond entre sa fille et lui.

Depuis deux jours, depuis qu'elle lui avait jeté au visage le nom de Michel Fédéroff, il sentait sourdre en lui comme une démence mêlée de terreur. Il se rappelait le regard haineux de Wanda en prononçant ce nom terrible. Qui l'avait instruite ? Sa mère, peut-être, ou cet homme. Etaient-ils à Pétersbourg ? Etait-ce pour aller les voir qu'elle sortait ainsi mystérieusement ? Cette pensée, qui traversa son cerveau comme un trait de feu, faillit le rendre fou.

Au lieu de sortir, il rentra, résolu à demander à sa fille une explication que depuis deux jours il évitait de faire naître.

Wanda entendit son père monter derrière elle ; mais elle ne se retourna point et ne lui dit pas une parole; car elle devinait son intention, et elle sentait, elle aussi, comme un bouillonnement dans ses veines.

Elle entra dans son boudoir. Ses jambes tremblaient, fléchissaient ; mais elle réagit contre cette faiblesse, et dans une attitude noble, résolue, elle attendit le prince.

Il arriva aussitôt, et ferma la porte avec fracas.

— Que voulez-vous ? lui demanda Wanda d'une voix ferme.

— On conspire ici contre moi, je le sens, je le devine. Il se passe tout autour de moi, dans ma maison, des choses mystérieuses que je veux savoir, que je saurai, entends-tu ? D'où viens-tu ?

— Je viens de reconduire Nadège chez elle; et comme elle avait besoin de sa voiture, je suis revenue en fiacre.

— Tu mens.

— Oui.

— Pourquoi mens-tu ?

— Parce que, d'après nos conventions, vous ne devez pas m'interroger. Je vous ai prévenu que, lorsque vous m'interrogeriez sur mes sorties, je mentirais. Vous m'interrogez, je mens.

Le prince fit un mouvement vers sa fille, le bras levé. Mais devant l'attitude de Wanda, devant son regard surtout, il s'arrêta.

— Prenez garde, dit-elle d'une voix sourde. Vous n'avez pas eu raison de ma mère; vous n'aurez pas non plus raison de votre fille. J'ai du sang polonais dans les veines. Je suis plus Polonaise que Russe. Les Polonais ne sont pas lâches comme les Russes; ils ne se soumettent pas.

— Je t'enfermerai comme ta mère.

— Nous le verrons bien.

— Tu prétendrais résister ?

— Oui.

— Alors, c'est la révolte ouverte ?

— Oui.

— Tu le vois bien, tu es socialiste.

— Je le deviendrai; vous l'aurez voulu.

— Je l'aurai voulu! Ah! ah! ah! Ce que je veux, c'est que nous partions à l'instant même, que nous quittions Pétersbourg sur-le-champ.

— Je ne partirai pas.

— Je t'y forcerai bien.

— Je suis majeure.

— Majeure? Je me moque bien de la loi. Est-ce que la loi existe en Russie pour les princes de mon rang et de ma fortune?

— C'est vrai, il n'existe pas de loi pour vous; mais comme elle est pour moi, je ne partirai pas.

Le prince était en délire. Il riait d'un rire féroce, donnait des coups de poing sur les tables, renversait les chaises, les poufs. Puis tout à coup, prenant dans la panoplie un poignard :

— Tiens, ne m'exaspère pas, dit-il, je te tuerais.

Devant une semblable colère, Wanda pensa qu'elle courait un véritable danger. S'il ne la tuait pas, il pouvait l'enlever, l'emmener on ne sait où, peut-être dans ce domaine de Krylowa perdu au pied des monts Ourals, et la retenir là pendant des mois, des années. Elle pensa à Litzanoff qui, en ce moment, se mourait peut-être au fond de son cachot, et qui avait besoin de son aide.

Elle résolut donc d'apaiser son père.

— Ecoute, lui dit-elle, j'ai tort, j'en conviens, de te pousser à bout, ainsi que je viens de le faire; mais de même que tu ne peux, toi, dominer la violence du sang, moi, je ne puis dominer mon orgueil, qui ne veut pas céder. Cependant, tu le vois, en cet instant, je le fais fléchir. Tâche, de ton côté, de réprimer ces colères qui te font mal, et qui n'aboutiront qu'à nous séparer peut-être pour jamais.

Ces paroles, dites d'une voix douce, presque tendre, amenèrent dans l'esprit du prince une réaction subite.

Il attira sa fille dans ses bras et voulut l'embrasser ; mais Wanda, en pensant aux souffrances que cet homme avait fait éprouver à sa mère et à Michel, ne put réprimer un mouvement de répulsion, que le prince surprit.

— Ah! tu ne m'aimes plus! s'écria-t-il. Il y a quelqu'un, oui, il y a quelqu'un qui te prévient contre ton père, qui te détourne de l'affection que tu lui dois. C'est elle, c'est cette femme qui m'a déjà tant fait souffrir !

Il prit sa tête à deux mains.

— Oui, reprit-il, c'est elle qui m'a volé ton cœur, et qui t'a rendue socialiste comme elle.

— Voyons, calme-toi. Je t'embrasse. Es-tu content ? fit Wanda.

— Non, non, ce baiser ment. Tu ne m'aimes pas, tu me hais, comme elle me haïssait. Ah! je suis malheureux, bien malheureux.

Les nerfs brisés par cette scène, il sanglota.

— Sois bon, sois juste, lui dit Wanda, qui voulut profiter de ce moment d'attendrissement pour obtenir encore une trêve. Laisse-moi ma liberté, et tu verras que je t'aimerai comme par le passé.

— Je m'en vais, car tu me ferais perdre la tête, repartit le prince en sortant précipitamment.

Quand il fut parti, Wanda regarda l'heure. Il était quatre heures et demie. Chabert ne pouvait tarder à venir.

Elle s'étendit sur son sopha ; car elle était à bout de force. Ces scènes violentes la tuaient. Sa situation avec son père se tendait de plus en plus. Il fallait absolument qu'elle se donnât un protecteur légal contre toute tentative de séquestration, un époux enfin qui lui permît de quitter tout à fait et sans éclat la maison paternelle.

C'était donc avec une véritable émotion qu'elle voyait approcher le moment de son entretien avec Raymond. De cet entretien allait dépendre sa vie tout entière. Comment allait-il accepter une semblable proposition, lui qui devait avoir sur le mariage tous les préjugés occiden-

taux, et principalement sur le rôle du mari tous les préjugés français?

## XXVII

### UN MARIAGE FICTIF

A cinq heures, Raymond se faisait annoncer dans le cabinet de Wanda.

En la voyant étendue, pâle, le visage altéré, il fut bouleversé.

— Que vous est-il donc arrivé? s'écria-t-il.

Elle lui raconta en quelques mots les événements de la matinée.

— Quant à moi, dit Chabert, je n'ai pu dormir. Les termes énigmatiques de votre rendez-vous ont si vivement excité ma curiosité, que toute la nuit mon imagination s'est comportée en folle du logis, et s'est livrée à des divagations désordonnées.

— Et vous n'avez pas deviné?

— Non.

— C'est difficile à dire, fit Wanda avec un soupir.

— Vous avez un auditeur si bien disposé ! Toute proposition venant de vous, je l'accepte, les yeux fermés.

— Oh ! oh !

— Je vous l'assure, et même je puis le jurer.

— Sans savoir?

— Je vous le répète : les yeux fermés.

— Il s'agit de mariage.

— Vous me l'avez dit hier, et voilà précisément où je me perds. Voudriez-vous me charger de faire une demande pour l'un de vos amis ?

— Vous n'y êtes pas. Il s'agit, au contraire, de demander un monsieur pour une jeune fille.

— Une jeune fille de vos amies?

— Pour moi-même.

— Vous voulez vous marier ?

— Oui.

— Et c'est moi que vous voulez charger de cette négociation ? demanda Raymond avec autant d'émotion que de stupeur.

— Pas précisément.

— Alors, veuillez vous expliquer.

Il commençait à comprendre, et une palpitation violente lui coupait la voix.

— Mais d'abord, mon cher Raymond, reprit Wanda, que pensez-vous du mariage, du rôle et des droits du mari ?

— Pour moi le mariage est une formalité par laquelle deux êtres qui s'aiment peuvent vivre ensemble au grand jour.

— Ce n'est à vos yeux qu'une formalité?

— Une formalité et un contrat d'association.

— Et vous ne pensez pas que la femme doive obéissance à son mari ?

— Je considère, au contraire, que le mari, l'être fort, doit se soumettre à la femme, l'être faible. Tel est le droit naturel en amour.

— Toujours cette galanterie qui fait mon désespoir ! dit en riant Wanda. La doctrine nouvelle n'admet pas d'inégalité entre l'homme et la femme.

— Moi, repartit Raymond, je regarde l'homme comme inférieur à la femme ; et son rôle, dans le mariage, c'est de lui obéir.

— Incorrigible flatteur ! vil esclave. Non, l'homme ne doit pas obéir à la femme ; mais il doit respecter sa liberté, sa dignité. Entre époux, je n'admettrais pas même, de mon mari, la tyrannie de l'affection. Cette tyrannie est excusable entre deux amoureux qu'aucun lien légal n'enchaîne ; mais dès qu'un homme peut étayer cette tyrannie du droit que lui donne le Code, il devient odieux et infâme. Depuis que vous vivez dans notre milieu socialiste, vous devez être quelque peu habitué à cette manière

de raisonner en dehors de toute idée reçue. Toutefois, en matière de sentiment, ces principes absolus pourraient vous paraître choquants.

— Ce qui vient de vous, Wanda, ne me choque jamais.

— Eh bien! vous m'avez dit, n'est-ce pas? que vous étiez prêt à me dévouer votre vie.

— Oh! oui, toute ma vie.

— Je connais les exagérations des amoureux. Il y en a bien une dizaine qui déjà m'ont offert leur vie.

— J'en suis persuadé.

— Mais il n'y a qu'un homme sur lequel je croie pouvoir compter absolument. C'est sur vous, Raymond.

— Oh! merci!

— Ainsi, je ne me trompe pas, il n'y a pas d'exagération dans vos offres de dévouement?

— Vous ne vous trompez pas.

— Cependant, mon ami, vous êtes loin encore de deviner ce que je viens vous demander.

— Je vous l'ai dit; quoi que ce puisse être, quel que soit le sacrifice, je suis prêt à l'accomplir.

— Vous n'ignorez pas que je fais partie d'une société de propagande; et vous savez à quelle œuvre j'ai dévoué ma vie.

— Je le sais, et je partage vos convictions et vos espérances.

— Est-ce une conviction réelle, ou désir de plaire?

— L'un et l'autre. Pour vous plaire, j'ai étudié, j'ai réfléchi, et je suis arrivé à la conviction.

— Conviction absolue?

— Absolue.

— Dans la société dont je fais partie, il y a, comme vous le savez peut-être, plusieurs degrés d'affiliation. Au degré où je suis arrivée, il est interdit de se marier. Vous comprenez pourquoi?

— Oui, parce que le mariage ne s'allie guère à l'apostolat.

— Et parce que l'amour est bavard.

— En effet, l'amour, c'est l'expansion du cœur. Il me serait difficile d'avoir un secret pour...

— Chut! interrompit vivement Wanda.

— Pourquoi?

— Parce qu'il ne faut jamais que le mot amour soit prononcé entre nous.

Raymond, décontenancé, ne comprenait plus.

Wanda continua.

— Voici quelle est ma situation : Je rencontre dans la maison de mon père de graves difficultés qui, à un moment donné, et ce moment n'est peut-être pas éloigné, entraveront sérieusement la mission que j'ai acceptée, et que je veux remplir, au péril de ma vie. Mon père se doute de mes rapports avec les socialistes. Il m'épie ; il ne tardera peut-être pas à découvrir le but de mes sorties mystérieuses. C'est un danger, non seulement pour moi, mais pour mes amis, un danger auquel je ne dois pas les exposer. D'un autre côté, cette situation se complique d'une manière particulière par la séparation de mon père et de ma mère.

— Votre mère?

— Elle se fait passer pour morte ; mais elle vit. La lettre que vous m'avez remise l'autre jour me vient d'elle. C'est sa douloureuse histoire. Quelle martyre! Vous la connaissez, vous l'avez vue. C'est aujourd'hui la compagne du docteur russe qui vous a ressuscité.

— Elle? cette noble femme! Oh! oui, on voit qu'elle a souffert, bien que son visage ait conservé la sérénité des âmes supérieures! Et le prince sait-il qu'elle n'est pas morte?

— Il commence à le soupçonner.

— Oh! alors, je conçois que votre situation devienne fausse et embarrassante.

— Dites terrible, eu égard au caractère violent de mon père, à ses emportements qui lui font perdre toute raison et toute justice. Il a tenu ma mère enfermée pendant plu-

sieurs années ; et tout à l'heure il me menaçait de m'emmener dans le gouvernement de Perm, c'est-à-dire sur les confins de l'Asie, et de m'enfermer aussi, pour me soustraire aux influences occultes qu'il sent, dit-il, tout autour de lui.

— Et vous voulez vous marier pour échapper à l'autorité paternelle?

— Je veux me marier, sans me marier.

— Je comprends à peu près.

— Je veux contracter un mariage fictif, comme l'ont fait déjà deux jeunes socialistes, la princesse Tizianoff (1) et Katerine Cambredelidzé. En me mariant, je conquiers mon indépendance, et j'entre en possession de la fortune de ma mère, dont mon père a aujourd'hui la gestion.

— Et le mari que vous avez choisi?...

— C'est vous, Raymond.

— Moi ! moi!... s'écria le jeune Français, qui se doutait un peu, mais que cette proposition, néanmoins, bouleversa.

— Oui. Il faut, n'est-ce pas ? que j'aie en vôtre dévouement une bien grande confiance; car je sais, j'ai pu deviner que le sentiment que vous avez pour moi n'était pas purement fraternel.

— Ce sentiment, chère Wanda, sera ce que vous voudrez qu'il soit.

— Bien sûr?

— Je le jure.

— Cependant, j'ai une confidence grave à vous faire; et c'est là peut-être que vont se réveiller en vous les idées françaises, c'est-à-dire cette jalousie d'amour-propre, la plus implacable, la plus sotte des jalousies.

A cette déclaration, Raymond pâlit. Cependant, il repartit aussitôt :

— N'ayant aucune prétention sur votre cœur, comment serais-je jaloux?

(1) Historique. Ces mariages fictifs sont maintenant assez communs entre socialistes.

— Mais ne le serez-vous jamais?

— Jamais.

— Même si j'en aimais un autre, moi, portant votre nom?

— Vous en aimez un autre? dit Raymond d'une voix étranglée.

— Rassurez-vous, mon ami : il n'est pas libre; et vous devez assez me connaître pour être certain que je ne faillirai jamais à ma dignité.

Wanda, en parlant ainsi, regardait attentivement Raymond, d'un œil scrutateur, cherchant à lire au fond de sa pensée.

Il cacha sa tête dans ses mains, et resta un instant le cœur brisé, comme accablé sous le coup qui le frappait.

— Que vous disais-je? Vous avez encore beaucoup des préjugés français sur l'honneur des maris.

Raymond releva son visage. Il était baigné de larmes.

— Quoi! quoi! s'écria Wanda, je vous ai fait souffrir! Pardon, pardon, mon ami! Raymond, pardonnez-moi ma cruauté; mais il le fallait, la loyauté l'exigeait. Je ne pouvais vous épouser, même fictivement, sans vous tout dire, tout. Je ne savais pas vous faire autant de mal. Si j'avais supposé que votre amour fût aussi véhément, je n'aurais pas même songé à vous proposer ce mariage.

— Ce n'est rien, dit Raymond en se levant et en faisant quelques pas dans le boudoir. Le choc a été terrible; mais c'est passé. Pardonnez-moi cet instant de faiblesse. Je vous jure que dorénavant vous ne trouverez en moi qu'un frère, un esclave : le plus dévoué des frères, le plus fidèle, le plus soumis des esclaves.

— Et alors ce mariage...

— Se fera quand vous le voudrez. Je suis votre chose; disposez de moi comme il vous plaira. N'est-ce pas un grand bonheur pour moi de vivre à vos côtés, un grand honneur que de mériter de votre part une si haute marque de confiance?

— Je ne puis non plus vous laisser ignorer, dit Wanda,

qu'en devenant mon mari, vous courrez de réels dangers. Cette mésalliance va pousser au paroxysme l'irritation de mon père. Il se peut même qu'il obtienne de la police secrète de vous faire disparaître. Vous voyez, d'après l'arrestation de Litzanoff, qu'en Russie, quand on a des ennemis puissants, on n'est jamais en sûreté. Au reste, vous avez huit jours pour réfléchir à tout cela.

— Je ne réfléchirai pas. Quels que soient les dangers à courir, je suis à vous. Ce sont, au contraire, les dangers qui me décident; car ces dangers, vous les courrez aussi, et je serai naturellement votre protecteur. Oh! que ma part est belle! Je vous jure que l'autre, je ne l'envie plus.

— Enfin, ajouta Wanda, vous croyez peut-être épouser une princesse. En réalité, vous n'épousez qu'une ouvrière. Quand je quitterai la maison de mon père, je renoncerai à tout rang, à toute fortune. Celle que je recueillerai de ma mère sera versée dans la caisse de *la Délivrance*. Ce n'est pas seulement une vie de périls que vous acceptez, mais une vie rude et sombre, une vie de travail.

— Encore une fois, j'accepte tout, avec enthousiasme et reconnaissance. Promettez-moi seulement que vous ne couperez pas vos beaux cheveux, et que vous ne porterez pas de lunettes.

— Est-ce assez français, cela? dit Wanda en souriant, et en lui tendant ses belles mains.

## XXVIII

### L'APPRENTISSAGE.

Depuis quelque temps, malgré l'avis du comité révolutionnaire, Wanda poursuivait son idée de propagande au sein du peuple.

Katia, avons-nous dit, connaissait une jeune fille, Mat-

cha Mikouline, qui, après avoir fait avec elle ses études de médecine, était entrée comme simple ouvrière dans une fabrique, pour y apprendre une profession manuelle et y propager les idées socialistes. Wanda voulut la voir, la connaître et s'initier comme elle aux travaux du peuple.

C'était la première fois que Wanda allait à cette fabrique, dont Katia l'avait souvent entretenue.

Après avoir traversé Vassili-Ostrow et les nombreux îlots que forme la Néva à son embouchure, elles arrivèrent sur la rive droite du fleuve, dans un quartier tout à fait inconnu de la population riche de Pétersbourg.

— Où me conduis-tu donc ? demanda Wanda.

— Nous sommes toujours à Pétersbourg, répondit Katia. Te serais-tu doutée qu'il existât dans cette ville, une des plus somptueuses du monde, un quartier aussi misérable ?

— Aussi primitif surtout ; car si ce n'étaient cette église et cette fabrique, on se croirait transporté à mille lieues de la civilisation. C'est à supposer que Pierre le Grand n'est pas venu jusque-là.

— C'est toujours la vieille terre Latiche, telle qu'elle devait être avant la conquête de l'Ingrie.

En effet, ce quartier semble placé sur la limite de la civilisation et de la barbarie.

D'un côté, on aperçoit Pétersbourg avec ses édifices babyloniens, ses innombrables clochetons et ses dômes dorés ; de l'autre, l'espace monotone, une terre plate, inculte, les marécages de l'Ingrie.

De misérables cahutes, à demi enfoncées en terre, plus semblables à des tanières qu'à des maisons, groupées au hasard, se reflètent en désordre dans les eaux du fleuve.

Ni rues, ni quais, ni places, ni trottoirs : ce quartier lointain semble absolument oublié de l'édilité pétersbourgeoise. L'aspect en est désolé, malpropre, presque lugubre.

Pour habiter là, il faut y être forcé par la nécessité. C'est, en effet, la dernière ressource des malheureux arrivés à l'extrême limite de la misère. On peut s'y loger et s'y nourrir pour quelques kopecks par jour. On n'y mange guère, il est vrai, que des concombres, des choux aigres et du poisson avarié ; mais on y mange, ou plutôt on n'y meurt pas de faim.

La population est donc entièrement composée des plus pauvres d'entre les pauvres : déclassés, familles de petits employés, ouvriers infirmes ou sans ouvrage.

Aussi la spéculation a-t-elle élevé là une fabrique, qui occupe environ huit cents ouvriers et ouvrières. Les habitants y sont si malheureux, la vie y est à si bon compte, qu'on peut y trouver des travailleurs au rabais.

Padlewsky avait dit à Wanda : A deux heures, dans la maison la plus proche de l'église, vous demanderez Ivan Martyne.

Il était une heure et demie quand elles atteignirent la rive de la Néva. Elles laissèrent là l'isvostchik et s'avancèrent à travers les chemins tracés dans la neige durcie, guidées par l'affreux dôme vert qui dominait les pauvres cabanes.

Devant l'église se trouvait un espace libre, qu'avec quelque bonne volonté on pouvait décorer du nom de place.

Elles traversèrent cette place et se trouvèrent devant une hutte à demi effondrée. Au-dessus d'une porte, dont le seuil disparaissait dans la boue, on voyait une enseigne presque effacée. Cette peinture, des plus primitives, représentait un énorme samovar, à côté duquel s'élevait une colossale bouteille portant cette étiquette : Vodka. C'était un ignoble cabaret.

Katia poussa la porte. L'intérieur était au moins aussi misérable que l'extérieur. Pour parquet, la terre durcie. Quelques tables boiteuses, des bancs de bois, le poêle, une horloge à gaîne, composaient tout l'ameublement.

Une vieille femme, couverte d'un cafetan qui avait pu être bleu, la tête enveloppée d'un lambeau de châle, d'où

s'échappaient des touffes de cheveux blancs, raccommodait de vieilles hardes. Au-dessus du poêle, s'agitaient confusément quatre ou cinq marmots en haillons, qui avancèrent leurs têtes effarées et sordides ; puis se cachèrent aussitôt.

— Ivan Martyne? demanda Wanda.

La bonne femme, prévenue, les introduisit dans la chambre voisine appelée: la pièce froide (1).

Padlewsky, en les attendant, écrivait.

Cette pièce contenait une sorte de vieux bahut disloqué, une table et trois escabeaux.

— Chez qui êtes-vous donc ici? lui demanda Wanda.

— Dans la famille de mon garçon de bureau, un malheureux qui gagne par mois, au ministère, douze roubles pour nourrir sa femme, sa vieille mère et ses cinq enfants (2). J'ai fait entrer la femme à la fabrique ; mais sous prétexte que son travail est encore imparfait, on ne la paie pas. La vieille mère, de son côté, vend quelques verres de thé et de vodki. Ils sont à nous, bien entendu, et des plus dévoués. Mon garçon de bureau fait de nombreux abonnements aux journaux révolutionnaires, parmi les petits employés du ministère ; et sa vieille mère, parmi les malheureux qui habitent ce hideux quartier.

— Vite, dit Wanda, donnez-nous des nouvelles du prisonnier.

— Il a subi ce matin même un second interrogatoire, et, bien qu'il fût très affaibli par la fièvre, il a montré, comme hier, beaucoup de courage. Comme hier, il s'est déclaré hautement socialiste et a refusé de répondre à toute autre question.

— Mais d'où tenez-vous ces détails ?

— Nous avons un ami qui occupe à la forteresse un em-

(1) Il y a généralement en Russie, dans les maisons pauvres, la pièce chaude et la pièce froide. La pièce chaude est celle où se trouve le poêle.

(2) Cette extrême modicité des appointements est la grande cause de la rapacité et de la vénalité des fonctionnaires russes.

ploi tout à fait subalterne. C'est moi qui l'ai placé là. Par lui, nous avons des nouvelles de tous les nôtres. Nous pouvons même communiquer avec eux. Le geôlier, comme tous les Russes, a la passion du vodki. On l'enivre aisément. Vous comprenez le reste... Notre ami s'empare des clefs, porte la nourriture aux prisonniers et communique ainsi avec les socialistes détenus dans la forteresse.

— Mais, par lui, nous pourrions faire évader Litzanoff.

— Cela, c'est impossible. Nos principes d'égalité absolue nous le défendent. En sauvant Litzanoff, nous perdrions André Kowalski ; et d'ailleurs ce serait nous enlever tous moyens de communication avec les détenus.

— C'est juste, dit Wanda. Ce Kowalski est Polonais ?

— Oui. Et sachez que jamais un Polonais n'est complètement russifié. A la première lueur d'espérance, nous les verrons tous abandonner ce gouvernement maudit.

— Il a vu Litzanoff ?

— Ce matin même.

— Où est-il ?

— Dans le cachot n° 9.

Wanda pâlit.

— Et sa santé, sa blessure ?

— Grâce aux soins qu'a pu lui donner Kowalski, il va mieux.

— Est-il plus calme ? Il est si nerveux, si violent ! Je redoutais quelque acte de désespoir.

— Il est moins agité, moins découragé. Kowalski lui a demandé s'il voulait écrire à quelqu'un. Il a paru d'abord très heureux de cette proposition. Mais peut-être s'est-il défié de Kowalski ; il a remis à demain.

— Merci, merci de ces bonnes nouvelles. Nous attendrons la réponse de l'empereur et nous agirons en conséquence. Adieu ; nous allons à la fabrique.

— Chercher des nouvelles ? Mais je puis vous en donner. Nos dernières brochures ont fait merveille. Tous les ouvriers et ouvrières sont à nous.

— Ce n'est pas pour cela seulement que nous allons à

la fabrique. Je commence aujourd'hui mon apprentissage, voyez.

Elle écarta sa pelisse, et en même temps Katia écarta la sienne.

Elles étaient vêtues toutes deux en ouvrières de fabrique, c'est-à-dire en robes d'indienne fanées avec un fichu de laine croisé sur la poitrine.

— C'est sérieux ?

— Parfaitement. Tenez, dit-elle, en lui tendant la main ; ce matin même j'ai coupé les pointes de mes ongles. Les *simplifiées*, comme nous voulons l'être, ne taillent pas leurs ongles en amande.

Padlewsky regardait avec une compassion véritable cette petite main fine et blanche, rose en dedans comme une coquille.

— De grâce, épargnez ces jolies petites mains-là.

— Affreux aristocrate, fit Wanda, si je ne m'étais engagée à rester quelque temps encore au milieu de ce monde que je méprise, que je hais, dès aujourd'hui j'aurais coupé mes cheveux.

— Oh! cela, s'écria Padlewsky, ce serait un crime !

— Mon cher ami, permettez-moi de vous dire que vous n'êtes qu'un efféminé, un romantique, un entiché d'esthétique.

— Vous le savez bien, mes chères jolies sœurs, je ne suis aucunement communiste. Tout en repoussant les hiérarchies conventionnelles de notre stupide civilisation, j'admets les hiérarchies naturelles; car, il faut bien le dire, la nature n'est pas égalitaire.

— Un peu plus vous seriez monarchiste, dit Katia.

— En effet, j'admets les royautés électives, la royauté de la grâce, celle de la beauté, de l'intelligence, du talent, si vous appelez royauté cette influence qu'on ne peut nier et qui impose à tous son prestige.

— Mais vous n'êtes qu'un horrible réactionnaire, s'écria Wanda en riant, et nous vous dénoncerons.

— Dans le parti révolutionnaire, reprit Padlewsky, tou-

tes les opinions sont actuellement admises, pourvu qu'on s'entende sur le but : faire table rase. Or, personne plus que moi ne trouve que tout est organisé au rebours du sens commun, pour le plus grand malaise de tous ; car ne vous imaginez pas, chères douchinkas (1), que les riches et les puissants de la terre possèdent le bonheur parfait. Il est des tortures morales, des supplices du cœur, des déceptions d'ambition, des souffrances de vanité, souvent plus cruels que la pauvreté et l'obligation du travail quotidien. Et ces souffrances sont rendues plus vives par le développement excessif de la nervosité chez les oisifs et les efféminés.

— Vous avez raison, sans doute, répondit Wanda ; mais pour le moment, nous ne pouvons faire la révolution qu'avec le peuple ; et pour conquérir ce peuple défiant et timide, il faut que nous l'approchions, que nous vivions de sa vie, que nous lui inspirions confiance, en un mot.

— Oui, approuva Katia, il faut en effet que nous fassions ce que font un grand nombre de nos sœurs, c'est-à-dire abnégation de notre éducation, de nos préventions, de nos nerfs de petites maîtresses ; et voilà pourquoi vous nous voyez vêtues en ouvrières ; et tous les jours, quand nous aurons quelques heures de liberté, nous nous rendrons dans cette fabrique, où j'ai déjà une amie qui s'est « simplifiée », et dont le contre-maître nous est acquis.

— Mais pourquoi, dit Padlewsky, n'allez-vous pas à l'atelier de lingerie que nous avons fondé pour nos sœurs du peuple ?

— Qu'y apprendrions-nous ?

— La couture.

— Les ateliers de couture sont trop restreints ; on n'y peut faire de propagande.

(1) Petites âmes, mot affectueux fréquemment employé dans le langage russe.

— Eh bien! plus je vous regarde, ma chère Wanda, reprit Padlewsky, plus je suis convaincu de mes théories hiérarchiques. Jamais, voyez-vous, vous n'arriverez à vous faire passer pour une ouvrière.

— Nous verrons cela. Au surplus, il faut bien que je me crée une autre position, un autre milieu; car je ne pourrai bientôt plus rester chez mon père; la situation est trop tendue.

Elle lui confia alors son projet de mariage fictif.

Là, le sceptique Padlewsky montra encore son penchant pour l'esthétique.

— Vous croyez, dit-il, qu'un homme pourra être votre mari et ne pas en réclamer les droits? Quel âge a-t-il?

— Vingt-huit ans.

Padlewsky parut chercher quel était, parmi les admirateurs de Wanda, celui qu'elle avait choisi.

— Ne cherchez pas : c'est ce jeune Français dont je vous ai déjà parlé.

— Et Français par-dessus le marché!

— Il est des nôtres.

— Convaincu?

— Oui.

— Comme peut l'être un Français de vingt-huit ans : convaincu que vous avez des yeux superbes.

— Vous n'aimez donc pas les Français?

— Ils sont généralement plus enthousiastes que persévérants et logiques.

— Il y a des exceptions.

— Au fait, je suis peut-être jaloux que vous n'ayez pas pensé à moi.

— J'y ai pensé, au contraire, mon bon Padlewsky. Mais vous êtes une des sommités du parti, vous avez un rôle important à remplir; et vous ne pourriez me dévouer votre vie, comme Raymond Chabert, qui est l'homme le plus libre de la terre, pourra me dévouer la sienne. Allons, adieu!

— J'ai à vous parler, à vous seule, un instant, dit Padlewsky.

Katia se retira aussitôt dans la pièce voisine.

— Nous attendons demain des délégués d'Odessa, de Kieff et de Moscou; et il y aura demain, dans la nuit, réunion extraordinaire du comité, érigé en tribunal, pour juger nos ennemis. La réunion de district, brusquement interrompue, n'a pris aucune résolution. Outre le cas de Trépoff, il se présente cinq autres cas également fort graves, pour lesquels nos amis de province réclament des condamnations. Nous allons donc vraisemblablement prendre de grandes résolutions. Je suis, moi, contraire aux mesures violentes; je les combattrai. Et vous?

— Je vous suivrai, dit Wanda, surtout s'il s'agit de condamnations à mort. Je ne reconnais à qui que ce soit le droit d'attenter à la vie de son semblable.

— Je compte sur vous pour m'appuyer, car la violence est dans l'air, et je crains qu'on ne fasse quelque sottise.

— Je parlerai aussi à nos amis de mon projet de mariage fictif. Michel a dû leur en écrire. Dites-en, je vous prie, un mot à Narkileff. Je pense le prier de rédiger l'acte de mariage. Vous me servirez de témoin avec Siline.

— Réfléchissez d'abord, dit Padlewsky. Je doute d'ailleurs que le comité autorise.

— Quand il aura entendu mes motifs, il autorisera; mais il s'agit de conclure un mariage en bonnes formes, sans le consentement de mon père. Narkileff, grâce à sa situation dans le clergé, découvrira bien un pope de bonne volonté. Prévenez-le.

— Je ferai ce que vous désirerez; mais, de grâce, ne vous pressez pas trop de contracter un engagement aussi grave, qui pourrait entraver votre liberté d'action.

— Comprenez donc bien, mon cher Padlewsky, que je ne serai liée que fictivement.

Elles sortirent.

Padlewsky eut un sourire tendre et triste. C'était un admirateur enthousiaste de Wanda. Il n'avait rien de la

rigidité du nihiliste. En socialisme, il était opportuniste. Nature droite, patriote ardent, il aimait sa chère Pologne; il en haïssait les oppresseurs. Malgré ses allures bonhomme, c'était un révolutionnaire convaincu, dévoué, et, au besoin, résolu.

Katia et Wanda se rendirent donc à la fabrique.

Le contre-maître, prévenu, vint à leur rencontre.

Il les introduisit dans une salle où travaillaient une vingtaine de jeunes filles au dévidage.

— Il est à nous, dit Matcha à l'oreille de Katia. C'est moi qui l'ai amené à nos idées. Aussi la propagande est-elle facile; bientôt, il n'y aura plus rien à faire ici. C'est comme une traînée de poudre. Tous les ateliers, toutes les fabriques de Pétersbourg et des environs sont gagnés à la cause. Je compte donc partir prochainement pour le gouvernement d'Orenbourg, où l'on m'a dit qu'il manquait d'apôtres. En dehors du rayon de Moscou, de Kieff et d'Odessa, il y a encore tant à faire, surtout parmi les paysans!

— Moi, je suis d'avis, opina Wanda, qu'il faut développer surtout la propagande dans les centres de populations. Nous ne pourrons agir avec un peu d'ensemble qu'en concentrant nos forces. L'empire russe est si vaste, le mujick, d'une ignorance et d'une apathie si désolantes, qu'il nous faudrait des siècles, si nous attendions, pour faire la révolution sociale, que les paysans russes fussent convertis individuellement à l'idée révolutionnaire. Assurément, ce ne serait pas nous qui la verrions.

— Ce ne sera peut-être pas nous, dit Matcha avec une tranquillité sublime. Mais qu'importe!

— Chère Matcha, repartit Katia, vous ne pensez donc pas aux souffrances de nos frères qui réclament un prompt soulagement? Et nos idées sont si simples, si justes, si lumineuses! C'est la crainte seule qui retient le paysan. Mais si un mouvement un peu décisif levait ses craintes, vous verriez avec quel élan il s'insurgerait contre

les seigneurs et les gens du fisc qui l'oppriment depuis si longtemps !

— Avant de provoquer un mouvement insurrectionnel, répliqua Matcha, il faut être sûr de réussir. A quoi a-t-elle abouti, cette insurrection de 1825, qui n'avait pour la soutenir qu'une poignée de braves ? A cent vingt condamnations aussi terribles qu'inutiles.

— Inutiles ! répliqua Wanda. Non, pas inutiles. C'est le sang de ces martyrs qui, après cinquante ans, a porté en nous la semence héroïque. Au lieu d'aller à Orenbourg, ma chère Matcha, venez dans le gouvernement de Kieff. Il y a là encore fort à faire, croyez-moi.

— J'irai où l'on m'enverra ; car je fais partie d'une société.

— De propagande ?

— Oui, la société des *Initiateurs*. Nous ne conspirons pas, nous faisons uniquement de la propagande. Nous pensons que c'est seulement par l'infiltration progressive dans les masses que nous pourrons produire un mouvement durable. Cependant, puisque vous le désirez, je demanderai qu'on m'envoie dans le gouvernement de Kieff.

Le contre-maître, qui avait été appelé ailleurs, rentra en cet instant.

— Chut ! fit Matcha. Il est partisan de la révolution ; mais il ne sait rien encore de nos secrets.

Wanda et Katia prirent place au métier. La division du travail rend la besogne très facile à saisir ; mais il faut acquérir une grande habileté de main, et c'est l'habitude seule qui la donne.

Au bout d'une heure, Wanda, malgré sa force de volonté, avait les poignets brisés. Katia, moins délicate, moins nerveuse, résistait mieux.

Wanda était capable d'un effort plus intense; Katia, d'un effort plus soutenu.

Wanda se révoltait contre sa faiblesse. Elle avait dans les yeux des larmes de colère de sentir ses muscles se rebeller contre sa volonté. Mais elle voulait devenir une

ouvrière, elle reviendrait donc à la fabrique ; elle lutterait, elle dompterait ses nerfs, et se ferait des muscles. Elle travaillerait comme ces malheureuses qui, elles aussi, avaient eu à lutter les premiers jours contre la fatigue, et qui cependant avaient fini leur journée, car elles avaient des enfants à nourrir ; et il avait bien fallu rapporter au pauvre ménage les quelques kopecks (1) qui le faisaient vivre.

La beauté de Wanda, ses mains blanches et fines qui révélaient sa condition, avaient produit parmi les ouvrières un mouvement de curiosité. On la regardait en dessous, et l'on souriait.

Le contre-maître lui-même, devant la gaucherie et la faiblesse de ses deux nouvelles ouvrières, les raillait un peu.

— Eh bien ! douchinkas, leur dit-il, vous n'aurez pas gagné beaucoup aujourd'hui. Nous vous donnerons cependant dix kopecks pour vous encourager, et demain douze peut-être. Allons, allons, courage !

Il leur remit à chacune une pièce de dix kopecks, que Wanda ne refusa point.

— Sais-tu, dit-elle à Katia, que je suis très fière de mes dix kopecks ? C'est la première fois que je produis, c'est-à-dire que je joue un rôle utile dans la société. Jusque-là, je n'avais été qu'une parasite, prenant aux autres sans rien leur rendre.

Remontée dans son fiacre, cette princesse, qui avait cent mille roubles à dépenser par an, sortit plusieurs fois de sa poche ses dix kopecks, qui la faisaient sourire d'orgueil.

— Je les garderai, ces kopecks, comme un des meilleurs souvenirs de ma vie.

En cet instant, elle aperçut un enfant qui grelottait sous une pauvre pelisse trouée et lui tendait une main violette de froid.

(1) Quatre centimes.

Elle lui donna un billet bleu (1).

— L'aumône est contraire à mes principes, dit-elle; mais je pense à la pauvre mère qui est encore à la fabrique, qui est malade peut-être, et qui n'a pu apporter du pain à ses pauvres petits.

## XXIX

### ARRÊTS DE MORT

Quand, le lendemain, vers minuit, Wanda arriva au souterrain, le comité révolutionnaire était réuni.

Il se composait des six membres du comité ordinaire : le journaliste Komoff, l'archimandrite Narkileff, le décembriste Siline, le professeur Poloutkine, André Padlewsky et Wanda.

De plus, deux délégués de Kieff, deux d'Odessa et deux de Moscou. Donc ils étaient douze.

Quand Wanda entra, Siline avait la parole.

Sa voix était grave et ferme; son œil profond avait cette expression douloureuse et sombre de ceux qui ont éprouvé de grandes déceptions et de longues souffrances.

Voici ce qu'il disait :

« Il y a cinquante-trois ans, un mouvement sublime, comme celui auquel nous assistons aujourd'hui, se produisait en Russie, cette terre classique de l'esclavage et de la tyrannie.

« Parmi ces nobles héros qui payèrent si chèrement leur dévouement à la cause de l'humanité et du progrès, on comptait sept princes, deux comtes, trois barons, deux généraux, treize colonels, dix lieutenants-colonels.

« Tous, nous voulions la République ; mais alors le pays

(1) Cinq roubles. (Le rouble est de quatre francs.)

n'était pas avec nous; il était tellement écrasé que le désir de la liberté ne lui venait pas. Dégénéré par un long esclavage, par de longs siècles d'un despotisme asiatique, courbé sous le double joug politique et économique, livré à une oppression épouvantable, à un servage avilissant, ce pauvre peuple avait perdu jusqu'au sentiment de révolte, si naturel chez l'esclave.

« Aujourd'hui, les temps sont changés. Grâce aux efforts du parti socialiste révolutionnaire, le peuple sait enfin comment on le gouverne; il commence à avoir conscience de ses droits. La noblesse éclairée et la jeunesse instruite sont avec nous. Les femmes, d'ordinaire si réfractaires aux idées générales, sont accourues dans notre camp et montrent une ardeur de conviction, une force morale, un courage physique souvent au-dessus des nôtres. Comme autrefois, nous comptons dans nos rangs des princes et des princesses, des généraux, des colonels et jusqu'à des prêtres.

« Cependant, toutes ces aspirations, tous ces désirs, toutes ces volontés, quoique mieux coordonnés, ne se sont produits par aucun acte public, depuis la manifestation de la cathédrale de Kasan. La protestation est dans toutes les âmes; mais l'action manque.

« Il y a deux manières d'arriver au but: la propagande par laquelle nous infiltrons nos doctrines dans les masses, puis la révolte soudaine, les coups de canon, les faits audacieux qui forcent l'attention publique, qui font sortir le peuple de sa léthargie.

« Nos frères de l'*Initiation* n'admettent que le premier moyen; mais nous, de la *Délivrance du Peuple*, nous voulons qu'on mêle incessamment l'action à la parole. Si la parole convainc, l'action étonne, entraîne.

« Le czar revient de la campagne de Turquie, enorgueilli de ces monstrueuses tueries qu'on décore du nom de victoires. C'est contre nous que cette guerre a été entreprise. Répondons à ces épouvantables massacres par de grands actes de justice.

« Nous n'avons pas le nombre ; mais nous avons le courage.

« A nous de secouer la conscience publique par des coups d'éclat qui allument la révolte aux quatre coins de l'empire. »

L'ancien décembriste prononça ce discours excessif avec ce ton un peu emphatique et déclamatoire des anciens conspirateurs, qui copiaient plus ou moins la Convention française.

De nos jours, les socialistes russes ont, au contraire, adopté dans leurs démonstrations le ton froid, la simplicité scientifique, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Cependant, tous les assistants avaient respectueusement écouté le décembriste et accueilli d'un murmure approbateur la fin de son allocution.

Après lui, plusieurs membres du comité prirent la parole ; mais ils ne firent que corroborer le discours de Siline.

Sophron Komoff résuma à son tour tous les griefs depuis longtemps accumulés du parti socialiste.

« Sans doute, dit-il, pour nous, qui défendons les intérêts de quatre-vingts millions de prolétaires, qui dans tous nos discours dénonçons les abus de la force brutale, des sentences comme celles que nous allons prononcer sont des faits graves. Mais le gouvernement nous traque comme des bêtes fauves : on nous arrête, on nous fait subir toutes sortes de tortures morales et physiques, on nous étouffe dans les forteresses, dans les prisons, dans les mines. En ce moment, dans toute la Russie, nos compagnons périssent victimes de la cause du peuple.

« Enfin, vous voyons aujourd'hui se dérouler le procès monstrueux des 193. Il y avait quatre cent cinquante inculpés ; il n'en reste que cent quatre-vingt-treize.

« Qu'a-t-on fait des 257 qui manquent à l'appel ? Sauf Lourié et Krapotkine, qui ont réussi à s'évader, beaucoup d'entre eux sont morts. D'autres sont devenus fous, d'autres encore ont été exilés sans jugement.

« Quant à ceux qui restent, voici ce que j'ai vu ; car j'ai pu assister à l'une des séances de cet effroyable procès.

« Tous présentent un aspect navrant. On dirait une réunion de morts ou de mourants; leurs visages sont livides. Les yeux, vitreux chez les uns, brillent chez les autres d'un éclat fiévreux. L'ami le plus intime ne pourrait reconnaître au premier abord son ami. Quelques-uns ont passé trois ans, la plupart quatre, dans la prison pré ventive.

« Parmi eux, il y en a qui, entrés jeunes dans ce tombeau, sont aujourd'hui des vieillards; leur taille est courbée, leur visage ridé, leur regard éteint.

« Une conversation à voix basse régnait parmi les accusés. Ces malheureux qui, pendant quatre longues années, n'avaient entendu aucune voix humaine, semblaient saisir avec joie l'occasion de parler, de s'entretenir entre eux.

« Pour eux d'ailleurs, le procès n'est qu'une chose secondaire, une comédie inutile, dont aucun n'est dupe. Le réquisitoire n'est qu'un tissu de mensonges et d'infâmes calomnies.

« Tel est, mes frères, le spectacle auquel nous assisterions, impassibles! Non, nous ne pouvons laisser condamner aux mines notre héroïque et éloquent Myschkine, sans protester par des actes énergiques qui fassent voir à nos ennemis que nous vivons, que rien ne peut nous intimider ni ébranler notre foi.

« Nous opposerons donc tribunal à tribunal. Il nous exécutent; nous les exécuterons. »

Padlewsky prit à son tour la parole, et répéta ce qu'il avait dit à la réunion. Il représenta que de telles exécutions, au lieu d'intimider le gouvernement, ne serviraient qu'à susciter contre le parti socialiste de nouvelles et terribles persécutions ; que la propagande pourrait en souffrir; que Trépoff, le principal accusé, étant sympathique à la population pétersbourgeoise, cette vengeance,

au lieu de gagner des adeptes à la révolution, éloignerait plutôt les esprits favorablement disposés.

Enfin, il fit appel aux sentiments de générosité, et repoussa énergiquement de tels moyens de défense, ajoutant que l'impatience était mauvaise conseillère et qu'elle compromettrait la révolution plutôt que de la hâter.

— Mon cher Padlewsky, répondit Narkileff, je vous répondrai par cette légende populaire :

Un czar, soupçonnant la fidélité de son épouse, la fit enfermer avec son fils dans un tonneau ; et après les avoir goudronnés dans ce tonneau, les fit jeter à la mer.

Durant de longues années, le tonneau flotta sur les vagues. Le czaréwitch grandissait. Le manque d'espace le gênait chaque jour davantage.

Un jour, il dit à sa mère : « Souveraine, ma mère, permets que je m'étende de toute la longueur de mes membres.

« Czaréwitch, mon fils, prends garde de faire ce que tu dis. Le tonneau crèverait, et tu périrais dans les ondes salées. »

Après deux secondes de réflexion : « Je m'étendrai, ma mère, car il vaut mieux s'étendre une fois librement et périr ensuite. »

Telle est aujourd'hui la situation du peuple russe. Depuis assez longtemps sa pensée est prisonnière ; depuis assez longtemps sa vie est comprimée. Il veut s'étendre, entendez-vous. Il lui faut une action quelconque ; il réclame le mouvement, quoi qu'il doive lui en coûter. S'étendre ! s'étendre ! tel est le cri de tous nos frères. Il arrive un moment où l'on ne peut plus, où l'on ne veut plus se laisser garrotter par des considérations de prudence, où l'expansion devient non-seulement un besoin, mais une démence. Le temps de l'étude et de la méditation est passé. L'agitation déborde l'âme, et l'on préfère courir la chance d'une perte certaine plutôt que de subir, impassible, ce despotisme écrasant.

— Non, non, reprit Komoff, avec sa fougue de polémiste révolutionnaire, plus de sentimentalités filandreuses, plus de ménagements intempestifs! Nos amis attendent des résolutions énergiques. On est las. Nous ne pouvons rester plus longtemps inactifs, sans compromettre le succès de la révolution. Ce pesant esclavage, sans espoir à court terme, finit par user les âmes. Il n'est pas un de nous qui ne préfère, à cette inaction forcée, les travaux dans les mines. Et puis, n'est-ce pas à nous de venger tous ces vaillants soldats de l'idée qui s'éteignent lentement dans les souffrances de l'exil? Pensons à tout ce que ces hommes généreux ensevelissent de beau, de sublime au fond de leur poitrine. Les laisserons-nous donc mourir dans le désespoir et l'oubli?

Enfin, nous devons montrer aux autres peuples qui se rient de nous, que nous ne sommes point la nation avachie qu'ils supposent, que nous sommes, au contraire, une nation jeune, vivace, un édifice, comme le dit Hertzen, où tout respire encore l'odeur fraîche de la chaux, où tout travaille, où rien encore n'est achevé, où l'on cherche, où l'on change. Hertzen compare aussi la nation slave à une femme qui n'a pas encore aimé et qui, oubliée, étrangère, semble indifférente à tout ce qui l'entoure. Mais la femme est jeune; déjà une agitation inquiète soulève sa poitrine, et fait tressaillir son cœur. Prouvons donc au monde que nous ne dormons pas comme les Chinois; que nous ne périssons pas dans un marasme sénile comme les Indous. Trop longtemps arriérés sur la route du progrès, nous devons étonner l'Europe par un bond prodigieux. C'est à nous d'imprimer le mouvement en avant. La civilisation européenne, atrophiée dans son bourgeoisisme, est un organisme usé, racorni, qui n'a plus assez de force ni d'élasticité pour opérer sa régénération, pour s'élancer dans cet avenir inconnu et sans bornes.

Attendre! attendre! est-ce possible! Le mouvement nous entraîne malgré nous, d'un élan irrésistible, passionné, fatal. Autour de nous, le monde féodal s'écroule,

les révolutions politiques et religieuses s'affaissent sous le poids de leur impuissance. Si elles ont accompli de grandes choses, ont-elles réalisé la liberté? Ont-elles surtout donné du pain à ceux qui n'en ont pas? Mais l'orage couve, le vieux monde est dans la nuit morne et épaisse qui précède l'aube de la lutte décisive. Ce n'est plus une existence, c'est une attente, une anxiété.

En principe, tout est renversé. Une seule force morale préside, dicte et ordonne : c'est la peur. Devant le grand intérêt réactionnaire, toutes les autres questions sont reléguées au second plan. Au milieu de ce chaos, de cette agonie en démence et de cet enfantement douloureux, les regards se dirigent vers nous. Oui, c'est à nous, Russes, les plus opprimés, de lever l'étendard de la révolution sociale ; car il y a en nous des souvenirs, des amertumes, des ironies, un scepticisme, des révoltes, des audaces, un mépris de la mort qu'on ne trouve chez aucun autre peuple. Il y a en nous comme une fougue sauvage qui nous emporte aux extrêmes. Aussi, nous voulons la révolution entière, complète, et par tous les moyens possibles, dussions-nous passer sur les ruines de nos maisons, dussions-nous y laisser notre vie! Et nous hésiterions pour donner cette impulsion attendue à sacrifier l'existence de quelques criminels?

— J'espère, je veux comme vous cette révolution, repartit Padlewsky. Mais est-elle possible aujourd'hui, telle que vous la rêvez? Je ne le crois pas. La transition est une loi de la nature, aussi bien dans le monde moral que dans le monde matériel. Peut-être que dans un siècle ou deux...

— Attendre un siècle ou deux la révolution? interrompit violemment Siline. Notre devoir est de la précipiter.

— Sont-ce quelques exécutions isolées qui la précipiteront? répliqua encore Padlewsky. A mon sens, elles la retarderont plutôt. Pensez-vous vous relever ainsi dans l'opinion des autres peuples qui déjà vous traitent de bar-

bares? Non, non, c'est folie de croire que nous attirerons à nous les masses par ces actes violents. Nous les repousserons au contraire. La peur d'un cataclysme les rattachera à ce régime de satrapes et de gendarmes, qui du moins les protègent.

Wanda à son tour se leva et dit avec simplicité :

— Je représente ici la femme, à laquelle, plus justes en cela que les révolutionnaires de l'Occident, vous faites une large place, la place qui est due à la moitié du genre humain. Eh bien ! c'est au nom de toutes les femmes que je vous conjure de respecter la vie humaine, de ne pas répandre le sang. Nous défendons avant tout les principes. Or, les premiers de tous ces principes, c'est le respect de l'individualité humaine et la fraternité. Si criminels que soient les hommes que vous voulez condamner, ce sont nos frères; il faut les convaincre par la persuasion et non par la violence. Ne souillons pas la pureté, la noblesse de notre cause par des actes de vengeance et de barbarie. L'ordre que nous voulons fonder est un ordre de paix, de clémence, de bonheur. Faisons-nous donc aimer, admirer, et non pas redouter. C'est, à mon avis, le seul moyen de révolutionner le monde.

Elle se tut. Mais au silence qui suivit ces paroles, Wanda put voir qu'elles ne seraient malheureusement point écoutées.

— Maintenant, dit Siline, nous nous constituons en tribunal. Voici quels sont les criminels que nous allons juger. Tous les faits sont connus, prouvés; nous n'avons plus qu'à rendre la sentence.

1° Trépoff d'abord, grand maître de la police de Pétersbourg. Ses méfaits, je n'ai pas besoin de vous les rappeler ici. Le dernier, le plus révoltant, est celui dont notre frère Bogolubof a été victime.

2° Mézentzoff, chef des gendarmes. Il assume avec Trépoff la responsabilité de tous les crimes de la police à l'égard de nos amis. Le dernier est l'arrestation inique de Stepane Litzanoff, jeté, malade, dans un cachot glacé, pour quelques paroles vives.

3° Heyking, colonel des gendarmes, maître de la police de Kieff, et qui a soulevé l'indignation publique par ses cruautés envers les socialistes. Sur les simples dénonciations de ses agents secrets, il fait arrêter, emprisonner nos frères, les soumet aux supplices de la faim, de la soif, de l'isolement, de l'oisiveté forcée. Il en a fait expédier deux sans jugement, l'un à Tobolsk, l'autre à Irkousk, Ils sont morts tous deux des suites de l'affaiblissement causé par le régime de la prison.

— Enfin, reprit l'un des délégués de Kieff, il nous pourchasse avec la dernière rigueur, viole nos domiciles, nous interdit toute réunion. Les socialistes de Kieff l'ont condamné à mort. Ils soumettent toutefois leur sentence à l'appréciation du tribunal suprême.

Siline continua :

— 4° A Odessa, le fils d'un riche marchand de la ville a demandé à faire partie d'un cercle de socialistes et a dénoncé à la police le lieu des réunions. Vingt socialistes ont été arrêtés et jetés en prison.

— A mort les délateurs ! et sans merci ! s'écria Komoff.

— 5° A Moscou, un misérable capitaine de gendarmerie s'est livré, vis-à-vis de l'un des nôtres, aux brutalités les plus révoltantes. Tandis que notre frère était enchaîné, il l'a frappé à coups de pied, à coups de sabre. Et pourquoi? Parce que notre frère avait osé affirmer devant lui sa foi politique et refusé de lui dénoncer les socialistes de Moscou.

— Œil pour œil, dent pour dent, reprit encore Komoff.

Le prince Siline reprit :

— 6° Le fils d'une grande famille a trahi son ami, qui cherchait à l'enrôler sous notre drapeau. Cet ami a été enfermé dans une forteresse de l'Etat. Nous n'avons pu encore en obtenir aucune nouvelle.

— A mort ce lâche ! Débarrassons-nous de tous les traîtres ! s'écrièrent à la fois Komoff, Poloutkine et les six délégués de la province.

— Cependant, fit observer Narkileff, quoique je sois partisan des exécutions justes, je pense que nous ne devons frapper qu'après avoir averti les coupables, afin que nos sentences soient approuvées par le sentiment public.

— Nous allons voter, dit le président de la réunion.

Le vote se fit au milieu d'un silence solennel.

Voici le résultat du vote :

Dix bulletins condamnaient à mort Trépoff et les deux traîtres. Deux membres du comité avaient voté négativement : c'était Wanda et Padlewsky.

Quant à Mézentzoff, Heyking et le capitaine de gendarmerie de Moscou, on les avertirait d'abord, et on ne les exécuterait que s'ils se rendaient coupables de nouvelles persécutions envers les socialistes.

— Qui désignera ceux qui doivent frapper ? demanda Siline.

— Le sort.

— Je ne crois pas prudent, conseilla Narkileff, de confier au sort un pareil choix. Tous n'ont pas la main assez sûre et le sang-froid nécessaire pour frapper juste.

— Plusieurs se sont offerts, dit Komoff.

— Nommez-les-nous.

Komoff lut plusieurs noms, parmi lesquels un nom de femme.

— Devons-nous admettre cette femme ? objecta quelqu'un.

— Oui, répliqua Siline. Je la connais, c'est une héroïne. Elle a déjà beaucoup souffert pour la cause ; c'est une amie et disciple de l'infortuné Netchaïeff. Elle a une grande fermeté d'âme, malgré sa timidité. Si le sort la désigne, je réponds d'elle ; elle ne faillira pas à sa mission.

— Ainsi, reprit Komoff, le sort désignera parmi ces volontaires celui qui exécutera nos sentences.

On approuva.

En conséquence, il inscrivit chacun de ces noms sur

de petits morceaux de papier que Narkileff roulait à mesure, et jetait dans une urne :

— Donc, dit le président, qui frappera Trépoff ?

Wanda, la plus jeune, fut appelée pour tirer. Elle s'avança, très pâle. Elle plongea sa main dans l'urne, en retira un papier roulé que Komoff déploya.

Il lut :

— Véra Zassoulitch.

On recommença deux fois la même opération pour désigner les exécuteurs des deux autres condamnés. Puis le comité se sépara silencieusement, vivement impressionné par les sentences qu'il venait de prononcer.

Le surlendemain matin, c'était le 23 janvier, une jeune fille s'avançait, d'un pas résolu, dans la grande rue de la Mer, vers le palais où le grand maître de la police recevait les pétitionnaires.

Elle pénétra dans le palais, jusque dans le salon d'attente. Elle y était depuis cinq minutes à peine, lorsque Trépoff entra.

Véra Zassoulitch tenait son révolver armé sous sa pelisse. Dès que Trépoff fut à portée de son arme, elle leva son bras, fit feu, et Trépoff, gravement blessé, tomba.

Et le télégraphe porta la nouvelle aux quatre coins de l'Europe étonnée, qui, un instant, oublia tout, la paix, la guerre, les intérêts les plus graves, pour ne s'occuper que de cet acte de courage, que de cette héroïne inconnue.

Deux jours après, au milieu d'un grand bal donné à Riazan, par l'une des familles les plus opulentes de la ville, on ramassait, dans le grand escalier d'honneur, le cadavre encore chaud d'un jeune homme de grande noblesse. Il avait été frappé à la nuque d'un coup de poignard si rapide et si sûr, qu'il avait dû tomber sans pouvoir même articuler un cri.

Il fut impossible de découvrir l'assassin.

De même, à Odessa, le fils d'un riche marchand était poignardé, au milieu de la nuit, dans une ruelle déserte.

Et sur sa poitrine avait été attaché cet écriteau : Frappé pour avoir dénoncé les socialistes.

Mézentzoff, Heyking et l'officier de gendarmerie de Moscou reçurent chacun une lettre ainsi conçue :

« Nous, le tribunal révolutionnaire, nous vous avons condamné à mort pour tous les crimes dont vous vous êtes rendu coupable, directement ou indirectement, envers les socialistes, nos frères. Mais considérant que votre conduite est le résultat d'un ordre social qui fausse tous les sentiments de justice, nous ajournons l'exécution ; et nous nous bornons, pour le moment, à vous avertir que, si vous ne modifiez pas votre conduite à l'égard de ces hommes sublimes, que si vous ne tenez aucun compte de cet avertissement, notre sentence sera implacablement exécutée. »

A la réception de cette étrange épître, le capitaine de gendarmerie, terrifié, se démit de ses fonctions. Heyking et Mézentzoff la déchirèrent avec dédain.

Cette lettre, avec quelques variantes appropriées à chaque condamné et à chaque localité, fut placardée à Pétersbourg, à Moscou, à Kieff et à Odessa.

## XXX

### L'ÉPREUVE

Wanda, avant de quitter la réunion, avait demandé à conférer pendant quelques instants avec les cinq membres du conseil, afin d'obtenir leur approbation pour le mariage fictif qu'elle voulait contracter.

Siline et Komoff avaient soulevé beaucoup d'objections. Pouvait-on avoir confiance entière en cet étranger, un Français surtout, qui serait peut-être peu disposé à accepter longtemps ce lien fictif, ayant le droit légal d'en réclamer un plus étroit ?

Toutefois, devant les assurances de Wanda qui répon-

dait du caractère et du désintéressement de Raymond, devant surtout son attitude noble et ferme, on n'avait osé émettre aucun doute sur la pureté de ses intentions, et sur la droiture de celui qu'elle avait choisi.

En conséquence, Narkileff s'était chargé de tout préparer pour la célébration du mariage.

Cependant Wanda avait voulu que Chabert réfléchît pendant huit jours. Elle lui avait dit :

— Jusque-là, je vous défends de revenir me voir.

Les huit jours étaient écoulés.

Il était deux heures de l'après-midi. Elle l'attendait.

Chabert arriva fort ému. Depuis huit jours, il se disait : quelle étrange fille ! Mais enfin, puisqu'elle veut ce mariage, je n'ai qu'à me soumettre.

Wanda, pour le recevoir, avait mis plus de recherche dans sa toilette, ordinairement simple. Elle portait une robe du matin à la Watteau, toute blanche avec de larges manches fendues jusqu'en haut, d'où sortaient ses beaux bras nus.

Cette robe à longue traîne, ornée de flots de rubans et de dentelles, était d'une grande élégance.

Ses cheveux bruns, à reflets dorés, s'épandaient sur ses épaules en boucles opulentes. Un peu relevée d'un côté seulement, cette coiffure avait un cachet artistique, et un laissez-aller plein de séductions.

Dans ses yeux magiques, profonds, il passait comme des reflets de passion.

Elle était nonchalamment étendue sur un divan de satin blanc, lamé d'or. Tout autour d'elle, de la verdure, des fleurs, des magnolias et des gardénias imprégnaient l'atmosphère de parfums accablants.

L'appartement était chauffé, comme le sont les appartements russes.

Un demi-jour voluptueux et chaud venait caresser mollement son beau visage.

Que signifiaient ces apprêts, cette toilette provoquante pour recevoir un fiancé fictif ?

Aussi Raymond éprouva-t-il comme un éblouissement devant cette beauté inattendue.

Il avait vu Wanda simple d'allures, un peu sévère même dans son attitude. Jamais elle ne lui était apparue aussi fémininement belle.

Pourquoi cette pose alanguie, cette toilette luxueuse, ces cheveux épars? Il ne reconnaissait plus l'austère nihiliste.

Elle lui tendit la main. Il la prit en tremblant et la porta à ses lèvres.

Cette main était moite et parfumée. Elle voulait donc lui faire perdre la tête ?

Elle attacha sur lui un regard intense qui le bouleversa.

Avait-elle voulu éprouver son dévouement, en lui demandant de conclure un mariage fictif, et l'aimait-elle réellement?

Il n'osait s'arrêter à ce troublant espoir.

— Eh bien! mon ami, lui dit-elle avec une voix et un sourire attendris, avez-vous réfléchi?

— Non.

— Comment, non?

— Pourquoi réfléchir? Ne vous l'ai-je pas dit? ma vie est à vous!

— Je vous ai cru, répondit Wanda, et je me suis occupée de notre mariage. Un de mes amis s'est chargé de découvrir un pope qui nous mariera secrètement.

— Bientôt?

— Bientôt. Avez-vous reçu les papiers nécessaires?

— Ce matin même.

— Moi, j'attends le consentement de ma mère. Il suffira.

— Et après notre mariage, serait-il indiscret de vous demander où nous irons?

— Nous ne modifierons en rien, pour le moment du moins, notre manière de vivre.

— Vous resterez chez votre père?

— Oui, jusqu'à ce que la vie m'y devienne absolument impossible.

— Et si ce moment arrive ? demanda Chabert.

— Alors, nous fuirons ensemble.

— Ensemble ?

— Mais oui. Aux yeux du monde, ne serez-vous pas mon mari ?

— C'est juste.

— Et nous vivrons comme frère et sœur, ou mieux comme deux amis.

— Non pas votre ami, votre esclave.

— Il n'y a, je vous le répète, que les amoureux qui soient esclaves ; et vous savez, Raymond, dit-elle avec un sourire captivant, qu'il vous est absolument interdit d'être amoureux.

— Pourvu que vous ne vous en aperceviez pas, c'est tout ce que vous demandez, n'est-il pas vrai ?

— Non. Il faut que je sois sûre que vous ne souffrirez point.

— Je ne souffrirai pas.

— On prétend cependant que l'amitié est impossible entre un homme et une femme jeunes, surtout quand l'intimité de la vie établit entre eux comme une sorte de courant magnétique. Ce magnétisme, dit-on, anéantit les plus fermes résolutions. Quant à moi, je suis sûre de ma volonté. Et vous ?

Elle se souleva sur son coude, et, dans une attitude pleine de coquetterie, le menton appuyé sur sa main, elle attacha sur Raymond un regard qui fouillait dans son cœur.

Il soutint ce regard.

— Puisque vous êtes sûre de votre volonté, répondit-il, je suis sûr de la mienne. Jamais, entendez-vous, Wanda, jamais il ne me viendra même une pensée qui puisse vous inquiéter ou vous déplaire.

— Savez-vous que, si j'étais coquette, je vous en voudrais à mort d'une semblable témérité. Et... si moi... Il

y a de tels replis dans le cœur féminin. Votre impassibilité pourrait fort bien à la longue m'agacer, me piquer au jeu... Alors, que deviendrait notre résolution?

Raymond baissa les yeux, son front se colora.

— Cessez ce jeu, Wanda, dit-il d'une voix grave et émue. Il est indigne de vous, et, j'ose ajouter, indigne de moi.

En effet, Wanda jouait un jeu.

Elle voulait éprouver la force de l'homme auquel elle allait s'engager par un lien bizarre et plein de dangers. Elle savait Raymond homme d'honneur, elle avait foi en sa parole; mais il était Français, et elle voulait être certaine qu'il n'avait pas ce ridicule point d'honneur qui ne permet pas à un homme de rester insensible à la beauté et aux provocations d'une femme.

— C'est que, reprit Wanda en souriant, si vous ne vous sentiez pas absolument sûr de vos sentiments, j'ai trouvé un autre époux fictif et même deux.

Raymond pâlit.

— Me retirez-vous déjà votre confiance? dit-il.

— Aucunement. L'un est trop amoureux; de plus, il est noble; et je veux absolument me mésallier. L'autre est fouriériste.

— Est-ce à dire, repartit Raymond, qu'il donne à ses passions tout l'essor possible?

— Assurément non, c'est l'homme le plus honnête que je connaisse. Il professe la théorie de l'égoïsme, et il pratique le plus absolu dévouement. Il déifie l'instinct, et c'est l'homme le plus sobre, le plus sage de toute la Russie. Il va venir tout à l'heure.

— Et c'est pour lui que vous vous êtes faite si belle?

— Oui, car il aime le luxe.

— Vous tenez à lui plaire?

— Seriez-vous jaloux?

— Je n'en ai pas le droit.

— Mon cher Raymond, je vous dois la vérité. Je vous

ai dit que j'aimais quelqu'un ; et c'est de lui que je veux vous entretenir.

En parlant ainsi, elle observait attentivement tous les mouvements de physionomie de Chabert, qui demeura impénétrable.

— Et vous allez me le présenter ? demanda-t-il.

— Je veux que vous le connaissiez. Le désirez-vous ?

Il hésita.

— Oui, je le désire, fit-il en étouffant un soupir. Il faut que je le connaisse. Depuis huit jours, mon imagination me l'a représenté comme un être si parfait, tellement idéal, que malgré moi j'en suis préoccupé un peu plus que je ne le devrais, un peu plus surtout que vous ne le voudriez. Lorsque je l'aurai vu, mon esprit comme mon cœur seront plus tranquilles. Vous savez, l'inconnu, la curiosité, c'est une lave qui dévore.

— Lave est de trop, dit Wanda avec une moue gracieuse. Je ne sais vraiment si je dois vous le faire connaître.

— Ayez donc confiance en moi.

— Eh bien ! je vais vous demander plus encore.

— De l'aimer comme un frère ?

— De vous dévouer pour lui.

— Parlez, que faut-il faire ? s'écria Raymond avec élan.

— Il faut que vous nous aidiez à faire évader le comte Litzanoff.

— C'est lui ?

— Oui... Vous comprenez maintenant que cet amour soit impossible ; c'est le mari de ma meilleure amie ; nous sommes donc séparés à jamais.

— Et lui vous aime ?

— Pour son malheur.

— Il n'a pas les mêmes scrupules que vous, peut-être ?

— C'est vrai.

— Alors, quels que soient les obstacles, quand deux êtres, jeunes tous deux, beaux tous deux, sont fortement

épris, rien au monde ne peut les séparer, pas même le nihilisme, entendez-vous, Wanda?

— Vous doutez de moi? se récria la princesse offensée.

— Non, je vous crois héroïque; mais il y a une loi naturelle, plus forte que toutes les volontés, plus impérieuse que toutes les théories, que toutes les morales : c'est la passion.

Wanda se leva, superbe :

— Et vous croyez, Raymond, que je mentirais aux promesses que je vous ai faites?

— Je vous crois, en ce moment, parfaitement sincère; mais un jour peut venir, et ce jour n'est peut-être pas éloigné, où les circonstances et vos impressions modifieront vos sentiments. Moi, qui suis un martyr de la passion, je sais ce qu'il en est. Ah! que la volonté et la raison sont faibles devant les fatalités de la nature, qui, elle, poursuit implacablement son but : la réalisation du désir!

— Mais vous n'êtes qu'un affreux matérialiste! s'écria Wanda.

— Je suis un observateur de ce qui est.

— Alors, cela changerait votre résolution de me vouer votre vie?

— Non, mon amie, non, au contraire. Le jour où je vous verrais souffrir, je vous rendrais votre parole. Tout Français que je sois, je ne mettrai jamais mon amour-propre au-dessus de mon dévouement. Je vous dirais alors : Allez à celui que vous aimez; et si ce mariage fictif était un obstacle à l'accomplissement de vos vœux, les lois concernant le mariage sont tellement élastiques en Russie qu'il vous serait facile d'obtenir ou l'annulation du nôtre ou le divorce.

Wanda lui tendit la main avec une affection véritable, un attendrissement profond, où ne perçait plus aucune intention de coquetterie.

— Voilà, mon ami, dit-elle, tout ce que je voulais savoir : si vous seriez assez magnanime pour refouler

tout amour-propre, toute jalousie. Cette toilette, ces apprêts, que je vous disais destinés à subjuguer mon vieil ami Padlewsky, ont été faits uniquement pour vous. Comprenez-vous ?

— Pas encore.

— C'était une épreuve. Par cette toilette et cette attitude un peu... languissante, je voulais savoir si, en me montrant à vous sous un aspect plus féminin, vous persisteriez dans le pur sentiment que vous m'avez promis. Enfin, je voulais savoir si vous seriez jaloux.

— Mon amour est assez élevé, assez dévoué pour dominer tout autre sentiment personnel.

— Vous me le jurez?

— Je vous le jure.

– Et cette abnégation ne vous fera pas souffrir ?

— Je ne sais pas. Tout ce que je sais par ce que j'éprouve en ce moment, c'est qu'on trouve dans le sacrifice d'âpres et intenses voluptés.

— Je vous crois, mon ami, oui, je vous crois.

— Eh bien ! à quand notre mariage?

— Après-demain, dans la nuit. Nous nous marierons dans l'un des nombreux logements de Padlewsky. Mais le voilà. J'entends sa voix dans l'antichambre. Nous allons avoir des nouvelles de Litzanoff; Litzanoff qui, désormais, ne sera pas pour vous un rival, mais un frère, déjà martyr de ses opinions socialistes.

## XXXI

### NIHILISME

C'était, en effet, Padlewsky.

— Je vous présente, dit Wanda en français, M. Raymond Chabert, mon fiancé.

— Fictif, ajouta Raymond en souriant modestement.

— Je connais monsieur pour l'avoir déjà plusieurs fois rencontré dans nos cercles.

— Mais avant de parler mariage, occupons-nous du prisonnier, dit Wanda. Que fait-il? Comment va-t-il?

— Beaucoup mieux, comme vous en pourrez juger; car voici une lettre qu'il vous écrit par l'entremise de Kowalsky.

Padlewsky tendit à Wanda une enveloppe sans aucune suscription.

— Il paraît, ajouta-t-il, que vous lui avez envoyé des paroles magiques; car, depuis le moment où Kowalsky lui a eu remis votre billet, la fièvre a complètement cessé; il semble radieux. Il a repris appétit; il mange même admirablement sa ration de chtschi.

— Je ne lui ai pourtant envoyé que ces simples mots : « Courage, un peu de patience, de prudence surtout. On pense à vous. »

Wanda avait déchiré l'enveloppe et lisait avidement la réponse de Litzanoff.

Et pendant qu'elle lisait, Raymond, craignant ou de paraître indiscret, ou de découvrir trop d'émotion sur ses traits, détournait les yeux.

Wanda, devinant sans doute le motif de cette réserve, lui tendit la lettre de Litzanoff.

— Mon ami, lui dit-elle d'une voix vraiment attendrie, permettez-moi encore cette épreuve : ce sera la dernière.

Voici ce billet tracé au crayon :

« Depuis que j'ai reçu ces deux mots d'une main chère, mon âme est ivre, mon cachot resplendit. Que m'importe l'isolement! Une image adorée est là, toujours là.

« J'aime cette solitude, où rien ne peut distraire ma pensée de sa vision divine.

« Il n'y a rien à craindre : je serai inébranlable dans ma foi, heureux de souffrir pour une grande cause, si je puis racheter ainsi, aux yeux de mon idole, l'inutilité de ma vie passée. »

Raymond, en parcourant ces quelques lignes, resta impassible, et rendit en souriant la lettre à Wanda.

— Litzanoff subit le charme comme les autres, dit-il. Je vous jure que je n'en suis point jaloux.

— Mais s'il allait se trop bien porter, s'écria Wanda, on n'obtiendrait plus sa translation dans un hôpital.

— Soyez tranquille, reprit Padlewsky. Nous avons aussi des médecins qui nous sont tout dévoués. Quant au geôlier, il n'a jamais été à pareille fête. Kowalsky lui paie du vodki depuis le matin jusqu'au soir ; on pourrait même dire depuis le soir jusqu'au matin. Avez-vous encore quelque communication à envoyer à Litzanoff?

— Non, j'attends Vérénine, qui m'a promis de m'apporter incessamment une réponse du czaréwitch à la pétition de Nadège. Et maintenant, revenons au mariage.

— Tout est-il convenu avec Narkileff ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Padlewsky. On se réunira chez moi. L'acte de mariage sera dressé ; il n'y aura plus qu'à signer. A vous de fixer le jour.

— Merci, merci, cher et excellent ami, dit Wanda. Vous me délivrez d'une tyrannie de plus en plus intolérable, et que ma dignité ne pouvait supporter plus longtemps. Ce luxe lui-même m'est devenu odieux, à cause de son origine spoliatrice. Quand je pense que chacun de mes bijoux, de mes coûteux caprices est acheté au prix de la sueur de mes frères qui, eux, n'ont pas même le nécessaire, j'ai des remords comme si j'avais volé. Il me semble que sur mes vêtements luxueux ruissellent des larmes. Nos palais me rappellent les misérables huttes de ces malheureux ; notre table somptueuse, leur pain noir ; nos plaisirs, leurs désespoirs. Au milieu des gens heureux, calmes, gras, rassasiés, je pense aux pauvres déshérités, aux opprimés. Je souffre toutes leurs misères et toutes leurs douleurs. La vue de tous ces satisfaits me cause des irritations, des révoltes d'autant plus véhémentes qu'elles sont plus impuissantes.

— Mais elles ne le seront pas toujours, répondit Padlewsky; nous travaillons au triomphe de la justice.

— De la justice absolue ? demanda Raymond.

— Sans doute.

— Vous y croyez donc, à présent? dit en riant Wanda. Vous n'êtes donc plus socialiste opportuniste?

— Toujours. Je pense qu'il ne faut demander aujourd'hui que ce qui est possible, sous peine, ou de ne rien obtenir, ou de ne produire, en faisant la révolution, qu'un effroyable chaos. L'absolu, c'est l'idéal. Le relatif, c'est là qu'est pour le moment la vérité, la solution du problème.

— C'est cela, pallier, améliorer, au lieu d'arracher le mal dans sa racine ! Qu'en pensez-vous, Raymond?

— Je pense comme vous.

— J'ai la prétention, vous le savez, reprit Padlewsky, d'être un observateur, de plus, un adorateur de la nature. Or, jamais la nature ne procède par sauts, par bonds. L'humanité n'est pas venue tout d'un coup sur le globe. Darwin nous fait suivre pas à pas la lente transformation de la matière jusqu'à l'espèce hominale. La vie n'est qu'une suite de gradations ascendantes et descendantes. L'entendement humain et les sociétés suivent la même marche graduée. Quelques penseurs superficiels ont dit que le progrès social est un cercle. Ce n'est pas un cercle, mais une spirale, qui s'élève insensiblement, mais qui s'élève toujours. Si l'on procédait par un renversement brusque de tout ce qui est, sans savoir par quoi on remplacera cet ordre de choses subversif, le peuple retomberait promptement et fatalement au pouvoir d'une réaction aussi violente que l'aurait été le mouvement insurrectionnel.

— Quand le peuple sera tout à fait avec nous, objecta Wanda, quand il comprendra son intérêt...

— Mais le peuple est lent à comprendre, interrompit Padlewsky, le peuple russe surtout, ce grand endormi. Ici, tout le monde dort. Assis ou debout, en télègne ou en traîneau, le jour ou la nuit, à la ville comme au village,

le tchinovnick dort, le marchand dort. Le juge dort sous sa toge; le prévenu, sous sa chaîne. Dans sa tour, dort le veilleur; sur sa borne, le dvornick; dans sa guérite, la sentinelle. Mais rien n'égale le sommeil du mujick; qu'il moissonne ou qu'il laboure, il dort; sous le froid de la neige ou sous l'ardeur du soleil, il dort toujours. Il meurt de faim, mais il dort. Celui qui est frappé dort, comme celui qui frappe. Seul, le cabaret veille, l'œil toujours ouvert. Le vodka, c'est l'opium des paysans russes. Comme le dit avec une ironie amère un de nos poètes nihilistes : « Le front au pôle nord et les pieds au Caucase, serrant entre ses cinq doigts un cruchon d'eau-de-vie, notre patrie, la Russie sainte dort du sommeil éternel. » Combien, hélas! faudra-t-il de temps pour l'éveiller de cette torpeur léthargique?

— Mais alors, que voulez-vous, qu'espérez-vous? demanda Chabert.

— Ce que nous voulons, ce que nous espérons tous : c'est, pour le moment, la suppression du gouvernement autocratique, et surtout de la police secrète.

—Cependant, ce n'est pas à cela seulement que se borne le programme des nihilistes?

— Nihiliste n'est qu'un mot. Les révolutionnaires russes suivent vingt drapeaux différents. Aujourd'hui, ce qui les réunit, c'est l'absence même d'un programme bien déterminé, qu'il faudrait faire reconnaître et accepter par tous. Fédéralistes, collectivistes anarchistes, jacobins, communistes autoritaires, fouriéristes, positivistes, tous ces révolutionnaires sont nihilistes en ce sens qu'ils veulent tous le renversement de l'ordre actuel. Renversons d'abord, disent-ils, et le programme de la reconstitution politique et sociale se posera par l'effrondrement de ce qui existe, et se résoudra, ou par le collectivisme anarchiste de Bakounine, ou par l'association intégrale de Fourier, ou par la grande synthèse positiviste et le patriciat tutélaire de Comte, ou par le communisme de Marx, ou par la banque d'échange de Proudhon.

— Et selon vous?

— Tout d'abord, par la fondation de grandes sociétés à la fois agricoles et industrielles, dont nos artels (1) et nos mirs (2) sont des germes embryonnaires. En Russie, le paysan, ne possédant pas individuellement la terre, acceptera, plus facilement que partout ailleurs, une nouvelle organisation agricole. Si la Russie était intégralement cultivée, elle pourrait nourrir dix fois sa population actuelle. On peut donc décupler la richesse de ce pays; et ce peuple, aujourd'hui si misérable, deviendrait en quelques années le plus riche du globe.

— Cependant, insista Raymond, n'y a-t-il pas encore, en dehors de ces différents systèmes, le nihilisme proprement dit?

— Le nihilisme n'est pas une doctrine, c'est une négation. Le prince Mestchersky trace un spirituel portrait du nihiliste. « Il se distingue, dit-il, par une jaquette grise, une paire de lunettes bleues, un chapeau de feutre, avec une certaine physionomie peu ouverte et une certaine façon de parler peu aimable. » Tourgueneff n'en a pas fait un portrait beaucoup plus attrayant. Tchernychewsky, dans son roman : *Que faire?* en a seul tracé un type sympathique; et ce type, depuis, s'est beaucoup propagé. Le nihilisme, c'est une manière de raisonner absolue, en faisant abstraction de tous les préjugés philosophiques, religieux, scientifiques et sociaux. C'est le dédain des formes conventionnelles; c'est en outre une résolution implacable, qui ne recule devant rien pour atteindre à son but.

— Eh bien! n'est-ce pas beau, n'est-ce pas héroïque? s'écria Wanda.

— Sans doute, chère amie, vous êtes de cet avis, parce que vous êtes jeune, et que les jeunes sont absolus, cassants, intrépides. Ils portent en eux le feu sacré. Se sen-

(1) Sociétés industrielles coopératives.
(2) Organisation de la commune russe, dont les habitants possèdent la terre en commun et paient solidairement l'impôt.

tant forts, ils ne doutent de rien. Mais quand on a un peu vécu et réfléchi, on devient ce que je suis : opportuniste.

— Malgré nos petits dissentiments de doctrine, dit Wanda, je vous aime et je vous estime, mon cher Padlewsky; car je connais votre dévouement.

— Mon dévouement ! Allons donc ! Dites : mon égoïsme.

— Ah ! oui, je connais votre superbe théorie de l'égoïs me; j'en parlais tout à l'heure à Raymond.

— Elle est bien simple. Nous ne pouvons agir, n'est-ce pas ? que d'après un mobile qui est en nous, et que nous appellerons, si vous le voulez : passion.

— Alors, vous prenez le mot en bonne part ?

— Sans doute. Or, pour moi, le libre arbitre n'existe pas. Je crois à la fatalité des organisations. Celui chez qui l'amour domine, sacrifie tout à l'amour ; celui chez qui c'est la paternité, sacrifie tout à ses enfants. Celui, comme vous et moi, comme tous les révolutionnaires, chez qui c'est la passion de l'idée et de la justice, sacrifie tout à l'idée et à la justice. J'admets que l'éducation et le milieu peuvent développer l'être moral et modifier l'être instinctif; mais nous ne pouvons nous conduire que mus par nos passions, qui sont nobles ou basses, selon que notre nature est plus ou moins élevée.

— Eh bien ! mais un nihiliste ne raisonnerait pas autrement.

— Certes, mes doctrines ont plus d'un point de contact avec le nihilisme, voire même avec le collectivisme anarchiste. Je ne veux pas l'abolition de la propriété, car l'ambition, l'amour de la propriété est un de nos mobiles les plus puissants, les plus féconds ; mais je ne veux pas non plus de la propriété exclusive qui est une source de misère et d'incohérence. Je veux que l'instrument de travail, terre ou machine, soit possédé en commun, non pas comme dans le communisme qui est absurde, parce que les facultés et les besoins ne sont pas égaux, mais comme

dans une société en commandite, par actions, dont chacun possédera une plus ou moins grande quantité et dans laquelle chacun recevra un dividende plus ou moins élevé, selon son apport de capital, de travail et de talent.

— Mais alors, objecta Chabert, vous conservez au capital sa prépondérance, et par conséquent vous laissez les producteurs livrés à son oppression et à ses caprices. Ce serait l'organisation de la féodalité industrielle, dont nous devons, au contraire, combattre l'envahissement.

— Je prétends, moi, repartit Padlewsky, que c'est la seule digue à lui opposer. Dans l'organisation que je propose, le travailleur n'est pas le subordonné du capitaliste. C'est son associé, ne confondons pas. Dans les conseils de l'association, les ouvriers auront leurs représentants en nombre égal à ceux des actionnaires.

— Bref, mon cher Padlewski, dit Wanda, il se peut que votre théorie soit la meilleure. On la verra à l'essai quand les temps seront venus. Et voilà pourquoi nous sommes dans le vrai quand nous disons: Pourquoi discuter les modes d'organisation, quand nous ne savons pas encore s'il nous sera possible de les mettre en pratique? Donc, renversons d'abord. Chut! quelqu'un. Taisons-nous.

Fœdor annonça la comtesse Litzanoff.

Nadège se précipita dans le boudoir, jeta ses bras au cou de Wanda.

— Enfin! enfin! s'écria-t-elle; j'ai de ses nouvelles! Il est malade; mais on l'a transporté à l'hôpital, et demain, grâce à l'intervention du czaréwitch, je pourrai le voir.

— Qui t'a prévenue?

— Ton cousin Vérénine. Il a pu obtenir une audience du czaréwitch qui a remis ma supplique à l'empereur. Voilà huit jours que je souffre, que je pleure.

— Et Vérénine espère-t-il la grâce de Stepane? demanda Wanda dont le visage pâle s'était couvert d'une vive rougeur.

— Hélas! au contraire, repartit Nadège, c'est parce qu'on ne peut le gracier qu'on m'a permis de le voir.

Wanda se leva, l'œil ardent.

— On veut l'envoyer en Sibérie! s'écria-t-elle, et cela sans jugement. Il faut le délivrer, l'arracher des mains de ses bourreaux. Il faut agir sur-le-champ, il faut...

Elle ne put achever sa phrase, Vérénine entrait.

— Ma chère cousine, dit-il, j'ai fait ce que vous souhaitiez, non sans peine.

— Merci, cher Alexis; mais ce n'est que la moitié de la besogne. Maintenant, il faut le faire évader. Il importe d'ailleurs de prouver à la police secrète que les révolutionnaires sont aussi puissants qu'audacieux.

— Vous savez, chère princesse, fit Raymond avec élan, que je suis tout à vos ordres.

— Et moi aussi, ajouta Vérénine.

— C'est bien, nous aurons peut-être besoin de vous deux.

— Quant à moi, dit Padlewsky, je vais immédiatement envoyer Koroleff rôder autour de l'hôpital. Puisque la comtesse Litzanoff va voir son mari, elle lui communiquera notre plan d'évasion.

— C'est cela, approuva Wanda. Agissons rapidement, soudainement.

Elle suivit Padlewsky jusque dans l'antichambre.

— Eh bien! lui demanda-t-elle en allemand, tout est-il prêt pour mon mariage?

— Avez-vous le consentement de votre mère?

— Je l'attends très prochainement.

— Alors, tout sera prêt le jour que vous fixerez.

## XXXII

### L'EXTRAIT MORTUAIRE

Le lendemain, de bonne heure, le prince Kryloff entra dans la chambre de sa fille. Il tenait à la main une grande enveloppe cachetée de noir.

— Je t'ai accusée injustement l'autre jour, chère douchinka. Je regrette mon emportement. J'avais quelque soupçon que ta mère était en Russie ; mais voici une lettre qui...

Il s'arrêta.

— Quoi ! s'écria Wanda en se précipitant vers son père et lui arrachant des mains la grande enveloppe. Ma mère ! ma mère !

Elle ne put articuler que ces mots ; et elle tomba sur le divan.

— Elle est allée rendre compte devant le souverain juge de sa coupable conduite, dit le prince.

— Coupable ! coupable ! cria Wanda à travers ses sanglots. C'est vous seul qui êtes coupable.

Le prince fronça le sourcil ; mais se dominant aussitôt :

— Devant la mort, dit-il, je lui pardonne, et j'excuse tes paroles.

Il sortit.

Wanda resta plongée dans un abattement douloureux.

— Morte ! morte ! répétait-elle avec désespoir.

Cependant, elle ouvrit le papier, et le lut à travers ses larmes. C'était le récit de cette mort foudroyante, accompagné de l'extrait mortuaire de celle qu'elle chérissait.

La veille encore, elle formait le projet d'aller, après son mariage, avec Katia et Chabert, surprendre sa mère en Suisse, la voir, ne fût-ce qu'une journée, l'embrasser, lui dire toute la tendresse dont son cœur débordait pour elle, et réparer en quelques heures tout le temps perdu.

Elle était accablée, ployée par son chagrin, lorsque Katia entra brusquement et lui annonça que Raymond était là, et avait une dépêche très pressante à lui remettre.

— Oh ! je sais, dit-elle. Ma mère...

— Non, non, elle n'est pas morte, s'écria Chabert qui entrait. Voici ce que m'écrit le docteur, et sa lettre en contient une de la princesse à votre adresse.

Ces paroles opérèrent chez Wanda une réaction si subite, si violente, qu'elle se sentit défaillir.

Elle se jeta presque évanouie dans les bras de Raymond.

Une telle sensibilité dans une âme aussi intrépide ! Raymond en éprouvait un trouble qu'il cherchait vainement à dominer.

— Mon amie, mon amie, répétait-il, remettez-vous.

Et lui-même sentait ses genoux fléchir.

Etait-ce l'émotion de Wanda qui le gagnait, ou bien était-ce l'ivresse de sentir dans ses bras, sur son cœur, cette femme qui, depuis six mois, absorbait sa pensée et sa vie !

Il n'aurait su le dire ; mais il eût payé de son sang ce court instant de bonheur.

Quand Wanda eut repris ses sens, elle lut ardemment ces deux lettres :

« Mon jeune ami,

« En même temps que vous recevrez cette lettre, le prince Kryloff recevra l'extrait mortuaire de la princesse. Vite, courez auprès de notre chère Wanda. Il se peut que le prince ne lui communique pas la nouvelle ; mais il se peut aussi qu'il la lui apprenne. Il ne faut pas qu'elle reste un seul instant sous le coup d'une semblable douleur.

« La princesse et moi nous approuvons votre mariage avec notre chère Wanda. Vous trouverez ci-joint un consentement en règle de la princesse Alexandra, qui sera censée vous l'avoir donné avant sa mort supposée.

« Voici ce à quoi nous avons pensé : pour que Wanda, ou vous, en son nom, puissiez réclamer la fortune de sa mère, il faut que celle-ci soit morte. D'un autre côté, comme tous nos désirs, tous nos vœux depuis dix-sept ans, sont de retourner en Russie parmi nos amis pour unir nos efforts aux leurs ; comme enfin, depuis quelque temps,

le prince faisait rechercher la princesse à l'étranger avec l'intention sans doute de demander son extradition, nous avons imaginé de simuler une mort accidentelle et d'envoyer au prince l'extrait mortuaire de sa femme, afin de la mettre à l'abri de toute recherche et de toute poursuite.

« Nous sommes donc partis, Alexandra et moi, accompagnés d'un guide, pour un voyage d'excursions dans l'Oberland. La princesse est restée chez des amis où elle se cache; et moi, je suis revenu seul avec mon guide, que j'ai payé pour déclarer que la princesse était tombée dans un précipice, où elle avait trouvé la mort.

« Je termine ici à la hâte quelques affaires ; puis je rejoindrai la princesse à Genève, où nous prendrons un faux passeport, et nous irons nous embarquer à Marseille pour Odessa.

« Il se trouve à Odessa un groupe important de socialistes ; j'y ai conservé d'anciens amis, qui me réclament.

« Notre existence est sur le déclin. Nous n'avons pas de temps à perdre : si nous voulons assister à la lumineuse aurore de la rénovation sociale, il faut imprimer une vigoureuse impulsion à la propagande et à l'action révolutionnaires. »

— Quelle grande âme ! s'écria Wanda. Pas une parole de fiel contre ce passé dont il a tant souffert !

Voici la seconde lettre :

« Ma fille bien-aimée,

« Oui, je consens à ton mariage avec Raymond Chabert. Nous avons peu vu ce jeune homme ; mais il est de ceux qu'on connaît au premier coup d'œil, dont la loyauté éclate sur le visage, dont la bonté se devine. Et puisque tu l'as jugé digne de ta confiance, je t'envoie avec joie mon consentement à cette union, qui peut-être sera moins fictive que tu ne sembles le croire.

« Ce n'est pas impunément qu'on partage la vie d'un honnête homme et d'un grand cœur.

« Tout me dit que tu finiras par l'aimer.

« Je vais donc te revoir bientôt. Te revoir! Ce mot flamboie devant mes yeux en caractères magiques. Revoir ma fille que j'avais crue à jamais perdue pour moi! la serrer dans mes bras!

« A cette pensée, tout mon sang me reflue au cœur et m'étouffe. J'ai peur d'en mourir de joie. Pour comprendre un tel bonheur, il faut être mère. J'oublie que nos doctrines nous recommandent le sang-froid, le calme. Cette possession de soi est-elle possible aux mères qui sont tout inquiétude, tout amour pour l'être qu'elles ont senti palpiter dans leur sein, et qui reste attaché par un lien mystérieux à leurs entrailles?

« Nous pensons arriver à Odessa le mois prochain. Tâche donc, chère enfant, de décider ton père à retourner en Ukraine le plus tôt possible. Nous serons ainsi plus près l'une de l'autre, et nous pourrons nous voir quelquefois.

« A bientôt, bientôt, n'est-ce pas? le bonheur de te serrer dans mes bras!

« Dans mon délire maternel, je t'embrasse longuement, longuement.

« Ta mère, heureuse enfin,

« ALEXANDRA. »

Wanda baisa cette lettre avec passion et respect.

— Chère mère! Pauvre martyre! Oui, nous allons partir. A propos, Raymond, mon père m'a dit hier que votre affaire était en très bonne voie, et qu'il espérait une solution d'ici à peu de jours. Par conséquent, nous ne nous quitterons pas, nous partirons ensemble, mon cher mari.

— Pauvre mari fictif! soupira Raymond en souriant.

— Est-ce une plainte? demanda Wanda, en le regardant avec inquiétude.

— Non, oh! non. Je ris, au contraire, de l'effet que produirait, dans le milieu parisien, où j'ai vécu, ce mariage fictif, s'il y était connu.

— Vous en rougiriez ?

— Non, mon amie. Mon affection pour vous est assez grande pour braver le ridicule.

— Le ridicule ! Voilà bien un mot français, mot terrible, auquel on sacrifie tout.

Le prince rentrait en ce moment, fort inquiet de l'état dans lequel il avait laissé Wanda. Il fut stupéfait de la trouver, non seulement consolée de la mort de sa mère, mais la figure radieuse, d'une joie qu'elle ne parvenait pas à dissimuler.

Que signifiait ce revirement subit ? Ce Chabert y était-il pour quelque chose? L'aimait-elle? Y avait-il entre eux une intrigue ?

Il regardait tour à tour Wanda et Raymond.

Chabert avait un air naturel et impénétrable. Et en cet instant le regard de Wanda était si pur, si rayonnant, si limpide, qu'il refoula ses soupçons.

Après un moment d'hésitation qui n'échappa point à Wanda, il tendit la main à Chabert.

— Je vous apprends une bonne nouvelle, lui dit-il ; je dois revoir le ministre à deux heures, et je pense aujourd'hui même emporter l'affaire.

Raymond, après avoir donné au prince quelques nouvelles explications, se retira.

Au moment où il franchissait la porte, Wanda lui adressa un sourire avec un signe d'intelligence.

Le prince surprit ce signe, et ses doutes reparurent.

Il ne dit rien d'abord. Il marchait à grands pas dans le boudoir, le sourcil froncé, l'œil tempétueux.

— Quoi ! qu'arrive-t-il encore? demanda Wanda, avec imquiétude.

Le prince ne répondit pas.

De temps à autre, il jetait à Wanda un regard soupçonneux, perplexe.

— Encore vos défiances ? dit-elle. S'agit-il d'une nouvelle découverte? Tenez, je n'y tiens plus. Cette vie de luttes incessantes me brise. Je vous en supplie en grâce,

partons pour l'Ukraine ; vous serez plus tranquille, et moi aussi.

Que signifiait cette résolution soudaine? Chabert partait ; elle voulait partir ; donc elle l'aimait.

— Que se passe-t-il entre toi et Chabert? Tu viens de lui faire un signe d'intelligence. Vous vous entendez pour me tromper, me berner.

— Ah! mon père, vous méconnaissez Raymond. C'est le plus noble cœur, la nature la plus loyale que je connaisse.

— Est-ce que tu l'aimerais? dit le prince d'une voix sourde, en attachant sur sa fille un regard plein de colère et d'anxiété.

— Mon père, répondit Wanda avec fierté, regardez-moi et voyez si je mens. Je n'aime pas Raymond comme vous l'entendez. J'ai pour lui une grande estime, une amitié réelle. Telle est la vérité, toute la vérité sur mes sentiments pour Raymond.

— Je te crois, dit le prince en baissant la tête avec confusion. C'est vrai, j'ai tort. Si je suis parfois emporté, irascible, soupçonneux, c'est que j'ai été bien malheureux, mon enfant. Pardonne-moi. J'aimais follement ta mère qui me trompait pour un esclave. Je l'ai fait souffrir parce que je souffrais moi-même horriblement. Tu as eu un peu, toi aussi, le contre-coup de cette souffrance. Malgré moi, l'image de ta mère se dresse toujours entre nous. A la moindre de tes rébellions, je crois trouver en toi ce caractère polonais, têtu, tenace, indomptable. De là, mes duretés, mes violences. Mais tout à l'heure, en apprenant cette mort, il s'est produit dans tout mon être comme une détente. Je sens que je suis devenu plus calme, meilleur, que je saurai mieux t'aimer, toi, ma seule passion. Non, je ne veux pas douter de toi. Je ferai ce que tu voudras. Tu veux partir pour l'Ukraine? Partons. Oui, c'est cela, partons. J'ai un projet que je te communiquerai là-bas; mais dis-moi seulement que tu ne m'en veux plus, et que tu m'aimes un peu.

— Je ne vous en veux plus, dit simplement Wanda.
— Seulement, tu ne m'aimes pas.
— N'êtes-vous pas mon père ?
— Dis que tu m'aimes, dis-le.
— Non.
Un éclair fulgurant traversa la prunelle du prince.
— Je m'en vais. Ta sécheresse me rend fou. Tu me gardes rancune parce que je t'ai frappée?
Wanda ne répondit pas.
— Faut-il me mettre à tes pieds pour effacer cette injure ? que faut-il que je fasse ?
— Toutes mes volontés.
— Tout, pourvu que tu m'aimes, ma Wanda.
Si Wanda, quoique son mariage fût décidé, ne rompait pas encore avec son père, c'est que le comité révolutionnaire lui avait fait un devoir d'aller en Ukraine, afin d'empêcher l'enquête dont le prince Stackelberg était chargé.

## XXXIII

### L'ÉVASION

Nadège, en revoyant son mari, eut peine à le reconnaître.

Dix jours de réclusion, de solitude forcée, de fièvre ardente, de tortures morales et physiques, avaient produit une profonde altération sur ses traits.

Cette nature nerveuse, vibrante, expansive, fantaisiste, n'aurait pu, quoi qu'en dît Kowalsky, résister longtemps à un tel régime sans mourir ou devenir fou. Il avait toutefois conservé toute sa vigueur morale. Cinq fois en dix jours, il avait eu à subir la visite du juge d'instruction. Malgré la fièvre, malgré les insidieuses questions du magistrat, il n'avait pas faibli, ni laissé échapper un mot qui pût compromettre Wanda ou Padlewsky, sur lesquels portaient surtout les soupçons.

Pour obtenir d'entrer à l'hôpital, il n'avait rien moins fallu que l'intervention de l'empereur lui-même. L'implacable police, dans l'espoir de lui arracher une révélation *in extremis*, l'eût plutôt laissé s'éteindre dans son cachot.

Nadège, en revoyant Stepane dans cet état, jeta un grand cri et se laissa tomber en pleurant sur son lit. Mais, au milieu de ses sanglots, de ses baisers, elle put lui glisser ces mots, à l'insu des gendarmes qui l'accompagnaient, et qui, par égard pour elle, se tenaient à une certaine distance :

— Wanda s'occupe de toi et prépare ton évasion. Dis-toi très malade, et tâche de rester ici quelques jours.

Ces seules paroles opérèrent sur Litzanoff une subite réaction. Ses yeux éteints s'illuminèrent ; son visage, d'une pâleur cadavérique, se colora, se transfigura. Il serra la main de Nadège.

— Dis à Wanda que je la remercie de penser à moi, murmura-t-il.

Trois jours après, Litzanoff reçut, par l'entremise de son médecin, une lettre contenant vingt mille roubles. La lettre, écrite en français, était ainsi conçue :

« Demain, vous descendrez dans la cour de l'hôpital pour prendre l'air. Le médecin et le portier sont gagnés. Corrompez les deux sentinelles qui vous accompagneront. A la porte, vous verrez un droschky, où se trouveront deux hommes vêtus en officiers, avec le ruban de Sainte-Anne, jaune et rouge, à la boutonnière. Montez dans le droschky et laissez-vous conduire. »

Après sa consultation, le médecin se rendit auprès du directeur de l'hôpital.

— Le prince Litzanoff, lui dit-il, ne se remettra qu'à la condition de prendre un peu d'air et d'exercice. Il faudrait qu'il descendît dans la cour un instant, chaque matin vers dix heures.

— Mais, docteur, se récria le directeur, si le prison-

nier s'évadait, je pourrais m'apprêter moi-même à partir pour le pays d'où l'on ne revient pas (1).

— Il est bien trop faible pour s'évader, repartit le médecin. Et comment s'évaderait-il, avec les deux sentinelles préposées à sa garde et qui ne le quittent jamais?

— C'est juste, approuva le directeur, il est en effet trop malade pour tenter une évasion.

Le lendemain, à dix heures, Litzanoff, exagérant sa faiblesse, se laissa habiller et descendre au jardin.

Pour plus de sécurité, le directeur avait prévenu le portier, et placé à la sortie de l'hôpital une autre sentinelle.

C'était le moment où arrivaient les fournisseurs; les portes étaient ouvertes. Il y avait au dehors un grand nombre de télègnes, et, à l'intérieur, un mouvement continuel d'allées et venues.

Litzanoff s'était levé de son fauteuil, et se promenait paisiblement en s'appuyant sur une canne. Son teint hâve, sa grande maigreur faisaient croire aisément à une extrême faiblesse. De temps à autre, il jetait un regard sur la sortie, épiant un moment propice. Insensiblement, il se rapprochait de la voûte qui séparait le jardin de la cour d'entrée.

Corrompre les sentinelles lui parut dangereux. Le portier avait été gagné par Koroleff. Il lui sembla qu'avec un peu d'agilité, cela pourrait suffire.

Un tombereau venait de décharger des sacs de farine: un autre amenait du bois.

Il se produisit dans la cour comme un encombrement.

Litzanoff alors se précipita sous la voûte, et rapidement, à la stupéfaction des sentinelles, comme un homme en parfaite santé, le pied alerte, le coup d'œil sûr, il traversa la cour et se trouva devant l'entrée, en même temps que le premier tombereau en sortait.

(1) En Russie on désigne ainsi la Sibérie.

Il aperçut derrière la grille le droschky et les deux officiers à la décoration rouge et jaune.

Il s'élança dehors prestement, sauta dans le droschky. Raymond lui jeta un manteau d'officier sur les épaules. Koroleff, qui conduisait, tenait les rênes.

Ils entendirent les cris des sentinelles et du dvornick; ils virent les mujicks plantés sur leurs jambes, et qui riaient en dessous (1).

La sentinelle placée à la porte de l'hôpital s'émut enfin, se précipita vers le droschky; mais au même instant, Koroleff lança son intrépide et fougueux cheval noir; et le droschky partit, courant, volant, dans un dédale de rues, dont Stepane et Raymond ne soupçonnaient même pas l'existence.

Ni Stepane, ni Raymond, ni Koroleff n'avaient prononcé une parole. L'émotion, la rapidité de la course leur coupaient la voix.

Au bout d'un quart d'heure, Koroleff ralentit cette course vertigineuse.

— Oh! maintenant, dit-il, nous sommes en sûreté; ils ne pourront nous atteindre.

Le droschky se trouvait alors engagé dans une ruelle fort déserte. Il prit sous la banquette un paquet. C'étaient trois touloupes grossières.

— Il importe, ajouta-t-il, que nous changions de travestissement.

Ils se débarrassèrent de leurs manteaux d'officiers, et jetèrent sur leurs épaules les touloupes.

— A présent, s'écria-t-il, nous pouvons respirer et marcher tranquillement comme de bons mujicks qui adorent le czar.

— A qui dois-je ma délivrance? demanda Litzanoff.

— A deux socialistes, répondit Koroleff, qui sont enchantés de jouer un bon tour à la police.

— Vous la devez surtout à Wanda Kryloff, ajouta Raymond; car c'est pour lui obéir que je suis ici.

(1) Authentique.

Ces mots furent dits en français.

Litzanoff repartit, en français également :

— Je crois avoir eu déjà l'honneur de vous rencontrer.

— En effet, chez la princesse.

— Vous êtes Français ?

— Oui.

— Me direz-vous au moins votre nom, que je sache à qui je suis redevable du grand service que vous venez de me rendre ?

— Je me nomme Raymond Chabert ; mais vous ne me devez aucune reconnaissance : je ne suis, je vous le répète, qu'un instrument de la princesse Wanda.

C'était la seconde fois que Raymond prononçait ce nom avec une intonation de voix à la fois respectueuse et émue, qui frappa Stepane et lui fit éprouver un mouvement de jalousie.

Il observa Raymond à la dérobée.

— Et vous, demanda-t-il à Koroleff, comment vous appelez-vous ? Est-ce aussi par ordre de Wanda Kryloff que vous êtes ici ?

— Moi, je suis révolutionnaire ; je n'obéis à personne. Ce n'est pas pour vous faire plaisir que j'expose ma vie. Vous ne me devez donc pas non plus la moindre reconnaissance. C'est plutôt moi qui vous en devrais, car vous avez fort habilement manœuvré, eu égard surtout à votre état de faiblesse. Je les vois courir après nous, je les entends vociférer. Bien joué ! bien joué ! Ah ! ah ! vous êtes rusés, messieurs de la police, vous êtes de fins matois ; mais que dites-vous de ce tour-là ? Hein ? En plein jour, faire évader un prisonnier, au nez de vos trois sentinelles ! Cherchez-nous bien ! cherchez-nous bien ! Vous serez vraiment fort adroits, si vous nous dénichez où nous serons dans un instant.

Et, tout en parlant, il riait, sautait et se trémoussait sur son siège.

Ce Koroleff avait une tête bizarre, remarquable surtout par une grande mobilité de physionomie. A son teint

brun, à son œil tantôt noir, tantôt gris, tantôt perçant, tantôt voilé, à ses cheveux crépus, on reconnaissait son origine tzigane ; mais ses cheveux coupés ras étaient presque toujours couverts d'une perruque rousse, et ses traits peu accentués lui permettaient de se grimer avec facilité. Son corps fluet, de taille moyenne, avait à la fois la vigueur et la souplesse des races primitives.

Cependant Koroleff était Russe par son père, et quand il le voulait, il avait le flegme, l'impassibilité russe.

Envoyé à Pétersbourg pour y faire ses études, il était devenu promptement un des plus fervents adeptes des doctrines révolutionnaires. Tous ses instincts d'indépendance l'y poussaient. Pris dans une émeute, il avait été exilé en Sibérie, d'où il avait réussi à s'évader. Mais au lieu de fuir à l'étranger, il était revenu à Pétersbourg, où il courait à chaque instant le danger d'être reconnu. Doué d'un esprit vif, ingénieux, d'une force physique extraordinaire, d'un courage, d'une audace poussés jusqu'à la témérité, il était chargé par le parti socialiste de toutes les missions les plus difficiles. Il s'en acquittait toujours avec une intelligence remarquable, une surprenante adresse.

— Ah ! ah ! ce n'est pas la première fois que je leur joue ce tour-là, à ces messieurs de la troisième section.

Ils s'arrêtèrent devant la porte où Wanda avait pénétré, il y avait un mois environ, par une froide nuit de décembre.

Koroleff remit les rênes à Raymond et ouvrit la portière.

— Venez, dit-il à Litzanoff.

Mais Litzanoff, maintenant que l'excitation était passée, se sentait si faible, que Koroleff fut obligé de le soutenir.

— Vous n'avez rien à faire dire à la princesse Wanda ? demanda Raymond à Stepane. Je vais immédiatement la prévenir que vous êtes libre, sain et sauf.

— Dites-lui... Ne lui dites rien, car je ne trouve aucune

expression pour rendre ce que j'éprouve. Dites-lui cependant que je suis très impatient de la voir, et qu'aussitôt guéri, la plus sûre manière de lui prouver ma reconnaissance sera de me dévouer entièrement à l'œuvre commune.

Raymond le salua, lança le droschky et, en moins d'un quart d'heure, se trouva à la porte du palais Kryloff.

Wanda l'attendait dans une anxiété indicible.

— Eh bien ! s'écria-t-elle.

— Il est en lieu sûr, répondit Raymond.

Wanda ne dit rien, ne laissa échapper aucune exclamation; seulement son œil lumineux se reploya pour dissimuler une joie trop vive, un sentiment trop intense qu'elle ne voulait pas laisser voir à Raymond.

— Eh bien ! à quand notre mariage ? demanda Raymond.

— Demain soir, répondit-elle souriante, en lui tendant la main.

## XXXIV

### UN MARIAGE SECRET

En Russie, c'est le prêtre seul qui sanctionne le mariage ; c'est lui qui tient les registres de l'état civil. Il n'y a donc pour les Russes que ces deux formes d'union : le mariage orthodoxe et l'union libre, que les gens du peuple appellent : vivre en libre grâce.

Les archimandrites (1) font une grande partie de la besogne qui incombe aux notaires dans les autres pays; seulement, leur concours est plus dispendieux.

Un fiancé qui se respecte doit faire un don au monastère et un autre à l'église de la paroisse. La mariée est tenue d'orner une image de la Vierge d'une de ces lourdes

(1) Supérieurs de certains couvents.

carapaces d'or ou d'argent, enrichies de pierres précieuses.

Le mariage est toujours précédé d'une fête somptueuse, dite des fiançailles, où l'on échange les anneaux.

Les mariages se célèbrent à l'église. Dans le monde élégant, on bénit les époux le soir, dans un salon, à la lueur des bougies.

Comme en France, la mariée est revêtue d'une robe blanche, avec un bouquet de fleurs d'oranger.

Au lieu de cette pompe, de cet éclat, de cette joie, le mariage de Wanda et de Raymond se célébra dans l'ombre et dans la tristesse. Au lieu d'une fraîche toilette de mariée, elle portait une robe brune, austère; une toque de même couleur, garnie de fourrure, remplaçait le voile blanc et la fleur d'oranger.

C'était plutôt une toilette de voyage qu'une toilette de mariée. Elle l'avait ainsi choisie pour faire comprendre à Raymond que leur vie ne serait pas une vie sédentaire, remplie par les joies de l'amour et du foyer; mais un voyage, une lutte, un labeur.

Raymond était venu, lui, en habit noir, comme un marié.

— Hélas ! mon ami, lui dit-elle en souriant, faisant allusion à sa mise soignée, nous n'allons pas au bal. Nous avons beaucoup plus de chances de partir un de ces matins pour un lointain voyage, de l'autre côté de l'Oural.

Raymond était pâle, ému; Wanda, calme, mais un peu triste.

Dans ses rêves de jeunesse, quand son cœur avait pour la première fois battu d'amour vague, ce n'était pas assurément là le mariage qu'elle avait rêvé.

Elle qui, par sa beauté, son rang, sa fortune, pouvait aspirer à toutes les félicités, à toutes les élégances, à toutes les somptuosités, quelle foi, quelle abnégation ne lui fallait-il pas pour se résoudre à ce mariage sans bonheur, sans joie, à ce mariage sombre, dans une maison étrangère, sans parents, sans amis !

On comprend l'âpre ivresse d'un mariage secret quand

c'est un amour contrarié qui le motive. L'amour est une lumière, un flamboiement, qui tient lieu de tout autre luxe, de tout autre éclat.

Mais ce mariage sans amour était lugubre.

— Vous semblez triste, Wanda, demanda Raymond. Regretteriez-vous?...

— Non, mon ami, je ne regrette rien. Avons-nous le droit d'être parfaitement heureux, quand des millions d'êtres, nos frères, sont dans les larmes ?

— C'est peut-être pousser un peu loin le sentiment de la solidarité.

— En ce siècle d'égoïsme, on ne peut pousser trop loin ce sentiment-là. Il faut l'outrer et donner au monde des exemples frappants qui l'étonnent, le subjuguent.

Narkileff avait préparé l'acte de mariage. La cérémonie, dépouillée de tout rite religieux, fut bientôt terminée.

Au moment où Wanda prononçait le oui sacramentel, un cri sourd fit retourner tous les assistants.

Un homme pâle, défait, se tenait sur le seuil de la porte; il semblait prêt à défaillir. C'était Litzanoff.

Padlewsky ignorait son amour pour Wanda, et, craignant que l'un des témoins ne fît défaut, lui avait demandé s'il pourrait, le cas échéant, remplacer l'absent.

A la nouvelle du mariage de Wanda, une fièvre intense l'avait repris; et Koroleff avait prévenu Padlewsky qu'on ne pourrait compter sur lui.

Mais Litzanoff, informé de l'heure de la cérémonie, avait été saisi d'une jalousie folle, s'était levé malgré Koroleff, avait couru chez Padlewsky.

Peut-être avait-il espéré arriver assez tôt pour empêcher ce mariage; ou plutôt, il n'espérait rien, ne pensait à rien; il était poussé par un délire qui bouillonnait en lui comme une tempête.

Quand Wanda se retourna, il tomba évanoui. On se précipita vers lui, on écarta ses vêtements pour trouver la place du cœur; et l'on aperçut une large tache de sang

qui s'étendait de seconde en seconde. C'était sa blessure qu'il avait rouverte en s'étreignant le cœur de sa main crispée.

On le transporta dans la pièce voisine, sur un divan.

Quand il revint à lui, il aperçut deux visages anxieux penchés sur lui : c'étaient Wanda et Raymond.

Il referma douloureusement les yeux.

— Laissez-moi un instant seule avec lui, dit Wanda à Raymond.

— Stepane, demanda-t-elle d'une voix grave, me croyez-vous capable de mentir?

— Non, répondit Litzanoff.

— Eh bien! je vous jure que je ne serai jamais que de nom la femme de Raymond.

— Mais alors, pourquoi cette comédie?

Elle lui expliqua en quelques mots l'intérêt grave qu'elle avait à épouser Raymond.

— Enfin, ajouta-t-elle, il y a peut-être, à mon insu, une autre raison qui domine celle-là, c'est que j'avais besoin de me sentir séparée de vous encore davantage, Stepane.

Stepane ouvrit les yeux, l'enveloppa d'un regard dans lequel il mit tout son cœur, tout ce qui lui restait de vie.

Elle se baissa, déposa un baiser sur son front.

Alors, rassemblant toutes ses forces, il la saisit dans ses bras et la serra avec transport.

— Wanda, Wanda, jure-moi que tu m'aimes et que tu n'aimes que moi.

— Pauvre fou! je le jure.

— Je te reverrai bientôt?

— Autant que la prudence le permettra.

— Oh! merci! merci!

## XXXV

### LA SÉPARATION

Deux jours après, Wanda partait avec son père pour l'Ukraine.

Avant son départ, elle avait remis à Padlewsky, pour Litzanoff, une lettre avec recommandation de ne la lui donner que lorsqu'il serait en pleine convalescence.

Elle le pria, en attendant, de lui dire qu'elle s'absentait pour un voyage de quelques semaines.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Mon ami,

« Je pars, quoiqu'il en coûte à mon cœur de vous quitter avant que vous ne soyez complètement guéri.

« Mais le devoir m'appelle ; et vous savez ce que je lui ai sacrifié.

« Nous ne pourrons nous revoir, mon ami. Au trouble que mon âme a éprouvé de la scène d'hier, j'ai senti que, si je ne fuyais pas, je ne pourrais longtemps résister à cet amour qui m'attire invinciblement. Et l'on ne peut servir deux maîtres, l'amour étant de tous les maîtres le plus absorbant, le plus jaloux.

« Je suis trop passionnée, trop exclusive dans mes passions. Je me suis donnée à l'humanité ; je veux la servir entièrement.

« Je vous l'ai dit déjà, et je vous le répète : mon désir est que nous évitions de nous revoir, du moins jusqu'au triomphe de la cause, triomphe qui peut-être n'est pas éloigné, si j'en juge d'après certains indices généraux.

« D'ailleurs, votre sécurité exige que vous quittiez la Russie. Allez donc avec Nadège, en Suisse ou en Italie.

Vous y trouverez toute une colonie de réfugiés, qui achèveront de vous initier à nos doctrines. De là, vous pourrez encore travailler à l'œuvre. Au reste, notre cause n'est pas essentiellement russe ; dans tous les pays il y a des opprimés qui réclament leur émancipation.

« Adieu, mon ami. Mais, non, pas ce mot, car nous nous reverrons certainement. Alors, le temps et la séparation auront eu raison de cette coupable passion.

« Votre amie dévouée,

« WANDA. »

Quand Padlewsky remit cette lettre au convalescent, Litzanoff fut repris pendant trois jours d'un violent accès de fièvre et de délire.

En recouvrant sa connaissance, comme tous les amoureux, il se montra féroce pour celle qu'il n'aimait pas. Il prit une plume et écrivit à Nadège:

« Ma bonne et chère Nadège,

« Je vais sans doute te causer un grand chagrin ; mais il le faut; il faut rompre avec une situation si pénible pour tous deux. Tu m'aimes, et je me sens indigne de ton amour. Et puis nos deux caractères sont tellement dissemblables que jamais je ne pourrai faire ton bonheur: tu es douce, tendre, exclusive dans tes affections ; moi, je suis violent, passionné, mobile, fantaisiste. Tu étais appelée à faire le bonheur d'un homme calme, bien équilibré, bon comme toi.

« Les liens du mariage me sont plus odieux encore que les chaînes de la forteresse. Le divorce, je pourrais sans doute l'obtenir avec de l'argent ; mais jamais je ne l'invoquerai contre toi.

« Donc, ma douce âme, je viens te supplier de ne plus t'occuper de moi, de ne pas te désoler de ma disparition. Mon évasion me force à quitter la Russie. Où irai-je ? je n'en sais rien encore. Quoi qu'il en soit, je ne veux pas

que tu me sacrifies ta beauté et ta jeunesse. J'ai déjà assez de reproches à me faire. N'augmente pas la somme de mes remords en me pleurant.

« Tu me conseillais, l'autre jour, de fuir en France, où tu viendrais me rejoindre. Te condamner à l'exil, priver ton vieux père de sa fille tant aimée !...

« Tiens, tout ce que je te dis est faux, et je ne sais pas mentir. Le vrai, le seul motif de la séparation que je demande, tu l'as deviné. Je n'ai pas le courage de te l'écrire...

« Qu'adviendra-t-il de moi ? je n'en sais rien encore. Je suis malheureux, bien malheureux, ma chère Nadège; et suivant le conseil de notre sublime amie, pour obtenir le repos de l'âme et du cœur, je vais me dévouer à l'idée révolutionnaire. Je veux y consacrer toute ma fortune. J'écris, par ce même courrier, à notre intendant de préparer nos comptes respectifs et de te remettre en main ta propre fortune.

« Je laisse Dmitri gérant de mes biens. Il en versera les revenus à la personne que je lui indique, et qui me les fera passer.

« Au reste, dorénavant, il me faudra si peu de chose ! Je vais me « simplifier », comme le font nos frères, et m'adonner entièrement à la propagande socialiste.

« Si je puis encore me permettre de te donner un conseil, ma chère amie, demande toi-même le divorce et remarie-toi. Tu ne pourrais, en tout cas, tomber plus mal que la première fois.

« Crois, cher ange, à toute ma profonde reconnaissance et à ma sincère affection.

« STEPANE LITZANOFF. »

Il eut ensuite une entrevue secrète avec son intendant, et rédigea au nom de Woldemar Siline une procuration en règle pour toucher ses revenus et en verser la plus grande partie dans la caisse de *La Délivrance*.

Puis il coupa ses cheveux, ses moustaches, et se déguisa en chanteur lithuanien.

Koroleff lui avait préparé un affreux cafetan jaune; mais il le repoussa avec horreur.

— J'aimerais mieux, dit-il, être envoyé en Sibérie que de m'accoutrer ainsi.

— Ah ! fit Koroleff en riant, vous tenez encore beaucoup trop à l'esthétique.

— Je l'avoue, repartit Stepane, je suis de l'école de Padlewsky. Le goût du beau étant inné dans l'homme, nous ne devons pas proscrire le luxe de la société et nous enlaidir pour ressembler au peuple. Nous ne devons pas descendre jusqu'à lui ; nous devons l'élever jusqu'à nous.

— Et c'est sous ce déguisement que vous prétendez convertir les paysans au socialisme ? Personne ne vous prendra au sérieux.

— J'ai le projet, répondit Litzanoff, de changer fréquemment de costume, tous les jours, si je le puis. Celui-ci n'est qu'un costume de voyage.

— Et où allons-nous? demanda Koroleff.

— Tu m'accompagnes donc?

— Oui, j'ai reçu ordre de ne pas vous quitter.

— Eh bien ! nous allons parcourir la Russie occidentale, jusqu'à Kieff, où je pense séjourner quelque temps.

— Voici, dit Koroleff, deux faux passeports avec lesquels nous pourrons circuler.

Le soir même, ils s'embarquaient tous deux à la gare de Moscou.

Litzanoff, sans doute, était un ardent propagandiste ; mais avant tout il était amoureux et jaloux.

---

## XXXVI

### LA PROPAGANDE SOCIALISTE

Vers le milieu de mai 1878, une troïka (1) volait plutôt qu'elle ne courait sur le chemin conduisant d'Alexandria à la résidence d'été du kniaz (2) Kryloff.

Trois personnages occupaient le tarantass (3). L'un tenait les rênes. A sa tête crépue, à ses yeux expressifs, à ses traits mobiles, à son teint basané, on le reconnaissait aisément, malgré son déguisement.

Koroleff était vêtu en paysan cosaque.

Derrière lui, un homme aux cheveux grisonnants, mais encore dans toute la force de l'âge, était assis sur le filet plus ou moins élastique du tarantass.

Sur son beau visage pâle se lisait une grande force d'âme, un mâle courage. Son œil noir avait une rare puissance, unie à une bonté douce et large. Cependant, malgré la sérénité de cette physionomie, qui arrêtait le regard de l'observateur, on découvrait des traces de souffrance dans les rides du front, et de l'amertume dans les lignes de la bouche.

Il ne parlait pas. A mesure que la voiture avançait, il jetait sur le paysage des regards plus intenses, et semblait envahi par une émotion grandissante.

Le troisième personnage, revêtu d'un costume de velours fané, était également silencieux et ému; mais son regard recueilli, indifférent aux sites qu'il traversait, révélait un sentiment intérieur plus absorbant encore.

Il portait des lunettes bleues. Ce dernier personnage, c'était Litzanoff.

(1) Voiture attelée de trois chevaux.
(2) Prince.
(3) Voiture russe fort élémentaire, assez semblable à nos chariots rustiques à ridelles. Entre les ridelles sont suspendus des filets qui servent de siège.

Pendant trois mois, il avait parcouru la Lithuanie, la Podolie et la Volhynie, semant les brochures socialistes, prêchant la parole nouvelle dans les cabarets et dans les fabriques.

Qui donc eût pu reconnaître sous ce costume de vagabond, bravant les fatigues et les intempéries, n'ayant pour demeure que des bouges infects, le Litzanoff élégant, efféminé, qui avait étonné Pétersbourg par son faste et ses folies !

Afin de dérouter plus complètement les recherches de la police, il s'était constitué un alibi à l'étranger.

Un de ses amis de plaisirs, que le jeu avait ruiné, lui avait demandé, par l'intermédiaire de son intendant, une somme assez importante. Stepane avait envoyé à cet ami une somme double, à la condition qu'il irait habiter Paris, Genève ou Nice, et se ferait passer pour le comte Litzanoff.

La ruse avait réussi ; on le croyait à l'étranger, et l'on avait cessé toutes recherches en Russie. Comment supposer, en effet, qu'un évadé de la forteresse resterait à portée de la police du czar ?

Cependant Litzanoff s'était rapproché de la résidence de Wanda. Il se trouvait actuellement dans le rayon de la propagande qu'elle dirigeait. C'était lui qui mettait en relations les centres d'activité socialistes du sud : Kieff, Ekaterinoslaw, Odessa et Karkow.

Les trois voyageurs traversaient alors les steppes que baigne le Dniéper.

Les steppes sont d'immenses prairies, véritable océan d'herbes, ondulant en larges vagues, véritable désert, dont l'horizon est sans limites ; mais cet océan est éternellement calme, et ce désert est verdoyant.

En hiver, on dirait une mer polaire ; c'est une nappe de neige, dont les confins se perdent dans les lignes de l'horizon. La beauté grandiose des steppes, c'est l'infini de l'étendue et de la solitude.

Cependant les mamelons que forment les vagues de cet

océan sont labourés, les ravins sont tapissés de buissons; des bocages épars surgissent comme des îles. Ce vert désert est interrompu de loin en loin par des villages, des champs cultivés, semblables à des oasis. D'étroits sentiers courent de hameaux en hameaux. Une petite rivière, tortueuse et lente, miroite dans son lit de verdure. Çà et là encore, une demeure seigneuriale s'élève dans le voisinage d'un étang; quelques églises blanchies à la chaux, avec leurs coupoles vertes ou dorées, tranchent sur le ciel bleu.

Mais peu à peu on quitte les terres noires (1); le steppe verdoyant disparaît. Alors plus de bocages, plus d'oasis, plus de mamelons, de tertres, de monticules; c'est véritablement la désolation du désert. On entre dans la région des terres argileuses. Des sables rouges, coupés par de longues bandes d'armoise et d'euphorbe, apparaissent, traversés au grand galop des chevaux, comme une mer de feu qui rejette ses cendres.

Les voyageurs, absorbés par leurs préoccupations intimes, s'abandonnaient, sans en avoir conscience, à l'impression de vague tristesse que produit le steppe.

Leur troïka volait, volait toujours, laissant derrière elle de longs convois de chariots.

Ils s'arrêtaient aux maisons de poste, exhibaient leur padarojné, prenaient une tasse de thé au samovar en permanence sur le large perron. Ils consultaient leur itinéraire; s'ils avaient quelques socialistes à voir dans le voisinage, ils faisaient une halte, ou passaient la nuit. Ils tiraient alors discrètement, d'un coffre dissimulé sous un tas de paille, un paquet de brochures, et se rendaient

(1) Les terres noires, ainsi appelées à cause de la couleur du sol, sont cette vaste région qui s'étend dans le bassin du Dniéper, du Don et du Volga. Elles comprennent une superficie de 80,000,000 d'hectares, plus d'une fois et demie la grandeur de la France; et sur cet immense espace, la terre végétale a partout une profondeur considérable. Cependant elle se refuse à nourrir les racines des arbres. La perspective n'est coupée par aucune forêt; on ne peut y cultiver les arbres qu'artificiellement.

chez les amis. Ils avaient ainsi visité, depuis Odessa, toute la province de Kherson et une partie de celle d'Ekaterinoslaw.

La propriété du prince Kryloff est située entre Kieff, la cité sainte, et Gitomir, la capitale de la Volhynie.

Ils approchaient du bourg de Krylow, qui n'est qu'à une vingtaine de verstes (1) de la résidence du prince.

Quand ils arrivèrent à Krylow, il faisait presque nuit. A travers les blanches ténèbres produites par les brouillards, ils aperçurent les chétives maisonnettes avec leurs étroites fenêtres d'où s'échappaient des lumières rouges. Puis, le tarantas commença à tressauter, à bondir, jeté de droite à gauche sur le pavé inégal, le pavé légendaire des villes russes.

Ils virent alors défiler les maisons bariolées, les devantures bleues, vertes, jaunes des boutiques, les églises à colonnes et à coupoles, les auberges et les nombreux cabarets où stationnaient des télègues attelées de haridelles efflanquées, et d'où sortaient les ouvriers de fabriques en costume de travail, la casquette sur l'oreille, trébuchant à chaque pas.

— Les cabarets, dit Litzanoff, voilà la plaie de la Russie. On ne peut guère aborder les ouvriers et les paysans que dans les cabarets ; mais comment se faire comprendre par des gens ivres ou qui vont l'être ?

— L'ignorance et le vodka sont en effet les plus grands ennemis du peuple russe, ajouta l'homme grave.

Le tarantass avançait toujours, heurté, ballotté par les inégalités de ces cloaques que l'on décore du nom de rues.

Ils passèrent devant le poste de police, surmonté d'une tour à signaux, devant la maison du gouverneur, longèrent le gastinoï-dvor (2), et enfin arrivèrent à la grande place du marché.

Au moment où la voiture débouchait sur la place,

(1) La verste équivaut à peu près au kilomètre.
(2) Bazar.

le plus âgé des voyageurs dit à Litzanoff d'une voix sourde :

— C'est là que j'ai reçu le knout.

Litzanoff ne put réprimer un frisson.

— Vous ?

— Oui, par les ordres du prince.

— Du père de Wanda ?

— De ce tyran sauvage.

— A combien de coups étiez-vous condamné ?

— A cent coups, c'est-à-dire à la mort.

— Je comprends alors que vous soyez socialiste.

— Ce n'est pas cette condamnation qui m'a rendu socialiste. Ce ne sont ni les humiliations morales de cet horrible servage ni même les injustices du seigneur à mon égard.

— Quoi donc ?

— La réflexion, l'amour de la justice et de la vérité : telles ont été mes augustes initiatrices.

— Sans doute, repartit Litzanoff ; mais les souffrances ont amené en vous la révolte et la réflexion ; et la réflexion vous a conduit à la découverte de la vérité.

— C'est juste ; de même que la souffrance physique avertit l'homme qu'il s'écarte des lois de la nature, de même les souffrances sociales nous avertissent que nous faisons fausse route, et que nous sommes en dehors des vraies destinées de l'humanité. Que voyons-vous dans la nature ? Partout des organes correspondant à des fonctions ; et la santé est le résultat du jeu régulier et parfaitement équilibré des organes remplissant les fonctions pour lesquelles ils ont été créés. Que voyons-nous, au contraire, dans notre constitution sociale ? Des organes sans emploi, sans développement possible, ou dévoyés ; c'est-à-dire remplissant des fonctions pour lesquelles ils n'ont pas été créés. De là, une effroyable incohérence, le malaise, la corruption, la décomposition qui envahit de plus en plus les sociétés basées sur la compression des forces vitales.

Ce sage et grave personnage, c'était le célèbre docteur Michel Fédéroff.

La troïka atteignit enfin la station de la poste, située à l'autre extrémité de la ville.

Cette station ressemblait à toutes les stations de poste russes, où l'on ne trouve que le strict nécessaire : deux bancs et quatre escabeaux de bois, une grande horloge à gaîne et, enfin, le meuble indispensable, le véritable meuble national, l'éternel samovar, éternellement allumé.

Le voyageur a droit à tout cela gratis ; il peut dormir sur l'un des bancs de chêne, s'asseoir sur les escabeaux et prendre du thé au samovar.

Nos trois personnages s'assirent, partagèrent un frugal repas, grâce aux provisions que le prévoyant Koroleff emportait toujours avec lui. Ils se désaltérèrent, puis se rendirent chez Zobolewsky, dont Wanda leur avait donné l'adresse.

Ce Zobolewsky, marié maintenant en libre grâce avec Matcha, était celui-là même chez lequel Wanda et Katia avaient commencé leur apprentissage.

Wanda l'avait fait venir à Kryloff. Il y dirigeait une fabrique du prince à quatre verstes du bourg; et il était devenu le chef d'un groupe socialiste important, qui se rattachait à celui de Kieff. C'était chez lui que Wanda avait donné rendez-vous à Michel et à Litzanoff.

Il régnait une très grande agitation dans les provinces du Sud, et particulièrement dans le gouvernement de Kieff. Cette agitation ne demandait qu'à se produire par un soulèvement; mais Wanda et Raymond craignaient l'inexpérience des chefs; ils craignaient surtout leur précipitation.

« Si le mouvement n'est pas général, leur écrivaient-ils, vous allez exposer inutilement et la cause et votre vie. Venez donc ici, centralisons tous nos renseignements et ne décidons rien avant d'avoir des nouvelles exactes d'Odessa, de Kherson et d'Ekaterinoslaw; et d'après ce

que nous apprendrons de Moscou et de Pétersbourg, nous laisserons aller le mouvement ou nous l'entraverons. »

L'ardent Zobolewsky affirmait que Kieff et Karkow étaient en ébullition. Les étudiants des deux universités étaient, selon lui, tous enrôlés sous le drapeau révolutionnaire, et montraient une impatience difficile à contenir.

Les ouvriers des fabriques dévoraient les brochures et les ouvrages socialistes ; les paysans eux-mêmes, sans vouloir prendre l'initiative d'un mouvement quelconque, se rallieraient certainement à l'insurrection dès qu'elle éclaterait.

Cependant, le calme le plus absolu régnait en apparence; mais c'était le calme qui précède la tempête.

Zobolewsky leur donna tous ces détails.

Litzanoff et Koroleff, comme Zobolewsky, poussaient au soulèvement. Les nouvelles qu'ils apportaient du Midi corroboraient celles de Kieff et de Karkow. Si l'on était moins prêt dans certaines parties de la Russie, l'exemple donné par quelques provinces entraînerait les autres. La révolte ferait la traînée de poudre.

Michel écoutait Litzanoff et Zobolewsky ; et comme on le priait de donner son avis :

— Je ne puis me prononcer sans avoir vu par moi-même, répondit-il. Je crains toujours que, dans un désir trop véhément de voir arriver le moment tant attendu, vous et nos amis, ne vous fassiez des illusions sur les dispositions du peuple. Quand j'aurai vu Kieff, quand surtout j'aurai un peu parcouru la campagne, je vous communiquerai mon impression.

— Padlewsky sera ici demain, dit Litzanoff. Il a passé par Moscou, Riazan, Toula, Orel, Koursk et Karkow. C'est un esprit calme, un opportuniste; il nous apportera sur tous ces gouvernements des données certaines. Nous tiendrons à Kieff une réunion décisive. Car c'est dans l'Ukraine que doit commencer le mouvement. Le Petit-

Russien a conservé de l'ancien Zaparogue (1) l'horreur du joug, l'amour de la liberté, la liberté qu'il appelle, dans ses anciennes poésies : « la fière reine du monde. » Non seulement, il a l'esprit plus indépendant, mais plus vif; il est surtout moins apathique que le paysan russe en général. Et le moment venu, ma conviction est qu'il ne trahira pas par ses craintes et son inertie la cause de la Révolution.

En ce moment Raymond entra.

— Wanda n'a pu s'échapper, dit-il; mais la nuit prochaine, je la conduirai à la fabrique où nous tiendrons réunion.

Il se mêla à la discussion, et fit part aux voyageurs de ses propres observations :

— Dans tous les centres universitaires, se résuma-t-il, comme dans tous les centres ouvriers, l'opinion est très montée contre le gouvernement. Mais, même dans ce pays, l'un des plus avancés de la Russie, les partisans de la Révolution ne forment pas le dixième de la population.

— C'est possible, s'écria Zobolewsky; mais ce dixième-là entraînera les neuf autres. Ce dixième, c'est la partie intelligente et active; le reste, c'est la partie neutre, la plèbe apathique qui subit un mouvement, sans jamais y prendre part, ni pour ni contre. Le paysan souffre, il est mécontent, cela est incontestable. La redevance au seigneur et le fisc absorbent à peu près tout le produit de son travail : de là, sa paresse. A quoi bon travailler, avec la perspective de n'être jamais plus riche ! Comment donc ne se rallierait-il pas à un mouvement qui a pour but de lui garantir tout le produit de son travail, de le libérer complètement à la fois vis-à-vis du seigneur et du fisc ?

— Mes amis, objecta Michel, vous comptez un peu trop sans le clergé et sans l'armée, la force morale et la force matérielle, sur lesquelles sont étayés les empires, et surtout l'empire russe. La superstition qui fait du

(1) Cosaque de l'Ukraine.

czar le représentant de la divinité est encore bien puissante dans la sainte Russie ; et bien que l'armée ait été décimée par la dernière guerre, elle est toujours formidable.

— L'armée est remplie de mécontents, dit Koroleff.

— Je vous affirme, appuya Litzanoff, que non seulement les officiers des grades inférieurs, mais les simples soldats arrivent aux idées révolutionnaires. Le clergé lui-même, si pauvre et si malheureux, compte dans son sein un certain nombre de socialistes, si ce n'est parmi les popes, du moins parmi leurs enfants.

— Enfin, ajouta Zobolewsky, le récent procès de Véra Zassoulitch, sa fermeté, son courage, son acquittement ont donné aux idées révolutionnaires une impulsion décisive. Nous devons marcher sur les traces de cette héroïne, et, dussions-nous tous périr, tenter, par un grand mouvement, d'arracher la nation à cette épouvantable oppression.

— Demain, repartit Michel, nous entendrons l'envoyé de Pétersbourg. Avec lui, nous discuterons et nous déciderons. Moi, je demande d'abord d'arrêter un programme. Comment espérer soulever les masses sans un programme nettement défini? Ce que je réclame surtout, c'est un programme possible, qui frappe les esprits les moins préparés, un programme qui attire à nous les sympathies, au lieu de les repousser. J'en ai médité un, mes amis, et je vous demanderai la permission de vous le soumettre. Je l'ai rédigé en vue du moment présent et de l'avenir. Il s'adresse à la fois aux masses et aux socialistes qui veulent, comme nous, non seulement l'affranchissement politique du peuple russe, mais l'affranchissement économique du prolétariat.

Ils remirent donc au lendemain toute résolution.

---

## XXXVII

### L'ENQUÊTEUR

La résidence du prince Kryloff était située sur une éminence, non loin du Dniéper. Ce palais, construit à l'italienne, s'élevait au milieu d'un parc régulier et solennel, aux allées droites, aux massifs correctement taillés. Cet ensemble grandiose était en harmonie avec le caractère autoritaire et fastueux du prince.

Cependant, derrière le palais, il y avait dans un coin charmant, verdoyant, fantaisiste, une de ces constructions russes qui rappellent les chalets suisses, mais plus tourmentées encore et plus chargées de découpures et de dentelures ; car les Russes, comme les Suisses, excellent à sculpter et à découper le bois de sapin.

Ce petit palais semblait construit par ces fées des forêts, auxquelles croit encore le mujick, tant les décorations en étaient fines et artistement travaillées.

Cette construction irrégulière présentait, d'un côté, une double galerie soutenue par des colonnettes auxquelles grimpaient le lierre, la glycine de Chine, les périplocas de Grèce, du jasmin de Virginie montant jusqu'au faîte, et qui donnaient au chalet l'aspect d'un palais de verdure et de fleurs. Aux angles, s'élevaient des pavillons avec d'étroites et mystérieuses ouvertures, encadrées de dentelles de bois.

La façade opposée, également fort coquette, avait un double escalier à trois repos, qui descendait au jardin anglais. Ce jardin, avec ses bassins, ses cascades, ses rochers, entre les fentes desquels s'échappaient des aloès et des saxifrages, avec ses essences d'arbres variés, artistement groupés, ses corbeilles de fleurs rares jetées dans les pelouses, c'était comme une oasis ombreuse, poétique

et fraîche au milieu de l'aridité de ce grand parc symétrique.

Du chalet on avait la vue du Dniéper qui miroitait, s'écaillait en pailiettes d'argent et se déroulait dans le steppe infini.

Pendant l'été, c'était là qu'habitait Wanda.

C'était sa maison à elle. Dans le grand château, elle se sentait mal à l'aise et comme égarée au milieu de ces appartements immenses, décorés avec plus de faste que de goût. Dans sa chaumière, comme elle l'appelait, sa pensée se reployait plus facilement pour le travail, la méditation, la rêverie. Et puis surtout, elle était plus libre. Comme la résidence du prince était, en été, envahie par de nombreux visiteurs, elle se retirait avec bonheur dans son pavillon, où elle se trouvait isolée, où elle ne prenait des fêtes et du bruit que ce qu'elle en voulait prendre.

On connaissait ses allures originales; on les lui pardonnait ; et aucun visiteur ne songeait à critiquer les excentricités d'une aussi belle princesse.

Wanda avait d'autres motifs encore, et plus graves, pour préférer le chalet au château.

Elle pouvait plus facilement faire une fugue avec Katia vers les fabriques.

Et puis, tout auprès du chalet, elle avait établi une école pour les enfants des ouvriers, école qu'elle surveillait, qu'elle dirigeait.

C'était même un scandale pour tous les popes des environs; car elle se passait de leur concours.

Toutefois, ce n'était pas seulement vers les fabriques que la princesse et Katia faisaient des fugues. Souvent, elles passaient la nuit dehors, et se rendaient, tantôt dans une ville, tantôt dans un bourg voisin, où se tenaient les conciliabules socialistes. Enfin, souvent aussi, Wanda avait des rendez-vous avec sa mère, revenue en Russie avec Michel, et qui était fixée momentanément à Ekaterinoslaw. Une fois même, la princesse Alexandra avait

commis l'imprudence de venir, en l'absence du prince, visiter Wanda dans son chalet. Entre ces deux femmes, ces deux amies, unies par les liens du sang et de la pensée, quelles délicieuses causeries, quels récits émouvants des impressions passées! Et le mystère, le danger rendaient leur bonheur encore plus vif.

On était aux premiers jours de mai. Les visiteurs commençaient à affluer chez le prince. Son château était le rendez-vous de toute la noblesse des provinces voisines.

Ses réceptions étaient quasi royales.

Les boyards ont, à la campagne comme à Pétersbourg, des palais grandioses, des écuries splendides; leur train de maison est somptueux ; leurs repas sont de véritables noces de Gamache.

Parmi les hôtes nombreux, établis au château, se trouvaient à demeure, quatre mois après les premiers événements de cette histoire, Stackelberg et le mari fictif de Wanda, Raymond Chabert, deux natures absolument opposées et antipathiques.

Vassili Stackelberg, ainsi que le lui avait offert Wanda, avait fait de la résidence du prince son quartier principal. Il avait accepté d'autant plus volontiers que ce point était central. De là, il surveillait les gouvernements voisins : de Kieff, de Gitomir, de Karkow, d'Ekaterinoslaw, de Kherson et de Poltavia, provinces qu'on regardait comme les plus socialistes de l'empire.

Wanda l'avait habilement circonvenu, savait adroitement faire tomber ses soupçons dès qu'ils naissaient, et réduire à néant les rapports des chefs de police. Il était donc à peu près convaincu que, si les socialistes existaient, c'était en nombre si infime, qu'ils ne présentaient pour le gouvernement aucun danger sérieux.

De plus, il était devenu fort épris de la princesse qui, tour à tour, selon les besoins de la cause, le désespérait ou l'encourageait. Il l'aimait autant que son âme vile pouvait aimer; autrement dit, sa vanité, son ambition et ses sens donnaient à ce penchant toute l'acuité de

la passion, et parfois même le caractère d'un amour véritable.

Le terrible enquêteur était complètement subjugué par les séductions de cette nouvelle Armide; et le socialisme n'était plus pour lui qu'un prétexte de prolonger son séjour chez le prince.

Raymond, lui, était dans la période extatique. Il était heureux d'un regard, d'un serrement de main ou d'un mot affectueux. Et puis, il y avait un secret entre elle et lui. Le lien qui les unissait, tout fictif qu'il fût, attachait fortement son cœur. La confiance qu'elle lui avait témoignée le remplissait d'une ineffable reconnaissance. Il aimait avec une si complète soumission, une admiration si profonde, qu'aucune pensée sensuelle ne venait jamais ternir la pureté de son amour. Il adorait trop pour désirer. D'ailleurs, il savait qu'elle aimait Litzanoff et que Litzanoff l'aimait. Sans doute il en éprouvait parfois une souffrance; mais comme il n'entrait dans cette jalousie aucune blessure d'amour-propre, il la dominait aisément. La jalousie résignée n'a rien de poignant; elle n'a pas les violences, les délires de cette jalousie que la lutte exaspère. D'ailleurs, Litzanoff était moins heureux que lui-même, puisqu'il ne pouvait vivre auprès d'elle. Son âme enfin était trop noble, trop élevée pour que les soupçons et les basses vengeances pussent y trouver accès.

Raymond, de cette résidence, qui était également pour lui un centre d'opérations, rayonnait sur tout le parcours de son tracé.

Quant au prince Kryloff, il était tout occupé de la direction de ses usines. Ainsi que nous l'avons dit, après l'émancipation qui lui avait enlevé une partie de ses domaines, il s'était fait agriculteur et industriel. Il avait créé dans ses propriétés de nombreuses fabriques, sucreries, papeteries et des scieries pour l'exploitation de ses immenses forêts. Il occupait ainsi un grand nombre d'ouvriers.

La plupart des seigneurs russes qui ont voulu s'adonner à l'industrie se sont ruinés; mais le kniaz Kryloff avait pu supporter des pertes, sans que sa fortune se trouvât endommagée.

L'arrivée de Raymond Chabert avait été pour lui d'un grand secours. L'ingénieur français avait opéré des réformes importantes dans l'outillage aussi bien que dans la direction de ses usines. Aussi le prince lui témoignait-il un affectueux intérêt, non seulement par reconnaissance, mais aussi par l'espoir des services qu'il en attendait encore.

Il comptait notamment que le débouché qu'allait lui ouvrir le nouveau chemin de fer, décuplerait sa production.

Le prince, malgré ses grandes manières, sa générosité royale, toute d'ostentation, se montrait, à l'égard de ses ouvriers, d'une dureté et d'une rapacité sans égales. Non content d'exploiter leur travail, il exploitait aussi leur consommation.

A chaque fabrique était adjoint un gastinoï-dvor (1) approvisionné de toutes choses de première nécessité. Au lieu de payer les ouvriers en numéraire, il les payait en bons, avec lesquels ces malheureux devaient prendre au bazar les denrées de consommation journalière. Or, sur ces denrées, le prince prélevait encore un bénéfice. Cette sorte de banque d'échange, qu'il disait avoir fondée par philanthropie, était en réalité pour lui une source de gains assez considérables.

Avide, insatiable comme tous les capitalistes spéculateurs, il craignait aussi qu'un second ukase (2), réclamé par tous les mirs (3), ne fît remise aux communes des dettes contractées après l'émancipation par les paysans envers la noblesse.

Pourquoi l'empereur, qui avait osé frustrer les boyards

(1) Bazar.
(2) Décret impérial.
(3) Commune russe.

en proclamant l'émancipation des serfs, n'oserait-il pas les frustrer une fois encore en libérant les paysans de toute redevance (1)?

Devant la perspective de voir diminuer son pouvoir et sa richesse, le prince, en homme prévoyant, prenait donc ses précautions.

Sans doute Wanda ne prêchait pas aux paysans et aux ouvriers des fabriques la révolte contre son père; mais elle avait dans chaque village et dans chaque usine un propagateur zélé qui répandait les brochures prohibées.

De son côté, Raymond, grâce à ses voyages continuels, avait organisé des groupes de propagandistes dans toutes les provinces voisines.

Enfin Litzanoff avait pour mission spéciale de mettre en relations continuelles les principaux groupes du sud et de la Petite-Russie. Car on n'osait rien confier à la poste.

La résidence du prince Kryloff était donc, sans qu'il s'en doutât, le centre d'une propagande redoutable.

Quant à Vassili Stackelberg, au lieu de parcourir le pays et de faire la chasse aux socialistes, il restait au château, épiant le moment où Wanda descendrait de son chalet, mendiant un sourire, implorant une gracieuse parole de la belle et cruelle princesse.

Aux regards langoureux, aux soupirs de l'Allemand, Wanda devinait aisément qu'il ne cherchait qu'une occasion pour se déclarer. Aussi, évitait-elle avec le plus grand soin le tête-à-tête.

Un matin cependant, comme elle revenait d'une fa-

(1) Les serfs émancipés ont constitué des communes associées, appelées : mirs. Le seigneur a dû abandonner 3 hectares de terre cultivable à chacun de ses paysans, et le paysan lui doit en retour un tribut annuel proportionné au produit de ses terres. De sorte que les paysans, surchargés par cette redevance et par l'impôt que prélève le gouvernement, sont plus misérables qu'auparavant. Ils peuvent, il est vrai, se marier à leur guise ; ils ont la libre disposition de leur personne ; ils ne sont plus passibles du fouet que pouvait leur administrer le seigneur selon son bon plaisir ; mais ce sont là les seuls avantages de leur situation.

brique où elle était allée s'entendre avec Zobolewsky et Matcha, elle rencontra inopinément Stackelberg qui promenait sentimentalement sa rêverie amoureuse dans le parc anglais.

Le temps avait une suavité et une fraîcheur vivifiante. Les vapeurs matinales, se raréfiant, s'élevaient au-dessus des arbres, comme attirées par le soleil vainqueur. Il s'échappait de la terre encore humide, en travail de sève, des parfums irritants.

Dans toutes les contrées où les hivers sont longs et rigoureux, le printemps éclate tout à coup avec une vigueur, une impulsion qui se communiquent à l'homme comme à tous les végétaux, comme à tous les êtres. Le sol, subitement réchauffé, dégage d'électriques effluves; et les jeunes pousses des arbres exhalent des senteurs âcres qui enivrent. A la vue de cette verdure pressée de s'épanouir, on ressent une hâte de vivre, un véhément besoin d'aimer. Les oiseaux chantent d'une voix plus alerte, plus joyeuse; les rivières si longtemps arrêtées semblent courir plus rapides. Les jours sont indiciblement beaux, brillants et magnifiques.

Vassili Stackelberg subissait l'impression de cette belle matinée de printemps. Il était amoureux jusqu'à la passion. Il résolut de se déclarer le jour même.

— Comment! si matin! s'écria-t-il. D'où venez-vous donc, Wanda Petrowna?

— De visiter une pauvre femme malade, répondit Wanda.

Stackelberg se confondit en admiration pour cette œuvre de charité.

— Cette action n'a rien d'admirable; elle n'est que juste. Ne devons-nous pas nous faire pardonner notre richesse? Et puis, ajouta-t-elle en riant, vous savez bien que je suis socialiste.

Elle plaisantait constamment sur son socialisme, sur les soupçons dont elle avait été l'objet de la part de la police de Pétersbourg.

— Socialiste, vous, l'élégance, la beauté, la distinction personnifiées ! Les socialistes doivent tous être coulés dans le même moule : laids, vulgaires, hargneux.

— Qu'en savez-vous? repartit Wanda. Depuis que vous êtes ici, il y aura bientôt deux mois, en avez-vous déjà rencontré?

— Non. Mais ce n'est pas étonnant, ils se cachent de moi.

— Eh bien! moi, j'en ai vu, dit Wanda.

— Quand?

— Ce matin même.

— Mais alors, il y en a donc?

— Comment, s'il y en a! Vous en doutez encore?

— J'y crois, parce que tout le monde en parle, parce que tous les chefs de police auxquels je m'adresse m'assurent qu'ils pullulent.

— Voilà, reprit Wanda, où est l'exagération. Ils ne pullulent pas. Mais il y a bien par-ci par-là quelques toqués...

— C'est qu'il y a tant de toqués en Russie! interrompit Stackelberg. Si j'étais à la place des juges, au lieu d'envoyer en Sibérie ces malheureux, auxquels il manque un sens, le sens commun, je les ferais enfermer dans des maisons de fous. Mais laissons cela. J'avais... j'aurais à vous entretenir, Wanda Petrowna, de choses plus graves.

— En vérité! vous excitez vivement ma curiosité. Malheureusement une pauvre femme attend un remède que je lui ai promis. Permettez donc que je vous quitte en hâte.

— Laissez-moi vous accompagner, insista Vassili; je serais si heureux d'être de moitié dans votre bonne œuvre.

— Non, vous me feriez perdre du temps, et cela presse. Une autre fois!

— Une autre fois, vous me le promettez?

— Adieu! adieu! à tantôt.

Elle lui fit un signe gracieux de la main, et Stackel-

berg, pour la vingtième fois, fut contraint de refouler l'aveu qui allait sortir de ses lèvres.

— Quelle étrange fille ! murmura-t-il ! Quel abandon et en même temps quelle réserve ! Quelle coquetterie et quelle haute vertu ! M'aime-t-elle ? Parfois je suis tenté de le croire. Son regard a tantôt des audaces et des profondeurs qui m'épouvantent, tantôt des langueurs veloutées qui me font perdre la raison.

Il marcha assez longtemps, se promenant au hasard, sans savoir où le portaient ses pas.

Il rêvait, cherchant dans ses souvenirs toutes les marques d'intérêt que lui avait données Wanda.

A quoi attribuer son accueil aimable ? Evidemment, c'est qu'elle le reconnaissait comme un homme supérieur, destiné à un grand avenir. Mais alors, si elle l'estimait et l'aimait, pourquoi semblait-elle éviter une explication ? Sans doute, elle hésitait et voulait être sûre de son amour. Il saurait l'en convaincre ; et appuyé par le prince, il ne doutait pas d'être prochainement agréé comme fiancé.

Tout à coup, au détour d'une allée, il se trouva en face du chalet de Wanda ; et ce qu'il vit le cloua sur place. De terribles éclairs jaillirent de sa prunelle ordinairement terne et pâle. Il venait d'apercevoir Raymond sortant du chalet ; et dans le regard et la physionomie de l'ingénieur, il crut surprendre une lueur révélatrice. Le Français avait l'air d'un homme parfaitement heureux.

Plusieurs fois déjà, il avait conçu quelque soupçon. En effet, d'où venait l'intérêt que Wanda lui portait ? Elle le traitait avec une extrême bonté. Souvent elle prenait son bras ; et il avait même surpris quelquefois entre eux des signes d'intelligence. Sans doute, ce n'était pas un parti pour la princesse Kryloff ; mais les femmes ont, en matière de sentiment, de telles bizarreries, pensait-il, et Wanda est si excentrique ! Mais quoi ! ne me témoignerait-elle un certain intérêt qu'afin de dissimuler son amour pour un autre ?

Cette réflexion lui fit monter au visage une bouffée de sang. Ses yeux virent rouge, ses tempes sifflèrent.

Il serait joué, lui, le prince Vassili Antonovitch Stackelberg! Soudain un effroyable tumulte se fit dans son esprit. Mais dominant aussitôt son trouble, il aborda résolument Raymond.

— Ah! ah! vous rendez à la princesse des visites aussi matinales! dit-il d'un ton gouailleur.

Quoi qu'il fît pour prendre un ton dégagé, sa bouche grimaçante et sa voix fausse trahissaient son dépit.

— Une visite d'affaires, mon cher prince, répondit Raymond.

— Vous êtes bien heureux que des affaires vous appellent si matin chez une jolie femme! Mais ces diables de Français sont si intrigants.

— Intrigants! repartit Raymond en le toisant.

— Entreprenants! ai-je voulu dire.

— Il n'y a ni intrigue ni entreprise d'aucune sorte dans ce qui m'a conduit chez la princesse. Elle vient de me remettre une somme d'argent pour un de mes terrassiers qui a failli être tué dans un éboulement. Comme il est très dangereusement blessé, il ne pourra travailler de longtemps. Or, il a une femme et cinq enfants dans la plus grande misère.

— Je conçois la bienveillance de la princesse; mais cela ne m'empêche pas de trouver que cet événement, fort malheureux pour ce pauvre diable, soit heureux pour vous, puisqu'il vous ouvre si matin la porte de ce chalet. Mais, dites-moi, monsieur Chabert, le commissaire de police du district m'a dit hier que parmi vos terrassiers se trouvait un grand nombre de socialistes; toutefois, il n'a pu m'en désigner un seul. Qu'en pensez-vous? Auriez-vous entendu dire...

— Je ne fais pas partie de la police, interrompit sèchement Raymond. Au reste, les mujicks sont très défiants, très circonspects; et surtout ils ne se vendent pas entre eux. Il y a comme une ligue tacite entre tous ces opprimés.

— Ah! ah! monsieur Chabert, vous regardez les paysans russes comme des opprimés? Vos paysans sont donc beaucoup plus libres et heureux que les nôtres?

— Beaucoup plus, non; mais le peuple français, quelque ignorant qu'il soit encore, a certainement atteint un degré de civilisation plus élevé que celui de la nation russe.

— Serait-ce votre république hétérogène et hétéroclite que vous regardez comme un degré de civilisation supérieur? Il n'y a pas si longtemps, monsieur Chabert, que vous possédiez un gouvernement aussi autocratique que le nôtre. Napoléon III était-il plus libéral qu'Alexandre? Mais, vous autres Français, vous vous placez volontiers à la tête de la civilisation, sans vous apercevoir que votre mobilité, votre inconséquence, je n'ose dire votre suffisance, vous font passer, aux yeux des autres nations, pour un peuple de pantins, c'est-à-dire le moins propre à donner au progrès une impulsion logique et durable.

— Vassili Antonowitch, répliqua Raymond avec hauteur, je n'admets pas qu'en m'a présence on traite ainsi la nation à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir.

— J'avoue que l'expression n'est pas précisément parlementaire et, pour vous obliger, je la retire volontiers, répliqua Stackelberg avec un sourire sarcastique.

— Je ne suis pas aussi chauvin que vous le pourriez croire, reprit Raymond en s'animant. Je reconnais très bien les travers de notre caractère national; mais je rends également justice à ses éminentes qualités, à la prépondérance que le peuple français a toujours su prendre dans toutes les questions scientifiques, politiques et sociales, sociales surtout. Il y a dans le caractère français une compréhension primesautière, un enthousiasme...

— L'enthousiasme, la compréhension primesautière, interrompit ironiquement Vassili, tout cela constitue la légèreté qui, en effet, est inhérente au caractère français.

— La prudence alliée à la ruse constitue la fourberie, qui est le caractère essentiel de la race germanique, répliqua Chabert avec un ton de défi.

Stackelberg comprit que, s'il poussait plus loin la plaisanterie, Chabert était homme à le provoquer en duel; et comme il plaçait sa précieuse vie fort au-dessus de la vie de M. Chabert, il battit en retraite.

— Je ne prends pas cela pour moi, monsieur, car je suis Russe. Comme on reconnaît bien, ajouta-t-il d'un ton mielleux, cet esprit chevaleresque...

— Qui constitue, n'est-ce pas? la légèreté française, fit Chabert, toujours menaçant.

— Légèreté, le mot n'est peut-être pas exact, j'en conviens. Je ne saisis pas toutes les nuances de votre langue, que je parle en vrai Teuton. Au lieu de légèreté, disons, si vous le voulez, instabilité.

— Non, générosité, insista Raymond.

— Générosité, puisque vous le voulez, monsieur Chabert.

Raymond aussitôt salua et s'éloigna.

Ce paltoquet me paiera son impertinence, pensa Stackelberg. Au surplus, je suis jaloux de lui. Wanda l'accueille avec trop d'égards. Qu'est-ce qu'il est? D'où vient-il? Il n'a pas même la particule ; et il ose se mesurer avec moi, me répondre sur ce ton de familiarité, de provocation même... Ce doit être un socialiste... Mais s'il ne se sentait appuyé, aimé peut-être, oserait-il prendre chez le prince ce ton arrogant? Aujourd'hui même j'en aurai le cœur net.

## XXXVIII

### DÉCLARATION D'AMOUR

Wanda avait compris que le moment physiologique était venu pour Stackelberg de se déclarer. Elle l'avait

deviné dans le trouble de ses yeux, dans le tremblement de sa voix, dans son empressement à lui plaire. L'insistance qu'il mettait à demander ou à chercher un entretien, effrayait la princesse. Elle sentait que du jour où elle repousserait son amour, il deviendrait pour elle, comme pour les socialistes, un dangereux ennemi. Elle retardait donc cet aveu autant que possible, évitant avec soin les occasions de se trouver avec lui.

Il ne put la rejoindre de toute la journée; mais le soir, après le dîner, malgré la réunion nombreuse, il s'approcha d'elle.

— Je vous ai cherchée toute l'après-midi, dit-il.

— Ah! c'est vrai! Vous avez à me parler?

— Oui; et je sollicite de vous un entretien sérieux.

— Mais alors, c'est un rendez-vous que vous me demandez?

— Positivement.

— C'est très grave, cela. J'ai beau être majeure, un peu indépendante dans mes allures, cependant je n'accorde pas de rendez-vous aux jeunes gens, surtout à ceux qui ont quelque... prétention sur mon cœur.

— Comment! vous auriez deviné?

— Ce n'est pas très difficile.

— Que...

— Que vous voulez me faire une déclaration.

— Eh bien! me permettez-vous de vous la faire?

— D'abord quelle opinion avez-vous de moi?

— Un cœur aussi épris que le mien ne peut avoir de vous que la meilleure opinion. Ce matin même j'ai vu M. Chabert sortir de votre chalet; et cependant aucun soupçon désobligeant pour mon idole n'est venu même effleurer ma pensée.

— Merci, Vassili Antonovitch, merci!

— Puis-je alors prétendre au même bonheur que M. Chabert, c'est-à-dire à la faveur d'un entretien?

— Puisque vous m'en avez dit l'objet, à quoi bon cet entretien?

— J'ai encore tant à dire !

— Eh bien ! parlez.

— Non, je veux vous voir seul à seule pendant quelques instants.

— Maintenant que je connais vos sentiments, ce rendez-vous me semble plus impossible encore.

Il la regardait, cherchant à pénétrer ses pensées secrètes.

Afin de ne pas laisser voir la répulsion que lui causait ce cauteleux personnage, Wanda baissa les yeux.

Il prit ce mouvement des paupières pour le pudique embarras de la femme qui aime, et qui craint de laisser deviner son amour.

Comme elle se taisait, il se rapprocha d'elle, l'enveloppa d'un regard langoureux, presque lascif.

Wanda sentit ce regard; elle en tressaillit d'horreur.

— De grâce ? supplia-t-il.

— Non, répondit-elle.

— Pourquoi?

— J'ai peur de vous.

— Peur de moi ! reprit-il avec fatuité. Et cependant vous n'avez pas peur de M. Chabert.

— Oh ! M. Chabert, c'est bien différent.

— Comment cela ?

— Il n'a aucune prétention sur mon cœur.

— Qu'en savez-vous ?

— Une femme sait toujours cela.

— Ainsi vous lisez au fond des cœurs...

— Oui.

— Que voyez-vous dans le mien ?

— Je ne veux pas le dire.

— Eh bien ! permettez-moi de le dire moi-même.

— Pas davantage.

— Parce que ?

— Parce que l'amour m'effraie.

— Ah ! chère Wanda, l'amour est le seul bonheur qui vaille la peine de vivre !

— Alors c'est que vous n'aimez pas beaucoup.

— Expliquez cela, je vous prie.

— J'ai toujours entendu dire, repartit la princesse, qu'un amour véhément fait horriblement souffrir.

— Mais c'est une souffrance qu'on aime, dont on ne veut pas guérir. Croyez-vous que je ne souffre pas, devant votre indifférence, votre froideur? Wanda, je vous aime éperdument, dit-il d'une voix sourde.

— Eperdument? répliqua-t-elle, en attachant sur lui son magique regard. De quelle manière?

— Avec tendresse, passion, adoration.

— Donneriez-vous aussi votre vie pour me faire plaisir?

— Cent fois.

— C'est quatre-vingt-dix-neuf fois de trop. Vous, un homme posé, raisonnable, un futur diplomate, c'est ainsi que vous jetez votre vie! Je n'en crois rien.

— Mettez-moi à l'épreuve.

— J'y songerai.

— Oh! tout de suite, je vous en conjure!

— Eh bien! faites des excuses à M. Chabert que vous avez offensé ce matin dans son patriotisme.

— A M. Chabert, un communard, un socialiste? Car moi aussi, j'ai vu un socialiste. Tout ce que je puis faire pour vous, Wanda Petrowna, puisqu'il est votre ami, c'est de ne pas le dénoncer à la 3e section.

En entendant cette accusation, Wanda avait pâli, et Stackelberg, qui l'observait, remarqua cette pâleur subite.

De son côté, Wanda fut épouvantée de son regard soupçonneux. Il fallait payer d'audace.

— M. Chabert, socialiste? dit-elle en riant. Si vous pouvez m'en apporter les preuves, je vous le livre pieds et poings liés. Mais si vous n'en découvrez aucune, jurez-moi que vous lui ferez des excuses.

— A une condition, c'est que vous m'accorderez l'entretien demandé.

— Toujours? Une telle insistance pique de plus en plus ma curiosité.

— Alors, puis-je espérer?

— Espérez. Cela ne fait de mal à personne, fit Wanda avec un divin sourire.

— Vous êtes une infernale coquette, dit Stackelberg. Il y a des moments où j'ai envie de vous tuer.

— Prenez garde, cher prince, vous allez me faire rire. Je ne vous vois pas poignardant une femme par amour.

— Cependant, j'ai des passions véhémentes, je vous assure.

— Oui, certaines passions.

— Lesquelles voulez-vous dire?

— L'ambition, par exemple.

— Merci!

— Voyons, n'êtes-vous pas ambitieux?

— Ambitieux pour vous, Wanda, pour vous seule. Je voudrais faire de vous la femme la plus puissante de l'empire.

— Mais alors ça se corse. — Elle prononça ces mots en français. — Car voilà qui frise tout simplement la demande en mariage.

— Avez-vous pu supposer, Wanda Petrowna, répliqua vivement Stackelberg, que je vous parlais de mon amour sans avoir l'intention de demander votre main?

— C'est que je songe si peu à me marier, que l'idée ne me vient même pas que d'autres puissent y penser!

— Vous ne songez pas au mariage?

— Ma foi non!

— A votre âge!

— J'y ai songé; mais je n'y songe plus.

— Voilà une révélation. A qui avez-vous pensé à unir votre sort?

— Votre question est passablement indiscrète.

— Je suis jaloux, même du passé.

— Cette jalousie rétrospective me promettrait beaucoup de bonheur, si...

— Achevez.

— Si je vous accordais ce que vous demandez.

— Pourquoi ne voulez-vous pas vous marier ?

Wanda parut un instant songeuse. Elle sourit; puis se levant tout à coup :

— Vous êtes trop curieux, Vassili Antonowitch.

Et elle le quitta brusquement; mais aussitôt, comme si elle se repentait de ce mouvement, elle se retourna, et lui adressa un regard qui parut l'ensorceler.

Or, de toute la nuit, Stackelberg ne put dormir. Il se répétait toutes les paroles de Wanda, cherchant à les expliquer. Elle m'a refusé le rendez-vous que je lui demandais, elle m'a traité d'ambitieux ! Oui, mais avec quel sourire elle me parlait, et quel regard elle m'a jeté en me quittant ! Elle est si bizarre, si audacieuse, et en même temps si réservée, si féminine parfois ! Il y a de tout chez cette femme-là. Comme elle doit aimer ! Elle ne veut pas que je lui parle à elle-même. Cela l'embarrasse peut-être. Il vaut mieux, en effet, que je m'adresse au prince d'abord, et que je m'en fasse un allié.

Mais cette résolution ne parvint pas à calmer sa fièvre. Malgré lui, il pensait à Raymond, à son attitude de la veille, à ses airs de défi; et puis il songeait à sa propre lâcheté; et Wanda savait cela. Peut-être le méprisait-elle, tandis qu'elle admirait le courage de Raymond. Quelle haine ce Français lui inspirait !

## XXXIX

### LA DEMANDE EN MARIAGE

L'amoureux Vassili se leva avec la fièvre. C'était la première fois qu'il se sentait le cœur aussi sérieusement atteint. Pourquoi hésiter plus longtemps à demander la main de la princesse?

Le prince Kryloff lui témoignait beaucoup d'amitié. Il semblait même l'encourager. Il devait désirer cette union qui était aussi le mariage de deux grandes fortunes.

Tout en s'habillant et en songeant, Vassili s'approcha de la fenêtre. Un tableau renversant frappa ses yeux. Dans la grande avenue du parc deux silhouettes se détachaient : c'était Wanda qui se promenait au bras de Raymond.

Il en éprouva comme un étourdissement; sa jalousie en devint plus violente. Il n'eut qu'une idée : surprendre leur conversation, savoir enfin de quelle nature était leur intimité.

Il descendit.

Raymond disait à Wanda :

— Ils sont arrivés à Krylow.

— Tous les trois? Depuis quand? questionna vivement la princesse.

— Depuis hier au soir.

— Vous les avez vus?

— Oui, j'ai passé avec eux une partie de la nuit.

— Qu'ont-ils résolu?

— Fédéroff est d'avis qu'il ne faut rien tenter avant d'avoir vu Kieff, avant de s'être assuré du concours des étudiants, des ouvriers; pas avant de savoir si Moscou et Pétersbourg sont en mesure de faire un mouvement simultané.

— Michel est sage. Il faut l'écouter. Et ma mère? Donnez-moi des nouvelles de ma mère.

— Le docteur a voulu qu'elle restât à Ekaterinoslaw; car elle est un peu souffrante.

— Pas sérieusement? s'écria Wanda inquiète.

— Non, sans doute. Mais pour le cas où il y aurait soulèvement, Fédéroff a jugé prudent de la laisser là-bas.

— Alors, quand la verrai-je?

— Bientôt, probablement. Elle a dit au docteur qu'elle le rejoindrait au premier signal, et peut-être plus tôt.

— Eh bien! nous partirons avec eux; qu'en pensez-vous? dit Wanda.

— Mais comment légitimerez-vous votre absence?

— Je ne la légitimerai pas. Je partirai, voilà tout.

— Avez-vous bien réfléchi?

— Oui, c'est, vous le savez, un parti arrêté depuis longtemps, un désir ardent, auquel j'ai renoncé jusqu'ici pour me conformer à des avis supérieurs; mais demain, après-demain, ma situation chez mon père deviendra impossible. Le prince Stackelberg est amoureux de moi.

— Je m'en doutais, fit Raymond avec de l'émotion dans la voix.

— J'ai évité aussi longtemps que je l'ai pu une explication; mais hier il s'est déclaré; il va demander ma main à mon père, qui la lui accordera. Ce seront alors des scènes effroyables; car mon père voudra savoir pourquoi je refuse ce parti, qui semble lui convenir sous tous les rapports. L'enquêteur, furieux lui-même, cherchera peut-être à se venger. Il est jaloux de vous; et il vous soupçonne d'être socialiste. Vous allez être l'objet d'une surveillance spéciale. Enfin, s'il y avait soulèvement, je ne pourrais prendre parti contre mon père. Ne vaut-il donc pas mieux que je m'éloigne? D'ailleurs je souffre de mon inaction.

— De votre inaction! se récria Raymond. Si tous les socialistes agissaient autant que vous, il y a longtemps que la cause démocratique aurait triomphé en Russie.

— Il y a mieux à faire. Je sens en moi le feu sacré.

— Je connais votre rêve, chère amie. Je n'y fais pas d'objection, pourvu que vous me permettiez de vous suivre et de partager tous vos dangers.

En ce moment, Wanda aperçut Stackelberg qui les observait à quelque distance.

— Voilà l'enquêteur, dit-elle. Tenons-nous sur nos gardes. Jusqu'à présent j'ai réussi à lui persuader qu'il n'y avait que fort peu de socialistes dans le pays. Cependant, depuis hier, il a l'esprit en éveil, à votre sujet particulièrement. Sa jalousie pourrait le mettre sur la voie; soyons prudents. Demain mon père attend une très nombreuse société. Peut-être nous serait-il facile

de partir ensemble sans être remarqués. Au surplus, il faut d'abord que nous nous concertions avec nos amis. Dites-leur que je serai à la papeterie cette nuit, à minuit. Et venez me prendre ce soir, à onze heures, avec un droschky.

Au lieu de lui donner la main comme d'habitude, elle se borna à saluer Raymond à peu près comme on salue un subalterne.

Cependant Stackelberg, mordu par la jalousie la plus aiguë, la plus âpre, les observait.

Sa première pensée, en les apercevant de sa fenêtre, avait été de contourner les massifs d'arbres et d'arriver jusqu'à portée de leurs voix sans être vu. Mais il remarqua bientôt qu'ils marchaient constamment dans un espace tout à fait découvert, en évitant les arbres. N'était-ce pas un indice qu'ils parlaient de choses secrètes?

Il prit donc le parti d'aller résolument à leur rencontre.

D'après leur attitude, leurs regards, il saurait deviner s'il y avait entre eux entente amoureuse.

Mais Wanda le prévint; et au lieu de paraître interdite de son apparition subite, elle l'aborda de l'air le plus naturel.

— Bonjour, monsieur l'enquêteur! Comment se fait-il, vous si matinal, que nous ne vous ayons pas encore aperçu ce matin?

— C'est que je me lève seulement; j'étais un peu souffrant.

— Mais, pendant que vous dormez, les socialistes ont le temps de prendre leurs ébats.

— En effet, dit-il, en lançant à Raymond, qui s'éloignait, un regard en dessous, depuis hier, d'après certains indices, je commence à croire à leur existence.

Wanda et Vassili marchèrent pendant quelques instants côte à côte, parlant de choses insignifiantes.

Wanda s'attendait à ce qu'il reprendrait la conversation de la veille. Elle se tenait sur la défensive.

L'Allemand semblait fort ému. Elle-même était un peu embarrassée. Il prit cet embarras pour de l'émotion. Dans son regard un peu anxieux, il crut lire le trouble de l'amour.

Et tout à coup, au lieu de la déclaration que redoutait Wanda, comme s'il prenait une résolution énergique, il la quitta sans lui donner d'explications de ce brusque mouvement, se dirigea vers le château, monta dans l'appartement du prince Kryloff, et lui demanda, presque à brûle-pourpoint, la main de sa fille.

Comment ce futur diplomate se laissait-il ainsi aveugler par l'amour-propre et la passion? Comment ne devinait-il pas l'indifférence, la répulsion même qu'il inspirait à Wanda?

Le prince Kryloff montra une vive satisfaction de la démarche de Stackelberg.

— Je désire marier ma fille, dit-il; et si elle agrée votre demande, aucun choix ne peut me rendre plus heureux. Vous êtes-vous assuré de son acquiescement? Car elle ne se mariera pas pour me faire plaisir. Il me semble toutefois que vous ne lui êtes pas indifférent; et son désir très cordial de vous compter parmi nos hôtes et de vous voir prendre ici votre quartier principal, m'a donné à penser qu'elle voulait vous connaître. Si vous ne lui étiez pas sympathique, elle l'eût laissé voir; car elle ne dissimule jamais ses sentiments.

— J'aime à le croire, repartit Stackelberg. Cependant, ce n'est pas sans hésitation que je me suis déterminé à vous adresser ma demande; tantôt elle m'encourage, tantôt elle me désespère par son air hautain, et cela sans qu'aucune raison ait pu motiver ces changements d'attitude à mon égard.

— Les femmes sont ainsi, cher Vassili Antonowitch. Souvent même, c'est quand elles nous montrent le plus de hauteur qu'elles sont le plus près de céder à l'amour. L'orgueil féminin a souvent des susceptibilités qu'on taxe de caprices. Mais quand on connaît les femmes...

— Wanda ne ressemble à aucune autre femme, dit Vassili; c'est un sphinx.

— En effet, elle a parfois dans le caractère des bizarreries incompréhensibles. Je lui parlerai aujourd'hui même. Comme je ne doute pas de son consentement, la fête de demain sera la fête des fiançailles. Nous annoncerons officiellement votre mariage.

— Le plus tôt possible, je vous en prie, insista Vassili, car je suis absolument et passionnément épris. Aussi vous avouerai-je que je ne vois pas sans quelque appréhension l'intimité très grande de la princesse avec ce jeune Français.

— Chabert! exclama le prince.

— Lui-même.

— Vous plaisantez, j'imagine. La princesse Kryloff s'abaisser jusqu'à aimer un Chabert! Elle lui témoigne, je n'en disconviens pas, une certaine condescendance; mais Wanda a trop d'orgueil, trop de dignité pour oublier le respect qu'elle doit à son rang. Raymond Chabert, comme ingénieur, m'a rendu dans mes usines de grands services, que je lui ai très généreusement payés; et je crois que nous sommes quittes. Wanda, en effet, s'en est engouée, uniquement, je le suppose, parce qu'il est Français, et que les femmes russes ont un faible pour tout ce qui est français. Quant à moi, je lui reconnais, il est vrai, un réel talent dans sa profession; mais je le trouve comme homme du monde fort insignifiant. Il n'a pas même de l'esprit. Or, qu'est-ce qu'un Français sans esprit?

— Sans doute, repartit Vassili; cependant vous venez de le dire vous-même, la princesse s'en est engouée.

— Entendons-nous. Cela ne signifie pas qu'elle en soit éprise. Je les ai souvent observés; et je n'ai rien remarqué qui pût me le faire croire.

— Les pères comme les maris, repartit Stackelberg en hochant la tête, passent pour de mauvais juges en cette matière.

— Rassurez-vous. D'ailleurs, aussitôt que la partie du

chemin de fer qui traverse ma propriété sera terminée, je donnerai à ce monsieur un congé en bonne forme, attendu que je partage à l'égard des Français et des idées françaises toutes les préventions qu'avait autrefois Nicolas. Les accueillir, les attirer en Russie, ce serait ouvrir les portes à la Révolution.

— Je compte donc sur vous, cher prince, reprit Vassili, et vous prie instamment d'obtenir le plus tôt possible le consentement de la princesse.

— Je vais lui parler à l'instant. D'après ce que je lui ai entendu dire de votre distinction, de votre intelligence, je ne fais aucun doute que vous ne soyez agréé.

— Elle vous aurait quelquefois parlé de moi ?

— Fréquemment. Ainsi, bon espoir.

En effet, Wanda, pour donner le change à son père, avait souvent parlé avec éloge du prince Stackelberg; et quand il lui avait demandé si, le cas échéant, elle l'accepterait pour mari, elle avait répondu qu'il fallait d'abord, pour qu'elle y pensât, que Stackelberg y pensât lui-même.

Le prince ne doutait donc pas de son acquiescement.

Il la trouva seule dans son cabinet de travail, occupée à sa correspondance.

— Eh bien! s'écria-t-il, l'air rayonnant, une bonne et grande nouvelle!

— Quoi donc? fit Wanda surprise.

— Stackelberg s'est enfin prononcé.

— Il croit aux socialistes?

— Non, ce ne sont pas les socialistes qui l'empêchent de dormir.

— Il y a donc quelque chose qui trouble son sommeil?

— Oui, c'est toi.

— Cela est flatteur.

— Comme tu reçois cette nouvelle

— Comment faut-il donc la recevoir?

— Au fait, tu es dans ton rôle de femme, mauvais petit sphinx; car c'est ainsi qu'il t'appelle.

— Je reconnais là, en effet, sa littérature; depuis que le prince Vassili a lu la pièce d'Octave Feuillet, il persiste à m'appeler le sphinx.

— Tu parais aujourd'hui assez mal disposée à son égard.

— Avec quelque raison. Il a passé la journée d'hier et toute cette matinée à m'espionner. Je croyais qu'il était ici pour surveiller les agissements des socialistes. Pas du tout, c'est moi qu'il épie. J'avais envie tout à l'heure de lui demander s'il était spécialement chargé par la troisième section de faire une enquête sur mes faits et gestes.

— Enfant! C'est qu'il t'aime.

— Ce n'est pas une raison.

— C'est qu'il est jaloux.

— Le pauvre homme!

— Et il te demande en mariage. Telle est la proposition qu'il m'a chargé de te transmettre.

— J'en suis vraiment désolée.

— Pourquoi?

— Parce que je refuse.

Le prince fit un haut-le-corps, comme s'il recevait un coup en pleine poitrine.

— Comment! tu refuses?

— Sans doute.

— Le meilleur parti de l'empire! Songe que c'est la première fois qu'une proposition aussi flatteuse nous est adressée. Je t'en prie, ne compromets pas ton avenir par un mouvement de mauvaise humeur.

— Je refuse le prince, non parce que je suis de mauvaise humeur, mais parce que je ne l'aime pas.

— Que tu n'aies pour lui aucune répulsion, cela suffit. Est-il rien de plus sot qu'un mariage de pure inclination! Sans aller bien loin, vois quelle a été ma vie. J'ai fait un mariage d'inclination, moi; et je l'ai payé cher.

— Il y a quelqu'un qui l'a payé plus cher encore, repartit Wanda.

— De qui parles-tu? dit le prince en fronçant le sourcil.
— Je parle d'elle.
Il n'osa pas insister, craignant un nouvel orage.
— Aujourd'hui, reprit-il, le mariage que je te propose réunit toutes les convenances; et mon désir le plus vif serait qu'il se conclût.
— C'est mon goût surtout qu'il faut consulter, ce me semble.
— Sans doute. Cependant, je veux te faire observer que je ne puis me désintéresser complètement de ton choix. Nos enfants sont la continuation, la prolongation de notre vie. C'est ton mari, ce seront tes enfants qui hériteront de cette fortune que j'ai conservée avec tant de soins, et que j'espère accroître encore.
— Je méprise l'argent.
— C'est là un raisonnement d'enfant. L'argent, c'est la puissance, c'est la liberté; l'argent tient lieu de tout.
— Pas pour moi.
— C'est que tu n'en as jamais manqué. Mais vois ceux qui n'en ont pas. Quelle douloureuse existence! Est-il rien de plus horrible que la misère, rien qui soit plus digne de notre pitié!
— C'est vous qui dites cela?
— Sans doute.
— Qui vous empêche alors d'alléger le sort des malheureux qui sont sous votre dépendance?
— Eu égard à l'étendue du mal, je ne produirais qu'un bien fort minime.
— Vous donneriez du moins un exemple que d'autres suivraient peut-être.
— Tu es naïve. Personne ne suivrait mon exemple, et je me ruinerais en pure perte.
— Cependant, ce serait de l'argent bien placé, même au point de vue de votre égoïsme.
— Quand tu parles de ces questions, ma chère Wanda, tu m'as toujours l'air de tomber de la lune. Malgré toute ton intelligence, il est impossible d'être plus candide que toi.

— Plus logique, voulez-vous dire.

— Bref! fit le prince, revenons à ce mariage. Tu n'as pas d'autres projets, je suppose?

— J'ai d'autres projets, repartit Wanda d'un ton ferme.

Le prince bondit.

— D'autres projets de mariage?

— Oui.

— Et tu ne m'en parles pas?

— Rien ne presse.

— Ne puis-je savoir quel est l'homme auquel tu comptes accorder ta main? Tu n'as donc aucune confiance en moi?

— C'est que... je sais d'avance que vous le repousserez.

— C'est donc un mariage déraisonnable?

— Au point de vue de vos idées, oui.

— Un mariage d'inclination? s'écria le prince qui craignit de comprendre qu'il s'agissait de Chabert.

— Oui. Et justement vous venez de me dire que vous n'approuviez pas ces sortes d'unions.

— Cependant, si son rang, sa famille...

— Il n'a aucun rang; et je ne connais pas sa famille.

— Et sa fortune?

— Il n'a pas de fortune.

— Alors, c'est de la démence.

— Je ne juge pas les gens d'après leur rang, qui est dû au hasard de leur naissance, moins encore d'après leur famille. Je n'estime un homme que pour sa valeur personnelle. J'ai même plus de considération pour une famille roturière que pour une famille riche et princière, attendu que les grandes fortunes et les grandes situations ont presque toutes pour origine les exploits guerriers, qui, à mes yeux, sont des meurtres, et le vol, c'est-à-dire la spoliation et l'exploitation des faibles.

En entendant de tels discours, la colère du prince fut si violente, et l'effort qu'il fit pour la dominer, si intense,

que la sueur coulait sur ses tempes, et que ses ongles crispés s'enfonçaient dans les coussins du sofa.

Il répondit d'une voix tremblante, qu'il voulait rendre calme :

— Ce sont là des utopies qu'on peut admettre à la rigueur quand il ne s'agit pas de mariage; mais quand on se marie, c'est toute une situation sociale qu'on embrasse, non seulement pour soi, mais pour ses enfants. C'est folie de ne chercher dans le mariage que l'amour. L'amour passe, la position reste. Voudrais-tu m'exposer à rougir de toi?

— On ne doit rougir que de ce qui est vil et humiliant. Or, il n'y a rien d'humiliant, que je sache, à épouser un homme d'honneur, de talent, d'un grand et noble caractère.

— Est-il du moins Russe?

— Non, il est Français.

— Chabert! c'est Chabert! s'écria le prince hors de lui.

Un tel flot de sang lui monta au cerveau que Wanda craignit un instant une congestion. Il était comme fou; ses yeux sortaient de leurs orbites; la colère paralysait ses lèvres. Il balbutiait.

— Jamais! jamais! J'aimerais mieux te voir morte. J'ai peur de moi! j'ai peur de moi!

Il se dirigea vers la porte.

— Ecoutez, mon père, lui dit Wanda en faisant un pas vers lui pour le retenir, pas un mot surtout de notre entretien à Chabert, et ne le chassez pas. Il est tout à fait innocent de mes projets. C'est un homme absolument honnête et délicat. Au reste, si vous le congédiiez, mon parti serait bientôt pris.

— Lequel?

— Je fuirais avec lui.

Le prince resta abasourdi.

— Tu me quitterais pour suivre cet homme?

— J'y suis résolue.

Il passa sur la prunelle du prince des lueurs fauves. Néanmoins, il se contint encore.

— Wanda, dit-il, je te donne deux jours pour réfléchir, non pas au projet Chabert, qui est inadmissible, mais à la demande, que j'agrée, de Vassili Stackelberg. Si tu veux te marier sans mon consentement, et que tu en réfères à l'assemblée de la noblesse, elle refusera certainement le sien (1).

Wanda, impassible, écoutait son père. Un demi-sourire effleurait sa lèvre dédaigneuse.

Elle allait peut-être répondre par une parole de défi, quand elle se souvint d'avoir dit à Chabert de prévenir ses amis, qu'elle irait les voir dans la nuit. Avant de rompre définitivement avec son père, il fallait qu'elle s'entendît avec eux.

— Soit! dit-elle, puisque vous voulez bien m'accorder deux jours pour réfléchir à la demande de monsieur de Stackelberg, je vous obéirai. Après-demain, à cette heure-ci, je vous rendrai réponse.

— Tu me le promets?

— Je vous le promets.

— Et tu ne prendras aucune résolution d'ici là sans m'en prévenir?

— Aucune.

— Jure-le.

— Je ne jure jamais. Ma parole suffit.

— Au reste, il faut maintenant songer à nos invités de demain. As-tu demandé à Ossip (2) si tous les ordres ont été ponctuellement exécutés?

— Pas encore; mais je vais m'en occuper.

(1) Il y a dans chaque district une assemblée des nobles, laquelle se réunit trois fois par an. Dans ces réunions, elle élit un maréchal, les délégués de la noblesse, les inspecteurs de police, les maîtres d'école et les juges de paix. Ces délégués et le maréchal de la noblesse jugent les questions d'héritage, les accusations d'indignité portées par un noble contre un autre, les questions de mariage, tous les différends qui intéressent la noblesse du district.

(2) Joseph.

— Chère fille, dit le prince un peu calmé, presque attendri, n'oublie pas que j'ai placé en toi tout l'orgueil, tout le bonheur de ma vie.

— Rappelez-vous aussi, répliqua Wanda, qu'une condition expresse de mon concours à cette fête, c'est qu'il sera fait une distribution d'argent à tous vos ouvriers des fabriques.

— Oui ; mais en ton nom.

— Je préfère que ce soit au vôtre ; j'ai pour cela de graves raisons.

— Lesquelles?

— Je ne puis vous les dire.

— Toujours des cachoteries?

— Eh bien! c'est parce que vous avez beaucoup à vous faire pardonner ; et il souffle en Russie, croyez-moi, un vent de révolte, contre lequel vous feriez bien de vous prémunir.

— Allons donc! Chimères que tout cela! Voilà quatre mois que Stackelberg parcourt la Russie méridionale et la Russie occidentale, sans avoir seulement découvert trace de complot.

— Sans doute, il n'y a ni complot, ni conspiration, mais, comme je vous le dis, un souffle de révolte qui pourrait éclater prochainement en un formidable ouragan.

— Merci de tes conseils. J'y songerai. Mais pour le moment, je ne veux pas me taxer d'un libéralisme que je n'ai point. Ce serait d'ailleurs m'engager à soutenir un rôle pour lequel je n'ai aucune vocation.

## XL

### LA SURPRISE

Quand Wanda fut seule, elle resta un instant perplexe et songeuse. Puis elle prit une plume et écrivit :

« Cher Raymond,

« Ainsi que je vous l'ai dit ce matin, jé touche à une crise décisive. Je viens d'avoir une explication orageuse avec mon père, qui voudrait me faire épouser le prince allemand. Je ne lui ai pas avoué encore notre mariage. Toutefois, s'il me pousse à bout, je suis décidée à le lui révéler. Mais alors il faudra que je quitte la maison paternelle; car jamais il ne consentira à vous accepter pour gendre. Sans doute, cette nuit, on nous épiera. Grande prudence. Attendez-moi avec le droschky, non pas derrière le chalet, mais à la petite porte du parc. Il importe qu'on ne vous voie pas de la journée. »

Pendant tout le reste du jour, Wanda parut fort occupée des détails de la fête, donnant des ordres, les faisant même exécuter sous ses yeux.

Elle se montra particulièrement aimable pour Stackelberg, qui en conçut un grand espoir.

Le prince Kryloff lui avait dit que Wanda demandait deux jours de réflexion. Il n'était pas douteux pour lui que sa résolution ne lui fût favorable.

Il se montra donc tour à tour sémillant, sentimental, coquet même. De temps à autre, Wanda levait sur lui ses yeux magiques qui fouillaient le cœur; mais, tout plein de son mérite, il ne devinait pas l'ironie et le mépris qui étaient au fond de ce regard.

Il était onze heures. Le prince Kryloff était couché, il allait s'endormir, plongé dans la plus parfaite quiétude, quand soudain une pensée terrifiante traversa, comme un éclair, son cerveau.

L'amabilité de Wanda à l'égard de Stackelberg, l'intérêt inaccoutumé qu'elle avait apporté aux préparatifs de la fête, n'étaient-ils pas une feinte? Si elle allait fuir cette nuit avec Chabert! Pourquoi n'avait-on pas vu Chabert à dîner? Au lieu de le rassurer, cette absence le bouleversa. Il se leva sur son séant, chercha à se tranquilliser par

une foule de considérations, dont l'instant d'après il reconnaissait l'inanité.

Peu à peu, cette pensée, d'abord fugitive, prit une telle acuité qu'il se leva tout à fait, s'habilla et courut jusqu' à la porte du chalet.

Il faisait une de ces belles nuits russes, si limpides qu'elles ressemblent à des aurores.

Aucune lumière aux fenêtres. Il écouta ; aucun bruit.

Mais où donc étaient les karaoulnays (1)? Il en aperçut un couché à terre, enveloppé jusqu'aux yeux dans sa touloupe. Il le poussa du pied. Aucune réponse. Il se baissa, le secoua; mais il ne put l'éveiller. On l'avait fait boire sans doute, pour se débarrasser d'un témoin gênant.

Il fit le tour du chalet, et découvrit l'autre karaoulnay couché sur un banc, et qui dormait aussi profondément. Il le frappa violemment. Le garde ouvrit un instant tout grands ses yeux bleu clair et les referma aussitôt. Evidemment, cet homme était ivre aussi.

Il contourna les massifs; puis revint au chalet, chercha à ouvrir la porte, qui résista, et appliqua son oreille contre cette porte. Il régnait un silence, un calme si complet, que ses soupçons s'évanouirent. Rien en effet ne révélait une fuite. Il n'entendait que le chant du rossignol qui perlait ses roulades retentissantes dans le silence de la nuit. Il taxa ses craintes de chimériques, de ridicules même.

Il reprenait le chemin du château, quand soudain un léger bruit, le grincement d'une serrure, le fit se retourner. Il se jeta vivement dans un massif.

Alors il aperçut une ombre, une femme qui sortait du chalet, et qui s'engagea dans une allée sombre.

Il reconnut aussitôt la démarche élégante de Wanda.

Un instant, il resta comme pétrifié, atterré, cloué sur place. Elle marchait vite; donc on l'attendait; et qui pouvait l'attendre, sinon Chabert?

(1) Gardes de nuit.

S'il l'arrêtait immédiatement, il n'apprendrait rien. Il la suivrait plutôt, afin de savoir où elle allait et de la surprendre avec Raymond.

Mais ses genoux s'entre-choquaient, ses tempes sifflaient, la colère l'aveuglait. D'après la direction qu'elle prenait, il eut bien vite deviné qu'elle se rendait à la petite porte du parc. Au lieu donc de la suivre, il coupa en ligne droite pelouses, bosquets et massifs, afin d'y arriver avant elle.

Là, il attendit. Avec quelles angoisses ! Il entendait de l'autre côté du mur un cheval qui piaffait, et une voix connue qui parlait au trotteur ; c'était celle de Chabert.

Wanda arriva bientôt. Au moment où elle posait la main sur la clef de la porte, le prince, jusqu'alors dissimulé derrière un arbre, s'avança tout à coup et lui saisit le bras.

— Tu ne sortiras pas, dit-il d'une voix sourde.

Wanda, surprise, poussa un cri étouffé.

— Je sortirai, répliqua-t-elle.

— Pour aller où?

Wanda se tut.

— Je sais où tu vas. Tu fuis avec ce Français.

— C'est...

Elle allait dire : c'est mon mari. Elle hésita.

— C'est mon fiancé, fit-elle.

Le prince eut un mouvement de stupeur.

— Ah ! vraiment ! ricana-t-il. Quand donc se sont faites ces belles fiançailles ?

— Nous avons échangé l'anneau (1) devant témoins ; et vous ne pouvez plus vous opposer à notre mariage.

— C'est ce que nous verrons, repartit le prince d'un ton menaçant. En attendant, je m'oppose absolument à ce que tu franchisses cette porte.

— Je vous en prie, mon père, insista Wanda d'une voix frémissante, laissez-moi sortir. Je ne fuis pas, je vous

(1) En Russie, les fiançailles engagent presque autant que le mariage.

l'assure. Dans deux heures, je serai de retour; mais il faut que je sorte.

— Eh bien! dis-moi où tu vas?

— Je vais voir une pauvre femme qui est dangereusement malade. Je lui ai promis des secours, que les apprêts de la fête m'ont empêchée de lui porter cette après-midi.

— Alors, je t'accompagnerai.

— C'est impossible.

— Tu vois bien que tu mens. Comment s'appelle cette femme?

— Akoulina Fédéroff.

C'était la sœur du docteur. Elle était malade, en effet. Wanda, dans la journée, avait pensé à l'aller voir pour lui annoncer l'arrivée de Michel.

— Fédéroff! s'écria le prince. Tu oses prononcer devant moi ce nom exécré.

En cet instant, tout le passé lui réapparut comme une terrifiante vision.

— Malheureuse! malheureuse! répétait-il. Dès demain il ne restera pas un Fédéroff dans mes domaines, quand je devrais... Au reste, je saurai bien si tu dis vrai, si cette femme est réellement malade, et si tu ne sortais que pour aller la voir. Donne-moi la clef de cette porte.

— Non! dit résolument Wanda.

— Prends garde! Ne me résiste pas.

Le prince tenait à la main une canne, que connaissait Wanda, et dont il se servait fréquemment pour châtier ses domestiques. Elle voyait sa main s'agiter fiévreusement sur la pomme de cette canne. Elle eut peur, non pour elle, mais pour Raymond.

— Que voulez-vous faire? questionna-t-elle d'un ton moitié suppliant, moitié menaçant.

— Ouvre cette porte, te dis-je.

— Non! répéta Wanda, inflexible.

La lune frappait alors le visage de la jeune fille. Cette lumière pâle en accusait les lignes sculpturales. En cet

instant, la ressemblance de Wanda avec sa mère était saisissante.

— Malédiction ! s'écria le prince hors de lui. C'est elle, c'est Alexandra, avec son caractère indomptable, satanique.

Il eut envie de broyer sa fille, qui lui rappelait sa femme.

Il leva la canne pour la frapper.

Mais soudain une main vigoureuse lui saisit le bras.

Le prince se retourna. C'était Raymond qui, ayant entendu cette violente altercation entre Wanda et son père, avait franchi le mur pour venir à son secours.

La colère du prince se tourna instantanément contre lui.

Par un mouvement d'une énergie sauvage, il dégagea son bras. Il leva sa canne et l'abaissa sur Chabert.

Mais Raymond, faisant un brusque écart, évita le coup.

Wanda s'élança entre eux.

— Mon père! cria-t-elle, ne frappez pas. C'est mon mari.

Ce mot foudroya le prince. La stupeur fit place à la colère. Il crut rêver, faire un cauchemar horrible.

— Ton mari !... ton mari !... Si je le croyais !... Sortez d'ici, monsieur, sortez, vous dis-je, sortez.

Wanda ouvrit vivement la porte, et poussa Raymond dehors.

— Allez, dit-elle à Raymond, prévenir les Fédéroff de ne pas m'attendre ce soir.

— Fédéroff, Fédéroff ! rugit le prince.

Wanda reprit le chemin du chalet; son père la suivit.

Ils marchaient côte à côte, en silence; mais ce silence était plein d'orage. Le prince se soutenait péniblement et chancelait comme un homme ivre.

Wanda commençait à regretter le coup qu'elle venait de lui porter. Bien que sa raison, son sentiment de justice

se révoltassent à chaque instant contre la conduite de son père, cependant, quand elle le voyait souffrir, son cœur s'attendrissait, et il se faisait en elle une lutte douloureuse entre son cœur et sa raison. Mais alors, presque toujours, au moment où l'attendrissement la gagnait, le prince, par ses colères, ses violences, ses sentiments injustes ou cruels à l'égard des malheureux, réveillait en elle la révolte.

— Voyons, Wanda, dit-il tout à coup d'une voix altérée, j'ai le droit de te demander une explication franche. Tu as simplement voulu m'effrayer, n'est-ce pas ? Ce Chabert n'est pas ton fiancé, et encore moins ton mari ?

Le prince s'arrêta.

— Asseyons-nous, fit-il, car je ne puis me soutenir.

Il s'affaissa sur un banc. Wanda prit place à côté de lui.

— C'est vrai, reprit-il, je suis souvent, envers toi, emporté, injuste même ; mais fais la part de mon caractère aigri par mes malheurs passés. Fais la part aussi de tes bizarreries, de tes allées et venues mystérieuses, qui exaspéreraient le père le plus pacifique. Sois donc indulgente et bonne. Dis-moi que tu ne songes pas à fuir, et surtout que tu ne songes pas à épouser ce Français, ce vil ambitieux, qui sans doute convoite ta fortune plus encore que ton cœur, ce chevalier d'industrie, cet intrigant, ce...

— Assez, mon père, interrompit Wanda en se levant. Je ne puis souffrir qu'en ma présence vous parliez ainsi de Raymond, que j'estime, que j'aime d'une profonde affection, et qui est bien réellement mon mari.

Le prince se dressa, terrible.

— Ton mari ! ton mari ! Cet homme ! Ah ! si tu disais vrai... Mais non, c'est une plaisanterie. Vous n'êtes pas mariés ?

— Nous sommes mariés.

— Depuis quand ?

— Depuis quatre mois.

— Où ?

— A Pétersbourg.

— Dans quelle paroisse ?

— Je ne vous le dirai pas.

— Eh bien ! quand je devrais parcourir les quarante-six paroisses de Pétersbourg, je saurai quel est le pope assez audacieux pour conclure un pareil mariage sans mon consentement. Mais ce mariage, s'il existe, je le ferai casser ; et le pope qui a osé enfreindre la loi sera châtié. Vous apprendrez qu'on ne se joue pas de moi impunément.

— Je le sais bien.

— Et cependant tu n'as pas craint de me braver. Qu'est-ce qui a pu te pousser à me désespérer ainsi ?

— Vous voulez le savoir ?

— Oui.

— Ecoutez, mon père, dit Wanda. Depuis longtemps, j'essaie de réveiller en vous le sentiment de la justice, car ce sentiment, inné chez tous les hommes, a été complètement oblitéré en vous par le milieu où vous avez vécu, ce milieu d'oppression et de servilisme qui vous fait croire que vous êtes d'une race supérieure aux autres hommes. J'ai voulu, par ce mariage, vous humilier dans votre orgueil, venger ainsi tous ceux que vous avez molestés et opprimés. J'ai voulu venger ma mère, cette noble femme, que vous avez indignement torturée. J'ai voulu venger Michel Fédéroff, ce caractère si noble, cet homme si généreux, que vous avez fait condamner au plus infamant et au plus douloureux des supplices. Mais ce ne sont pas là vos seuls crimes. Vous en commettez chaque jour, sans vous en apercevoir, tant l'injustice vous est habituelle. Vous frappez toujours et impunément les faibles, tandis que personne ne peut vous atteindre. Que de fois j'ai voulu, sans y parvenir, vous arrêter dans cette voie criminelle.

— Criminelle, criminelle ! interrompit violemment le prince.

— N'est-ce pas un crime d'écraser celui qui ne peut se

défendre, d'affamer le pauvre, d'exténuer le travailleur en ne lui accordant qu'un salaire dérisoire? Ces crimes, ne les commettez-vous pas chaque jour?

— Elle est socialiste! socialiste comme sa mère! fit le prince avec accablement.

— Je suis juste comme elle, répliqua Wanda, et voilà pourquoi j'ai épousé Chabert. Vous rêviez, n'est-ce pas? un mariage qui flatterait toutes vos vanités, qui accumulerait sur la tête de vos petits-enfants un capital plus énorme. Vous vouliez un seigneur russe, puissant, orgueilleux, imbu de toutes vos idées de domination; et moi, j'ai voulu un homme pauvre et juste, un homme bon envers les faibles et les malheureux, un Français, c'est-à-dire un esprit généreux, libéral; c'est pourquoi j'ai choisi Raymond Chabert.

— Ah! vraiment! reprit Kryloff tremblant de rage devant ces accusations et ces déclarations si nettes. Tu prétends châtier ton père, le corriger peut-être?

— J'espère, dit Wanda avec calme et fermeté, le faire rentrer en lui-même.

— Vraiment! vraiment! répétait le prince hors de lui. Tiens, assez! je suffoque, tu me rends fou. Rentrons, rentrons tout de suite. Demain, nous reparlerons de tout cela. Non, non, ce mariage n'est pas possible. Tu veux simplement m'effrayer. Autrement, pourquoi ne m'apprendrais-tu qu'aujourd'hui ce mariage que tu prétends conclu depuis quatre mois? Peut-être veux-tu réellement épouser Chabert, peut-être vous êtes-vous amusés à échanger un anneau. Mais dans ce moment-ci, je suis trop ému, j'ai l'esprit trop troublé pour m'entretenir avec toi sur un pareil sujet. Je ne te demande qu'une seule grâce, une seule. Accorde-moi deux jours de répit. Demain, nous réunissons ici deux ou trois cents personnes. Attendons pour parler de cela que la fête soit passée. Pas d'esclandre, je t'en conjure. Si tu savais mieux me prendre, tu ferais de moi ce que tu voudrais; mais à chaque instant tu me heurtes.

— Vous ne faites pas attention, mon père, dans votre égoïsme féroce, que c'est vous qui blessez tous ceux qui vous entourent. Combien d'êtres humains ce jonc que vous tenez à la main, et que tout à l'heure vous avez levé contre Raymond et contre moi, n'a-t-il pas déjà meurtris! Les ouvrières de la papeterie ne vous ont-elles pas envoyé hier une adresse pour vous supplier d'augmenter leur salaire? Et que leur avez-vous répondu? Au lieu de dix kopecks, leur avez-vous dit, je vous donnerai dix coups de fouet.

— Tu n'as pas lu cette adresse, écrite d'un bout à l'autre avec une insolence inouïe. Elles demandaient, non seulement dix kopecks de plus, mais encore une heure de travail de moins. Et je céderais à de pareilles exigences!

— Eh bien! en seriez-vous ruiné?

— Assurément, si je me mettais sur ce pied-là, je le serais bientôt. Jusqu'à présent, cette papeterie m'est onéreuse. Il m'est impossible d'augmenter les salaires. Mais tiens, je prends froid, je grelotte, rentrons. Tu me feras mourir, Wanda. Ah! tant d'ingratitude! N'ai-je pas toujours satisfait le moindre de tes caprices? Et que de sacrifices n'ai-je pas faits pour améliorer le sort de mes ouvriers! Mais, plus on leur montre d'intérêt, plus ils sont exigeants et rapaces. Je te soumettrai mes livres, et tu verras que, dans certaines de mes usines, les comptes se soldent par des déficit. Ah! ces ouvriers, quelle crapule! quelle vermine!

Et il se répandit en injures grossières contre le peuple en général.

Wanda poussa un soupir.

— Incorrigible! murmurait-elle. Jamais il ne comprendra.

Ils arrivaient au chalet. Avant de la quitter, le prince, une fois encore, la supplia de ne faire aucun esclandre et de lui laisser deux jours de réflexion.

— En retour, ajouta-t-il, je te promets de faire les réformes qu'ensemble nous jugerons nécessaires.

— Soit ! dit Wanda.

— Quant à ce prétendu mariage, laisse-moi croire que ce n'est pas sérieux, et que tu as simplement voulu m'effrayer. Nous en reparlerons aussi.

Dès qu'elle eut refermé la porte sur elle, le prince s'approcha de l'un des karaoulnays, qui dormait toujours. Il le poussa rudement du pied. Le garde s'éveilla, et se dressa en sursaut. Il regardait le prince d'un œil hagard.

— Ah! c'est ainsi que tu remplis ton devoir! Eh bien! je vais te payer comme tu le mérites.

Levant sa canne, il le frappa avec la dernière violence.

Le karaoulnay poussait des cris de douleur.

— Te tairas-tu, fils de chienne!

Et, pour obtenir le silence, le prince lui asséna à travers la face un coup si terrible qu'il l'étendit à terre.

Il assouvissait ainsi sur le pauvre diable la fureur qui bouillonnait en lui depuis une heure.

Il alla ensuite à l'autre karaoulnay, toujours étendu sur son banc, et dormant du lourd sommeil de l'ivresse.

Les coups et les cris recommencèrent. Wanda, de sa fenêtre, vit ces scènes de brutalité.

— Ah! ma chère Katia, dit-elle en se jetant dans les bras de son amie, la mesure est comble!

Et elle lui conta ce qui venait de se passer entre elle et son père.

— Il ne croit pas à mon mariage; mais quand il devra se rendre à l'évidence, il est capable de tuer Raymond et moi aussi peut-être.

— Alors, que décides-tu?

— Je ne sais encore; mais je sens qu'il faut que je prenne promptement une résolution.

— Il le faut, en effet, dit Katia. Assister impassible à de pareils attentats, ce serait de la lâcheté.

— Ecoute-moi, Katia. Je ne t'ai jamais caché aucune de mes pensées, aucun de mes sentiments. J'ai toujours découvert devant toi mon âme comme mon cœur. Sans doute, mon père est à mes yeux mille fois coupable;

mais lorsque je me souviens de quels soins il m'a toujours entourée, malgré moi, au moment de frapper le grand coup, de l'atteindre au cœur, je me sens faiblir, j'hésite, je ne le puis pas. Il est mon père, Katia ; et je l'excuse, je dois même l'excuser, bien qu'il résume en lui, je le reconnais, tous les vices de la barbarie et de la civilisation.

— Et tu veux ménager cet homme que tu dis, toi-même, être la personnification de toutes les injustices sociales ? Le combattre ouvertement, directement, je ne te conseillerai pas cela. Mais tu dois refuser de donner par ta présence une sorte d'approbation à de telles iniquités. Tu es mariée, d'ailleurs. Tu peux, tu dois même suivre ton mari.

— Eh bien ! repartit Wanda, nos amis sont réunis cette nuit à la papeterie. En partant demain de grand matin, je les y trouverai encore. Padlewsky, je l'espère, sera arrivé. Je ne veux prendre aucun parti avant de les consulter.

— N'as-tu pas déjà à ce sujet l'avis de ta mère ?

— C'est vrai. Mais je veux aussi celui de Michel et de nos amis de Pétersbourg. Quant à toi, tu courras dès l'aube chez Akoulina ; et tu recommanderas aux Fédéroff de dire, si on les questionne, qu'ils m'attendaient hier.

Le prince avait immédiatement envoyé au chalet deux nouveaux karaoulnays, avec ordre exprès de n'en laisser sortir personne.

## XLI

### LE VILLAGE

Dès les premières lueurs du jour, Katia, qui n'avait pu dormir, se leva et, regardant par la fenêtre, aperçut deux nouveaux karaoulnays qui marchaient de long en large devant la maison.

Elle en prévint immédiatement la princesse.

Wanda se leva aussitôt, et appela les gardes de nuit.

— Mes braves, leur dit-elle, il faut absolument que nous sortions, Katia et moi. Nous serons de retour dans trois heures; mais il importe que le prince n'en sache rien.

Wanda était adorée de tous ses serviteurs, qu'elle traitait non pas en inférieurs, mais en égaux. Il n'en était aucun qui ne se fût mis au feu pour lui plaire ou pour obéir au moindre de ses ordres.

C'était ce que n'avait pas prévu le prince, qui, lui, n'imposait sa volonté qu'à coups de bâton.

— C'est bien, Siatelstwo (1), le prince ne saura rien, dirent-ils en s'inclinant profondément et en baisant avec adoration la main que leur tendait Wanda.

Le prince était allé également dans l'écurie de Wanda, et avait recommandé au cocher de n'atteler sous aucun prétexte, même si la princesse en donnait l'ordre en personne. Mais le cocher, comme les karaoulnays, était absolument dévoué à Wanda. Elle commanda donc d'atteler à son droschky son meilleur trotteur; et le cocher obéit sans hésitation.

Katia et Wanda montèrent dans le droschky. Wanda conduisait elle-même. Le trotteur volait plutôt qu'il ne courait, avec cette rapidité folle des chevaux de l'Ukraine, sur la route de Krylow.

A un embranchement du chemin, elle arrêta le droschky. Katia descendit.

— Une heure te suffit, lui dit Wanda, pour aller à Barkeloff voir Akoulina et me rejoindre à la fabrique. Donc, ne t'arrête pas. Il est très important que tu sois là pour donner ton avis, attendu que nous allons très probablement prendre de grandes résolutions.

Katia s'engagea dans le chemin qui conduisait à Barkeloff; et le droschky poursuivit sa route vers la pape-

(1) Excellence.

terie que dirigeait Zobolewsky, et où Wanda espérait trouver encore ses amis réunis.

Katia n'avait pas atteint Barkeloff qu'elle entendit sur la route le bruit d'une voiture qui courait à toute vitesse. Elle se retourna, et aperçut une troïka qui soulevait la poussière de la route. Elle se dissimula aussitôt derrière une haie. La troïka passa devant elle. C'était le prince, qui, pensa-t-elle, se rendait, lui aussi, chez les Fédéroff.

Que faire? retourner sur ses pas, aller à la papeterie prévenir Wanda? Elle réfléchit qu'il valait mieux attendre le retour du prince ; puis aller chez les Fédéroff apprendre d'eux ce qui s'y serait passé, afin d'agir en conséquence.

Au lieu donc de presser le pas, elle marcha lentement, regardant autour d'elle et songeant.

Il était cinq heures du matin environ. Une aurore éclatante répandait ses teintes irisées sur le paysage.

Çà et là, des champs labourés, des cultures de maïs et de houblon. Puis, d'immenses espaces en friche. Intégralement cultivés, tous ces terrains vierges deviendraient les greniers de l'Europe.

L'Ukraine est cependant l'une des régions les plus prospères de la Russie. Les bestiaux y sont magnifiques; les récoltes, abondantes. Le mujick, généralement si indolent, se montre en Ukraine actif et industrieux.

Aussi le village de Barkeloff, qui n'a pas moins de deux verstes de long, ne présente-t-il point l'aspect désolé et malpropre des villages russes.

En Ukraine, les chaumières se nomment *hatas.* Au lieu de ces *isbas* en rondins de sapin étoupées de mousse, semblables à de hautes piles de bois avec un toit dont les chevrons se croisent au sommet en forme d'X, les *hatas* sont construites en branchages enduits de terre glaise, très proprement badigeonnées en blanc avec une bordure d'ocre. Le paysan ukrainien est si soigneux de sa demeure, que tous les samedis il renouvelle ce badigeon.

La hata a un rez-de-chaussée et un étage. L'étage, qui forme l'habitation de la famille, est toujours propre, sec et chaud.

Ces blanches maisonnettes sont ornées de fleurs, entourées de jardinets, ombragées de cerisiers et de pommiers.

Le village de l'Ukraine ne peut donc donner aucune idée de la misère et de la malpropreté russes.

Et quel luxe dans cette église dont les dômes et les minarets se détachent sur l'azur du ciel !

Le prince s'arrêta devant la maison du startchina (1), qui s'élève dans le voisinage de l'église, et qui, construite en briques, se distingue des autres hatas par un air de maison bourgeoise, et ordonna à son cocher de l'attendre. Il demanda où se trouvait la hata des Fédéroff, et se dirigea aussitôt de ce côté.

Au bruit de la voiture, quelques babas (2) matinales avaient entr'ouvert leur porte.

— Où donc peut aller le kniaz si matin? se demandaient-elles.

Le startchina leur répondit :

— Chez les Fédéroff.

Et là-dessus, mille commentaires.

Le startchina était allé éveiller ses deux starostas (3).

— Le kniaz, leur dit-il, va revenir dans un instant. Il faut profiter de l'occasion, lui présenter notre requête et lui demander un nouveau délai pour le paiement de notre dette; car c'est dans quinze jours l'échéance. Nous avons payé hier le percepteur, et il ne nous reste pas un rouble en caisse.

Ce village constituait un mir. Comme dans la plupart des communes russes, les habitants étaient solidaires pour le paiement de l'impôt et la redevance au seigneur.

— Eh bien! opina l'un des starostas, il faut charger le

(1) Maire.
(2) Commères.
(3) Adjoints.

pope de notre réclamation. Lui seul pourra faire entendre raison au kniaz.

Ils allèrent donc frapper à la demeure du pope. C'était l'heure de la messe. Toutes les vieilles babas accouraient. Pieusement agenouillées, elles contemplaient avec adoration les objets dorés, les vierges d'argent et le brillant iconostase, dont la richesse et l'éclat frappaient à la fois leurs yeux et leur imagination.

Le pope, dans sa foi simple, répondit au startchina :

— Je vais prier le Seigneur et la bonne mère de Dieu de disposer le cœur du kniaz en faveur de votre requête.

Les starostas et le startchina pénétrèrent également dans l'église, attendant le retour du prince.

La hata des Fédéroff était située dans un pli de terrain, sur la lisière d'un petit bois de bouleaux et de pins clairsemés.

L'intérieur de la chaumière russe présente ordinairement plutôt l'aspect d'un chenil que d'une habitation humaine. Une couche de terre battue tient lieu de plancher; un banc circulaire, et quelquefois deux ou trois escabeaux, une table, un poêle, et dans la muraille une niche où se trouve une image de la Vierge, constituent généralement tout l'ameublement de l'isba. Pas d'armoire, pas de lit. Le dessus du poêle est l'endroit où l'on dort pendant l'hiver. En été, père, mère, enfants s'étendent à terre pêle-mêle; et ce n'est pas seulement la nuit qu'on voit des familles entières dormir ainsi. Pour le paysan russe, affaibli par une nourriture insuffisante, si malheureux et abruti par l'ivresse, rien ne semble meilleur que le sommeil.

La hata des Fédéroff présentait un aspect tout différent. La construction en était plus soignée. Le pignon était orné d'une dentelure en bois de sapin qui lui donnait l'apparence d'un petit chalet.

A côté de la maison, s'étendait un jardin avec des plates-bandes, dont les semis, qui commençaient à percer, couvraient la terre d'une gaze verte.

Le prince d'un coup d'œil embrassa cette enceinte. Il s'avança, monta l'étage et frappa rudement à la porte.

Il jeta en entrant un regard autour de lui et fut frappé de l'aisance qui régnait dans cet intérieur. On y remarquait certains raffinements, un degré de civilisation supérieur à celui qu'on observe chez les paysans russes.

La grossière vaisselle de bois était remplacée par de la faïence et des verres. Deux lits, un bahut, des coffres révélaient qu'il y avait là des vêtements et du linge. Un beau samovar en cuivre brillant, quelques ustensiles de cuisine annonçaient un confort relatif.

Akoulina, livide, la figure étirée par la maladie, était couchée dans l'un des lits.

Sa famille l'entourait.

Assis à son chevet, un personnage en costume de voyage semblait observer la malade.

Ce personnage était faiblement éclairé par une loutchine accrochée à la muraille, et dont la lumière fumeuse luttait avec le jour pâle.

A la vue du prince, il tressaillit.

Le prince arrêta un instant ses yeux sur lui; mais il le prit pour un médecin du voisinage.

— La princesse n'est pas venue ici? demanda-t-il d'un ton brusque.

— Nous ne l'avons pas vue, Excellence, répondit craintivement la belle-sœur d'Akoulina.

L'entrée du prince, à cette heure matinale, avait produit sur toute cette famille un effet terrifiant.

— Votre fille Akoulina est malade? questionna-t-il encore.

Le vieux Fédéroff se borna à désigner le lit où Akoulina était étendue. Sous ses sourcils blancs, ses yeux sombres lançaient des flammes.

— Vous attendiez hier la princesse?

Personne ne répondit.

— Ne vous avait-elle pas promis de venir? interrogea de nouveau le prince avec impatience.

— La princesse avait promis sans promettre, répondit évasivement le vieillard, qui eut l'intuition soudaine que ces questions faites d'un ton irrité cachaient un piège.

— La princesse ici? Où est-elle? s'écria Akoulina qui se souleva sur son lit. Elle regardait avec des yeux qui ne voyaient pas.

— Ce n'est pas la princesse, lui répondit sa belle-sœur; c'est le kniaz.

Alors, la malade se dressa tout à fait sur son séant et, jetant autour d'elle des regards affolés :

— Le kniaz, ici? Michel, sauve-toi, cache-toi.

Et s'adressant au prince :

— On vous a trompé, Michel n'est pas ici. Que viendrait-il faire? Recevoir le knout?

— Elle a le délire, dit le vieux Fédéroff. Elle prend le docteur pour Michel.

Cependant le prince regardait fixement l'étranger.

Le jour grandissait. La loutchine ne jetait plus que des lueurs rouges, sans éclat.

Soudain, les yeux du prince étincelèrent. Il fit un pas, encore indécis, puis deux; et s'élançant tout à coup vers le voyageur, il le saisit violemment par le bras et le força à se retourner.

— Michel! c'est lui, c'est bien lui! Cet incendiaire, ce misérable, ici!

Michel le regardait en face avec un noble courage.

— Je suis venu assister ma sœur à ses derniers moments, dit-il; car elle est gravement malade.

Mais le prince n'écoutait rien.

— Misérable! misérable! répétait-il. Oser reparaître ici, sur mes terres!

— Ce village est libre, repartit Michel.

— Mais toi, tu ne l'es pas. Tu as été condamné aux mines. Tu feras ta peine.

Toute la famille, éplorée, entourait le prince, le suppliant de pardonner à Michel.

— Lui pardonner? s'écria-t-il avec colère. Vous vous

moquez de moi. Il y a une Providence : c'est elle qui l'a ramené ici. Et une justice, je vous l'apprendrai.

— Il n'y a ni Providence, ni justice, repartit le vieux Fédéroff, autrement...

— Autrement, quoi? fit le prince, terrible.

— Grâce! grâce! Excellence, criait la belle-sœur.

— Taisez-vous, dit Michel. A quoi bon vous abaisser devant cet homme?

— Cet homme? riposta le prince hors de lui. C'est moi, insolent, que tu traites ainsi? Je vais t'apprendre la politesse.

Il leva sa canne pour le frapper. Mais d'un mouvement rapide Michel esquiva le coup, et fit voler la canne contre le buffet, où elle brisa de la vaisselle.

Les enfants, accourus au bruit, criaient. Le prince vociférait. Akoulina était évanouie; on la crut morte.

— Vous aurez un crime de plus sur la conscience, dit le vieux Fédéroff, en étendant vers le prince un bras menaçant; et si à l'instant vous ne faites serment devant la Vierge de laisser Michel gagner la frontière...

— Me menacer! m'imposer des conditions! à moi! fit le prince avec une hauteur provoquante.

— Si vous ne jurez pas, vous ne sortirez pas d'ici.

— Et qui m'en empêchera?

— Nous! repartit le vieillard avec une effrayante énergie, en se plaçant devant la porte, de manière à barrer le passage.

— Prenez garde, ajouta Ivan, le frère de Michel, nous sommes trois contre un. Votre vie est entre nos mains.

Le prince devint livide, il comprit le danger. Il était à la merci de ces trois hommes, dont deux devaient avoir contre lui une rancune mortelle.

La hata était trop éloignée du village pour qu'il essayât d'appeler du secours.

— Je vous ordonne de me laisser passer, dit-il cependant.

Le vieux Fédéroff ne bougea pas.

Le prince vit que ces hommes étaient résolus à tout.

Cependant son orgueil ne pouvait plier.

A l'idée de s'abaisser devant eux, il éprouvait comme un vertige. Il s'avança vers le vieillard pour le saisir, le frapper; mais Michel et son frère avaient prévu ce mouvement. Ils l'arrêtèrent.

— Vous osez porter la main sur moi?

— Ce n'est pas la main que vous avez autrefois osé porter sur nous, mais des lanières qui nous enlevaient les chairs. Alors vous étiez le plus fort; mais, en cet instant, c'est nous qui avons la force. La loi de la force, n'est-ce pas la seule que vous reconnaissiez? A vous de la subir. A genoux, à genoux, dit le vieillard, superbe, solennel comme un juge, et demandez pardon à Dieu et à vos victimes!

— Vous demander pardon, à vous, manants! s'écria le prince avec un rire strident.

La colère, une de ces colères folles qui le rendaient si terrible, le saisit. Il se rua sur Michel.

Alors Ivan et le vieux Fédéroff s'élancèrent sur lui, et parvinrent à le maintenir.

Ainsi réduit à l'impuissance, il suffoquait. Un tremblement convulsif le secouait. Ses yeux injectés sortaient de leurs orbites.

— Jurez que vous ne ferez pas arrêter Michel, reprit le vieux Fédéroff, implacable.

— Je le jure, balbutia le prince, qui éprouvait comme un étourdissement.

— Retenez-le ici, fit Michel, pendant que je fuirai.

Michel alors s'approcha d'Akoulina, lui serra la main et s'élança dehors.

Il rejoignit Koroleff qui l'attendait avec une télègue dans le bois de bouleaux attenant à l'habitation.

— Vite, à la fabrique, dit-il à Koroleff.

Et les chevaux s'élancèrent avec la rapidité du vent sur la route qui conduisait à la papeterie.

Le prince ne put sortir qu'une demi-heure après la

fuite de Michel. Il était fou de rage, de honte; et des idées de vengeance tournoyaient dans sa tête éperdue.

Quand il arriva sur la place de l'église, le pope, le startchina, les deux starostas et les plus anciens de Barkeloff l'attendaient pour lui présenter leur requête.

L'année avait été mauvaise. On avait acheté des machines coûteuses; on aurait beaucoup de peine déjà à payer l'impôt. Le mir implorait la générosité du kniaz et demandait un an pour s'acquitter.

Mais le prince n'écouta rien. Il entendit vaguement qu'on demandait un délai.

— Pas un jour, pas une heure, répondit-il. Vous êtes riches, les Fédéroff sont riches. Je ferai tout saisir. Vous n'êtes tous que des socialistes.

— Des socialistes! se récria le pope. Les Fédéroff, c'est possible, car ils ne mettent jamais le pied à l'église; mais tous ceux que vous voyez ici sont des hommes pieux qui aiment Dieu et le czar.

— Les Fédéroff sont socialistes?

— Ils prêchent constamment la révolte contre les nobles et les gens du fisc, dit le pope. Ils sont en continuelles relations avec les ouvriers de la fabrique, qui sont des révolutionnaires. A chaque instant, on voit rôder dans cette commune des visages suspects; et l'on ose même répandre cette odieuse calomnie, que ce sont des amis de la princesse qui tiennent ces discours subversifs, et propagent de mauvais livres.

— Avez-vous vu quelquefois des étrangers? interrompit le prince.

— J'ai aperçu souvent des ouvriers et des ouvrières de la papeterie se diriger vers la hata des Fédéroff.

Le prince se souvint alors de la demande que lui avaient adressée la veille ses ouvrières.

— C'est cela, c'est bien cela, dit-il.

Et sans en entendre davantage, il remonta dans son droschky.

— Pouvons-nous espérer, Excellence, supplia humble-

ment le startchina, que vous nous attendrez un p( u

— Pas un seul jour, répondit le prince. Empruntez aux juifs.

— Nous sommes déjà si obérés!

Pour toute réponse, le prince exaspéré donna un coup de poing dans le dos du cocher.

— A Krylow, dit-il.

Les trois steppeurs partirent ventre à terre dans la direction du bourg.

Il allait prévenir la gendarmerie de la présence de Michel, et requérir deux gendarmes pour l'accompagner à la papeterie.

## XLII

### LA FABRIQUE

Cette fabrique ressemblait à la plupart des fabriques russes.

Le prince, qui apportait tant de luxe, tant de somptuosité même dans ses palais, montrait, au contraire, une grande parcimonie dans l'entretien de ses usines. La papeterie, pendant longtemps improductive, avait été particulièrement négligée. Elle présentait donc, sous ce jour clair, malgré les teintes rosées de l'aurore, un véritable aspect de malpropreté et de désolation. Partout l'incurie, la boue, et, sur les murs, une couleur de suie. Des vitres cassées, des portes auxquelles il manquait un battant; dans la cour, çà et là des caisses brisées, des tombereaux chargés de chiffons, que les aigles (1) n'avaient point encore déchargés. Des feuilles de papier froissées, des loques, des briques éparpillées, traînaient sur le sol fangeux.

Sur les palissades éventrées, des haillons pendaient.

L'atmosphère était imprégnée d'une odeur fétide, écœurante, l'odeur du chiffon en décomposition.

(1) Chiffonniers (on les appelle ainsi en Russie).

Au contraire de nos fabriques françaises, généralement si soignées, la plupart des fabriques russes présentent un aspect misérable.

Grâce à l'appui de Wanda et de Raymond, Zobolewsky était devenu le directeur de cette papeterie, qui, dès lors, était entrée dans une voie prospère. Matcha dirigeait les ateliers de femmes.

Au bruit de la voiture de Wanda, Matcha était accourue pour la recevoir.

— Sont-ils encore là? demanda la princesse.

— Quelques-uns seulement; mais les autres reviendront tout à l'heure. Entrez, entrez, chère Wanda, vous allez voir du nouveau.

— Chabert est ici?

— Oui, et d'autres aussi.

— De Kieff, sans doute?

Matcha souriait malicieusement.

— Vous ne m'avez pas attendue? Chabert a pu vous prévenir assez tôt?

— Oui.

— Etes-vous nombreux?

— Vous verrez cela. Venez vite, car les ouvriers vont arriver; et il ne faut pas qu'on vous aperçoive.

Pendant que Zobolewsky remisait la voiture, Matcha faisait monter Wanda par un petit escalier fort malpropre et fort étroit jusqu'au cabinet du directeur.

Là, plusieurs personnages se trouvaient réunis autour d'une table, sur laquelle étaient posés des verres, un samovar et quelques bouteilles de kwass.

Sur un sopha, une femme aux cheveux blancs, mais encore belle, était étendue. Dans ses yeux, fixés sur la porte, se lisaient toutes les anxiétés de l'attente. Dès que Wanda parut, elle se leva, courut à elle, l'enveloppa d'une étreinte passionnée.

— Ma fille! ma fille! s'écria-t-elle. Enfin!

Quant à Wanda, le saisissement, l'émotion l'empêchaient de parler.

Elle n'aperçut donc pas tout d'abord les autres assistants.

— Quelle imprudence! exclama-t-elle tout à coup. Venir ic !

— Je ne vivais pas, répondit la princesse Alexandra. Le mouvement révolutionnaire me semble imminent. Vous sachant tous en danger, comment pouvais-je rester loin de vous?

Seulement alors Wanda regarda autour d'elle. Elle poussa un cri de surprise et de joie.

Elle venait de reconnaître Litzanoff et Padlewsky, tous deux déguisés, presque méconnaissables.

Litzanoff avait laissé pousser toute sa barbe. Il portait un affreux cafetan verdâtre et une casquette d'ouvrier.

Padlewsky était vêtu en marchand forain.

En voyant entrer Wanda, Litzanoff avait pâli.

— Quoi! fit-il, vous m'avez reconnu sous cet immonde costume?

— Je n'en vois que le côté moral, répondit Wanda émue et sérieuse, et je vous trouve superbe. Quant à vous, Padelwsky, vous êtes tout bonnement idéal. Mais comme il doit vous en coûter, monsieur l'aristocrate, de vous travestir ainsi? Et Raymond, comment n'est-il pas ici?

— Il va venir bientôt, dit Matcha. Il est allé à Krylow retenir une kibitka (1), pour le cas où votre fuite serait résolue.

— Je suis venue demander vos conseils à ce sujet, dit Wanda en regardant Padlewsky.

— Si jusqu'à présent, ma chère Wanda, répondit Padlewsky, nous avons été d'un avis opposé, c'est que votre fuite peut entraîner des conséquences graves pour le parti. Elle aura un retentissement qui provoquera très probablement une recrudescence de surveillance à l'égard des socialistes. Avant de vous la conseiller, il faut que nous soyons certains de toucher au moment décisif où la révolution deviendra possible. Enfin, jusqu'à présent,

(1) Télègue couverte.

nous avions espéré que vous amèneriez à nous le prince Stackelberg.

— A nous, cet homme ? repartit Wanda dont les narines se gonflèrent. Mais il ne viendrait à nous que pour nous trahir. N'y comptez pas, c'est une âme de boue. Il m'a demandée hier en mariage. Quand il connaîtra mon refus, je n'aurai pas désormais d'ennemi plus implacable. Enfin, Raymond a dû vous raconter ce qui s'est passé cette nuit même avec mon père. La situation est donc tellement tendue qu'il faut qu'elle casse. Je ne cours pas plus de dangers au milieu des socialistes que dans la maison paternelle, où je serai dorénavant exposée aux violences de mon père et étroitement surveillée.

— Wanda, ma fille chérie, s'écria avec épouvante Alexandra, ne reste pas un jour de plus dans la maison de ce tigre. C'est ta mère qui t'en prie, qui te l'ordonne. Souviens-toi de tout ce que j'ai souffert.

En ce moment on entendit des pas dans l'escalier ; et Zobolewsky introduisit Michel et Koroleff.

Michel, encore pâle et bouleversé, leur raconta en quelques mots le terrible drame auquel il venait d'assister.

En écoutant ce récit, le visage d'Alexandra exprimait tour à tour l'indignation et la terreur.

— Michel ! Michel ! suppliait-elle haletante d'effroi, fuyez tout de suite. S'il vous reprend, vous êtes perdu.

— Sans doute, dit Koroleff. Mais en ce moment nous ne pouvons bouger d'ici. C'est ici que nous avons le plus de sécurité. Jamais le prince ne pourra croire que nous nous cachons chez lui. Pendant que les gendarmes battront la campagne, le mieux à faire, à mon avis, est donc de rester tranquillement dans cette fabrique.

Padlewsky approuva ce conseil.

Cependant la princesse ne parut pas satisfaite. Elle montrait, au contraire, une vive agitation.

— Rester là, sous sa griffe ; c'est imprudent, c'est imprudent, répétait-elle.

— En tout cas, dit Michel, je ne puis partir que pendant la nuit. De jour, ce serait trop dangereux. En attendant, mon cher Padlewsky, donnez-moi des nouvelles de Pétersbourg et des régions que vous avez parcourues.

— Partout la fermentation est très grande et la propagande très active. La cause de la Révolution gagne du terrain dans l'aristocratie, dans l'administration, dans l'armée, dans la magistrature même. Nous avons à la troisième section des amis sûrs, et qui, à chaque instant, déroutent la police dans ses recherches. Maintenant, d'ailleurs, nous sommes assez riches pour imprimer au mouvement une impulsion plus vaste. J'ai apporté des fonds à nos amis de Kieff qui en manquaient. A Kieff, tout marche à souhait. Trois jeunes femmes du plus haut rang nous sont absolument acquises et se montrent pleines d'ardeur, de conviction, de dévouement. Chaque jour elles gagnent des adeptes à la Révolution.

— Quant à moi, dit Litzanoff, je viens de Karkow. Le nouveau gouverneur y exaspère la population. Pendant la guerre, il était, avec le grade de colonel de Cosaques, l'auxiliaire du prince Tcherkassky dans l'organisation de la Bulgarie. Il employait de tels procédés à l'égard des musulmans qu'il fut dénoncé par les consuls anglais, outrés de sa conduite barbare. Il fut rappelé : mais, au lieu de le destituer comme il le méritait, on lui conféra le grade de général, et on le nomma gouverneur de Karkow. Aujourd'hui, il traite les étudiants et les socialistes comme il traitait les Bulgares.

— Et peut-être avec plus de rigueur encore, ajouta Padlewsky; car sa haine contre les socialistes se complique d'une haine de famille. C'est le frère de notre illustre et héroïque ami, le prince de Krapotkine.

— Aussi, reprit Litzanoff, l'indignation à Karkow est-elle à son comble. Ses rapports au gouvernement sont d'une insigne mauvaise foi. Il attribue aux socialistes les sévices dont se rendent coupables ses Cosaques à l'égard

de nos amis. Il interdit aux étudiants toute réunion, même non politique. Toute fondation de secours mutuels est formellement prohibée; et, chaque fois que nos amis tentent de se réunir, on les disperse par des violences qui mettent leur vie en péril. Il y a trois jours, cinquante-deux étudiants ont été incarcérés sans preuves, sur de simples dénonciations. Et quels supplices ne leur fait-on pas subir dans les prisons! Aussi l'agitation est grande parmi la jeunesse, qui est résolue à répondre par la violence aux violences de la police. Dans une réunion tenue par les chefs de groupe, ce gouverneur barbare a été condamné à mort. Au reste, le récent procès de Véra Zassoulich a enflammé toutes les imaginations. On pense généralement qu'il faut commencer le mouvement avant le rappel des troupes.

— Eh bien! dit à son tour Padlewsky, la situation des esprits est la même à Moscou et à Pétersbourg; et l'organisation du parti a fait des progrès considérables. Depuis l'abandon qu'ont fait de leur fortune quelques-uns d'entre nous, nous pouvons mener largement l'œuvre de propagande. Nous avons partout des imprimeries clandestines; et maintenant la Russie est inondée de nos brochures et de nos journaux. Et vous, demanda-t-il à Michel, quelles nouvelles nous apportez-vous du Sud?

— Depuis l'émeute d'Odessa et le meurtre de Kowalsky, répondit Fédéroff, Odessa est en ébullition. Il en est de même à Kerson et à Ekaterinoslaw. La propagande y est ardente, intrépide, téméraire même; et ce qui me frappe d'admiration, c'est qu'on ne compte presque pas de traîtres parmi nous. La population même, malgré l'invitation adressée à tous les sujets bien pensants de l'empire, de dévoiler nos menées souterraines et de confisquer les feuilles prohibées, ne dévoile et ne confisque rien. Personne ne veut rendre ce service à une administration détestée.

— Maintenant, reprit Padlewsky, la question qui m'amène et qu'il importe de résoudre, est celle-ci : un mou-

vement d'ensemble est-il opportun, et quelle forme devons-nous lui donner?

— Le mouvement est opportun, s'écria Litzanoff. Mais, comme nous ne pouvons nous aligner au grand jour contre ces satrapes et contre leurs régiments de Cosaques, c'est la guerre au couteau qu'il faut leur déclarer.

— Ce n'est pas mon avis, dit Michel.

— Ni le mien, appuya Padlewsky. Les violences nuiront plus à notre cause qu'elles ne la serviront.

— Ce que nous combattons, ajouta Wanda, c'est la force brutale. Si nous nous servons des mêmes armes qu'eux, la victoire restera au plus fort. Il est à craindre que le plus fort ce ne soit pas nous.

— Nous n'avons pas le nombre; mais nous avons le courage, repartit Koroleff.

— Moi, je crois fermement, reprit Litzanoff, que c'est nous qui l'emporterons. La population, jusque dans ses couches les plus profondes, a rompu sa paix traditionnelle avec le gouvernement.

— Et j'ajoute, dit Zobolewsky, que non seulement les ouvriers, mais les paysans eux-mêmes viennent à nous. Dans ce district, il n'est pas une bourgade où, le moment venu, nous ne soyons certains de rallier à nous le plus grand nombre.

Cependant Michel Fédéroff hochait la tête d'un air de doute.

— Dans ce district et dans certaines bourgades, opina-t-il, c'est possible; mais pas d'illusion, je vous en conjure. Le paysan russe, en général, est encore trop ignorant; son intelligence est encore trop voilée pour que des idées abstraites y fassent un chemin aussi rapide. Les paysans sont comme les enfants; on ne peut leur présenter que des idées concrètes de justice élémentaire, et qui les touchent directement. Attendons donc pour agir qu'ils soient convaincus.

— Souvenez-vous, mes amis, dit à son tour Alexandra, des conseils du maître, de Bakounine, qui est mort dans

nos bras, et qui, jusqu'à son dernier soupir, n'a cessé de nous répéter que la Révolution, pour porter des fruits durables, devait être amenée par la lente infiltration dans les masses; que le despotisme devait tomber, non par un coup de force, par l'impulsion et le commandement de quelques individus, mais tomber sans effort, comme se détache de l'arbre le fruit mûr.

— Si nous attendons que tous les pieux mujiks de la sainte Russie soient enrégimentés sous le drapeau révolutionnaire, ce n'est pas nous qui verrons la révolution, dit Litzanoff.

— Vous êtes impatient comme tous les jeunes, repartit Michel. Voyez le chemin parcouru depuis dix ans. Il semble que l'idée révolutionnaire suive dans sa marche une progression géométrique. Avant cinq ans, deux peut-être, le césarisme tombera de lui-même par impossibilité de vivre.

— A la condition que nous y aiderons beaucoup, répliqua le fougueux Litzanoff. Oui, je suis parmi les impatients. La guerre au couteau! puisque celle-là seule, je le répète, nous est possible. Je dirai même qu'elle est absolument légitime. C'est une question de défense personnelle. On nous attaque, nous nous défendons. Mort donc à tous les policiers!

— Je suis de cet avis, approuva Zobolewsky.

— Et moi aussi, ajouta Matcha.

Le bruit d'une voiture, en cet instant, se fit entendre.

Matcha courut à la fenêtre.

— C'est le prince! exclama-t-elle effarée, le prince avec deux gendarmes!

Alexandra devint livide.

— Où vous cacher, Michel? s'écria-t-elle. On lui aura sans doute indiqué la direction que vous aviez prise.

— Non, ce n'est pas cela, tranquillisez-vous, dit Wanda. Il vient probablement parler à Zobolewsky de l'adresse des ouvrières. Vite, Zobolewsky, descendez, afin qu'on ne vienne pas vous chercher ici. Voilà d'ailleurs les ouvriers

qui commencent à se mettre au travail ; et je vois sur la route arriver les femmes.

Zobolewsky sortit aussitôt ; mais il rouvrit la porte.

— Tu sais, Matcha, qu'en cas d'alerte vous avez là une sortie sur les magasins.

— Oui, oui, je sais. Vite descendez ; car on va vous appeler.

Depuis dix-sept ans, la princesse Alexandra n'avait vu son mari. Elle s'avança jusqu'à la fenêtre.

— Tenez, regardez, dit-elle, l'œil en feu. C'est lui, toujours lui, l'Asiate (1) !

Tous s'approchaient de la fenêtre ; et, quand ils avaient vu, poussaient des exclamations indignées.

— Et nous sommes là, et nous regardons cela tranquillement, s'écria Litzanoff.

Il s'élança vers la porte ; mais Padlewsky et Michel lui barrèrent le passage.

— C'est moi qui irai, fit résolument Wanda.

— Y penses-tu ? se récria sa mère. Comment expliquer ta présence ici à pareille heure ?

— Ce serait nous perdre tous, dit Padlewsky, et augmenter la colère du prince contre ces malheureuses femmes.

Voici quel était le spectacle qui soulevait cette indignation.

De chaque côté de la grille, à l'entrée de la cour, se tenait un gendarme ; et à l'intérieur, le prince avec un fouet (2). Chaque ouvrière qui entrait, passait nécessairement devant lui et recevait un coup de fouet qui lui cinglait ou le visage ou les épaules.

— Voilà, leur disait-il, comment je traite les socialistes.

— Mais, Excellence, nous ne sommes pas socialistes, objectaient quelques-unes d'entre elles.

(1) Asiatique, terme de mépris employé en Russie pour désigner un homme barbare.

(2) Historique.

— Il n'y a que des socialistes, répondit-il, pour oser envoyer à leur maître des adresses comme celles que vous avez signées.

— C'est uniquement, Excellence, parce que nous avons des enfants, et que notre salaire ne suffit pas pour les nourrir.

— Jamais, jusqu'à présent, on ne s'est plaint des salaires; et jamais on n'a vu des enfants mourir de faim sur mes domaines. S'il n'y avait parmi vous des criminels pour prêcher la révolte, vous n'auriez pas osé m'adresser cette lettre arrogante et mensongère.

Toutes subirent l'outrage; mais on voyait dans leurs regards la haine et la colère étinceler. Enfin le tour de la dernière arriva. C'était une femme de trente ans environ, maigre, nerveuse, à l'œil indomptable.

— Excellence, dit-elle, j'ai cinq enfants et je suis veuve. Comment avec trente-cinq kopecks par jour, puis-je nourrir, loger, habiller cinq enfants et moi-même?

— En vérité, cela ne me regarde pas, répondit le prince avec dureté. Tenez, voici quelques roubles pour vos enfants.

Il jeta les roubles à terre avec mépris.

— Mais vous serez châtiée comme les autres, ajouta-t-il.

L'ouvrière, au lieu de ramasser les roubles, se campa fièrement devant le prince.

— Je ne suis pas une mendiante, fit-elle, mais une ouvrière. Je veux ce qui m'est dû; et je refuse une aumône.

A ces mots, le prince, furieux, leva son fouet. Mais l'ouvrière saisit ce fouet, et, avec une rage superbe, en frappa le prince. Puis se croisant les bras, intrépide :

— Maintenant, dit-elle, faites de moi ce qu'il vous plaira. Mais je me suis vengée, j'ai vengé mes sœurs. Si l'on me juge, il faudra vous juger aussi; car il ne vous est pas plus permis qu'à nous de frapper votre semblable.

Ce coup de fouet, ces paroles audacieuses et dignes

jetèrent le prince dans une sorte de démence. Il saisit cette femme, la jeta à terre, la piétina.

Les deux gendarmes regardaient cette scène, impassibles.

L'ouvrière ne poussait pas un cri, pas une plainte; mais elle continuait à injurier son bourreau.

— Arrêtez-la, garrottez-la. Conduisez-la à Krylow, ordonna le prince aux deux gendarmes.

Zobolewsky voulut s'interposer, présenter une observation.

— Êtes-vous donc aussi socialiste ? demanda le prince en le toisant avec un regard défiant.

Il s'éleva parmi les ouvriers présents à cette scène comme un sourd murmure.

Un instant auparavant, quand l'ouvrière l'avait frappé, il avait cru surprendre, venant de leur côté, une rumeur approbative.

Evidemment, tous ces ouvriers le haïssaient, tous approuvaient cette femme ; donc tous étaient socialistes.

— C'est bon, dit-il aux gendarmes. Attachez solidement votre prisonnière à la grille. Je désire que vous fassiez sous mes yeux une perquisition dans la fabrique. Je suis certain d'y découvrir des imprimés socialistes et les preuves d'une conspiration qui s'ourdit chez moi contre moi.

— Je vous assure, Excellence, hasarda Zobolewsky, que vous ne trouverez rien. Je réponds des sentiments de mes ouvriers sur ma tête.

Mais, en parlant ainsi, il ne put réprimer un certain tremblement dans la voix et le prince remarqua son trouble.

— Votre tête alors, dit-il, me semble singulièrement aventurée.

— Excellence, me suspecteriez-vous? fit le directeur en jouant la dignité offensée.

— Pas vous personnellement, mais tout le monde.

Marchez devant, je vous suis ; car je veux assister à cette perquisition.

En ce moment, arrivait un capitaine de gendarmerie suivi de quatre autres gendarmes. Il s'approcha du prince.

— Excellence, il y a des socialistes cachés ici. Un de nos agents nous a prévenus ce matin même qu'ils ont quitté Krylow cette nuit pour se rendre dans votre papeterie. Ce sont des chefs qui voyagent pour coordonner le mouvement révolutionnaire et prendre des mesures d'ensemble. Je suis donc obligé de procéder à une perquisition ; et je vous prie de m'excuser.

Le prince alors, se tournant vers Zobolewsky :

— Que pensez-vous de la déclaration que vient de me faire le capitaine ?

Zobolewsky paya d'audace :

— Je ne demande qu'à m'éclairer moi-même, répondit-il. Et si la fabrique recèle des révolutionnaires, je serai le premier à les livrer. Mais comment seraient-ils entrés sans que je m'en aperçusse ? Je cours chercher les clefs qui sont dans mon cabinet, et je vous conduirai partout moi-même. Vous interrogerez les ouvriers. Je vous désignerai ceux qui me semblent les plus disposés à la révolte.

Il s'engagea aussitôt dans l'escalier qui conduisait à son cabinet.

Le capitaine le rappela. La pensée que Zobolewsky pouvait être de connivence avec les chefs socialistes lui vint. Zobolewsky s'entendit appeler ; mais au lieu de redescendre, il se précipita dans son cabinet. Matcha avait vu les gendarmes. Les verres, le samovar et les bouteilles étaient déjà rangés ; Litzanoff et Koroleff avaient éloigné la bibliothèque ; la porte qui communiquait aux magasins était découverte. Koroleff allait l'ouvrir, quand Zobolewsky l'arrêta :

— Non, dit-il, pas encore. Elle est masquée de l'autre côté par une simple feuille de papier. Je vais les conduire d'abord dans les magasins ; car ils veulent faire une per-

quisition. Vous n'ouvrirez cette porte que lorsque nous aurons quitté la pièce voisine. Alors, Matcha, tu replaceras la bibliothèque devant la porte, et tu te rendras à l'atelier. Mais surtout, silence! silence!

Il descendit en hâte. Matcha poussa le verrou.

Quelques instants après, ils entendirent dans l'escalier des pas lourds et des cliquetis d'armes.

En passant devant le cabinet du directeur :

— Et cette porte-là, qu'est-ce ? demanda le prince, qui souleva le loquet.

Michel, Wanda et Alexandra reconnurent cette voix terrible. Ils tressaillirent; leurs visages devinrent blêmes.

Tous retinrent leur souffle.

Zobolewsky répondit avec calme :

— Tout à l'heure, Excellence, je vous l'ouvrirai ; mais les magasins d'abord.

Il entra précipitamment dans le magasin contigu à son cabinet; les gendarmes et le prince le suivirent. Ce magasin contenait le papier fabriqué, disposé par rames, dont quelques piles montaient jusqu'au plafond.

— Si le capitaine le désire, reprit Zobolewsky, j'appellerai des ouvriers pour remuer tout cela.

Par la disposition même des piles contre le mur, il était aisé de voir que rien ne pouvait être caché derrière.

— Il n'y a pas d'armoires? questionna le capitaine, qui sonda les murs avec la poignée de son sabre.

— Non, non, repartit le prince. Je me souviens qu'il n'y a là aucune armoire.

— Alors, dit Zobolewsky, assez haut pour être entendu par Matcha, nous allons passer dans la pièce voisine, où sont emmagasinés les produits inférieurs; puis, de là, dans le séchoir; puis dans l'atelier des plieuses ; et nous reviendrons, en faisant le tour, à notre point de départ. Nous visiterons alors mon appartement et celui de mon contremaître.

Dès que Matcha les eut entendus s'éloigner, elle poussa la porte condamnée, qui céda. Tous entrèrent alors dans le magasin.

Comme Zobolewsky recevait fréquemment des visites de propagandistes, cette porte avait été disposée ainsi en prévision des surprises de la police.

Matcha referma la porte, replaça la bibliothèque, et, suivant de point en point les instructions de Zobolewsky, descendit à l'atelier.

Après avoir fait le tour de la fabrique, le prince, ayant à sa suite les gendarmes, se trouva de nouveau en face de la porte qu'il avait cherché à ouvrir une demi-heure auparavant.

Dans son trouble, dans sa précipitation, Zobolewsky n'avait pu tout prévoir. Le prince remarqua que cette porte, qui avait résisté tout à l'heure, s'ouvrait maintenant sans clef; donc, quelques instants auparavant, cette pièce était occupée. Par qui?

Toutefois, il ne fit pas immédiatement part de cette remarque au capitaine ; mais son attention était éveillée.

Le capitaine examinait avec soin les volumes contenus dans cette bibliothèque.

Zobolewsky s'agitait beaucoup. Pour dissimuler son embarras, il ouvrait avec empressement tous les tiroirs. Il ouvrit également aux gendarmes la porte qui communiquait à la chambre de Matcha. Il avait hâte de sortir de ce cabinet.

— Pourquoi la porte de votre cabinet était-elle fermée tout à l'heure ? lui demanda le prince brusquement.

— Ma femme s'habillait sans doute.

Les gendarmes tournaient et retournaient tous les meubles.

Soudain le prince s'écria :

— Vous êtes tous des aveugles. Ne voyez-vous pas ces toiles d'araignée qui traînent sur le parquet ? Cette bibliothèque vient d'être dérangée. Ecartez-la, vous trouverez une issue.

En même temps, il regardait Zobolewsky dont le visage devint livide.

— Arrêtez cet homme, ordonna-t-il, car il est complice.

A l'instant, deux gendarmes lui mirent la main sur l'épaule, et voulurent l'emmener.

— Non, dit le prince. Garrottez-le, et gardez-le ici à vue; car vous n'êtes que cinq ; et peut-être sont-ils dix.

Puis, s'adressant à Zobolewsky :

— A présent que tout est découvert, parle, qui est là ?

— Personne que je sache, répondit Zobolewsky. A moins qu'en mon absence on n'y ait introduit quelqu'un.

— Tu mens. Tiens, regarde-toi dans ce miroir, tu es pâle comme un mort.

La bibliothèque était écartée; la porte venait d'être ouverte.

Par un mouvement rapide, Zobolewsky tira de sa poche son trousseau de clefs, et, le jetant par l'ouverture, au-dessus de la tête des gendarmes :

— Sauvez-vous ! cria-t-il à ses amis.

Ces gestes, ces paroles, c'était son arrêt de mort.

— Attachez-le, dit le prince, et sus aux autres ! Que deux de vous aillent à la porte du magasin, et dégainez, hachez-les.

Cependant dans le magasin, depuis qu'on avait entendu ouvrir la porte, on avait travaillé.

Les gendarmes se trouvèrent en face d'un véritable bastion de rames de papier.

— Renversez tout cela, commanda le capitaine.

Mais, derrière cette première muraille, Michel, Litzanoff et Padlewsky en élevaient une autre. Malheureusement, les clefs étaient tombées entre ces deux remparts.

Koroleff, agile comme un singe, malgré les revolvers des gendarmes, se glissa entre les deux piles de papier ; mais, au même instant, la première pile tomba sur lui.

Litzanoff, embusqué derrière la seconde, armé égale-

ment d'un revolver, fit feu sur les gendarmes. Le capitaine tomba ; un autre gendarme fut blessé.

Koroleff s'était dégagé, et luttait corps à corps avec le troisième gendarme.

Pendant ce temps, Padlewsky et Michel entouraient les deux femmes d'un nouveau rempart, que Raymond, armé aussi d'un revolver, défendait.

— Rapprochez-vous de la porte, leur cria Koroleff ; j'ai les clefs.

— Non, non, ne sortez pas, cria de son côté Zobolewsky, la porte est défendue.

Koroleff, avec une énergie, une force surprenantes, se débarrassa des étreintes du gendarme, et, saisissant un poignard qu'il portait à sa ceinture, le frappa mortellement.

Alors le prince rappela les deux gendarmes qu'il avait postés à la porte du magasin.

— Sortez, cria aussitôt Zobolewsky, la porte est libre !

Le prince ramassa un revolver, et, ajustant Zobolewsky à bout portant, fit feu.

Ce revolver n'était pas chargé.

Koroleff avait reçu un coup de sabre à l'épaule. Il perdait du sang; mais il luttait toujours. Il venait d'enfoncer son poignard dans le ventre d'un quatrième gendarme, qui tomba à la renverse.

Il ne restait donc debout qu'un gendarme.

Le prince héla les deux autres qu'il avait laissés en bas pour garder la grille.

Pendant ce temps, Zobolewsky s'était débarrassé de ses liens, et avait attaqué par derrière le dernier gendarme.

Kryloff alors descendit pour chercher main-forte.

— Vite, vite, dit Zobolewsky, le prince va revenir avec du renfort. Ne perdez pas une minute. Allez dans le second magasin, qui a deux issues. Raymond, Litzanoff et moi, nous arrêterons ceux qui viendront.

Le prince en ce moment entrait à l'atelier. Toutes les

machines étaient en mouvement; de tous côtés, s'élevaient le brouhaha, le vacarme strident d'une fabrique en activité. Les machines soufflaient, tapaient; les métiers geignaient; les roues ronronnaient; les courroies ronflaient; les appels, les coups de sifflet se croisaient dans l'air. Dans la cour, les chariots chargés de chiffons, les jurons des *aigles* qui appelaient en vain le contre-maître, le pas lourd et lent des chevaux assourdissaient et couvraient entièrement le bruit de la lutte.

Des ouvriers, avec leurs chemises serrées à la ceinture et leurs cheveux retenus par une courroie, des ouvrières en robes d'indienne fanées, qui traversaient la cour en hâte, levèrent la tête, et aperçurent le prince à une fenêtre, qui criait : A l'assassin !

Mais aucun ouvrier ne bougea. Ils étaient comme sourds ; car ils avaient été prévenus par Matcha.

— Vous êtes tous des lâches ! Ne m'entendez-vous pas? On massacre en haut les agents de l'autorité.

Même silence, même indifférence.

Alors le prince s'approcha de l'un d'eux, et lui secouant fortement le bras :

— Répondras-tu, quand je t'appelle?

— C'est à moi que vous parlez, Siatelstwo?

— On tue les gendarmes, te dis-je.

— Je n'ai rien à faire avec les gendarmes, répondit-il. Le gouvernement ne me paie pas pour les défendre.

En ce moment, Matcha entra.

— Montez donc, leur dit-elle. On veut assassiner Zobolewsky.

Tous alors quittèrent leur travail, et volèrent au secours de leur directeur, qu'ils adoraient.

— Zobolewsky est un socialiste, vous êtes tous des socialistes, s'écria le prince. Je vous ferai tous arrêter.

Zobolewsky et Koroleff étaient en effet aux prises avec les deux nouveaux gendarmes, qui s'étaient rendus à l'appel du prince, et qui bientôt furent mis comme les autres hors de combat.

Kryloff comprit qu'il était téméraire de résister plus longtemps, que ses jours même étaient en danger. Il regagna sa voiture.

La malheureuse femme qu'il avait châtiée si durement, et qui était toujours attachée à la grille, lui envoya une dernière injure.

— Tous socialistes! tous socialistes! répétait-il éperdu. Comment, dit-il à Ossip, tu ne m'as donc pas entendu, quand je criais au secours?

— Je n'ai rien entendu, répondit le cocher, je dormais. Votre Excellence m'a réveillé si matin!

— Tu mens.

Ossip se troubla visiblement.

Ainsi ce serviteur, qu'il croyait tout dévoué à sa personne, le trompait aussi!

Il rencontra Katia qui arrivait seulement. La route en cet endroit était absolument découverte; elle n'avait pu se cacher.

Le prince fit arrêter sa voiture.

— Où est Wanda? demanda-t-il à Katia d'un ton furieux.

— Au chalet, je suppose.

— Tu mens, misérable, s'écria-t-il hors de lui. Vous êtes sorties ensemble, je le sais. Où vas-tu?

— A la fabrique.

— Qu'y faire?

— Voir mon amie Matcha.

— Et ton ami Zobolewsky?

— Oui, Excellence.

— Elle aussi, socialiste!... Ecoute, Katia, veux-tu gagner deux cents roubles?... Dis-moi où est Wanda.

— Je crois, Excellence, qu'elle est au chalet, à moins qu'elle ne soit sortie, comme elle le fait souvent, pour une promenade matinale.

— Menteuse impudente!

Il saisit le fouet d'Ossip, et cingla le visage de Katia.

— Je saurai la vérité; et si j'acquiers la certitude que tu me trompes, je te ferai fouetter jusqu'au sang.

Il donna un coup de poing à Ossip, qui lança la troïka à toute vitesse.

Katia continua son chemin vers la fabrique. Elle les trouva tous en grand conciliabule.

Il fallait prendre sur-le-champ une résolution. L'hésitation n'était plus possible.

Alexandra voulait emmener Wanda. Elle craignait tout de la colère et de la vengeance du prince.

Raymond et Litzanoff insistaient vivement aussi pour ce parti.

— Non, non, se récria Wanda. J'ai chez moi des papiers compromettants qu'il faut que je détruise. Allez immédiatement à Krylow, où vous vous cacherez ce soir. Vous vous rendrez à Kieff, de votre côté. Quant à moi, je ne partirai que cette nuit avec Katia. Raymond et Koroleff viendront nous attendre à la petite sortie du jardin anglais.

— Et moi ? implora Litzanoff.

— Vous accompagnerez Padlewsky, Michel et ma mère, qui ont besoin d'un défenseur comme vous.

Il fut convenu que Matcha, Zobolewsky et la vaillante femme qui avait résisté au prince partiraient dans une troisième voiture.

Wanda embrassa sa mère avec effusion et partit.

Elle lança son trotteur dans la direction du château. Mais Katia lui répéta en quelques mots ce qu'elle avait répondu au prince.

— C'est bien. Nous serons arrivés avant lui, dit Wanda.

Et elle engagea son léger droschky dans un chemin de traverse, un de ces chemins russes où l'on risque mille fois en une heure de se rompre les os.

Elle arriva en effet avant son père.

Le prince, en rentrant, courut au chalet.

— La princesse ? demanda-t-il à l'un des karaoulnays.

— Elle est là.

— Elle n'est pas sortie ?

— Non, Excellence, je crois qu'elle dort encore, car tout est fermé.

— Et Katia n'est pas sortie non plus?

— Non, Excellence.

Le prince se prit la tête à deux mains.

— Ils sont tous coalisés contre moi, tous!

Il courut à l'appartement de Stackelberg, auquel il raconta les événements de la matinée, toutes les découvertes qu'il avait faites en quatre heures; car il n'était que huit heures du matin.

Stackelberg regardait attentivement le prince.

Son animation extraordinaire, son regard brillant d'un éclat inaccoutumé, la bizarrerie de son récit lui firent penser un instant qu'un dérangement subit s'était produit dans son esprit.

— Je le vois, dit le prince, vous me croyez fou. Non, non, mon cher, j'ai toute ma raison.

Il lui donna en effet de tels détails que Stackelberg dut se rendre à l'évidence. Ainsi, la veille encore, l'enquêteur doutait de l'existence des socialistes; et tout à coup ils se révélaient comme un parti formidable, plein d'audace, où se trouvaient des femmes intrépides, des hommes prêts au sacrifice de leur vie pour le triomphe de leurs idées!

— Puisque vous avez des pouvoirs discrétionnaires, lui dit Kryloff, il faut sur-le-champ prendre des mesures énergiques. Il faut télégraphier à Bielaja-Tzerkow d'envoyer main-forte et prévenir Heyking, le maître de la police de Kieff.

— Combien avez-vous d'ouvriers dans votre fabrique?

— Trois cents hommes et deux cents femmes.

— Cinq cents! s'écria Stackelberg. Je vais demander à Heyking un escadron de gendarmerie pour les arrêter et les diriger sur Kieff; car il n'y a pas dans la localité de prison assez vaste pour les contenir. Je cours à Krylow prendre toutes les mesures urgentes.

— Donnez surtout des ordres, reprit le prince, pour rechercher Michel Fédéroff, dont je vais vous remettre le

signalement. Il y a aussi à Barkeloff la famille de ce Michel qu'il faut également mettre sous les verrous.

— C'est bien. Je pars, fit Stackelberg.

— Toutefois je compte sur vous pour ce soir, ajouta Kryloff; car sans vous la fête serait incomplète.

— Alors la fête tient toujours ? Et... qu'a répondu la princesse ? Célébrons-nous les fiançailles ?

— Nous en parlerons à votre retour.

— La princesse refuse ?...

— Elle demande deux jours de réflexion.

Quand Stackelberg partit pour Krylow, les hôtes du prince commençaient à arriver.

L'un des premiers fut Alexis Vérénine.

Il était venu pour quelques jours dans sa propriété de Wolhynie.

En réalité, ce voyage n'avait qu'un but : revoir sa belle cousine.

## XLIII

### LES FIANÇAILLES

Wanda prit un repos de quelques heures, car elle se sentait épuisée par toutes les émotions de la nuit et de la matinée.

Comme elle ne pensait pas dormir la nuit suivante, il lui fallait réparer ses forces.

Quand elle s'éveilla, il était midi.

Elle entendit au dehors un brouhaha de voitures, de grelots, de rires confus. Les convives emplissaient le parc.

Elle demanda son courrier.

Katia, qui avait déjà dépouillé la correspondance, lui remit une lettre dont elle reconnut aussitôt l'écriture.

— Nadège ! s'écria-t-elle.

Et, à mesure qu'elle lisait, son étonnement grandissait.

Voici cette lettre :

« Ma chère Wanda,

« Je suis à Kieff. Je me suis rapprochée de toi, car je pense que toi seule pourras me donner de *ses* nouvelles. Si tu juges imprudent de m'écrire, appelle-moi, et j'accours.

« Tu dois savoir de quelle manière l'ingrat m'a abandonnée. En recevant ce grand coup dans le cœur, j'ai failli mourir.

« Pendant six semaines, j'ai été si gravement malade qu'on a désespéré de me sauver. Ma convalescence a été d'autant plus longue que, loin d'oublier mon Stepane, je pensais à lui chaque jour davantage. C'était une véritable obsession de plus en plus douloureuse. Si tu savais ce que j'ai souffert, ce que je souffre encore !

« Cependant j'ai voulu sérieusement suivre tes conseils. C'était d'ailleurs un moyen de me rapprocher de lui.

« Je me suis procuré des livres socialistes ; et depuis deux mois je suis abîmée dans cette lecture. Il est certain que j'y ai trouvé un véritable allégement à ma douleur. Cependant il y a encore bien des points obscurs dans mon esprit. J'espère que tu achèveras de m'éclairer.

« Donc je suis socialiste, presque aussi socialiste que toi et *lui*.

« Dès que le docteur l'a permis, je me suis fait conduire à la gare de Moscou. Me voici donc à Kieff, chez ma bonne amie, la comtesse Kousmine. Et qu'ai-je appris? Elle aussi est socialiste. Elle me dit que toute la jeunesse de Kieff est dans le mouvement révolutionnaire. Je ne t'apprendrai rien sans doute en te disant que tout le monde ici conspire.

« Il règne dans cette ancienne capitale de l'Ukraine comme un souffle de liberté. On sent qu'on est dans la

Petite-Russie. Ces Petits-Russiens sont bien réellement une race à part, plus fougueuse, plus ardente et pardessus tout intrépide.

« Ici, on croit à un grand mouvement très prochain; et, en effet, la révolte est dans l'air.

« Je ne vois autour de moi que des héros et des héroïnes admirables, sublimes, presque autant que toi.

« Mais je m'aperçois que je m'abandonne à un enthousiasme intempestif.

« A bientôt le plaisir de te voir et de te raconter tout cela de vive voix.

« Ton amie la meilleure,

« NADÈGE.

« Si mon infidèle est auprès de toi, parle-lui de moi; mais ne lui annonce pas mon arrivée. Je ne veux plus m'imposer à lui; je ne le reverrai que s'il le désire. »

— Pauvre Nadège ! soupira Wanda. Que ne puis-je lui rendre l'amour de son mari !

— La comtesse Kousmine ! fit observer Katia, n'est-ce pas la femme du général de ce nom ?

— Sans doute.

— Mais alors si, en arrivant à Kieff, nous descendions chez elle? Jamais on ne pourra soupçonner que la maison d'un général aussi dévoué à l'empereur recèle des socialistes.

— Tu as raison, dit Wanda. Je vais écrire à Nadège pour la prévenir de notre arrivée.

En ce moment, son kazatchock (1) lui remit un billet.

Elle reconnut l'écriture de Raymond.

Ce billet était ainsi conçu :

« L'enquêteur travaille de main de maître. On a fait évacuer la papeterie. Il y a eu collision entre les ouvriers et les gendarmes. Plusieurs tués et blessés. Les

(1) Petit garçon habillé à la cosaque, qui se tient à la porte pour recevoir les commissions et transmettre les ordres aux domestiques.

ouvrières, toutes arrêtées, sont parquées, empilées dans un hangar comme des animaux. Il vient d'arriver un escadron de gendarmerie de Bielaja-Tzerkow. Un poste de gendarmes est établi à la papeterie. La terreur règne dans le pays. Les Fédéroff sont également arrêtés. Akoulina est restée seule, mourante, dans son lit. Personne, à Barkeloff, n'ose aller lui porter secours. Michel vous supplie de lui envoyer quelqu'un.

« Croyez-vous qu'il soit prudent de fuir cette nuit? »

Wanda, après la lecture de ce billet, resta quelques .nstants songeuse.

Dans sa prunelle ardente, la pupille extraordinairement dilatée faisait paraître l'œil tout à fait noir.

Une indignation véhémente se lisait dans son regard.

— Je les vengerai tous, dit-elle à Katia.

Elle prit une plume, et traça rapidement ces simples mots en français :

« Rien n'est changé dans mes projets. A minuit donc. »

Katia regardait son amie avec une sorte d'effroi.

— J'ai été longue à me décider, fit Wanda; mais maintenant ma détermination est irrévocable.

Le mujick chargé de sa missive venait à peine de s'éloigner, que son père entra chez elle sans se faire annoncer.

— Eh bien! Wanda, dit-il, nos convives arrivent, et tu n'es pas encore habillée?

— Je réfléchissais. Je viens de prendre une grande résolution, répondit-elle.

— Quoi donc?

— Tu peux annoncer mes fiançailles avec Vassili de Stackelberg.

— Il serait vrai! exclama le prince stupéfait.

Katia regarda son amie avec inquiétude.

— Tu n'as pas cru, n'est-ce pas, reprit-elle gaiement, que je fusse mariée avec Raymond Chabert? J'ai voulu simplement t'effrayer et te punir de ta manie d'espion-

nage. Tu me pardonneras cette mauvaise plaisanterie en faveur de la décision que je viens de t'annoncer.

— En effet, dit le prince, c'était une horrible plaisanterie ; mais je te pardonne.

Et la serrant dans ses bras avec transport :

— Allons, chère enfant, ajouta-t-il, que désormais tous nos petits dissentiments finissent ! Je te jure que je ne t'espionnerai plus !

— Avoue-le, repartit en riant Wanda, tu n'es pas fâché de laisser ce soin à un autre, qui, je crois, s'en acquittera fort bien ; car je le soupçonne d'être un peu jaloux.

Ce consentement inattendu fit rayonner le visage du prince ; aussi accueillit-il ses hôtes avec une bonne humeur parfaite et ces grandes manières qui le faisaient passer pour l'un des hommes les plus élégants de l'empire.

De temps à autre, cependant, son front s'assombrissait, ses yeux étincelaient, ses traits se contractaient comme sous l'empire d'une impression pénible. C'était le souvenir de Michel et de l'humiliation que lui avaient fait subir les Fédéroff.

Vers quatre heures, Stackelberg revint, tout fier de ses exploits.

— Maintenant, dit-il, nous pouvons nous amuser en paix, le pays est calme.

Alors Kryloff, lui frappant amicalement sur l'épaule :

— Eh bien ! cher Vassili Antonowitch, voici votre récompense. Wanda consent à vous accorder sa main ; j'en suis le plus heureux des hommes.

— Il serait vrai ? s'écria l'enquêteur profondément ému.

— Mais oui ; et nous allons annoncer officiellement vos fiançailles. Et c'est pourquoi vous me voyez si joyeux.

Le dîner fut somptueux. Les repas russes sont de véritables noces de Gamache. On tient plus en général à la quantité qu'à la qualité des mets. Mais chez le prince le luxe était complet. La France fournit des cuisiniers au

monde entier. La prince avait donc un cuisinier français de la plus haute école. Depuis plus de huit jours, ce merveilleux artiste préparait les jambons d'ours, les filets d'élan, les pâtés de gelinottes et de coqs de bruyères, les sterlets du Volga. Car si la cuisine est française, il est cependant tels plats du cru qui ne se trouvent sur aucun menu occidental.

A côté de ces produits indigènes figuraient nos mets les plus recherchés.

Le service était splendide. Le luxe de table en Russie ne laisse rien à désirer.

Les pyramides de fruits alternaient avec les assiettes montées et les corbeilles de fleurs. Un cordon de bouquets de violettes entourait les nougats, les bombes et les petits fours.

Et derrière chaque convive se tenait, imperturbable, un domestique en habit noir, cravaté et ganté de blanc, prêt à satisfaire ses moindres désirs.

Tous les vins français des plus grands crus coulaient abondamment.

La gaieté était grande ; et l'on but à l'extinction du socialisme.

Après le dîner, les convives du prince eurent la surprise d'une fête vénitienne sur les bords du Dniéper.

C'était une nuit chaude et lourde, remplie d'effluves printanières. La lune brillait par intermittences. Elle jetait par moments des clartés vives, suivies de voluptueuses ténèbres.

Un orchestre de tziganes, au milieu d'un massif de grands arbres, faisait entendre ses accords harmonieux et bizarres.

Dans le parc, éclairé par des lanternes de couleur, se profilaient des groupes élégants. Les fraîches et vaporeuses toilettes éclairaient l'ombre de leur blancheur. Des couples disparaissaient au fond des allées sombres.

C'était féerique.

Wanda se montrait pour tous aimable, enjouée.

Son père la regardait avec étonnement, presque avec inquiétude : car cette gaieté dans le monde ne lui était pas habituelle.

Son regard, en effet, était fébrile ; son sourire, parfois amer et forcé. Il y avait dans son attitude comme un défi jeté à cette société qu'elle méprisait.

A onze heures, un feu d'artifice répandit dans les airs son joyeux éclat.

Stackelberg venait d'offrir son bras à sa belle fiancée.

— Oh! merci, merci! murmurait-il enivré.

— C'est une récompense, lui dit-elle, avec un coquet sourire, du zèle, de l'activité que vous avez déployés ce matin contre ces affreux socialistes; car décidément ils existent.

— C'est un miracle vraiment que la vie du prince ait été épargnée, repartit Stackelberg.

— Mais aussi, quel magnifique rapport vous allez rédiger ! Décidément, cher Vassili, je vois s'ouvrir devant vous un grand et brillant avenir.

— Dites : devant nous, chère Wanda ; car vous serez de moitié dans mes travaux et dans ma gloire.

En ce moment un feu de bengale les enveloppait de ses lueurs d'incendie.

Wanda avait une toilette étrange, grise et rouge.

Tout le devant de sa robe, froncé très menu, était de satin gris d'acier : on eût dit une cotte de mailles ; et, par derrière, cette robe se déroulait en une longue traîne de satin rubis.

Au milieu de ce feu de bengale, elle semblait éclatante comme une flamme. C'était la vierge prête au combat.

Son sourire ironique, sa beauté singulière, la faisaient ressembler à un ange rebelle.

Ce fut, dans toute l'assistance, un cri d'admiration.

— Superbe !

— Merveilleux !

— Brava !

— Hurrah pour le gracieux Béelzébuth !

— Vous êtes bien belle, en effet, dit Stackelberg, mais d'une beauté terrible. Si je vous aimais moins, vous me feriez peur.

— Et vous auriez raison d'avoir peur; car je suis en effet terrible, fit-elle d'un ton sarcastique. Savez-vous que pour m'épouser il vous faut un certain courage?

— Je suis brave. Vous n'en doutez pas, j'espère?

— Si, un peu.

— Comment? se récria Vassili.

— Je me rappelle certaine circonstance où vous n'avez pas précisément montré une très grande bravoure.

— Et laquelle, je vous prie?

— Vous souvient-il de ce pauvre Litzanoff?

Stackelberg tressaillit.

C'était la première fois que Wanda, depuis l'arrestation du comte, prononçait son nom devant lui.

— Eh bien? fit-il en affectant l'étonnement.

— Ne l'avez-vous pas provoqué en duel?

— En effet.

— Et cependant le duel n'a pas eu lieu?

— Litzanoff a été arrêté; et depuis son évasion, je ne sais où il perche; mais, si vous le désirez, je me mettrai à sa poursuite.

— Il est, paraît-il, dit négligemment Wanda, à Monte-Carlo, qui s'amuse à se ruiner.

— Il vous aimait, j'en étais jaloux. C'est pourquoi...

— Vous l'avez fait enfermer, interrompit vivement Wanda.

— Moi... je... vous supposeriez? protesta Vassili dans le plus grand trouble. Je vous jure...

— Ne jurez pas, dit Wanda avec un sourire forcé. Au surplus, vous n'avez fait que votre devoir, monsieur l'enquêteur. Si ce pauvre fou n'était pas encore socialiste, il était bien près de le devenir. Mais rentrons, voulez-vous? J'ai froid.

— Cependant, chère Wanda, je désire vous désabuser au sujet de ma conduite vis-à-vis de Litzanoff.

— Pourquoi ? Une femme pardonne tout, quand c'est l'amour, la passion qui pousse au crime.

— Vous appelez crime...

— Faire enfermer un innocent, repartit Wanda.

Ils étaient arrivés à l'entrée d'un salon, où l'on parlait politique.

Wanda quitta le bras de Stackelberg, et s'appuya au chambranle de la porte.

Cette porte était encadrée de ces portières de Karamanie, aux dessins brisés, rouges sur fond noir.

De graves personnages, réunis dans ce petit salon, discouraient sur les événements de la matinée, déplorant le développement que prenaient en Russie les idées démocratiques et socialistes.

— Mais enfin, que réclament-ils au juste, ces socialistes ? disait l'un d'eux.

— Une constitution.

— Ah ! bien, oui, une constitution, repartit un autre, il s'agit bien de cela ! Dites le renversement radical de tout ce qui existe en Russie.

— Mais, hasarda une petite voix flûtée et chevrotante, ce renversement radical n'est point ce qui m'effraierait. Mettant de côté notre magnanime empereur, si l'on me consultait, je ne sais trop ce que je conserverais dans notre sainte et abominable Russie. Voyons, messieurs, qu'admirez-vous dans nos institutions ? Est-ce notre magistrature, qui pèse la justice au poids de l'or ? Est-ce notre clergé, dont les bons pasteurs ne ramènent les brebis au bercail que pour les tondre ? Est-ce notre administration, peuplée d'Allemands rapaces, véritables sangsues qui nous sucent jusqu'aux moelles ? Est-ce notre armée, dont les chefs se gobergent aux dépens du malheureux soldat, qui crève de faim ? C'est à qui pressurera, tondra, fouettera, abêtira ce pauvre peuple russe.

Celui qui parlait ainsi était un petit vieillard à lunettes d'or, au visage jaune et ridé. Il avait l'air d'un professeur.

C'était un vieux kniaz, soupçonné jadis d'avoir trempé dans le complot de 1825.

Wanda lui jeta un regard de sympathie.

— Oh! vous, lui dit Stackelberg, vous avez toujours passé pour un révolutionnaire!

— Révolutionnaire amateur, repartit le petit vieillard. Les révolutionnaires ont bien leur utilité. Si les gouvernements n'avaient point, suspendue au-dessus de leurs têtes, cette épée de Damoclès, la révolution, ils nous ramèneraient bien vite au despotisme le plus asiatique; car il est dans l'essence même des gouvernements d'être abusifs. L'abus enfante l'abus. En Russie, qui est-ce qui nous gouverne? Est-ce le généreux et libéral Alexandre? Non, c'est Sa Majesté l'abus.

— Moi, dit un grave et replet personnage, qui semblait bien calé dans la vie, je suis conservateur libéral.

— Voyons, interrompit le vieux kniaz, entendons-nous. Conservateur veut dire : qui conserve; libéral : qui donne.

— Pardon, répliqua le gros homme, en humant un verre de champagne, écoutez-moi. Le peuple est bon, et je l'aime, je le défends au besoin. Le gouvernement est animé des meilleures intentions, et je l'admire. S'il n'a pu encore réaliser tous ses projets libéraux, c'est qu'il n'est pas servi par ses subordonnés. Sans doute la critique est salutaire; mais elle ne doit pas saper le principe d'autorité. Il nous vient de l'Occident un souffle mauvais, dont nous devons nous garer conmme d'un fléau social. Pauvre peuple! gémit-il d'une voix attendrie en engloutissant un second verre de champagne. Personne plus que moi ne compatit à ses misères. L'amélioration de son sort est l'objet de mes plus constantes études (troisième verre de champagne). Aussi repoussé-je avec horreur une révolution qui ne pourrait qu'aggraver sa situation.

— Et surtout la vôtre, ajouta le vieillard à lunettes.

Wanda écoutait cette conversation d'un air tantôt railleur, tantôt indigné.

— C'est l'économie politique qui, seule, peut améliorer le sort du peuple, prétendit un autre conservateur.

— Ah ! oui, parlons de l'économie politique, riposta avec sarcasme l'ancien révolutionnaire. Qu'a-t-elle déjà produit, cette science creuse ? A-t-elle diminué la misère, amené une meilleure répartition de la richesse ? Non. Elle a sanctionné, classé, réglementé tous nos vices sociaux.

— Eh bien ! moi, je soutiens, reprit le conservateur libéral, que l'économie politique qui développe la richesse et la religion qui moralise, voilà les deux seules panacées.

— Mais, messieurs, pour que la religion moralise, il faut y croire. Eh ! voyons, un mouvement de franchise ! Qui de vous a la foi ? Nulle part la classe éclairée n'est aussi sceptique qu'en Russie.

— Il faut bien cependant une religion pour le peuple, dit Stackelberg. C'est une consolation dans ses souffrances.

— Vous reconnaissez donc, repartit Wanda avec ironie, que le peuple souffre ?

— On ne peut nier ce qui est palpable.

— Sans doute, reprit-elle, on voit, on constate, on étudie même les souffrances du peuple. Mais que fait votre gouvernement pour les atténuer, pour les soulager ? Chacun pour soi, chacun chez soi, telle est la devise des heureux ; et vous vous étonnez qu'il y ait des socialistes ? Ce qui m'étonne, moi, c'est qu'un tel gouvernement soit encore debout. Le peuple n'est-il pas le plus fort ? s'il voulait !

— S'il savait ! dit le vieux kniaz.

— Mais quand les masses seront éclairées, reprit Wanda...

— Abusées, voulez-vous dire, interrompit un conservateur.

— Eclairées, insista Wanda. Quand elles connaîtront leurs droits...

— Quels droits?

— Leur droit à la vie, d'abord.

— Qui donc le leur refuse, ce droit?

— Vous. Oui, vous, qui êtes un million et qui accaparez toute la richesse d'un pays qui compte cent millions d'habitants. Tandis que ce million se gorge de tous les plaisirs, se vautre dans toutes les orgies, jette aux quatre coins du monde cet or si dur à suer par le pauvre mujick, lui, le travailleur, le producteur, l'homme utile meurt lentement de toutes les privations que lui impose une rétribution insuffisante de son travail. Et vous voulez que cela dure! Vous l'espérez? Vous êtes bien naïfs. Le peuple, je vous le dis, est las de travailler pour fournir à vos vaniteuses prodigalités. Pendant que ses enfants crient la faim, pleurent de froid, pendant que, pour toute distraction à son dur labeur, il n'a, lui, que l'abrutissante ivresse, qui du moins lui donne un instant d'oubli et d'insouciance, vous chantez les bienfaits de l'économie politique; vous attendez patiemment les douces et lentes réformes qui, sans troubler votre quiétude ni attenter à votre bien-être, donneront peut-être aux travailleurs quelques kopecks de plus par jour! Peut-être dans des siècles arriverait-il à ne plus mourir de faim! Et même alors quelle serait sa vie? Est-ce une existence digne d'une créature humaine, celle qui se passe tout entière à n'exercer qu'un membre, qu'un organe, qu'une case du cerveau, celle qui réduit l'homme à l'état de machine? Tous les êtres ont droit aussi bien que vous au complet développement de leurs facultés. Mais les temps sont proches. Vous connaîtrez les colères de ce bon et doux mujick depuis si longtemps courbé, battu, exploité. Il dort depuis plusieurs siècles; mais gare au réveil!

— Prenez garde, Wanda Petrowna, fit en riant Stackelberg, on va dire que vous êtes socialiste.

Wanda s'avança jusqu'au milieu du salon.

Derrière elle serpentait sa longue traîne rubis. Son corsage à reflets d'acier moulait sa poitrine. Des bracelets

d'acier fin enchâssaient des rubis énormes. A son cou scintillait un collier de même travail. Sur sa poitrine, un lézard de rubis fixait un bouquet d'anxoka.

Elle était éblouissante, étincelante ; mais l'éclat de ses yeux faisait encore pâlir sa toilette. Ils flamboyaient.

Guerrière intrépide, impatiente, elle oubliait toute prudence, et engageait à la face de tous le grand combat.

— Oui, messieurs, oui, je suis socialiste. J'étouffe à le cacher plus longtemps. Oui, je veux le renversement de ce régime asiatique. Je veux un ordre de justice et de liberté. « Zemlia y volia, » telle est notre devise. Vous demandiez tout à l'heure ce que veulent les révolutionnaires. Ecoutez-moi donc ; car je suis révolutionnaire. A bas tous les gouvernements oppressifs, qu'ils s'appellent royalisme, césarisme, dictature ou république bourgeoise ! Haine à tous les exploiteurs, qu'ils s'appellent nobles, usuriers ou patrons ! Haine à l'infâme police secrète, qui arrête, torture ou exile tous les esprits généreux de la Russie ! Haine à l'odieuse troisième section, dont M. Vassili Stackelberg est le digne représentant !

Elle le désigna par un grand geste plein d'un noble mépris.

Stackelberg eut un regard d'effarement. Tous les assistants croyaient rêver.

— Oui, reprit Wanda, je suis avec tous les martyrs, tous les pauvres, tous les faibles, contre les bourreaux, les riches, les puissants. Ce que nous voulons, c'est la justice pour tous, au lieu de l'arbitraire qui nous régit. C'est la suppression d'une magistrature vénale, d'un enseignement faux, d'une armée ruineuse. Ce que nous voulons, c'est la satisfaction de tous les besoins, de toutes les aspirations légitimes, non seulement pour quelques-uns, mais pour tous. Ce que nous voulons enfin, au lieu de toutes ces formes gouvernementales, toutes plus ou moins oppressives, c'est la libre fédération des corporations ouvrières. Ce que nous voulons encore, c'est que le

travailleur reçoive tout le produit de son travail; c'est que le capital, qui n'est qu'un élément fictif de la production, ne perçoive qu'une part restreinte des produits, au lieu de les accaparer tous. Oui, je suis socialiste, car je veux, avec tous les esprits généreux et justes de mon siècle, la complète rénovation de la société. Maintenant, monsieur l'enquêteur, qui vous entendez si bien à la chasse des socialistes, que ne me faites-vous arrêter? Voudriez-vous encore unir votre sort à celui de cette révolutionnaire?

Tout le monde s'entre-regardait.

Stackelberg éprouvait comme un vertige d'humiliation et de colère; car il comprenait maintenant que ces prétendues fiançailles n'étaient qu'une mystification.

Il régnait un silence plein de tempête. Le prince Kryloff venait de paraître à l'entrée du salon. Il avait entendu les dernières paroles de sa fille; mais il crut avoir mal compris.

— Que dis-tu donc, Wanda, demanda-t-il, qui consterne ainsi nos convives?

— Je dis que, depuis que j'observe, que je raisonne, que je comprends, que je juge, j'étouffe dans ce milieu de corruption, d'injustice et de servilisme. Je dis que je suis socialiste; et que celui surtout qui m'a rendue socialiste, c'est vous, prince Kryloff, qui opprimez autour de vous tous les faibles, qui exploitez les pauvres, qui battez vos valets comme des chiens. Quelle différence y a-t-il, dites-moi, entre vous et ceux que vous maltraitez ainsi? Le dernier de ces hommes vaut mieux que vous; car il a commis moins de crimes. Vous en avez presque tué deux cette nuit; vous avez ce matin fouetté des femmes qui avaient osé vous demander quelques kopecks de plus par jour pour nourrir leurs enfants; vous en avez piétiné une, parce qu'elle avait osé vous résister et vous punir. Il y a des lois en Russie; mais il n'y a pas de juges qui oseraient vous condamner. Donc, moi je vous juge et je vous condamne.

Elle traversa le salon d'un pas fier, et sortit au milieu du saisissement général.

C'était pour le prince trop d'émotions en un jour. En entendant sa fille parler ainsi, d'abord il vit devant ses yeux comme un brouillard de sang; puis il se raidit, essayant de lutter contre le bouillonnement qui l'envahissait. Il voulut répondre, s'élancer vers elle, la forcer au silence; mais ses jambes refusèrent de le porter, sa langue se colla à son palais.

Les dernières paroles de Wanda furent le dernier coup. Sa figure devint pourpre, puis violette, ses paupières tremblèrent, ses prunelles tournèrent affolées dans leurs orbites, puis elles prirent une effrayante fixité. Il chancela, poussa un cri :

— Arrêtez-la, arrêtez-la !

Et il tomba comme une masse inerte.

## XLIV

### LA FUITE

Personne n'avait osé arrêter Wanda.

La soirée avait été lourde, chargée d'électricité. La pluie commençait à tomber par larges gouttes. Les invités rentraient en foule.

En traversant un salon, elle rencontra Vérénine, profondément triste, et qui fut frappé de sa pâleur.

— Qu'avez-vous? Etes-vous souffrante?

— Je ne suis pas très bien.

Elle lui tendit la main et pressa celle de Vérénine avec plus d'affection que de coutume.

— Adieu! lui dit-elle.

— Comment, adieu? Vous partez?

— Je rentre chez moi.

— Wanda, dit Alexis, vous n'aimez pas cet Allemand. Ce n'est pas volontairement que vous l'épousez.

— Je ne l'épouse pas, répondit-elle avec un sourire amer. Je m'en vais.

— Où?

— Très loin.

— Mais encore, où?

— En Sibérie peut-être.

Elle était superbe. Vérénine, fasciné, s'attachait à ses pas.

— Je vous suivrai n'importe où, Wanda, si vous le permettez.

— Je ne le permets pas. Adieu!

Arrivée dans le vestiaire, elle prit un large waterproof qui l'enveloppait tout entière.

L'orage, un orage formidable, venait d'éclater.

Elle n'avait que de petits souliers de satin gris, ornés de bouffettes rubis, retenues par des boucles d'acier.

— De grâce, Wanda, attendez un peu, supplia Vérénine, vous allez vous mouiller les pieds.

— Oh! qu'importe! répliqua-t-elle railleuse.

Mais Vérénine, sans l'entendre, avec une force que Wanda ne lui eût pas soupçonnée, l'enleva dans ses bras et la porta ainsi jusqu'au chalet par une pluie battante.

— Eh bien! dit Wanda en riant, je ne vous supposais pas de pareils muscles. Vous pourriez réellement nous rendre des services; car ce n'est pas seulement une lutte morale que nous entreprenons, mais peut-être un combat corps à corps.

— Alors, je pars avec vous? demanda anxieusement Vérénine.

— Non, non, pas ce soir. Mais après-demain à Kieff, chez la comtesse Kousmine. Au revoir! et pas un mot sur la direction que je vais prendre.

Katia avait tout préparé pour la fuite.

Wanda revêtit en hâte cette sombre robe de voyage, sa robe de noce.

— Et maintenant, coupe mes cheveux, dit-elle à Katia.

Elle s'assit, enleva son peigne, et secoua sa belle chevelure, qui se déroula jusqu'à terre.

Katia, devant un tel sacrifice, involontairement recula.

— Pas ce meurtre, supplia-t-elle.

Mais Wanda, impassible, saisit les ciseaux, et avec une tranquillité sublime coupa une première mèche.

— Maintenant, dépêche-toi, Katia, nous n'avons plus de temps à perdre en sentimentalités et en mièvreries.

Sur ses cheveux coupés elle ajusta une perruque rousse. Et, pour cacher ses yeux admirables, qu'on ne pouvait oublier une fois qu'on les avait vus, elle mit d'affreuses lunettes bleues.

Elle dissimula ses traits sous un chapeau de quakeresse, et s'enveloppa de nouveau de l'immense waterproof.

Il était minuit. Malgré la tempête qui se déchaînait, Raymond devait les attendre.

En effet, il était à la petite porte du parc anglais avec une kibitka (1) attelée de cinq petits chevaux aux poils hérissés, des steppeurs endiablés, qui rongeaient leurs freins. Deux hommes étaient dans la kibitka ; un autre, à pied, maintenait les chevaux. C'était Koroleff.

Wanda reconnut bientôt Litzanoff assis dans la voiture à côté de Raymond.

— Eh bien ! lui dit-elle, vous voilà tous les trois?

— Oui, c'est Fédéroff qui l'a voulu ainsi, répondit Litzanoff. Il pense qu'il vaut mieux nous diviser en deux groupes et non en trois, afin d'être en force pour nous défendre en cas d'attaque.

— Et où nous retrouverons-nous?

— A Kieff, chez Mentikoff, l'imprimeur.

— Et cette kibitka, est-ce une voiture de poste?

— Non, dit Raymond. Je l'ai achetée ainsi que les chevaux. Nous ne serons donc pas obligés de nous

(1) Télègue couverte d'une capote de toile.

arrêter aux maisons de poste; attendu qu'il eût été ainsi trop facile de suivre notre piste.

Koroleff prit les rênes; et les cinq petits chevaux partirent d'un train d'enfer.

Les fugitifs n'emportaient aucun bagage.

Katia seule tenait sur ses genoux un petit coffret contenant les bijoux les plus précieux de Wanda et une somme assez importante.

A quoi bon des malles! Elles s'habilleraient et changeraient de déguisements selon les circonstances. Elles avaient dit adieu à la vie élégante, à toutes ses délicatesses, à toutes ses recherches, pour aborder la vie rude de l'apostolat, sans repos ni trêve.

La pluie avait cessé; le vent soufflait avec furie; et le tonnerre grondait toujours.

De temps à autre, des éclairs jetaient par saccades des lueurs vives sur le paysage.

Les quatre voyageurs ne parlaient pas. Ils sentaient tous que cette heure était solennelle et décisive dans leur existence.

Wanda, dans la précipitation de la fuite, n'avait pu penser. Maintenant, elle réfléchissait.

Y avait-il en elle de l'hésitation, de la crainte? Non. Elle était vaillante; mais il restait dans son cœur un sentiment de pitié pour son père.

Elle regrettait maintenant de s'être laissé emporter trop loin.

Elle pensait à la douleur foudroyante, peut-être mortelle, que son départ allait lui causer.

Et, malgré elle, son cœur se serrait.

— A quoi penses-tu, Wanda? demanda Katia.

Mais elle n'osa avouer à son inflexible amie le sentiment qui la troublait.

— Involontairement, dit-elle, je jette un regard sur le passé et un autre sur l'avenir.

— Tu regrettes? tu as peur?

— Non. Je voudrais avoir plusieurs existences pour les consacrer toutes à notre grande cause.

Il y a cent-vingt verstes du château du prince à Kieff. En Russie, le pays des grandes distances, cent vingt verstes, ce n'est qu'une promenade.

Les cinq petits chevaux hérissés couraient ventre à terre. Les vagues objets entrevus à la lueur des éclairs fuyaient en désordre de chaque côté du chemin comme une armée en déroute.

La tempête peu à peu s'apaisa. Les deux jeunes filles se laissèrent aller à un impérieux besoin de sommeil. Les cahots fantastiques, les soubresauts les plus durs ne les éveillaient pas.

Soudain, comme ils longeaient un bois, un coup de feu retentit derrière la kibitka; et l'on entendit à une faible distance le galop de plusieurs chevaux.

— Qu'est-ce donc? demanda Wanda qui s'éveilla en sursaut.

— Ce sont des gendarmes qui étaient en embuscade dans le bois, très probablement, répondit Litzanoff; mais ils auront affaire à forte partie.

Tous trois armèrent leurs revolvers.

Un second coup de feu se fit entendre.

Quatre gendarmes entouraient la kibitka.

— Rendez-vous, criaient-ils, brigands, assassins. Arrêtez!

Mais Koroleff, au lieu de s'arrêter, précipita sa course.

De leur côté, les gendarmes éperonnaient leurs chevaux avec rage.

Ils dépassèrent un instant la kibitka, et firent feu à la fois de leurs trois revolvers.

Les steppeurs se cabrèrent.

L'un d'eux, blessé à la tête, s'abattit.

Il fut néanmoins entraîné par les autres à plus de deux cents mètres.

Mais un second s'enchevêtra dans les rênes et tomba également.

Koroleff alors arrêta la voiture.

Litzanoff et Raymond firent feu.

Wanda et Katia tenaient aussi leurs revolvers, prêtes à tirer.

— Conservez vos coups, leur dit Litzanoff. Quand nous aurons déchargé nos revolvers, vous nous passerez les vôtres.

Litzanoff et Raymond tirèrent chacun leurs six coups.

Un gendarme roula à terre, et son cheval s'enfuit à travers champs.

— C'est bien, fit Litzanoff, la partie est égale : trois contre trois.

Ils prirent les revolvers des deux jeunes filles pendant qu'elles rechargeaient les leurs.

Une faible lueur commençait à blanchir l'Orient, et éclairait vaguement la lutte.

La toile de la kibitka fut percée de plusieurs balles.

— Couchez-vous dans la voiture, dit Litzanoff aux deux jeunes filles. Un second gendarme est blessé. Nous aurons bientôt raison des deux autres.

— N'êtes-vous pas atteint? demanda Wanda.

— Non, une légère blessure à l'épaule.

— Et vous, Raymond?

Au même instant, une balle le frappait en pleine poitrine.

Wanda poussa un grand cri.

— Il y a des femmes, s'écria l'un des gendarmes. Ce sont bien eux.

Raymond néanmoins tira son dernier coup de revolver. Puis il regarda s'il était blessé.

— Ce n'est rien, dit-il, la balle s'est aplatie sur mon carnet.

Le combat continua quelques instants encore.

La toile de la kibitka était maintenant criblée de balles; mais aucune n'avait pu atteindre les deux jeunes filles, couchées dans le fond de la voiture.

Un troisième cheval s'était abattu. Les deux autres poussaient des ruades accompagnées de hennissements sinistres.

Le cheval du gendarme déjà atteint tomba soudain sur le flanc, entraînant avec lui son cavalier.

Les deux autres gendarmes, croyant les rebelles plus nombreux, abandonnèrent le combat et s'élancèrent dans la direction de Bielaja-Tzerkow, dont on apercevait à l'horizon les clochetons et les coupoles.

Il n'y avait pas de temps à perdre; car ils allaient certainement revenir avec du renfort.

Les fugitifs descendirent de voiture; Koroleff et Litzanoff avaient une grande habitude des chevaux. Ils examinèrent les cinq steppeurs : deux étaient hors de service; les trois autres pouvaient continuer la route.

Ils rajustèrent les traits tant bien que mal.

Pendant ce temps, Katia était allée s'assurer si les deux gendarmes tombés étaient bien morts. L'un d'eux respirait encore; et quand elle lui souleva la tête, il ouvrit les yeux, de grands yeux hagards.

— Qui poursuiviez-vous? lui demandà-t-elle.

— Les socialistes de Krylow.

— Quels ordres avez-vous reçus?

— D'arrêter toutes les voitures allant de Krylow à Kieff.

— Et de tirer sur les voyageurs?

— Oui, s'ils faisaient résistance, répondit-il d'une voix faible. Les socialistes, les socialistes, Djagguernot (1)! Les démons! Sainte Vierge! ayez pitié de moi!

Il s'évanouit de nouveau.

Alors Katia tira de sa poche un calepin. Elle en arracha deux feuillets sur lesquels, avec un crayon rouge, elle traça ces mots :

« Tué pour avoir tiré sur des socialistes. »

Et, avec des épingles, elle attacha ces deux feuillets sur la poitrine des deux gendarmes.

Il fallait maintenant changer d'itinéraire, éviter Bielaja-Tzerkow.

(1) Juron russe.

Au lieu de continuer leur route, ils s'engagèrent dans le bois.

Après avoir fait quelques verstes dans la forêt, les fugitifs aperçurent, venant à eux, un homme vêtu d'une sorte de tunique croisée sur la poitrine et serrée à la taille par une large ceinture de cuir.

Il avait la mine et l'allure énergiques. Cependant il baissait la tête sous son grand chapeau, comme pour dissimuler ses traits.

Mais en passant à côté de lui, Koroleff, qui cherchait à voir son visage, arrêta soudain son attelage.

— Zakhareff! s'écria Litzanoff. Vous ici! Où allez-vous donc?

Mais, avant de répondre, Zakhareff plongea un regard inquisiteur et hésitant dans la voiture.

— Vous pouvez parler, reprit Litzanoff. Ce sont des amis.

— Eh bien! nous avons ce matin, là, tout près, une réunion des principaux ouvriers socialistes et paysans de Bielaja-Tzerkow et des environs. Nous avons appris hier, par le train de deux heures, ce qui se passait du côté de Krylow : la révolte de la papeterie du prince et la chasse qu'on faisait à tous les suspects. Plusieurs ouvriers ont pu s'échapper et sont arrivés hier soir à Bielaja-Tzerkow, ils ont pensé qu'on allait faire probablement une rafle générale, et qu'il était urgent de se réunir pour se concerter. Nous avons aussitôt prévenu les amis. Nous serons bien une cinquantaine. Si vous vouliez les voir?

— Non, c'est impossible, répondit Litzanoff. Nous sommes attendus à Kieff. Nous venons déjà de subir une attaque de gendarmes. Nous ne pourrions nous arrêter sans danger.

— Mais, au contraire, dit Wanda, si l'on pouvait cacher la voiture dans un fourré, nous nous arrêterions une heure ou deux. Nous dépisterions ainsi les gendarmes, qui certainement vont se mettre à notre poursuite. Il me semble d'ailleurs fort important d'assister à

cette réunion, afin de mettre nos amis au courant du mouvement dans les campagnes.

— Oui, approuva Zakhareff, cet avis me paraît sage. Nous allons remiser votre voiture dans la maison du garde, un des nôtres; nous le chargerons d'épier le passage des gendarmes; et je vous conduirai au lieu de la réunion.

Au bout d'une demi-heure, après avoir suivi un chemin qui n'était indiqué que par de légères encoches, de distance en distance, sur le tronc des arbres, ils arrivèrent dans une sorte de clairière entourée d'une haute et épaisse futaie, d'où s'élançaient de noirs sapins aux rameaux solennels et des bouleaux argentés, au feuillage tremblant.

Ainsi que l'avait annoncé Zakhareff, une cinquantaine d'ouvriers et de paysans s'y trouvaient réunis : les uns vêtus de blouses ou de cafetans, les autres d'armiacs, ou de la chemise russe, et chaussés ou de bottes de cuir ou de laptis (1).

La plupart étaient debout, adossés à des arbres, les autres assis, qui sur des troncs coupés, qui sur de grands sapins couchés à terre.

Ils étaient immobiles, silencieux.

Le paysan russe, en général, tient à la fois du sauvage et de l'esclave. Du sauvage il a les instincts indomptés, des énergies inattendues, qui couvent, et qui, à un moment donné, peuvent se déployer en actes héroïques. De l'esclave, il a tous les vices qu'ont nécessairement développés en lui de longs siècles de servage. Il est menteur, rusé, voleur, indolent. Mais, sous son épaisse enveloppe, il cache un esprit fin, délié, subtil même; et, comme nos paysans bretons, s'il est superstitieux, il est doux, patient, dévoué, d'une abnégation et d'une fidélité dans ses attachements à toute épreuve.

Mais les habitants de l'Ukraine ont un type plus méri-

(1) Chaussures du peuple faites avec des écorces d'arbre tressées.

dional, plus vif, plus énergique. Ils descendent de ces anciens Zaporogues qui luttèrent avec tant d'héroïsme pour leur indépendance. Ils en ont conservé les allures franches et fières.

Au milieu de la clairière, un orateur populaire parlait avec simplicité et en même temps avec une ardeur de conviction qui semblait impressionner vivement son auditoire.

— Quel est celui qui parle ? demanda Raymond.

— Le charpentier Alexeioff, répondit Zakhareff. Il est très écouté et exerce dans le pays une véritable influence.

Dans un langage sobre et robuste, il dépeignait les misères des paysans, les souffrances de l'ouvrier des fabriques, obligé de travailler dix-sept heures par jour pour un salaire dérisoire, son impuissance à sortir de la misère ; puis le fardeau des impôts, l'arrogance des patrons et des contre-maîtres, et par-dessus tout cela ces trois fléaux : le fonctionnarisme, la police et l'armée.

— Et l'on vante, ajouta-t-il, les réformes du czar; mais, malgré l'ignorance où l'on voudrait le retenir, le peuple comprend que le gouvernement, soit qu'il prétende émanciper les paysans, soit qu'il décrète le service militaire obligatoire, ne fait que retourner de vieux habits. Aussi pour nous tirer du gouffre de la misère, ne devons-nous compter que sur nos propres forces. Le moment est venu de secouer ce joug odieux. Que la forte main du paysan se lève et réduise en poussière tous ces suppôts de la tyrannie, tous ces bourreaux du peuple ! Ce sont eux qui ont commencé la guerre en arrêtant, emprisonnant des ouvriers inoffensifs. Nous sommes dans le cas de légitime défense; et le droit est pour nous. Regarderons-nous plus longtemps, impassibles, ce spectacle épouvantable ? Notre devoir comme notre intérêt, c'est de renverser ce gouvernement asiatique.

Alors Wanda s'avança au milieu du cercle.

La présence d'une femme n'étonna personne, tant on

a l'habitude en Russie de voir les femmes mêlées au mouvement révolutionnaire.

Elle combattit avec une chaleur inspirée les conclusions d'Alexeioff. Puis elle s'abandonna à une improvisation passionnée. Au lieu de s'adresser seulement à l'intérêt personnel, elle s'attacha, dans ce langage simple et noble que le peuple comprend mieux encore que tout autre, à faire vibrer chez ses auditeurs les sentiments de justice et de fraternité. Elle conseilla surtout la sagesse, la prudence.

— Ne concentrez pas vos regards sur le pays qui vous entoure, reculez un peu les limites de votre horizon. La Russie est un pays immense. Une action isolée amènerait d'inutiles massacres. Attendez pour agir que ceux qui tiennent les fils de la propagande révolutionnaire vous donnent le signal. Peut-être attendrez-vous des années encore. Mais que sont quelques années, si la patience peut assurer le succès de la révolution?

La première partie du discours de Wanda avait été écoutée avec un recueillement admiratif. La seconde souleva quelques murmures. Zakhareff à son tour prit la parole.

— En effet, dit-il, une action d'ensemble est difficile, une action partielle est dangereuse. Mais il y a le combat d'escarmouche, d'embuscade. Exterminons, anéantissons tous ces vils fonctionnaires : juges, gouverneurs, maîtres de police, soldats, gendarmes, tous ceux enfin qui se font les instruments de la tyrannie, les persécuteurs du peuple et des socialistes. Ce sont des ennemis personnels contre lesquels nous avons le droit et le devoir de défendre nos bourses et nos vies. Ne viennent-ils pas, eux, de faire massacrer nos enfants dans une guerre injuste et épouvantable? Et nous les ménagerions? Ce serait de la lâcheté. Or, le Petit-Russien n'est pas lâche. Nous le leur prouverons.

Wanda chercha encore à réfuter cette théorie de l'assassinat, qu'elle voyait se répandre, non sans effroi, jusqu'au sein du peuple.

Mais des murmures couvrirent sa voix.

Tout ce qu'elle put faire admettre, c'est qu'ils ne prendraient aucune résolution, ne commettraient aucun attentat, sans avoir reçu le mot d'ordre, soit de Kieff, soit de Pétersbourg.

Après avoir discuté et réglé certains détails de propagande et d'organisation, la réunion se sépara.

— Comme les Français de 93, dit Wanda en poussant un soupir, les révolutionnaires russes seront submergés par le flot populaire.

— Et cela vous ferait hésiter?

— Non, oh! non, répondit-elle. Fais ce que dois, advienne que pourra. L'idée avant tout, au-dessus de tout. Les individus ne viennent qu'après. Quoi qu'il en soit, je suis heureuse de cette épreuve. Je vois que l'idée révolutionnaire a pénétré dans les couches profondes du peuple; et ma conviction est qu'elle n'en sortira plus.

Quand ils rejoignirent leur voiture, le garde, que Zakhareff avait placé en vedette sur le bord de la route, leur dit qu'une escouade de gendarmes venait de passer, qu'ils avaient observé attentivement les lieux, l'avaient longuement questionné; puis avaient continué leur route au grand galop de leurs chevaux.

— Nous leur avons encore échappé cette fois, dit Koroleff.

Le garde avait réparé les traits, et les trois petits chevaux, maintenant reposés, repartirent ventre à terre.

Au sortir de la forêt, non loin de la route, ils aperçurent un camp de Tziganes.

Leurs voitures étaient arrêtées sur le bord du chemin, et deux maigres haridelles broutaient l'herbe fine qui croissait entre les mousses.

— Il me vient une idée, dit Wanda; si nous échangions notre voiture avec l'une des leurs et nous déguisions en Tziganes? Car on va donner notre signalement dans toutes les directions, et avant ce soir nous serons arrêtés.

Tous approuvèrent.

La proposition, appuyée de deux cents roubles, fut joyeusement acceptée par les misérables nomades.

Katia prit les vêtements de la Znakharka (1), et Wanda, ceux de la musicienne de la troupe. Elle enveloppa sa tête d'un fichu bleu, passa à son cou un collier de sequins, et suspendit en bandoulière une balalaïka (2). Raymond, Litzanoff et Koroleff échangèrent également leurs blouses d'ouvriers contre des haillons de Tziganes.

Ce travestissement, opéré avec beaucoup d'entrain et de gaieté, fut une diversion aux anxiétés du voyage.

Les fugitifs poursuivirent leur route en évitant les hameaux et les bourgs. Ils laissèrent à gauche Vasilcoff; et, vers huit heures du soir, les chevaux étant exténués, ils s'arrêtèrent dans un village bien connu de Litzanoff et de Koroleff.

Au moment où ils descendaient de leur carriole, deux capotes grises (3) sortaient du cabaret où ils s'apprêtaient à demander un gîte pour la nuit.

Les gendarmes les examinèrent d'un œil défiant. Le teint pâle et les mains blanches de Wanda leur inspirèrent des soupçons. Ce n'étaient là ni le teint ni les mains des Tziganes. Ils les sommèrent aussitôt de décliner leurs noms.

Les fugitifs n'avaient pas prévu le cas. Ils hésitèrent dans leurs réponses. Cette hésitation acheva de mettre en éveil les policiers.

— Ne voyez-vous pas, dit Koroleff, que je suis un pitre déguisé ?

Il enleva sa perruque rousse, et montra ses cheveux crépus.

— Où es-tu né ? lui demanda l'un des gendarmes.

— Sous un arbre.

— Quels sont tes parents ?

(1) Sorcière.
(2) Guitare.
(3) Les gendarmes russes portent de longues capotes grises.

— Mon père est un corbeau et ma mère est une pie (1).

Le gendarme devint pourpre de colère.

— Entrez ici, marauds!

Et les deux gendarmes les poussèrent tous les cinq dans le cabaret.

Les cabarets russes se ressemblent tous. Ils se composent généralement d'une petite pièce d'entrée sombre et d'une grande chambre appelée beelaïa-isba, ou chambre claire.

Cette chambre est divisée par une cloison derrière laquelle se tiennent les maîtres du logis.

Dans cette cloison est pratiquée une ouverture au-dessus d'une large table, où s'étalent, sur des gradins, des flacons de spiritueux.

Dans la partie antérieure, mise à la disposition du public, se trouvent, pour tout mobilier, un banc circulaire fixé à la muraille, deux ou trois futailles vides et une table au-dessous de l'image sainte.

Litzanoff et Koroleff connaissaient ce cabaret; ils s'y étaient plusieurs fois arrêtés dans leurs pérégrinations. Le cabaretier était socialiste, et répandait en secret les brochures que lui remettait Litzanoff.

Plusieurs fois il avait provoqué chez lui des réunions, dans lesquelles Litzanoff et Koroleff avaient exposé les idées révolutionnaires.

En entrant, Koroleff ayant échangé avec lui un coup d'œil, il les avait aussitôt reconnus, et avait compris le danger de leur situation.

— Vous prétendez que nous ne sommes pas des Tziganes, dit Koroleff aux gendarmes. Eh bien! éprouvez nos talents. Voici la Znakharka qui vous dira le passé, le présent et l'avenir. Et voilà une artiste qui défierait les plus grandes cantatrices de Pétersbourg. Quant à moi, il n'est pas un danseur steppien qui puisse m'être comparé.

(1) Réponse habituelle des vagabonds russes devant la justice.

Ce disant, il étendit à terre son vieux cafetan troué.

Et s'adressant à Wanda :

— Assieds-toi là, prima donna, et chante-nous la danse des poignards.

Wanda s'assit à la turque, et aussitôt commença un chant bizarre qu'elle avait autrefois entendu chanter dans les steppes, et qu'elle avait noté.

De temps en temps, un accord sur la balalaïka accompagnait cet air étrange.

Sa voix résonnait comme un pur cristal. Elle chanta une mélodie douce, lente d'abord. Peu à peu, elle enfla le son, accéléra la mesure et éclata tout à coup en notes aiguës, déchirantes ; puis, insensiblement son chant s'évanouit dans l'espace en notes filées d'une mélodie enivrante.

Ce chant sauvage, par son mépris de toutes les lois harmoniques, laissait dans l'âme un voluptueux saisissement. Koroleff, dans sa danse, suivait ce thème échevelé.

Il commença doucement, à petits pas ; il piétinait, piaffait ; puis soudain il s'élança d'un bout à l'autre bout de la salle.

Et son pas se ralentit. Il se baissa jusqu'à terre, rampa presque ; puis il se coucha tout à fait.

Alors Wanda fit une pause ; puis elle partit de nouveau d'une voix sourde, voilée, tremblante ; et tout à coup chanta encore de toute la fougue de sa voix.

Et Koroleff, qui avait repris sa danse, en rampant et en piétinant, faisait mille bonds, tournait sur lui-même comme un fuseau.

— Jivo, jivo (1) ! criait-il.

Wanda précipita son chant ; et lui, redoubla de vitesse. C'étaient des trépignements, des évolutions, des bonds, des pirouettes à donner le vertige.

Ces gendarmes, comme tous les Russes, passionnés pour la musique et la danse, étaient fascinés, étourdis.

(1) Vite, vite.

— Evidemment, se disaient-ils, ce ne sont pas là des conspirateurs.

Et, tout en regardant, appuyés contre le comptoir, ils vidaient les verres que leur versait incessamment le cabaretier.

Le chant de Wanda, la danse de Koroleff et le vodka les enivrèrent tout à fait.

Ils s'assirent sur le banc; et leur tête somnolente machinalement rythmait le chant.

Wanda s'arrêta un instant de chanter.

Alors un des gendarmes se redressa :

— Encore, encore, dit-il, continuez, continuez.

Mais il arriva un moment où ils ne dirent plus rien. Tous deux avaient glissé à terre, et dormaient.

Aussitôt les fugitifs s'esquivèrent. Les chevaux furent rapidement attelés, et reprirent leur route dans la direction de Kieff.

Pour éviter de nouvelles surprises, ils suivaient les chemins impraticables, en faisant de longs détours et des haltes fréquentes, afin de laisser reposer leurs chevaux. Ils voyagèrent encore toute la journée du lendemain. Cependant, vers la nuit tombante, Koroleff examinant le paysage :

— Nous approchons de Kieff, dit-il.

En effet, ils arrivaient au sommet d'une colline ; et un spectacle superbe se déroulait devant eux. La sainte ville de Kieff offrait à leurs regards son magnifique panorama estompé des vapeurs dorées du couchant.

Kieff, construite sur des hauteurs, avec des maisons entourées de jardins, présente un aspect verdoyant, pittoresque et charmant.

Ces hauteurs sont couronnées par de majestueux édifices.

C'est d'abord la forteresse, et, non loin de là, le célèbre lavra (1) de Kievo Pestchersk dont les catacombes con-

(1) Monastère.

tiennent les ossements des saints martyrs. Plus loin, on aperçoit l'église de la Dîme, l'une des plus anciennes de la Russie, et tout au fond, les flèches et les dômes de l'église Saint-André.

Au bas, dans la vallée infinie, se déroule en miroitant le flot bleu du Dniéper.

— Il nous faut entrer dans la ville par le faubourg de Vasilcoff, dit Koroleff. Nous laisserons notre équipage dans la première auberge venue; et nous nous dirigerons à pied chez Mentikoff, où, espérons-le, nous trouverons nos amis sains et saufs.

Mais à peine avaient-ils dépassé les premières maisons, qu'une escouade de gendarmerie leur barra le passage.

Litzanoff et Koroleff voulaient lutter; mais Raymond et Wanda reconnurent aussitôt l'inutilité de la résistance.

Soit qu'ils eussent été vendus par les Tziganes, soit que les gendarmes, sortis de leur ivresse, eussent télégraphié à Kieff, leur signalement était donné; car on ne les interrogea même pas. Ils eurent beau protester; on ne voulut rien entendre.

— Ecoutez, dit Koroleff à ses camarades, si l'on me reconnaît, je suis perdu. Il faut donc que je m'évade, coûte que coûte, d'abord pour aller instruire nos amis de ce que vous êtes devenus, et ensuite pour aviser avec eux aux moyens de vous tirer des griffes de la police.

Les gendarmes entouraient la voiture, et la firent ainsi traverser le faubourg populaire de Vasilcoff, puis le faubourg Lipki, le quartier aristocratique de Kieff. Ils les conduisaient devant leur colonel Heyking, grand maître de la police de la ville.

Koroleff épiait le moment favorable pour tenter son évasion. La carriole allait au pas. Peu à peu la foule s'était massée sur leur passage, et suivait avec curiosité.

Arrivés dans la rue d'Alexandrowskaïa, entre le château des Fleurs et la maison du riche industriel Brodsky,

au moment où deux voitures se croisaient à côté de la leur, Koroleff, armé d'un revolver, sauta lestement de la carriole.

Un gendarme l'aperçut, se précipita à bas de son cheval, courut dans la direction qu'il avait suivie, criant :

— Arrêtez ! arrêtez !

Mais Koroleff se perdit dans la foule, qui ne fit aucun mouvement pour arrêter le fugitif.

A l'attitude silencieuse et railleuse de cette foule, on devinait une population profondément hostile à la police et au gouvernement.

La demeure d'Heyking était à l'autre extrémité de la ville.

Raymond avait pris les rênes des mains de Koroleff.

Litzanoff put se rapprocher de Wanda. Jusqu'alors, par égard pour Raymond, il n'avait osé parler de son amour.

Ces deux journées passées auprès d'elle avaient ravivé sa passion avec une véhémence nouvelle. Plus d'une fois, en traversant la forêt, il avait eu la pensée folle de l'emporter dans ses bras, de se jeter à ses pieds et de la forcer à écouter ses déclarations délirantes.

Le soin même que Wanda mettait à éviter son regard portait au paroxysme sa violence amoureuse.

Plus d'une fois aussi l'idée lui était venue de tuer Raymond, ce pauvre mari fictif qui lui portait ombrage. Il était jaloux des moindres paroles que Wanda lui adressait et des regards même qu'elle laissait tomber sur lui.

Et cependant, relativement, pendant ces deux jours, il avait été heureux.

Entendre le son de sa voix, boire ses paroles, se noyer dans son regard, s'enivrer de son image, c'étaient là d'immenses bonheurs.

Aussi, en se voyant sur le point d'être désormais séparé d'elle pour toujours peut-être, fut-il pris d'un désespoir sans borne.

— Wanda, lui dit-il d'une voix sourde, étranglée, à la pensée que tout à l'heure... qu'en ce moment, je vous vois pour la dernière fois, il me semble que toutes les fibres qui me retiennent à la vie se déchirent.

— Toujours! fit Wanda avec reproche.

— Mon amour ne s'éteindra qu'avec mon dernier souffle. Vraisemblablement, si l'on me reconnaît, je serai expédié en Sibérie; mais les glaces de la Sibérie ne pourront apaiser le feu qui me dévore. Avant de nous quitter, peut-être pour jamais, de grâce! un mot, que j'emporte et conserve au fond de mon cœur.

Wanda lui tendit la main. Il la prit avec transport, et la serra longuement.

— Moi non plus, je ne vous oublierai pas, Stepane, dit-elle de sa voix grave et vibrante.

En ce moment, ils longeaient le boulevard Bibikoff, où se trouvait la maison du colonel Heyking.

Wanda s'enveloppa de son waterproof, et de nouveau cacha ses yeux sous des lunettes bleues.

## XLV

### L'OFFICIER BLEU.

Dans toutes les villes russes de quelque importance, la troisième section se trouve représentée par un colonel ou un capitaine de gendarmerie.

Il porte l'uniforme bleu clair. Ses fonctions ne sont nulle part déterminées ni limitées d'une manière légale; mais il est connu de tout le monde comme le surveillant du gouverneur, le surveillant de toutes les autorités, de tous les fonctionnaires de la province.

Il a le droit en effet de s'immiscer dans toutes les affaires d'une certaine portée et de demander qu'on lui en rende compte.

Cet officier est généralement un homme affable, aux

manières distinguées. Il est membre honoraire de toutes les sociétés de bienfaisance; mais il est en même temps le chef d'une classe d'individus dont il ne reçoit la visite qu'après le coucher du soleil, et avec lesquels il traite des questions dont aucun bon sujet ne doit s'inquiéter.

Aussi aimable que bleu, il écoute d'un air bienveillant toutes les plaintes qu'on lui adresse, et engage ordinairement le plaignant à en référer à l'autorité compétente, en ajoutant qu'elle jouit de toute sa confiance.

D'ailleurs, il n'est jamais corruptible. Il ne déteste rien tant que le bruit et le scandale; il s'efforce d'être extrêmement poli; et il cherche à rester en bons termes avec tout le monde; car il sait qu'au moindre sujet de plainte, il serait éloigné. Mais il lui arrive plus souvent d'éloigner les autres, soit qu'il les fasse expédier en Sibérie ou dans la solitude de quelque province située sur le versant occidental de l'Oural, soit qu'il *recommande* un fonctionnaire, et obtienne pour ce dernier la mise à la retraite sans pension.

C'est donc l'homme le plus redouté de la ville; car pour lui il n'existe aucune considération de personnes. Il rend compte de tout ce qui mérite l'attention de son supérieur, le général des gendarmes, le chef de la troisième section (1).

Le colonel Heyking, maître de la police de Kieff, était le type de ce personnage à la fois aimable et féroce.

Il était jeune encore, bel homme, avec la figure ronde et pâle, encadrée de grands favoris roux.

Ce fut devant lui qu'on introduisit les quatre fugitifs ; car il avait donné l'ordre exprès de lui amener tous les voyageurs suspects.

Il les examina attentivement; puis, s'adressant à Wanda avec une extrême déférence :

(1) *La Société russe par un Russe*, traduit par Ernest Figurey

— Veuillez, je vous prie, ôter ce fichu et ces lunettes.

Au ton qu'avait pris Heyking, Wanda se vit reconnue.

Elle enleva ses lunettes.

— Il est impossible, princesse, dit galamment Heyking, de vous oublier quand on vous a vue une fois.

Puis se tournant vers Katia :

— Cette jeune fille est sans doute votre femme de chambre; et voici, ajouta-t-il sévèrement, en désignant Raymond, monsieur Chabert?

Devant Litzanoff, il resta hésitant.

— Un ouvrier de la fabrique, sans doute? demanda-t-il à Wanda.

— Colonel, dit Wanda, puisque vous êtes si perspicace, je vois qu'il est inutile de vous rien cacher. M. Chabert est mon mari. Quant à ce jeune homme, il est simplement attaché comme serviteur à la personne de M. Chabert. Il n'est aucunement responsable de ma fuite; et je vous prie de le rendre à la liberté.

— Son nom? interrogea Heyking.

— Yvan Zméioff. Maintenant, colonel, ajouta-t-elle, ne nous est-il donc pas permis de voyager sans avoir à en rendre compte à la police?

— Et vous, princesse, pouvez-vous me dire également pourquoi vous vous êtes ainsi travestie?

— Parce que je quittais la maison de mon père, qui refusait de reconnaître mon mari pour son gendre.

— Et c'est pour échapper aux recherches de votre père que, la nuit dernière, ces messieurs ont tué deux gendarmes sur la route de Bielaja-Tzerkow?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, répondit Wanda.

— Veuillez venir tous les quatre signer votre nom sur cette feuille de papier, dit Heyking.

Tous les quatre signèrent.

Il examina attentivement ces quatre signatures, et les rapprocha de deux feuillets de calepin qui étaient sur son bureau, les compara attentivement sous la lumière de la lampe.

Se tournant vers Katia :

— Votre calepin, je vous prie.

Katia avait déguisé son écriture; cependant elle se vit découverte. Elle pâlit.

— Je n'en ai pas, répondit-elle.

Mais Heyking avait remarqué sa pâleur.

— Si vous ne me le remettez à l'instant, je vous ferai fouiller.

Katia remit son calepin au colonel, qui l'examina, et vit que plusieurs feuillets en avaient été arrachés.

Il rapprocha les deux feuillets déchirés, sur lesquels étaient écrits au crayon rouge les mots : « Tué pour avoir tiré sur des socialistes. »

— Vous le voyez bien, dit Heyking, vous vous êtes vous-mêmes dénoncés comme socialistes. Je ne vous le cache pas, votre cas est fort grave.

— Nous n'avons tué, repartit Raymond, que parce que nous avons été attaqués. La nuit étant profonde, nous ne pouvions voir quels étaient nos agresseurs.

— Et vous dites, reprit Heyking, que vous êtes mariée avec M. Chabert sans le consentement du prince?

Wanda prit des mains de Katia le coffret où étaient enfermés leurs papiers et leurs bijoux. Elle en tira son acte de mariage.

Le maître de police le lut avec attention et curiosité.

— Il est, en effet, parfaitement en règle, dit-il en le rendant à Wanda.

Et avec une politesse exquise, il ajouta :

— En vérité, princesse, je suis désolé de la nécessité où je me trouve de maintenir votre arrestation. Mais vous savez que le prince Stackelberg a des pouvoirs discrétionnaires auxquels je dois obéir. Je vais immédiatement lui télégraphier que vous êtes ici; car il vous cherche au sud, pendant que vous êtes au nord. Dès demain il sera à Kieff, et décidera lui-même de votre sort.

A ces mots, Wanda se sentit envahir par une sueur

froide. Elle fut épouvantée des conséquences de son imprudence. Elle avait mortellement blessé cet homme, qui pouvait se venger d'une manière terrible, non pas seulement sur elle, mais sur ses deux amis: Litzanoff, un évadé; Raymond, un étranger suspect.

Litzanoff avait tressailli à la pensée de se retrouver en face de Stackelberg; mais ce n'était pas de peur, c'était de haine.

— Toutefois, princesse, reprit Heyking avec la même aménité, je ne vous regarde pas comme ma prisonnière, et je ne veux point vous traiter comme telle. Si vous voulez bien, ainsi que M. Chabert, accepter pour cette nuit l'hospitalité dans mon hôtel...

En ce moment, Wanda vit étinceler le regard de Litzanoff.

Elle comprit sa pensée, elle devina sa jalousie.

— Ne pourrais-je garder auprès de moi ma femme de chambre? demanda-t-elle.

Mais le colonel répondit d'un ton ferme qui n'admettait aucune insistance :

— En attendant l'arrivée du prince Stackelberg, Katia Lavinska et celui que vous appelez Ivan Sméioff, seront conduits à la forteresse.

Il donna des ordres aux gendarmes présents, salua froidement et sortit.

## XLVI

### L'IMPRIMERIE CLANDESTINE.

Non loin du grand Lavra de Kievo-Pestchersk, dans un quartier paisible et honnête, le quartier aristocratique de Kieff, se trouvait l'imprimerie de Mentikoff. Il était à la fois éditeur et imprimeur de livres pieux et d'images saintes, fournisseur du monastère et de tous les pèlerins qui venaient visiter les tombeaux des martyrs.

Ce monastère vend des reliques à toute la Russie. Le Russe, quand il n'est pas sceptique, est très superstitieux. Il a une foi très grande aux amulettes et une profonde vénération pour ses saints.

Il n'est pas une chaumière en Russie, où l'on ne voie collées contre la muraille des images représentant la Vierge ou le saint patronymique du maître du logis.

Les images de Mentikoff étaient moins grossières que celles de Souzdal et par conséquent plus recherchées. Sa fabrication étant considérable, il occupait un grand nombre d'ouvriers.

Afin d'éloigner tout soupçon, il affichait une grande dévotion, ainsi que ses compositeurs et ses dessinateurs, qui tous étaient, comme lui, socialistes.

Dès que la journée était finie, les ouvriers offraient de travailler sans rémunération pour l'œuvre révolutionnaire ; et les saintes presses de Mentikoff confectionnaient les brochures socialistes les plus incendiaires. Et brochures et imprimés révolutionnaires étaient enveloppés d'images saintes et expédiés dans des ballots de même forme et de même dimension que ceux qui contenaient les livres de piété.

C'était chez Mentikoff qu'étaient descendus Alexandra, Michel, Padlewsky, Matcha et Zobolewsky.

Leur voyage s'était effectué sans encombre. Habillés comme des gens de basse condition, ils étaient entrés dans l'imprimerie, qui occupait tant de monde, sans attirer aucunement l'attention.

Koroleff les rejoignit vers onze heures du soir, et leur apprit la terrible nouvelle.

Mais il leur annonça en même temps qu'il croyait avoir trouvé un moyen de délivrer les quatre prisonniers.

— De grâce ! s'écria Alexandra, ne perdez pas de temps, mon brave Koroleff; Kryloff et Stackelberg vont certainement arriver. Il faut que Wanda et ses amis soient hors de leurs atteintes.

En cet instant, la comtesse Kousmine, Nadège et Vérénine entraient.

Vérénine ayant annoncé à Nadège l'arrivée de Wanda, tous trois étaient fort inquiets de ne pas l'avoir vue encore.

La comtesse Kousmine était en relations fréquentes avec Mentikoff. Elle pensait avoir par lui des nouvelles de la fugitive; et Nadège, des nouvelles de son mari.

Quand Nadège apprit que Stepane était de nouveau arrêté, elle faillit s'évanouir.

— Il est perdu! il est perdu! s'écria-t-elle. Koroleff, sauvez-le, sauvez-le une fois encore; et ma fortune est à vous; et je vouerai ma vie entière à l'œuvre révolutionnaire.

— Disposez de moi, dit Vérénine à Koroleff. Pour délivrer nos amis, je suis prêt à donner ma vie. Je suis d'ailleurs, moi aussi, socialiste; je veux avec vous la révolution.

Dans la soirée, un certain nombre d'étudiants, les meneurs les plus actifs du parti révolutionnaire de Kieff, ayant appris que Padlewsky et Michel, deux membres du comité révolutionnaire, se trouvaient chez Mentikoff, vinrent prendre le mot d'ordre.

— Exécuterait-on la sentence de mort prononcée contre Heyking? Telle fut la question à l'ordre du jour.

Depuis trois mois, malgré l'avertissement que lui avait envoyé le comité, il n'avait cessé de persécuter les socialistes. Les arrestations de la soirée comblaient la mesure.

Dans l'intérêt même des prisonniers, Michel et Padlewsky conseillèrent d'attendre encore.

## XLVII

### LES ÉPOUX FICTIFS

En entrant dans la chambre unique que Heyking avait assignée à Wanda et à Raymond pour y passer la nuit,

Raymond ne put se défendre d'une palpitation violente. Mais le calme de Wanda lui eut bientôt rappelé son rôle de mari fictif.

Wanda, brisée de fatigue, s'étendit sur un divan.

— Asseyez-vous là, Raymond, lui dit-elle en lui désignant un siège. Eh bien! cher ami, voici le moment des épreuves. Que va-t-il advenir de vous? Je ne suis pas inquiète de mon sort. On aura des égards pour moi, à cause de mon rang, de ma fortune. Mais la justice russe est loin d'être égalitaire. Mon père et Stackelberg vous poursuivront de leur haine. C'est une condamnation à l'exil en Sibérie qui vous menace. Peut-être, quand vous m'avez donné votre vie, ne prévoyiez-vous pas que votre dévouement vous mènerait aussi loin?

— Si, chère Wanda, j'ai tout prévu; et je n'ai pas hésité.

— Aujourd'hui, vous ne regrettez rien?

— Rien absolument. Ce serait à recommencer, je recommencerais.

— Mais vous, qui n'êtes pas habitué aux températures boréales, pourrez-vous supporter les froids sibériens?

— Je vous ai donné ma vie, Wanda. Pour moi, la plus grande amertume, ce sera d'être séparé de vous.

— Que vous êtes bon! Raymond.

Elle lui tendit la main.

Raymond, pour dissimuler son trouble, se leva, ouvrit la fenêtre.

— Pas moyen de s'échapper, dit-il; il y a sous cette fenêtre une sentinelle qui nous garde.

Il alla à la porte :

— Fermée à clef! Malgré toute sa politesse, toute sa galanterie, le colonel Heyking nous tient sous les verrous.

— Mais j'ai confiance dans l'esprit inventif de Koroleff pour nous tirer de là, repartit Wanda. Enfin, si vous étiez condamné, je demanderais à vous suivre, Raymond. Ne suis-je pas votre femme? Or, jamais l'empereur n'a re-

fusé à une femme l'autorisation de suivre son mari en exil.

— Vous me suivriez en Sibérie, Wanda ? s'écria Raymond d'une voix altérée par l'émotion.

— Oui, je le dois, et je le ferai.

— Mais vous n'êtes pas ma femme. Croyez-vous que je prenne au sérieux ce lien fictif ?

— A mes yeux, ce lien fictif m'oblige plus que si j'étais réellement votre femme.

— Non, non, je n'y consentirai jamais. L'œuvre, d'ailleurs, vous réclame ici.

— Il y a une moralité supérieure aux intérêts mêmes de la propagande : c'est la justice et la bonté, dont nous ne devons jamais dévier, mon ami. Vous vous êtes dévoué à moi aveuglément ; je vous dois, en retour, affection et dévouement ; et je tâcherai de m'inspirer de ces femmes sublimes, mesdames Mourawieff, Volkonsky, Narychkine et princesse Troubetskoï, qui, en 1826, suivirent en Sibérie leurs maris, les héros de décembre. Il y a chez la femme slave un courage héroïque qui lui rend faciles les plus grandes abnégations. Aussi était-ce pour toutes ces nobles femmes une joie, un vrai bonheur d'accompagner leurs maris en exil. On entendit la mère de la princesse Troubetskoï lui faire cette menace : — « Sophie, si vous n'êtes pas sage, vous n'irez pas en Sibérie. » Prévenues qu'elles seraient privées de domestiques, elles acceptèrent joyeusement la perspective de se faire ménagères ; et on les vit se vêtir d'étoffes grossières, apprendre la cuisine avec ardeur, manger du pain noir et boire du qwass, afin de s'habituer aux occupations et à la nourriture du peuple. Et vous pensez que moi, qui suis socialiste, j'hésiterais à suivre ces généreux exemples ? Sans doute, vous êtes un grand cœur, vous me pardonneriez de vous abandonner ; mais je me ferais horreur à moi-même si j'acceptais la liberté, quand vous avez sacrifié la vôtre pour moi.

— Qui vous dit que ce soit à vous seulement que j'aie sacrifié ma liberté ? Vous n'admettez donc pas que j'aie,

moi aussi, une conviction à laquelle je me dévoue entièrement? Avant de vous connaître, n'avais-je pas déjà donné ma vie à l'œuvre de régénération sociale? Laissez-moi du moins ce mérite plus élevé que celui d'un dévouement personnel.

— Je vous connais, Raymond, je lis dans votre cœur. Je ne doute point de l'élévation de vos sentiments. Mais vous fussiez-vous jeté avec cette ardeur dans le mouvement révolutionnaire d'un pays étranger, si je ne vous y avais entraîné ?

— Ma chère Wanda, repartit Raymond, je n'ai pas plus que vous le préjugé des nationalités. Que le mouvement parte de Russie, d'Allemagne, d'Angleterre ou d'Amérique, peu importe! Quand il éclatera, il entraînera fatalement tous les peuples qui aujourd'hui ont conscience de leurs droits politiques et sociaux. Le principe monarchique ne se soutient plus qu'à l'aide des baïonnettes. La féodalité industrielle qui a remplacé la féodalité du moyen âge, est moins barbare sans doute, mais tout aussi odieuse et abusive, et la répartition de la richesse presque aussi inique. J'ai la conviction absolue que les temps sont mûrs pour une transformation universelle, politique et économique. Elle est prochaine; et ceux qui auront préparé ce mouvement colossal auront conquis un nom glorieux dans l'histoire de l'humanité. Voilà, chère Wanda, à quelle idée je dévoue ma vie, trop heureux d'avoir à côté de moi dans cette noble tâche une compagne comme vous, trop heureux de marcher dans le sillon lumineux que vous tracez devant moi.

Wanda saisit de nouveau la main de Raymond et la pressa avec effusion.

— Vous êtes généreux, Raymond; je suis fière de porter votre nom. Je vous avais bien jugé. Je savais que, quels que fussent les événements, je n'aurais jamais avec vous de déceptions; et c'est pourquoi je vous ai choisi.

— Je n'y ai aucun mérite, mon amie, repartit Raymond,

ému de ces témoignages d'affection. Il est autour de vous des hommes tout aussi généreux, tout aussi dévoués.

— Vous voulez parler de Stepane?

— Oh! ne croyez pas que le moindre sentiment de jalousie...

— Je ne vous crois aucun sentiment bas. Stepane, comme mon cousin Vérénine, ne se dévouent qu'à moi. Chez eux, l'idée est secondaire; et c'est pourquoi j'ai moins de confiance en eux qu'en vous.

En ce moment, un laquais du colonel entra, apportant une collation.

— Mangerez-vous? demanda Raymond.

— Parfaitement, mon ami. Nous ne devons pas nous laisser accabler par les revers. Une arrestation, c'était un cas prévu. Je m'attends à tout de la part de la police; je suis donc préparée à tout. Pour résister à la souffrance, à la fatigue, pour pouvoir commander à ses nerfs, il faut se nourrir. Donc, mon cher Raymond, faites comme moi, et prenons courageusement notre parti de ce qui nous arrive.

Leur repas terminé, Wanda s'étendit tout habillée sur le lit, et engagea Raymond à se coucher sur le divan.

— De grâce, dit-il, pour la première et la dernière nuit que nous passons ensemble, permettez-moi de me coucher à vos pieds.

Il s'enveloppa d'une fourrure, et s'étendit sur le tapis, devant le lit de Wanda.

Wanda dormit, assez calme; mais Raymond ne put trouver le sommeil; malgré sa fatigue, il était agité, fiévreux. L'affection que lui avait témoignée Wanda l'avait profondément touché. Et il avait trente ans, et il aimait éperdument cette femme admirable qui reposait là, confiante dans son respect et dans son amour.

Le lendemain, quand Wanda s'éveilla, Raymond était debout. Elle remarqua aussitôt sa figure altérée, son regard brillant de fièvre.

— Etes-vous malade? lui demanda-t-elle.

— Aucunement, répondit-il en détournant les yeux.
— Mais enfin, qu'avez-vous? dit-elle inquiète, en cherchant à scruter sa pensée.
Sous ce regard inquisiteur, Raymond se troubla, et son front se colora.
— Mon ami, mon ami, s'écria-t-elle avec élan, pardonnez-moi!
— J'expie, dit Raymond en souriant tristement, les audaces amoureuses des don Juan et des Lovelace de mon pays.
— Et vous vous trouvez ridicule?
— Non, Wanda. Je suis, au contraire, profondément heureux de vous témoigner ainsi mon respect et mon affection sans bornes.
En ce moment, la clef tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit. Ce visiteur matinal, c'était Stackelberg.

## XLVIII

### LA COLÈRE DE VASSILI.

Egaré par de fausses indications, Stackelberg était allé à Ekaterinoslaw, poursuivant une famille de marchands juifs qui se rendait à Odessa.
Le prince Kryloff, revenu à lui, avait demandé sa fille ; et quand on lui avait appris le départ de la princesse, il avait été frappé d'une nouvelle et grave congestion.
Ce fut à Ekaterinoslaw que Stackelberg reçut le télégramme d'Heyking, lui annonçant l'importante capture qu'il venait de faire.
Stackelberg se jeta immédiatement en wagon, et arriva à Kieff le lendemain matin.
Quand Heyking lui raconta les détails de l'arrestation, et lui affirma avoir vu l'acte de mariage de Wanda et de Raymond, il devint livide, puis rouge, puis violet, puis de

nouveau livide. Il avait été joué, lui, le prince Vassili Stackelberg!

Mais non, c'était impossible : cet acte de mariage devait être faux!

Néanmoins, une violente colère, une colère blanche le secouait des pieds à la tête, faisait bouillonner son sang, lui causait comme un vertige.

Dès qu'il eut recouvré la possession de lui-même, il demanda à voir les prisonniers.

Il apprit alors que Wanda et Raymond avaient passé la nuit dans le même appartement.

Une jalousie folle l'envahit.

En entrant, il examina l'attitude des prisonniers. Le visage de Wanda rayonnait de calme et de pureté. Celui de Raymond portait une empreinte de tristesse et de passion.

Vassili ressentit au cœur une souffrance vive : souffrance d'amour-propre et souffrance d'amour; car, depuis le départ de la princesse, le sentiment très vif qu'il éprouvait pour elle s'était transformé. Maintenant, c'était une passion véritable, dans laquelle entraient tout à la fois de la jalousie, de la colère, un intense désir de vengeance : la faire souffrir comme il avait souffert lui-même, la séparer à jamais de celui qu'elle aimait, martyriser, faire disparaître cet homme qui avait osé se mesurer avec lui, en lui enlevant sa fiancée.

Sous son apparence flegmatique, on devinait une rage sourde. Ses yeux ne se posaient pas, ses lèvres tremblaient.

Quand il entra, Wanda se leva, fière, hautaine.

— Est-ce par votre ordre, monsieur l'enquêteur, que nous sommes arrêtés? demanda-t-elle avec une nuance de dédain.

— C'est moi en effet qui ai donné cet ordre, d'après le désir exprès du prince, votre père.

— Mais mon père, pas plus que vous, n'avez le droit de me faire arrêter; et moins encore avez-vous le droit d'at-

tenter à la liberté de M. Chabert, un étranger, qui a la confiance du gouvernement.

— Apparemment, repartit Stackelberg d'un ton sec, j'ai eu de graves motifs pour donner cet ordre.

— Quels sont-ils, je vous prie ?

— Quand le gouvernement m'interrogera, je lui répondrai. Oubliez-vous que vous avez déclaré devant plus de vingt personnes que vous étiez socialiste?

— Sans doute; mais c'est là une opinion tout intime. Le gouvernement, dans votre personne, a donc la prétention de m'empêcher de penser?

— De vous empêcher d'exprimer des opinions subversives.

— Chez moi? dans mon salon?

— Oui.

— Et M. Chabert, de quoi l'accuse-t-on ?

— D'avoir trempé dans une révolte d'ouvriers.

— Et comment le prouverez-vous ?

— Je ne le prouverai pas, dit-il en serrant les dents avec colère. Il suffit que j'en sois sûr.

— Je réclamerai à l'ambassade de France, où j'ai des amis, repartit Raymond.

— Réclamez, monsieur, réclamez. Il me sera facile d'établir que non seulement vous êtes un communard, un révolutionnaire dangereux, mais un intrigant, un chevalier d'industrie, pour ne pas dire — ce qui est pis — un chevalier d'amour.

Raymond s'avança menaçant.

— Monsieur ! dit-il, je suis votre prisonnier, c'est vrai; mais vous êtes un galant homme, je veux le croire; et je vous demande raison de ces paroles offensantes.

— Ah! ah! ah! fit Stackelberg, riant d'un rire forcé, sarcastique. Voilà bien une de ces fanfaronnades françaises, et des plus réjouissantes ! Vous oubliez apparemment la distance qui sépare un des premiers dignitaires de l'empire d'un aventurier, d'un libertin, d'un...

Il n'eut pas le temps d'achever. Raymond, hors de lui, lui appliqua sur la joue un vigoureux soufflet.

— Lâche! Vous êtes un lâche! lui dit-il.

Wanda poussa un cri. Elle vit Raymond perdu.

— Qu'avez-vous fait? s'écria-t-elle.

Stackelberg, la joue rouge, l'œil fulgurant, ouvrit la porte, appela les gendarmes qui l'avaient accompagné, et qui étaient restés au dehors.

— Emmenez cet homme, garrottez-le. Qu'on l'emprisonne avec la dernière rigueur!

Wanda comprit que c'était une séparation éternelle, et dans un élan de pitié, de remords, de tendresse, elle s'élança vers lui, l'entoura de ses bras.

— Raymond, mon ami, mon mari, adieu! adieu!

— Adieu, Wanda! dit Raymond. Ne regrettez rien; c'est avec joie que je souffre pour vous et pour la cause.

Il la serra dans ses bras, et déposa sur son front un baiser recueilli.

L'Allemand, la rage au cœur, fit un signe aux gendarmes, qui abrégèrent ces adieux.

Stackelberg resta donc seul en face de Wanda qui le regardait, l'œil noir, repliée, dans une attitude pleine de défi et d'intrépidité.

Vassili avait dans ses yeux, ordinairement ternes et froids, une expression féroce.

Au premier instant, ils ne parlèrent pas. L'un et l'autre s'observaient, ainsi que deux adversaires avant d'engager le combat.

— Elle est à moi, pensait l'Allemand; je la tiens; j'assouvirai ma passion. Pour sauver celui qu'elle aime, elle fera fléchir son orgueil.

Wanda lut dans son regard cette pensée haineuse et lubrique. Elle en éprouva une palpitation violente; mais elle ne laissa rien paraître de son effroi.

— Asseyez-vous donc, princesse, lui dit Stackelberg. Nous avons à causer.

Il s'assit lui-même, le corps penché en avant, le bras appuyé sur la table, comme un homme accablé.

— Ainsi, vous vous êtes jouée de moi, Wanda Petrowna, jouée de mon amour, un amour si grand, si entier! Je lui eusse tout sacrifié, entendez-vous? tout!

— Quoi, par exemple? demanda Wanda avec une nuance de raillerie.

— Ma position dans le monde, mes convictions mêmes, si vous aviez daigné l'exiger.

— Qu'entendez-vous, je vous prie, par vos convictions?

— Mon dévouement à l'empereur.

— Ce ne sont pas des convictions, cela; c'est un sentiment qui pourrait se traduire par: désir d'arriver à une grande situation, ou intérêt personnel bien entendu.

— Je crois, dit le prince, au principe d'autorité.

— Et d'où émane ce principe, ce droit que s'arrogent certains individus de commander à des peuples? Serait-ce un droit d'essence divine, par hasard?

— Le droit d'hérédité.

— Mais, pour reconnaître le droit d'hérédité, il faudrait établir d'abord sur quoi repose le droit du premier occupant. Or, tous les trônes, vous le savez aussi bien que moi, se sont édifiés dans le sang. Toutes les monarchies se sont fondées par la conquête brutale, par le massacre et le pillage, et se sont soutenues par les meurtres, les crimes, les exactions. Ouvrez à n'importe quelle page l'histoire de n'importe quel peuple, et vous y verrez toujours les mêmes traînées sanglantes, que de vils historiens décorent du nom de conquêtes, d'exploits glorieux. Depuis cinq mille ans, depuis bien plus peut-être, l'histoire n'a pas varié. Ce sont des chefs sanguinaires qui lancent les peuples les uns contre les autres; qui, pour agrandir ses États; qui, pour affermir sa dynastie; qui, pour venger des déboires ou des injures personnelles; qui, pour faire triompher une religion sur une autre; qui, pour arrêter la juste revendication des droits populaires. Et ces mal-

heureux peuples, qui ne comprennent rien à la politique des rois, se font massacrer dans des guerres effroyables dont ils ne récoltent qu'un surcroît d'impôt. Votre conviction, c'est donc que l'humanité doit à jamais croupir dans cette société barbare, qui ne repose que sur le droit de la force et des baïonnettes?

— Peu importe, répondit Stackelberg, d'où vient le droit de gouverner. Je pense que, dans une société encore peu policée, l'ordre ne peut s'établir que par l'autorité.

— L'ordre ! Qu'entendez-vous par l'ordre? La sécurité de votre personne, de vos biens? Mais de quel droit possédez-vous ces biens? Les avez-vous acquis par le travail? Pourquoi avez-vous d'immenses domaines, tandis que le pauvre mujick, qui laboure vos terres, n'en possède pas une parcelle? Vous voyez bien que toutes vos convictions ne reposent sur aucun principe soutenable.

— Sans doute, repartit Stackelberg suivant une tactique, quand on vous écoute, Wanda Petrowna, on ne peut vous contredire. Votre regard fait passer la conviction dans le cœur plus encore que dans la raison.

— Des fadeurs à une prisonnière ! fit Wanda avec dédain.

— Vous êtes admirablement belle. Ces vêtements de Tzigane vous embellissent encore ; et ce ne sont pas là des fadeurs. Vous connaissez depuis longtemps le sentiment qui a envahi impérieusement mon cœur et tout mon être, dès le premier jour où je vous ai vue, au bal du palais d'Hiver.

— Nous sommes loin déjà de ce moment-là.

— Cinq mois ! Depuis cinq mois votre image n'a cessé un seul instant d'occuper ma pensée. Vous le savez bien, n'est-ce pas ?

— Vous me l'avez dit.

— Et vous ne le croyez pas?

— Non, pas tout à fait. Les socialistes aussi vous occupaient.

— Vous m'aviez fait tout oublier, et mon enquête, et mon devoir, et ma mission. Vous me disiez : il n'y a pas de socialistes; je n'en cherchais même pas. Je ne voyais que vous, je ne pouvais m'arracher des lieux où vous viviez. Une journée passée loin de vous était pour moi une journée de supplice. Ah! si vous l'aviez voulu, vous auriez pu me gagner à vos idées. Et tenez, en ce moment même, je sens ma faiblesse. Un regard de vous, une parole affectueuse... un mot d'espoir...

— Eh bien?

— Et je vous écouterais avec soumission, j'obéirais à tous vos désirs, je renoncerais à mon enquête, je vous rendrais la liberté à vous et aux autres fugitifs.

— Feriez-vous évacuer toutes les prisons de Kieff?

— Tout ce que vous voudriez, Wanda, pour être aimé de vous, ne fût-ce qu'un jour, qu'une heure.

— Eh bien! lui dit-elle, commencez par ouvrir les portes des prisons, et nous verrons ensuite. Je consens à rester entre vos mains comme otage.

— Vous y consentez! s'écria Vassili, qui se leva dans un élan de passion. Alors, un gage seulement... Un baiser, de grâce!

Il s'était approché, l'œil en feu, la lèvre ardente. Surprise, Wanda fit un mouvement de répulsion, d'horreur, de dégoût, auquel Stackelberg ne put se méprendre.

— Vous me haïssez, dit-il en se rasseyant avec un geste de désespoir et de rage.

Wanda se taisait; mais son regard flamboyant, terrible, écrasant, parlait pour elle.

Alors Stackelberg changea soudain d'attitude.

— Vous êtes mariée? reprit-il d'un ton sec.

— Oui et non.

— Comment cela?

— Je porte légalement le nom de M. Chabert; mais je ne suis pas sa femme.

— Légalement?

— Oui.

— Vous avez montré, en effet, à Heyking un acte de mariage. Cet acte, je voudrais le voir.

— Pourquoi ?

— Parce que si réellement M. Chabert est votre mari...

— Eh bien?

— Je le traiterai avec plus de ménagements.

Wanda, incrédule, hésitait. Cependant, comment lui refuser ce qu'il demandait?

— Voici cet acte, fit-elle, parfaitement en règle, et légalisé par l'ambassade de France.

Stackelberg prit le papier; sa main tremblait, ses yeux lisaient; mais son esprit troublé ne comprenait pas.

Il se remit cependant, et courut à la date : 30 janvier!

— Ainsi, depuis quatre mois, vous me mystifiez, je suis votre jouet! dit-il, les dents serrées.

— Vous me faisiez quelque peu la cour, c'est vrai; mais j'avais de si graves motifs pour tenir ce mariage secret, que je ne me croyais aucunement obligée de vous le révéler. Ai-je jamais encouragé votre amour?

— Vous avez été d'une coquetterie infernale.

— J'ai été enjouée, hospitalière, voilà tout.

— Le jour même de votre fuite, ne m'avez-vous pas laissé croire que vous m'accordiez votre main, ne m'avez-vous pas laissé l'annoncer à tous?

Wanda ne répondit pas.

— Vous le voyez bien. Vous ne trouvez pas d'excuse pour une conduite aussi cruelle, aussi déloyale.

— Déloyale ? repartit Wanda en levant sur Stackelberg son regard superbe. Et vous, Vassili Antonowitch, avez-vous été bien loyal, quand vous avez fait enfermer le comte Litzanoff?

— Moi ?

— Oui, vous! monsieur l'enquêteur. Le juge qui l'a interrogé lui a répété mot pour mot la conversation que vous aviez eue avec lui, dans le fumoir, le jour de mon anniversaire.

— Ainsi, c'est par vengeance, pour venger cet homme que vous aimiez, car vous l'aimiez...

— Si je l'eusse aimé, comment aurais-je épousé Raymond Chabert ?

— Souvent femme varie, dit le proverbe français. Ou plutôt, je ne puis expliquer votre conduite, Wanda Petrowna.

— Elle est bien simple. J'ai épousé Raymond Chabert pour échapper à l'autorité paternelle; mais, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, il n'est mon mari que de nom.

En donnant cette explication à Stackelberg, elle espérait apaiser sa jalousie.

— Alors, si vous n'êtes pas à Raymond, c'est parce que vous aimez l'autre...

— Non.

— Au fond de toutes les résolutions féminines il y a toujours de l'amour, reprit Vassili. Vous aimez Litzanoff ou Chabert. Lequel ?

Wanda savait qu'en laissant un soupçon à Stackelberg, c'était perdre l'un ou l'autre de ses amis, peut-être tous les deux. Elle lui avoua donc qu'elle n'avait voulu recouvrer sa liberté et la fortune de sa mère que pour se vouer entièrement à la propagande socialiste.

— Eh bien! lui dit Stackelberg, il est encore un moyen de vous sauver, vous et vos amis, c'est de me révéler toutes les menées socialistes.

— En vérité, monsieur de Stackelberg, repartit Wanda, vous avez de moi une étrange opinion, si vous me croyez capable de trahir ainsi la cause à laquelle j'ai voué ma vie.

Stackelberg se leva, fit quelques pas dans la chambre, comme absorbé, hésitant; puis tout à coup il s'arrêta devant sa prisonnière.

— Wanda, dit-il d'une voix sourde et émue, si vous croyez que je pense aux socialistes en ce moment, vous vous trompez. Je ne sais seulement pas ce que je vous

dis. Je cherche à prolonger notre entrevue, voilà tout. Je ne puis vous quitter, car... — c'est souverainement ridicule ce que je vais avouer — car, malgré tout, je vous aime... Oui, c'est l'enfer qui est dans mon cœur. Vous vous êtes jouée de moi d'une manière indigne. En ce moment, vous riez intérieurement de mon amour; bien plus, je sens qu'il vous fait horreur. Eh bien ! je suis vil, abject, n'est-ce pas ? Mais, malgré tout, je vous aime, oui, comme un fou. Votre regard me pénètre d'une flamme dévorante. Votre haine elle-même, et jusqu'à votre mépris, augmentent ma passion. Dites, que faut-il faire ? Je le ferai pour obtenir de vous seulement un regard moins dédaigneux.

— Je vous le répète : ouvrir à mes amis les portes de leur prison.

— Et vous me resterez en otage ?

— Oui.

— Et vous m'accorderez...

— Mon amitié.

— Je ferai ce que vous souhaitez.

Quoi qu'il lui en coûtât, Wanda tendit la main à Stackelberg, qui se jeta à genoux pour la baiser.

— Wanda ! Wanda ! répétait-il éperdu, de grâce ! un baiser, un seul, et je serai votre serviteur à jamais.

Son visage était tellement bouleversé que Wanda eut peur.

— Non, dit-elle en faisant un mouvement en arrière.

Mais Stackelberg se releva ; il l'enlaça, et l'étreignit avec force.

— Je veux un baiser, je le veux.

Et, entourant de son bras le cou de la jeune fille, il lui étreignit les lèvres de ses lèvres frémissantes.

L'horreur que lui causa ce baiser fit perdre à Wanda toute prudence.

— Je vous hais, je vous hais ! criait-elle.

— Mais moi, je vous aime, je t'aime, rugissait Stackelberg, je veux te posséder, je te posséderai malgré toi.

Wanda, faisant un mouvement brusque et souple, se dégagea, et se rapprocha d'un meuble sur lequel, la veille, avant de se coucher, elle avait déposé un revolver. Elle le saisit, passa derrière la table, arma le revolver, et le dirigeant sur Stackelberg :

— Misérable ! dit-elle, si vous faites un mouvement, je vous tue.

Elle accompagna ces mots d'un tel regard que Vassili, terrassé, effrayé, car il était réellement lâche, recula.

— Soit ! fit-il. Je ne veux rien devoir à la violence. Mais rappelez-vous ceci : c'est que c'est vous bientôt, madame Chabert, qui vous traînerez à mes genoux; alors c'est moi, peut-être, qui serai inflexible.

Il sortit.

Un demi-heure après, deux gendarmes vinrent prendre Wanda pour la conduire à la forteresse.

## XLIX

### LE FAUX ARCHIMANDRITE (1)

Le lendemain, vers huit heures du soir, Koroleff, revêtu des habits ecclésiastiques, avec le haut bonnet noir, portant sur la poitrine la double croix des archimandrites, s'achemina vers la forteresse.

Il avait grimé son visage et dissimulé ses traits sous une grande barbe blanche.

Mentikoff, étant en relations journalières avec le Lavra, lui avait procuré ce déguisement, l'avait conduit au monastère, et lui avait fait voir l'archimandrite, dont Koroleff avait copié l'attitude et la physionomie.

A la faible clarté du crépuscule, Mentikoff lui-même s'y fût trompé.

Prenant des airs de componction, Koroleff demanda au

(1) Supérieur de certains couvents.

concierge de la prison à voir Ivan Zméioff, et exhiba un permis signé Heyking. Le concierge, révérencieux comme tous les gens du peuple en Russie, au lieu d'examiner le permis, qui était faux, s'inclina jusqu'à terre, priant l'archimandrite de lui donner sa bénédiction; puis il s'empressa d'ouvrir les portes de la forteresse et de faire conduire le faux archimandrite à la cellule de Litzanoff.

Cependant le geôlier restait là.

— Mon cher frère, dit Koroleff à Litzanoff, je viens de la part du métropolitain...

Et se tournant brusquement vers le geôlier :

— Laissez-nous, mon ami, et revenez me prendre dans une demi-heure.

Le geôlier sortit aussitôt, refermant la porte sur celui qu'il croyait être le supérieur du Lavra.

Stepane regardait son visiteur d'un air rogue et défiant.

Alors Koroleff, qui jusque-là avait tenu les yeux baissés, les leva, ôta son bonnet, fit tomber sa barbe, et reprenant sa voix ordinaire :

— C'est moi, Koroleff. Je viens vous délivrer. Il n'y a pas un instant à perdre.

—Toi, mon brave Koroleff, sous ce costume ! Me délivrer, comment?

— Nous allons changer de vêtements, vous sortirez, et je resterai à votre place.

— Et tu me crois capable d'accepter un tel dévouement? Mais pour qui me prends-tu?

— Ce n'est pas à votre personne que je me dévoue.

— Je sais bien, à l'idée. Néanmoins, tu resterais là, à ma place. Non, mon cher ami, je refuse. Accepter, ce serait de la lâcheté. Sous ton apparence de dévouement, tu n'es qu'un affreux égoïste; tu prends tous les beaux rôles. Je veux, moi aussi, ma part d'héroïsme.

— Mais, mon cher Stepane, écoutez-moi donc. J'arrive ici les poches pleines d'or. C'est de l'or que m'a donné votre femme pour vous faire évader.

— Ma femme est à Kieff?

— Oui. Et si je ne lui avais promis de vous délivrer, elle serait allée se jeter aux pieds du gouverneur, et vous perdait peut-être sans retour.

— Je la reconnais bien là, dit Stepane. Et, avec cet or, que prétends-tu faire?

— Corrompre les gardiens, les sentinelles, nous évader tous les quatre.

— La princesse et Chabert sont donc ici?

— Oui, depuis hier. Nous l'avons su par un des nôtres, qui est employé dans la maison d'Heyking. Mais nous avons perdu trop de temps déjà. Vite, changeons de vêtements.

Litzanoff résistait encore.

— Donne-moi simplement cet or, disait-il. Tu veux séduire les gardiens, n'est-ce pas? J'en ferai bien autant.

— Non, non, il faut plus de prudence que vous ne le supposez pour corrompre les gardiens d'une citadelle; et si vous échouiez, on vous enlèverait vos billets de banque; et l'on vous enverrait dans les casemates, pour vous punir de cette tentative d'évasion.

En parlant ainsi, Koroleff s'était déshabillé, et tendait avec impatience sa soutane à Litzanoff.

— Si le geôlier rentrait en ce moment, nous serions perdus tous deux.

Litzanoff se décida tout à coup, comme si une pensée soudaine eût frappé son esprit.

Il était de la même taille que Koroleff; la substitution était donc facile, grâce à l'obscurité qui envahissait de plus en plus la prison.

— Maintenant, dit Koroleff, baissez les yeux, inclinez la tête en avant, enfoncez votre bonnet, marchez d'un pas digne et lent, en levant un peu les épaules et en serrant les coudes.

Si Stepane avait consenti à cette substitution, ce n'était pas qu'il se rendît aux raisons de Koroleff, mais il

venait d'entrevoir la possibilité d'un entretien avec Wanda.

La demi-heure écoulée, le geôlier vint ouvrir la porte.

Litzanoff avait pris le masque et l'attitude d'un saint homme. Le couloir qui desservait les cellules était à cette heure tout à fait sombre. Le geôlier ne s'aperçut de rien.

— Mon ami, lui dit Stepane, veuillez me conduire maintenant dans la cellule occupée par la princesse Kryloff. Je suis chargé pour elle d'une mission spéciale.

Le geôlier, sans faire aucune objection, s'empressa d'obéir.

## L

### LA PRISONNIÈRE.

La cellule de Wanda ressemblait à toutes les autres : quatre murs gris, un escabeau, une table et une couchette. Par une étroite fenêtre grillée, le jour descendait dans ce triste réduit.

Wanda était assise, le bras appuyé sur la table. Son œil profond, fixé à terre, avait pris déjà une expression douloureuse.

Depuis trente-six heures, elle était là, repliée sur elle-même, isolée du monde entier, n'ayant d'autre distraction que de compter les heures qui sonnaient lentement à l'horloge de la forteresse.

De temps à autre, un bruit de verrous, de chaînes, de pas lourds, le cliquetis d'un fusil; puis le silence morne.

Et quand un rayon de soleil jetait sa clarté dans cette cellule grise, au lieu de lui apporter la gaieté, il ne lui faisait sentir que plus vivement la privation de sa liberté.

Pendant la nuit, préoccupée du sort de ses amis, son sommeil avait été troublé par des cauchemars affreux et entrecoupés de réveils brusques.

Son visage déjà s'était altéré ; et cependant, en ce qui la concernait elle-même, elle n'avait pas un instant regretté sa résolution.

Elle était triste; mais elle n'était ni découragée ni abattue.

La vie pour elle n'avait désormais plus d'autre but possible. Elle appartenait tout entière à son idée.

Comme tous les martyrs, elle s'y attachait davantage en raison des persécutions qu'elle endurait. Elle irait jusqu'au bout, jusqu'en Sibérie, jusqu'à la mort, s'il le fallait, plutôt que de renier sa foi.

Hier, elle était une des plus grandes dames de la Russie ; aujourd'hui, elle était madame Chabert, une révolutionnaire, dont le nom exécré ferait bientôt frémir d'horreur tous les gens bien pensants de l'empire.

D'un côté, lui apparaissait tout ce qu'elle venait de quitter ; de l'autre, tout ce qu'elle allait embrasser.

Elle souriait dédaigneusement à ce brillant passé, et s'élançait résolument, presque joyeusement vers cet avenir sombre.

Dans les palais où s'était écoulée son enfance, elle s'était même sentie plus prisonnière qu'en ce moment entre ces quatre murs nus, derrière ces barreaux et ces portes blindées.

Il est vrai que Koroleff saurait la délivrer ; mais comment? Ces murailles étaient bien épaisses ; les sentinelles, bien vigilantes ; et puis Stackelberg reviendrait sans doute. Elle était à sa merci.

A cette pensée, tout son corps frémissait d'horreur.

Il pouvait tout. Il pouvait même, d'un simple trait de plume, la faire disparaître, sans que personne eût le droit de demander ce qu'elle était devenue.

Elle était plongée dans ces réflexions perplexes, quand les verrous grincèrent, la porte s'ouvrit. A sa grande

stupéfaction, elle vit entrer un prêtre, sur la poitrine duquel brillait une croix double.

De prime d'abord, dans la pénombre, Wanda ne put reconnaître Litzanoff.

Que signifiait cette visite ? Allait-on essayer de la convertir ?

Elle se leva droite et superbe.

— Que me voulez-vous ? dit-elle.

Le geôlier venait de refermer la porte.

Alors Litzanoff se précipita à ses genoux :

— Wanda ! Wanda ! c'est moi ! s'écria-t-il.

— Vous, Stepane, sous ce déguisement !

Il lui conta en deux mots l'ingénieuse inspiration de Koroleff.

— Je n'ai pu, ajouta-t-il, résister au désir de vous dire une fois encore mon amour et mon dévouement.

— Quelle imprudence ! s'écria Wanda vivement émue. Sortez, sortez vite. Si l'on allait vous découvrir !

— De grâce ! supplia-t-il, laissez-moi auprès de vous quelques instants. Je ne voulais pas accepter le dévouement de Koroleff; mais j'ai cédé au désir de vous voir seule un moment. Ce désir est depuis longtemps si intense ! et vous êtes si ingénieuse toujours à placer des barrières entre nous ! O Wanda, laissez-moi vous dire, vous répéter... Je ne sais plus... En votre présence je suis comme anéanti d'amour.

Wanda était appuyée contre la muraille. Sa silhouette élégante se détachait sur le fond gris. Une palpitation violente soulevait sa poitrine. Une langueur, contre laquelle elle cherchait vainement à réagir, fermait à demi ses paupières. Elle n'osait parler, dans la crainte de trahir cette émotion, qui la terrassait.

Depuis deux jours, la solitude, les réflexions amères, le régime de la prison lui avaient brisé les nerfs. Cette visite inattendue la trouvait sans force.

Elle ne répondait pas.

— Vous m'en voulez d'être venu sans votre permission? Wanda, pardonnez-moi.

Il s'approcha d'elle, lui saisit la main.

Cette main était glacée. Toute la chaleur avait reflué au cœur.

Elle sentait ses genoux faiblir.

— Un mot, un seul mot, suppliait Litzanoff. Ne me désespérez pas par votre silence, par votre froideur, Wanda, ma divinité mon idole. Vous ai-je donc déplu ?

— Non, Stepane, répondit-elle d'une voix hésitante, étouffée.

Cette voix, où tremblait la passion, traversa le cœur de Litzanoff comme un trait de feu.

Il se rapprocha de Wanda. Son regard jetait dans la demi-obscurité des lueurs phosphorescentes.

Maintenant il la regardait dans les yeux. Il vit son trouble, sa pâleur, ses paupières lourdes, son regard noyé. Il la vit chanceler. Il lui entoura la taille de son bras. Elle ne le repoussa pas ; mais doucement elle lui dit :

— Stepane, mon ami, mon frère, respectez ma faiblesse; je croirai alors que vous m'aimez réellement.

— Ecoute, ma Wanda, dit-il d'une voix chaude, je t'aime toujours éperdument. J'ai cru que je pourrais éteindre dans une vie active le feu qui me consume. J'ai cru qu'en me dévouant à une idée je trouverais le calme de l'âme. Je l'ai voulu de bonne foi. Par instants, j'ai cru réussir; mais, d'après ce que j'ai souffert depuis deux jours, je vois que ma passion, au contraire, n'a fait que grandir. Ah! puissiez-vous ne jamais connaître les tortures de la jalousie!

— De la jalousie? fit Wanda.

— N'avez-vous pas passé une nuit avec votre mari ?

A ces mots, Wanda recouvra son sang-froid. Sa dignité se révolta.

— Je vous ai juré, Stepane, que Raymond ne serait jamais que mon mari fictif. J'ai tenu parole.

— Il vous aime, cependant.

— Mais c'est un grand et noble caractère.

— Et moi je ne suis, n'est-ce pas, qu'un être vil, abject?

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Vous êtes aussi grand et généreux, Stepane; mais pour que ma confiance en vous soit encore plus complète, je voudrais que votre amour s'épurât davantage.

— Que n'ai-je fait pour vous obéir? J'ai voulu unir mon âme à ton âme, fondre mon esprit dans le tien, sacrifier tout à ton idée, à ton Dieu sombre et farouche. Je l'ai fait avec bonheur, avec une véritable ivresse. Mais plus je m'absorbais en toi, plus mon amour réclamait une fusion réelle et complète. Car s'il n'est pas une de mes pensées qui ne soit à toi, il n'est pas non plus une de mes fibres, un de mes nerfs qui ne vibrent pour toi, une palpitation de mon cœur qui n'exhale mon amour. Wanda, Wanda, cesse de me faire souffrir.

— Non, non, Stepane, dit-elle en se raidissant contre l'énervement qui l'envahissait de plus en plus. Manquer à mes serments, je ne le puis pas, je ne le veux pas.

— Vos serments à ce Raymond? s'écria-t-il avec un regard fulgurant.

— Votre libérateur, Stepane, ne l'oubliez pas.

Stepane se laissa tomber avec accablement sur l'escabeau. Il prit sa tête à deux mains, et sanglota.

— Allons, mon ami, calmez-vous. Savons-nous seulement ce que nous allons devenir? Votre présence ici me fait peur. Appelez le geôlier. J'ai peur, non seulement de Heyking, mais de Stackelberg.

Elle lui raconta la scène de la veille.

— Le lâche! le lâche! s'écria Litzanoff. Insulter une prisonnière, une femme sans défense! Le misérable! je le tuerai.

— Pas d'imprudence, pas de folie, je vous en supplie. Vous nous perdriez tous.

— Je vous obéirai. Pour vous plaire, je ferai taire mes

emportements, les bouillonnements de mon sang. Mais alors dites-moi, dites-moi que vous m'aimez.

Wanda, épuisée par cette lutte, fascinée par cette passion si véhémente, tendit la main à Litzanoff, et lui dit d'une voix faible, mais profonde :

— Je vous aime.

Alors Stepane, ivre d'amour, se laissa glisser à ses pieds, et lui embrassa les genoux.

Wanda entendit un bruit de pas.

— On vient, relevez-vous...

Mais Stepane n'écoutait rien, n'entendait rien.

La porte s'ouvrit soudain. Un homme à l'attitude menaçante parut sur le seuil : c'était Stackelberg.

A la vue de ce prêtre aux genoux de Wanda, le terrible enquêteur resta un moment interdit. Il soupçonna une ruse.

Se tournant vers le geôlier :

— Qui donc a permis à cet homme d'entrer ici?

— Le gouverneur.

— Où est ce permis?

— Si Son Excellence veut bien le montrer, dit en tremblant le geôlier à Litzanoff.

Litzanoff hésitait. Devait-il continuer cette comédie ou se découvrir sur-le-champ?

Il lui tendit néanmoins le faux permis.

Cette hésitation augmenta les soupçons de Stackelberg.

— Allez chercher de la lumière, et appelez des gendarmes, ordonna-t-il.

Croyant trouver Wanda seule, Stackelberg était venu sans escorte.

Le geôlier sortit.

La porte était à peine refermée que Litzanoff, bondit sur Vassili, et avec une force prodigieuse, avant que l'enquêteur n'eût eu le temps de se mettre sur la défensive, ni même de pousser un cri, il le renversa violemment, le terrassa, lui mit un genou sur la poitrine, et saisissant sa cravate, la tordit.

— Misérable ! misérable ! disait-il sourdement. Demande pardon à cette noble femme, que tu as outragée de ton amour. Nous avons aussi un vieux compte à régler ensemble. Lâche ! lâche !

Wanda, éperdue, épouvantée des conséquences de cette agression, cherchait à dégager Stackelberg.

— Je vous en supplie, Stepane, je vous l'ordonne, laissez cet homme.

Mais Litzanoff, possédé de la folie de la vengeance, ne le lâchait pas.

La face de Stackelberg était noire ; ses yeux, démesurément ouverts, semblaient sortir de leurs orbites ; la langue pendait hors de la bouche.

La faible lueur du crépuscule éclairait cette scène horrible.

— Voici les gendarmes ! s'écria Wanda.

Litzanoff se releva. Stackelberg était sans connaissance ; mais il n'était pas mort. Dès qu'il se trouva dégagé, il revint à lui. Il se souleva sur son coude.

— Garrottez ce scélérat, ordonna-t-il, mettez-lui les fers aux pieds, et enfermez-le dans le plus sombre cachot des casemates.

Cependant les gendarmes n'osaient porter la main sur un archimandrite.

— C'est un criminel évadé, qui a profané l'habit ecclésiastique.

— Ivan Zméioff ! exclama le geôlier qui regardait Litzanoff à la lueur de sa loutchine. Le véritable archimandrite est resté en prison à sa place.

— Comment cela ? demanda Stackelberg. Expliquez-vous, Stepane Litzanoff.

— Vous êtes la police ; cherchez, répondit dédaigneusement Stepane, qui suivit les gendarmes sans résistance.

Stackelberg alors, se tournant vers Wanda :

— Et vous, madame, m'expliquerez-vous comment le comte Litzanoff se trouve dans votre cellule ?

Elle se tut.

Stackelberg fit un signe au geôlier pour le congédier. Vassili et Wanda restèrent seuls.

— Ce Stepane, c'est votre amant, n'est-ce pas? dit l'enquêteur d'une voix sourde et menaçante. Vous l'aimez ; et vous avez ri ensemble de mon amour.

— Non, je n'en ai pas ri.

— Mon amour vous fait horreur.

— Oui, répondit résolument Wanda, la police secrète et ses agents me font horreur. Oui ; car vous êtes la honte de la Russie. Oui ; car c'est vous qui étouffez tout ce qu'il y a de bon et de beau, de généreux dans cet empire du mal. Chez vous, l'iniquité est tellement naturelle, qu'en commettant des infamies, vous croyez accomplir des actes de justice et d'honnêteté. Oui, votre amour me fait horreur; car je vous méprise, et je vous hais.

— Votre amant me paiera ces insultes.

— Quoi que je dise, je sais qu'il est condamné.

— Et cependant, si vous vouliez...

— Un homme capable de poser à une femme de telles conditions est infâme. Je n'ai aucune foi dans sa parole ; et jamais je n'abaisserai ma dignité devant lui.

— C'est votre dernier mot?

— C'est mon dernier mot.

Les gendarmes qui avaient emmené Litzanoff, revenaient prendre les ordres de l'enquêteur.

— Conduisez également cette femme dans les casemates, ordonna-t-il.

Les gendarmes s'approchèrent pour la saisir.

— C'est inutile, je vous suis, dit-elle d'un air si fier que les gendarmes n'osèrent la toucher.

Stackelberg s'éloigna en lui jetant un atroce regard.

Il se rendit alors dans la cellule précédemment occupée par Ivan Zméioff; et, ayant fait subir à Koroleff un interrogatoire auquel le prisonnier refusa de répondre, il ordonna également qu'on l'enchaînât, et qu'on l'enfermât dans un cachot.

Mais comme on négligea de le fouiller, Koroleff emporta avec lui ses billets de banque cachés dans ses laptis (1) et son kinjal (2) dissimulé dans sa ceinture.

## LI

### LA DÉLIVRANCE

Cependant, en ne voyant revenir ni Litzanoff ni Koroleff, leurs amis, et surtout Alexandra et Nadège, éprouvaient des angoisses vives.

Le lendemain, par le supérieur du Lavra, qui fut informé qu'on avait pris son nom et sa ressemblance pour pénétrer dans la forteresse, Mentikoff apprit ce qui s'était passé dans la prison.

Les inquiétudes de Nadège et d'Alexandra n'en furent que plus poignantes. Toute évasion leur semblait désormais impossible.

Toutefois, selon Mentikoff, il y avait encore une ressource : exploiter le mécontentement de la garnison et obtenir par les soldats du poste la délivrance des prisonniers.

D'après l'avis d'un grand nombre de socialistes, il fallait provoquer un soulèvement général.

Quelques mirs avoisinant Kieff étaient résolus à se déclarer indépendants et à refuser de payer les impôts et les redevances au seigneur.

Si l'on parvenait à gagner la garnison de Kieff, du moins en partie, on pouvait espérer réussir.

Padlewsky et Michel étaient partis pour Moscou, où ils devaient soumettre aux deux groupes importants et très actifs de cette ville un programme général et une organisation qui ralliât les centres de propagande.

(1) Chaussures d'écorce tressée.
(2) Poignard.

Mais Alexandra avait voulu rester à Kieff, le plus près possible de Wanda. On avait des nouvelles du prince Kryloff, qui était toujours gravement malade. On ne redoutait donc rien de ce côté.

Le régiment qui occupait le fort était alors commandé par le prince Topoff.

C'était un jeune homme de vingt-huit ans à peine, qui ne s'occupait que de la parade. Nul mieux que lui ne s'entendait à passer une revue; et nul mieux que lui ne s'entendait aussi à gaspiller l'allocatiom destinée à l'entretien de son régiment; car l'armée russe est ainsi organisée: tout général de division reçoit une somme fixe pour l'équipement et la nourriture de sa division. Ces allocations sont suffisantes. Cependant l'armée russe est mal nourrie, mal équipée.

C'est qu'une partie de ces allocations reste dans les bureaux de la guerre; une autre, dans les mains du général de division; une autre encore, dans celles du général de brigade; enfin, les colonels et tous les officiers qui ont des fonds à manier prélèvent également leur commission.

Le brillant prince Topoff, tandis que ses malheureux soldats enduraient les plus pénibles privations, ne se refusait aucun luxe, aucun plaisir; il jouait gros jeu, et menait vie joyeuse.

Il avait pour major un Allemand, travailleur, bon soldat, mais pauvre et sans titre, et par conséquent condamné à végéter toute sa vie dans un grade inférieur. C'était sur lui pourtant que reposaient toute la besogne et toute la responsabilité.

Le major se vengeait de cette injustice du gouvernement sur les soldats, qu'il affamait et rouait de coups. Il se promenait sans cesse la canne à la main, et frappait à tort et à travers.

Des observations, à quoi bon? Il avait reconnu que les coups sont le seul langage compris du soldat russe. Tout le monde, d'ailleurs, frappe en Russie. C'est là une habitude passée dans les mœurs.

Cet Allemand irascible, rapace, sournois, était détesté de tous ses soldats, qui, mal logés, mal nourris, mal équipés, mal payés, semblaient on ne peut mieux préparés à recevoir les doctrines révolutionnaires.

Ces doctrines, en effet, leur enseignaient des droits nouveaux, toujours faciles à comprendre de celui qui est exploité et spolié.

La propagande se fit donc parmi eux avec une activité, une audace, une intrépidité sans égales.

Lorsque le major découvrait une brochure socialiste dans la caserne, sa canne s'abattait sur toutes les épaules qui se présentaient à ses regards furibonds, n'épargnant ni les sergents ni les caporaux.

Aussi sergents et caporaux étaient-ils devenus socialistes par haine du major. Ils acceptèrent avec empressement la proposition de favoriser l'évasion des prisonniers, ne fût-ce que pour jouer un tour à leur supérieur détesté. Mais il s'agissait de se mettre en rapport avec Koroleff.

Un jeune caporal se chargea d'enivrer le concierge de la prison, et obtint ainsi des indications précises sur le lieu où était enfermé Koroleff.

Il parvint donc à lui glisser par l'étroite ouverture qui lui servait de fenêtre un billet ainsi conçu :

« Tâchez de sortir ce soir tous les cinq, le poste vous laissera passer. »

Koroleff ne perdit pas de temps. Depuis quelques jours déjà son plan était fait. Il avait caché ses billets de banque sous sa perruque rousse et planté son kinjal sous son escabeau. Bien qu'on eût fait par les ordres de Stackelberg plusieurs perquisitions dans sa cellule, on n'avait trouvé ni les billets de banque ni le kinjal.

Le soir donc du jour où il avait été prévenu par le caporal, quand sept heures sonnèrent à l'horloge de la forteresse, Koroleff sortit ses billets de banque, et les déposa sur le banc; puis il s'étendit à terre sur le dos, la tête renversée, un bras déployé, l'autre main crispée sur sa

poitrine. Il fermait les yeux; sa bouche était convulsée; ses membres semblaient avoir pris la raideur cadavérique.

C'était l'heure de la ronde. Bientôt, il entendit les pas du geôlier.

Le guichet s'ouvrit.

Quand le geôlier vit le corps de Koroleff ainsi étendu, inerte, il crut à une mort subite. Il l'appela plusieurs fois; mais Koroleff ne bougea pas. Alors il ouvrit la porte, et se pencha sur le prisonnier, qui tenait à la main un poignard.

Les suicides sont fréquents dans les prisons russes. Le geôlier pensa immédiatement à un suicide. Mais, soudain, celui qu'il croyait mort se releva, d'un bond se plaça entre la porte et le geôlier, et levant sur lui son poignard.

— Si tu pousses un cri, si tu fais un mouvement, dit-il, tu es mort.

Le geôlier, saisi de terreur, resta immobile, bouche béante.

Koroleff reprit :

— Regarde ces billets de banque sur ce banc. Comptes-les, Il y a dix mille roubles. C'est pour toi une fortune. Eh bien! choisis entre la mort et la fortune. Je m'explique : si tu nous fais évader, moi et mes compagnons, les dix mille roubles sont à toi. Tu en recevras, en outre, dix mille autres après notre sortie de prison Si tu refuses, je te tue.

Le geôlier, fortement tenté, réfléchissait.

— Ecoutez, dit-il, il y a peut-être moyen de s'arranger. Venez avec moi; je vais vous indiquer les cachots de vos amis; puis je reviendrai m'étendre ici à votre place. Vous me frapperez légèrement avec votre poignard; et je dirai qu'ayant été blessé, je me suis évanoui, et que pendant mon évanouissement vous vous êtes emparé de mes clefs.

— Tu diras ce que tu voudras. Mais fais bien attention de ne révéler notre sortie que quelques heures après

notre départ; sinon, tu ne toucheras jamais les dix mille autres roubles promis. Si tu nous trahissais, nous te tuerions, je t'en donne ma parole; et tu peux croire à la parole d'un socialiste. Eh bien! est-ce décidé, prends-tu ces dix mille roubles ?

— C'est décidé, répondit le geôlier, qui empocha les billets de banque.

Un quart d'heure après, Wanda, Katia, Raymond, Litzanoff et Koroleff arrivaient dans la cour de la prison, où se promenaient deux sentinelles.

Une de ces sentinelles était le caporal.

Il s'agissait pour les prisonniers de franchir la voûte sous laquelle se tenait le concierge, puis d'ouvrir la grille. Les deux sentinelles se précipitèrent en avant, entrèrent chez le concierge, le garrottèrent, lui prirent ses clefs et ouvrirent les portes.

Maintenant il restait à franchir le poste, qui se composait de vingt hommes; mais ces vingt hommes étaient gagnés au socialisme.

— Mes amis, leur dit le caporal, suivons les prisonniers, fuyons avec eux; autrement, dès demain, nous serions tous fusillés. Avant peu, d'ailleurs, la Russie sera en révolution; et vous serez récompensés d'avoir arraché des sommités du parti révolutionnaire à un supplice immérité.

Les soldats suivirent (1).

Une fois sortis de la forteresse, ils se divisèrent, et arrivèrent par des chemins différents chez Mentikoff.

Il était alors huit heures du soir. Il y avait nombreuse réunion chez l'imprimeur socialiste.

La joie fut grande; mais le moment était trop solennel pour l'exprimer par de vaines démonstrations.

Alexandra serra silencieusement sa fille sur son cœur.

(1) C'est ainsi qu'un journal révolutionnaire relatait l'événement : « Toula, mai 1878. — A Kieff, cinq socialistes détenus dans la forteresse de la ville se sont évadés, et tous les hommes du poste les ont suivis. »

Où donc était Nadège?

On venait d'apprendre que dix communes du gouvernement de Kieff étaient en rébellion ouverte contre le fisc. Leurs habitants s'étaient déclarés *hommes libres*, et avaient résolument refusé de payer l'impôt.

La discussion continua.

Michel, de retour de Moscou, rapportait son programme approuvé par les différents groupes de cette ville. Il avait la parole, et démontrait la nécessité d'une entente et d'une profession de foi publiques.

— Mes amis, disait-il, je reviens de l'étranger. En Occident, on commence à se préoccuper du mouvement socialiste russe. Mais on se demande ce que veulent édifier ces étranges nihilistes sur les ruines de l'ordre social qu'ils rêvent de détruire. On y traite nos doctrines de chimériques, d'insensées. Dans toutes les périodes de transformation, le mouvement a débuté ainsi, par des formes vagues, jusqu'à ce que fût trouvée la synthèse définitive, la formule exacte de cette évolution. Ainsi que ces corps célestes encore en fusion qui se promènent dans l'espace avant de s'implaner, ainsi les idées, avant d'acquérir la densité scientifique, se manifestent d'abord confuses, tumultueuses, incertaines. Or, il est temps, pour nous, d'entrer dans la voie scientifique, de donner un corps à nos rêves. La transformation radicale que nous poursuivons, ne se réalisera peut-être que dans un ou plusieurs siècles. Ce qui frappe les esprits sensés de l'Occident, c'est la diversité, la divergence même de nos doctrines, l'incohérence de nos moyens d'action. Pour rallier à nous le grand nombre, il faut lui présenter, non pas un programme abstrait, qui ne serait compris que par une très petite minorité d'esprits philosophiques, mais un programme concret, si je puis m'exprimer ainsi, un programme clair, nettement défini, s'attaquant surtout aux abus les plus criants du régime mongol qui nous opprime.

On écoutait Michel dans un religieux silence. On con-

naissait sa vie de souffrances, de réflexions, d'études. On avait pour son intelligence et son caractère un haut respect.

— Nous voulons tous, n'est-ce pas ? en principe, continua-t-il, faire table rase de toutes les iniquités sociales; et pour nous, l'iniquité est partout: dans l'administration, l'armée, l'Eglise, l'Université, la magistrature. Mais prétendre détruire d'un seul coup toutes ces institutions, ce serait nous heurter à l'impossible et retarder indéfiniment la révolution, objet de nos vœux. Le peuple est trop ignorant, et trop d'intérêts se rattachent encore à ces institutions pour que nous espérions les anéantir dès à présent. Une société, d'ailleurs, est un organisme qui ne peut cesser de vivre sans un effroyable cataclysme. Ce que nous pouvons et devons tenter, — car alors la population nous suivra, — c'est de transformer ces organes en les pénétrant de principes nouveaux, en leur imprimant une direction nouvelle. J'ai cru d'abord, dans mon programme, devoir réfuter les sottes accusations dont on nous charge. Voici donc ce programme qu'ont approuvé nos amis de Pétersbourg et de Moscou (1).

Il lut :

« Nous, socialistes russes, nous voulons la Révolution, mais avant tout par les moyens pacifiques, par l'infiltration intellectuelle plutôt que par les moyens violents.

Les Etats ne périssent, la plupart, que sous le poids de leurs iniquités. Les Etats anciens sont morts de la guerre et de l'esclavage; l'Etat moderne, qui maintient le peuple dans un esclavage politique, économique et intellectuel, qui favorise l'exploitation capitaliste, le commerce spoliateur, qui réduit les majorités à la misère, et par conséquent à toutes les souffrances, à toutes les dégradations, à tous les crimes qu'elle engendre, cet état social qui laisse se perdre ses forces les plus vives, marche évidemment à sa ruine.

(1) Ce programme est en grande partie celui qu'acceptent aujourd'hui la plupart des cercles révolutionnaires russes.

Nous ne voulons pas supprimer les classes en exterminant les individus. Nous voulons seulement abolir les privilèges. Nous réclamons toute la somme d'égalité possible.

Nous ne voulons pas l'abolition de la propriété ; nous demandons, au contraire, que tout individu ait la libre disposition de l'équivalent du produit de son travail. Les ennemis de la propriété, ne sont-ce pas plutôt les industriels qui ne paient à l'ouvrier que le tiers du produit de son travail, s'attribuant les deux autres tiers? Ne sont-ce pas plutôt ces spéculateurs improductifs qui pour s'enrichir ruinent des milliers de familles?

Nous ne voulons pas la destruction de la famille, mais, au contraire, une nouvelle situation économique, qui permette à la femme de soigner et d'élever ses enfants, et qui ôte toute excuse à la prostitution.

Quant à la religion, qu'on nous accuse encore de vouloir supprimer, nous regardons comme le plus sacré des droits la liberté de conscience ; et, dans les préceptes de solidarité et de fraternité qui sont la base de nos doctrines, ne sommes-nous pas fidèles, au contraire, aux enseignements du Christ?

On nous accuse d'être anarchistes. Pour nous, anarchie ne signifie pas désordre, mais harmonie dans tous les rapports sociaux, mais suppression de tous les despotismes qui étouffent les libres développements des sociétés.

Ce que nous réclamons donc immédiatement avec tous les esprits vraiment libéraux de l'empire, le voici :

Une amnistie complète pour tous les délits politiques ;

La suppression de la police secrète et l'inviolabilité des domiciles et des personnes ;

La liberté de la presse, de l'enseignement, et la liberté de réunion et d'association ;

La liberté de tous les cultes et de toutes les confessions ;

L'autonomie des villes, des communes et des provinces;

Des conseils de province élus qui contrôleront les fonctionnaires;

Une enquête sur la situation économique et sociale du peuple;

La fondation d'une chaire de science sociale;

La réduction du budget de la guerre et la formation d'un ministère nouveau ayant pour but de favoriser les associations industrielles et agricoles, et de subventionner ces associations libres pour l'achat de leurs instruments de travail. La Russie est immense; le sol, d'une fertilité inouïe; et nous sommes le peuple le plus pauvre. La révolution sociale à laquelle nous travaillons nous rendra le plus heureux et le plus riche.

Alors, sur cette terre classique de la tyrannie, se lèvera la lumineuse aurore de ce grand jour, où il n'y aura plus ni oppresseurs ni opprimés; où l'État, cette centralisation monstrueuse, cet organisme vicieux, usé, sera remplacé par la libre fédération des libres groupes de travailleurs ».

Michel achevait la lecture de ce programme, quand soudain la sonnette retentit à la porte extérieure.

Qui de nouveau pouvait venir à une heure semblable? La réunion était au grand complet. On craignit une surprise de la police. Avait-on suivi la piste des évadés?

Ce visiteur inattendu, c'était Nadège.

## LII

### L'ASSASSINAT

Nadège était pâle. Il y avait de l'égarement dans ses yeux.

Elle reconnut aussitôt Stepane, malgré son travestisse-

ment, malgré ses cheveux et sa barbe coupés, qui changeaient complètement sa physionomie.

Elle s'élança vers lui, l'enveloppa dans ses bras :

— Te voilà ! Enfin ! Ah !

Elle jeta autour d'elle un regard affolé.

— Alors, dit-elle, c'était inutile. Si tu savais... si vous saviez !

Sa voix était haletante. Elle cacha sa tête dans ses mains ; puis elle la releva soudain, l'œil enflammé :

— Je sors de chez le gouverneur. Je vous ai trahis tous. Vite, partez, dispersez-vous, ne perdez pas une minute. Demain, ce soir peut-être, l'imprimerie sera saisie.

— Malheureuse ! qu'as-tu fait ? s'écria Litzanoff menaçant.

Nadège le regarda avec épouvante. Ses genoux fléchirent.

— Avant de me condamner, écoutez-moi, écoutez-moi.

Mais, dans son angoisse, elle ne pouvait parler. Ses paroles restaient dans son gosier, sa langue se collait à son palais.

Tous les assistants étaient pâles, silencieux, immobiles, attachant sur la pauvre Nadège des regards accusateurs et indignés.

Wanda eut pitié de cette faible créature.

— Mes amis, dit-elle, vous voyez ce qu'elle souffre. Avant de la condamner, écoutez-la.

— A mort, tous les traîtres ! s'écria une voix implacable dans le fond de la pièce.

— Mais parle donc, fit Litzanoff avec une colère qu'il ne parvenait pas à dominer.

— Voyons, pauvre amie, dis-nous ce que tu as révélé, ajouta Wanda avec douceur.

— Oui, oui, reprit Nadège, il faut que je dise tout. A cinq heures, je fus mandée chez le colonel Heyking. Je crus qu'il s'agissait de moi seule, que j'étais accusée de tremper dans le mouvement révolutionnaire. J'ose dire

que je n'éprouvai aucune crainte. En face d'un péril personnel, j'eusse été aussi brave qu'aucun de vous. Mais ce ne fut pas sur mes opinions et mes actes que le chef de la police m'interrogea, ce fut sur la comtesse Kousmine, sur les réunions socialistes, sur les résolutions prises. Comme je m'obstinais dans une dénégation absolue, il me dit tout à coup :

— Est-ce que vous aimez votre mari, madame?

— Sans doute, dis-je en tremblant; car je prévis aussitôt où il voulait en venir.

— Eh bien ! il est actuellement dans les casemates de la forteresse.

— Je le sais, répondis-je.

— Par qui le savez-vous?

Je gardai le silence. Il insista vivement, sévèrement même; mais je fus inflexible.

— Je vous en prie, madame, parlez, dit-il. Autrement je croirais que vous êtes affiliée aux socialistes; et je serais obligé, à mon grand regret, de vous faire arrêter.

Je ne fléchis pas.

Je m'attendais à être conduite à la forteresse, heureuse de me rapprocher de mon mari, heureuse d'affirmer ainsi mes opinions révolutionnaires.

Toutefois, le colonel ne donna aucun ordre; et, après un instant de silence, il reprit :

— Savez-vous pourquoi le comte Litzanoff a été enfermé aux casemates?

— Non.

— Je vais vous le dire.

Il me raconta la scène qui s'était passée dans la cellule de Wanda.

— Il y a donc là, ajouta-t-il, une véritable tentative d'assassinat sur un éminent personnage. Or, vous savez à quelle peine on condamne les assassins?

— Aux travaux des mines, répondis-je.

— C'est plus grave que cela. Le prince Stackelberg a des pouvoirs discrétionnaires; et, s'il le veut, il peut

faire pendre ou fusiller votre mari, sans autre forme de procès.

Depuis quelques instants, je me raidissais contre l'angoisse qui m'envahissait ; mais, à ces mots, je me sentis prête à défaillir. Je perdis la tête, je me laissai tomber à genoux. Je me traînai aux pieds de cet homme, suppliante, éperdue.

— Il n'y a qu'un moyen, reprit-il impassible, de sauver votre mari, un seul.

— Lequel? m'écriai-je.

— Me dire tout ce que vous savez des socialistes de Kieff; autrement, si vous persistez dans votre silence, demain votre mari n'existera plus.

Et, en parlant ainsi, son attitude, sa voix, ses regards étaient implacables.

Ah! je vous jure que, s'il se fût agi de ma vie seulement, j'aurais tout bravé plutôt que de vous trahir; mais à l'idée qu'on allait pendre ou fusiller Stepane, mon Stepane, je devins folle, oui, folle. J'essayai cependant de ne faire que des demi-révélations. Mais comme il me promit, si je cédais, de me rendre immédiatement à la liberté ainsi que Stepane, je fis aussitôt ce raisonnement : c'est qu'en avouant tout et en venant immédiatement vous prévenir, je pouvais à la fois sauver mon mari et vous-mêmes. Je n'ai pas tout dit; mais j'en ai trop dit. Il faut fuir, vous cacher. Peut-être tout à l'heure viendra-t-on cerner cette maison, que j'ai désignée comme le lieu de vos réunions secrètes ; car il a deviné que là se trouvait cette imprimerie clandestine qu'on cherchait en vain depuis six mois. Maintenant, si j'ai mérité la mort, ajouta-t-elle, tuez-moi, frappez-moi Stepane, je t'en prie, tue-moi de ta propre main. Aussi bien je souffre trop, depuis trop longtemps. Je préfère mourir que vivre avec ton mépris.

— Nous n'avons pas de temps à perdre en discours inutiles, fit observer Mentikoff. Il faut cacher les imprimés, les brochures socialistes et nous disperser au plus vite.

— Moi, je sais un autre moyen plus énergique, repartit Litzanoff. Donnez-moi une arme, n'importe laquelle.

Nadège pensa que c'en était fait d'elle, que Stepane allait la tuer.

— Oui, de ta main, s'écria-t-elle en tombant à genoux, la mort me sera douce; mais auparavant, pardonne-moi.

— Relève-toi, dit Litzanoff avec douceur, ce n'est pas toi qui es coupable; c'est ce scélérat qui a abusé de ta faiblesse, de ton amour pour te faire commettre une lâcheté. Il t'a déshonorée, cet homme; et c'est à moi, ton mari, le gardien de ton honneur, de te venger.

— Que vas-tu faire? reprit Nadège avec épouvante.

— Le tuer, parbleu! Il a été condamné, il y a quatre mois, par le tribunal révolutionnaire. Il a oublié l'avertissement qu'il a reçu. Je vais le lui rappeler.

— Arrête, arrête, je t'en conjure, supplia Nadège. Les gendarmes sont là, j'en suis sûre.

— Non, non, j'ai le temps.

Il se débarrassa des étreintes de sa femme, et se dirigea vers la porte.

Wanda et Michel le rappelèrent.

— Attendez, lui dirent-ils, que sa mort ait été résolue en conseil.

— Attendre que vous soyez en Sibérie? N'a-t-il pas notre secret, ne va-t-il pas cette nuit même, tout à l'heure, si je ne le tue, faire cerner cette maison, nous faire arrêter tous? Ce n'est pas un crime que je vais commettre, c'est une exécution juste. Si je pouvais le provoquer en duel, je ne l'assassinerais pas.

Nadège se jeta de nouveau à son cou, se suspendit à ses vêtements; il fut inébranlable.

Il sortit.

— Suivez-le, dit Wanda à Vérénine, et tâchez d'empêcher un malheur.

Vérénine s'élança sur les traces de Stepane.

Dans la rue, avisant un jeune homme, Litzanoff lui de-

manda de le conduire au palais du maître de la police.

— A cette heure, il n'est pas chez lui, répondit le jeune homme. Il dîne tous les soirs dans un restaurant du Kriestchatik.

— Alors conduis-moi à la porte de ce restaurant.

Le jeune homme obéit. Stepane entra chez un armurier, acheta un poignard, et revint se poster à la porte qu'on lui avait indiquée.

Vers dix heures, Heyking, donnant le bras à un de ses amis, sortit du restaurant.

Litzanoff les suivit pendant quelque temps, les dépassa; puis, se retournant soudain, en passant à côté d'eux, frappa Heyking sous le bras, par derrière, d'un coup sûr et rapide.

— Je suis frappé! cria Heyking qui chancela.

Son ami le soutint et cria :

— Arrêtez! arrêtez l'assassin!

Un passant se jeta sur Litzanoff; mais Litzanoff, qui tenait toujours à la main son poignard, le blessa au bras.

L'inconnu le lâcha.

On criait toujours :

— Arrêtez l'assassin!

Un déciatsky lui barra le passage.

Litzanoff, reconnaissant un homme de police, n'eut pas les mêmes ménagements que pour le passant. Il le frappa en plein cœur. Le déciatsky tomba (1).

La foule s'ameutait; mais, soit complicité tacite, soit indifférence, personne n'arrêtait Litzanoff.

Cependant, les agents de police accouraient.

Un homme tout à coup fendit la foule, et, à lui seul, la contint un instant, afin de permettre à Stepane de s'enfuir.

C'était Vérénine qui, d'après l'ordre de Wanda, avait couru d'abord au palais du gouverneur, et n'ayant pu découvrir Litzanoff aux alentours, retournait chez Mentikoff.

(1) Nous tenons ce récit d'un juge de Kieff.

Stepane, débarrassé du flot qui l'entourait, vit une ruelle sombre et déserte s'ouvrir devant lui. Il s'y jeta, et revint par un chemin détourné à l'imprimerie.

Mais, à l'entrée du faubourg Lipky, il s'arrêta.

Il entendait le bruit d'un combat, des coups de feu, des cris; et il aperçut une lueur d'incendie au-dessus des maisons.

Il questionna les passants, qui ne purent rien lui apprendre. Il s'approcha alors davantage. C'était bien, comme il en avait le pressentiment, le siège par les gendarmes de la maison de Mentikoff.

## LIII

### LE SIÈGE.

Voici ce qui était arrivé : Quelques instants après le départ de Litzanoff, il s'était élevé parmi les socialistes réunis à l'imprimerie un vif débat. Quelles résolutions prendre?

L'imprimerie contenait dans ses sous-sols de nombreux ballots de brochures et d'imprimés. On n'avait le temps ni de les détruire ni de les enlever.

Koroleff s'empara des programmes qu'on venait de tirer, prit un pinceau et un pot de colle.

— Quoi qu'il arrive, dit-il, je me charge de l'affichage du programme. Il faut foudroyer nos ennemis par notre audace.

Il sortit.

On hésitait encore, quand soudain on entendit un bruit de cavalerie. C'était une escouade de gendarmes.

Ils allaient forcer les portes, envahir la maison.

L'imprimerie avait deux issues.

— Que les plus résolus, dit Michel, défendent la porte d'entrée, afin de protéger la sortie des femmes.

Ils étaient cinquante-trois; les vingt soldats du poste, dix-huit hommes et quinze femmes.

On courut à l'issue de derrière.

Elle était également attaquée. Le jardin était envahi.

— Il n'y a que deux escouades de gendarmerie, fit observer le caporal, nous pouvons nous défendre.

— Mais ils demanderont du renfort à la forteresse, objecta Michel.

— Bah ! le prince Topoff passe ses nuits dans une maison de jeu clandestine. Il ne se dérangera pas.

— Des armes ! avons-nous des armes? dit Raymond. Je suis d'avis qu'il faut se défendre.

Wanda de tous côtés voyait un grand péril. Si l'on se rendait, les soldats déserteurs seraient fusillés; les évadés, envoyés en Sibérie. Enfin, sa mère et Michel pourraient être reconnus, et retomberaient au pouvoir du prince Kryloff. Cependant, se défendre, c'était courir le risque d'être fusillés tous.

— Il faut lutter! il faut se battre! répétait la vaillante Katia. La police n'a pas le droit d'empêcher nos réunions. Nous ne devons pas céder à cette agression injuste. C'est là un principe que nous devons défendre au péril de notre vie.

Mentikoff, en face de sa ruine, se montrait non moins résolu.

— Soutenons le siège, disait-il. Il y a ici des papiers que nous n'avons pas le temps d'anéantir, et qui compromettraient le parti tout entier.

Il avait quelques armes, qu'il distribua.

Chaque socialiste d'ailleurs, homme ou femme, avait sur lui un revolver; plusieurs, des poignards.

Cependant il restait encore chez quelques-uns un peu d'hésitation.

Tout à coup, on vit au dehors s'élever une grande clarté.

— Ils veulent nous brûler vifs! s'écria Alexandra. Il faut, coûte que coûte, nous frayer un passage.

Elle entr'ouvrit une fenêtre pour regarder au dehors. Au même instant, une balle vint la frapper à l'épaule. Wanda s'élança vers elle.

— Ce n'est rien, fit Alexandra, la balle s'est amortie contre mon vêtement ouaté.

Wanda alors rejeta toute hésitation, et prit un fusil.

— Défendons-nous, dit-elle, puisqu'ils nous attaquent avec cette furie.

Les balles, en effet, pleuvaient de tous côtés. Les vitres volaient en éclats.

Raymond voulait éloigner Wanda.

— Nous sommes assez forts. De grâce! suppliait-il, mettez-vous à l'abri des balles.

— Je ne suis pas une femmelette, monsieur le Français. Je tiens à vous le prouver; et je me flatte de tirer aussi bien que vous.

Katia, imperturbable, chargeait les fusils.

Nadège, assise dans un coin, semblait complètement étrangère à ce qui se passait autour d'elle. Sa pensée suivait Stepane.

— Quel malheur que Koroleff ne soit pas ici! disait Raymond.

— Et Vérénine! ajoutait Wanda.

Elle n'osait penser à Litzanoff.

Les gendarmes comptaient déjà plusieurs morts, un certain nombre de blessés; et la maison assiégée résistait toujours.

Le capitaine envoya prévenir Heyking, et fit demander un renfort à la forteresse, qui était peu éloignée du lieu du combat.

Le major descendit aussitôt avec une vingtaine d'hommes.

A la manière dont la défense était dirigée, il soupçonna que l'imprimerie devait être défendue par les soldats déserteurs.

L'action alors devint plus sérieuse. Les combattants, ivres de poudre, s'acharnaient.

Le major, voyant tomber ses hommes, essaya de parlementer.

— Rendez-vous ! cria-t-il aux assiégés, nous vous laisserons la vie sauve.

Mais une balle, qui perça son shako, coupa court à ses dispositions pacifiques.

— Assassins, bandits ! vous serez tous fusillés, hurla-t-il en fureur.

Et il ordonna l'assaut.

Alors gendarmes et soldats se ruèrent contre cette maison construite en briques, et dont les portes et les fenêtres n'offraient qu'une faible résistance.

La porte principale fut enfoncée ; mais, derrière cette porte, s'élevait une imposante barricade de meubles, de presses, de rames de papier.

Ne pouvant franchir cet entassement, les soldats appliquèrent des échelles contre les murailles ; et malgré le feu très habilement dirigé des assiégés, ils montèrent à l'assaut des fenêtres.

En ce moment, le bruit de l'assassinat de Heyking se répandit parmi la troupe.

Le commandant de la forteresse et le capitaine de gendarmerie devinrent féroces.

Le siège ne fut pas long. A minuit, le combat était terminé.

Litzanoff, Koroleff et Vérénine avaient assisté de loin au combat, haletants d'angoisse, désespérés de leur impuissance.

Hommes et femmes furent enchaînés.

Wanda avait été prise, les armes à la main.

Le major fut frappé de sa beauté.

— Votre nom ? demanda-t-il.

— Véra Pérowsky, répondit-elle.

Alexandra se nomma :

— Sophia Nazareff.

Katia et Nadège également déguisèrent leurs noms.

Vérénine et Litzanoff, dissimulés dans la foule, les virent passer.

Ils eurent un instant la pensée de forcer les rangs des soldats et de les enlever.

— C'est une folie, dit Koroleff. Nous ne les sauverions pas. Nous nous ferions arrêter, voilà tout. Croyez-moi, nous leur serons plus utiles dehors que dedans.

Ils s'éloignèrent alors tristement, et allèrent demander l'hospitalité chez un pope, dont le fils et les filles étaient gagnés aux idées révolutionnaires.

Le lendemain, en apprenant les événements de la soirée, les pieux habitants de la sainte ville de Kieff furent frappés de stupeur et d'épouvante.

Quelle était donc l'audace de ces socialistes? Quoi! dans une seule soirée, cinq prisonniers évadés; un poste tout entier déserté; le grand maître de la police assassiné en plein Kriestchatik; la pieuse imprimerie de Mentikoff transformée en repaire de bandits; un combat, un siège en règle, au centre du faubourg aristocratique de Lipky; enfin, dans tous les coins de la ville, sur tous les édifices publics, le programme socialiste audacieusement affiché.

En même temps, on apprenait qu'une émeute avait éclaté à Karkow, une autre à Pultawa; que de vastes incendies dévoraient des bourgs entiers dans le gouvernement de Saratow; et enfin, une autre dépêche du sud de l'Ukraine apportait la nouvelle que tous les villages des domaines du prince Kryloff étaient en insurrection ouverte contre les gens du fisc et les gendarmes.

## LIV

### LA CONDAMNATION

Stackelberg avait immédiatement télégraphié à Pétersbourg, au chef de la troisième section, Mezentzoff, l'assassinat de Heyking.

Mezentzoff avait répondu que, jusqu'à nouvel ordre, c'était lui, Stackelberg, qui prendrait la direction de la

police de Kieff. Devant d'aussi graves événements, il confirmait ses pouvoirs discrétionnaires, le laissant maître de prendre telles mesures qu'il jugerait utiles et urgentes.

Quand on vint apporter au nouveau maître de la police le nom des prisonniers et des prisonnières, il n'eut qu'une pensée : découvrir dans cette liste le nom de Wanda.

Il fut déçu de ne l'y pas trouver; car il croyait tenir enfin sa vengeance, une vengeance terrible. On lui apprit toutefois que plusieurs femmes avaient été prises, les armes à la main; qu'une entre autres, une jeune fille d'une grande beauté, s'était battue avec une rare intrépidité.

— Comment l'appelez-vous ? demanda-t-il.

— Véra Pérowsky.

— Amenez-la-moi, ordonna-t-il : mais fouillez-la d'abord, et veillez à ce qu'elle ne porte aucune arme sous ses vêtements.

Une heure après, Wanda, habillée en ouvrière d'imprimerie, les fers aux pieds, les mains attachées, entrait dans le cabinet de Stackelberg.

Ses vêtements vulgaires faisaient mieux ressortir encore l'étrangeté et la distinction de sa beauté.

Elle était très pâle ; et son regard noir jetait par saccades des éclairs de haine.

En la voyant, Stackelberg ne put se défendre d'une émotion qui lui tordit les nerfs et lui coupa la voix.

Il baissa les yeux, n'osant soutenir son regard.

— Vous avez été arrêtée, dit-il, les armes à la main. Qu'avez-vous à alléguer pour votre défense ?

— Rien, répondit-elle, superbe.

— Regrettez-vous du moins votre rébellion?

— Non.

— Vous recommenceriez ?

— Je recommencerais. Sous ce régime étouffant, nous n'avons qu'un moyen de propager l'idée révolutionnaire : l'intrépidité, l'audace.

— C'est un conseil de guerre qui vous jugera; et la loi militaire est inexorable.

— Je le sais.

— Vous savez quelle peine vous avez encourue?

— La peine de mort, répondit Wanda d'un ton ferme.

— Cependant, je pourrais vous sauver.

— Je n'ignore pas que nous habitons le pays de l'arbitraire.

Il lui tendit la dépêche de Mezenizoff.

— Vous le voyez : le colonel Heyking a été assassiné hier au soir, par un des vôtres sans doute; et je suis nommé à sa place grand maître de la police de Kieff.

— Vous êtes digne de ce poste, répliqua Wanda avec dédain.

Stackelberg se tut un moment; puis il reprit d'une voix étouffée :

— Vous me méprisez donc bien, Wanda Pétrowna?

Wanda ne répondit pas.

— La mort ne vous effraie point ?

— S'il le faut, je la supporterai avec courage, pour prouver ma foi.

— Mais on ne publiera pas votre procès. Personne n'assistera à votre exécution. Quelle gloire recueillerez-vous de cette mort obscure?

— Ce n'est pas à la gloire que nous nous dévouons, monsieur de Stackelberg, mais à une idée.

— Quel profit votre cause retirera-t-elle de ce dévouement ignoré? Wanda, je vous aime éperdument, vous le savez bien. Je veux vous sauver. Signez seulement une rétractation, un recours en grâce.

— Je ne suis pas lâche, moi, monsieur de Stackelberg. Je ne renierai pas mes convictions par crainte de la mort.

Pour dominer le bouillonnement qui se fit en lui, Vassili se leva, fit quelques pas dans la chambre.

— Elle est folle, folle, répétait-il. Elle l'aura voulu.

Wanda le regardait, impassible.

Il se rapprocha d'elle brusquement.

— Tenez, Wanda, dites-moi seulement que vous ne me méprisez pas, que vous ne me haïssez pas ; et je vous sauverai malgré vous.

— En vérité, monsieur de Stackelberg, la peur de la mort ne me fait pas perdre la tête à ce point que je ne sache dans quel pays nous vivons. Certes, vous êtes tout puissant, vous pourriez impunément faire fusiller de pauvres filles ; mais la princesse Kryloff, vous ne l'oseriez pas !

— Vous oubliez, repartit Vassili, que vous êtes inscrite dans les registres de la prison sous le nom de Véra Pérowsky.

— Mais je me nommerai devant le conseil qui me jugera.

— Et si je déclare que vous mentez ?

— Vous craindriez qu'on ne le sût.

— Qui donc pourra le savoir, quand vous ne serez plus là pour le dire ?

— Mes amis...

— Quels amis ?

Wanda sentit un frisson courir dans ses veines et une sueur froide l'envahir.

C'était vrai : il pouvait la faire fusiller sans que personne le pût savoir !

Certes, Wanda était courageuse. Cependant l'instinct de la conservation se révoltait à la pensée de cette sombre exécution. Mais bientôt sa force morale l'emporta sur cette révolte de l'instinct.

— Au fait, répondit-elle à Stackelberg, ma vie n'est pas plus précieuse qu'une autre. J'aime mieux mourir que de m'abaisser devant vous.

Vassili la regardait avec stupéfaction.

— Quel orgueil ! Quel entêtement ! murmura-t-il.

— Les sentiments élevés vous sont tellement étrangers que vous ne pouvez les comprendre, dit noblement Wanda.

Vassili se leva.

— Je vous laisse huit jours de réflexion, dit-il. Huit jours de prison modifieront peut-être vos sentiments et vos idées.

Il ouvrit la porte, appela les gendarmes.

— Reconduisez Véra Pérowsky à la forteresse, ordonna-t-il.

Il se rassit sans jeter un regard sur Wanda.

Quand elle fut sortie, il s'abandonna à une rage folle.

— J'abaisserai son orgueil. Je materai cette âme de fer... ou elle mourra... car je ne puis vivre, moi, avec cette torture. J'en perdrais la raison.

De ses mains crispées il s'étreignit le cœur, puis serra ses tempes à les broyer. Et des larmes de douleur, de colère, jaillirent de ses yeux.

Dans la journée, il se rendit à la forteresse, et demanda à passer l'inspection des prisonniers. Il espérait que Litzanoff se trouverait parmi eux. Sa déception fut grande de ne l'y pas découvrir. Mais quand il vit Raymond, un éclair de joie féroce traversa sa prunelle bleu clair.

Celui-là du moins ne m'échappera pas, pensa-t-il.

Cependant Litzanoff ne pouvait être bien loin. Il ordonna immédiatement des recherches et des perquisitions dans toutes les maisons suspectes de la ville; mais celle du pope ne pouvait être soupçonnée.

Stackelberg institua un tribunal militaire pour juger tous les révoltés de Kieff.

Comme dans tous les procès socialistes qui se sont déroulés en Russie depuis une dizaine d'années, les prévenus affirmèrent leur foi avec une résolution, une audace qui étonnèrent, effrayèrent même leurs juges. Aussi le tribunal se montra-t-il implacable.

L'interrogatoire était sommaire. Il suffisait qu'on eût été pris les armes à la main pour être condamné soit aux mines, soit à la déportation en Sibérie, soit à la mort.

Ces jugements, du reste, se rendirent à huis clos, afin, dit Stackelberg, d'éviter toute nouvelle agitation.

Néanmoins le bruit courut dans la ville qu'on avait prononcé un assez grand nombre de sentences de mort. On parlait de plusieurs femmes, de très grandes dames, qui avaient pris part à la défense de l'imprimerie, et qui seraient certainement exécutées.

Ces bruits parvinrent aux oreilles de Litzanoff, de Vérénine et de Koroleff. A la pensée que Wanda pouvait être comprise parmi ces condamnés, le désespoir de Litzanoff devenait du délire.

— Il faut la délivrer, coûte que coûte, dussions-nous brûler Kieff, brûler la forteresse. Koroleff, tu ne trouves donc rien? Il faut arriver jusqu'à elle, la sauver, lui envoyer un mot d'espoir.

— Je ne songe qu'à cela, dit Koroleff : sauver nos amis. Mais Stackelberg est plus vigilant que Heyking. Il a fait venir un régiment de Cosaques. Les prisonniers sont étroitement gardés. Stackelberg va lui-même tous les jours à la forteresse passer une inspection. Le major, depuis notre évasion, veille jour et nuit.

— Alors, tu ne trouves rien?

— Si. Nous allons faire feu de tout bois. Vérénine va partir pour Pétersbourg, se jettera, s'il le faut, aux pieds du Czaréwitch pour obtenir la grâce de Wanda Kryloff. Quant à vous, vous vous rendrez immédiatement à Moscou, où se trouve actuellement votre homme d'affaires. Vous lui ordonnerez de vous remettre tout l'argent possible, 200,000 roubles, s'il peut les réunir.

— Oh! toute ma fortune!

— Enfin, de mon côté, je vais aller trouver le prince Kryloff et lui annoncer que sa fille est condamnée à mort. Il saura la tirer promptement des griffes de Stackelberg. Car je soupçonne que, si Stackelberg veut la mort de Wanda, il fera son coup en hâte et à la sourdine. Voilà ce qu'il faut empêcher.

Les trois amis partirent le même jour dans trois directions différentes; et, grâce à d'ingénieux déguisements, ils ne furent point inquiétés.

Le prince Kryloff était encore très faible. Il était levé, cependant ; mais on lui défendait de sortir. Pour être admis auprès de lui, Koroleff se fit annoncer comme venant de la part de la comtesse Kousmine lui apporter des nouvelles de Wanda.

On lui avait caché avec soin les événements des jours précédents; car, au seul mot de socialiste, il entrait en fureur et délirait. Il avait même fréquemment des hallucinations inquiétantes pour sa raison.

Eveillé comme endormi, il voyait constamment autour de lui des révolutionnaires.

Quand Koroleff lui apprit que sa fille était en prison, il fut pris d'un véritable accès de démence, qui se termina par une syncope; cependant il reprit bientôt ses sens et sa raison, et se décida à partir sur-le-champ pour Kieff. Mais tout à coup il changea d'avis, et, redoutant un piège, voulut rester. Pendant deux jours, deux jours précieux, Koroleff renouvela vainement ses instances, luttant contre les irrésolutions de ce cerveau vacillant.

De son côté, Vérénine avait obtenu par le Czaréwitch une audience de l'empereur. Le Czar, sévère d'abord, s'était adouci. Il connaissait cependant les troubles de Kieff, l'assassinat de Heyking; mais, comme toujours, sa bonté l'emporta; et, sur les supplications de Vérénine, il promit de faire ajourner toute condamnation de la princesse Kryloff, jusqu'à ce que lui-même eût examiné l'affaire.

Enfin Litzanoff, malgré les lamentations de son fidèle Dmitri, avait hypothéqué toutes ses propriétés et trouvé 500,000 roubles à un taux exorbitant.

Avec de l'argent, lui avait dit Koroleff, on peut tout en Russie. Il pensait donc qu'avec 500,000 roubles on pourrait acheter toute la garnison de la forteresse.

Mezentzoff, prévenu par l'empereur, avait envoyé à Stackelberg une dépêche ainsi conçue :

« Par ordre de l'empereur, différez toute sentence au sujet de la princesse Kryloff. Demain vous serez rem-

placé dans vos fonctions provisoires de chef de la police de Kieff. »

Cette dépêche bouleversa Stackelberg. Qui donc avait pu déjà prévenir l'empereur de cette arrestation, qu'il s'appliquait à tenir secrète ? Il était donc vrai que ces socialistes avaient des adeptes jusque dans le palais de l'empereur, jusque dans la 3e section ? Il eut peur ; mais pourtant il ne put se résoudre à abandonner sa vengeance.

Depuis que Wanda était en son pouvoir, mille tentations horribles, mille hésitations, mille remords l'avaient assailli. Tantôt il voulait la sauver, tantôt lui imposer violemment son amour, tantôt la faire souffrir avec d'atroces raffinements, pour se venger de ce qu'il souffrait lui-même.

En recevant cette dépêche, à la perspective de voir Wanda lui échapper, il éprouva comme un vertige, un véritable trouble d'esprit. Il prit une plume, et répondit, également par dépêche :

« Je viens de consulter les registres des différentes prisons de Kieff; la princesse Kryloff n'est pas ici. »

La forme de dépêche le dispensait de toute autre explication.

Puis il se rendit aussitôt à la forteresse.

Wanda, en effet, avait été condamnée à mort par le conseil de guerre, ainsi que Raymond, Katia, Matcha, trois autres femmes, cinq hommes et les soldats déserteurs.

Bien que Wanda eût déclaré se nommer Wanda Chabert, née Kryloff, le tribunal avait rendu sa sentence sous le nom de Véra Pérowsky.

Ce jugement, d'ailleurs, n'avait été qu'une formalité. La sentence, c'était Stackelberg qui l'avait dictée.

Depuis trois jours elle connaissait sa condamnation. Depuis trois jours durait son agonie. Il y en avait dix qu'elle était enfermée. Dix jours de prison, de solitude absolue entre quatre murs gris !

On ne peut s'imaginer, quand on ne l'a pas éprouvé, quel effroyable dissolvant moral est cet isolement. Il se produit comme un ramollissement des nerfs, comme une désagrégation des fibres cérébrales, causant des troubles profonds et souvent même la folie.

Le martyrologe des socialistes russes compte un assez grand nombre de prisonniers qui sont devenus fous, d'autres qui se sont suicidés. Wanda avait l'âme forte, héroïque; mais elle avait des nerfs de femme; et ses nerfs se révoltaient contre la destruction, contre l'affreuse mort qu'elle allait subir.

Mourir à vingt ans, dans toute l'exubérance de la vie, de la jeunesse, dans tout l'épanouissement de sa beauté!

A cette pensée, tout son être frissonnait. Et cependant ce qu'elle regrettait, ce n'était ni le bonheur, ni sa jeunesse, ni sa beauté; c'était de mourir avant d'avoir vu le triomphe de la grande cause à laquelle elle se sacrifiait. Elle s'y résignait toutefois, quand elle avait la plénitude de sa raison et de sa force; mais la nuit, quand elle s'éveillait brusquement, et que cette idée de mort se présentait à son esprit encore mal affermi, elle éprouvait toutes les affres d'une véritable agonie.

En entrant dans sa cellule, Stackelberg remarqua aussitôt une altération dans ses traits et le tremblement nerveux dont elle fut saisie, dès qu'elle l'aperçut.

Il augura favorablement pour la réussite de ses projets de cet affaiblissement physique et peut-être moral.

Pendant quelques instants, il n'osa parler.

Wanda s'était levée, hautaine comme toujours. Son regard fier, droit, superbe, le terrassa.

— Eh bien! lui dit-il enfin, vous avez réfléchi?

— Oui.

— Etes-vous revenue à de meilleurs sentiments?

— Quand on a mis trois ans de réflexion à se former une conviction, on ne peut l'abandonner en dix jours,

monsieur de Stackelberg. Une conviction à laquelle on sacrifie ce que j'ai sacrifié à la mienne, n'est pas une conviction de parade! Elle est profonde, absolue, inébranlable.

— Cependant, devant une condamnation à mort, on modifie quelquefois sa manière de voir, dit le prince; car vous connaissez votre condamnation ?

— En effet, on a eu, par votre ordre sans doute, l'attention de me lire la sentence du conseil.

— Je crois devoir vous prévenir que c'est demain matin qu'en est fixée l'exécution.

Wanda eut un léger frémissement. Elle pâlit; mais elle se remit aussitôt.

— Eh bien! je suis prête, dit-elle avec fermeté.

— Vous êtes prête à mourir! s'écria Vassili, stupéfait de tant de courage. Non, vous ne mourrez pas; je ne le veux pas. Entendez-vous, Wanda, je ne le veux pas. Votre mort me rendrait fou. Je n'ai jamais aimé que vous... je n'ai jamais aimé que toi... Je t'aime... et je n'aimerai jamais plus... Ecoute. Veux-tu m'accorder un instant de la félicité ineffable dont le désir m'opprime, m'obsède, m'enfièvre depuis si longtemps? Sentir ton cœur battre contre le mien, tes lèvres se poser sur les miennes, mes yeux se plonger dans tes yeux magiques, qui ont jeté dans mon cœur un feu inextinguible! Je pourrais te forcer à t'abaisser devant moi; mais c'est moi qui m'agenouille devant toi. Wanda, Wanda, sois moins cruelle, ma belle fiancée.

— Monsieur de Stackelberg, mes sentiments n'ont pas plus changé que mes opinions, répondit-elle fièrement.

— C'est-à-dire que vous me haïssez.

Wanda ne répondit pas.

— Ne serait-ce pas plutôt moi qui devrais vous haïr, Wanda, reprit Vassili, après l'affront que vous m'avez fait subir? Devant trois cents personnes, vous vous êtes jouée de moi d'une manière féroce, infâme ; et il y a des amours-propres qui ne pardonnent pas.

— Aussi ne me pardonnez-vous pas.

— Non seulement je vous pardonne, mais je vous aime encore. En me laissant croire pendant un jour entier que vous m'acceptiez pour votre fiancé, vous avez allumé en moi une flamme dévorante, qui maintenant ne peut plus s'éteindre.

— Et voilà pourquoi je suis dans cette cellule, pourquoi je suis condamnée à être fusillée.

— Vous êtes condamnée pour avoir résisté aux autorités, les armes à la main. Mais je pourrais vous sauver, je vous sauverais malgré tous vos torts envers moi, si vous consentiez, non pas peut-être à m'aimer, mais à me le laisser croire.

— En un mot, si par lâcheté je me prostituais. Monsieur de Stackelberg, je vous apprendrai ce que c'est que le courage.

— Vous refusez?

— Je refuse.

— C'est votre dernier mot?

— C'est mon dernier mot.

Au moment de fermer la porte, il se retourna, fit deux pas en avant, étendit les bras comme pour implorer Wanda, comme s'il voulait l'envelopper dans une dernière étreinte; mais Wanda, impassible, lui jeta un regard froid comme une lame d'acier, un regard si dédaigneux qu'il laissa retomber ses bras en poussant un rugissement rauque.

Il sortit dans un véritable état de démence.

L'amour-propre blessé, le désir fou se heurtaient dans son cœur.

La rendre à la liberté, c'était la rendre à Litzanoff, qui n'était pas arrêté, et qui l'aimait; car elle le lui avait avoué. Si elle s'était jouée de lui, Stackelberg, c'était pour venger Litzanoff. Si elle avait fui de la maison paternelle, c'était sans doute pour le rejoindre, pour partager sa vie de périls et de mystères.

Devant trois cents personnes, Wanda avait été sa fian-

cée ; et il ne voulait pas que jamais aucun homme aimât et possédât celle qui avait dû être sa femme. Non, il ne serait pas ridicule ; et, pour n'être pas ridicule, il n'avait qu'un moyen : se venger d'une manière terrible.

Il rentra chez lui, et fit mander le colonel de Cosaques récemment arrivé à Kieff :

— J'ai reçu des ordres de Pétersbourg, lui dit-il, l'exécution est fixée à demain matin.

Mais, en articulant ces mots, il éprouvait au cœur une palpitation si forte, que sa voix était étouffée et tremblante ; la respiration lui manquait.

Le colonel s'inclina.

— Je quitte aujourd'hui même Kieff, ajouta Stackelberg. Demain, il arrivera un autre chef de la police.

Le colonel se retira.

Il était à peine dans la rue, que Stackelberg courut dans l'antichambre, et s'adressant à l'ordonnance :

— Le colonel qui sort d'ici, vite ! rappelez-le.

L'ordonnance se précipita au dehors. Il était trop tard : le colonel s'éloignait au grand galop de son cheval.

Stackelberg eut encore une hésitation. Donnerait-il contre-ordre ? Quelle pensée lui vint à l'esprit ? Ses traits se contractèrent, ses yeux devinrent rouges. Il fit un geste qui signifiait : le sort en est jeté. Il appela son valet de chambre, lui ordonna de faire immédiatement ses malles, s'occupa fiévreusement de ses préparatifs de départ. Il écrivit plusieurs lettres, donna des ordres, sans savoir ce qu'il écrivait ou disait. De temps à autre, il passait la main sur son front, comme pour en chasser une pensée douloureuse et absorbante. A six heures, on lui servit à dîner ; mais il ne put manger. A sept heures, il se jetait en wagon comme un criminel, qui fuit le spectre de son crime.

— Si je restais à Kieff deux heures de plus, murmura-t-il, je deviendrais fou.

Au moment où Stackelberg quittait Kieff, le prince

Kryloff, accompagné de Koroleff, montait en chemin de fer. Ils arrivèrent à Kieff à onze heures du soir. Pendant que le prince se dirigeait vers le palais du chef de la police secrète, avec l'espoir de trouver encore Stackelberg, Koroleff se rendait chez le pope, où étaient cachés ses amis.

Vérénine n'était pas de retour ; mais il avait envoyé une dépêche à Litzanoff, qui attendait Koroleff pour commencer à coups de roubles le siège de la forteresse. Stepane était impatient, fiévreux ; il semblait pressentir un malheur.

— Je t'en prie, Koroleff, ne perdons pas un moment. Tâchons, cette nuit même, de pénétrer dans le fort.

— C'est inutile, dit Koroleff, le prince Kryloff fera la besogne mieux que nous. Si le prince ne réussit pas, demain nous agirons; mais il réussira, car, malgré tout, il aime sa fille.

Litzanoff se soumit. Cependant, il ne put dormir.

Koroleff rejoignit le prince à l'hôtel où il était descendu.

Kryloff, n'ayant pas trouvé Stackelberg, s'était adressé au gouverneur, son ami, qui avait traité ses craintes de chimériques.

— Si la princesse, lui avait-il dit, était comprise parmi les prisonnières, je le saurais certainement.

Toutefois, devant son insistance, il lui avait délivré le permis que lui demandait le prince pour visiter, dès l'aube, toutes les cellules occupées par des femmes.

Le gouverneur ignorait d'ailleurs absolument les ordres d'exécution que Stackelberg avait donnés le jour même.

Koroleff trouva donc le prince un peu rassuré, trop rassuré. Aussi crut-il devoir l'inquiéter de nouveau. Il lui affirma que Wanda était prisonnière et probablement condamnée.

Dès quatre heures, Kryloff se leva, et, accompagné de Koroleff, courut à la forteresse, où, grâce à son permis, il put pénétrer.

On s'empressa de lui ouvrir toutes les cellules qui contenaient des femmes. La plupart dormaient encore ; et ce réveil brusque et matinal semblait leur causer un grand effroi.

Alexandra, elle, ne dormait pas. Elle avait entendu vers trois heures un bruit insolite ; et toutes sortes d'idées lugubres l'avaient assaillie. Une angoisse indéfinissable lui étreignait le cœur. Elle avait l'appréhension vague d'un danger pour Michel ou pour Wanda.

Elle savait qu'on avait rendu des sentences de mort ; elle avait peur.

Quand elle entendit de nouveau dans le couloir des bruits de pas, de verrous, de portes ouvertes et fermées, son appréhension devint plus poignante. Elle s'assit sur son séant, et écouta, anxieuse, cherchant à deviner la signification de ces bruits. Les pas se rapprochaient. Soudain, la porte s'ouvrit. Elle se dressa noble, imposante ; mais aussitôt elle recula épouvantée.

Le prince resta un instant interdit sur le seuil. Il ne reconnaissait pas sa femme ; mais il était frappé de la ressemblance.

Il fit un pas en avant, et se tournant vers le geôlier :

— Cette femme, comment l'appelez-vous ?

— Sophia Lazareff.

— C'est bien votre nom? demanda le prince à Alexandra.

Elle se tut.

— D'où êtes-vous ?

Alexandra ne répondit pas davantage.

Alors, le prince s'approcha pour mieux distinguer les traits de cette femme, que sa vue semblait effrayer.

Il poussa une exclamation de stupeur, d'effarement. Il croyait voir un spectre.

— Alexandra ! s'écria-t-il, terrifié.

— Oui, votre victime, répondit la princesse.

— C'est elle ! c'est elle ! répétait le prince éperdu. Ah ! oui, Wanda doit être ici. C'est elle qui m'a pris ma fille.

Wanda, où est-elle ? parle, où est-elle ? Je viens pour l'arracher de tes mains.

Et s'adressant au geôlier :

— Enchaînez cette femme, c'est un démon. Ma fille est ici. Où est ma fille ?

— Oui, Wanda est ici, dit Alexandra ; toi seul peut-être pourras la sauver. Sauve-la ! sauve-la !

Le prince Kryloff éprouvait comme un vertige. Ses yeux étaient injectés, et tournaient dans leurs orbites.

— Ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure, demanda-t-il au geôlier, que c'était la dernière cellule contenant des prisonnières ?

— Oui, répondit le geôlier. Il y en avait cinq autres ; mais ce matin...

— Ce matin ! quoi ? s'écria Alexandra.

— Ce matin, on les a fait sortir.

— Pour les mener où ?

Le geôlier se tut.

— Parle, parle donc, dit le prince en lui secouant le bras.

— Pour les exécuter.

— Tu ne me le disais pas ?

— Votre Excellence ne me l'a pas demandé.

Alexandra, oubliant tout le passé, à moitié folle, se jeta aux genoux de son mari, et d'une voix haletante, étranglée :

— Vite, vite, Pierre, cours, sauve-la.

— Cependant, dit le geôlier, il n'y avait pas parmi les prisonnières de princesse Kryloff.

— Elle avait pris le nom de Véra Pérowsky, Véra Pérowsky, répétait Alexandra, en se tordant les mains.

— Eh bien ! fit le prince.

— Elle est parmi les condamnés, répondit le geôlier.

— C'est trop tard ! trop tard ! cria la princesse, qui tomba évanouie,

Il se faisait dans le cerveau du prince un effroyable

tumulte. Cependant l'imminence du danger, et l'amour paternel, persistant malgré tout, lui donnèrent la force de maîtriser ce vertige.

— Allons vite, dit-il au geôlier. Conduis-moi au lieu de l'exécution.

Au même moment, on entendit une décharge de mousqueterie.

Les jambes du prince se dérobaient sous lui, il s'appuya à la muraille. Mais il domina aussitôt cette faiblesse, et courut plutôt qu'il ne marcha.

A la porte, il trouva Koroleff qui l'attendait dans une anxiété vive ; car lui aussi venait d'entendre la décharge.

## LV

### L'EXÉCUTION

Voici ce qui se passait à une demi-verste de là, sur une plate-forme en contre-bas, dépendante du fort :

Le jour se levait gris, blafard. Il tombait une pluie fine et glacée. Trois heures venaient de sonner à l'horloge lugubre de la forteresse. Le peloton d'exécution, l'arme au bras, était rangé sur la plate-forme.

On amena les condamnés. Tous marchaient d'un pas résolu. D'où venait tant d'intrépidité? C'est que ces femmes et ces hommes étaient soutenus par l'exaltation d'une conviction ardente. En s'attaquant au colosse, ils avaient fait par avance le sacrifice de leur vie. Ce moment depuis longtemps était prévu. La mort ne pouvait ni les étonner ni les effrayer.

Les cinq femmes étaient en tête. Katia et Wanda, l'une à côté de l'autre, parlaient à demi-voix.

Katia, la martyre systématique, était solennelle dans son stoïcisme. On ne remarquait aucune altération dans ses

raits, mais seulement un peu plus d'animation dans son regard violent.

Wanda, quoique plus nerveuse, plus femme, se montrait cependant également héroïque.

— Mon amie, lui dit Katia, on va t'exécuter sous le nom de Véra Pérowsky. Je pense qu'au moment de mourir tu dois, devant tes bourreaux, révéler ton véritable nom. Pour ce peuple fétichiste, ta mort sera d'un saisissant exemple.

— Non, Katia, répondit simplement Wanda, nous devons rester dans le principe de l'égalité absolue. Au moment de mourir, rappeler mon rang, ne serait-ce pas établir une différence entre vous et moi ? Je préfère mourir obscurément. Ma mort sera certainement connue ; et ce mépris de mon nom, de ma naissance, sera une leçon pour les privilégiés. Car l'égalité sera peut-être plus difficile encore à établir en Russie que la liberté.

Katia fut appelée la première. Elle se détacha aussitôt des rangs, et repoussa les deux soldats qui voulaient la soutenir.

Elle marcha d'un pas ferme jusqu'au poteau, où on l'attacha. Elle refusa de se laisser bander les yeux.

— Mes amis, mes frères, dit-elle en s'adressant aux condamnés, mourons sans regret pour la cause de la justice et de la liberté ; car la révolution est proche et nous vengera.

L'adjudant donna le signal ; et douze coups de feu, partant à la fois, vinrent la frapper.

Wanda avait regardé ce spectacle avec un mâle courage.

On l'appela.

Comme Katia, elle s'avança avec intrépidité. Sa pâleur faisait mieux ressortir encore sa beauté de statue.

Elle était à peine hors des rangs qu'on entendit un cri s'échapper du groupe des condamnés.

C'était Raymond qui, l'un des derniers de la file, n'avait pu encore apercevoir Wanda. Il ne savait pas qu'elle

dût mourir en même temps que lui. Il voulut briser ses chaînes, s'élancer vers elle; mais plusieurs soldats le continrent.

Pendant ce temps, on attachait Wanda au sinistre poteau. Comme Katia, elle refusa de se laisser bander les yeux.

Elle envoya à Raymond un regard d'une projection puissante.

— Ne tirez pas, ne tirez pas! criait-il avec désespoir. C'est un assassinat. Ce n'est pas Véra Pérowsky, c'est la princesse Kryloff que vous allez tuer.

L'adjudant hésita. Cependant, fidèle aux ordres qu'il avait reçus, il commanda le feu.

Pas un soldat ne tira.

Les cris de Raymond, la beauté de Wanda, le respect que professent les mujicks pour les personnes de haut rang les intimidaient, leur imposaient.

— Ne commettez pas ce meurtre, criait toujours Raymond.

Et, s'adressant à l'adjudant :

— De grâce! respectez la vie de cette femme innocente.

Mais l'adjudant, une seconde fois, d'un geste commanda le feu.

— Quiconque n'obéira pas au commandement, dit-il, sera sur-le-champ fusillé.

Tous levèrent leur arme, et tirèrent.

La tête de Wanda s'abaissa sur sa poitrine (1).

En même temps Raymond tombait aussi. Sa douleur, son impuissance à sauver celle qu'il aimait, avaient produit en lui un bouleversement, un déchirement tels qu'il s'était évanoui.

En ce moment, on aperçut trois hommes qui débou-

(1) Une exécution analogue a eu lieu dernièrement à Kieff.
Les journaux nous apportèrent la nouvelle qu'une nièce du grand chancelier Gortschakoff avait été fusillée sous un faux nom, pour crime de socialisme.

chaient sur la plate-forme. C'était le prince, avec Koroleff et le soldat qui les conduisait.

Ils virent passer Raymond évanoui qu'on emportait.

— Lui aussi! exclama le prince.

La vue de Raymond produisit un nouvel ébranlement dans sa raison déjà vacillante.

Néanmoins, il s'approcha davantage, toujours en courant.

L'adjudant qui commandait le peloton lui barra le passage; mais le prince, le repoussant rudement, se nomma.

— Véra Pérowsky, où est-elle? C'est ma fille, la princesse Kryloff.

L'officier devint livide, et désigna le sinistre poteau.

Le prince s'élança dans cette direction. Deux corps de femmes étaient étendus à terre.

Il reconnut d'abord Katia, et frissonna.

Il s'approcha de l'autre, et resta immobile, attachant sur ce cadavre des yeux agrandis par la douleur et l'épouvante.

Dans une contraction violente, le cœur envoya au cerveau un flot de sang, qui acheva de porter le désordre dans son esprit malade.

Il fut pris soudain d'un rire nerveux, horrible, inextinguible.

On voulut l'emmener, afin de continuer l'exécution.

Alors, un délire furieux s'empara de lui. Il se rua sur ceux qui cherchaient à l'entraîner, et, avec une force surhumaine, se dégagea.

— Les socialistes! les socialistes! hurlait-il, je les exterminerai tous.

On parvint toutefois à le lier; mais il hurlait toujours.

— Les socialistes! Ces assassins, ces bandits! Ils ont tué ma fille, ma Wanda.

Et par instants il reprenait son effroyable rire.

En ce moment, on vit accourir un officier accompagné d'un grand jeune homme blond, très pâle.

C'était Vérénine, qui apportait la grâce de Wanda, signée de la main même de l'empereur.

— Trop tard! lui dit Koroleff.

Il jeta un regard sur le peloton de soldats, sur les condamnés, sur le prince qui délirait : il comprit.

Il voulut s'élancer dans la direction du poteau; ses jambes refusèrent de le porter. Il tomba plutôt qu'il ne s'assit sur un tertre, cacha sa tête dans ses mains, et sanglota.

Koroleff, atterré, rentra chez le pope, où Litzanoff l'attendait dans une inquiétude fébrile.

En voyant la figure bouleversée de Koroleff, il n'osa questionner. Koroleff non plus n'osait parler.

— Eh bien? dit enfin Litzanoff d'une voix étranglée.

Koroleff fit un geste d'abattement.

— Morte! s'écria Litzanoff.

Koroleff garda le silence. Litzanoff mit les deux mains sur son cœur. Il fit un pas en arrière, comme si un coup mortel venait de l'atteindre.

Il crut que son cœur et son cerveau se brisaient à la fois.

Sa douleur ne trouvait aucune expression pour s'épancher. Il haletait, suffoquait.

— Calmez-vous, lui dit Koroleff.

— Je suis calme, très calme, fit Litzanoff avec un pâle sourire. Après tout, qu'est-ce que la vie? Où est son corps?

— A la forteresse.

— Allons-y.

— Que voulez-vous faire?

— Me tuer à côté d'elle, répondit Stepane.

— A quoi bon cette mort stérile! dit Koroleff. Si vous aimiez véritablement cette noble femme, vous devez vous imprégner de son esprit, même après sa mort.

— Je ne vivais que par elle, que pour elle. Elle morte, ma vie n'a plus de raison d'être.

— Mais avant de mourir, vengez-la, exécutez ses bourreaux.

Litzanoff resta plongé quelques instants dans une sorte de torpeur.

Tout à coup il se redressa.

— Tu as raison, dit-il, vengeons-la. Ses bourreaux, qui sont-ils?

— Stackelberg d'abord, répondit Koroleff, puis le grand responsable, le chef suprême de la police, puis tous les oppresseurs de la Russie.

## LVI

### LE DÉPART POUR LA SIBÉRIE.

L'évanouissement de Raymond au moment de l'exécution le sauva. Le nouveau chef de la police secrète arrivait à Kieff avec des ordres nouveaux, dus à la clémence de l'empereur. Sa peine fut donc commuée en celle des travaux forcés dans les mines de mercure. C'était une mort lente, affreuse, au lieu de la mort violente.

Alexandra, Michel, Matcha et Zobolewsky étaient simplement condamnés aux travaux des mines.

Au commencement de juillet, ils partirent tous pour la Sibérie, à destination de la province d'Irkoutsk, située à plus de 5,000 verstes de Pétersbourg.

D'ordinaire, ces sinistres convois ne se mettent en route qu'au printemps; mais les prisons de Kieff et de Karkow étant encombrées, il fallait faire de la place.

Donc, ils partirent à pied, au nombre de cinq cents environ, escortés d'un détachement de Cosaques. Ces Cosaques étaient armés de pistolets, de lances et de longs fouets.

Les hommes marchaient en avant. Ils étaient vêtus de manteaux gris avec un numéro en cuivre sur la poitrine, chaussés de grandes bottes et coiffés d'un bonnet en peau de mouton. Sur leur dos, ils portaient une couverture; à leur ceinture, un gobelet d'étain et une cuiller.

Les femmes, avec de grands manteaux noirs à capuchon, venaient ensuite, à quelque distance des hommes, entourées comme eux d'une escorte de soldats.

Puis, une file de mauvais chariots suivaient, recueillant ceux qui tombaient, épuisés sur la route.

Ces nobles femmes, ces hommes d'élite coudoyaient d'infâmes criminels. C'était là leur plus grande torture.

Malgré l'uniformité des costumes et les cheveux coupés, on distinguait aisément, à la physionomie seule, les différences de caractère et de culpabilité qui séparaient ces malheureux, ainsi confondus dans un même châtiment.

Ces lugubres convois sont fréquents en Russie. Il est défendu de s'en approcher. Les condamnés sont retranchés de la société; et toute communication avec leur famille et le reste du monde leur est interdite.

Les Cosaques font claquer leurs fouets en signe d'avertissement, et circulent le long des rangs avec des lanternes au bout de leurs piques, pour s'assurer que les prisonniers ne laissent pas tomber de lettres sur la route.

Cependant la pitié pour les exilés est universelle. La cause de cette pitié, c'est qu'on sait que parmi ces condamnés il y a souvent des innocents. Aussi, dès que le bruit se répand de l'approche d'un convoi, les paysans accourent déposer au bord de la route du pain, du chtschi, du kwass ou du vodki; car un mujick, si pauvre soit-il, donnera son dernier morceau de pain pour nourrir ceux qu'il appelle des « malheureux ».

La nuit, le convoi bivouaque dans les forêts de sapins ou dans les plaines, sans abri pour se protéger contre la pluie, le vent et le froid. Aussi, beaucoup succombent-ils avant d'atteindre la frontière sibérienne. La rareté des habitations, l'aridité du sol, l'immensité des steppes dont on n'aperçoit pas les limites, les teintes grises du ciel, l'âpreté du climat, la nourriture insuffisante, la fatigue de la marche, sans espoir d'un prochain repos, ces surveillants implacables, la perspective de l'exil dans ce

pays d'où l'on ne revient pas, jettent le découragement, l'épouvante dans les cœurs les plus héroïques.

Michel et Zobolewsky, d'une santé robuste, purent supporter ce voyage de trois mois, sans que leur équilibre mental et physique fût sérieusement ébranlé.

Mais Raymond, affaibli, accablé par la douleur morale, arriva exténué; et cependant il lui fallut commencer aussitôt le travail mortel auquel il avait été condamné.

Alexandra, étant princesse, aurait pu, en révélant son vrai nom, être traitée avec tous les égards qu'en Russie on accorde au rang. Au lieu d'être traînée dans un misérable chariot, elle eût été conduite en Sibérie dans un confortable vozok, avec une escorte pour elle seule. Mais il eût fallu se séparer de Michel, de ses amis. Elle préféra supporter les fatigues de ce douloureux voyage. Il lui était même interdit de recevoir les soins de Matcha. Le dimanche seulement, au sortir de la messe, les condamnés avaient une heure pour se voir et parler entre eux.

Zobolewsky, pendant une nuit sombre, tenta de s'échapper, afin de prévenir le comité révolutionnaire de leur destination. Sa tentative d'évasion fut découverte. Condamné au fouet, il fut attaché et fouetté impitoyablement pour servir d'exemple.

Ce qui les soutenait un peu, toutefois, c'était la certitude que leurs amis ne les abandonnaient point, et finiraient par les découvrir, peut-être par les délivrer.

Nadège, grâce à l'intervention du général Kousmine, fut rendue à la liberté. Vérénine, qui n'avait pas été inquiété, lui donnait des nouvelles de son mari. Litzanoff refusa obstinément de la voir. Il lui déclara par lettre qu'il avait aimé éperdument Wanda; que, Wanda n'étant plus, son cœur était mort à jamais; et qu'il ne pouvait plus aimer.

Il la conjurait de le laisser entièrement à sa douleur et de ne jamais chercher à le revoir; qu'au reste, il en finirait bientôt avec une existence qui lui était devenue insipide, odieuse même.

Elle se décida à retourner à Pétersbourg, où Vérénine l'accompagna. Ces deux natures, tendres et douces, se comprenaient, et se consolaient entre elles des déchirements de leur cœur.

## LVII

### LA VENGEANCE

Rentré à Pétersbourg, Stackelberg rédigea un superbe et fulgurant rapport sur le mouvement socialiste dans les provinces qu'il avait parcourues, et notamment en Ukraine.

Ce rapport, qui faisait pâlir celui que le comte Palhen avait publié l'année précédente, procura beaucoup de gloire à son auteur, et le posa à la troisième section comme un des champions les plus intrépides du gouvernement du Czar.

Il reçut à cette occasion l'étoile à huit pointes de l'ordre de Saint-André. Cette décoration manquait à sa brochette.

Malgré ces honneurs, Stackelberg était profondément triste et absorbé par un souvenir, un remords. L'image de Wanda restait sans cesse présente à sa pensée.

Pour échapper à cette douloureuse obsession, il cherchait à s'étourdir, à se distraire. Lui qui naguère était réputé l'homme le plus sage, le plus pondéré de la jeunesse dorée de Pétersbourg, il s'était jeté dans le bruit, le jeu, la débauche.

Il passait ses soirées, ses nuits même, dans ces salons de société si communs à Pétersbourg, comme s'il redoutait les visions de la nuit et du sommeil.

Son cocher, qui l'attendait à la porte de ces cercles pendant des nuits entières, avait fait, depuis quelque temps, la connaissance de deux individus habillés en

cocher comme lui, et qui l'abreuvaient largement de vodki.

Or, un soir, le cocher resta ivre-mort; et l'un des deux inconnus, après avoir revêtu sa livrée, prit sa place sur le siège de la voiture de Stackelberg.

Vers une heure du matin, Vassili sortit du cercle, se jeta dans sa voiture sans s'apercevoir aucunement de la substitution, sans s'apercevoir non plus qu'aussitôt la portière refermée, un second cocher montait sur le siège.

Une fois seul, il passa la main sur son front, et la laissa retomber avec dégoût et lassitude.

Puis il ferma les yeux. A quoi pensait-il? Comme toujours, à Wanda.

Deux mois cependant s'étaient écoulés depuis ces tragiques événements. Mais il aimait toujours cette femme morte. Il l'avait tuée pour l'oublier; et il ne parvenait pas à trouver l'oubli. Son cauchemar, qui revenait avec la persistance de l'idée fixe, c'était un squelette de femme ayant les yeux de Wanda.

Il ne s'aperçut donc aucunement de la direction que prenait sa voiture. Aussi fut-il tout à coup surpris de la voir rouler sur une route hors de la ville.

Il héla le cocher; mais plus il criait, plus le cocher fouettait ses chevaux, qui accéléraient leur course.

— Mon cocher est gris, pensa-t-il.

L'idée d'un piège ne lui vint pas.

Il était arrivé dans un endroit absolument désert, une sorte de carrière abandonnée. Alors les chevaux s'arrêtèrent brusquement.

La portière de la voiture s'ouvrit; et Stackelberg, au lieu de son cocher, aperçut devant lui les deux inconnus.

— Que signifie cette plaisanterie? demanda-t-il d'une voix tremblante de colère.

— Elle signifie, répondit le prétendu cocher, que le comité révolutionnaire a résolu de venger sur votre noble personne les outrages que vous avez déversés dans votre

rapport sur les révolutionnaires, de venger surtout la mort des socialistes de Kieff, et notamment celle de Wanda Kryloff.

— Un guet-apens ! s'écria Stackelberg en jetant autour de lui des regards effarés.

Dans la nuit pâle, il entrevit des formes humaines se dresser derrière chaque pierre.

En même temps, il se sentit saisi par des bras vigoureux qui, malgré une défense énergique, le déshabillèrent complètement.

Puis toutes ces ombres se rapprochèrent, lui jetant une injure, lui crachant à la figure, le souffletant. Ensuite il en vint d'autres avec des verges, et qui le flagellèrent.

Bien qu'il eût la rage au cœur, par lâcheté, dans la crainte de la mort, il subissait tous ces outrages sans se plaindre.

Il cherchait seulement à distinguer les visages de ses bourreaux, afin de pouvoir les reconnaître et les dénoncer.

Enfin, on lui permit de se rhabiller et de remonter dans sa voiture; mais dans sa voiture, deux hommes déjà se trouvaient assis.

Comme il hésitait, il se sentit poussé par derrière, et aperçut à deux pouces de sa tempe le canon d'un revolver ; et il entendit ces paroles:

— Si tu fais un mouvement, si tu tentes de t'enfuir, tu es mort.

Il prit place dans sa voiture, à côté des deux inconnus.

Les chevaux se remirent en marche.

Il faisait une de ces belles nuits de Pétersbourg, si transparentes, si lumineuses qu'on distingue non seulement les traits du visage, mais les moindres nuances de la physionomie.

Au premier coup d'œil, Stackelberg reconnut donc Litzanoff. L'autre, qu'il n'avait jamais vu, c'était Koroleff.

— Me reconnais-tu, misérable ? demanda Stepane.

Stackelberg tremblait de tous ses membres.

— Si je ne me trompe, le comte Litzanoff, dit-il en s'inclinant avec déférence.

— Tu savais, n'est-ce pas, que j'aimais Wanda Kryloff? reprit Stepane.

— Aucunement, je vous assure.

— Eh bien ! je l'aimais follement, éperdument; et c'est toi qui as ordonné sa mort, qui l'as assassinée.

— Je vous jure que vous vous trompez.

— Lâche menteur, tais-toi.

— Quelles preuves avez-vous?

— Je les ai toutes. Je le vois d'ailleurs au seul effarement de ton visage. Eh bien! je me suis donné pour mission de la venger; donc tu vas mourir.

Stackelberg fit un mouvement pour ouvrir la portière. Koroleff leva sur lui son revolver.

— De grâce! supplia-t-il, avant de me condamner, permettez-moi de me défendre.

— Lui as-tu permis, à elle, de se défendre?

— Mais elle a été jugée.

— Par qui? Par tes séides. Tu as mérité la mort; car tu es assassin. Œil pour œil, dent pour dent : telle est notre devise.

— Je vous jure que j'avais des ordres que je ne pouvais enfreindre.

— Tu mens, lâche, dit Litzanoff qui le souffleta. Tu avais ordre, au contraire, de surseoir à l'exécution. Rétracte ce mensonge.

— Je le rétracte puisque vous l'exigez, fit humblement Stackelberg.

— Maintenant, demande-moi pardon de ta conduite envers moi.

— Je vous proteste...

— Pas de nouvelles impostures. Humilie-toi.

— Je vous demande pardon.

— Lâche! lâche! Tu me dégoûtes. Finissons-en.

Et il lui planta son poignard en plein cœur.

Stackelberg poussa un grand cri.

— A moi! on m'assassine!

Un second coup de poignard lui répondit.

Son visage eut une horrible contraction, ses paupières battirent plusieurs fois; et son âme abjecte s'exhala dans un râle.

Alors Koroleff tira de sa poche un écriteau imprimé portant ces mots : Tué par ordre du comité révolutionnaire.

En ce moment, ils atteignaient les portes de Pétersbourg. Koroleff et Litzanoff sautèrent en bas de la voiture, et laissèrent les chevaux regagner seuls leur écurie.

Cette mort fit grand bruit, et frappa de terreur tous les hauts fonctionnaires de l'empire.

Mezentzoff ordonna de nombreuses arrestations.

Mais l'impression causée par cet assassinat mystérieux fut promptement effacée par un attentat plus audacieux encore sur la personne même du chef des gendarmes.

On se rappelle l'émotion produite, au mois d'août 1878, par l'assassinat de l'aide de camp général Mezentzoff, chef de la troisième section de la chancellerie impériale de Sa Majesté l'Empereur.

Les journaux le relatèrent ainsi :

« Le général se promenait ce matin, à neuf heures, en uniforme, avec le colonel Makaroff, qui était en civil. Arrivés au coin de la place Michel et de la rue des Italiens, devant la confiserie Kotchkouroff, ces messieurs rencontrèrent deux jeunes gens bien mis, dont l'un porta vivement un violent coup de poignard à Mezentzoff, et lui fit une profonde blessure au côté gauche de la poitrine.

« Le colonel Makaroff se jeta sur l'auteur de l'attentat pour l'arrêter; mais l'autre jeune homme tira au colonel un coup de revolver, heureusement sans l'atteindre. Après quoi, les deux jeunes gens montèrent prestement dans un élégant droschky qui les attendait, et disparurent du côté de la Sadovaïa au grand trot d'un excellent cheval.

« Il n'y avait pas en ce moment de fiacres au coin de a place Michel et de la rue des Italiens. Est-ce un hasard? L'enquête est ouverte.

« On avait espéré un instant que la blessure ne serait pas mortelle, le coup ayant été porté obliquement. Cet espoir a été de courte durée. Le général Mezentzoff a expiré neuf heures après avoir été atteint. »

Quelques jours après l'événement, de grandes affiches rouges, placardées dans toutes les villes de Russie, annonçaient que Mezentzoff avait été frappé par ordre du comité révolutionnaire.

## CONCLUSION

Au commencement de novembre, une voiture de poste courait avec grand fracas sur la route d'Irkoutsk. Il faisait déjà trente degrés de froid.

Deux voyageurs vêtus en officiers de gendarmerie, enveloppés de fourrures, occupaient le vozok.

L'un d'eux était profondément triste. Son regard exprimait le désespoir morne. C'était Litzanoff.

L'autre, malgré ses grandes moustaches, était reconnaissable à sa figure expressive et mobile.

— Quel froid! fit Koroleff. C'est une gelée qui grince, comme disent les Sibériens.

— Approchons-nous d'Irkoutsk? demanda Litzanoff.

— Oui, nous n'en sommes plus qu'à cinq verstes. Je vous assure que ce n'est pas sans une vive inquiétude que j'aborderai le gouverneur.

— N'avons-nous pas, repartit Litzanoff, sur notre ordre de mise en liberté, la signature même de l'Empereur et les sceaux de la troisième section?

— Sans doute; mais la signature est fausse.

— Oh! si bien imitée! Et les sceaux sont vrais.

— Comment expliquer cependant qu'on n'ait pas envoyé cet ordre par les voies ordinaires, au lieu d'en charger des officiers de gendarmerie?

— Bah! devant la signature de l'empereur, répondit Litzanoff, le gouverneur s'inclinera, comme se sont inclinés tous les stanovoïs (1) et tous les agents de la troisième section répandus sur les grandes routes de Sibérie.

— Les employés supérieurs sont soupçonneux et vigilants. Ils savent, s'ils laissent évader des condamnés, quel terrible châtiment les attend! Ce sont pour eux les mines à perpétuité.

— Tu as peur? dit Litzanoff avec un mélancolique sourire. Quant à moi, peu m'importe. Je crois remplir un devoir envers la mère de Wanda et envers Raymond, qui m'a rendu un service semblable. Et ensuite, advienne de moi ce qu'il pourra.

— Moi, peur! répliqua Koroleff en riant. J'ai peur de ne pas réussir, voilà tout.

Il était cinq heures du matin. Un brouillard blanc, livide, baignait la vallée de l'Angora, les forêts de sapins et les monts environnants.

Koroleff abaissa un instant la glace, si complètement étamée par le givre, qu'il était impossible de rien apercevoir au dehors.

Il se pencha un instant pour regarder le paysage.

— Quel splendide spectacle! s'écria-t-il.

La brume se dissipait; le ciel, écarlate au Levant, avait au zénith l'éclat de l'argent, sur lequel on eût dit incrustés des millions de rubis microscopiques.

D'un côté, on apercevait les clochers et les dômes du monastère de Saint-Irkout, entouré de pins et de mélèzes couverts par des manteaux de neige; qui les faisaient ressembler à de gigantesques moines blancs.

Plus loin, la ville d'Irkoutsk, dispersée sur plusieurs collines, apparaissait imposante, avec ses murailles crénelées, ses innombrables dômes et ses aiguilles élancées.

Le postillon faisait claquer allègrement son fouet. Ces cinq verstes furent dévorées en un quart d'heure.

(1) Chefs de canton en Russie. En Sibérie, on les appelle zasiedatels.

Bientôt ils passèrent sous la porte massive de la ville et se dirigèrent immédiatement vers le palais Kousnetzoff, qu'habitait le gouverneur.

Koroleff et Litzanoff s'annoncèrent comme envoyés extraordinaires de la troisième section.

Le gouverneur s'empressa de les recevoir. Koroleff, digne et gourmé, exhiba son ordre scellé.

Le gouverneur attachait sur lui un regard inquisiteur, fort surpris en effet qu'on eût dépêché, pour le lui remettre, des courriers spéciaux, les personnages graciés n'ayant aucun tschinn (1).

— Je vois votre étonnement, dit Koroleff, sans se laisser déconcerter. Il ne s'agit pas ici de simples condamnés politiques, mais d'une princesse condamnée sous un faux nom : Sophia Lazareff n'est autre que la princesse Alexandra Kryloff.

Le gouverneur appela aussitôt son secrétaire, et lui ordonna de consulter les registres.

Il contre-signa l'ordre de mise en liberté, et le rendit à Koroleff, en lui indiquant les divers lieux de résidence des cinq condamnés.

Michel et Zobolewsky travaillaient aux mines de cuivre.

Mais Raymond, signalé par le rapport de Stackelberg comme le plus dangereux, avait été, ainsi que nous l'avons dit, envoyé aux mines de mercure, situées non loin du lac Baïkal.

Cinq ans aux mines de mercure suffisent pour réduire un homme jeune à l'état d'octogénaire. Au bout de cinq ans, les plus robustes sont épuisés, chauves, décharnés, semblables à des squelettes et atteints d'un tremblement produit par les émanations mercurielles. Jamais ces malheureux n'aperçoivent un rayon de soleil.

Dans les autres mines, le supplice dure dix ans. Obligés de travailler sous le fouet, ils creusent la terre pour en

(1) Rang.

extraire le minerai. Des portes de fer, gardées par des sentinelles, ferment les galeries, où jamais ne pénètre la lumière du jour.

C'étaient dans ces sombres souterrains que ces esprits généreux, ces grands caractères expiaient, par un horrible et lent martyre, leur dévouement sublime.

Matcha était occupée, avec les femmes, à tamiser le minerai. Quant à Alexandra, à cause de son âge, sa peine avait été commuée en déportation simple. Elle vivait dans une pauvre famille de colons, anciens déportés, qui, une fois leur temps fini, s'étaient fixés en Sibérie, ainsi qu'il arrive fréquemment.

Elle était tellement affaiblie par le voyage, par sa douleur maternelle, par les tristesses de l'exil et de l'isolement, qu'elle passait de longs jours comme inanimée sur sa couche d'herbes sèches, les yeux fermés et refusant toute nourriture. Une fièvre ardente la minait.

Litzanoff et Koroleff délivrèrent d'abord Michel, Zobolewsky et Matcha; puis allèrent avec eux chercher Alexandra.

A la vue de Michel, la réaction qui s'opéra chez la pauvre femme épuisée fut si vive, qu'elle tomba dans un long évanouissement.

Cependant, il n'y avait pas de temps à perdre. Koroleff craignait toujours que le gouverneur ne se ravisât.

Ils enveloppèrent donc Alexandra de fourrures, et la couchèrent dans le vozok.

Michel monta auprès d'elle pour lui donner des soins. Les autres suivirent en traîneau.

Maintenant, il fallait délivrer Raymond.

Ils se dirigèrent à toute vitesse vers le lac Baïkal.

Il n'y avait qu'un mois que Raymond était enfermé dans le souterrain meurtrier, et déjà il était méconnaissable. Ses joues s'étaient creusées, son teint était plombé, livide. Ses yeux enfoncés avaient un regard pâle. Enfin, il avait déjà dans les mains un léger tremblement, et se soutenait avec peine.

Il s'était résigné sans effort, avec indifférence, à cette existence souterraine et sombre. Que lui importait, maintenant que le soleil de sa vie était à jamais éteint ?

Il lui semblait d'ailleurs que ce travail machinal diminuait la douleur du cœur, tout en laissant sa pensée occupée du souvenir de la morte.

A la vue de Litzanoff, il oublia toutes les tortures secrètes qu'il avait endurées naguère à cause de lui. Il ne vit en lui qu'un homme que Wanda avait aimé, qui avait aimé Wanda avec passion, avec une abnégation entière, et qui devait souffrir comme il souffrait lui-même.

Mus tous deux par un même sentiment, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et s'étreignirent en silence, le cœur gonflé, le visage baigné de larmes.

Cependant, par mesure de prudence, Koroleff ne voulut pas reprendre la route qu'ils avaient parcourue. Ils traversèrent le lac Baïkal, cette immense étendue d'eau douce, la plus vaste du monde, et que les indigènes appellent la mer Sainte.

Ils se trouvèrent alors chez les Bouriates.

Alexandra, depuis qu'elle sentait à côté d'elle le cœur de Michel, semblait renaître à la vie.

Ils se déguisèrent en indigènes.

Ils achetèrent des *nartas*, traîneaux très légers, que des rennes suffisent à conduire. Ils gagnèrent la frontière de la Chine, traversèrent le pays des Mantchoux, et atteignirent enfin la mer du Japon, sur laquelle ils s'embarquèrent.

Au commencement de février, ils abordèrent à Southampton.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, une lettre de Pétersbourg nous apprend ce que sont actuellement devenus les principaux personnages, très réels, de cette sombre histoire.

Le prince Kryloff est tout à fait fou, sans espoir de guérison.

Le bruit court à Pétersbourg que Nadège, depuis un an sans nouvelles de son mari, se montrerait sensible aux

assiduités de Véremine, et songerait à demander le divorce. Est-ce une médisance, ou ces deux êtres aimants obéissent-ils enfin aux réelles affinités de leurs caractères? Quoi qu'il en soit, en souvenir de Wanda, ils sont demeurés attachés aux idées révolutionnaires, sans toutefois se mêler activement au mouvement socialiste.

Koroleff et Litzanoff sont retournés à Pétersbourg, et restent les exécuteurs implacables du comité révolutionnaire. La vengeance est le seul sentiment qui rattache Stepane à la vie.

Toutes les fois que les journaux nous apportent la nouvelle de quelque mystérieuse exécution, révélant autant d'intrépidité que d'audace, on peut presque à coup sûr en deviner les auteurs.

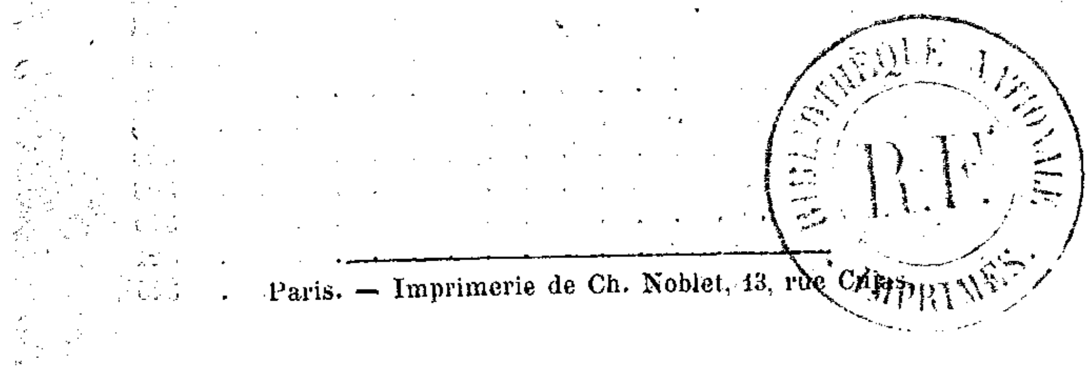
Raymond n'est pas rentré en France. Il a voulu rester auprès de la mère de Wanda. Il a reporté sur elle tout son dévouement, toute sa tendresse.

Michel est toujours la personnalité la plus lumineuse du parti révolutionnaire russe. Ses conseils de prudence ne sont pas toujours écoutés, pas plus que ceux du dévoué Padlewsky; mais, malgré ses souffrances, malgré l'opposition du parti violent, il reste inébranlable dans sa haute et sage modération, persuadé que le progrès pour être durable doit suivre une marche mesurée.

Cependant il voit le courant qui entraîne la Russie. Il connaît mieux que personne le caractère russe, la fougue barbare qui toujours l'emporte aux extrêmes, et qui a horreur du juste milieu. Sans doute, il voudrait diriger, maîtriser cette fougue, endiguer le torrent qui menace son pays d'un effroyable cataclysme; mais il reconnaît son impuissance; et il attend avec une anxiété indicible le dénouement de la grande tragédie sociale, peut-être européenne, dont la Russie ne nous a donné encore que le prologue.

FIN

# TABLE DES CHAPITRES




Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue C